18966/c.
22.D.6
260/Litt 1840
3 Y Y
43

ŒDIPE VAINQUEUR DU SPHINX.

Sujet relatif à la Page 56. du Génie All.

C. P. Marillier inv. 1773. *A. Romanet Sculp. 1773.*

8 6782.

MONDE PRIMITIF,

ANALISÉ ET COMPARÉ

AVEC LE MONDE MODERNE,

CONSIDÉRÉ

DANS SON GÉNIE ALLÉGORIQUE

ET DANS LES ALLÉGORIES

AUXQUELLES CONDUISIT CE GÉNIE;

PRÉCÉDÉ

DU PLAN GENERAL

DES DIVERSES PARTIES QUI COMPOSERONT

CE MONDE PRIMITIF;

AVEC DES FIGURES EN TAILLE-DOUCE.

PAR M. COURT DE GEBELIN,

De diverses Académies, Censeur Royal.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez Durand, Neveu, Libraire, rue Galande, à la Sageſſe, N°. 74.

M. DCC. LXXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

TABLE

Des Objets contenus dans l'Explication des trois Allégories Orientales.

INTRODUCTION.

Ces trois Allégories déja réunies par les Anciens. Objets qu'elles présentent : comment elles s'obscurcirent, & par quel moyen on voit la lumière renaître, *Page* 1

I. ALLÉGORIE.

Histoire de Saturne *& de* Cronus, 5
Fragment de Sanchoniaton où elle est contenue, *ib.*

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

1. *Pourquoi ce Monument étoit inintelligible,* 13
2. *Explication qu'on en donne, claire & naturelle,* 14
3. *Patrie de Sanchoniaton : Tems où il a vécu,* *ib.*
4. *De l'authenticité des Fragmens qu'on lui attribue,* 15
5. *Des Commentateurs de Sanchoniaton,* 17
6. *Qu'on doit considérer ce Fragment comme une allégorie de l'Agriculture,* 19
Art. I. *Des quatre Personnages de Sanchoniaton,* 21
§. I. *D'Elion,* 23
§. II. *De Berouth, sa femme,* *ib.*
§. III. *D'Uranus & de Ghé, ou le Ciel ou la Terre, leurs Enfans,* *ib.*
§. IV. V. VI. *Histoire d'Elion, relative à la Création,* 24
§. VII. *Explication du nom de Byblos,* 27
Art. II. *Mariage d'Uranus & de Ghé,* *ib.*
§. I. *Leurs Enfans,* 28
§. III. *Raport de Sanchoniaton avec Moyse à ce sujet,* 30
§. IV. *Enfans que leur attribuoient les Crétois,* 32
§. V. *Infidelités d'Uranus,* 35

Allégories.

ART. III. *Cronus ou Saturne, Fils de Ghé & son vengeur : ce qu'Héſiode en dit,* Page 36
§. 2. *Son Hiſtoire eſt une allégorie, relative à l'invention de l'Agriculture,* 38
§. 3. *Explication des divers noms de Saturne,* 39
ART. IV. *Conſeillers de Saturne,* 41
§. 1. *Athéné ou Minerve,* ib.
§. 2. *Hermès, Thot ou Mercure,* 42
§. 3. *Inſtrumens qu'invente Saturne,* 43
§. 4. *Guerre ouverte entre Saturne & Uranus : alliés du premier ; avantages qu'il remporte,* 44
ART. V. *Femmes de Saturne,* 45
§. 1. *Rhéa & ſes VII. Fils, ou la Terre cultivée, & les ſept jours de la ſemaine,* ib.
§. 2. *Aſtarté & ſes VII. Filles, les ſept nuits de la ſemaine,* 50
§. 3. *Dioné ou l'Abondance,* 53
§. 4. *Eimarmené & Hora ou la Fortune & la Beauté,* ib.
ART. VI. *Enfans de Saturne,* 54
1. *Trois Fils qu'il a en Perée, ou les trois Saiſons,* ib.
2. SADID, *ou les Labours,* ib.
3. MONOGENÈS, *l'unique, ou la Moiſſon,* 55
4. MUTH, *ou la Converſion du blé en pain,* ib.
5. PERSEPHONÉ, *ou Proſerpine, les Semailles,* 56
ART. VII. *Réunion d'un grand nombre d'objets différens,* ib.
§. 1. *Prétendus Freres de Saturne ou Cronus,* 57
1. *Des Betyles & Statues des Dieux,* 58
2. *De Dagon, ou le Laboureur,* 59
3. *Atlas ou Greniers ſous terre,* 60
§. 2. *Concubine d'Uranus enlevée par Saturne, & qui devient mere de Demaroon,* 62
§. 3. *Dieux de Saturne,* 63
§. 4. *De Sydyk, des Cabires & d'Eſculape ou Aſclépius,* 64
§. 5. *De quelques Dieux Marins,* 69
1. *Pontus, & origine de ſon nom,* ib.
2. *Nérée & ſon Hiſtoire,* 70
3. *Typhon,* 71
4. *Poſeidon ou Neptune,* ib.
5. *Sidon,* 72
§. 6. *Baalis, Cabires & Agrotes,* ib.
§. 7. *Navigations des Deſcendans des Dioſcures,* ib.
ART. VIII. §. 1. *Détrônement & mutilation d'Uranus,* 74
2. *Le récit d'Héſiode eſt allégorique,* 75

§. 3. *Son explication*, 77
§. 2. *Naissance & Triomphe de Vénus*, 78
§. 3. *L'Amour & Cupidon*, *ib*
§. 4. *Etats dont dispose Saturne*, 79
ART. IX. *Saturne, Uranus, &c. peints par Thot*, 80
1. *Diverses manieres dont on a traduit cet article*, *ib.*
2. *Son vrai sens*, 81
3. *Comment Thot peignit Saturne*, 82
ART. X. *Idées que l'Antiquité eut de Saturne qu'elle regarda*
1. *Comme l'inventeur de l'Agriculture*, *ib.*
2. *Comme le Dieu du Tems*, 84
3. *Comme le Roi de l'Age d'or*, 85
4. *Sanchoniaton dit lui-même, que cette Histoire est une Allégorie*, 86
ART. XI. *Ville de Byblos & de Berite*, 87
1. *De Byblos*, *ib.*
2. *De Béryte*, 88
3. *Analyse des trois Chants de Nonnus sur Beryte*, 89
4. *D'Ophion & des Ophionides*, 90
5. *Guerre entre Bacchus & Neptune, au sujet de Béryte*, 92
6. *Etymologie du nom de Béryte*, 93
7. *Patrie d'un Auteur Agricole*, 94
ART. XII. *Traduction libre du second Fragment de Sanchoniaton*, 95

II. ALLÉGORIE.

HISTOIRE DE MERCURE OU THOT.

INTRODUCTION, 99
ART. I. §. 1. *Des Noms de Mercure & combien l'Antiquité en compta*, 101
§. 2. *Idée que les Anciens avoient de Mercure*, 102
§. 3. *Idée qu'en eurent les Egyptiens*, 104
§. 4. *Caractères de Mercure*, 106
ART. II. *Sentimens des Savans à l'égard de Mercure*, 107
ART. III. *Mercure, Inventeur de l'Astronomie*, 109
I. Classe de Preuves, *Titres de Mercure.*
1. *Sécretaire & Conseiller de Saturne*, 110
2. *Interprête des Dieux*, 111
II. Classe de Preuves, *Symbole & Attributs de Mercure.*
1. *Le Caducée*, 112
2. *Le Coq, le Bélier & le Chien*, 114
3. *La Lyre*, 115

III. Classe de Preuves. *Actions de Mercure*,
1. *Il donne un Casque à Isis*, 116
2. *Il joue aux Dez avec la Lune*, *ib.*
IV. Classe de Preuves. *Noms de Mercure donnés à des Portions de l'année*, 118
1. *Chez les Egyptiens*, *ib.*
2. *Chez les Romains*, 119
V. Classe de preuves. *Caractères dont les Anciens lui attribuent l'invention*, *ib.*
2. *Caractère propre à Mercure*, 120
3. *Caractères Astronomiques*, 122
4. *Il contemple les Dragons*, *ib.*
5. *Il compose 36525. Rouleaux*, *ib.*
VI. Classe de preuves. §. 1. & 2. *Noms donnés à Hercule*, 125
§. 3. *Raports de Mercure avec Janus*, 131
VII. Classe de preuves. *L'Antiquité l'offre comme un Astronome*, 132
Art. IV. *Divers raports sous lesquels Mercure fut consideré dans la suite*, 134
1. *Dieu des Bornes*, *ib.*
2. *Dieu du Commerce*, 135
3. *Dieu des Voyageurs & des Chemins*, *ib.*
4. *Conducteur des Ames après la Mort*, 136
5. *Patron des Hérauts*, *ib.*
§. 2. *Autres acceptions de Mercure*, 137
1. *Une des Planettes*, 138
2. *Un des Jours de la Semaine*, 138
3. *Un des Métaux*, 139
§. 3. *Des Colonnes Sacrées de Mercure*, 140
Art. V. *S'il fut un Être réel ou Allégorique*, 141.

III. ALLÉGORIE.

Vie & Travaux d'Hercule.

Introduction, 147
Part. I. *Vie d'Hercule par Diodore*, 149
Part. II. *Hercule n'est pas un Personnage réel, mais le Symbole d'une Objet réel & Physique*, 168
Art. I. *Considérations Préliminaires*, *ib.*
§. 1. *Cette Histoire est une Allégorie*, *ib.*
§. 2. *Pourquoi on la crut vraie*, 169
§. 3. *Idée qu'en ont eu les Modernes*, *ib.*

§. 4. *Preuves qu'elle eſt relative à l'Agriculture*, 172
ART. II. *Quels ſont les objets Allégoriques déſignés par Hercule le Thébain & par ſes Travaux*, 173
§. 1. *Ses Travaux ſont le défrichement & la Culture des Terres*, 175
§. 2. *Il fut le Soleil Protecteur de l'Agriculture*, *ib.*
§. 3. *Pourquoi apellé le Thébain*, 176
§. 4. *Antérieur aux Grecs*, 177
§. 5. *Combien on en compta*, 178
ART. III. *Preuves qu'il déſigna le Soleil*, 180
§. 1. *Témoignage des Anciens*, *ib.*
§. 2. *Le Soleil apellé Hercule dans leurs Hymnes*, 181
§. 3. *Deux Hercules, l'un Dieu, l'autre Héros*, 283
§. 4. *Ses Titres & ſes Fêtes*, 184
§. 5. *Ses noms*, 185
§. 6. *Dîmes offertes à Hercule*, 188
§. 7. *Jeux Olympiques*, 189
§. 8. *Ses Symboles*, *ib.*
ART. IV. *Parens, Femmes & Enfans d'Hercule*, 191
§. 1. *Son Pere & ſa Mere*, *ib.*
§. 2. *Ses cinquante Fils*, *ib.*
§. 3. *Son neveu Iolas*, 192
§. 4. *Iole & ſes autres Femmes*, 195
PART. III. *Explication de la Vie & des douze Travaux d'Hercule*, 196
§. 1. *Ces Travaux peints ſur les murs des Temples*, *ib.*
§. 2. *Pourquoi apellés Travaux*, 198
§. 3. *Galerie Phénicienne qui les repréſentoit*, 199
Tableau Premier. *Les deux Dragons étranglés*, 201
§. 1. *Fragment d'une Idylle de Théocrite*, 202
§. 2. *Feux de la Saint-Jean*, 203
TABL. II. *Lion de la Forêt de Nemée*, 205
TABL. III. *Hydre de Lerne*, 207
TABL. IV. *Sanglier d'Erymanthe & Centaures*, 208
TABL. V. *Biche du Mont Menale*, 213
TABL. VI. *Oiſeaux du Lac Stymphale*, *ib.*
TABL. VII. *Étables d'Augias*, 214
TABL. VIII. *Taureau vaincu & Jeux Olympiques*, *ib.*
TABL. IX. *Jumens de Dioméde*, 217
TABL. X. *Guerre des Amazones*, 218
TABL. XI. *Vaches de Geryon*, 221
TABL. XII. *Cerbere arraché des Enfers*, *ib.*
TABL. XIII. *Pommes des Heſpérides, Colonnes d'Hercule & paſſage de l'Evene*, 223

TABL. XIV. *Mort d'Hercule & ſon Apothéoſe*, 227
Il refuſe d'être mis au nombre des douze Grands Dieux; *ib.*
Son Mariage avec Hébé, *ib.*
PART. IV. *Vues générales ſur les autres exploits d'Hercule*, 229
§. 1. *Victoires d'Hercule ſur Antée, Emathion, Buſiris, &c.* *ib.*
§. 2. *Melampyge, ſurnom d'Hercule*, 230
§. 3. *Autels qu'il éléve aux douze Grands Dieux*, 231
§. 4. *Ses Travaux dans l'Iſle de Crète & en Afrique*, 231
§. 5. *Ses deſſéchemens en Gréce*, 232
§. 6. *Ses Travaux dans les Alpes*, *ib.*
§. 7. *Ses Combats contre les Géans*, 233
§. 8. *Honneurs qu'on lui rend, & Dîme*, 234
§. 9. *Hercule Idéen & ſes Dactyles*, 235
§. 10. *Hercule du nombre des Argonautes & ſes Exploits à Troye*, 236
PART. V. *Obſervations en forme de Notes*, 238
NOT. I. *Monumens anciens relatifs aux Travaux d'Hercule, & ſur-tout Hercule en ſon repos*, *ib.*
NOT. II. *Raports d'Hercule & de Samſon*, 242
NOT. III. *Qu'il excella dans les Sciences. Origine des Muſes & des Graces*, 245
2°. *Pourquoi apellé Chef ou Conducteur*, 246
NOT. IV. *Tradition allégorique des Scythes ſur Hercule & ſon Explication*, 246
NOT V. *Hiſtoire d'Europe & Explication de l'Allégorie qu'elle renferme*, 248
NOT. VI. *Explication de la Phraſe* Mourir Vierge *& de l'Hiſtoire de Xiphée*, 252
NOT. VII. *Idées d'Hercule & de Pommes liées enſemble*, *ib.*
NOT. VIII. *Atalante & Hippomènes*, 253
CONCLUSION *des trois Allégories*, 255
Explication des Vignettes & des Planches, 259
TABLES *des mots primitifs indiqués, &c.* 263
des mots dont on donne l'étymologie, 265
des noms dont on donne l'étymologie, 268
des Allégories expliquées, 270
des Matières, 273

PLAN

GENERAL ET RAISONNÉ

DE L'OUVRAGE QUI A POUR TITRE,

MONDE PRIMITIF

ANALYSÉ ET COMPARÉ

AVEC

LE MONDE MODERNE,

OU

RECHERCHES

SUR LES ANTIQUITÉS DU MONDE.

INTRODUCTION.

LA recherche & l'intelligence des Monumens qui portent l'empreinte des Tems éloignés, ont été chez les Nations policées de tous les siécles l'objet de l'aplication & des efforts d'un grand nombre de Savans. Ils furent soutenus, dans cette carrière sombre & pénible, par un sentiment vif des avantages inséparables du développement des Institutions primitives des hommes. Leurs Langues, leurs Mœurs, leurs Loix, les Arts & les Usages qu'ont introduits & perfectionnés nos besoins & nos ressources, ont toujours été regardés comme la clef de toutes les Institutions modernes, comme le

lien des choſes mêmes qui paroiſſent les plus diſſemblables entre les Peuples de la Terre. Auſſi la collection des matériaux raſſemblés de toutes parts, eſt-elle devenue immenſe. Hiéroglyphes, Alphabets, Inſcriptions, Manuſcrits, Bas-Reliefs, Monnoies, Pierres gravées, &c. tout a été recueilli & obſervé.

L'immenſité de cette Collection rend difficile à comprendre comment, avec des matériaux ſi nombreux, l'Edifice antique qui fut le berceau du Genre humain & les accroiſſemens qu'il a reçus pendant les premiers ſiécles du Monde, n'ont pas été reconſtruits avec une préciſion & une ſolidité qui ne permiſſent pas de les méconnoître. Mais il eſt aiſé de ſe convaincre que c'eſt la multitude même des piéces qui compoſoient cet Edifice, qui a mis obſtacle à ſa reconſtruction.

Cette multitude eſt telle, que la vie la plus longue & l'aplication la plus ſoutenue ſuffiſent à peine pour en faire le dénombrement : comment, à plus forte raiſon, un homme parviendroit-il à les comparer toutes, & à reconnoître aſſez exactement leurs raports & leur deſtination, pour aſſigner à chacune, non-ſeulement une place convenable, mais excluſive ?

L'impoſſibilité de porter un ſi peſant fardeau, a précipité les Savans dans des routes qu'on pourroit nommer divergentes, & qui, par conſéquent, étoient toutes également éloignées de la route qui pouvoit les conduire au but qu'ils déſiroient d'atteindre. Chacun s'eſt attaché à une partie de ces matériaux diſſéminés ſur notre Globe, & chacun a regardé la portion qu'il avoit affectionnée comme une eſpéce de tout, qui formoit une partie réelle de l'Edifice total. De foibles analogies ont été le ciment trompeur qu'ils ont preſque toujours employé pour conſolider une multitude de piéces diſparates, ou qui n'avoient entr'elles qu'un ſeul point de contact. Auſſi n'a-t-on jamais travaillé à rapprocher ces Edifices iſolés ſans en appercevoir la diſconvenance, ou, pour mieux dire, que l'exiſtence de l'un excluoit celle de l'autre. Enſorte que d'efforts en efforts, pour vaincre une difficulté déjà très-grande en elle-même, on n'eſt parvenu qu'à la rendre plus grande encore; & le voile qu'on cherchoit à ſoulever ou à déchirer, couvre la moitié des tems, & les retranche des Faſtes du Monde.

Il y auroit cependant & de l'injuſtice & de l'ingratitude à juger d'après la diverſité & l'inſuffiſance des ſyſtêmes qu'ils ont embraſſés, les Hommes qui ſe ſont diſtingués dans cette carrière. Ils joignoient à une vaſte érudition, la ſagacité la plus impoſante ; & l'on ne peut méconnoître en eux ce caractère propre du génie, qui conſiſte à créer lorſque l'obſervation lui manque, ou

qu'elle ne ſuffit pas pour bien ſaiſir l'objet qu'il pourſuit. On doit au travail de ces hommes infatigables, la Collection de Monumens ſans leſquels nous ſerions réduits à les chercher, à les raſſembler; & peut-être ne leur doit-on pas moins pour avoir eſſayé tant de Méthodes diverſes. Leurs écarts même raprochent de la bonne route, puiſqu'ils avertiſſent de s'éloigner de toutes celles qu'ils ont ſuivies ſans ſuccès; & que les chemins qui reſtent à ſonder, étant moins nombreux, on ſe trouve plus près de celui qui conduit au but.

La diſcordance qui regne entre les ſyſtêmes connus, publie que l'inſpection & la comparaiſon exacte des Monumens ſeuls, eſt un mauvais guide; que ces Monumens nous montrent ce que les hommes des premiers ſiécles ont fait, ſans nous éclairer ſur les motifs qui les ont portés ou déterminés à le faire; que le défaut de lumieres ſur ces motifs, ne nous permet pas même d'entrevoir ſi les matériaux répondent à la deſtination qu'on leur a donnée, s'il ne nous en manque point; ſi ceux qui, dans un raprochement ſyſtématique, nous paroiſſent les mieux aſſortis, ne laiſſent pas un vuide dans leur vraie place, d'où on les auroit éloignés. Et comment ſe délivrer d'une multitude de doutes ſur le choix de la place que chaque piéce doit occuper, lorſqu'on n'a pas ſous les yeux le plan général de ce vaſte Monument, auquel tout ce qui exiſte ſur la terre doit ſe raporter avec la derniere préciſion? Comment raprocher ſans mépriſe des matériaux ſi différens, &, à tant d'égards, empruntés de tant de Peuples, taillés, pour ainſi dire, à de ſi grandes diſtances les uns des autres, & dont les formes ont ſi prodigieuſement varié ſous les coups redoublés de ces révolutions phyſiques de notre Globe, qui ont ſi fort influé ſur le moral de ſes habitans?

N'eſt-il pas évident que, faute d'un lien commun, ces matériaux innombrables reſtent auſſi iſolés, auſſi épars, auſſi muets, malgré nos raprochemens, que dans l'état de diſſémination où les retient la nuit des tems & l'oubli des Inſtitutions primitives?

Le découragement ſembloit devoir naître de ces réflexions, & ſur-tout de l'inutilité des efforts de ceux qui nous ont précédé dans ce genre de méditation. Cependant, c'eſt la difficulté même de vaincre tant d'obſtacles, qui a fait ſoupçonner qu'en conſidérant les reſtes de l'Antiquité comme les effets d'une Cauſe premiere, & en cherchant cette cauſe dans la Nature, qui eſt & qui ſera toujours le guide unique dans l'apréciation des ouvrages humains, il ne ſeroit pas impoſſible de retrouver le ſentier qui a conduit les premieres générations juſqu'à nous, & qui peut nous faire remonter juſqu'à elles. Ce premier pas a dirigé le ſecond; & l'on a ſenti que pour réunir tous les anneaux

de cette immenſe chaîne, il falloit ſaiſir dans la Nature un principe inhérent à l'eſpéce humaine, & dont les effets ou les conſéquences fuſſent néceſſairement les mêmes pour tous les tems, pour tous les climats, pour tous les Peuples.

On crut reconnoître ce principe, auſſi fécond que ſolide, dans les beſoins inſéparables de notre conſtitution individuelle, & dans les moyens de les ſatisfaire, que la Providence a placés avec profuſion dans nous & autour de nous. En effet, tout eſt né de nos beſoins. Ces beſoins ont été les mêmes pour tous, dans tous les tems, dans tous les Pays; leur continuité a entraîné la perpétuité des premiers moyens employés à les remplir. Nulle lacune, nulle ſuſpenſion n'a été poſſible, puiſque l'eſpéce humaine s'eſt perpétuée, & que les mêmes beſoins & les mêmes reſſources l'ont ſuivie par-tout. Les enfans ont aporté, en naiſſant, l'impuiſſance de ſe ſuffire à eux-mêmes; ils ont néceſſairement apris de leur pere les moyens connus de ſuppléer à cette impuiſſance: c'eſt dans la néceſſité d'obſerver, de comparer, de raprocher les êtres phyſiques, dans la faculté d'en former, pour ainſi dire, de nouveaux êtres, en les pliant à de nouvelles combinaiſons, qu'ils ont trouvé la ſource inépuiſable de nouveaux moyens pour remplir leurs beſoins.

Il y a donc une chaîne continue qui lie tout à l'homme: il ne faut que bien connoître celui d'aujourd'hui pour connoître ceux de tous les ſiecles: les ſéries phyſiques & les ſéries morales ſont néceſſaires en elles-mêmes; elles ſont ſous nos yeux, ſous notre main: tout ce qui nous environne nous préſente des arts, des loix, des mœurs, qui ont commencé avec nos beſoins, que de nouveaux beſoins ont perfectionnés, & qui, par la raiſon même qu'ils ont été perfectionnés, ont leur racine dans l'Antiquité la plus reculée. Ainſi, en écartant ce qui n'eſt que *perfectionnement*, nous avons la plus grande certitude, une certitude de fait, que ce qui a exiſté autrefois, exiſte aujourd'hui dans ſon intégrité, & n'a ſubi d'autre altération que des extenſions & des dévelopemens; que les Monumens de l'Antiquité ne ſont que les témoins des moyens que l'on employa pour ſatisfaire aux beſoins de l'humanité, comme nos Monumens actuels ne ſont que les témoins de nos beſoins & de nos reſſources, & qu'en confrontant ce qu'ils dépoſent à l'égard du préſent & du paſſé, nous aurons non-ſeulement le vrai ſyſtême, mais l'Hiſtoire de tous les tems, de tous les Monumens.

Pour embraſſer ce Tableau dans toute ſon étendue, il ſuffit de ſe tranſporter au moment où commença la chaîne dont nous formons le dernier anneau.

Qu'euſſions-nous fait alors ? que feroient aujourd'hui ceux qui ſe trouveroient placés dans des circonſtances pareilles ? Ce que nous ſuppoſons que nous ferions, eſt préciſément ce qu'ils firent en effet, parce qu'ils le firent, & que nous le ferions néceſſairement.

L'inſuffiſance individuelle réunit les hommes en ſociété; la ſociété fit ſentir la néceſſité de faire connoître les beſoins individuels, & d'indiquer les moyens d'aſſiſtance, qui pouvoient ou les affoiblir ou les faire ceſſer. De-là, une Langue primitive; & de la formation de cette Langue, la néceſſité qu'elle ſe ſoit tranſmiſe d'âge en âge, & qu'elle ſe ſoit conſervée toute entière malgré la ſéparation des Peuples & leurs migrations. De-là, l'invention & la conſervation des Arts, des Loix, &c. De-là, leur perfectionnement, parce que la ſomme des beſoins augmentant avec la découverte des moyens de les ſatisfaire, chaque moyen devint à la fois la ſource & de nouveaux beſoins & de nouveaux moyens.

Ne ſuppoſons cependant pas que ces moyens fuſſent toujours ſi néceſſaires, que l'homme n'ait jamais pu choiſir, & ſe tromper dans leur choix: qu'il ait toujours été conduit à cet égard par une cauſe invariable & néceſſaire : ce ſeroit un raiſonnement faux & illuſoire. Telles ſont les richeſſes de la Nature, qu'elle préſente toujours à l'Homme une multitude de moyens, & que c'eſt par-là qu'elle donne lieu à ſon intelligence & à ſa ſageſſe de ſe développer : auſſi obſerve-t'on dans l'induſtrie des Peuples, une variété infinie. Mais il n'en eſt pas moins vrai que ces moyens furent puiſés dans la Nature, & que lorſqu'on ſe détermina pour l'un préférablement aux autres, on y fut amené par des motifs dont on peut toujours rendre raiſon. C'eſt même la conſidération des moyens qu'employe chaque Peuple, qui fait connoître la différence de leur poſition & de leur génie, & qui met en état de juger d'avance par la nature des moyens qu'ils mirent en œuvre, des ſuccès qu'ils durent avoir: c'eſt cette même conſidération qui devient la ſource de la perfection, à laquelle on s'éleve de ſiécle en ſiécle, ſoit en profitant mieux des moyens déjà employés, ſoit en y ſubſtituant des moyens plus féconds dans leurs dévelopemens.

La tranſmiſſion de ſiécle en ſiécle de cette maſſe de découvertes, en devint plus embarraſſante : mais il ſe fit bientôt un partage de ces immenſes richeſſes. Les Profeſſions ſe claſſerent, & le dépôt total s'eſt conſervé, d'un côté, par la perpétuité des beſoins réels ou factices; & d'un autre côté, par l'adoption que fit chaque individu du travail d'une de ces claſſes, deſtinées en commun pour ſuppléer à toutes les privations.

Ainſi, tout Art qui répond aux premiers beſoins, comme le Langage,

l'Agriculture, &c. renferme aujourd'hui & ce qu'il a toujours été & ce qu'il eſt devenu par l'induſtrie humaine. Ses élémens fondamentaux ſont demeurés les mêmes : ils s'y retrouvent en entier ; & les monumens qui s'y raportent, ne ſont que des points de reconnoiſſance, qui nous avertiſſent des momens où les accroiſſemens ſe ſont faits.

En ſuivant ces principes, on s'eſt convaincu de plus en plus qu'en travaillant à deviner l'Antiquité par les monumens ſeuls, on ne feroit que remuer un amas de décombres, & les rejetter alternativement & ſucceſſivement les uns ſur les autres : au lieu qu'en les conſidérant uniquement comme des témoins des beſoins inſéparables de l'humanité & des moyens qui ont été employés pour les remplir, ces principes, ces faits primitifs & néceſſaires, ont appellé un à un ces monumens innombrables, & ils ſont venus, pour ainſi dire, ſe ranger d'eux-mêmes à leur vraie place. Leur nombre, ou pour mieux dire, leur immenſité, loin d'être, comme dans les ſyſtêmes qui ont paru juſqu'ici, un obſtacle à leur raprochement, eſt devenu l'inſtrument de leur réunion. Ils ont tous concouru à compléter, à conſolider l'Edifice, en rempliſſant tous les vuides. Les illuſions & l'obſcurité ſe retrouvoient par-tout dans des aſſortimens purement factices ; l'incertitude & les contradictions décéloient à chaque inſtant un ouvrage de main d'homme : dès qu'on a interrogé la Nature, ſes réponſes ont été nettes, préciſes, innombrables : cette même lumière, inhérente aux choſes, & qui éclaire les objets voiſins de nous, s'eſt étendue ſans éclipſe, ſans interruption, juſqu'aux monumens des ſiécles les plus reculés

La Nature, toujours la même, eſt le fil incorruptible qui nous a conduit dans la route droite & facile que nous propoſons à nos Lecteurs de parcourir avec nous : ils y verront toutes les connoiſſances humaines, tous les monumens s'expliquer les uns par les autres, & ſe claſſer d'eux-mêmes, parce que la nature de chaque objet en détermine la place par ſes raports avec nos beſoins : plus ces beſoins ſont preſſans, plus les objets qui s'y rapportent ſont placés au-devant du Tableau.

Quand on a bien obſervé l'Homme en lui-même, ce qui lui manque, les reſſources que la Nature lui a fournies pour ſe le procurer ; il eſt impoſſible de regarder les mots eſſentiels, ces mots que l'on retrouve encore aujourd'hui dans toutes les Langues, comme l'effet d'un choix fait au haſard : on voit clairement qu'ils ſont la peinture exacte d'objets déterminés, & une ſuite néceſſaire des beſoins de l'humanité, & de l'organiſation de l'Inſtrument vocal.

La Grammaire Universelle cesse d'être envisagée comme le résultat éventuel de l'usage ou du caprice de chaque Peuple : on voit qu'elle est inséparablement liée au besoin de se faire bien entendre, de dessiner correctement & dans ses détails, l'objet qu'on a pour modéle ; & que par conséquent elle porte sur une base antique, toujours la même, & par conséquent à l'abri des secousses de l'arbitraire.

On voit avec la même clarté, que l'Art d'assurer la reproduction des subsistances, art qui distingue l'homme des autres Etres aussi essentiellement que la parole, & tous les autres Arts dont il est la cause & la source, sont le produit nécessaire de nos besoins, & des ressources que nous a fourni l'observation successive des propriétés des différens Êtres.

C'est par cette route, constamment suivie depuis les premiers âges jusqu'à nous, que l'Histoire écrite acquiert un dégré de certitude, que la gravité & l'unanimité des Historiens ne pourroient lui donner. Elle se trouve liée dans toutes ses parties à des piéces de comparaison, non-seulement analogues, mais identiques, & produites par tous les siécles, par tous les Peuples. Par-là, on ramene à des principes inconteſtables tout ce que l'Antiquité nous a transmis sur la population de la terre, sur la prospérité, les révolutions & la chûte des Empires ; & les faits historiques, justifiés ou démentis d'après des principes démontrés, se séparent d'eux-mêmes des fables, & ne nous montrent, dans les variétés mythologiques des différentes Nations, que les piéces justificatives des mêmes besoins, des mêmes Arts, sans autre altération que les flexions locales, nécessitées par le Physique de chaque climat. En un mot, tout ce qui existe ne présente plus que des rayons partant d'un même centre, & renfermés dans un cercle qui les lie tous, & qui indique non-seulement les raports, mais la raison & le motif de tous.

L'Ouvrage que nous annonçons au Public, sera donc la clef de tous les siécles & de toutes les connoissances humaines. Il démontrera que l'Antiquité la plus reculée, les tems moyens & les tems actuels, ne sont que des points inséparables les uns des autres, & qu'ils forment un même tout. On espere que le Lecteur en sera convaincu, lorsqu'il aura parcouru l'esquisse de ce grand travail. On va donc mettre cette esquisse sous ses yeux.

Cet Ouvrage aura pour titre :

LE MONDE PRIMITIF *analysé & comparé avec le Monde Moderne, ou Recherches sur les Antiquités du Monde.*

C'est le MONDE PRIMITIF, parce que l'on y traite des Origines du

Monde & de ſes Antiquités, depuis ſes commencemens juſques aux tems hiſtoriques des Grecs & des Romains, c'eſt-à-dire, juſqu'au VIIIe ſiécle au moins avant notre Ere, tems où il ſe fait une révolution générale depuis la Chine juſques en Italie, & où les lumieres commencent à ſe développer avec une exploſion remarquable.

Ce Monde eſt ANALYSÉ, car on y paſſe en revue ſa langue, ſon écriture, ſes mœurs, ſes uſages, ſes loix, ſa religion, ſon étendue, & l'on remonte à l'origine & aux cauſes de ces objets fondamentaux.

Il eſt COMPARÉ AU MONDE MODERNE, en ce que l'on démontre que ſa langue eſt la nôtre, & que la plûpart de nos connoiſſances viennent de cette ſource premiere.

Ce TABLEAU ſe diviſe en deux parties, correſpondantes à deux Claſſes, auxquelles ſe rapporte ſon enſemble.

Dans la premiere Claſſe, on conſidere le Monde Primitif, relativement aux MOTS.

Dans la ſeconde, on le conſidere relativement aux CHOSES.

Nous développerons enſuite les conſidérations qui doivent convaincre nos Lecteurs de la certitude du ſuccès de ces recherches, & des avantages qui en réſulteront.

PREMIERE CLASSE.

OUVRAGES RELATIFS AUX MOTS.

LEs Ouvrages qui entrent dans cette Claſſe, ſont en grand nombre; mais pour nous reſſerrer, nous les réduirons ici à X.

I. PRINCIPES DU LANGAGE, ou RECHERCHES SUR L'ORIGINE DES LANGUES ET DE L'ECRITURE.

II. GRAMMAIRE UNIVERSELLE.

III. DICTIONNAIRE DE LA LANGUE PRIMITIVE.

IV. DICTIONNAIRE COMPARATIF DES LANGUES.

V. DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE DE LA LANGUE LATINE.

VI. DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE DE LA LANGUE FRANÇOISE.

VII. DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE DE LA LANGUE HÉBRAÏQUE.

VIII. DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE DE LA LANGUE GRECQUE.

IX. DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE des Noms propres de Lieux, Fleuves, Montagnes, &c.

X. BIBLIOTHÈQUE ÉTYMOLOGIQUE ou NOTICE des Auteurs qui ont traité de tous ces objets.

Le peu d'eſpace qu'occuperont toutes ces Parties, dont l'énumération ſemble préſenter une maſſe énorme & un détail effrayant, ſera une preuve ſans réplique de la bonté de notre Méthode, & formera un enſemble d'autant plus intéreſſant, qu'on pourra le ſaiſir avec plus de facilité; & ſe livrer à l'examen de tous les objets qui le compoſent, avec autant de plaiſir que de confiance. Par notre marche & au moyen des Régles ſimples & évidentes qu'offriront nos Principes ſur le Langage & l'Ecriture, & notre Grammaire Univerſelle, on verra naître & ſe développer ſans effort le Dictionnaire de la Langue Primitive, bornée à un petit nombre de mots très-ſimples. De ceux-ci naîtra avec la même aiſance, le Dictionnaire Comparatif des Langues, dont tous les mots ſeront des dérivés également ſimples du Dictionnaire primitif. En confrontant avec ceux-ci les mots grecs & latins, on en verra auſſitôt la raiſon, & ils occuperont eux-mêmes le plus petit terrain poſſible; l'on verra enſuite ſe confondre & ſe réduire à très-peu de choſe, cette multitude immenſe de mots qui compoſent nos Langues modernes, & qui ne ſeront que des nuances de tout ce que l'on ſait déjà. C'eſt ce dont on ſe convaincra aiſément, en liſant le dévelopement que nous allons donner de chacune de ces Parties.

PREMIER OBJET.

PRINCIPES DU LANGAGE ET DE L'ÉCRITURE.

DAns ces recherches ſur l'Origine des Langues & de l'Ecriture, on commence par l'analyſe de l'inſtrument vocal : préliminaire ſi eſſentiel dans un Ouvrage de la nature de celui-ci, qu'il eſt impoſſible d'y procéder avec quelque ſuccès ſans ſon ſecours. En effet, de même qu'un Muſicien eſt obligé de connoître toute l'étendue des Tons que comporte un Inſtrument de Muſique quelconque, nous ne ſaurions parler des Langues ſans avoir analyſé ſcrupuleuſement les divers Tons qui compoſent l'étendue de la voix, leurs cauſes, leurs effets, leurs mélanges, la maniere dont ils ſe remplacent les uns par les autres, les raports qu'ils ont avec la Nature & avec nos ſenſations & nos idées. Ce ſont autant de principes & de loix, ſans la connoiſſance deſquels l'origine des Langues reſteroit roujours dans le plus grand cahos : & c'eſt parce qu'on a trop mépriſé cette étude, que l'on a toujours eu ſi peu de ſuccès dans ce genre de recherches.

Par cette analyſe, on s'aſſure des divers Elémens dont eſt compoſé le langage ; & qu'ils ſe diviſent en trois Claſſes.

1°. *Sons*, ou *Voix.*

2°. *Articulations*, ou *Intonations* ſimples.

3°. *Paſſages* ou *Articulations* doubles.

Les voix ou *Sons*, & les Intonations ou *Articulations*, ſont immuables, parce qu'ils n'ont jamais pu être inventés. En conſéquence, ils ſont les mêmes chez tous les Peuples ; au lieu que les paſſages ou conſonnes doubles, effet de leur volonté ou de leurs beſoins, varient ſuivant les générations & les Peuples.

Les ſons ou voyelles immuables forment une Série compoſée de ſept voix, ou ſons aigus, graves & moyens ; & qu'on peut appeller Octave, parce que chacune de ſes portions eſt ſuſceptible de divers dégrés d'élévation dans ſon ton.

Les Intonations ou Articulations ſont l'effet des touches qui compoſent l'Inſtrument vocal, & forment deux ſéries différentes, une de conſonnes fortes, l'autre de conſonnes foibles, ſuivant que l'intonation de chaque

touche eſt forte ou foible ; légère, ou dure. Chacune de ces ſéries eſt compoſée de ſept conſonnes qui correſpondent à autant de Touches de l'Inſtrument vocal ; & dans ces ſéries, chaque conſonne forte répond à une douce ; d'où réſulte un Alphabet naturel, immuable & univerſel de vingt-une lettres, c'eſt-à-dire de ſept Voyelles, & de quatorze Conſonnes, auquel fut aſſujetti le premier qui parla.

Ainſi, dès qu'il y eut deux perſonnes ſur la terre, elles purent parler, & elles le firent en effet ; il ne fallut pour cela aucun effort, aucun travail : il en fut comme du phyſique : on n'attendit pas les Régles du mouvement pour ſe mouvoir & marcher : on marcha, parce qu'il le falloit & parce qu'on étoit fait pour marcher. De même, l'Homme entraîné par l'impétuoſité du ſentiment, ouvrit la bouche & il rendit des ſons articulés : ces ſons articulés peignirent ſes ſentimens, ſa Compagne l'entendit, elle lui répondit, & il l'entendit à ſon tour : & par cette réciprocité de ſons, leurs ames ſe dévoilerent l'une à l'autre, d'où naquit entr'eux un attrait qu'ils ne trouvoient nulle autre part. L'Homme ſentit donc toute l'importance de ce don excellent de la Divinité ; & pour en retirer toute l'utilité poſſible, il parcourut l'étendue entière de l'Inſtrument vocal, aſſignant une valeur à chaque ſon qu'il en tiroit.

On conſidere donc ici la valeur qu'on aſſigna à chacun de ces ſons & de ces tons, à chaque élément de l'Alphabet : comment chaque ſon fut deſtiné à exprimer une ſenſation différente ; & comment les Intonations furent deſtinées à repréſenter nos idées, non par le choix de l'homme, mais par une ſuite néceſſaire des propriétés de ces ſons & de ces Intonations & de leurs raports avec la Nature entiere qu'il falloit peindre : enſorte que l'Homme guidé par ces raports, parla dès le commencement ſans peine, peignant dès les premiers inſtans toutes ſes idées avec la plus grande exactitude ; & faiſant connoître avec la même aiſance tous les ſentimens dont il étoit affecté. Ainſi ſe forma une double Langue ; celle des ſentimens & celle des idées : la premiere commune à l'Homme avec les Animaux, mais beaucoup plus parfaite chez le premier : la ſeconde abſolument privative à l'Homme, parce qu'elle ne pouvoit convenir qu'à lui, repondant à des opérations auxquelles lui ſeul entre tous les Etres qui vivent ſur ce Globe, puiſſe s'élever.

Entrant alors dans le détail, on voit quelles ſenſations furent peintes par chaque voyelle, & quelles Claſſes d'idées furent rendues par chaque intonation de touches ; & comment celles-ci ſuffirent pour exprimer l'étendue immenſe de nos idées, par la nature particuliere de chaque touche. Ces touches complettoient entr'elles toutes les qualités des objets que nous avions

à rendre, comme le Peintre rend la Nature entière, parce qu'il trouve dans ſes couleurs élémentaires, tout ce qu'il faut pour rendre toutes celles que lui offre la Nature.

Ainſi les tons rendus par des touches légères & agréables, ſervirent à peindre les idées tendres & agréables; tandis que les tons rendus par des touches fortes & dures, peignirent les idées totalement oppoſées à celles-là, les idées déſagréables, fâcheuſes, & toutes celles qui ſe raportoient à des objets forts & nerveux, ou remplis de rudeſſe & d'âpreté.

Ainſi ſe formerent les premiers mots, mots ſimples & néceſſaires; car il ne dépendit jamais de l'Homme de peindre autrement qu'il ne voyoit; & ces mots devinrent la baſe immuable de toutes les Langues, puiſque cette baſe ne dépendant point de l'Homme, n'étant point l'effet de ſon choix, du caprice, ou du hazard, elle n'a jamais pu & ne pourra jamais exiſter autrement.

Dès ce moment exiſte le Tableau intéreſſant & nouveau, mais auquel il eſt impoſſible de refuſer ſon conſentement, de la formation de la premiere des Langues, germe de toutes les autres, & ſur lequel elles s'élevèrent toutes, ſans pouvoir jamais s'en écarter.

Ces premiers mots, élémens de la Langue première & de toutes celles qui en ſont nées, ne ſuffiſant pas, on les voit enſuite ſe réunir deux à deux, trois à trois, pour former de nouveaux mots, pour peindre de nouvelles ſéries d'idées; mais toujours relatives aux premiers élémens du langage.

Ainſi l'on eut des mots d'une ſyllabe à une, deux & trois lettres; & des mots de deux ſyllabes.

Ces quatre ſortes de mots ſont ſi nombreux, qu'ils forment par eux-mêmes une Langue complette; celle du Monde Primitif, ſuffiſante pour devenir la racine de tous les mots poſſibles.

Pénétrant enſuite dans ſon génie & dans ſes propriétés, l'on voit ſon extrême abondance, ſon harmonie, ſa beauté & ſa force; combien elle étoit capable de ſe prêter à tous nos beſoins, au dévelopement de toutes nos connoiſſances, à toutes les idées que nous pourrions acquérir; qu'à tous ces égards, nos Langues modernes n'ont nulle ſupériorité ſur celle-là; & que les Hommes ſe trompoient ſi prodigieuſement, en croyant les Langues un effet de leur pure invention, qu'il n'eſt peut-être aucune Science, aucun Art, aucun genre d'occupation dans lequel ils ayent été moins inventeurs, & où ils ayent moins innové.

Bientôt on s'aperçut, que ſi le langage étoit d'une utilité admirable pour

vivre en ſociété & pour ſe perfectionner, il étoit cependant d'un uſage borné ; parce qu'il n'opéroit que dans le moment préſent, & que ſon utilité étoit nulle pour ceux qui n'étoient pas renfermés dans l'eſpace parcouru par la voix. On chercha donc un moyen de donner de la conſiſtance & de la permanence à cette voix ; de tranſmettre aux hommes de tous les lieux & de tous les tems, les leçons admirables des Sages qui inſtruiſoient les humains, & de réunir toutes ces inſtructions ſucceſſives, afin que cette maſſe pût ſe conſerver & s'augmenter ſans ceſſe.

Ce moyen, les Hommes le trouverent, c'eſt l'Ecriture : & ils le trouverent ſi vîte, & d'une manière ſi intimément liée avec le langage, qu'on ne ſauroit décider lequel des deux Arts fut inventé le premier, & que nous ſommes fondés à en faire honneur au Monde Primitif, à ces tems qui virent naître la première des Langues.

Débrouillant toutes les idées confuſes qu'ont eu à cet égard les Savans qui ſe ſont occupés de ces objets, & qui n'ayant pas eu des idées nettes de l'origine du langage, n'ont pû en avoir de l'origine de l'écriture, on aperçoit à l'inſtant ce qu'il y a de vrai ou de faux dans leurs ſyſtêmes, en voyant naître l'Ecriture d'une manière auſſi ſimple que le langage & d'après la même marche ; enſorte que l'écriture ſe trouve auſſi néceſſaire & auſſi conforme à la nature, que le langage lui-même.

L'Alphabet primitif avoit été pris dans la nature : chacun de ſes élémens peignoit un objet particulier : ſa prononciation en faiſoit naître à l'inſtant l'idée dans celui qui l'entendoit : elle le mettoit comme ſous ſes yeux : qu'eut-on donc à faire pour écrire ? Rien autre choſe qu'à tracer ſur un corps quelconque, la peinture de l'objet lui-même. Mais c'eſt l'Ecriture hiéroglyphique, s'écriera-t-on ! Sans doute : auſſi verra-t-on qu'il n'a jamais pu éxiſter une Ecriture qui ne fût pas hiéroglyphique ; ou qui étant née de celle-ci, fût purement Alphabétique, & rien de plus ; qui ne fût point repréſentative, & qui fût par conſéquent l'effet unique du choix libre & volontaire d'un Scribe. Supoſer une pareille écriture, c'étoit ſupoſer l'impoſſible : l'écriture Alphabétique, auſſi néceſſaire que le langage, procéde exactement de la même manière, & par les mêmes principes : ce n'en eſt que la répétition ſous une forme différente. Chaque élément de l'Alphabet *vocal* peignoit un objet ; chaque élément correſpondant de l'Alphabet *écrit*, peignit le même objet.

Ainſi, on a une double ſérie d'objets exactement les mêmes : objets peints par la parole ; objets peints par l'écriture.

Le raport étroit & frapant de ces deux ſéries ſe démontrant l'un par l'autre,

éleve nos Principes au plus haut dégré de certitude, & ne laiſſe aucun doute ſur notre Langue primitive.

C'eſt ici un avantage abſolument propre à nos recherches & à nos découvertes, & qui en doit donner une idée des plus favorables ; puiſqu'elles ſe développent avec tant d'aiſance, & avec des principes ſi nombreux & ſi riches, toujours différens, & toujours conduiſant cependant aux mêmes conſéquences.

Suivant enſuite cet Alphabet naturel chez toutes les Nations qui ont écrit, nous voyons les Alphabets en uſage chez elles, être tous nés de celui-ci, n'en être qu'une imitation ſervile, & le repréſenter encore d'une manière frapante, dès qu'on en fait les raprochemens, & que l'on range tous ces Alphabets ſuivant leur rang de ſucceſſion. Par le moyen des intermédiaires, on voit l'origine commune de ceux qui ſemblent les plus éloignés & les moins relatifs à ceux que nous connoiſſons le mieux.

D'ici naiſſent des conſéquences infiniment curieuſes ſur l'antiquité de l'Ecriture, ſur les lieux de ſon origine, ſur ſes cauſes, ſur ſes effets & ſes influences pour le progrès des Lettres, ſur l'origine de ſon nom, ſur les variations qu'elle a eſſuyées, & leurs cauſes ; ſur l'utilité de ces connoiſſances pour l'intelligence des monumens anciens ; & ſur-tout pour déchiffrer les monumens hiéroglyphiques.

L'Alphabet *vocal* & l'Alphabet *écrit* primitifs, étant trouvés & conſtatés par tous les monumens anciens de tous les peuples, & chacun des élémens dont ils ſont compoſés offrant les mots primordiaux, racines éternelles de toutes les Langues, on éxamine enſuite de quelle manière naquirent les racines du ſecond ordre, ou de deux & de trois lettres, dont la maſſe forme le Dictionnaire de la Langue primitive, racine de toutes les autres.

Paſſant à l'examen de la valeur des racines, on fait voir que chacune d'entr'elles eut une ſignification néceſſaire & première, toujours puiſée dans la nature viſible, par-là même toujours Phyſique : ce qui donnera le DICTIONNAIRE PHYSIQUE ou PROPRE des Langues,

Et de quelle manière ces ſens propres s'étendirent par analogie & par comparaiſon à des ſens différens, & ſe revêtirent conſtamment d'un ſens figuré qui eut toujours pour baſe le ſens propre, de même que l'eſprit eſt cenſé avoir le corps pour baſe : d'où réſultera le DICTIONNAIRE FIGURÉ, ou des *Idées Intellectuelles & Morales.*

Sur ces nouveaux fondemens, s'éleve à ſon tour la baſe du DICTIONNAIRE COMPARATIF des Langues & de la Science étymologique. 1°. En faiſant voir de quelle manière toutes les intonations d'une même touche ſe

ſubſtituent les unes aux autres, de même que les intonations de touches différentes; avec les cauſes de ces changemens : ce qui donne autant de Loix fondamentales & univerſelles ; & qui bornées à un petit nombre, embraſſent néanmoins les Langues de tous les tems & de tous les lieux, avec une uniformité étonnante, ſi l'on n'en voyoit pas clairement les cauſes : 2°. En montrant comment ſe ſont mêlés ſans ceſſe, tous les ſens dont chaque racine étoit ſuſceptible.

Loix dont la connoiſſance eſt indiſpenſable, dès qu'on veut étudier les Langues, & s'occuper de leurs raports.

C'eſt la connoiſſance de ces *Loix* certaines & invariables, auxquelles eſt aſſujettie l'inconſtance & la mutation continuelle des Langues, qui m'a donné tant de facilité pour les fixer & pour les ramener à une Langue commune. Car par leur moyen, étant donné un *Mot* en uſage dans une Langue quelconque avec un de ſes ſens quelconque, propre ou figuré, n'importe, j'ai toujours pu le retrouver dans chaque Langue ; malgré toutes les formes ſous leſquelles il s'étoit traveſti, & malgré les ſens divers dont il s'étoit chargé dans l'étendue des ſiécles.

Nous avons cru devoir entrer à l'égard de ces Loix dans le plus grand détail, & devoir les apuyer d'une multitude d'exemples pris dans toutes Langues, afin que l'eſprit & l'oreille puiſſent ſe faire à tous les changemens des ſons & des Intonations, occaſionnés par le génie & les variétés d'organiſation de chaque peuple : & que par une ſuite de l'habitude que l'on aura acquiſe par cet exercice ſoutenu, on nous ſuive ſans peine dans les comparaiſons que nous ferons des Langues & qui ſeront toujours fondées ſur ces Loix.

Tels ſont les principaux objets qui entrent dans nos Principes ſur l'Origine des Langues & de l'Ecriture; & dont la réunion fait voir l'étendue, la beauté & la certitude irréſiſtible de nos recherches étymologiques, en même tems qu'elle démontre leur extrême ſimplicité.

Tout ce qui regarde l'origine des Mots, parlés ou écrits, étant ainſi développé, il ne s'agit plus que de connoître les moyens par leſquels ils pourront s'aſſocier, pour former des tableaux complets & pour peindre nos idées avec la plus grande préciſion : ce qui nous conduit à la Grammaire univerſelle, ſeconde Partie de nos recherches ſur les Mots.

SECOND OBJET.

GRAMMAIRE UNIVERSELLE.

CE que nous avons dit jusques ici sur l'origine du Langage & de l'Ecriture, n'a pour objet que les mots pris un à un, & sans être considérés dans un ensemble. Mais il ne suffit pas d'envisager l'origine & la valeur des mots en eux-mêmes : il faut de plus examiner de quelle maniére on a pû les réunir, afin qu'ils formassent des tableaux complets ; qu'ils ne peignissent pas seulement l'objet de nos idées ; mais encore l'ensemble même de nos idées.

A cet égard, les Régles du langage doivent être aussi néceſſaires, que le sont les mots mêmes : elles doivent être données par la nature des tableaux qu'offrent nos idées, & n'en être que des résultats. Sans cela nos discours ne peindroient rien, ou ils peindroient des objets imaginaires.

Ce sont donc ces Régles immuables dont nous nous occupons ici, & qui forment la Grammaire Universelle, parce qu'elles sont de tous les lieux, de tous les tems, de toutes les Langues, & que lorsqu'on les possede pour une Langue, on les possede pour toutes, pour la Langue du Peuple le plus sauvage, de même que pour celle du Peuple le plus éclairé, & qui aura porté l'art de la Parole au plus haut degré de perfection.

Si ces Régles étoient l'effet du hazard, du caprice ou de l'usage, elles seroient absolument différentes selon les tems & selon les lieux : leur uniformité démontre donc le contraire; & qu'étant aussi néceſſaires que les mots primitifs des Langues, elles ont la même source.

Dès-lors, la Grammaire universelle, au lieu d'être un amas de Régles variables & métaphysiques, est toute en action : elle devient une suite d'observations simples, claires, naturelles, aisées à saisir, toutes néceſſaires.

On trouvera donc ici le même intérêt que présentent nos vues sur l'origine des mots : autant les mots sont animés & intéreſſans dès qu'on les envisage comme une peinture réelle, que relève avec éclat l'objet qui lui sert de modéle ; autant la Grammaire, recueil de Régles froides & abstraites, parce qu'elles ne parloient pas aux Sens, s'anime & paroît remplie de chaleur & de force, parce qu'elle ne présente plus de Régle qui ne faſſe la plus vive impreſſion & dont on ne sente l'énergie & la beauté.

La Grammaire nous enseignera donc à donner aux mots la forme & l'arrangement

rangement néceſſaire, afin qu'ils puiſſent faire un tout parfaitement ſemblable à la penſée qui eſt une, de l'unité d'un tableau qui, ſous une multitude de traits & d'objets, n'offre cependant qu'un tout.

C'eſt que tous ces traits liés par un raport commun, deviennent tous néceſſaires les uns aux autres; enſorte que le tableau n'eſt complet que lorſque tous les objets en raport ſont réunis.

L'expoſition de nos penſées par la parole, ſera donc néceſſairement compoſée de pluſieurs mots, pour repréſenter les divers objets qui entrent dans ce raport; & ces mots devront ſe ſuccéder & s'unir les uns aux autres, juſqu'à ce qu'ils forment un tout auſſi complet & auſſi ſimple que la penſée ou l'idée qu'on vouloit peindre.

La GRAMMAIRE eſt donc l'art de peindre les idées par la parole; elle devra nous apprendre:

1°. Quelles ſont les diverſes eſpéces de *Mots* que l'on employe dans cet Art, & néceſſaires pour marquer tous les raports poſſibles des objets.

2°. La *Forme* qu'il faut donner à chaque eſpéce de ces Mots, afin qu'ils rempliſſent dans ce tableau le rôle auquel ils ſont deſtinés.

3°. L'*Arrangement* qu'il faut donner à tous ceux qui entrent dans une phraſe, afin que le tableau en ſoit auſſi net & auſſi élégant qu'il ſe pourra.

Ce qui diviſe la Grammaire en trois Parties.

La premiere, qui traite des diverſes *Parties* du Diſcours.

La ſeconde, des *Formes* différentes que doit prendre chaque Mot, ſuivant le rôle dont il eſt revêtu, ou la place qu'il doit occuper.

La troiſiéme, de la *Place* que doit avoir chaque Mot, afin qu'ils ne ſe nuiſent pas les uns aux autres.

De ces trois Parties, la premiere conſtitue la *Grammaire univerſelle*.

C'eſt elle qui eſt de toutes les Langues, de tous les Peuples, de tous les tems, & la baſe fondamentale des deux autres.

Celles-ci conſtituent la *Déclinaiſon* & la *Syntaxe* de tous les Peuples & de toutes les Langues: elles tirent toute leur force de la premiere, dont elles ne ſont qu'un dévelopement: mais comme dans ce dévelopement chaque Peuple a dû ſuivre néceſſairement ſon génie & ſa manière de voir, ces deux Parties conſtituent plus particuliérement la Grammaire de chaque Peuple; mais rien qui y ſoit oppoſé aux Régles de la *Grammaire univerſelle*, & qui n'en ſoit au contraire une extenſion.

Par elle, on aperçoit le génie de chaque Langue, on préſide à ſa formation, on voit ſes raports avec le génie univerſel du Langage, les raiſons de

ſes différences, tous les effets qui en doivent réſulter.

L'étude des Grammaires particulières n'a plus rien de pénible : ce n'eſt plus que l'aplication des Régles univerſelles, aux circonſtances particulières de chaque Peuple.

Et cette étude eſt d'autant plus ſatisfaiſante, qu'elle n'a rien d'arbitraire, & que tout eſt déterminé.

Ceci paroîtra peut-être d'autant plus étonnant, que juſqu'ici on n'a pu parvenir auſſi parfaitement qu'on eût déſiré, à cette ſimplicité & cette unité.

C'eſt qu'on ne faiſoit pas aſſez d'attention au vœu de la parole ; vœu auquel la Grammaire a été néceſſairement aſſujettie.

Rien de plus rapide que l'idée : il faudroit donc que ſon imitation par la parole fût auſſi rapide, ce qui eſt impoſſible ; d'un côté, la parole eſt un dévelopement des idées : or, tout dévelopement exige néceſſairement une durée plus conſidérable : d'un autre côté, la parole ne peut être proférée que par les vibrations ſucceſſives de l'Inſtrument vocal, ce qui prend encore un tems très-conſidérable.

Que fait donc celui qui parle, & qu'impatientent tous ces délais ? il ne dévelope ſon idée qu'en partie : il ſupprime autant de vibrations qu'il lui eſt poſſible : il ne dit que ce qui eſt abſolument néceſſaire : il omet tout le reſte, ou il ne l'indique que comme par le geſte.

De-là, tant d'expreſſions & tant de tournures dans chaque Langue, qui échapent à celui qui veut les examiner, qui ſemblent ſe refuſer à toute analyſe, être contraires à toute Régle, & ſur leſquelles on a élevé la plus grande partie de cette maſſe déſeſpérante, connue dans chaque Langue ſous le nom d'*exceptions*, & cette portion ſinguliere de mots, qu'on ne peut raporter à aucune partie du Diſcours.

Mais il n'y aucune de ces ſingularités que nous n'ayons ramenée conſtamment aux Loix fondamentales du Langage, en faiſant voir de quelle manière elles s'étoient formées, & à quels objets elles ſe raportoient.

Entrant enſuite dans le détail, nous cherchons d'abord quels ſont les Caractères néceſſaires & immuables auxquels on reconnoîtra les Parties du Diſcours, quelle que ſoit la manière dont elles ſeront exprimées dans chaque Langue, & la place qu'elles y occupent.

Ce qui en détermine le nombre à X. Les *Articles*, les *Noms*, les *Pronoms*, les *Adjectifs*, les *Verbes*, les *Participes*, les *Prépoſitions*, les *Adverbes*, les *Conjonctions* & les *Interjections*.

Nous faiſons voir ſur chacune de ces Parties du Diſcours, qu'elle y occupe

une place qui lui eſt propre, & qui, ne pouvant être remplie par aucune des IX autres, rend celle-ci abſolument néceſſaire, & détermine invariablement ſon exiſtence.

Ainſi, l'Article fait connoître entre tous les mots d'une phraſe, quel eſt celui qui peint l'objet du Tableau.

Le Nom déſigne cet objet, d'une manière à ne pouvoir s'y méprendre.

Le Pronom ramene à cet objet, comme par le geſte.

L'Adjectif exprime les qualités inhérentes de cet objet.

Le Participe exprime les qualités de cet objet, ſuivant leur raport avec le tems.

Le Verbe lie toutes ces qualités avec leur objet.

La Préposition fait connoître le raport de cet objet, avec un autre.

L'Adverbe exprime les qualités de l'état, ſous lequel on peint l'objet dont on parle.

La Conjonction réunit divers tableaux particuliers, pour n'en former qu'un ſeul.

L'Interjection exprime les ſenſations intérieures, dont nous ſommes affectés à la vue d'un objet.

Le dévelopement de chacune de ces Parties préſente une multitude de vues, ou nouvelles ou plus déterminées qu'on n'avoit pu le faire juſqu'à préſent.

Ainſi, après avoir rétabli l'*Article* dans le rang des Parties du Diſcours, parce que nous croyons l'avoir enviſagé ſous un point de vue plus général que ceux qui ne lui ont point aſſigné de place particulière, parce qu'ils ne voyoient pas qu'il fût commun à toutes les Langues; ce qui étoit vrai d'après leur définition de l'Article; nous faiſons voir l'utilité dont ils ſont dans toutes les Langues, ſur-tout dans nos Langues modernes & chez nos Poëtes, pour former des tableaux d'une plus grande beauté, & propres à produire de grands effets.

Nous faiſons voir par raport aux *Noms*, que ce ſont les ſeuls mots radicaux & néceſſaires exiſtans dans toutes les Langues, & que tous les mots qui compoſent les autres Parties du Diſcours, ne ſont que des dérivés des Noms.

Obſervation, qui jette un jour abſolument nouveau ſur la comparaiſon des Langues & ſur leur origine; car il ſuffit de remonter à l'origine des Noms phyſiques & primordiaux : tout le reſte, *Adjectifs*, *Pronoms*, *Verbes* & *Adverbes*, &c. qui occupent une place immenſe dans les Langues, n'étant

plus que des dérivés, dont toute la force & l'énergie ſe manifeſtent dès que l'on connoît le Nom qui les forma.

Sur le *Pronom*, nous faiſons voir qu'il joue un rôle beaucoup plus conſidérable qu'on ne croyoit dans le Diſcours : que c'eſt de lui que dépend toute la force active & paſſive des Verbes : que le Pronom ſe raportant aux Agens, a dû les peindre néceſſairement dans leurs divers états actifs & paſſifs, d'où réſulte la diviſion nouvelle des Pronoms actifs & paſſifs.

Sur les *Verbes*, qu'il n'en exiſte & n'en peut exiſter dans toutes les Langues qu'un ſeul, exprimé ou ſous-entendu, le Verbe *Eſt*, qui ſert à lier les noms avec leurs adjectifs.

Que tous les autres mots que nous avons honorés du nom de *Verbes*, ne le ſont que par la force qu'ils tirent de celui-là, avec lequel ils ſe ſont incorporés, en vertu de ce vœu de la parole dont nous avons déjà parlé, & en vertu duquel elle ſuprime ou abrége tout ce qui n'a pas beſoin d'être dévelopé pour être compris.

Sur les *Prépoſitions* & les *Conjonctions*, nous faiſons voir qu'elles tiennent conſtamment à des Noms, dont elles ſont dérivées, & auxquels elles ſont redevables de toute leur énergie, & qu'elles ſont toujours ce mot lui-même, pris ſimplement dans un ſens de raport ou d'analogie, au lieu d'être pris dans ſon ſens abſolu.

Ces Mots n'étant plus des mots factices, & inventés par hazard & uniquement pour *fonctionner* comme prépoſitions ou conjonctions, mais ayant été déterminés à cela par leur propre nature, & par leur raport avec l'uſage qu'on en vouloit faire, jettent ſur l'art de la parole une clarté & une force dont il n'avoit pu être revêtu juſques à ce moment.

C'eſt ainſi que l'Art Grammatical ſe dépouillant de toute ſa métaphyſique, & procédant toujours du connu au néceſſaire, parvient à cette ſimplicité dont on avoit toujours ſenti qu'il étoit ſuſceptible ; & que ſe réduiſant tout en action, il devient auſſi agréable aux Jeunes Gens, qu'il leur paroiſſoit auparavant rempli de ſéchereſſe & d'ennui.

TROISIEME OBJET.

DICTIONNAIRE PRIMITIF.

A La ſuite de l'origine du Langage & de l'Écriture, & après la Grammaire Univerſelle, marche néceſſairement & avant la ſubdiviſion du langage en une multitude de Langues, le Dictionnaire de la Langue Primitive.

Il ſera la vérification de tout ce que nous aurons dit ſur les deux Objets précédens, & il deviendra la clef de toutes les Langues.

Clef imaginaire ou incomplette, diront ceux qui n'ayant jamais aprofondi ces matières, ſupoſent que parce que les Anciens ne nous ont point laiſſé de Dictionnaire de leur Langue, il eſt impoſſible d'y ſupléer. Mais cette clef paroîtra très-ſimple, très-naturelle, très-évidente à ceux qui auront compris que la premiere des Langues, compoſée de mots néceſſaires & repréſentatifs, n'a jamais pu ſe perdre : qu'elle exiſte dans toutes les Langues, & qu'il n'y a nulle impoſſibilité de l'en retirer, dès que l'on s'eſt fait des Principes, au moyen deſquels on diſtinguera dans toutes les Langues, un mot primitif d'un mot qui ne l'eſt pas.

Ces Principes ne ſont ni arbitraires ni nouveaux : ce ſont les mêmes d'après leſquels tant de bons Eſprits ont vu qu'il falloit analyſer les Langues en les ramenant à leurs racines. C'eſt ainſi que l'on nous a donné les Racines de la Langue Latine, celles de la Langue Grecque, celles de la Langue Hébraïque, les Racines même de la Langue Chinoiſe, ſous le nom de *Clefs*.

Qu'étoient ces Racines ? ſi ce n'eſt les débris de la Langue primitive conſervés chez ces Peuples, & ſource de tous leurs mots.

Il n'y a donc d'autre différence entre ce Dictionnaire primitif & les Dictionnaires des Racines de tous ces Peuples, ſi ce n'eſt que chacun de ceux-ci ſont de la plus petite utilité poſſible, en ne donnant l'intelligence que d'une ſeule Langue : tandis que celui que nous annonçons au Public ſera de la plus grande utilité poſſible, conduiſant à l'intelligence de toutes les Langues, & par une voie auſſi courte : car il faut autant de peine & d'efforts pour aprendre deux mille Racines qui ne donneront la clef que d'une ſeule Langue, que ſi elles donnoient la clef de toutes.

Ce Dictionnaire primitif ſera même beaucoup moins difficile à aprendre, parce qu'il ſera beaucoup moins nombreux : & que l'on n'en ſoit pas ſurpris.

Il n'eſt aucun Recueil de Racines où l'on n'ait inſéré une multitude de mots qui ne furent jamais Racines de Langues, & qui étoient eux-mêmes des compoſés : mais on n'apercevoit pas leurs Racines ; & dès lors ne voyant rien avant eux, on les regarda comme des mots primitifs.

De-là, cette foule d'intrus, qui déparent ces belles liſtes de mots radicaux qu'on nous a donnés ſur diverſes Langues, & qui étoient autant d'obſtacles pour arriver à leur comparaiſon.

Tel eſt l'effet d'une mauvaiſe Méthode, qu'elle met les entraves les plus terribles au génie, qu'elle en rend les efforts abſolument inutiles. Mais c'eſt ſurtout dans les recherches ſur les Langues qu'on l'a éprouvé de la maniere la plus fâcheuſe : tandis que l'on croyoit ſuivre une Méthode ſûre, on étoit ſi fort dénué de principes, on marchoit ſi fort au haſard, on s'égaroit ſi prodigieuſement, que l'on s'ôtoit tout moyen de trouver ce que l'on cherchoit.

Comment pouvoit-on comparer les Langues, dès qu'on ne trouvoit plus de raport entre leurs racines ? & comment pouvoit-on trouver du raport entre ces racines, dès qu'on n'avoit qu'une idée très-imparfaite des vraies racines des Langues : qu'on honoroit de ce nom une multitude de mots qui étoient eux-mêmes des compoſés ; & qu'on ne pouvoit s'élever aux vraies racines, qui auroient donné la clef de celles-ci, & qui étant communes à toutes les Langues, auroient conduit à toutes ?

Mais tel ſera notre Dictionnaire Primitif, qu'il préſentera la baſe de toutes les Langues, les racines des racines même : que l'analyſe des Langues y ſera portée juſques à ſes Elémens les plus ſimples : & qu'avec un très-petit nombre de mots, on aura l'intelligence des Langues ; on verra naître & ſe développer cette multitude effrayante de mots anciens & modernes de toutes Langues, qui va peut-être à un million de caracteres, & dont les recueils ſont ſi immenſes, que la vie la plus longue paroît encore trop courte pour les parcourir ; & qu'il a fallu juſqu'ici un génie & des circonſtances particulieres, pour aprendre une portion un peu étendue de cette maſſe énorme.

Tels ſont les caracteres que réuniront chacun des mots qui formeront notre Dictionnaire primitif.

1°. Ils ſeront tous monoſyllabiques.

2°. Par cela même, tous donnés par l'inſtrument vocal, ſans aucune compoſition.

3°. Chacun déſignera au ſens propre & étroit, un objet phyſique pris dans la Nature. On fera voir en même tems de quelle maniere il s'eſt pris au figuré, ou comment il a paſſé du ſens phyſique au ſens moral : ainſi avec les mêmes

mots on aura un double Dictionnaire ; celui des idées phyſiques & celui des idées morales, qui s'expliqueront l'un par l'autre. Principe de la plus grande fécondité pour la comparaiſon des Langues, où ces objets ne marchent plus de front : ce qui formoit tant de lacunes qu'on ne pouvoit remplir, & préſentoit tant de problêmes qu'on ne pouvoit réſoudre.

4°. Ils ſeront tous peinture de l'objet qu'ils déſigneront ; enſorte qu'ils n'auront jamais été choiſis au haſard, & qu'ils porteront toujours leur raiſon avec eux-mêmes ; & ils les peindront toujours de deux manieres différentes, ſuivant qu'ils ſeront prononcés ou écrits ; car chaque mot de cette Langue primitive étant prononcé, peindra les objets relativement à l'oreille ; & conſidéré comme Langue écrite, il les peindra relativement à l'œil : à l'oreille, par leurs ſons : aux yeux, par leur forme.

5°. Ces Mots radicaux ſeront tous des Noms, & les ſeuls mots qui puiſſent exiſter ; par-là même qu'ils peindront des objets phyſiques. De-là naîtront, de la maniere la plus ſimple, les diverſes modifications de ces Noms : Adjectifs, Verbes, Adverbes, Prépoſitions, &c.

6°. Ils ſeront à la tête d'une multitude de dérivés dans toutes Langues, & ſeront ainſi Chefs de familles nombreuſes.

7°. Nous orthographierons chacun de ces mots, ſuivant les différentes formes qu'il a priſes chez chaque Peuple : formes qui ont encore ſans ceſſe arrêté ceux qui ont voulu comparer les Langues, parce qu'elles en faiſoient des mots abſolument différens aux yeux de ceux qui n'avoient pas ſu ſe faire, à cet égard, des Principes aiſés & certains. Il n'y a peut-être aucun mot primitif qui n'ait été écrit de cinquante ou cent façons diverſes, qui en formoient des mots ſi différens, qu'on n'y voyoit plus de raport dès qu'on ne pouvoit ſe rendre raiſon de ces variétés.

Enfin, ces mots ſeront arrangés conformément à la place qu'ils occupent dans l'Inſtrument vocal lui-même, & ſuivant l'ordre dans lequel ils s'y font ſentir.

Nous mettrons à la tête les mots formés par les VII Voyelles, aſpirées ou non aſpirées, en commençant par celle qui eſt au haut de l'échelle ou de la gamme des ſons, & dont l'enſemble conſtitue la Langue des ſenſations.

Viendront enſuite les mots formés par les VII Touches de l'Inſtrument vocal, en commençant par ſon extrémité extérieure.

Et ces mots ſeront claſſés conformément aux intonations, dans leſquelles ſe ſubdiviſe chaque touche.

Méthode d'autant meilleure, qu'elle eſt conforme à la génération des idées

& à celle des mots, & qu'a très-bien aperçu un de nos plus profonds Grammairiens.

Ce Dictionnaire ſi ſimple, ſi intéreſſant, ſi utile, ſera de plus *très-complet*, parce qu'il renfermera, ſans exception, tous les mots qui ont été la baſe de toutes les Langues, & que l'on n'en pourra citer aucun dont on ne puiſſe démontrer qu'il en eſt venu.

L'on ſe confirmera par la nature de ce Dictionnaire, dans l'idée qu'une connoiſſance qui doit le moins à l'invention des Hommes, eſt celle des mots & du Langage; & dans quelle erreur on étoit à cet égard, en ſupoſant ſans ceſſe le contraire.

Mais afin qu'on ait une idée plus nette de l'utilité de ce Dictionnaire & de ſa marche, nous donnons ici le dévelopement de ſon premier mot, le premier de tous les ſons, le mot A.

Cet Article, qui tient eſſentiellement à notre Dictionnaire primitif, tiendra également à nos Principes ſur les Langues, à notre Grammaire univerſelle, à notre Dictionnaire Comparatif, à la Mythologie elle-même; parce que tous ces objets ſont ſi étroitement liés entr'eux, qu'on ne ſauroit en traiter un ſans éclaircir tous les autres.

A,

PREMIER MOT DU DICTIONNAIRE PRIMITIF

ET DE TOUS LES DICTIONNAIRES.

I.

*Valeur d'*A *comme Voix.*

A, Eſt un des Elémens de l'Inſtrument Vocal, du nombre de ceux qu'il réunit comme inſtrument à vent, & qu'on apelle *Voix* ou *Sons*, quand on les conſidere dans la Langue parlée : & *Voyelles*, quand on les conſidere dans la Langue écrite.

Il eſt formé par la plus grande ouverture poſſible de la bouche, enſorte qu'il eſt à la Gamme des ſons ou voyelles, ce qu'eſt le *Si* à l'Octave des tons muſicaux. Il repréſenta même la note *Si* dans la Muſique Egyptienne, où les ſept Voyelles ſervoient

ervoient à noter l'Octave ; & il eſt également ſuſceptible de différens dégrés d'élévation dans ſon ton ; enſorte que l'*A* d'un Peuple, peut être à l'Octave de l'*A* d'un autre.

Ne ſoyons donc pas étonnés que le mot *A* ſoit à la tête des mots : placé au plus haut dégré de l'Echelle des voyelles, il domine au milieu d'elles comme un Monarque au milieu de ſes ſujets. Etant le plus ſonore, il ſe fait diſtinguer le premier de la manière la plus ſenſible : & c'eſt de ces qualités phyſiques qui lui ſont propres & qui le caractériſent, que nous verrons naître toutes les ſignifications dont on l'a revêtu.

Ayant une prononciation propre & tranchante, il eſt de tous les Peuples : il exiſta dans la Langue primitive ; il ſera de toutes les Langues ; & il n'a pu ni ne pourra ſe confondre avec aucune des autres voix qui toutes lui ſont ſubordonnées.

On a donc eu tort de dire, 1°. que les Orientaux n'avoient point d'*A* : 2°. qu'il perdoit ſa valeur naturelle, pour prendre celle d'une autre voix : mais voici ce qui eſt arrivé, & qui donne lieu à ces mépriſes.

Les Orientaux qui ouvrent la bouche plus fortement & avec plus de facilité que nous, prononcent par-là même toutes les Voix du fond du goſier : car plus la bouche s'ouvre, plus l'inſtrument vocal fait effort ſur ſa portion intérieure, enſorte que tout le méchaniſme de la bouche ſe concentre dans ce point : par conſéquent, ils font entendre les Voix avec un mélange du ſon de l'aſpiration : ce qui a fait croire que ces Peuples n'avoient que des aſpirations & des eſprits, & point de voix pareilles aux nôtres ; mais A n'en eſt pas moins A, quoiqu'il ſoit aſpiré & prononcé HA.

Auſſi, eſt-il apellé ESPRIT, même chez les Orientaux ; mot ſynonyme à voix, car les voix ſont l'effet de l'*eſprit* ou du *ſouffle*.

D'un autre côté, il eſt arrivé très-ſouvent, & chez tous les Peuples ſans exception, que la voyelle A s'eſt ſubſtituée à d'autres, & d'autres à celle-ci.

Ainſi nous diſons, *j'ai* au lieu de *j'a* ; je *vais* au lieu de je *vas* : & tandis que les Italiens & les Gaſcons diſent, ils *ant*, ils *vant*, nous diſons, ils *ont* & ils *vont*.

Du Latin *ſal*, nous avons fait *ſel*. De l'Eolien *Mouſa*, les Grecs firent *Mouſe* ; & de *Mana*, la Lune, ils firent *Méné*.

Les Latins eux-mêmes changerent l'*A* des mots radicaux en *e* & en *i* dans les dérivés & dans les compoſés. Ainſi ils diſoient ACCIPIO, & FECI ; tandis qu'ils en prononçoient les Racines, CAP & FAC.

Et cependant A eſt toujours A.

II.

Sa valeur comme cri.

A étant un des élémens les plus ſenſibles de l'inſtrument vocal, & ſe prêtant à tous nos beſoins avec la plus grande aiſance, devint d'un uſage continuel, & fut chargé d'un grand nombre de fonctions différentes, toutes analogues à ſa valeur naturelle.

Conſidéré comme l'effet de nos ſenſations les plus vives, mais des ſenſations les plus fortes, car elles ne ſauroient s'exprimer que par le ſon le plus haut, le plus bruyant, il eſt le CRI des paſſions fortes, de l'étonnement, de l'admiration, de la ſurpriſe: 2°. du plaiſir: 3°. de la douleur la plus profonde.

Et il peint tous ces ſentimens avec la plus grande énergie, parce qu'il ſe prononce de la même manière que ces ſentimens agiſſent ſur nous, n'étant autre choſe que l'effet immédiat de leur impreſſion.

L'admiration nous attire en quelque ſorte hors de nous pour nous unir à l'objet extérieur qui nous frape: auſſi dans l'A admiratif, la voix ſe porte en avant avec une célérité précipitée & plus ou moins bruyante.

La joie que produit le rire, ébranle les nerfs de l'Inſtrument vocal; elle les contracte & les dilate avec la plus grande vîteſſe: de-là ces *A* continuels & redoublés, occaſionnés par le rire.

La douleur, au contraire, nous concentre au dedans de nous, en même tems qu'elle nous abat & qu'elle nous ôte les forces: de-là ces *A* plaintifs que l'on tire avec tant de peine du fond de la poitrine, & qui ne s'échapant que d'une manière traînante & douloureuſe, peignent ſi ſenſiblement l'angoiſſe qui nous accable.

III.

Sa valeur dans la langue des ſenſations, 1°. comme Verbe.

Si ce Son tient une place auſſi diſtinguée dans l'expreſſion des ſenſations dont nous ſommes affectés, il n'en tient pas une moins remarquable dans la langue des ſenſations, c'eſt-à-dire dans cette langue formée de voyelles devenues des *mots* qui peignent les objets & les idées relatives aux ſenſations. Et ces mots ſont également l'effet naturel des propriétés du ſon A qui en eſt la Racine.

A, placé comme nous l'avons vû, par la Nature elle-même, à la tête des ſons, devint l'image naturelle de toute idée de *ſupériorité*, de *priorité*,

de *domination*; & par conſéquent le nom de la *propriété*.

Dans ce ſens, A eſt un mot très-énergique, & qui étant uni au nom d'une perſonne & à celui d'un objet, marque avec toute la clarté & toute la préciſion poſſible que cette perſonne eſt propriétaire de cet objet.

Et c'eſt ici un grand Principe qu'il ne faut jamais perdre de vue; que pour découvrir l'étymologie ou l'origine d'un mot, il ne faut point le conſidérer uniquement en lui-même, mais obſerver comment il contribue à la peinture d'une idée, puiſque ce n'eſt que relativement à ce but qu'on eut beſoin de mots.

C'eſt ainſi qu'A devint le *Verbe* A ou AVOIR, verbe poſſeſſif, qui apartient à une multitude prodigieuſe de Langues, tantôt marchant ſeul, & comme verbe poſſeſſif: tantôt formant un verbe compoſé, par ſa réunion avec un nom, comme nous le verrons plus au long dans le Dictionnaire comparatif des Langues.

IV.

2°. *Comme Prépoſition.*

Si dans la compagnie d'un Pronom, ce mot *A* devint un Verbe; placé entre deux Noms, il devint une PREPOSITION, c'eſt-à-dire un mot qui marquoit que ces deux noms étoient unis par un raport de propriété; que l'un de ces objets étoit propriétaire, & l'autre ſa choſe, ſa propriété. Ainſi nous diſons:

Livre A moi: Ville A la France.

Phraſes elliptiques qui tiennent lieu de Phraſes très-longues, très-froides & qui ne diroient rien de plus. En jettant les yeux ſur celles-ci, on voit très-bien qu'elles repréſentent le perſonnage appellé *Moi* comme propriétaire d'un Livre dont on parle, & la France également comme propriétaire de la Ville dont il s'agit.

On trouvera dans le Chapitre de la GRAMMAIRE UNIVERSELLE ſur les Prépoſitions, de quelle manière la Prépoſition A s'eſt chargée de pluſieurs valeurs analogues à celle-ci.

Et dans les DICTIONNAIRES ÉTYMOLOGIQUES du LATIN & du GREC, quelles Prépoſitions naquirent dans ces Langues, du mot A.

V.

Sa valeur à la tête des mots.

Dans toutes les Langues qui ont des mots composés, *A* est ajoûté à la tête d'un grand nombre de mots.

1°. Quelquefois seulement pour en rendre le son plus harmonieux; c'est ainsi que dans ce mot *achever*, par exemple, la lettre A n'ajoute rien au sens radical: il ne renferme rien de plus que le verbe *chever* s'il étoit en usage, & qui signifieroit conduire une chose à chef, tout comme *finir* signifie conduire une chose à fin; & cependant l'on ne dit pas *à-finir*, tout comme l'on ne dit pas *chever*. D'où provient cette différence d'analogie? si ce n'est de ce que *finir* est assez harmonieux pour se suffire à lui-même, tandis que *chever* n'avoit pas par lui-même assez d'harmonie ou de corps, & qu'il en a fallu rendre le son plus décidé & plus agréable par l'addition de la voyelle *a*. La Langue Françoise fourniroit divers exemples pareils; & il en est de même des autres Langues: c'est ainsi que les Italiens font de notre verbe *buttiner* leur verbe *abottinare* qui ne dit rien de plus, & qui n'est que *bottinare* qu'ils ont fait précéder d'un *a*; & qu'ils disent *accanalato* au lieu de *canalato*, canelé.

2°. Mais plus souvent, *A* est ajouté à la tête des mots pour exprimer de nouvelles idées ou des idées plus composées.

C'est ainsi que les verbes *amaigrir* & *acheminer* expriment des idées différentes de celles qu'offrent les simples *maigrir* & *cheminer*; car ils présentent de plus l'idée d'un agent étranger à la chose, & qui opere sur elle.

3°. Quelquefois il figure dans les mots composés comme partie essentielle; ensorte que ceux auxquels il est réuni ne présenteroient plus la même idée, & seroient totalement dénaturés s'il étoit suprimé; tels sont nos mots:

Affaire, *Avenir*, *Abandon*.

Les deux premiers indiquent une chose *à faire*, un tems qui est *à venir*: ce sont de vraies ellipses.

Il en est de même du mot *Abandon*, dont l'origine étoit si incertaine. C'est un vrai composé des trois mots *A*, *ban*, *don*, qui subsistent tous trois dans notre Langue, & dont le second signifie *Public*, le *Public*, la chose *publique*; ensorte que ces mots réunis signifient à la lettre un DON fait A BAN, au Public, une chose qu'on livre au premier qui voudra s'en emparer, & relativement à laquelle on se désiste de tous ses droits.

Toutes les Langues ſont remplies de mots où *A* eſt chargé de rôles pareils. Notre Dictionnaire comparatif en offrira des exemples nombreux, même dans les Langues Orientales telles que l'Hébreu, où l'on avoit perdu de vue l'origine d'un grand nombre de mots, uniquement parce qu'ils avoient pris un A à leur tête, tels que ABENT & AMAL, qui ne ſont autre choſe que nos mots BANDE & MAL.

4°. On verra encore dans nos Dictionnaires Etymologiques de la Langue Grecque & de la Langue Latine, que cette Lettre *A* s'eſt chargée, à la tête des mots, d'un ſens abſolument négatif, & nous en montrerons la raiſon.

VI.

Sa valeur comme Article.

Dans les Langues du Nord, A eſt devenu l'ARTICLE *un*, *une*. A *Man*, un homme, en Anglois, en Runique, &c. A *Wife*, une femme.

Mais ceci tient à une ſignification primitive de cette lettre dont nous allons parler.

VII.

Valeur qu'il a chez les Orientaux plus générale que chez les Occidentaux.

C'eſt ſur-tout chez les Orientaux que la voix A, outre l'idée de propriété & de domination, déſigna encore l'idée de PRIORITÉ dont celle de propriété n'eſt qu'une modification.

A ſignifia donc premier, & le ſignifia dans toute ſon extenſion.

Premier, en nombre cardinal, UN, unité.

En nombre ordinal, PREMIER.

Premier, en compoſition, PRINCIPE, Elément.

Premier, en dignité, CHEF.

Premier, en rang ou en ordre phyſique, CONDUCTEUR, Guide.

Premier, en ordre moral, MAÎTRE, qui inſtruit, qui guide.

Devenu Verbe, il ſignifia, dans ce ſens,

1°. Conduire.

2°. Enſeigner, inſtruire.

3°. Montrer, indiquer.

Idées ſubordonnées les unes aux autres, & qui ne different qu'en durée.

On conduit pendant la marche.

On inſtruit du chemin qu'il faut tenir.

On montre le chemin.

4°. trouver, inventer.

Parce que celui qui invente & qui trouve, eſt néceſſairement le PREMIER.

VIII.

*Valeur figurée d'*A *dans les Langues d'Orient.*

Dans ces Langues Orientales, A s'eſt chargé d'une valeur figurée que l'on a pris pour ſa valeur propre ; ce qui empêchoit de parvenir à ſa vraie origine, & déroutoit ceux qui vouloient s'en occuper. Nous ne ſaurions donc la paſſer ſous ſilence, d'autant plus que l'explication que nous en donnerons, ſera une nouvelle preuve que les différentes valeurs des mots n'ont jamais pu être totalement arbitraires ; & qu'elle contribuera à rectifier les idées qu'on ſe formoit de ces Langues, comme n'ayant ſuivi aucun principe dans la formation des mots.

A, prononcé ALPH, l'*Alpha* des Grecs, ſignifie dans ces anciennes Langues un BŒUF. On a cru même que c'étoit ſa ſignification propre.

Plutarque nous a conſervé à ce ſujet, dans ſes Queſtions de Table, un Conte Phénicien adopté par les Grecs comme un fait vrai & que nous ne ſaurions ometre.

CADMUS ennuyé de courir les Terres & les Mers pour chercher ſa ſœur Europe qu'il ne trouvoit point, s'adreſſa à l'Oracle qui lui ordonna de ſuivre une *Vache* à croiſſant, de bâtir une Ville dans le lieu où elle ſe repoſeroit, & d'y fixer ſa demeure. En conſéquence il ſe met en route ; bientôt il rencontre la Vache dont l'Oracle a parlé ; elle marche devant lui, il la ſuit. Arrivée dans les Plaines de Béotie, elle s'arrête : il s'arrête auſſi, bâtit Thébes ; & en mémoire de la Vache ſa bienfaitrice, il met à la tête de ſon Alphabet la lettre A parce qu'elle ſignifioit dans ſa Langue une Vache.

C'eſt une étymologie à la grecque, qui nous trompe, lorſqu'on ne la conſidere que comme étymologie, ainſi qu'on l'a fait juſqu'à préſent d'après les Grecs ; mais qui contient une allégorie ingénieuſe, lorſqu'on ſe tranſporte dans l'Orient où elle naquit.

A n'eſt point le nom propre du Bœuf en Orient : ſon vrai & propre nom eſt TAUR qui s'eſt tranſmis dans toutes nos Langues d'Occident. Celui dont il s'agit ici, n'eſt donc qu'une épithète, une illuſion, mais des plus naturelles, qui peint le BŒUF comme un animal dompté & réduit à l'état de domeſticité par l'homme qui lui aprit à plier ſous le joug & à le ſeconder dans l'*Art* par

excellence. C'eſt toujours par cette idée qu'on peint le bœuf, & que le caractériſent les Poetes dans les tableaux où ils peignent la Nature & les travaux du laboureur.

Rien de plus ingénieux encore que l'Hiſtoire de Cadmus conſidéré comme Chef de la Colonie. Si l'Oracle lui répond qu'il doit ſe fixer dans le lieu où s'arrêtera la Vache, il lui donne la leçon la plus importante. Dans quels terrains en effet s'arrêtent les Troupeaux, ſi ce n'eſt dans des lieux gras & fertiles, abondans en pâturages : & n'eſt-ce pas dans de pareils lieux que doivent ſe fixer les Colonies, dans des lieux propres à fournir les ſubſiſtances les plus abondantes, qui exigent le moins d'avances, & où ils ont l'avantage de pouvoir entretenir de nombreux Troupeaux ?

Telle étoit la BÉOTIE, pays excellent & riche en pâturages, ce que ſignifie en effet ſon nom, mot à mot *Station du Bœuf*. Enſorte qu'il ſe prêtoit de lui-même à la Fable allégorique de Cadmus, s'il ne la fait naître.

A ne fut donc pas à la tête de l'Alphabet, parce qu'il déſignoit un Bœuf ; mais il déſigna un Bœuf, parce qu'étant à la tête de l'Alphabet, il ſignifioit *aprendre*, dans les deux ſens d'inſtruire & d'être inſtruit.

IX.

Sa forme comme Caractère.

Ce n'eſt pas à cauſe de cela, dira quelqu'Hébraïſant, mais parce que la lettre A repréſentoit une tête de Bœuf : mais ce ſeroit mettre la charrue devant les Bœufs. A ne put repréſenter une tête de Bœuf que lorſqu'il fut devenu le nom du Bœuf. Il avoit donc une figure antérieure à celle-ci, tout comme il eut une valeur antérieure à celle dont il s'agit. Mais quelle étoit cette figure, & quelle en fut la raiſon ? C'eſt ce que nous expoſerons dans les Principes ſur l'origine de l'Alphabet & de chacun des Elémens dont il eſt compoſé. Nous y dirons auſſi pourquoi cette lettre s'apella *Alpha* ou *Aleph* : ce qui répandra plus de préciſion ſur ce qu'en ont dit juſqu'à préſent ceux qui ſe ſont occupés d'étymologies.

QUATRIÉME OBJET.

DICTIONNAIRE COMPARATIF DES LANGUES.

LE détail dans lequel nous venons d'entrer ſur le mot A, donne déja une idée de la manière dont les mots primitifs ſe ſont conſervés, propagés, & tranſmis chez tous les Peuples. Le Dictionnaire comparatif des Langues eſt une ſuite néceſſaire du Dictionnaire Primitif: complément l'un de l'autre, ils ſe ſervent de preuve réciproque, & ſe vérifient ſans ceſſe l'un par l'autre. Ils donnent lieu par-là même de prononcer ſur un grand nombre de queſtions qu'on n'avoit pu réſoudre, & fourniſſent les plus grandes facilités pour aprendre les Langues en peu de tems, par la manière dont elles s'enchaînent toutes les unes aux autres.

Nous voyons par-là ce que devint la Langue primitive. Sur cette queſtion de fait ſe ſont élevées bien des diſputes, qui ſemblables aux éclairs d'une nuit orageuſe, nous ont laiſſé dans les plus profondes ténébres. L'un a dit, l'Hébreu eſt cette Langue primitive: non, c'eſt l'Arabe, a ſoutenu un ſecond: un troiſiéme a cru que c'étoit le Chinois: d'autres, celle qu'ils parloient eux-mêmes. Il n'eſt pas juſqu'au Flamand qui n'ait voulu diſputer aux autres la gloire d'être la ſource de toutes. D'autres perſonnes, d'un très-grand mérite, & entre leſquelles je compte des amis, ſoupçonnent que pluſieurs Langues pourroient être également primitives. Que croire au milieu de tant de prétentions oppoſées? qu'ils ſe trompoient tous? pluſieurs ont pris ce parti: il ne me plaiſoit pas: j'ai donc cherché de quel côté je trouverois plus de vraiſemblance ou de vérité: par-là, je me ſuis aſſuré que ceux qui regardoient la Langue qu'ils analyſoient comme la ſource des autres, avoient preſque tous bien vû, mais preſque tous mal conclu.

La Langue primitive ne put être long-tems la même, & l'accord entre les Peuples dut bientôt à cet égard éprouver diverſes altérations: ces altérations l'anéantirent inſenſiblement, & ſur ſes ruines s'éleverent cette multitude de Langues qui diviſent les hommes, & qui, lorſqu'on ne les conſidere que dans leur état actuel, ſemblent n'avoir jamais eu de ſource commune.

La même Langue ſubſiſta chez tous; mais tel Peuple donna un ton doux à un mot, auquel tel autre donna un ton fort.

Tel

Tel chargea ſa prononciation de ſyllabes ſifflantes : tel autre de gutturales ; andis qu'ailleurs elle ſe chargeoit d'aſpirations.

L'Ecriture éprouva auſſi des variations & des changemens. Les uns trouverent les premiers caractères trop ſimples ; les autres trop compoſés ou trop peu coulans : d'autres tracerent ces caractères en ſens contraires.

L'orthographe devoit donc varier à ſon tour, parce que chacun voulut & dut écrire les mots tels qu'il les prononçoit.

La plûpart des Peuples trouverent trop nuds ou trop rudes les mots terminés par une conſonne : ils y ajouterent des voyelles finales pour en adoucir la prononciation, & la rendre plus agréable.

Ces Finales d'ailleurs étoient d'un uſage admirable pour diſtinguer toutes les nuances & toutes les circonſtances d'un même mot, pour en faire un ſubſtantif, un verbe, un adjectif, un adverbe.

Les idées ſe multipliant, on chercha à augmenter le nombre des mots ſans multiplier les Primitifs, déjà épuiſés, & qui d'ailleurs euſſent rendu le langage trop embarraſſé, en devenant trop nombreux. On s'y prit de deux façons.

D'abord on augmenta le nombre des combinaiſons des mots, & l'on varia leurs compoſés dans tous les ſens : on en fit à 3 ſyllabes, à 4, à 5, à 6, à 7, à 8, & de plus longs dans l'occaſion : chacune de ces ſyllabes étoit un mot qui pouvoit être pris ſéparément : leur réunion préſentoit donc une idée compoſée de pluſieurs idées diſtinctes.

Cette Méthode, embarraſſante dans certaines occaſions, impoſſible en d'autres, fit chercher une route plus abrégée : ce fut de tranſporter le ſens propre & phyſique des mots primitifs, au ſens moral, ſpirituel & figuré. Il n'y en a peut-être aucun qui n'ait ce double ſens, même en François. Chacun de ces mots, par exemple, *ſoufle*, *corps*, *eſprit*, *ame*, *ciel*, *jour*, *nuit*, *feu*, *air*, *eau*, *coucher*, *lever*, *main*, *pied*, *œil*, *nez*, &c. préſente pluſieurs ſens, & au phyſique, & au moral.

Par-là, le regne des idées s'étendit immenſément, ſans que celui des mots augmentât : le ſtyle en devint plus vif, plus animé, plus énergique.

Mais dès ce moment, les Langues durent paroître prodigieuſement s'éloigner les unes des autres. Comment reconnoître en effet, qu'un mot pris chez deux Peuples dans un ſens différent, venoit cependant de la même ſource ?

Ces variétés néceſſaires altérerent donc en chaque lieu la Langue primitive : ſans qu'elle ceſſât d'exiſter, on la méconnut : on crut qu'elle avoit diſparu : on ne vit plus que des Langues différentes, & qui ſembloient n'avoir plus de raport.

Cependant, dès qu'on venoit à les comparer, qu'on pénétroit à travers les voiles de la prononciation & de l'orthographe, on étoit étonné de les trouver ſemblables. Dès-lors on s'égaroit, en s'arrêtant à cette idée flateuſe que toutes les autres tiroient leur ſource de celle même que l'on parloit.

C'eſt ſur ce fondement ruineux qu'ont été formés une multitude de ſyſtêmes : eſt-il étonnant qu'ils n'aient pu ſe ſoutenir ?

Voici donc la route que j'ai ſuivie, afin d'avoir un ſuccès plus heureux.

J'ai comparé les Alphabets de tous les Peuples, pour m'aſſurer de leurs raports, & pour juger s'ils avoient changé, ajouté, retranché à l'Alphabet primitif.

J'ai cherché les mots primitifs qu'ils avoient conſervés : j'ai examiné quelle étoit la nature de ceux qu'ils avoient ajoutés à ce premier fonds.

Sur-tout, quelle pouvoit être l'analogie entre les mots, ſemblables quant au ſon, différens quant au ſens.

Cette Méthode m'a donné des réſultats nouveaux & ſinguliers ; j'ai vu que toutes les Langues qu'on nomme *Meres*, n'étoient que des ſœurs caractériſées par l'air de famille le plus frapant, qu'elles formoient également *la Langue primitive*, ou que toutes étoient filles de celle-ci ; que cette Langue ſe trouve dans toutes ; & que leurs différences ſe réduiſent à celles que je vais indiquer.

DIFFÉRENCES,

1°. de prononciation.
2°. d'orthographe.
3°. de lecture.
4°. de mots compoſés.
5°. de ſens littéral & de ſens figuré.
6°. de ſens opoſé ; le même mot ſignifiant alors les deux extrêmes, comme

Béni, & *maudit* :
Sacré, & *profane* :
Noir, & *blanc* :
Faim, & *aliment* :
Chaud, & *froid*.

Quelquefois les deux ſens opoſés ſubſiſtent chez les mêmes Nations : quelquefois l'un chez l'une ; & l'autre, chez une autre : ſoit que pour marquer les opoſitions, on ait d'abord écrit ces mots de droite à gauche dans un ſens, & de gauche à droite pour marquer l'opoſé : ſoit que l'opoſition n'ayant pu être déſignée que par un léger changement de lettres, cette différence ſe ſoit totale-

ment évanouie avec le tems : soit enfin que la Racine ait été inventée avec un tel art, qu'elle pût s'adapter aux deux extrêmes, comme nos mots *grand*, *pitoyable*, *misérable*, *extrémité*, qui s'apliquent au bien & au mal, suivant les circonstances.

De ces nouvelles Recherches résultent :

I.

L'HISTOIRE DES LANGUES.

C'est-à-dire, de toutes celles dont j'ai pu me procurer les Livres Classiques. Là, seront analysées les Langues suivantes.

TABLEAU
DES LANGUES COMPARÉES.

L'Hébreu & ses Dialectes.	Arabe.	Samaritain.
	Syriaque.	Méde & Perse.
	Chaldaïque.	Arménien.
	Éthiopien.	Maltois.
	Égyptien.	Silhaie, Showiah.
	Phénicien.	Malais.
L'Esclavon & ses Dialectes.	Russe.	Lithuanien.
	Polonois.	Bohémien.
Le Celte & ses Dialectes.	Irlandois.	Langue Erse.
	Gallois.	Bas-Breton.
	Cornouaillien.	Basque.
	Langue de Mona.	Biscayen.
Les Langues Filles des Orientales & du Celte.	Phrygien.	Étrusque.
	Grec.	Latin.
Le Cimbre, ou Runique, d'où	Dano-Gothique, ou ancien Danois.	Norwégien.
	Scano-Gothique, ou ancien Suédois.	Islandois.

Le Theuton, ou ancien Allemand, d'où	Mœso-Gothique.	Allemannique.
	Anglo-Saxon, d'où	Franco-Théotisque,
	Anglois & Ecossois,	d'où l'Allemand mod.
	Le vieux Frison.	Flamand & Hollandois.

Les Langues Modernes, Filles du Latin & du Celte.	François.	Langue d'Oc & ses branches.
	Italien.	
	Espagnol.	Valdois.
	Portugais.	Grison.

Diverses Langues d'Asie.	Chinois.	Persan.
	Indien & ses Dialectes.	Turc.

Et tout autant de VOCABULAIRES *que j'ai pu analyser.*

Tartares.	Huron.
Hongrois.	Caraïbe.
Lapon.	Taïtien & autres
Groenlandois.	d'Amérique.

Qui tous ont donné les mêmes résultats.

II.

Le Dictionnaire Comparatif *de toutes ces Langues.*

Dans ce Dictionnaire, les Mots seront rangés chacun sous le mot primitif dont ils descendent. Ceci forme des Compagnies nombreuses, par *Arbres Généalogiques*, dont le mot primitif est la racine, comme un drapeau sert de point de ralliement.

D'abord on voit paroître les mots qui descendent du primitif, & dans le sens propre : 2°. Tous ceux qui en descendent au sens figuré : 3°. Tous les composés.

Chacun par ordre d'ancienneté de Langues & de Nations ; ensorte que, lorsque l'on arrive à nos Langues modernes, il n'est presque plus nécessaire d'en joindre les mots à ces Familles, tant leur raport avec ceux que les Langues plus anciennes ont déjà fournis, devient frapant.

Ces Familles de mots réunissent les plus grands avantages.

1°. Elles contribuent à aprendre les Langues avec une facilité infiniment plus grande, en les liant les unes aux autres, & par le son & par le sens.

2°. Elles ſont très-intéreſſantes par le raport qu'elles mettent entre des mots qui ſembloient abſolument iſolés, & en démontrant la fauſſeté de l'idée où l'on étoit que les mots dans chaque Langue, ſont l'effet du haſard : puiſque rien ne prouve mieux que, lorſqu'on voulut aſſigner un mot à une idée, on le puiſa toujours dans d'autres mots qui avoient quelque analogie avec ces idées.

3°. Elles démontrent que toutes les Langues ne furent dans l'origine que des Dialectes les unes des autres : & en voyant les divers uſages qu'elles font d'un mot radical, & le parti plus ou moins fécond que chacun en tire, on ſent infiniment mieux pourquoi elles ont paru être abſolument différentes les unes des autres.

4°. L'on s'apercevra ſur-tout, que la différence des Langues conſiſte plus dans une différence de prononciation, que dans celle des mots & de la Syntaxe. C'eſt encore ici un principe auquel on n'a pas fait aſſez d'attention. On ne ſauroit donc trop ſe rompre en étudiant les Langues, ſur ces diverſes prononciations: & c'eſt à quoi ces Familles de mots ſerviront très-efficacement, puiſqu'on y verra ſans ceſſe ces diverſes prononciations uſitées pour le même mot.

5°. On jouit ſur-tout du ſpectacle ſingulier de voir les Nations cantonnées par leurs prononciations, comme elles le ſont par leurs Habitations, & diſtribuées comme dans de vaſtes Cercles, placés les uns près des autres, dont les Peuples du centre ayant une prononciation particuliere, la communiquent à tous ceux qui ſont dans le même Cercle ; mais en s'affoibliſſant à meſure qu'elle s'aproche de la circonférence, où elle ſe confond en quelque ſorte avec celle du Cercle voiſin, qui s'eſt affoiblie elle-même, à meſure qu'elle s'eſt éloignée de ſon propre centre.

6°. Ces Familles pourront encore ſervir à comparer le génie des Orientaux & des Occidentaux, & le parti qu'ils ont tiré des mêmes mots, pour la perfection de leurs Langues & de leurs idées.

7°. En voyant chez tant de Peuples le même ſon lié ſans ceſſe avec les mêmes idées, on ne pourra douter que ces mots ne ſoient tous ſortis en effet d'une ſource commune, étant impoſſible que le haſard ait pu produire un accord ſi étendu, ſi frapant. Car, lors même que l'on conteſteroit quelques-unes de ces comparaiſons, il en reſtera toujours ſuffiſamment pour faire impreſſion, ſur-tout ſi l'on conſidere que ces Familles, quoique ſi nombreuſes, ſont encore très-incomplettes, parce qu'il eſt un grand nombre de Langues dont nous n'avons point de Dictionnaire complet, & que par raport aux

autres, je n'ai pas même pris tous les mots qui se raportent aux Familles qu'ils fourniſſent, pour ne pas la ſurcharger, étant déjà ſi nombreuſes.

8°. Enfin, voyant les mêmes mots communs aux Celtes & aux Latins, être également en uſage chez tous les Peuples du Nord & chez les Orientaux, on ne ſera plus tenté de croire que les Celtes ne les tinrent que des Latins; & la Langue Celtique reprendra entre les Langues, la place qu'elle y occupa autrefois, & qu'on ne pouvoit lui ôter ſans injuſtice, & ſans ſe brouiller ſur l'origine des Langues de l'Europe.

CINQUIEME OBJET.

DICTIONNAIRE ETYMOLOGIQUE

DE LA LANGUE LATINE.

AVEC la marche & les principes par leſquels on ſe dirige dans ces recherches, il n'eſt aucune Langue dont on ne pût donner le Dictionnaire étymologique : cependant, nous ne ferons pas entrer ici ces Dictionnaire particuliers; ils ne ſeroient pas d'un intérêt aſſez général, & ils rendroient cet Ouvrage trop volumineux : on trouvera d'ailleurs dans le Dictionnaire Comparatif les principales familles de chaque Langue.

Diſtinguons cependant quelques Langues qui par leur utilité & par leurs raports avec les autres, méritent un examen plus particulier : telles ſont la Latine, la Françoiſe, l'Hébraïque & la Grecque; toutes intéreſſantes comme Langues ſavantes, & comme Langues cultivées avec ſoin par l'Europe entiere.

Nous en donnerons donc le Dictionnaire étymologique, & nous le donnerons de la maniere la plus complette, & nous oſons dire la plus ſolide : le Lecteur en jugera par l'Analyſe de nos procédés à cet égard, & d'abord pour la Langue Latine.

Ici, les mots latins ſeront claſſés ſuivant leurs raports avec les Langues déjà en uſage au tems des anciens Romains, ou même antérieures à ce Peuple. On verra leurs mots communs,

1°. Avec les Grecs.
2°. Avec les Celtes.
3°. Avec les Orientaux.
4°. Les mots compoſés par les Latins eux-mêmes, & dont l'origine eſt ainſi dans la Langue Latine même.

Par cette Méthode, ce Dictionnaire ſera extrêmement ſimplifié, puiſqu'en reſtituant à chaque Langue ce que le Latin en a emprunté, nous n'aurons à rendre raiſon que des mots qui apartiennent ſtrictement à la Langue Latine: tandis que l'on donnera la raiſon des autres, dans la Langue qui la premiere en fit uſage.

Raportant enſuite les mots Latins à des Claſſes générales, dont chaque mot portera avec ſoi la raiſon qui le fit choiſir pour exprimer telle ou telle idée, la connoiſſance de la Langue Latine en deviendra infiniment plus aiſée: l'on oſe aſſurer qu'en moins d'un an, à ne lire qu'une ou deux pages par jour, on pourra paſſer en revue avec le plus grand intérêt, tous les mots de la Langue Latine, & l'on ſera en état de rendre raiſon de tous; ce dont on n'a peut-être vu aucun exemple juſqu'ici, après vingt ans d'étude.

Mais paſſons à nos exemples étymologiques.

FŒMINA, *Femme.*

Si l'on entendoit dire que ce mot, dont juſqu'ici on n'a donné que des étymologies très-peu ſatisfaiſantes, eſt le féminin du mot Homine, *Homme*, on en riroit: rien cependant de plus vrai. Je n'alléguerai pas que dans toutes les Langues, c'eſt toujours un nom adjectif qui déſigne l'Homme & la Femme, ou les deux Sexes: en Hébreu *Iſh* & *Iſha*; en vieux Latin *Vir* & *Vira*, d'où *Virago*: en Grec *Anthropos*, qui eſt maſculin & féminin, &c. Il ſeroit donc aſſez étonnant que le mot *homine* n'eût point de féminin; mais ici le fait eſt d'accord avec la raiſon; & voici comme je le démontre.

Le féminin de *Homine* ſeroit certainement *Homina*: adouciſſez *o* en *æ*, & changez l'aſpiration en *F*, & vous avez *Fæmina*. Il n'eſt aucune Langue, même la nôtre, qui ne fourniſſe des exemples de changemens pareils. Les Béarnois diſent *Henne* au lieu de *Fenne* ou *Femme*; & les Eſpagnols chez qui *Hombre*, mot dérivé d'*Homo*, ſignifie *Homme*, en ont fait *Hembre* pour ſon féminin. Je ne doute pas que le mot *Hœmina* ne fût en uſage chez les Oſques & les Sabins, qui aimoient les aſpirations à la maniere des Celtibériens, des Orientaux & de leurs Voiſins les Toſcans.

DELIRIUM, *Délire, Réves des Malades.*

Les Latins diſent également *deliratio*, pour déſigner l'impertinence & l'extravagance d'une imagination folle, & qui n'a pas le ſens commun. Perſonne qui ne voye que ces expreſſions ſont figurées; mais quelle en eſt l'origine? le croira-t-on? un objet agricole: les ſillons d'un champ. On les apelloit en Latin

Liræ, au ſingulier LIRA ; la charrue doit aller en droite ligne : lorſque le laboureur ſortoit du ſillon, il alloit de travers, il DÉLIROIT : délire devint donc ſynonyme à extravagance : car *extravaguer*, c'eſt au propre comme au figuré, aller à travers champs, ſortir du bon chemin.

Pendant que nous en ſommes à ce mot, examinons un paſſage de PLINE, *Liv.* XVIII. *c.* XX. qui ſe raporte à cette matiere. « Il eſt d'uſage, dit cet » Auteur, de recouvrir un champ ſemé, avec la herſe ou avec une planche attachée à la charrue; ce qui s'apelle *lirer* : d'où eſt venu le mot *Delirium* ».

Lirer ou *lirare*, dans nos Dictionnaires Latins, ſignifie tracer des ſillons : dans Pline, c'eſt les *abattre* en égaliſant la terre après les ſemailles. Ceci a d'autant plus embarraſſé le Traducteur François du XVIIIe Livre de Pline, qu'il s'eſt objecté ce paſſage de VARRON *de Re Ruſt. liv. I. c.* 29. « *Tertio, cùm arant* » *jacto ſemine, boves lirare dicuntur; id eſt, cum tabellis additis ad vomerem* » *ſimul & ſatum frumentum operiunt in porcis, & ſulcant foſſas, quò pluvialis* » *aqua dilabatur.* On ne ſe repréſente point, dit le Traducteur, cette méchanique. Une planche attachée à une charrue, peut bien abattre les ſillons, & » recouvrir la ſemence; mais comment creuſer en même tems une raie profonde » pour l'écoulement des eaux ? ».

Rien de plus ſimple cependant : la planche ou la herſe qui abat les ſillons, eſt tirée par les bœufs en même tems que la charrue; mais elle eſt placée à côté, & non derriere ; ainſi tandis que la charrue s'avance en creuſant un profond ſillon, la planche s'avance également de front, en abattant tous les petits ſillons qui ſont ſur ſon chemin, & couverts de ſemence.

Lirare aura donc deux ſens, abattre les ſillons, & tracer des raies dans un champ. Nos Dictionnaires Latins ne marquent pas le premier; ils ſont donc inexacts.

AUGUR, *Augure.*

L'origine de ce mot, ſi intéreſſant pour les Romains, eſt encore totalement inconnue : on n'en a pas même donné une étymologie paſſable : on a bien vu à la vérité qu'il étoit compoſé, 1°. du mot AVE, *Oiſeau*; mais la ſeconde Racine a été indéchiffrable pour les Latins eux-mêmes. SERVIUS ſur *Aen.* V. le dérive de *gero*, porter ; ISIDORE, de *garrio*, gazouiller : d'autres de *guſtus*, goût ; OVIDE (Faſt. I.) d'*augere*, augmenter, accroître. Mais l'on voit par le paſſage même, qu'il avoit moins en vue de donner une vraie étymologie de ce mot, que de flater Auguſte.

VOSSIUS diſcute gravement toutes ces abſurdités, & ſe décide enfin pour

gero.

gero. L'on croit lire des discussions de Barbares, ou d'enfans, sur des objets où ils ne voyent goute : ils courent tous ici à des étymologies frivoles, laissant à côté d'eux la vérité belle & brillante. C'est de CURO que vint AUGUR : de *curo*, dont la signification propre est, *regarder*, *voir*, *observer*. AU GUR signifie donc mot à mot *celui qui observe les Oiseaux*.

N'est-ce pas l'idée même du mot *Augure* ? ce nom qui sembloit fait par hazard, n'est-il pas une peinture vive de l'idée qu'il fut destiné à représenter ? Telle est donc l'utilité des étymologies : elle donne de la vie aux cadavres ; elle rend l'étude des mots aussi intéressante, qu'elle est sans son secours rebutante & insipide.

AVENA, *Avoine*.

Ce mot ne signifia pas seulement, chez ce Peuple Agriculteur, de l'*Avoine* ; mais, 2°. par synecdoque, de la *paille d'avoine* ; & 3°. par métonymie, un *chalumeau* : aussi le plus grand de leurs Poëtes n'a-t-il pas dédaigné d'employer dans ses vers un mot qui avoit tant de grace chez eux, tandis qu'il est si peu de chose chez nous ; ainsi que tant d'autres mots dont nos Poëtes n'ont osé se servir, & auxquels nous reviendrons quelque jour, lorsque nos mœurs seront plus raprochées de la Nature toujours sage & toujours belle.

L'origine de ce mot n'a pas été plus difficile à trouver, que celle des précédens. Les Etymologistes qui n'avoient nulle idée des Racines primitives, y ont vû, les uns un composé de *veneo*, les autres un dérivé d'*aveo*.

Mais il vient de la Racine primitive AB ou AV, qui signifie fruit, production de la terre.

C'est de cette même Racine *ab*, que les Celtes-Theutons, pour désigner la même production, firent le mot HABER, encore en usage chez les Allemands, tandis que les Belges le prononcent *Haver*, & les Suédois *Haffre*.

Les Etymologistes Theutons n'ont cependant pas mieux réussi que les Latins au sujet de ce mot, & par la même cause. WACHTER, dans son Glossaire Germanique, le dérive de l'Almand ABEN, *manquer*, *dégénérer*, parce, dit-il, que les Naturalistes Latins, PLIN. *l.* 18. *c.* 17. prétendent que c'est un froment dégénéré.

POST, *Après*.

C'est une Prépositon, mais rien de moins connu que l'origine de la plûpart des mots de cette espéce, & qui ne désignent pas des noms : cependant, sans leur connoissance, on ne sauroit avoir une idée exacte des Langues : aussi s'at-

tache-t-on dans cet Ouvrage à donner avec exactitude l'origine de toutes ces espéces de mots. Celui-ci est né de l'Adjectif *posito* ; ou plutôt, c'est une ellipse de la phrase Posito hoc, qui signifie, *cela posé, cela établi.... nous ferons telle & telle chose.*

On suprima d'abord *hoc*. *Posito* resté seul, & revenant sans cesse, devint *posto*, & puis *post*, en glissant sur la finale, très inutile en cet endroit.

Post, chargé lui seul de la valeur de *posito hoc*, & devenu le François puis, fut un Etre singulier, dont les hommes ne purent plus reconnoître l'origine, & qu'ils prirent pour un enfant du caprice, tandis qu'il s'étoit formé suivant toutes les régles de l'Analogie.

SIXIEME OBJET.

DICTIONNAIRE ETYMOLOGIQUE

DE LA LANGUE FRANÇOISE.

L'Art admirable avec lequel les Langues se formerent, ne se fait plus sentir dans la Langue Françoise. Quoiqu'elle soit au fond la Langue primitive, elle a souffert tant de révolutions pour arriver jusqu'à nous, elle a été si prodigieusement altérée par les diversités de prononciation & d'orthographe, & par les mots qu'elle a empruntés de toutes mains, de même que par le choc de tant de Nations qui se disputerent en divers tems l'Empire des Gaules, qu'elle a perdu toute idée de son origine ; & qu'au lieu de devenir plus abondante, elle s'est peut-être apauvrie & a perdu cette merveilleuse facilité, avec laquelle la Langue primitive savoit se prêter à tous les besoins des hommes ; facilité à laquelle les Grecs, les Arabes & les Chinois sont si redevables.

Il nous seroit cependant fort avantageux de connoître les étymologies de notre Langue :

1°. Pour débrouiller l'origine de la Nation Françoise.

2°. Pour mieux connoître la source de nos Coutumes, de nos Mœurs ; nos anciens Monumens, &c.

3°. Afin de pouvoir rétablir l'énergie de notre Langue, son élasticité en quelque façon ; en sorte qu'elle pût, d'un côté, nous servir d'entrée à la connoissance des autres Langues ; & d'un autre, se prêter plus aisément aux connoissances que nous ne cessons d'acquérir.

Nombre de Savans ont donc cherché avec ſoin l'origine de cette Langue : nous avons même de gros Dictionnaires où l'on nous promet ſes étymologies ; & nous n'en ſommes pas plus avancés.

Deux choſes s'oppoſoient à ce que cet Ouvrage fût bien fait :

1°. L'idée où l'on étoit que le François deſcendoit uniquement de la Langue Latine, avec quelque mêlange de la Grecque ; & que celle-là avoit totalement anéanti celle que l'on parloit auparavant dans les Gaules.

2°. Lorſqu'on étoit arrivé à une origine Grecque & Latine, on ne ſavoit plus où aller : ceux qui ont voulu remonter plus haut, s'étant égarés eux-mêmes, ils regarderent la Langue Latine comme Fille uniquement de l'Hébraïque, & ne la comparerent jamais avec la Langue des Celtes, premiers Habitans de l'Europe, & qui y avoient aporté la Langue primitive : auſſi n'ont-ils pû réuſſir.

Mais au moyen des Racines primitives & du Dictionnaire comparatif des Langues, on eſt en état de reconnoître l'origine de tous les mots de notre Langue : c'eſt le VIe. Objet de cet Ouvrage.

Là, du mot François, on remonte au primitif, à travers toutes les Langues & tous les Peuples, par leſquels il eſt paſſé pour venir juſqu'à nous.

Cette portion du grand Ouvrage que nous offrons au Public, doit intéreſſer d'autant plus tout François qui a quelqu'attachement pour ſa Langue, que l'on y trouvera ſans doute des reſſources pour ſupléer à tout ce que nous avons perdu à cet égard ; par une ſuite des terribles révolutions que nous avons eſſuyées depuis les premiers changemens que la Langue primitive éprouva dans nos contrées.

Ajoutons que l'on pourra par ce moyen former un Alphabet plus abondant, plus conforme à nos beſoins, mieux aſſorti à nos mots.

Afin que nos Lecteurs puiſſent ſe former une idée plus préciſe de l'utilité de cette portion de notre travail, de l'intérêt dont elle peut être, & de la maniére ſûre avec laquelle nous cherchons à marcher dans la recherche des étymologies qui préſenteront des mots François, venus, les uns du Latin, les autres du Grec, des troiſiémes des Langues Celtiques, d'autres des Langues Orientales, &c.

Commençons par les étymologies des mots LETTRE & ACADÉMIE, ſi intéreſſans pour ceux qui aiment à s'inſtruire, & qui cependant avoient tous deux fort à ſe plaindre des Étymologiſtes.

Car ils n'avoient donné aucune étymologie ſuportable du premier, & ils s'en tenoient par raport au ſecond à une étymologie tout-à-fait incomplette, & par conſéquent nulle en quelque ſorte.

LETTRE.

L'on peut voir dans Vossius les diverſes étymologies que l'on a données de ce mot, dont on ne ſauroit adopter cependant aucune, tant elles ſont froides & peu ſatisfaiſantes.

On l'a tiré, par exemple, du grec *litos* (petit,) parce que les Lettres ſont petites ; du Latin *litum* (oindre,) ptrce qu'on oint le papier d'encre ; du latin *litura*, parce qu'on efface l'écriture ; ou de *lineatura*, parce qu'avec elles on forme des lignes. Toutes ces raiſons, loin d'être vraies, ne ſont pas même probables. Les LETTRES, ſur-tout dans les commencemens, furent des traits gravés dans la pierre, ou ſur le bois : ce furent des inciſions ; elles durent en prendre le nom, comme notre mot TAILLES vient de tailler. LETTRE vient donc de LET, prononcé auſſi *lez*, *led*, mot primitif qui ſignifie *tailler*, *couper*, *bleſſer*, *faire des inciſions*.

On verra ce mot & ſes dérivés, dans le Dictionnaire Primitif, à l'article LAD ; & dans le Dictionnaire comparatif, à l'article LAD, LID, LEZ, les familles ou branches qu'il a formées dans chaque Langue.

ACADÉMIE.

L'on croit ordinairement & d'après les Grecs, que ce nom vient d'un certain *Academus* qui fournit ſon jardin pour en faire le rendez-vous des Savans. Cette étymologie, merveilleuſe pour les Grecs, qui pour voiler leur ignorance, avoient toujours un nom propre tout prêt pour rendre raiſon de leurs origines, n'eſt d'aucune valeur pour nous qui les recherchons avec plus de ſoin.

Les Sciences furent aportées dans la Gréce par les Orientaux. Ceux-ci s'apelloient dans leur Langue CADMI. Tout Savant Oriental fut donc un *Cadmus* ; & le lieu où il enſeignoit, une *Académie*.

Ne ſoyons donc pas étonnés, ſi c'eſt *Cadmus* qui aporte dans la Gréce la connoiſſance des Lettres, & s'il y eut dans Thèbes un endroit principal apellé la CADMÉE : ce fut la premiere Académie de l'Europe : là ſe raſſembloit toute la Jeuneſſe Grecque pour entendre les Phéniciens qui y tenoient des Ecoles de Littérature Orientale. Ce nom d'*Académie* paſſa à Athènes ; il y fut également un jardin poſſédé par un ACADEMUS, ou un Savant.

EXEMPLES de mots François venus du Latin.

BREBIS, eſt l'Italien *Berbice* ; ces deux mots s'accordent avec le Latin

VERVICE, & viennent d'une même origine : *Voyez* Dictionnaire Etymologique de la Langue Latine, Art. VERVICE.

SALAIRE Recevoir Salaire, c'eſt être nourri du SEL de ſon Maître, ou plutôt, c'eſt en recevoir ce qui eſt néceſſaire pour ſa ſubſiſtance. Le SEL faiſant une partie eſſentielle de la nourriture, on prit ici la partie pour le tout : ce qui arrive ſi ſouvent. Cette figure étoit très-ordinaire aux Orientaux ; les Chaldéens apelloient les gages & les apointemens du nom de SEL. Les Officiers du Roi diſent, dans le IVe. Livre d'Eſdras, chapitre XIV. qu'ils ſont SALÉS DE SEL ROYAL, c'eſt-à-dire, nourris du Sel Royal, ou aux gages du Roi. C'eſt dans ce ſens qu'il eſt dit au XVIIIe. Chap. des NOMBRES, verſ. 19, que *les chairs des Sacrifices ſeront à toujours le* SEL PUR *des* SACRIFICATEURS, c'eſt-à-dire, leurs Salaires, leurs Apointemens.

Ce mot *Salaire*, venant de SAL, eſt donc d'origine Latine ; voyez l'origine de SAL, *Dictionnaire Etymologique de la Langue Latine*, Art. SAL.

APANAGE. Ce mot s'eſt formé de la même manière que celui de Salaire, la partie pour le tout. Un *Apanage* conſiſte dans les Terres que l'on donne à quelqu'un pour ſa ſubſiſtance, pour ſon entretien, mot-à-mot, pour ſon pain, *ad panem* : voyez *Dictionnaire Etymologique* de la Langue Latine, Art. PANE.

DENRÉE, en Italien *Derrata*. Ce mot ſe prononçoit autrefois en quatre ſyllabes, DÉNERÉE & puis *Dannerée*. Dénerée étoit le mot Latin-Barbare DENERIATA, qui déſignoit toute choſe qui ſe vendoit par deniers, & non par livres ou par écus : c'eſt-à-dire, toutes les Marchandiſes de détail, & non celles qui ſe vendent en gros. On en fit le verbe *adénérer*.

PISTE. Suivre quelqu'un à la piſte, c'eſt le ſuivre à la trace de ſes pieds. Les Italiens diſent également *Peſta* dans le même ſens ; mais ils ont de plus le verbe *peſtare*, pour dire aller à la piſte, ſuivre la piſte : l'étymologie de ce mot n'eſt pas difficile à découvrir ; il eſt formé de deux mots latins, *pes*, pied, & *ſtare*, être, exiſter, demeurer ferme. En effet, c'eſt la trace du *pied* qui reſte marquée, imprimée ſur le terrain ou ſur la neige.

PUIS, racine de nos mots PUISQUE, DEPUIS, eſt un de ces mots dont la voyelle latine s'eſt aſſociée à la Lettre *i* en paſſant dans le François. C'eſt l'Italien *Poi*, l'Eſpagnol *Pues*, le Languedocien *Pié*. C'eſt donc le Latin POST, prononcé *poiſt* & enſuite *puis*, tous mots ſignifiant *après*. C'eſt ainſi que d'*Apoſtolus*, nos Ancêtres avoient fait *Apoſtoile*. Mais ſi l'on veut ſavoir l'origine de POST, voyez ce mot dans le Dictionnaire Etymologique de la Langue Latine.

TIÉDE, autrefois on écrivoit *tiepde* : c'eſt l'Italien *tiepido*, mot qui s'eſt

formé du Latin *tepido*. Notre Langue & ſur-tout les dialectes de la Langue d'Oc, ſont remplis de mots pareils empruntés du Latin, où la voyelle de la premiere ſyllabe ſe fait précéder d'un *i*.

Mots communs au François, & à l'ancien Grec.

La Langue Françoiſe a un grand nombre de mots qui lui ſont communs avec la Langue Grecque, ou qui en viennent directement; tels, par exemple:

LITRON, qui vient du Grec *Litra*, Λίτρα, ſorte de meſure.

BROC de Vin, du Grec *Brochô*, Βρόχω, avaler, boire.

SOUDAIN, en Grec *Suden*, Συδην, promptement, auſſi-tôt.

FRIRE, en Grec *Phrygein*, φρύγειν, comme en Latin *frigere*, torrifier, faire cuire.

PERRUQUE. Ce mot vient du Grec *Purrhos*, Πυῤῥός, qui ſignifie *Roux, couleur de feu.* Que l'on ne ſoit pas ſurpris de cette étymologie. Les anciens Celtes n'aimoient que les cheveux roux: il en fut de même à Rome. Auſſi les Dames Romaines, dès le tems d'Auguſte, faiſoient venir des Gaules & de la Germanie des tours de cheveux roux: c'étoient au pied de la Lettre, en Grec, des *Purriques*, dont nous avons fait *Perruques.* Les Grecs apelloient dans ce ſens *Purrhotrique*, un homme aux cheveux rouges. Cette étymologie, non-ſeulement eſt fondée ſur les mots, mais encore ſur un uſage réel, & qui ſe lie intimément avec ces mots. Elle eſt donc vraie, & elle nous aprend outre cela que l'invention des Perruques n'eſt pas de nouvelle date, comme on avoit cru; qu'elle eſt renouvellée des Grecs & des Gaulois. C'eſt ainſi qu'il n'y a rien de nouveau ſous le ſoleil.

POELE. Nous avons deux mots François qui ſe prononcent à peu près de même: 1°. Poele qui ſignifie un fourneau & un apartement qui s'échauffe par un fourneau. 2°. Poele qui ſignifie un *Dais*, & un drap mortuaire.

Cependant ces deux mots viennent de deux ſources fort différentes.

Le premier, du Grec *Puelos*, Πύελος, lieu chaud, une étuve, une chambre à fourneau. Le ſecond, du Latin Pelle, une étoffe à poil & veloutée.

Cette liſte de mots François venus du Grec, ſera moins conſidérable que celles que nous donnent les Etymologiſtes: parce que toutes les fois qu'ils ont vû du raport entre un mot François & un mot Grec, ils ont cru que ce mot François venoit du Grec: faux principe qui brouilloit tout, parce qu'une très-grande partie des mots communs au François & au Grec, viennent d'ailleurs chez les deux Peuples.

Mots François venus du Celte.

DISETTE. Ce mot eſt compoſé de la prépoſition négative *Dis* & du mot Celte ETT ou ED, qui ſignifie *nourriture*, & d'où viennent l'Anglois *to eat*, & le Latin *edere*, qui ſignifient tous deux *manger.*

BEDEAU, RÉPETER & INVITER. Tous ces mots qui n'ont plus de raport en François, viennent du primitif BED qui déſigne toute idée relative à invitation & demande : de-là le vieux verbe latin *beto* dont parle VARRON, qui fut enſuite changé en *peto*, qui ſignifie *demander*, *prier*, *inviter*, & dont nous avons fait *répeter*, pour dire redemander. Les Anglo-Saxons ont ce verbe, qu'ils prononcent BYD. Bedeau s'eſt auſſi prononcé BEDEL, d'où PEDEL dans le Pays de *Vaud*, nom du Bedeau dans l'Académie ou Ecole illuſtre de Lauſanne, ainſi que dans les Univerſités d'Allemagne. De-là le verbe Theuton BYD, inviter, qui prononcé *vit*, a fait le verbe *invitare* des Latins, d'où nos mots *inviter* & *invitation.*

RADEAU, apartient à la racine Celte RAT, paſſage de rivière, dont les Latins formerent également RATES.

Ces mots ont une grande affinité avec le mot grec *raptein*, aſſembler, l'Oriental *rapſod*, une barque, parce qu'elle eſt formée de bois liés enſemble, & le grec *rapſodie* ; choſes couſues & aſſemblées.

ALOUETTE. Les Latins nous aprennent que ce mot étoit Gaulois, & qu'il ſe prononçoit ALAUDA. C'eſt donc le mot *Al-aud*, un Chantre, un Muſicien, d'où vint auſſi l'Oriental *Al-aud*, inſtrument de muſique, dont nous avons fait le LUTH. Les Bas-Bretons apellent encore l'Alouette HUIDÉ, & les Gallois *Hédydd*, tout cela de la racine primitive, conſervée auſſi dans l'Hébreu עיט, *Hwid*, oiſeau, d'où le verbe HUD, chanter, dont vint également *Ode*, qui dans l'origine déſignoit une chanſon, un air : cette famille totalement inconnue juſqu'à préſent, ainſi qu'une multitude d'autres, eſt cependant auſſi intéreſſante que nombreuſe.

Mots François venus de la Langue des anciens Francs.

Les Francs aporterent avec eux leur Langue dans les Gaules ; & quoiqu'ils l'aient enſuite prodigieuſement altérée, ils ont néanmoins conſervé un très-grand nombre de mots venus de la Germanie : ne ſoyons donc pas étonnés qu'ils ayent un fonds de mots, dont on chercheroit inutilement l'origine ailleurs que dans l'ancienne Langue Germanique ; & que ces mots leur ſoient communs avec les Allemands : donnons-en quelques exemples.

DÉROBER, vient de l'ancien Theuton *Raub*, proie, rapacité, vol: *rauber*, un voleur: *rauben*, voler; piller: ce mot, dit WACHTER dans ſon Gloſſaire Allemand, eſt de la plus haute antiquité: commun aux Scythes & aux Celtes, il exiſte chez les Perſes, les Gallois, les Bas-Bretons, les Anglo-Saxons, les Goths, les Eſpagnols, les Italiens; dans le Latin-Barbare, &c.

GAZON, vint de WAS, qui ſe prononce *Waſen* en Allemand. Dans l'ancien François, *Waſe* ſignifie *Glebe*. Rien de plus commun d'ailleurs que les *W* changés en *Gue*, ou *G*.

ECHARPE, en Allemand *Scherpe*: tous les deux viennent du Grec KEIRIA, bande, étoffe coupée dans ſa longueur.

GOUACHE, ſorte de Peinture en détrempe. Ce mot vient de l'ancien Theuton WAX, aqueux, mol, plein d'eau; mot Anglois, Belge, Allemand, &c. De la même ſource viennent *Vatchen*, en Allemand laver, *Vaſe* en François & au féminin, pour déſigner du limon. C'eſt le vieux Anglo-Saxon *Vaſe*, boue, limon, que les Grecs changerent en *Aſis*.

BRISE, nom qu'on donne ſur Mer à une eſpèce de vent: c'eſt l'Anglois *Breath* prononcé *Bréz*, qui ſignifie ſouffle, vent.

TRICOTER, mot de quelques Provinces pour dire *faire des Bas* à la main; ceci tient à l'Allemand *Stricken* & au Sueo-Gothique *Strieka*, mots qui ſignifient faire *des nœuds*, *des reſeaux*, *des filets*.

Mots François venus des Langues Orientales.

LEZARD, en Latin *lacertus* qu'on peut prononcer *lazertus*. Otez la terminaiſon latine, les deux mots ſeront les mêmes. Ils ſe ſont formés ſur l'Oriental *Leza* joint à la terminaiſon AR, ARD, ERT.

LEZA, qui ſignifie *Lézard* chez les Orientaux, n'eſt donc autre choſe que notre mot *Lézard*. Cet animal fut ainſi apellé du mot primitif LATH, caché, prononcé *laz* & *lez*, parce qu'il ſe cache dans les trous des murs.

Cette terminaiſon *ar*, *ard*, *ert*, avoit empêché également de reconnoître l'origine de pluſieurs autres mots: tel celui de RENARD: ôtez ſa terminaiſon, reſte REN, ou RIN, mot Grec qui ſignifie NEZ, & au figuré, *fineſſe*, *ruſe*. On apella donc cet animal en Grec de Provence & de Languedoc, RENARD, à cauſe de ſa fineſſe: c'eſt ainſi que dans la Langue des anciens Médes & Perſes ou Zend, un même mot (*Talman*) ſignifie également *nez* & *Renard*.

Ajoutons encore ſur le mot *Lezard*, que ſon nom Oriental *Leza*, *Leta*, *Lata*, eſt le même que celui de LATONE; & que lorſque l'on inventa l'Hiſtoire de Latone qui eſt obligée de ſe cacher & de s'enfuir, & que ſes enfans

ſans Apollon & Diane vengerent des inſultes de *Niobé* & de ſes quatorze enfans, c'étoient autant de faits relatifs à la ſignification même du nom de *Latone* & aux qualités phyſiques de l'être auquel on donna ce nom; comme nous le verrons dans la partie mythologique, aux articles LATONE & NIOBÉ.

CRYSTAL, en Grec *Kryſtallon*, vient du Grec *Krion*, qui ſignifie glace : mais qui eſt lui-même le mot Oriental *Kreh*, קרח, glace, cryſtal.

TAUREAU, en Latin *Tauro*, eſt le Grec *Tauro*, l'Oriental *Tor* & *Tſor*.

GUERRE. Ce mot, dont on a cherché aſſez inutilement l'étymologie, eſt un mot de toute Langue, mais qui s'eſt altéré légerement en paſſant de l'une à l'autre. Notre mot *Guerre* eſt très-certainement le WAR des Anglois, & le GHER des Celtes. C'eſt le ARA des Grecs, Ruine; leur ARÈS, Mars; leur ERIS, guerre, diſcorde, &c. l'AR des Suédois, le Her, הר des Arabes & des Ethiopiens, le HWER, ou G'*her* ער des Hébreux, qui ſignifie chez tous Guerre : 2°. Guerrier.

En ſe chargeant du T terminal ſi commun aux Occidentaux, Gher devint CERT, guerre, d'où naquirent CERTO & CERT-*amen* des Latins, qui ſignifient combat & combattre.

ACRE, qui déſigne une portion de terre labourée, vint de l'Oriental ACR, אכר, *Champ*, *Terre labourable*, d'où vinrent AGRO des Grecs & des Latins à l'ablatif, & dont on fit *Agri-culture*. Cet Art inventé daus l'Orient, porta ſes mots avec lui, en paſſant d'Aſie en Europe.

GONIN. Ce mot qui n'exiſte que dans ces phraſes proverbiales, *Maître Gonin*, un tour de *Maître Gonin*, déſigne un Maître paſſé en ruſes & artifices, un homme fin & ruſé. Son origine étoit totalement inconnue. MÉNAGE rejette avec le plus grand mépris l'opinion de ceux qui la tiroient de l'Hébreu עונן, *Gwunen*, Devin, Enchanteur : il eſt vrai que ceux-ci la propoſent trop légerement & ſans preuves : MÉNAGE eût dû être cependant moins dédaigneux, puiſqu'il n'y pouvoit rien ſubſtituer.

Il eſt inconteſtable que ce mot nous eſt commun avec les anciens Hébreux, quoiqu'il ne nous vienne pas d'eux. Nous le devons aux Anglois. *Cunning* déſigne chez eux un homme adroit, fin, ruſé. *Maſter Cunning* a fait *Maître Gonin*. Ce mot vient du primitif CEN prononcé *Ken*, qui ſignifie habileté, art, puiſſance : les Irlandois en ont fait *Kann*, je ſais; *Kunna*, ſavoir; *Kenning*, ſcience; *Kenni-Menn*, Hommes ſavans, Docteurs, Prêtres.

C'eſt un mot commun à tous les dialectes du Celtique & du Theuton, au Grec où KONNE-*ein* ſignifie ſavoir, être intelligent & habile, &c. aux Langues Tartares, &c.

Les Anglois aſſociant *Cunning* avec *Man*, homme, en font le mot *Cunning-Man*, qui ſignifie Devin, Enchanteur, homme qui fait de grandes choſes, & qui eſt habile : c'eſt donc le correſpondant du mot Hébreu *Gwunen*, Enchanteur, Devin ; *Gwuna*, Magicienne, Devineresſe ; d'où le verbe *Gwunen*, deviner, obſerver les Augures, faire des preſtiges. Ne ſoyons pas étonnés de voir ce mot commun à tant de Peuples, & ſi ancien : il vint chez tous d'une ſource commune, de la haute Aſie, berceau de tous ces Peuples & de leur Langue.

Cette claſſe des Mots communs à notre Langue & aux Orientales, ſera beaucoup plus nombreuſe qu'on ne penſe : elle contiendra une multitude de mots uſités dans le Langage ordinaire, & de termes d'Arts & de Sciences, d'Agriculture, de Marine, de Muſique, de Botanique, de Médecine, d'Aſtronomie, &c. nés dans l'Orient avec ces Arts, & qui paſſerent avec eux en-deçà des mers.

Mots compoſés par les François.

On verra enfin dans ce Dictionnaire des Etymologies Françoiſes, nombre de mots compoſés par les François eux-mêmes, par la réunion de deux ou trois mots : tels ſont,

Soucoupe.	Aujourd'hui.
Licou.	Déſormais.
Au.	Paſſe-partout.
Du.	Porte-manteau.

SEPTIÉME OBJET.

DICTIONNAIRE ETYMOLOGIQUE

DE LA LANGUE HÉBRAÏQUE.

UN Dictionnaire Etymologique de l'Hébreu ſera ſans doute un phénomène nouveau dans la Littérature, & paroîtra une entrepriſe hardie à ceux qui poſſedent le mieux cette Langue : mais c'eſt une ſuite naturelle de notre marche & de nos principes. Si nous avons trouvé la Langue primitive, nous devons voir ſes raports avec l'Hébreu, & connoître par conſéquent les origines de celui-ci.

Juſqu'ici on avoit cherché dans l'Hébreu l'origine de toutes les autres Langues; mais perſonne n'avoit penſé ni pu penſer à remonter à la ſource de celle qu'on regardoit comme la Mere de toutes; elle étoit le *non plus ultrà* des Etymologiſtes. Une fois parvenus à ce point, ils croyoient qu'il ne leur reſtoit plus de recherches à faire, ni de découvertes à eſpérer; & qu'ils pouvoient ſe repoſer ſur les lauriers que leur avoient acquis leurs travaux. Certainement ils étoient grands ces travaux, & d'autant plus pénibles, qu'ils étoient diamétralement oppoſés à la nature des choſes; & que l'on n'a pas de plus grands obſtacles à vaincre, que lorſqu'on a perdu le fil de la vérité, & qu'on prend l'erreur pour elle.

Nous n'aurons pas les mêmes peines à eſſuyer; & la facilité avec laquelle nous nous tirerons de cet embarras extrême, ſera un ſurcroît de preuves de la bonté de nos Principes, & d'avantages pour ceux qui veulent puiſer les connoiſſances dans leurs ſources.

Lorſque nous diſons que l'Hébreu n'eſt pas la Langue primitive, & qu'ainſi l'on peut indiquer l'origine de ſes mots, nous parlons de l'Hébreu tel qu'il exiſte pour nous, tel qu'il eſt dans les Livres de Moyſe, & dans ceux des Auteurs qui l'ont ſuivi, puiſqu'en effet on ne peut parler que de cet Hébreu.

Mais cet Hébreu-là n'eſt point la Langue primitive telle qu'elle étoit dans ſon origine.

1°. Il renferme une multitude de compoſés qui n'ont pu être que l'ouvrage de tems poſtérieurs.

2°. A cauſe de ces dérivés & compoſés, les Hébreux négligerent une mul-

titude de racines ou mots primitifs qu'il faut chercher dans d'autres Langues.

3°. La plûpart de ſes prétendues racines, ne ſont que des verbes, eſpéce de mots qui n'ont jamais pu être primitifs.

4°. Cette Langue s'eſt chargée d'un grand nombre de termes, ſur-tout de termes d'Arts en uſage chez les Peuples voiſins des Hébreux, & chez qui ceux-ci avoient ſéjourné, & avec leſquels ils étoient liés par le Commerce.

Il n'eſt pas même néceſſaire d'analyſer les mots Hébreux pour s'aſſurer que cette Langue n'eſt pas la primitive, quoiqu'entée ſur celle-ci, & qu'elle en ſoit née, peut-être long-tems avant aucune de celles que l'on parle en Europe.

Toute Langue parlée par un Peuple qui la cultive, & qui a des Ecrivains, ſur-tout des Poëtes, ne ſauroit reſter dans ſon état primitif; & elle changera d'autant plus vîte, que ſes Ecrivains ſe ſuivront de près. Les idées ſe multiplient, l'oreille ſe forme, la Langue acquiert du nombre & de l'harmonie, le coloris ſe perfectionne; de-là, des changemens de toute eſpece; les monoſyllabes s'allongent, les dérivés augmentent, les compoſés naiſſent de toutes parts.

Il y auroit donc une contradiction groſſiere à dire que l'Hébreu eut des Ecrivains, des Légiſlateurs, des Hiſtoriens, des Poëtes, &c. & qu'il n'eſſuya aucune révolution dans ſes mots.

Il étoit encore tout auſſi contradictoire de la regarder comme la Langue primitive, & de ne voir cependant que des verbes dans ſes racines. C'étoit n'avoir jamais réfléchi ſur la formation des Langues : c'étoit abandonner Moyſe lui-même qu'on prétendoit ſuivre, & qui fait commencer le Langage par les noms impoſés aux Animaux.

Dans notre Dictionnaire Hébreu, les noms monoſyllabes ſeront les ſeuls mots que nous regarderons comme primitifs : tous les autres, même les verbes monoſyllabiques, nous les ramenerons conſtamment à des racines d'une ſeule ſyllabe, ſubſiſtantes encore dans une Langue ou dans une autre.

Ainſi l'on verra ſe fondre tout ce qu'on appelle racines & mots hébraïques, qu'on trouve cependant ſi peu nombreux, en un très-petit nombre de mots radicaux; & nous ferons voir l'origine de ceux-ci au moyen de notre Dictionnaire primitif; enſorte qu'il ne reſtera nulle incertitude à ce ſujet.

Cette Langue, qui paroiſſoit ſi difficile, & ſi différente des nôtres par une ſuite des erreurs inévitables dans leſquelles on étoit tombé à ſon égard, & parce que l'on avoit perdu de vue ſa prononciation primitive, par laquelle elle tenoit à toutes les Langues, rentrera de cette maniere dans la claſſe de

nos Langues d'Europe, s'aprendra par les mêmes principes, & ſe ſimplifiera ſinguliérement.

Elle deviendra par-là d'autant plus intéreſſante, que nous y trouverons l'origine d'une multitude de choſes utiles pour la connoiſſance de l'antiquité, & que l'Orient moderne nous donnera beaucoup moins de peine pour nous familiariſer avec lui & avec ſes Langues.

Mais, donnons quelques exemples de ces diverſes aſſertions.

On ne mettra plus au rang des Radicaux les mots ſuivans, ni aucun de ceux qui ſeront de la même nature.

אבנט,	*A-Bent*,	baudrier.
אביל,	*A-Kil*,	mets.
אמן,	*A-Mun*,	rendre ferme, aſſurer.
יקר,	*I-Kar*,	choſe chere, rare, précieuſe, &c.
עגב,	*Og-Ab*,	aimer avec tranſport.
אלגביש,	*El-Gabish*,	grêle groſſe comme un œuf.

Car tous ces mots ſont compoſés :

Les trois premiers, de la voyelle *A*, & des radicaux que nous prononçons *bande*, *chyle & munir.*

Le 4e, de la voyelle *i*, ou *ei*, ou du mot *carus*, ou *cher.*

Le 5e, des primitifs *og*, grand, d'où *augere*, augmenter, & *av*, amour, déſir, d'où le Latin *aveo.*

Le 6e, des trois mots, *él*, pierre, en uſage encore dans les Langues du Nord; *gab*, gros; *bits*, œuf.

Dans ceux-ci,

כתנת,	*Ketonth*,	tunique, manteau.
לאה,	*Lae*,	laſſer.
לאט,	*Lat*,	cacher, couvrir.
לחג,	*Leg*,	lire, étudier.
לוט,	*Lut*,	maſtic, maſtiquer.
לוז,	*Luz*,	écarter, ſéparer.

Nous reconnoîtrons ſans peine ;

Le *Khithon* des Grecs, une tunique, d'où *Hocqueton.*

Les mots *lateo* & *lego* des Latins, cacher & lire ; & nos mots, *las*, *luter* un vaſe ou le maſtiquer ; & le Suédois *lutar*, ſouder : *luxer* & *luxation.*

Ceux-ci nous donneront des origines intéreſſantes.

Ahs-dar-Pni, ou *Satrapeni*, les Satrapes ; mot à mot, ceux qui ſe tiennent devant la face *du Prince*.

Recam, רקם, *broder*, eſt notre mot *recamer*, & l'Italien *recamar*, qui ſignifie broder.

Czar, בזר, ſignifie une hache. De-là, la dignité apellée chez les Babyloniens *Adar-Czar-ia*, la Grand'Hache, ou le Grand-Juſticier. Ces Peuples mettoient une hache dans la main de leurs Dieux, comme les Cariens dans celle de Jupiter, pour marquer l'autorité ſuprême.

De-là, les *Czars* de Ruſſie & de Tartarie : & peut-être le nom même de la famille de *Céſar*, venue de l'Orient.

On verra encore dans ce Dictionnaire, que nombre de mots primitifs furent altérés par les Hébreux, tandis qu'ils ne l'étoient pas par d'autres Peuples : c'eſt ainſi qu'en ajoutant *r* ou *ar*, à divers radicaux, ils changerent

VACCA, en *Vaccar*, Vache.
SING, ou *Sim*, en *Zimar*, Chant.

Mots Hébreux, dont, ſans cette obſervation, on n'eût pu découvrir l'origine.

Enfin, on trouvera dans ce Dictionnaire le ſens d'un aſſez grand nombre de mots des Livres Hébreux, qui avoient été mal rendus, ou dont on avoit abſolument perdu la ſignification propre ; & que l'on rétablit par le ſens de l'enſemble, & par la valeur que ces mêmes mots ont dans les Langues analogues.

HUITIEME OBJET.

DICTIONNAIRE ETYMOLOGIQUE

DE LA LANGUE GRECQUE.

SI la Langue Hébraïque méritoit, par ſon utilité & par le nombre de ceux qui l'étudient, que l'on en facilitât l'intelligence, au moyen de ſon Dictionnaire Etymologique ; il en eſt de même de la Langue Grecque. Modèle le plus parfait des Langues, & cultivée par tous ceux qui ſe propoſent de parvenir à la connoiſſance du beau, d'épurer leur goût, d'étendre leurs idées, de ſe mettre en état de les peindre avec autant de force que de graces & d'harmonie, nous ne ſaurions la négliger dans un ouvrage de la nature

de celui-ci. Nous croyons donc rendre un ſervice eſſentiel à la Littérature, en remontant à l'origine de cette Langue, liée elle-même à la plûpart de nos Langues d'Europe, & en faiſant voir dans quelles ſources ce Peuple intéreſſant puiſa ſes mots, & comment il parvint à étendre, à embellir & à diverſifier ce premier fond, & à le faire diſparoître en quelque façon par la maniere dont il ſçut ſe le rendre propre.

Les Savans avoient très-bien aperçu que cette maſſe immenſe de mots qui compoſent la Langue Grecque, ſe réduiſoit à un certain nombre de radicaux: & l'on en a fait des recueils auſſi bons qu'ils pouvoient l'être dans les tems où l'on y travailla.

Mais on en multiplia beaucoup trop les objets, parce qu'on ne put s'élever juſques à la ſource premiere de ces racines. Ainſi, nous réduirons au moins des deux tiers les mots radicaux de cette Langue, en ſuprimant une multitude de dérivés & de compoſés qui s'y étoient gliſſés mal à propos, & en ramenant tous ces mots aux monoſyllabes primitifs, ne laiſſant ſubſiſter comme racine aucun mot qui ne ſoit monoſyllabique. Ainſi diſparoîtront du rang des radicaux:

Ἀγανακτέω,	*Aganakteô*,	s'indigner.
Ἀγαπάω,	*Agapaô*,	aimer.
Ἀλκὴ,	*Alcê*,	force.
Αμορβας,	*Amorbas*,	Suivante.
Αμφισβητέω,	*Amphiſbêteô*,	douter.

Ce ſont des mots compoſés,

Le premier, de l'adverbe AG, qui ſignifie extrêmement, & de la racine AK, pointe, douleur.

Le ſecond, du même adverbe AG, & du verbe AV, aimer fort.

Le troiſieme, du primitif KE ou *qué*, force.

Le quatrieme, du verbe EA, aller, & de *amaur*, ombre.

Le cinquieme, d'*amphi*, autour, & de *bateo*, aller.

Les mots ſuivans, qu'on a regardés comme des racines,

Ἀγαθὸς,	*Agathos*,	bon.
Ἀγάλλω,	*Agallô*,	parer, orner.
Ἀθέλγω,	*Athelgô*,	traire.
Αθύρω,	*Athurô*,	jouer.
Αἰκαλλω,	*Aikallô*,	flatter.
Ἀκόνη,	*Akonê*,	pierre à aiguiſer.

ſeront ramenés à leurs ſimples, tous Celtiques & Orientaux.

Gad ou *God*, bon.
Gal, beau, agréable.
Thélu, mamelle, ſein.
Thur, portes de maiſon devant leſquelles on jouoit.
Cal, flateur; d'où le Suédois *Kela*, flater, & le François *Calin*.
Caun, roc, pierre.

L'on verra que les mots ſuivans, regardés comme radicaux,

Ἁμαλὸς,	*Amalos*,	tendre, délicat.
Ἁγδάνω	*Handanó*,	plaire.
Αργυρος,	*Arguros*,	argent.
Ἀείρω,	*Aeiró*,	élever, oſer.
Αἱρέω,	*Haireó*,	prendre.

ne ſont que des nuances de ces mots :

Ἁπαλὸς,	*Hapalos*,	tendre.
Μαλάσσω,	*Malaſſô*,	amollir.
Ἁδέω,	*Hadeô*,	plaire.
Ἀργὸς,	*Argos*,	blanc.
Ἀΐρω,	*Airô*,	élever, prendre.

Ceux-ci mis auſſi au rang des radicaux,

Ἀλαομαι,	*Alaomai*,	errer.
Ἀλαὸς,	*Alaos*,	aveugle.
Αληθεια,	*Alétheia*,	vérité.
Ἀμυμων	*Amymon*,	irrépréhenſible.
Ἀμυδρὸς;	*Amydros*,	ſombre, obſcur.

ſont tous formés de l'A privatif ou négatif, & de mots qui ſignifient l'opoſé de ceux-là: de *Laó*, voir; *Létho*, cacher; *Momos*, faute; *Mydros*, étincelant, brillant.

De même Ἄμπελος, *Ampelos*, qui ſignifie vigne, n'eſt point un mot Grec, ou radical: il vient de l'Oriental APEL ou WPEL, עפל, qui ſignifie *côteau*, *lieu élevé*, *vignoble*, & dont les Grecs, en le naſalant & y ajoutant leur terminaiſon *os*, firent *ampelos*. Ce mot lui-même étoit compoſé du primitif *Fal* ou *Phal*, qui ſignifie dans toutes les Langues *élevé*. L'on ſait d'ailleurs que les Grecs aimoient à changer les voyelles ſimples en voyelles naſalées : c'eſt ainſi que de *Labó* ils firent *Lambanó*, prendre; de *hadeó*, plaire, *handanó* : & de *Matheó*, aprendre, *Manthanó*. Ces Verbes eux-mêmes venoient des primitifs

lab,

lab, main ; *had*, terre délicieuſe ; *Math*, meſure ; & qui exiſtent encore aujourd'hui dans diverſes Langues.

La multitude de mots Grecs que nous joignons ici, comme n'étant que des dérivés de la racine primitive MAR qui ſignifie *jour*, *clarté*, & que l'on nous donnoit cependant comme autant de mots radicaux dans la Langue Grecque, que nous retranchons par-là même du nombre de ſes racines, prouvera quelle réforme prodigieuſe nous ferons à cet égard, & à quel petit nombre de primitifs ſe réduira cette Langue ſi riche & ſi cultivée.

MAR, mot primitif, ſignifiant jour, a fourni à la Langue Grecque tous les dérivés ſuivans, qui furent toujours regardés très-mal à propos comme de vraies racines.

Μαίρω,	*Mairô*,	briller.
Μαῖρα,	*Maira*,	la Canicule ou Sirius, la plus brillante des étoiles.
Μαργαρον,	*Margaron*,	une perle.
Μαρίλα,	*Marila*,	braiſe.
Μαρμαίρω,	*Marmairô*,	étinceler, briller.
Μερίμνα,	*Merimna*,	vue attentive.
Μερμαίρω,	*Mermairô*,	conſidérer avec attention.
Μέρδω,	*Merdô*,	voir.
Ἀ-μαρυσσω,	*A-Maruſſô*,	briller.
Ἀ-μαρταγω,	*Ha-Martanô*,	s'égarer, ne voir goutte, pécher.
Ἀ-μαυρος,	*A-Mauros*,	obſcur, ſombre.
Ἦ-μαρ,	*Ê-mar*,	jour.
Ἡ-μέρα,	*Hé-mera*,	jour.
Σμάραγδος,	*Smaragdos*,	Emeraude.
Σμαρὶς,	*Smaris*,	Anchois blanche.

Par cette méthode, l'étude des racines grecques ſi multipliées & ſi difficiles à aprendre, deviendra infiniment plus aiſée ; & l'origine de cette Langue ſi belle & ſi intéreſſante ne ſera plus une énigme : elle ſe lera avec celles de tous les autres Peuples : on la retrouvera chez tous, & ſes mots s'uniſſant à des racines déja connues & préſentant toujours une raiſon de leur exiſtence, en deviendront d'autant plus flateurs & ſe retiendront ſans peine.

Pour mettre ceci au-deſſus de tout doute, ajoutons un calcul très-ſimple. Les racines de la Langue Grecque ſont portées par Meſſieurs de PORT-ROYAL

à 2156. Celles de la Langue Hébraïque à 2212 par ROBERTSON. Ce seroit 100 racines par lettre dans l'Alphabet de XXII lettres : mais les Lettres A, E, I, O, S, & les labiales P & M, contiennent elles seules à peu près la moitié du nombre général : excédent prodigieux qui provient uniquement de ce que l'on a pris pour racines une multitude de mots composés, formés par l'addition des voyelles, de la sifflante & des labiales, si aisées à prononcer. L'on ne doit donc compter comme racine qu'environ 60 mots par lettre, c'est-à-dire environ 1300. Mais de ces 1300 on en peut ôter hardiment la moitié au moins, qui ne sont que des dérivés des 600 autres.

Ce nombre lui-même ainsi réduit n'est pas encore composé uniquement de radicaux : il est impossible qu'il en existe un aussi grand nombre ; qu'on en juge par les clés ou racines Chinoises si multipliées, qui se réduisent néanmoins à 240, & dont il faut même retrancher près de la moitié qui ne sont que des nuances des autres. Dira-t-on que ces clés ne peuvent être comparées à nos mots, puisqu'elles n'ont lieu que pour l'écriture ? On n'y gagnera rien ; car leurs monosyllabes parlés & primitifs ne sont guères plus nombreux. Voilà cependant à quoi se réduit au vrai la masse des Langues.

NEUVIEME OBJET.

DICTIONNAIRE ETYMOLOGIQUE

DES NOMS PROPRES ET APELLATIFS.

OUtre les mots qui servent à exprimer nos idées, ou à conserver les uns avec les autres, il existe une multitude de NOMS destinés à désigner des Etres particuliers : tels sont les noms des Peuples, des Empires, des Héros, des Dieux, des Villes, des Fleuves, des Montagnes, &c.

Ces noms, qui paroissoient donnés au hazard & sans aucun raport avec le langage, furent cependant significatifs dès le moment qu'ils existerent : il seroit même contre toute raison qu'ils ne le fussent pas ; & que des hommes qui choisissoient avec tant de justesse les mots nécessaires pour peindre leurs idées, se manquassent à eux-mêmes & à la nature des choses dès qu'il s'agissoit des mots par lesquels ils devoient se désigner eux & les objets dont ils étoient environnés.

S'ils ne paroissent plus significatifs, c'est qu'à mesure que les Langues

changerent, la valeur de ces noms ceſſa d'être connue; l'on ne ſut plus à quels mots radicaux on devoit les raporter; & leur ſource étant inconnue, leur ſignification ne put plus ſe rétablir.

Les efforts qu'un grand nombre de Savans ont faits en divers tems pour retrouver la valeur des noms propres, ou apellatifs, n'ont même ſervi qu'à répandre plus d'obſcurité ſur cet objet, & à faire croire que ſi ces mots avoient eu quelque ſignification, elle étoit perdue pour jamais.

Mais l'inutilité de leurs recherches ne provenoit que de la méthode qu'ils ſuivoient, ou plutôt de ce qu'ils marchoient encore ici au hazard, & ſans principes.

Pour trouver la valeur d'un nom, il faut avoir toujours deux points d'apui, deux objets de comparaiſon: le nom en lui-même & la nature de l'Etre qu'il déſigne: ſeul moyen d'arriver à une conſéquence aſſurée. Dès le moment que ces deux choſes ſont connues, il n'eſt plus difficile de découvrir entre tous les mots qui ont quelque rapport au Nom dont on cherche l'origine, celui qui en fut la ſource.

Mais ce n'eſt pas ainſi que l'on a procédé juſqu'à préſent à cet égard: le premier mot qui paroiſſoit relatif au nom qu'on vouloit expliquer, en étoit auſſi-tôt déclaré la racine; quoique ſouvent il n'eût aucun raport avec ce nom, ou qu'il en fût lui-même dérivé. Rien de plus ordinaire encore que de voir le même nom expliqué de pluſieurs manières différentes, dès qu'il étoit porté par différens Lieux, enſorte que l'on ne peut jamais ſavoir entre tant d'explications quelle eſt la vraie, ou s'il y en a même une qui le ſoit.

Avouons cependant que s'ils n'ont pas mieux fait, c'eſt qu'il leur étoit impoſſible de parvenir aux vraies racines des noms, dès qu'ils n'étoient pas arrivés à la Langue parlée par ceux qui les premiers impoſerent ces noms: & l'on ne pouvoit découvrir cette Langue, que par la Langue primitive.

Celle-ci étant trouvée, avec tous ſes raports à toutes les autres, elle devient donc la clef ſimple & énergique des Noms propres & apellatifs dans tous les lieux où cette Langue commune fut parlée.

De notre Dictionnaire Primitif & de notre Dictionnaire Comparatif a donc dû naître néceſſairement le DICTIONNAIRE ETYMOLOGIQUE DES NOMS PROPRES ET APELLATIFS.

Le raport frapant & toujours ſoutenu que l'on verra entre ces Dictionnaires, ſera une démonſtration parfaite de leur certitude: ſur-tout par la maniere dont ſera diſpoſé ce Dictionnaire des Noms.

On n'y conſidérera pas les Noms, individuellement; mais toujours dans

leurs maſſes. On mettra en tête un mot primitif, bien connu, bien déterminé, racine dans toutes les Langues, & il ſera ſuivi de tous les Noms propres ou apellatifs nés de celui-là, & dont ce mot primitif ſera toujours la peinture.

Le Lecteur déja au fait du mot primitif, n'aura plus de peine à retrouver la valeur des noms qui en furent tirés : il en ſentira à l'inſtant toute l'énergie & la beauté.

C'eſt ainſi que l'on verra les VILLES ſe ranger par centaines ſous les racines primitives, CAR ou *Cair*, DON ou *Dun*, BERG ou *Perg*, DEN, &c. Les PAYS, ſous ceux de LAND, TAN, &c. Les FLEUVES, ſous ceux de DOR, AIN, NAR, SEN, AV, ISS, &c. LES MONTAGNES, ſous ceux de HER, HOR, PAR, MON, BEN, KRA, &c. Parce que tous ces mots caractériſent parfaitement, ou l'élévation des Montagnes, ou le cours des eaux, ou l'étendue des Pays, ou la ſituation des Villes & juſques aux nuances qui regnent entre les objets de la même nature.

Ce Dictionnaire intéreſſant, parce qu'il préſentera les Langues anciennes que l'on croyoit perdues & qui ſont encore vivantes dans ces noms, ſera de plus très-utile pour débrouiller l'antiquité des Peuples, & les ſuivre dans leurs migrations.

Pour donner au Lecteur quelqu'exemple de la maniere dont nous procédons à cet égard, nous ajoutons ici l'étymologie du mot CELTES, nom que porterent les anciens habitans de l'Europe, & celle de PARIS, ſur leſquelles on n'avoit avancé juſques ici que des conjectures ſi peu probables, ſur-tout relativement à la premiere, que l'Hiſtorien des Celtes, M. PELOUTIER, a mieux aimé avouer qu'il ignoroit totalement ce que ſignifioit le nom des CELTES, que d'adopter quelqu'une de ces prétendues étymologies.

CELTES.

L'origine de ce nom eſt auſſi inconnue qu'elle ſeroit intéreſſante. STRABON (Liv. IV) inſinue que les Grecs apellerent ainſi ces Peuples pour déſigner le luſtre & la gloire qu'ils avoient acquis. Selon d'autres, ce nom déſigna des Héros, apellés *He den* dans la Germanie : ou des Perſonnes qui campent ſous des tentes, parce que *Zelt* en Germain ſignifie une tente : ou des Cavaliers, parce qu'en Grec *Keletizein* ſignifie aller à cheval : ou des Peuples errans, parce que le Theuton *Kalidan* ſignifie s'en aller, ſe retirer.

WACKIUS y a vu des deſcendans des Chaldéens.

Le P. PEZRON, des gens pleins de valeur & de courage, du mot *Gallx*, valeur.

Baxter, des habitans des forêts, du mot *Coel*, Forêt.

Wachter, qui rejette toutes ces ſignifications, tire leur nom du Celte *Cilydd*, un transfuge.

Aucune de ces ſignifications ne ſauroit ſatisfaire, parce qu'on n'y apperçoit point de raport aſſez direct avec un Peuple tel que les Celtes, pour avoir pu déterminer à en faire l'objet de leur Nom.

Nous en avons donc cherché une qui n'eût aucun de ces défauts ; qui étant empruntée de la Langue primitive, fût un mot commun à tous ces peuples ; & qui peignant les Celtes par un trait qui leur fût propre, ne convînt à aucun autre Peuple & fût exactement le nom propre de cette Nation. C'eſt le mot Celte ſignifiant *froid*, *glace*, *terre glacée* : ce mot eſt primitif, commun à tous les grands Peuples de notre continent ; & il peint exactement l'Europe, telle qu'elle étoit encore lorſque les Romains s'étendirent en-deçà des Alpes. Deux choſes qui ne ſeront point difficiles à prouver.

Langues dans leſquelles le nom des Celtes déſigne le froid.

Obſervons auparavant que le mot Celte eſt une prononciation adoucie, & que ce mot dut ſe prononcer dans ſon origine *Kalt*, ou *Kald*, & puis *Kelt*, *Geld*, *Geled*, *Gled*, *Glid*, &c. ſuivant les Peuples qui le prononcerent : enſorte qu'on ne doit pas être étonné de le trouver écrit de toutes ces manieres.

ADJECTIF, *Glacé.*

Gothique,	*KALD.*	Anglo-Saxon,	*Keald.*
Sueo-Gothique,	*Kald.*	Franc,	*Chalt.*
Danois,	*Kaald.*	Alamannique,	*Chalt.*
Allemand,	*Kalt.*	Etruſque,	*Caldus.*
Arabe,	*Gald.*	Latin,	*Gelidus.*
Anglois,	*Cold.*	François,	*Gelé*, *Glacé.*
Flamand,	*Koud.*	Eſpagnol,	*Helado.* (*Ici G ſe change en H, à la Gothique.*)

NOM, *Gelée*, *Glace.*

Gallois,	*Gel.*	Grec,	Κηλὰς, *Kélas.*
Baſque,	*Gela.*		Κιέλλη, *Kiellé.*
Opique,	*Gelas.*	Arabe,	*Gald.*

Sicilien,	*Gelas.*	Anglo-Saxon,	*Cyle.*
Runique,	*Kuldi.*		*Cele.*
Franc,	*Chalti.*	Cornouaillien,	*Glihi.*
Alamannique,	*Chalty.*		*Glit.*
Allemand,	*Kælte.*		
Latin,	*Gelu.*	Eſpagnol,	*Helada.*
François,	*Gel, Gelée.*	Breton,	*Clezr.*

Sueo-Gothique,	*Klake*,	terrain glacé.
Eſpagnol,	*Helar*,	geler.
Breton,	*Clezra*,	glacer.
	Clezret,	glacé.

II°. Contrées des Celtes très-froides dans l'origine.

Ceux qui connoiſſent l'Antiquité ne m'objecteront pas que l'on voit peu de glaces dans les pays habités par les Celtes, tels que la Hongrie, la France, l'Allemagne, la Thrace, &c. Ils ſavent que depuis qu'on a défriché l'Europe, deſſéché ſes marais, abattu ſes Forêts, le climat s'eſt ſinguliérement adouci, comme on l'éprouve de nos jours dans l'Amérique Septentrionale. Rien de ſi commun dans l'hiſtoire que les glaces des parties méridionales de l'Europe habitées par les Celtes ; elles étoient pour les Grecs & pour les Phéniciens, à peu près ce que ſont aujourd'hui pour nous les Terres du Nord.

On ne pouvoit donc choiſir un nom qui convînt mieux à cette vaſte étendue de terre habitée par les Celtes, & qui contraſtât davantage avec les noms donnés aux autres Parties de l'ancien Monde ; l'Asie ſignifiant Contrées Orientales : Europe, Contrées Occidentales : Afrique, Contrées du Soleil dans ſa force, ou à midi, comme nous le verrons en ſon tems : & la Celtie, Contrées glacées.

En jettant les yeux ſur cette étymologie du nom des Celtes, on ſe ſera aperçu ſans doute du raport frapant de cette famille avec les mots dont les Latins & d'autres Peuples ſe ſont ſervis pour déſigner la chaleur : que les Latins, par exemple, diſent,

Les Latins,	*CALere*,	avoir chaud.
	CALor,	chaleur.
	Caldus,	chaud, brûlant.
Les Hébreux,	חל, *Ghal*, *Gohal*,	charbon ardent.
	קלח, *Kalha*,	chauffer, rôtir, torrifier.

Les Gallois,	*Calh*,	chaud.
	Clydwr,	chaleur.
Les Chaldéens,	*Ma-Kelia*,	brûlure.
Les Ethiopiens,	*Kal*,	frire.
Les Arabes,	*Kal*,	
Les Flamands,	*Kalck*,	chaud.
Les Allemands,	*Kole*,	charbon.
Les Anglois,	*Coal*,	
Les Baſques,	*Galda*,	ſe chauffer.
	Galdu,	être brûlé du Soleil.
Les Angevins,	*Callibaude*,	feu de joie.
Les Grecs,	*Khliarotès*,	chaleur douce.
	Khliainô,	chauffer, tiédir.
	Khliaſma,	fomentation.

L'on ne ſera point étonné que le même mot ſe ſoit chargé des deux ſens opoſés, ſi l'on ſe rapelle ce que nous avons dit ci-deſſus à ce ſujet, que les idées négatives ou les objets négatifs n'ont jamais pu ſe peindre que par les mêmes ſons qui déſignoient les objets poſitifs ; & que l'on ſe contentoit d'une légere altération dans le ſon, ou de l'accompagner d'une négation.

C'eſt ainſi que de Luce, lumière, les Latins firent Lucus, bocage, lieu où l'on eſt à l'ombre, tout comme les Grecs qui apellent l'obſcurité Lugé. De même les Latins ſe ſervant de la touche forte *Cald*, *Calor*, pour exprimer la chaleur, emploient la touche foible *Gelu* & *Gelidus* pour déſigner les contraires.

Cette ſignification opoſée a produit des méſentendus comiques, dont on peut voir un exemple dans MÉNAGE, à l'Art. CHAUD.

PARIS.

L'on a diverſes étymologies du nom de cette Ville ; mais aucune n'a pu réunir les ſuffrages en ſa faveur ; elles ſont trop connues & trop frivoles pour les raporter ici : ce n'étoit point par la ſeule inſpection de ce nom, ou par ſa décompoſition arbritaire, qu'on pouvoit parvenir à ſa vraie origine : il falloit y joindre ſes raports avec la ſituation de cette Ville, avec ſes Armoiries, avec la Divinité Payenne qui en étoit regardée comme la Patrone : tous ces objets étant ordinairement réunis chez les Anciens.

Perſonne n'ignore que Paris fut d'abord renfermée dans l'Iſle. Ce fut ainſi,

dès ſon origine, une ville de navigation. Au tems de TIBERE elle avoit une Magiſtrature de Navigateurs, certainement bien plus ancienne que cet Empereur; & d'où dériverent les beaux droits du premier des Echevins & ſon titre d'Amiral.

Comme elle étoit ſur un fleuve & adonnée à la navigation, elle prit pour ſymbole un Vaiſſeau, & pour Déeſſe Tutélaire, Iſis, Déeſſe de la navigation: & ce Vaiſſeau fut le Vaiſſeau même d'Iſis, ſymbole de cette Déeſſe.

Le nom de ce Vaiſſeau devint également le nom de la Ville: il s'apelloit BARIS, & avec la prononciation forte du Nord des Gaules, PARIS; tout comme TOURS vient de *Dour*; tout comme on a dit indifféremment PARISATE & BARISATE. On pourroit alléguer mille exemples de changemens pareils d'intonations fortes & foibles, miſes ſans ceſſe les unes pour les autres.

C'eſt en faveur de cette même Iſis, que les Druides s'étoient placés dans cette Iſle. Les Iſles furent toujours choiſies dans l'antiquité pour être le ſanctuaire des grandes Divinités Nationales. Dans celle-ci étoit le Temple d'Iſis, ſur les ruines duquel fut élevée l'Egliſe de Notre-Dame. Là ſe célébroit ſa fête le 3 de Janvier, apellée chez les anciens Peuples *l'arrivée d'Iſis*. C'étoit le jour où elle venoit ſe faire voir aux hommes & dans lequel on l'offroit à leur culte ſur ſon char.

Nous démontrerons dans la comparaiſon de la Religion des Druides avec celle des Egyptiens, qu'*Iſis* fut en effet, comme on l'a déja ſoupçonné, une des Divinités des Druides.

DIXIEME OBJET.

BIBLIOTHEQUE ETYMOLOGIQUE

CEtte portion de nos recherches contiendra la notice des Auteurs qui ont travaillé ſur les objets dont nous nous occupons : on y verra les titres de leurs Ouvrages, le lieu & le tems où ils furent imprimés, la forme dans laquelle ils l'ont été, le nombre des volumes, & des pages de chaque volume ; ceci pour la partie typographique ; mais chaque notice offrira de plus un abrégé ſommaire de ces ouvrages, le jugement que l'on en doit porter, l'utilité que l'on en peut retirer : juſques à quel point leurs Auteurs avoient étendu leurs connoiſſances, pouſſé leurs découvertes ; & ce qui les empêcha de pénétrer plus avant.

La multitude d'Auteurs de toutes Langues & de tout pays qui compoſeront cette Bibliothèque, prouvera le cas que l'on a toujours fait des recherches de cette nature ; & combien on étoit perſuadé de leur néceſſité, puiſqu'on ne s'en laſſoit point, malgré le travail qu'elles exigeoient, & le peu de lumiere qui en réſultoit.

Ce ne ſera pas la partie la moins intéreſſante de cet ouvrage, par les détails inſtructifs qu'elle offrira, & ſur-tout par les Noms illuſtres dont elle ſera remplie : on y verra avec étonnement ſans doute, que tandis qu'on s'imaginoit que la Science étymologique n'avoit été cultivée que par un petit nombre de perſonnes qui n'avoit été preſque d'aucun poids dans la République des Lettres, elle compte au nombre de ſes admirateurs & de ſes Héros les perſonnages les plus reſpectables par la profondeur de leur érudition, & par la beauté de leur génie : qu'il n'eſt même aucune Académie célebre qui ne fourniſſe nombre de Savans diſtingués, qui ont dépoſé hautement en faveur de l'utilité & de la néceſſité des recherches plus ou moins aprofondies ſur ce ſujet.

Cette Bibliothèque ſera donc l'Hiſtoire des efforts que l'on a faits chez toutes les Nations policées, pour remonter aux origines de toutes choſes : on y verra le génie & le ſavoir, lutter ſans ceſſe contre une multitude de faux Principes qui les aſſerviſſoient, & s'élever quelquefois, malgré ces entraves, aux vérités qu'ils cherchoient, dont ces Principes ne pouvoient que les détourner ; mais qui, par leur éclat, perçoient à travers tous ces obſtacles, & ſe

faiſoient ſentir avec force à ceux qui les cherchoient : tandis qu'ils étoient hors d'état d'en démontrer la certitude, parce qu'ils ne pouvoient reconnoître la route que ces vérités avoient tenue pour arriver à eux.

Le ſiecle actuel y occupera une place très-conſidérable : on y verra qu'il a laiſſé à cet égard tous les autres infiniment en arriere : qu'éclairé par une ſaine critique, on y a diſcuté toutes ces Matieres avec plus de profondeur & de ſolidité ; & qu'il y a eu une tendance générale des eſprits, un effort général pour éclaircir ces Objets intéreſſans.

L'on n'en ſera point ſurpris, lorſque l'on obſervera que ces recherches ne tiennent pas uniquement à l'érudition & à la critique ; mais qu'elles ſont plus étroitement liées encore avec cette ſaine Philoſophie qui fait remonter aux cauſes par les effets, & ſaiſir des raports qui diſparoiſſent à des yeux moins pénétrans & moins exercés à l'analyſe. Il faut une grande ſagacité pour apercevoir la liaiſon des Langues, des Peuples & des ſiecles les plus éloignés, & l'aller ſaiſir ſous les voiles épais dont ces liens communs ſont envelopés, & qui en dérobent la trace à la plûpart des Hommes. Il étoit donc impoſſible que les Gens de Lettres des ſiecles précédens, où une vaſte & brillante érudition tenoit le haut bout, puſſent ſe livrer avec quelque ſuccès, & par conſéquent en auſſi grand nombre, à de pareilles recherches : mais plus cette érudition s'eſt aſſociée avec la Philoſophie, & plus ces recherches ont dû paroître intéreſſantes, & attirer les regards d'un plus grand nombre de Savans.

Ajoutons que pour rendre cette Bibliothèque Etymologique plus complette, & afin que nos Lecteurs ſoient en état de profiter des lumieres qui nous auroient échapé, nous donnerons non-ſeulement, comme nous venons de le dire, la Notice des Ouvrages que nous aurons lus ſur ces objets, mais auſſi les titres de tous ceux que nous n'aurons pas été à portée de lire, quoique nous ayons ſu leur exiſtence. Ceux qui les auront, pourront, en les comparant avec ce que nous aurons aperçu, ſupléer à ce que nous aurons omis ; & ils ſeront mieux en état de juger du point où nous aurons porté ces recherches, & d'en aprécier la valeur.

SECONDE CLASSE.

OUVRAGES QUI TRAITENT DES CHOSES.

APrès avoir traité, dans les Ouvrages qui compoſent la premiere Claſſe de nos recherches, de tout ce qui a raport à la Langue & à l'Ecriture primitive, à leur origine, à leurs progrès & à leurs dévelopemens, & des Langues qui ſe ſont formées ſur celle-là; & après avoir prouvé que la Langue primitive, fondée ſur la Nature même, a pu être altérée, changée, embellie, mais jamais anéantie, enſorte qu'elle brille encore avec éclat au milieu de nous; il eſt tems de nous ſervir des réſulrats & des facilités que ces Obſervations nous donnent pour parvenir à des connoiſſances plus eſſentielles, & qui forment la Seconde Claſſe des Ouvrages dont nous donnons l'expoſé au Public.

Cette Claſſe ſe diviſe en deux grandes Branches, L'ANTIQUITÉ ALLÉGORIQUE & L'ANTIQUITÉ HISTORIQUE; entre leſquelles ſe diſtribuent tous les Objets que nous avons annoncés dans notre Proſpectus, comme entrant dans la Claſſe des Choſes. C'eſt ſous ce double point de vue que nous les allons enviſager.

PREMIERE BRANCHE.

L'ANTIQUITÉ ALLÉGORIQUE.

L'Antiquité allégorique eſt la réunion de tous les objets de l'Antiquité qui expriment, ſoit par des mots, ſoit par des peintures, des idées différentes de celles que ces peintures & ces mots préſentent par eux-mêmes.

L'Allégorie ſera donc d'autant plus intéreſſante, que, ſans multiplier les ſignes, elle double nos connoiſſances, qu'elle les étend prodigieuſement; qu'elle s'éleve à des objets que ces ſignes ſeroient incapables d'exprimer par eux ſeuls; qu'elle nous offre, ſous l'écorce d'un Monde aparent, un Monde nouveau infiniment ſupérieur au premier, autant au-deſſus de lui que l'intelligence eſt au-deſſus de la ſimple vue.

La connoiſſance en ſera d'autant plus néceſſaire, que ſans elle tous les Mo-

numens Allégoriques ſont totalement perdus pour nous : car ne pouvant nous élever au ſens le plus ſublime qu'ils renferment, ils ſont morts en quelque façon pour nous ; ils ſont ſans ame, ſans beauté, ſans force, ſans intérêt : mais tel a été juſqu'à nous le ſort de l'Antiquité Allégorique. On l'a ſi peu connue, on l'a ſi dédaignée, qu'on ne lui a aſſigné aucun rang dans la Littérature ; qu'on n'a pas même cru qu'elle exiſtât, & que les Inſtructions qu'elle renfermoit, ont été totalement perdues pour les hommes.

Après avoir rétabli la Langue primitive, nos ſoins durent donc ſe porter néceſſairement ſur la propriété de cette Langue à ſe prêter aux beſoins de l'Allégorie : dès lors l'Antiquité allégorique prit une place conſidérable dans nos recherches ; & cette place fut déſignée par la nature même des choſes. Fondée ſur la Langue même, & appliquée aux connoiſſances humaines, complément de l'une & préliminaire des autres, ſa connoiſſance doit ſuivre celle de la Langue, & précéder celle des Monumens hiſtoriques. Avec ce double ſecours, ceux-ci n'ont plus rien d'obſcur : l'on n'eſt plus expoſé à ces mépriſes continuelles, par leſquelles on confondoit ſans ceſſe entr'eux les Monumens allégoriques de l'Antiquité, & ſes Monumens hiſtoriques ; & nos recherches doivent avoir un ſuccès juſqu'ici ſans exemple.

Il devoit être d'autant plus conſidérable, que les Objets que renferme l'Antiquité allégorique ſont plus nombreux : car tels ſont ceux qui la compoſent :

1. Le Génie Symbolique & Allégorique de l'Antiquité.

2. Sa Mythologie & ſes Fables sacrées.

3. Les Cosmogonies & Théogonies de tous les Peuples.

4. Les Peintures ſacrées de l'Antiquité, ſes Emblêmes, ſon Blason, ou les Symboles qui repréſentoient les Villes, les Peuples, les Empires, les Familles, les Divinités elles-mêmes, &c.

5. La Doctrine *ſymbolique* des Nombres, & comment en naquirent la Doctrine de Pythagore, celle de Platon, la Cabale des Juifs, &c.

6. Le Dictionnaire Hiéroglyphique de l'Antiquité avec ſes Figures.

PREMIER OBJET.

GÉNIE SYMBOLIQUE ET ALLÉGORIQUE DE L'ANTIQUITÉ.

LE Génie Symbolique de l'Antiquité consista à animer la Nature entiere ; à personifier tous les Êtres inanimés ou moraux ; à présenter comme des récits d'évenemens passés, les instructions que l'on vouloit donner aux hommes ; à peindre sous des Figures corporelles les objets les plus élevés, les plus respectables, les plus importans.

Ce que dit l'Allégorie n'est jamais ce qu'elle veut dire ; elle paroît nous présenter un Objet, & c'est un autre plus intéressant encore qu'elle a en vue : c'est la définition qu'en donnent les Anciens. De-là le mot même *Allégorie* (1).

Composé de deux mots Grecs, ALL, autre, AGOR-*euein*, haranguer, dire, *Allégoriser* signifia mot à mot, dire, s'exprimer par comparaison, dire une chose différente de ce qu'on sembloit dire. Les Orientaux se servent également dans la même vue, d'un mot qui emporte toute idée de ressemblance & de comparaison, qu'on rend par ceux de Parabole & de similitude, relativement à sa nature, & par ceux de Proverbe, de Sentence, de Maxime, &c. relativement à son importance, & au poids qu'il doit avoir.

L'Allégorie donna le ton à l'Antiquité entiere ; elle créa ses Fables, elle présida à ses Symboles, elle anima la Mythologie, elle s'incorpora avec les vérités les plus respectables, elle forma la masse des Cérémonies les plus augustes ; tout porta son empreinte : ce fut en quelque sorte l'unique langage de l'Antiquité primitive. C'est celui de tous les anciens Peuples dont il nous reste quelques Monumens : celui des Celtes, des Scythes, des Etrusques, des Phéniciens, des Indiens, des Chinois, des Chaldéens, &c.

Clair & intelligible dans le tems qu'on s'en servoit, & où l'on savoit très-bien à quoi s'en tenir à son égard, il est devenu une source intarissable

(1) Ce mot est l'Hébreu, l'Ethiopien, &c. משל M-*Shal* ; le Chaldéen, l'Arabe, &c. מתל *M-tal* : l'Indien *Am-tala*. Il est formé du primitif TAL, qui a fait le Latin *Talis*, & le François *Tel*, mots qui ont raport à l'imitation, à la ressemblance, & qui signifia lui-même *grandeur semblable*.

d'énigmes à mesure que cette connoissance s'est affoiblie, & que l'intelligence de la Langue primitive s'est perdue. Aussi les Monumens que l'on nous en a transmis, & qui ont échapé aux ravages du tems, dénués de tout ce qui y mettoit du sens, & qui en faisoit la beauté, nous paroissent ou des Fables absurdes & fastidieuses, ou des récits d'Histoires incroyables, & de Faits qui ne purent jamais avoir lieu.

Plus la connoissance de ce Génie devenoit indispensable pour celle de l'Antiquité, plus nous avons senti la nécessité d'en constater l'existence, de remonter à ses causes & à son principe, de le suivre dans ses effets, d'en éloigner tout arbitraire par des Régles sûres & constantes, prises dans la nature même des choses; c'est l'objet de ce premier Article.

On y remonte à l'origine de ce Génie, & l'on en dévelope les causes : on fait voir par une tradition constante qu'on est toujours convenu de l'éxistence de ce Génie : on prouve qu'il est la clef des tems primitifs; que les causes qui le firent perdre de vue, ne lui ôtent rien de sa force; qu'en admettant cette manière d'expliquer l'Antiquité, on n'ouvre point la porte à des explications arbitraires : que ce Génie eut ses régles & son langage fixe & déterminé dont il ne pouvoit s'éloigner, & que l'on n'a manqué jusqu'ici la vérité à cet égard que par l'ignorance de ces régles & par leur violation : enfin que ces Allégories, loin d'avoir pour objet, comme on l'a cru jusques ici, des faits obscurs, frivoles ou honteux pour l'Humanité, présentoient au contraire tout ce qu'il pouvoit y avoir de plus intéressant pour l'Humanité entière.

SEPTIÉME OBJET.

MYTHOLOGIE ET FABLES SACRÉES.

C'Est sur-tout dans la Mythologie, ou dans l'Histoire des Dieux & dans les Fables sacrées que se dévelope avec le plus de pompe le Génie Symbolique de l'Antiquité : il y perce de toutes parts : on ne peut le méconnoître dans les noms des Dieux, dans leurs Généalogies, dans les actions qu'on leur attribue, dans les Symboles dont on les accompagne, dans les formes sous lesquelles on les représente, dans les Etres fabuleux dont leur histoire est remplie.

De-là cette Classe de Connoissances, si singuliere, si indéfinissable, qu'on a pris pour des faits historiques, altérés par l'ignorance, consacrés par la superstition, conservés par la curiosité, & sans lesquelles cependant l'Antiquité entiere seroit inintelligible pour nous.

Il ne faut donc pas être surpris qu'avec des idées aussi contradictoires & des supositions aussi fausses, on n'ait jamais pû débrouiller les Fables anciennes, si monstrueuses, & si piquantes cependant par le soin avec lequel on les a transmises d'une génération à l'autre, & par les vérités qui devoient être cachées sous cette enveloppe : on s'ôtoit tout moyen de les expliquer dès qu'on n'y voyoit que des faits qui n'étoient que là, & qui devoient avoir été dénaturés au point d'être absolument méconnoissables.

Il n'en est pas de même avec nos Principes & avec notre marche. Prenant pour guide le Génie symbolique qui préfida à toutes ces choses, il les rend sensibles & intéressantes. Ce n'est plus ce cahos dont on ne pouvoit se former d'idée, cet entassement de Fables qui paroissoient plus absurdes les unes que les autres ; & qui étoient si deshonorantes pour l'Humanité. Avec ce Génie symbolique, tout change de face : il explique tout, il arrange tout, il justifie tout ; la Fable devient vérité : elle est digne de son titre de Mythologie, c'est-à-dire, *Discours sacré* ou *respectable*. Elle forme un édifice immense, brillant de lumiere, où rien n'est déplacé, dont toutes les parties se soutiennent mutuellement & naissent les unes des autres.

Elles deviennent aussi intéressantes & aussi animées qu'elles étoient auparavant froides & languissantes. On y voit l'adresse avec laquelle les premiers Législateurs présenterent aux Hommes les leçons les plus essentielles & les Doctrines les plus salutaires : le dévelopement des grands objets de la Nature, toujours constans & inaltérables ; la naissance des Arts & des Connoissances humaines : la félicité dont jouirent les Peuples tandis qu'ils furent dociles à la voix de l'Ordre, & qu'ils obéirent aux Loix de la Justice.

Ainsi ces Fables sont nos propres Fables, & jamais nous n'y marchons en Pays inconnu ; ce qu'elles nous peignent est encore sous nos yeux, & de notre tems ; & la Langue dans laquelle elles nous parlent, est la nôtre propre.

Les Hommes du Monde primitif ne sont plus ces Etres méprisables & stupides qui ne vivoient que d'eau & de gland, qui prenoient pour des Divinités augustes les pierres & les animaux les plus vils, en qui l'humanité étoit dégradée ou dans l'enfance la plus grossiere, qui n'avoient nulle idée de vertus & de vices. S'ils méconnoissoient les discussions métaphysiques, s'ils n'avoient ni le tems ni le goût nécessaire pour s'y livrer, si la connoissance exacte de l'Or-

dre & des vérités les plus importantes leur rendoit inutile toute discussion à cet égard, on les voit du moins connoître les Arts les plus nécessaires, admettre une Création, un seul Maître de l'Univers sous le nom d'Iou, c'est-à-dire Moi, Celui qui Est: le peindre comme un feu étincelant de lumiere & de pureté, qui ranimoit & soutenoit l'Univers entier, dont les Symboles les plus parfaits étoient le *Soleil* & la *Lune*: regarder ceux-ci comme les flambeaux dont le cours servoit à régler leurs années, & ce qui étoit plus essentiel, tous les travaux de la Campagne & de l'Agriculture; & célébrer à chaque saison, des Fêtes solemnelles pour demander à la Divinité d'heureuses récoltes, ou pour la remercier de ses biens.

L'on voit dans la suite le culte du *Soleil* & de la *Lune* se mêler insensiblement avec celui de la Divinité: plus insensiblement encore s'y joindre celui des *Planettes* & des XII Constellations directrices des mois, & celles-ci former l'assemblée des XII grands Dieux; d'où résulte le dernier dégré de l'Idolâtrie, celle des Grecs & des Romains, qui avoit commencé par le Sabéisme Oriental, seule & unique Idolâtrie. Alors toute l'Antiquité tombe dans un cahos effroyable: la Langue ancienne est oubliée; avec elle, le sens de toutes les Formules sacrées & de tous les objets de la Fable: des Etres allégoriques sont métamorphosés en Etres réels: les noms augustes de la Divinité sont regardés comme des noms d'hommes, mis anciennement au rang des Dieux: tous les Livres anciens sont fermés & inintelligibles, parce qu'il n'y a plus personne qui puisse les entendre; & que ceux mêmes qui y soupçonnent de l'allégorie, ne peuvent trouver une clef qui leur en fasse pénétrer le sens.

Mais dès que nous avons pris pour base les Langues anciennes & l'origine des Arts, sans nous écarter jamais de la Nature, & en ne voyant dans ce fait que ce qui y est démonstrativement; cette Antiquité s'est dévelopée d'elle-même; SANCHONIATON est devenu intelligible: son Histoire d'ILUS ou *Saturne*, s'est liée intimément avec la naissance de l'Agriculture; avec l'Histoire d'Osiris & d'Isis, de Cérès & de Bacchus, d'Adonis & de Vénus. Si Saturne a été l'inventeur de l'Agriculture, *Thot* son Conseiller s'est trouvé l'inventeur de l'Astronomie & du Calendrier, source de l'Ecriture Hiéroglyphique & dont l'Agriculteur ne peut se passer; les XII grands Dieux ont été les Génies Protecteurs des Signes. Ces XII Signes qui n'étoient point arbitraires, mais donnés par les XII Lunes qui formoient l'année, furent relatifs à l'Agriculture qui venoit de naître; & peints sur les murs des Temples pour l'instruction des hommes, ils ont formé les XII Travaux d'Hercule. Celui-ci, dont *Orphée* dit qu'il livre XII combats depuis l'Orient jusqu'à l'Occident

dent, n'a été lui-même que le Soleil considéré relativement aux travaux du Laboureur. Les deux Dragons qu'il étrangle à sa naissance se sont liés d'eux-mêmes avec le Caducée de Thot & avec les motifs qui firent donner à Thot ce Symbole singulier, mais vrai, *à sa place*, & apellé lui-même *Hercule. Proserpine* & son enlévement, *Pluton*, *Hammon*, *Harpocrate*, les *Fêtes d'Eleusis*, *Janus*, les *Cabires* ou *Dioscures*, les *Sphinx*, les *Centaures*, les *Echidna*, *Ixion* & sa roue, &c. les *Danaïdes*, le *Minotaure*, &c. ont tous été rélatifs à l'année de l'Agriculture. *Astarté*, *Basilée*, *Vénus*, *Diane*, *Minerve*, *Junon*, *Europe*, &c. ont toutes été la Lune sous diverses faces. *Bel*, *Mithras*, *Apollon*, *Sangus*, *Adod*, *Hyperion*, &c. ont tous été le Soleil, pour divers Peuples.

Ces objets présentent une suite de tableaux où tout est d'accord, clair, lumineux, satisfaisant, & qui offre à l'imagination la perspective la plus vaste & la plus riche, en même tems qu'elle met l'esprit à son aise, en ne laissant rien à desirer pour cette portion de l'Antiquité; car ici on ne laisse rien en arrière, ni aucune Fable, ni aucun de leurs Personnages: on les a regardées comme des allégories ou des énigmes, dont on ne pouvoit négliger aucun Personnage sans manquer l'allégorie même.

TROISIEME OBJET.

COSMOGONIES ET THÉOGONIES.

AFIN de ne laiſſer aucune obſcurité dans la Mythologie, & pour diſſiper tout doute ſur la maniere dont nous l'expliquons, nous donnerons la Comparaiſon des Coſmogonies & des Théogonies des anciens Peuples; précieux dépôt des idées des premiers Légiſlateurs ſur la Création & la formation du Monde, ſur les diverſes Claſſes des Dieux, & ſur les états ſucceſſifs de l'Homme; mais devenus preſqu'inintelligibles par l'altération des Langues, par l'oubli du Genie allégorique qui en fait la baſe, & par leur ſéparation des objets propres à les éclaircir.

Il y aura peu de Nations anciennes qui ne fourniſſent ici leur contingent, d'une manière plus ou moins détaillée. On paſſera en revue les Opinions Théologiques des EGYPTIENS ſur ces objets, celles des PHÉNICIENS & des ATLANTES, la Théogonie d'HÉSIODE, la Mythologie des Peuples du Nord, conſignée dans l'EDDA (1): les Allégories des INDIENS, dont divers Savans nous ont donné des Extraits; ſur-tout celles qui ſont contenues dans le BAGAVADAM, un de leurs XVIII Livres Sacrés apellés POURANAM ou Hiſtoires & Vies (2). La Doctrine des anciens CHALDÉENS & des MAGES de Perſe, dont le BOUNDEHESH nous a conſervé des portions intéreſſantes (3). La My-

(1) Cet Ouvrage compoſé dans le XIe ſiécle en Langue Runique, a été imprimé & traduit en diverſes Langues : mais les morceaux dont nous ferons uſage auront toujours été revus ſur l'original ; & les noms allégoriques dont ils ſont remplis, traduits la plûpart pour la premiere fois.

(2) Le BAGAVADAM a été traduit en François par MARIDAS POULLÉ, Interprète Indien, Homme curieux & inſtruit; il a dédié ſa Traduction à M. BERTIN, Miniſtre & Secrétaire d'Etat qui par un effet de ſon zèle pour l'avancement des connoiſſances, a permis que ce Manuſcrit nous fût communiqué. C'eſt un *in-folio*, diviſé en XII Parties, où l'on traite de la création, de la conſervation & de la deſtruction de l'Univers, de la Divinité, de la vie parfaite, des Métamorphoſes de Wishnou, de l'origine des Dieux ſubalternes.

(3) Le Boundehesh vient d'être traduit par M. ANQUETIL dans ſon Zoroaſtre, Tome III.

thologie des anciens CHINOIS (4) devenue inintelligible à eux-mêmes, & qu'ils regardent comme une Hiſtoire corrompue & altérée par le laps du tems, rejettée également par les Européens, mais devenue lumineuſe par ces raprochemens ; celle des LAMAS ou Prêtres du Thibet, & des Moungales ; la doctrine des TALAPOINS ou Religieux de Siam ; la Mythologie des LAPONS (5), &c.

L'aſſemblage de ce grand nombre de Mythologies ſeroit déja ſeul un avantage précieux pour la Littérature, & un ſuplément utile aux Ouvrages où l'on a recueilli les Fables ſacrées des Anciens : il offrira un ſpectacle plus intéreſſant encore, par la correſpondance étroite qui régnera entre tant de Parties juſques à préſent éparſes, & en aparence ſi diſparates, par le raport frapant des Langues dans leſquelles ces Mythologies ont été écrites & par la lumiere qui en réſultera. Ce ne ſeront plus des Fables abſurdes ou des faits purement nationaux ; mais des inſtructions conſacrées à l'humanité entière : on ne pourra plus douter que tous ces Peuples n'aient puiſé dans une ſource commune, & que le Génie allégorique n'ait préſidé à la formation de ces Monumens.

QUATRIEME OBJET.

PEINTURES SYMBOLIQUES ET BLASON.

A la ſuite du Génie allégorique & de la Mythologie des Anciens, marchent naturellement leurs Peintures ſymboliques & leur Blaſon.

De ces deux articles, perſonne ne diſpute le premier ; mais l'exiſtence du ſecond chez les Anciens a toujours été regardée comme une Fable.

Ainſi nous donnons de l'un des idées plus exactes & plus aprofondies qu'on n'en avoit eu juſques à préſent ; & nous prouvons la haute antiquité de l'autre.

Dans le premier de ces objets entrent tous les Symboles & les attributs de chaque Divinité. Eſſentiellement liés à l'idée qu'on ſe formoit de ces Divinités, & aux fonctions qu'on leur attribuoit, leur connoiſſance devient d'une

(4) M. De GUIGNES en a donné un Recueil très-détaillé à la tête du CHOU-KING.

(5) On en trouve un abrégé très-bien fait dans la Deſcription de la Laponie par M. LÉEM, Profeſſeur en Langue Lapone, & imprimé en Latin & en Danois, à Coppenhague, 1767. *in-quarto.*

néceſſité indiſpenſable, lorſque l'on veut avoir une idée juſte de cette portion de l'Antiquité. Ce qui rend ces Symboles très-intéreſſans, parce qu'ils préſentent d'une manière auſſi vive qu'abrégée, l'idée qu'on ſe formoit des Divinités auxquelles ils apartiennent.

Le ſoin avec lequel les Savans ont raſſemblé les Monumens anciens qui ont raport à ces objets, & les explications qu'ils en ont données, laiſſent peu de choſes à deſirer à cet égard; mais quoique ce ſoit la partie de notre travail qui préſentera peut-être le moins de découvertes & de vues nouvelles, elle offrira néanmoins divers objets inconnus juſques à préſent, indépendamment de la force que les vues de nos Prédéceſſeurs tireront de l'enſemble qui réſulte de notre travail; & juſques aux variations que ces Symboles, relatifs aux Dieux, éprouvèrent en paſſant d'un Peuple chez un autre.

A ces objets s'uniſſent étroitement les Symboles des Villes, des Peuples, des Familles anciennes, &c. qui ſe voyent ſur les Médailles & ſur les Sceaux des Anciens; que l'on a réunis dans un grand nombre de beaux ouvrages, mais dont on n'avoit point cherché juſques-ici à découvrir l'origine & le ſens; parce que l'on s'imaginoit qu'ils n'étoient pas moins l'effet du hazard que tout le reſte de l'Antiquité, & qu'ils n'avoient qu'un raport très-éloigné avec les Symboles de notre Blaſon ou Armoiries.

L'on verra cependant ici, que pour former le Blaſon moderne, on n'eut qu'à ſuivre l'exemple des Anciens; qu'on les imita juſques dans le nom qu'ils donnoient au Blaſon & à ſes dépendances, dans le choix des couleurs, dans la diſtinction des Familles à Armoiries & des familles roturieres, dans les Piéces blaſonnées, & même dans les Armoiries non-ſeulement à demeure, pour les Villes & pour les Peuples, mais à demeure ou héréditaires pour diverſes Familles.

Enfin l'on y découvrira que les Symboles de la plûpart des Villes de l'Antiquité furent toujours ſignificatifs ou parlans, & relatifs au nom de ces Villes, à leur ſituation & à leurs Divinités, tous ces objets étant faits les uns pour les autres.

Ce qui démontre encore mieux que rien n'a jamais été l'effet du hazard; & l'on ſera toujours moins étonné, qu'on n'ait eu juſqu'à préſent preſqu'aucun aperçu ſur ces objets. Ils étoient trop dépendans du Génie allégorique des Anciens & de l'explication des Noms de Lieux, pour qu'on pût travailler avec quelque ſuccès à les éclaircir.

CINQUIEME OBJET.

DOCTRINE SYMBOLIQUE DES NOMBRES.

IL exiſta une Doctrine des Nombres, qui fut enſeignée non-ſeulement par les Egyptiens, mais par les Sectes les plus illuſtres des Grecs, par les Pythagoriciens & par les Platoniciens.

L'abus que l'on en fit, en ſe perſuadant qu'il y avoit dans les Nombres des vertus occultes, qui faiſoient que tels ou tels Nombres étoient heureux, & tels & tels funeſtes, les fit tomber dans le plus grand diſcrédit : & l'on n'en parle jamais qu'en déplorant le mauvais goût & l'aveuglement des Anciens.

Leurs Ouvrages ſont cependant ſi fort remplis de cette Philoſophie des Nombres, qu'on ne ſauroit les aprofondir ſans ſe former une idée exacte de leurs Opinions à ce ſujet : j'ai donc été obligé de leur donner une place dans ces Recherches.

Les réſultats en ont été auſſi ſatisfaiſans que lumineux. On y verra que cette Doctrine ſur les Nombres ſe réduit à des formules générales qui ramenoient la plûpart des ſciences à des diviſions communes, afin que l'on pût les ſaiſir & les comparer plus facilement ; & que les noms qu'ils donnoient à ces Nombres & toutes les qualités qu'ils leur attribuoient, étoient l'explication des objets mêmes auxquels on apliquoit ces Formules.

Ce qui rend cette Théorie des Nombres de la plus grande utilité pour débrouiller cette portion de l'Antiquité.

SIXIEME OBJET.

DICTIONNAIRE DES HIÉROGLYPHES

ET DES EMBLÊMES, AVEC LEURS FIGURES.

CES Recherches ſur le Génie Symbolique des Anciens ſe terminent naturellement par la Collection de leurs Symboles & des idées qu'on y attachoit ; Recueil néceſſaire pour l'intelligence de l'Antiquité, & qui manquoit à la Littérature.

Il préſentera l'explication des Figures Hiéroglyphiques de l'Antiquité, des

Symboles des Dieux, de ceux qui ſont ſur les Médailles & qui déſignent quelque vertu, quelque propriété ou quelque Ville. On y fera ſur-tout ſentir le raport qui regne entre le Symbole, l'objet qu'il repréſentoit, & la Langue primitive.

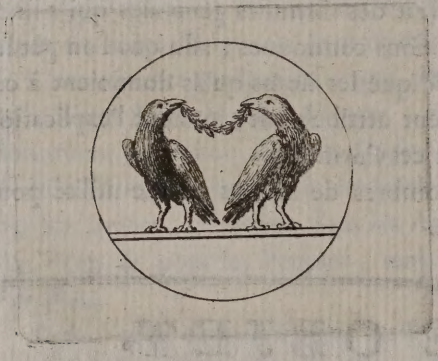
Les Monumens de l'Antiquité en ſeront plus intéreſſans; ſon langage figuré ne paroîtra plus obſcur & myſtérieux; ſa Mythologie deviendra plus familiere.

Ce Recueil ſera compoſé de Monumens authentiques : là paroîtront les Hiéroglyphes Egyptiens conſervés, ſoit par Hor-Apollo, ſoit par d'autres; les Symboles des Dieux; les Figures emblématiques des Anciens; les expreſſions figurées employées dans leurs Livres ſacrés ou doctrinaux, ou fournies par leurs Langues.

Ces Objets y ſeront préſentés dans cet ordre :

1°. La Figure Symbolique à expliquer.
2°. Les Monumens ſur leſquels elle ſe trouve.
3°. Les acceptions dans leſquelles elle ſe prend.
4°. Le motif qui la fit choiſir pour cet uſage.

Donnons-en un exemple.



Deux CORNEILLES, *Symbole du Mariage.*

Les Anciens, pour déſigner le Mariage, peignoient deux Corneilles en regard; & dans le ſtyle figuré, une Corneille déſignoit la Mariée : mais on chercheroit en vain ces choſes dans les Dictionnaires; cependant on trouve dans les Monumens de l'Antiquité, la peinture de ce Symbole, & ſon explication. La Collection des Bagues anciennes par GORLÆUS (1) nous fournit l'un, & Hor-Apollo dans ſes Hiéroglyphes Egyptiens nous fournit l'autre.

L'on voit dans GORLÆUS le deſſein d'un Onyx, monté en or, & qui repréſente deux Corneilles en regard, ſoutenant de leur bec une Guirlande. Et Hor-Apollo nous aprend que ce Symbole étoit celui du Mariage, & que c'étoit un Hiéroglyphe Egyptien : qu'il remontoit par-là même à une haute Antiquité.

(1) N. 174.

« Pour désigner le Mariage, dit cet Auteur (2), les Egyptiens peignoient » deux Corneilles.

Il répete à-peu-près la même chose au Livre II. (3).

Il avoit dit à l'occasion du Symbole VIII. du Livre I. que les deux Corneilles peignoient Mars & Vénus.

Il est donc équivoque, ce Symbole, dira-t-on ? puisqu'il peut désigner Mars & Vénus, tout comme le Mariage. On auroit cependant tort : Mars & Vénus n'étoient eux mêmes que le Symbole du Mariage : le Mariage est l'union de la FORCE & de la BEAUTÉ ; dans le style allégorique, c'est celle de Mars & de Vénus.

C'est un principe qu'il ne faut jamais perdre de vue, que les Egyptiens expliquoient une figure par une autre : ceux qui n'y font pas attention, & qui s'imaginent que cette explication est littérale, & n'est pas elle-même figurée, prennent ce Peuple pour insensé, & ne savent plus en quoi consiste sa sagesse si vantée : de-là l'inutilité aparente des explications d'HOR-APOLLO, dont on n'avoit presque rien pu faire par cette raison, tandis que l'on a cependant, par leur moyen, deux objets à comparer.

Que les deux Corneilles peignent Mars & Vénus, ou le Mariage, le Symbole ne change donc point d'objets, c'est toujours le Mariage qu'il peint.

Si l'on avoit choisi dans cette vue la Corneille, c'eſt qu'on croyoit que le mâle & la femelle de cette espéce ne se quittoient jamais, & que celui des deux qui survivoit, demeuroit seul le reste de sa vie. Ils croyoient avoir remarqué aussi que cet oiseau étoit l'emblême de la pudeur, & qu'il se retiroit toujours à l'écart pour sa reproduction.

Dans la Grèce, les Filles à marier alloient à l'Oracle de la Corneille. Elles lui présentoient des figues : suivant qu'elle les mangeoit avec plus ou moins d'avidité, elles devoient avoir un mari qui seroit plus ou moins agréable.

Au jour des nôces, on recommandoit à celui-ci d'avoir bien soin de la mariée, par ce jeu de mots :

Ἔκκόρει	Κόρε	Κορώνην
EKKorei	*Kore*	*Korônen.*

Jeune-homme, ayez soin de caresser la Corneille.

(2) Liv. I. Symb. IX. (3) Symb. XL.

SECONDE BRANCHE.

ANTIQUITÉ HISTORIQUE.

L'Étude de l'Antiquité étant ainſi débarraſſée des obſtacles qu'y aportoient les Fables & les Allégories, il ſera ſans doute beaucoup plus aiſé de parvenir à en connoître l'Hiſtoire qui en eſt l'édifice, tandis que tout le reſte n'en eſt que l'échafaudage. Mais ici nous ne bornons pas l'Hiſtoire à une ſimple énonciation de quelques faits ou de quelques événemens mis à la ſuite les uns des autres, & ſelon l'ordre des tems. Cette marche peut ſuffire à celui qui ne cherche qu'à connoître de ſimples faits, comme ſi l'Hiſtoire des Peuples ne conſiſtoit qu'en cela : elle eſt nulle quand on veut juger les faits eux-mêmes & les connoître par principes. Le vrai Hiſtorien de l'Antiquité réunit ces objets :

I. La Géographie du Monde Primitif.
II. Sa Chronologie.
III. Ses Traditions ou ſon Histoire.
IV. Ses Usages & ſes Mœurs.
V. Ses Dogmes.
VI. Ses Loix Agricoles.
VII. Son Calendrier, ſes Fêtes & ſon Astronomie.
VIII. Ses Arts, tels que la Poésie & ſes Cauſes, &c.

Ces Objets conſtituent la vraie Hiſtoire de l'Homme, parce qu'ils nous en font apercevoir les cauſes & les moyens ; l'influence qu'ils eurent ſur les mœurs & ſur les opinions ; le dégré de civiliſation qu'avoit acquis le Peuple auquel on attribue ces faits ; & par-là même le dégré de certitude qu'ils méritent.

Afin de répandre plus de jour ſur l'origine de ces grands Objets & ſur le dévelopement des Connoiſſances humaines, nous commencerons par l'examen de quelques Queſtions préliminaires juſqu'ici agitées très-vivement, & ſans la ſolution deſquelles on ne ſauroit cependant marcher ſûrement dans cette étude.

Nous rechercherons 1°. en quel lieu naquit la Langue primitive.

2°. Dans quels momens commença à ſe manifeſter ce Génie de l'Homme qui

qui le porte à la découverte des Arts & des connoiſſances par leſquelles il ſubvient à ſes beſoins, & il s'éléve & ſe perfectionne ſans ceſſe.

3°. Quels étoient les progrès des Connoiſſances humaines, & quels moyens avoient été employés pour les perfectionner, lorſque la Langue primitive ſe ſubdiviſa en pluſieurs Dialectes.

4°. Comment il arriva alors, que ces connoiſſances primitives augmentèrent chez les uns, s'affoiblirent chez les autres.

Ce ſeront autant de Principes ſolides au moyen deſquels on pourra réſoudre les problêmes épineux que préſente l'Hiſtoire Ancienne, & qui fixeront le dégré de certitude qu'elle doit avoir.

PREMIER ARTICLE.

Néceſſité de l'analyſe des Langues pour éclaircir l'Hiſtoire des Peuples & pour découvrir leur origine.

On trouvera peut-être ſurprenant que nous ayons renvoyé juſqu'ici la diſcuſſion relative aux lieux où naquit la Langue primitive, & que nous regardions comme portion eſſentielle de l'Antiquité hiſtorique, un problême qu'on croyoit réſoudre par la ſeule comparaiſon des Langues.

Mais l'analyſe des Langues ne ſauroit conduire juſques-là. Si elle démontre ce fait qu'il exiſta une Langue primitive de laquelle naquirent toutes les autres, anciennes & modernes, c'eſt tout ce qu'elle peut nous apprendre & tout ce que nous en devons exiger : en vain nous lui demanderions dans quels tems & en quels lieux elle commença.

Par la comparaiſon des Langues, qui dépoſent hautement qu'elles deſcendent toutes d'une ſeule, qu'elles ſont ſœurs, ou plutôt qu'elles ne ſont toutes que la Langue primitive elle-même, variée, changée, enrichie par ceux qui la parlerent, & aux beſoins deſquels elle ſe prêtoit à l'inſtant & ſans gêne : par cette comparaiſon, dis-je, la Langue primitive paroît de tous les Pays, ſans être d'aucun en particulier : porter tous les noms ſans en avoir à elle ; avoir rempli toute la Terre ſans l'avoir parcourue ou ſans avoir changé de place.

Ses deſtinées ſont celles du genre-humain lui-même ; elle naquit avec lui ; elle ſubſiſtera tandis qu'il y aura des hommes.

Voulons-nous éclaircir les lieux & les tems de ſon origine ? Ouvrons les faſtes du Monde : c'eſt à l'Hiſtoire à nous enſeigner en quels lieux, pour la

premiere fois, l'ame d'un homme ſe rendit ſenſible par la parole à celle de ſon ſemblable, & par conſéquent, où naquit la Langue primitive : ſi cet événement merveilleux eut lieu dans une ſeule Contrée, d'où cette Langue s'étendit avec les hommes par-tout où ils paſſerent ; ou s'il parut tout à la fois dans un grand nombre de Contrées éloignées les unes des autres ; laquelle de ces deux opinions eſt la plus conforme à une ſaine Philoſophie, de celle qui n'établit qu'un premier homme, ou de celle qui les multipliant comme les animaux, les fait éclore comme des Champignons ſur toute la ſurface de la Terre.

Ici l'Hiſtoire & la Langue primitive ſe prêteront un ſecours mutuel. La connoiſſance de celle-ci nous fera mieux pénétrer dans le ſens de cel'e-là : & les Monumens hiſtoriques mieux entendus & mieux liés, ne nous laiſſeront rien à déſirer ſur l'Origine de la Langue primitive & de ceux qui la parlerent.

Juſqu'ici on n'avoit guères penſé à décider cette grande Queſtion que par l'un de ces moyens : on ne faiſoit pas réflexion que dans des recherches de cette nature, il faut avoir néceſſairement deux points d'apui, deux objets de comparaiſon, ſans leſquels on ne ſauroit arriver à une concluſion aſſurée.

Ceux qui, pour connoître l'origine des Langues, n'avoient conſulté que les Langues, & ceux qui, pour connoître l'origine des hommes, n'avoient conſulté que l'Hiſtoire, s'étoient donc ôté tout moyen de réuſſir. Ils ne pouvoient avoir, & ils n'ont jamais eu en effet que des demi-réſultats qui n'avoient pas aſſez de force pour diſſiper les nuages.

Réuniſſant au contraire l'Hiſtoire & les Langues de toutes les Nations, la vérité ne peut échaper ; & lors même que nos réſultats ne nous aprendroient rien de nouveau, ils ſeront du moins plus lumineux.

Cette analyſe des Langues ne ſert pas uniquement à mieux entendre les Monumens des Anciens : elle va de plus au-delà de ces Monumens qu'elle ſuplée, & elle nous donne l'Hiſtoire même de l'Eſprit humain & de ſes dévelopemens chez chaque Nation. Par la maſſe des mots d'un Peuple, on découvre la vraie étendue de ſes connoiſſances & de ſon génie ; ſa maniere de voir & de s'énoncer ; ſon occupation dominante, s'il fut une Puiſſance maritime, militaire ou agricole : ſon caractère principal, ſes mœurs, la nature même de ſon ſol, & ſes productions propres, ſes vertus & ſes vices. D'après la Langue d'un Peuple, en un mot, on peut le peindre d'une maniere plus

exacte que d'après ſes Monumens hiſtoriques : on y ſuit ſans peine les progrès des Sciences & des Arts, & la route qu'ils ont tenue.

L'Hiſtoire des Peuples devient une affaire de calcul : par conſéquent auſſi ſûre qu'elle étoit incertaine, & auſſi lumineuſe qu'elle étoit obſcure.

De-là réſultera la perfection de cet Ouvrage, dans lequel l'Antiquité paroîtra UNE, & de Langue, & de Traditions, & de mœurs, & de Loix, &c. Il réunira ainſi les avantages des diſcuſſions étymologiques & hiſtoriques, ſans avoir la ſéchereſſe des unes, & la ſtérile abondance des autres.

SECOND ARTICLE.

Si les Arts & les connoiſſances de premier beſoin datent de l'Enfance du Monde.

La queſtion ſur les Lieux qui virent naître la Langue primitive, conduit naturellement à rechercher ſi l'homme travailla à ſa perfection dès les premiers inſtans ; s'il y procéda ſans peine, ſans gêne, par l'impulſion du ſentiment ; ou s'il végeta pendant long-tems, abandonné à lui-même, ſans reſſource, ſans génie, ſans eſprit inventif, manquant de tout, & confondu avec la foule des animaux, à la plûpart deſquels il ſe trouveroit par-là prodigieuſement inférieur : enſorte que ces connoiſſances, & tout ce qu'il doit à ſon induſtrie, n'auroient paru qu'après une ſuite immenſe de Siécles paſſés dans l'obſcurité, dans l'inaction, dans l'ignorance, dans la privation de toute aiſance & de toute commodité ?

Si l'Homme ayant été formé dans cet état, auroit pu en ſortir comme il a fait : ou ſi le premier germe n'en fut pas placé au dedans de lui par le Créateur, avec une telle force qu'il lui fût impoſſible de s'y refuſer, & de ne pas faire dès les premiers inſtans, les pas les plus rapides vers ſa perfection phyſique & morale ?

Par-là même, ce que l'on doit penſer de la vie ſauvage qu'on attribue aux premiers Hommes, & de celle dans laquelle ſont encore plongées tant de Nations ?

Queſtions qui entrent néceſſairement dans l'analyſe du Monde primitif & que nous ne pouvons nous diſpenſer d'éclaircir. Car, ſuivant que l'on établit, ou que l'on nie cette perfectibilité, l'Hiſtoire des Peuples s'éclaircit, ou devient une Fable abſurde : l'Homme doit s'être toujours montré ce qu'il eſt, très-ſupérieur aux autres êtres, ou confondu avec les animaux ; avoir

rampé avec eux sur la terre, n'avoir été éclairé que par des hazards foibles & à de grandes distances les uns des autres, ou dirigé par une lumière supérieure, avoir travaillé sans cesse à se perfectionner.

TROISIEME ARTICLE.

Jusqu'à quel point & par quels moyens ces Objets avoient été perfectionnés, lorsque la Langue Primitive se modifia en Langues Nationales.

Les Langues toujours relatives aux idées, durent nécessairement naître & s'accroître avec elles; mais les idées ne purent se développer que lorsque les hommes commencerent à se perfectionner, à s'élever au-dessus de leur état primitif.

Il faut donc, lorsque l'on veut analyser l'Homme primitif, rechercher jusques à quel point il perfectionna ses connoissances & par quels moyens il put réussir. Sans cela, l'Histoire de l'Homme primitif s'évanouit comme un songe, & elle ne peut servir de base pour expliquer les Tems postérieurs.

L'on doit donc rechercher quelles ressources furent pour cet effet ménagées aux hommes par la Providence Divine: certainement, le même Etre qui les rendit susceptibles de perfectibilité, & qui leur en donna le goût, dut leur fournir en même tems le modele qu'ils devoient imiter, & les moyens par lesquels ils pouvoient y parvenir.

Ici se présente dans toute sa beauté & avec ses développemens aussi majestueux que consolans, l'ORDRE NATUREL, au moyen duquel l'Homme considérant ce qui est autour de lui, connoît à l'instant la route qu'il doit tenir pour tendre à sa perfection & à son bonheur.

Nous verrons donc ici en quoi consiste cet Ordre; jusques à quel point les Hommes qui parlerent la Langue primitive s'y conformerent; & comment il les fit parvenir en peu de tems à un haut dégré de perfection.

QUATRIEME ARTICLE.

Conduite opposée des Peuples à l'égard de l'Ordre naturel.

Après avoir vu ainsi le Monde primitif s'élever à ce point de splendeur par son obéissance aux Loix de l'Ordre, & se répandre sur la surface de la Terre par les effets nécessaires de cette obéissance, se diviser ainsi en plusieurs

Peuples & en plusieurs Langues, nous verrons comment ces premieres Connoissances s'altérerent chez les uns, comment elles continuerent à se perfectionner chez les autres, & quelles furent les causes de cette conduite opposée.

Ces Préliminaires seront suivis du dévelopement des VIII Objets qui constituent l'Antiquité historique, & dont nous allons donner une légère esquisse.

PREMIER OBJET.

GÉOGRAPHIE.

CETTE portion de l'antiquité a été si aprofondie par des Hommes du plus grand mérite, que nous aurons peu de choses à y ajouter ou à relever. Nous n'en parlerons qu'autant que cela sera nécessaire pour completter nos recherches sur l'Antiquité, ou pour donner plus de force & de certitude à ce que l'on en a déjà dit : de même que pour dissiper des doutes élevés depuis lors relativement à ces objets. Ainsi nous ferons voir que toutes les Nations & toutes les connoissances, de quelqu'espece que ce soit, sont sorties de l'Orient ou de l'Asie : que si cela est inconteſtablement vrai pour tous les Peuples de l'Europe, ensorte qu'on ne sauroit le nier sans prouver l'ignorance la plus profonde des Monumens les plus certains, il est encore plus vrai à l'égard des autres Contrées de notre Hémisphère ; & qu'il doit l'être également des Peuples mêmes de l'Amérique.

Nous verrons ensuite que chaque Contrée de la Terre eut des Habitans à raison de la bonté de son sol & des avantages de sa situation, & que les Pays dont l'Histoire Ancienne nous parle comme ayant été les plus peuplés, les plus riches, les plus policés, furent toujours les lieux les plus fertiles & les plus beaux.

On examinera ensuite quel dégré de certitude mérite la Géographie des HÉBREUX, & l'on verra qu'HOMÉRE parle des Voyages Phéniciens faits autour de l'Afrique avant que les Flottes Marchandes de SALOMON parussent sur les Mers.

SECOND OBJET.

CHRONOLOGIE.

SANS entrer dans tout le cahos de la Chronologie ancienne, remplie de problêmes, qui jusques ici ont paru insolubles, nous espérons en présenter un tableau où ces grandes & terribles difficultés seront surmontées & vaincues avec une aisance qui surprendra. Jusques ici on a opposé Chronologie à Chronologie; & celle de tous les Peuples anciens à celle des Hébreux; par une méthode nouvelle, nous réunirons toutes ces Chronologies si diverses en aparence, & l'on verra s'évanouir leurs prétendues différences. Ce sera donc un travail pareil à celui que nous aurons fait sur les Langues, dont on aura vu le raport & l'intelligence naître de leur simple raprochement.

Nous prendrons même la Chronologie Chinoise telle que nous la donnent les Chinois depuis YAO, sans en rien retrancher, lors même qu'avec de grands Astronomes, nous pourrions en ôter plusieurs siècles.

Par un travail très-nouveau sur la Chronologie Egyptienne, si hérissée de difficultés, & sur laquelle on a bâti tant de systêmes, nous ferons voir qu'elle est d'une certitude incontestable par le parfait raport de quatre ou cinq Chronologies de ses Rois qu'on croyoit opposées entr'elles.

Nous répandrons même un nouveau jour sur les derniers Rois de Babylone antérieurs à CYRUS, par des raprochemens très-naturels, & qu'on n'avoit point encore pensé à faire.

Notre travail sur la Chronologie ne sera donc pas la portion la moins précieuse de nos recherches: il donnera, nous l'espérons, une idée plus simple & plus exacte de cette partie de l'Antiquité.

TROISIÉME OBJET.

HISTOIRE.

DIVISANT alors les Tems historiques de l'Antiquité en deux Classes, tems communs à tous les Peuples, & tems propres à chacun, nous n'aurons plus qu'à raprocher pour chacun de ces Périodes, les Traditions des Peuples;

& nous verrons que pour les tems communs, ils ſont tous parfaitement d'accord entr'eux, ils tiennent le même langage, ils ne préſentent qu'une ſeule & même tradition: & que cette harmonie eſt infiniment plus ſenſible qu'on n'eût oſé l'eſpérer.

Nous ferons voir de même, relativement aux tems propres à chaque Peuple, qu'ils ne renferment rien qui contrediſe cette harmonie primitive, & qui n'en ſoit une conſéquence.

QUATRIEME OBJET.

USAGES ET MŒURS.

A La connoiſſance de l'Hiſtoire, ſe joint indiſpenſablement celle des Uſages & des Mœurs: plus intéreſſante encore que celle de l'Hiſtoire, parce qu'elle donne une idée plus juſte & plus exacte des Peuples. L'Hiſtoire ne nous préſente que leurs révolutions: c'eſt la peinture extérieure des Peuples, ſi l'on peut ſe ſervir de cette expreſſion; mais par leurs uſages on pénétre dans leur intérieur, dans leurs idées, dans leur façon de penſer. C'eſt dans les uſages que ſe peignent les Peuples, comme l'individu dans ſes habitudes: auſſi l'Hiſtoire ſuit néceſſairement la marche des Uſages & des Mœurs.

Par les Uſages, les Peuples triomphent des révolutions les plus étranges: c'eſt une baſe inébranlable à laquelle les Conquérans les plus intraitables ſont forcés de ſe ſoumettre, tandis que ceux qui ne tiennent à rien ſont toujours la proie du premier innovateur, aſſez puiſſant pour ſe mettre au-deſſus des uſages & des mœurs de ſon ſiécle, ou de ſa nation.

A cet égard, nous ferons voir que toutes les Nations, au moment qu'elles arrivèrent chacune dans leurs Contrées, avoient exactement les mêmes mœurs & les mêmes uſages; qu'étant déja liées entr'elles par le langage & les Traditions, elles le furent encore à tous ces égards.

Qu'ainſi le nombre des idées, chez les Hommes primitifs, fut beaucoup plus conſidérable qu'on ne penſoit: que par conſéquent, ils n'avoient pas ſimplement épuiſé le Dictionnaire des Objets phyſiques, mais qu'ils avoient déja extrêmement étendu celui des objets intellectuels & moraux: que leur Langue étoit donc infiniment plus figurée qu'on ne penſe, & qu'on eſt en droit de prendre au figuré les termes phyſiques dont le ſens ſeroit en opoſition à ces con-

noissances, si on les bornoit au simple physique. Principe qui deviendra une clef d'autant plus intéressante de l'Antiquité, qu'à cet égard on n'avoit que des présomptions & rien d'assuré.

CINQUIEME OBJET.

DOGMES.

LEs Usages se divisent en deux Classes, les Civils & les Religieux: ceux-ci tiennent essentiellement aux Dogmes: on ne sauroit donc se former une juste idée de l'Antiquité & completter son Histoire & ses usages sans examiner quels furent les Dogmes des Peuples de la plus haute antiquité; quelle fut leur influence sur les usages & les Arts; quelle peut être leur origine; quel fut le raport des Peuples à cet égard.

On recherchera en même tems les sources de ce respect profond qu'eurent tous les Peuples anciens pour leurs Ancêtres & pour les usages qu'ils en avoient reçus; qu'ils maintenoient & se transmettoient de siécle en siécle, avec une soumission sans égale; comme si elles avoient une source divine & inconteſtable, & qu'il fût absurde d'en examiner l'origine.

SIXIEME OBJET.

LOIX AGRICOLES.

CE qui a raport à cet objet, n'étoit pas encore entré dans l'Histoire des Peuples: elle ne sauroit être cependant complette & certaine, sur-tout relativement à leurs origines, sans la connoissance des moyens que ces Peuples eurent pour subsister & pour s'agrandir.

Avant que d'agir, il faut vivre: comment donc pourrons-nous nous assurer qu'en tels tems & en tels lieux, il y eut de grandes Nations & des Empires florissans, si nous ne savons déjà qu'à cette époque ce sol étoit susceptible d'une grande culture; & qu'il étoit possédé par un Peuple qui en tiroit le plus grand parti? Sans cela, l'Histoire n'est qu'un amas d'incertitudes. D'ailleurs, les vertus & les vices des Peuples ont le plus grand raport avec le sol que ces Peuples

ples habitent, & avec la manière dont ils le cultivent ou dont ils le négligent. Les qualités morales des Peuples ſont donc ſujettes aux régles invariables du calcul le plus démontré.

Les Loix relatives à l'Agriculture nous occuperont d'une manière particuliè-re : nous raſſemblerons tout ce que nous trouverons à cet égard chez les Anciens : nous ferons voir l'origine & la cauſe de ces Loix ; & comment les Peuples qui les obſerverent, leur durent leur proſpérité & leur gloire.

Nous verrons qu'à cet égard les Peuples agricoles trouverent d'abord le Code le plus parfait ; & que celui qui ſubſiſte encore chez les Peuples les plus anciens de l'Aſie, n'eſt qu'une deſcendance de ce premier des Codes.

Nous y verrons encore quel rang tinrent chez tous les Peuples ceux qui étoient dévoués à l'Agriculture ; & que ce rang étoit parfaitement conforme à ce qu'éxigeoit l'Ordre Naturel des Sociétés, & auquel les Peuples de l'Europe même ſeront forcés de revenir, lorſqu'ils voudront perfectionner leurs Loix & leurs opinions, & tirer le plus grand parti de leur ſituation.

Quelquefois même nous apercevrons un contraſte affligeant entre les Générations qui fonderent ces Empires & les Générations modernes. Tandis que celles-là ne s'occupoient que de l'avenir, qu'elles préparoient des reſſources immenſes pour leurs deſcendans, qu'elles laiſſoient à leur poſtérité ſes héritages dans le meilleur état ; on verra celles-ci ne leur laiſſer ſouvent que des ruines, des friches & des dettes ; ne s'occuper que du préſent, & conſommer tout ce qui devoit perpétuer la ſource des richeſſes : mais nous ne nous arrêterons à ce douloureux ſpectacle, qu'autant qu'il faudra pour faire ſentir la néceſſité du remede.

SEPTIEME OBJET.

CALENDRIER, FÊTES ET ASTRONOMIE.

CET Objet trop négligé, ou qui du moins n'a jamais été conſidéré relativement à l'utilité dont il peut être pour l'Hiſtoire du Genre humain, tiendra une place conſidérable dans ces recherches, où l'on ſe propoſe de ſupléer à tout ce que l'on n'a pas dit, d'éclaircir & de démontrer ce que l'on n'a fait qu'entrevoir.

Nous verrons le Calendrier s'établir pour le bonheur des Hommes & pour la direction de tous leurs travaux, & ſur-tout pour ceux de l'Agriculture, ſe

régler sur l'institution même de la Nature, & se composer de Fêtes d'autant mieux nommées, qu'elles étoient, pour des Peuples agricoles, de vrais jours de Fête & de réjouissance, consacrés à la Divinité, source première de tant de biens.

Passant ensuite ces Fêtes en revue, nous ferons voir les tems & les motifs de leur établissement, & de quelle manière elles se sont conservées, sans que rien ait été capable de les abolir.

Nous les verrons même subsister encore parmi nous, mais nous présenter des objets infiniment plus intéressans: & au lieu de nous rapeller de simples événemens physiques, nous élever à des objets plus sublimes, & nous ramener à des idées intellectuelles très-supérieures aux premières vues qui les firent établir.

Dans cette portion de notre travail entreront divers Monumens de l'Antiquité, relatifs à cet objet, accompagnés d'explications nouvelles & intéressantes. Nous y montrerons, par exemple, de quelle maniere on peignit le Calendrier; d'abord sur les murs des Temples pour l'instruction des Peuples; ensuite sur des Monumens portatifs; comment ces représentations donnerent lieu à des Histoires allegoriques très-ingénieuses, telles que l'Histoire des Travaux d'Hercule & leur explication comme Emblême des travaux de la Campagne pour chaque mois de l'année: la Table d'Isis & son explication, comme Calendrier Egyptien: divers morceaux des Fastes d'Ovide relatifs au Calendrier.

L'origine de la Semaine, du Jour du repos & des Mois, &c. & tout ce que nous avons pu rassembler de Calendriers anciens.

A ceci se joignent quelques détails intéressans, relatifs à l'Astronomie ancienne.

D'un côté, les aperçus étonnans qu'avoient eus les Anciens, relativement à nos grandes découvertes modernes en Astronomie.

D'un autre, l'origine des Noms d'une grande partie des Constellations anciennes, & très antérieures aux Grecs.

L'Histoire de Thot, ou Mercure, qui avec tous ses symboles, le présentent de la manière la plus sensible comme l'Inventeur de l'Astronomie.

L'origine du nom des Planettes.

Des Recherches sur les Périodes Astronomiques inventées par les Anciens, & que mal à-propos on regarda comme historiques.

HUITIEME OBJET.

ARTS.

CETTE partie de nos Recherches ſeroit infiniment intéreſſante, ſi nous pouvions y rendre compte de la manière dont les Anciens opéroient dans la plûpart de leurs Arts, & ſur-tout dans ceux qui paroiſſent être perdus; mais on ſent très-bien que cet Objet enviſagé ſous ce point de vue, eſt au-deſſus de nos forces. Ce n'eſt donc point un Traité complet ſur les Arts des Anciens que nous annonçons ici; mais ſeulement la réunion d'un grand nombre d'Objets intéreſſans, relatifs à cette partie de l'Antiquité, & propres à y répandre plus de jour.

Nous traiterons, par exemple, de l'origine de la POESIE des Anciens & de l'origine de leurs meſures: nous ferons voir que les Vers grecs & latins furent calqués ſur les Vers Orientaux; & nous démontrerons que les Livres Hébreux contiennent des morceaux entiers écrits en vers héroïques & aléxandrins, en pieds métriques parfaitement analogues à ceux que compoſerent enſuite les Grecs & les Romains. Propoſition qui paroîtra peut-être ſurprenante au premier coup d'œil; mais qui deviendra tout au moins probable, dès qu'on ſe rapellera que les connoiſſances ſont venues de l'Orient.

La PEINTURE liée à la Poëſie, & la SCULPTURE antérieure à la Peinture, Arts qu'on lia étroitement aux Cérémonies ſacrées & à la Religion, feront une portion eſſentielle de nos recherches, dans leurs raports avec ce qui en fait l'objet, & ſur les cauſes qui porterent ces Arts à un ſi haut degré de perfection chez les Anciens.

Nous traiterons du grand & excellent uſage qu'ils firent de la MUSIQUE, & de leurs Principes ſur l'Harmonie auxquels ils ramenoient toutes leurs Inſtructions: d'où vinrent leurs grandes idées ſur les NOMBRES.

Ce qui nous conduira à l'origine & à l'uſage de la DANSE, & ſur-tout à ce qui regarde les Danſes ſacrées, & les Inſtrumens de Muſique.

Nous raſſemblerons également ici les Objets les plus intéreſſans ſur les MONNOIES & les MÉDAILLES des anciens, & ſur leur origine.

Leurs NAVIGATIONS & leur COMMERCE.

L'Origine du VERRE, & ſes divers uſages.

En un mot, tout ce qui paroît le plus utile pour éclaircir les Arts & les uſages de l'Antiquité, a droit à ces Recherches, & entrera dans cette portion de notre Travail.

OBJETS DÉTACHÉS,

OU MISCELLANEA.

LES Objets que nous venons de préſenter à nos Lecteurs, & qui forment entr'eux un Tout étroitement lié, dont les diverſes Parties ſe ſoutiennent & s'éclairent mutuellement, ne terminent cependant pas notre marche. de-là naiſſent nombre de Recherches, d'aperçus & de travaux utiles & intéreſſans, qui, ſans s'incorporer auſſi intimément avec l'enſemble que nous venons de parcourir, en ſont des conſéquences immédiates, ou des dévelopemens lumineux.

Tels ſont des TRADUCTIONS d'Ouvrages compoſés dans la haute Antiquité, & ſur-tout dans l'Antiquité allégorique, qu'on n'avoit pu rendre juſqu'ici avec l'exactitude néceſſaire, parce qu'on étoit privé des ſecours qu'offrent tous les Objets dont nous venons de traiter : comment en effet pouvoit-on rendre exactement des Ouvrages qui tiennent à la Langue primitive, au Génie allégorique & à l'Hiſtoire des premiers tems, dès que l'on n'avoit de tout cela que des idées imparfaites, & ſouvent fauſſes ? Ignore-t-on d'ailleurs que plus les Auteurs ont été anciens, & plus on a eu de peine à les entendre ? Dans les beaux jours de Rome, on ne comprenoit plus la Langue de NUMA : & du tems de XÉNOPHON & de PLATON, les Inſcriptions des tems d'HERCULE & de THÉSÉE étoient preſque inintelligibles.

Ceci doit être vrai, ſur-tout des Livres de MOYSE. Plus ils ſont anciens, & plus ils doivent être difficiles à entendre, ſoit relativement aux mots, ſoit par raport aux choſes connues de ſon tems auxquelles il fait alluſion, & qui ſont perdues pour nous : auſſi ſont-ils obſcurs en divers endroits, malgré les travaux de pluſieurs ſiécles pour les éclaircir. Mais plus ils ſont anciens, & plus par conſéquent ils ſe raprochent de la Langue Primitive : ils doivent donc devenir plus intelligibles, à meſure que l'on connoît mieux cette Langue; & plus ils font alluſion aux connoiſſances primitives, plus ils doivent devenir clairs & intéreſſans, à meſure que l'on a des idées plus nettes, plus diſtinctes de ces connoiſſances.

Auſſi nous ſerons en état de rendre d'une manière ſimple & naturelle nombre de paſſages & de morceaux de Livres Hébreux, de l'obſcurité deſquels ſont convenus les Critiques les plus diſtingués.

Ce travail ſera d'autant plus utile, qu'il jettera un grand jour ſur l'Antiquité par la liaiſon étroite qui régna néceſſairement entre les connoiſſances des Hébreux & celles de tous les Peuples contemporains les plus policés & les plus illuſtres de leur tems, tels que les Egyptiens, les Phéniciens & les Chaldéens. C'eſt ici un point de vue ſous lequel on n'a pas aſſez enviſagé ces Livres, & qui ſeul devroit les rendre précieux à tous ceux qui ſe piquent d'érudition & de connoiſſances.

Nous ne craignons pas que l'on nous objecte que ces Livres ne ſauroient être entendus d'un moderne, d'un homme confiné aux extrémités de l'Occident, & qui n'a pas vieilli parmi les Arabes, les Indiens, les Chinois, ou tel autre Peuple d'Aſie : qu'il eſt impoſſible d'entendre à préſent l'Hébreu mieux que dans le tems des LXX & des Commentateurs de l'Antiquité. Le dégré d'intelligence dans les Langues, requis pour entendre les Ouvrages de cette haute Antiquité, eſt indépendant de la connoiſſance méchanique que l'on objecte ; il eſt tel que l'éloignement des tems & des lieux ne peut lui porter aucune atteinte ; & que les Livres anciens, tels que ceux des Hébreux, peuvent être beaucoup plus clairs pour nous qu'ils ne l'étoient pour les LXX. & pour ceux qui les ont ſuivis ; enſorte que nous ſerions plus près qu'eux du ſiécle de Moyſe.

Lorſque la Verſion des LXX. parut, la Langue de Moyſe avoit vieilli ; déja on ne pouvoit l'entendre qu'avec peine : le fil des Langues étoit déja perdu, l'on n'avoit ſur-tout aucune idée de la Langue primitive. Les LXX. avoient donc moins de ſecours pour ſurmonter les difficultés qu'ils avoient à vaincre, dans un tems où il n'exiſtoit aucun Dictionnaire, aucune critique, aucune comparaiſon de Dialectes, aucun répertoire de mots anciens : auſſi, réduits ſouvent à deviner, on les voit héſiter, traduire le même mot de diverſes manières, chercher à rendre le ſens quand ils ne peuvent ſe former une idée des mots.

Dans ces derniers tems, au contraire, l'on s'eſt procuré des ſecours immenſes : l'on a diſcuté, peſé, fixé la valeur de chaque mot Hébreu ; on l'a déterminé par tous les Dialectes de cette Langue : Syriaque, Arabe, Chaldéen, aucune des Langues, en un mot, qui pouvoient éclaircir celle-là, n'a été négligée : les régles d'une ſaine critique ont été fixées ; & l'on a pu relever avec ſuccès la Verſion des LXX. dans une multitude d'endroits.

Nous pourrons également aller beaucoup plus loin par le rétabliſſement de la Langue & des Connoiſſances primitives, & par l'enſemble de nos recherches.

Les Livres ſacrés des Hébreux ne ſeront pas les ſeuls ſur leſquels nous répandrons de la lumiere par notre marche. Il en ſera à peu-près de même de la plûpart des Livres anciens, ſur-tout de ceux que nous avons indiqués dans l'article des Coſmogonies & des Théogonies comparées.

Nous ſerons en état, par exemple, de donner une Traduction de l'EDDA, de cette Mythologie des Enfans du Nord, écrite en vieux Runique, plus claire que celles que l'on nous en a données en diverſes Langues, & de l'accompagner d'un Gloſſaire qui expliquera nombre de ces mots allégoriques qu'on n'avoit pu entendre, & qui préſentera les raports frapans de la Langue dans laquelle l'EDDA fut écrit, avec les autres Langues, comme nous aurons fait voir les raports de cette Mythologie avec celles des autres Peuples.

Un grand nombre d'endroits des Poéſies d'ORPHÉE, d'HÉSIODE, d'HOMERE, &c. & des anciens Hiſtoriens, deviendront plus aiſés à traduire, plus clairs, plus intéreſſans par-là même.

II. L'on ne ſera donc pas étonné qu'une portion conſidérable de ces Miſcellanea ſoit compoſée d'OBSERVATIONS CRITIQUES que nous aurons eu occaſion de faire dans le cours de ces recherches pour rectifier des mépriſes juſques ici inévitables; & que ces obſervations donnent lieu à des diſcuſſions curieuſes & intéreſſantes.

III. Enfin ces recherches ſe terminent par un grand nombre de Morceaux ou DISSERTATIONS ſur des points d'Hiſtoire, de Chronologie, de Philoſophie ancienne, &c. liés avec tous les objets précédens, trop étendus pour faire corps avec eux, & trop intéreſſans pour être négligés.

CONCLUSION.

I°.

Utilité de ces Recherches.

Tel eſt le Tableau général & raiſonné des Recherches qui forment l'enſemble du Monde Primitif analyſé & comparé avec le Monde Moderne.

Nous oſons nous flater que nos Lecteurs le trouveront auſſi intéreſſant que vaſte & diverſifié ; qu'il leur inſpirera le deſir d'en voir le dévelopement ; qu'ils ne craindront pas de nous ſuivre dans des recherches qui offrent une perſpective auſſi nouvelle que ſatisfaiſante.

Ils ſe plairont à prendre avec nous le genre-humain au berceau ; à voir par quel moyen il ſortit de l'enfance, & s'éleva avec autant de rapidité que de ſuccès aux Arts néceſſaires & agréables, aux connoiſſances les plus utiles & les plus belles.

Comment il ſut ſe former une Langue adaptée à ſon état, à ſes beſoins ; peindre ſes idées à l'oreille, par le langage ; aux yeux, par l'Ecriture ; donner à la penſée & au ſon une permanence viſible & une ſtabilité auſſi durable que celle de l'Univers.

Comment cette invention admirable, hâta la réunion des Hommes en ſociété ; changeant leur foibleſſe individuelle en grandeur & en force, & les élevant ſans ceſſe au-deſſus de leur premier état.

Par quel moyen, triomphant des Saiſons & des Elémens, ils parvinrent à faire renaître ſans ceſſe leur ſubſiſtance ; à changer une Terre couverte d'eaux & de forêts, en Campagnes fertiles, d'où naiſſent des Générations & des reproductions qui ſe ſuccedent avec autant d'ordre que de continuité.

Ceux qui ont l'ame ſenſible, qui aiment le beau, l'honnête, l'utile, ne dédaigneront pas de deſcendre avec nous dans ces détails : ils ſeront impatiens de voir l'Antiquité ſe revêtir d'un nouveau luſtre, déployer à nos yeux une pompe dont on n'avoit qu'une idée très-imparfaite, rendre raiſon de tout ce qui exiſte, former un édifice brillant de ſageſſe & de lumière digne des Hommes qui l'éleverent, de la Nature qui y préſida, de la Puiſſance

infinie qui créa cet Univers pour le bonheur de ceux qui devoient l'habiter.

Avec quelle ſatisfaction ne verra-t-on pas les Monumens anciens reprendre une nouvelle vie, préſenter par-tout les traces les plus frapantes de la Sageſſe de leurs Auteurs, n'être plus un cahos de Fables abſurdes, injurieuſes à la Divinité, honteuſes pour l'humanité; l'Hiſtoire elle-même acquérir plus de certitude, & les débris des connoiſſances de ces premiers tems, ſe retrouver dans tout ce qui exiſte encore, & ſur tout dans les Langues: le Monde moderne s'enter ſur le Monde primitif; tous apuyés ſur la Nature & ſur ſon imitation, ne former qu'un tout dont la connoiſſance ſeule peut conduire les Hommes aux bornes les plus reculées que l'Humanité puiſſe atteindre.

Ces Recherches ne ſont donc pas un ſimple effet de la curioſité: elles deviennent indiſpenſables pour ceux qui voudront ſe livrer à l'étude & porter à un plus haut point d'évidence les connoiſſances qu'ils ont déja acquiſes. Elles accompagneront l'Homme de Lettres depuis les premiers pas qu'il fera dans cette carrière, juſqu'aux derniers: elles y répandront plus d'agrémens, plus d'intérêt, & les rendront moins pénibles & moins ſombres.

L'Etude des Langues en deviendra beaucoup plus aiſée. Cette étude à laquelle ſont obligés de ſe livrer des Citoyens de tout ordre, emporte les plus beaux jours de la vie; & ce qu'elle apprend ne laiſſe ſouvent qu'obſcurité dans l'eſprit: on eſt hors d'état de ſe rendre raiſon du peu que l'on ſait; & ce n'eſt pas là ce que des Êtres penſans doivent honorer du nom de *Savoir*.

Avec le ſecours de ces recherches, tout change de face. Rien dans les Langues qui n'ait ſa raiſon, & qui ne ſoit par-là d'un facile accès pour nous.

Les Elémens de l'Alphabet, puiſés dans la Nature, deviennent la racine du langage; chacun d'eux liés à ſes dérivés, eſt une clef qui en ouvre le ſens: on voit naître les noms de tous les objets qui nous intéreſſent, des Contrées que nous habitons, des montagnes que nous cultivons, des eaux qui arroſent nos campagnes & nos Villes: on les voit toujours déterminés par leurs qualités & par les reſſources que fournit l'inſtrument vocal pour les déſigner. On acquiert de cette manière, ſans peine & ſans dégoût, une prodigieuſe quantité de mots qui donneront la clef des Langues anciennes & modernes.

La comparaiſon des Alphabets de chaque Peuple, & ſur-tout la connoiſſance de la maniere dont les ſons & les intonations de l'inſtrument vocal ſe mêlangent ſans ceſſe, donneront la plus grande facilité pour lier entr'eux les mots de toutes les Langues qui apartiennent à une même famille, & pour n'en oublier jamais ni l'origine, ni la valeur.

La

La Grammaire universelle fondée sur la Nature, & aussi simple qu'évidente, prêtera en même tems son secours pour saisir & se rendre propres les Grammaires particulières de chaque Langue, puisqu'elles ne seront que des modifications de la grande Régle, apliquée aux circonstances physiques & particulières de chaque Peuple.

L'obstacle qu'opose les Langues aux progrès des Sciences, en se confinant dans une petite portion de l'Univers, ne portera plus la même atteinte à ces progrès.

Ces Langues elles mêmes trouveront ici de puissans secours pour se perfectionner, & pour rétablir l'énergie de la Langue Primitive. D'un côté, elles deviendront toutes beaucoup plus intéressantes, dès que l'on verra qu'elles n'ont aucun mot qui n'ait sa raison & qui ne peigne quelque objet. D'un autre, en retrouvant les racines de chaque Langue, on pourra rétablir la manière dont les composés s'en formoient dans les commencemens, & donner lieu à une multitude de mots propres à chaque Langue : & ces mots complettant les Familles peu nombreuses qui subsistent déjà, enrichiront nos Langues modernes, & leur donneront la plus grande supériorité sur celles de l'Antiquité qu'on admire le plus.

Les Monumens de l'Antiquité étant mieux entendus, deviendront plus intéressans, & se liant étroitement avec nos connoissances, on n'aura plus à craindre, à leur égard, les funestes effets des dégradations de toute espèce, auxquelles ils ont été exposés ; dégradations inévitables quand on en ignoroit l'énergie & l'utilité, & dont on ne peut les garantir qu'en les liant avec nos connoissances les plus essentielles. Ceux qui ont résisté jusqu'ici aux ravages du tems & de l'ignorance, rajeunis en quelque sorte par ces nouvelles vues, & devenus nécessaires pour tous les états, passeront à la postérité la plus reculée : leur lumière ne s'éteindra plus.

Le Génie allégorique de l'Antiquité, ses symboles, sa Mythologie étant rétablis dans leur premier lustre, & n'offrant plus un amas de Fables absurdes, seront d'une ressource infinie non-seulement pour l'intelligence de l'Antiquité, mais aussi pour la perfection des Arts, de la Poësie, de la Peinture, &c. Ces Arts y puiseront une multitude de connoissances qui répandront sur eux plus de variété, de sublimité, d'énergie & d'intérêt : leurs symboles & leurs emblêmes, en se raprochant, ou, pour mieux dire, en se liant à la vérité, acquerront plus de beauté & de grandeur. On n'y verra plus une simple imitation de Fables triviales, absurdes, fruits d'une Religion corrompue ou bizarre, mais l'imitation noble & touchante des grands effets de la Nature,

de l'ordre admirable qui y préside, de son influence sur tous les Etres & dans tous les siécles, & aussi intéressante pour nous qu'elle pouvoit l'être pour les Anciens. Ces beautés nous fraperont d'autant plus, que tout ce qui nous touche, & qui est du ressort des sensations, l'emporte infiniment sur ce qui ne regarde que les tems passés, ou qui ne parle qu'à l'esprit & à la mémoire.

Il résulte de ces recherches un genre d'avantages très-supérieurs à ceux dont nous venons de parler, & propres sans doute à rendre les autres plus intéressans.

Dans tout ce que les Hommes ont fait, & dans tout ce qu'ils ont inventé, ils se proposerent toujours leur bonheur : mais les générations actuelles, ainsi que les futures, ne sauroient prospérer en imitant leurs Ancêtres, qu'autant que ceux qui leur tracerent la route, ne se seront pas fait illusion.

Ainsi, en même tems que l'on étudie l'Antiquité, il faut pouvoir la juger : seul moyen de perfectionner le dépôt qu'elle nous a transmis.

Mais comment juger l'Antiquité ? comment s'assurer de la bonté & du mérite des connoissances qu'elle nous a transmises, de ses Arts, de ses maximes, de ses opinions, de ses institutions, de ses loix, des idées qu'elle se formoit du Sage, & d'un Peuple heureux, des diverses Classes d'une Nation & de leurs droits respectifs, de la paix & de la guerre, de ce qui constitue la gloire & la grandeur des Etats ? Comment, dis-je, en juger sans un Principe antérieur à toutes ces institutions, sans une Règle invariable, à laquelle on puisse ramener toutes ces choses, sans une base ferme & connue dont on ne puisse point se départir, sur laquelle s'éléve la masse des Institutions seules convenables à l'Homme ?

En ramenant par ces recherches les Connoissances humaines aux besoins des Hommes, & en les soumettant toutes à l'Ordre Naturel qui décide impérieusement du sort des Peuples, ils y aperçoivent la vraie route de leur félicité : ils voient quelle confiance ils doivent avoir dans tout ce qui les a précédé & dans tout ce qu'on leur a présenté comme la source du bonheur & comme régle de leur conduite. Parvenus par ce moyen aux vrais Principes de la félicité publique, & les fixant à jamais, on verra s'élever sur une base immuable cette prospérité des Etats qu'on s'imaginoit si mal-à-propos être assujettie irrévocablement aux vicissitudes humaines & dépérir nécessairement après être parvenus au plus haut dégré de la grandeur & de la gloire : préjugé aussi vain, aussi absurde & plus pernicieux encore qu'aucun

de ceux que nous combattons dans ces recherches. Les Nations ne seroient plus exposées à être effacées de dessus la face de la Terre ; & chaque génération succédant sans trouble & sans orages à toutes celles qui la précéderent, jouiroit paisiblement du fruit de leurs travaux & de leurs découvertes ; & ajouteroit sans cesse à la masse de ses lumières & de sa sagesse. Récompense douce à notre cœur, & qui prouveroit qu'aucune portion du savoir & de la littérature n'est inutile, dès qu'on saura la raporter à son véritable but, l'Instruction & le bonheur.

II°.

CERTITUDE DU SUCCÈS DE CES RECHERCHES.

Plus ce Tableau est intéressant, plus les avantages que l'on doit retirer de son exécution sont nombreux & considérables, & plus il est à desirer que les résultats en soient infaillibles & le succès assuré.

Nous n'aurons donc rien fait, si nous n'établissons en même tems la certitude de notre succès sur des preuves satisfaisantes pour le Lecteur, & propres à dissiper les doutes qui se présentent si naturellement à la vue de recherches qui paroissent non-seulement au-dessus des forces d'un Homme, par leur immensité, mais même absolument impossibles.

Ici tout concourt à plaider en notre faveur, & à nous donner gain de cause.

1°. Personne n'a encore soutenu que ces découvertes impliquassent contradiction : il n'implique point contradiction que toutes les Langues ayent une commune origine, que les Alphabets soient nés d'un seul, que la Mythologie ait eu une source raisonnable. Tout ce qui n'implique point contradiction, peut être : tout dépend donc ici de la nature des moyens que l'on employe pour y parvenir.

2°. Ceux dont nous nous servons & sur lesquels s'éléve tout notre Travail, ne peuvent être plus simples : ils ne supposent aucune connoissance nouvelle, aucune découverte surprenante, aucun genre de preuve impossible à trouver, aucun Monument qui ne subsiste plus : ce qui est connu, ce qui s'est transmis jusqu'à nous & que l'on possède, suffit pour conduire à cette multitude de résultats.

3°. Tout ce que nous dirons a été cherché par des Savans de tout pays & de tout siécle : l'on n'a jamais cru qu'il fût impossible de le trouver.

4°. Peut-être même ne dirons-nous rien qui n'ait été avancé par quelqu'un d'eux, & qui ne l'ait été comme des vérités inconteſtables. Ainſi tous nos Principes & la plûpart de nos découvertes ſe trouveront apuyées du ſuffrage de divers Savans qui les ont preſſenties, ou qui chercherent à les établir.

Nous ſerons donc continuellement apuyés ſur deux genres de preuves qui doivent prévenir avantageuſement notre Lecteur : la *Raiſon* & l'*Autorité*.

Si cependant notre Ouvrage a le mérite de la nouveauté, s'il eſt rempli de découvertes inconnues, il n'aura ce mérite que par ſon enſemble, que par des détails que cet enſemble pouvoit ſeul amener, détails qui démontrent avec la plus grande évidence ce que juſqu'ici on n'avoit pu que preſſentir ou apercevoir plutôt comme des choſes ſuſceptibles de démonſtration que démontrées.

5°. Ainſi le défaut de ſuccés dans nos Prédéceſſeurs eſt une objection ſans force, puiſqu'ils ont vu, quoique d'une manière confuſe & détachée, les grandes vérités que nous publions ; & que, s'ils ne ſont pas parvenus aux mêmes réſultats, c'eſt qu'il n'ont jamais enviſagé ces objets dans l'état de réunion ſous lequel nous les avons conſidérés. La vérité ſe faiſoit ſentir à eux avec une force irréſiſtible ; les moyens ſeuls leur manquoient pour la propoſer avec cette clarté qui entraîne la conviction, ſans laiſſer aucun lieu au doute. On pourroit s'autoriſer ici du témoignage d'une foule de Grands Hommes qui déſiroient avec ardeur qu'on s'occupât enfin ſérieuſement de ces recherches, & de l'exemple d'une multitude d'autres qui, d'après leur propre expérience, n'avoient aucun doute ſur la vérité de la plûpart des Propoſitions que nous avons avancées, & qui ont cependant le plus étonné : telle eſt celle qui poſe en fait le raport & l'origine commune des Langues.

6°. Tout ſe réduit donc ſimplement à comparer méthode à méthode, & à ſavoir ſi celle que nous ſuivons eſt meilleure que celle qu'ils ont ſuivie ; mais pourquoi ne le ſeroit-elle pas, puiſque nous avons profité de tout ce qu'ils ont dit, évité leurs fautes, pris un champ beaucoup plus vaſte, adopté des Principes plus lumineux & plus féconds ? Nous aurons ſur-tout fait voir le néant de ces expreſſions *hazard*, *uſage*, *corruption*, avec leſquels on croyoit rendre raiſon de tout dans les Langues : ces mots ſeront bannis d'ici, comme on les a déjà bannis de diverſes Sciences où ils s'étoient gliſſés auſſi mal-à-propos.

7°. Enfin la rapidité de notre marche, la multitude de nos découvertes, l'harmonie qui régne entre toutes les parties de nos recherches, quelque diſparates qu'elles paroiſſent, la manière dont elles s'apuient mutuellement ;

la facilité avec laquelle le Lecteur nous ſuit à travers les recherches les plus profondes, les plus capables d'effrayer ; l'attrait qu'il y trouve, la ſatisfaction qu'il goûte à la vue du ſpectacle qu'elles lui offrent ; ſon deſir que ces explications ſoient vraies, lors même qu'il craint le plus de ſe faire illuſion : toutes ces conſidérations doivent raſſurer ſur la certitude de nos ſuccès & perſuader que nous ſommes dans le vrai chemin.

Ce n'eſt pas ainſi que l'on marche lorſque l'on a manqué ſa route : les obſtacles ſe multiplient ; les prétendus Principes deviennent ſtériles ; la perſpective eſt confuſe, embrouillée, les fauſſes routes enfin & les exceptions deviennent trop fréquentes pour qu'on puiſſe faire beaucoup de chemin & n'être pas forcé de renoncer à l'Ouvrage.

Mais lorſque l'on trouve par-tout l'UNITÉ dans le Principe, & la DIVERSITÉ la plus grande, la plus ſatisfaiſante, la plus concordante dans les conſéquences ; & que celles-ci s'étendent ſans ceſſe & deviennent toujours plus nombreuſes & plus intéreſſantes, on peut être aſſuré que l'on eſt dans le chemin du vrai.

L'on pourroit encore alléguer ici divers avantages particuliers qui ont concouru au ſuccès & à l'accélération de cet Ouvrage ; mais le détail en ſeroit trop long.

Enfin, lors même que l'on ne conſidéreroit tout ceci que comme un ſyſtême, il ſeroit encore digne de la plus grande attention, dès que toutes les Connoiſſances humaines, toutes les Langues, toutes les Traditions, toutes les portions de la Mythologie s'y claſſent ſans peine & ſans effort ; qu'il rend raiſon de tous ces objets, & qu'il en facilite l'étude. N'eſt-ce pas tout ce que l'on peut attendre d'un ſyſtême ? & celui-ci étant le plus commode, le plus naturel, le plus vraiſemblable de tous ceux que l'on aura imaginés juſqu'ici, ne mériteroit-il pas par cela ſeul un favorable accueil du Public, en attendant que la vérité elle-même vînt le confirmer ou le rectifier ?

J'ai dû être d'autant plus aſſuré du ſuccès, que je n'ai point cherché à faire un tableau idéal & chimérique : c'eſt la vérité ſeule que je me ſuis propoſée pour but & pour guide : je n'ai rien négligé pour parvenir juſqu'à elle ſans m'égarer. On verra dans la ſuite de cet Ouvrage les Régles que je me ſuis preſcrites pour échaper à toute illuſion, à tout eſprit ſyſtématique. J'aurois rougi de ne préſenter aux Hommes que des conjectures : j'aurois cru leur manquer. La vérité ſeule a de légitimes droits ſur nos recherches & ſur nos hommages ; lui ſubſtituer des ſupoſitions vaines & frivoles, c'eſt ſe tromper ſoi-même, c'eſt bâtir ſur le ſable.

Je ſuis cependant très-convaincu que malgré l'attention la plus ſcrupuleuſe, malgré l'amour le plus vif pour la vérité, malgré la crainte de me tromper, malgré la critique de mes amis, je n'aurai pas aperçu toutes les vérités que j'euſſe pû développer ; que j'en aurai affoibli d'autres ; que je ſerai tombé dans des inexactitudes & même dans des erreurs. Mais quel Homme oſeroit ſe flater d'avoir tout vû, tout peſé, tout diſcuté ? Auſſi recevrai-je avec la plus vive reconnoiſſance, les critiques que l'on fera de ce que j'expoſe aux yeux & au jugement du Public.

Mais qu'il me ſoit permis de repréſenter à ceux qui voudront me juger & décider de la fortune de mon Ouvrage, que pour leur propre gloire & pour l'avantage du Public, ils doivent diſtinguer avec ſoin les Principes que je poſe, des preuves dont je les appuie : qu'ils ne doivent pas rejetter ceux-là, uniquement parce que celles-ci contiendroient des erreurs : ni attaquer d'une maniere vague ces recherches, comme n'étant apuyées que ſur des conjectures que rien ne pourroit juſtifier ; ainſi que je l'ai vu pratiquer envers des Ouvrages eſtimables & utiles. Plus une ſage Critique eſt avantageuſe & néceſſaire, plus celle qui ne tombe que ſur des généralités & qui n'éclaircit rien, eſt funeſte : elle ne ſert qu'à arrêter le ſuccès de ceux qui la redoutent, & à écarter du bon chemin ceux qui ſe laiſſent ſurprendre par ces jugemens précipités.

Si, contre toute aparence, j'avois le malheur d'être attaqué par des Cenſeurs pareils, & ſi je ne trouvois, pour me ſervir des expreſſions d'un Savant diſtingué dont l'encouragement m'a été d'un grand ſecours, que des mains qui me repouſſaſſent, je ne répondrois rien ; je laiſſerois au Public le ſoin de prononcer entr'eux & moi.

Ce Travail eſt ſur-tout conſacré aux Jeunes-Gens. Formés pour le vrai, avides de le connoître, mais trop ſouvent rebutés par la longueur du chemin & par l'incertitude du ſuccès, ils trouveront ici une route plus ſure, plus aiſée. Avec le même tems, ils pourront recueillir des fruits plus ſatisfaiſans & plus nombreux : en voyant ſans ceſſe d'où ils ſont partis, où ils vont, & le chemin qu'ils ont déjà parcouru, ils ſeront toujours en état de ſe rendre compte de leurs progrès.

Comme eux j'ai été jeune, comme eux j'ai voulu acquérir des Connoiſſances ; mais j'ai eu peut-être plus de difficultés à vaincre qu'aucun autre. C'eſt ſur-tout à ces difficultés que je dois les Recherches que je mets ſous les yeux du Public. Obligé, pour ſaiſir chaque objet que j'ai voulu conoître, d'en faire une analyſe exacte, & de remonter à des principes ſimples, j'ai été

forcé de ſuivre une route nouvelle, de raſſembler tout, de comparer tout, de remonter à l'origine de tout.

Il réſultera de-là qu'un Ouvrage qui paroît au premier coup-d'œil n'être fait que pour ceux qui ont de grandes connoiſſances, deviendra le Livre Claſſique de tous ceux qui voudront ſavoir quelque choſe: & n'exigeant qu'un dégré d'attention ordinaire, il pourra faire non-ſeulement l'occupation de ceux qu'on deſtine aux Sciences les plus profondes, mais encore de tous ceux qui n'aſpirent qu'à orner leur eſprit & à ſavoir quelque choſe de plus que leur Langue maternelle & que l'Hiſtoire du jour.

Je tâcherai d'être fort court, & de m'exprimer avec le plus de préciſion poſſible: cela ne me ſera pas difficile, ſi j'ai la vérité de mon côté: elle va toujours en avant par le chemin le plus droit & le moins embarraſſé. Je ſerai encore d'autant moins étendu, que les diverſes parties de ces recherches ſe ſerviront mutuellement de preuves, & épargneront des répétitions qui ſeroient indiſpenſables s'il les falloit établir ſéparément.

Cependant quelque conciſion que j'emploie, quelque peu d'extenſion que je ſois obligé de donner à mes principes & à leurs preuves pour les rendre ſenſibles, on ſera peut-être étonné de la complication de cet Ouvrage & de l'étendue de ſes détails.

Mais ſi l'on conſidére qu'il s'agit d'une matiere qui paroit abſolument neuve, qu'il faut la préſenter d'une maniere qui frape & qui donne le moins de priſe aux objections; qu'on y parcourt un grand nombre de ſiécles; que l'Antiquité ne pouvoit s'expliquer que par la réunion de tout ce qui la compoſe; on jugera peut-être qu'il eût été difficile de ſe reſſerrer davantage, de réunir tant de choſes en ſi peu d'eſpace, de parvenir auſſi vîte à un but ſi éloigné, & d'y arriver par une route auſſi unie & auſſi intéreſſante.

Elle eſt devenue d'autant plus agréable & plus aiſée, que j'ai eu le bonheur de trouver des ſecours ineſtimables dans le zéle, les lumières, les belles Bibliothèques & l'amitié d'un grand nombre de Perſonnes reſpectables par leurs rares Connoiſſances & par l'empreſſement avec lequel elles favoriſent les progrès des Arts & des Sciences, qui non-ſeulement m'ont honoré de leur encouragement & de leur Critique ſage & lumineuſe, mais qui m'ont communiqué & me communiquent tous les jours des Ouvrages rares & précieux ſans leſquels mes Recherches auroient été imparfaites. Je me fais un devoir & une gloire d'en ajouter ici les Noms dans le même ordre dans lequel j'ai eu l'avantage d'en être connu & favoriſé.

M. l'Abbé Barthelemi, de l'Académie des Inſcriptions, Garde des Médailles du Roi.

M. l'Abbé de Villefroy, Profeſſeur Royal en Hébreu, &c.

M. Le Roux des Hauteraves, Profeſſeur Royal en Arabe.

M. Abeille, ancien Secrétaire de la Société d'Agriculture de Bretagne, &c.

M. Dupont, Auteur des Ephémérides du Citoyen.

M. le Marquis de Mirabeau, plus connu encore par le nom glorieux d'*Ami des Hommes.*

M. de Borville, Avocat, & de la Société d'Agriculture de Chartres, auquel ces recherches doivent infiniment & à tous égards.

M. André, Bibliothécaire de M. Dagueſſeau, Doyen du Conſeil d'Etat.

M. de la Curne de Sainte-Palaye,
M. l'Abbé Arnaud,
M. de Foncemagne,
M. de Bréquigny,
} de l'Académie des Inſcriptions & de l'Académie Françoiſe.

M. le Préſident de Brosses, de l'Académie des Inſcriptions, &c.

M. Bauzée, de l'Académie Françoiſe.

M de Keralio, Major de l'Ecole Royale Militaire.

M. de la Grenée, ancien Bibliothécaire de Saint Victor.

MM. Bergier, Freres.

M. de Floncel, de XXIV Académies d'Italie, &c. qui s'eſt formé une Bibliothèque de Livres Italiens, de 15000 Volumes.

M. l'Abbé Mercier, Bibliothécaire de Sainte Genevieve.

M. Caperonnier, Profeſſeur Royal en Grec & Bibliothécaire du Roi.

M. le Baron d'Holbach.

M. l'Abbé Baudeau, premier Auteur des Éphémérides du Citoyen.

M. Grivel, connu par divers Ouvrages intéreſſans.

M. le Chevalier de Romances, Officier des Gardes-Françoiſes.

M. de la Sauvagere, Chevalier de Saint Louis, de l'Académie de la Rochelle, &c.

M. l'Abbé Rives, Bibliothécaire de M. le Duc de la Valliere.

M. Dromgold, Chevalier de Saint Louis.

M. le Comte d'Hautefort, Grand d'Eſpagne, &c.

M. l'Abbé le Blond, de l'Acad. des Inſc. & Sous-Bibliothécaire du Col. Mazarin.

Et nombre d'autres dont j'ajouterois auſſi les Noms ici, ſi je ne conſultois

que

que ma reconnoiſſance pour l'intérêt qu'ils prennent à cet Ouvrage & à ſon Auteur.

M. Desaint, Libraire, que la mort a enlevé trop vîte à ſes Amis, qui s'intéreſſoit vivement au ſort de cet Ouvrage, & pour la mémoire duquel je conſerverai toujours un précieux ſouvenir.

Omettrois-je que des Savans Etrangers, & ſur-tout des Anglois, ont également aprouvé & favoriſé mes Recherches ? tels que

M. de la Broue, Chapelain de LL. HH. PP. à Paris.

Mylord Lowth, Evêque d'Oxford, auteur des Diſſertations ſur la Poëſie des Hébreux, qui ont trouvé en M. Michaëlis un digne Commentateur.

M. de Majendie, Docteur & Prébendaire de Worcheſter, &c.

M. le Docteur Maty, Garde du Muſée Britannique.

M. le Docteur Sharp, de la Société Royale, & de celle des Antiquaires que la République des Lettres vient de perdre, & qui jouiſſoit avec tant de juſtice d'une haute réputation.

Divers Savans de cette Nation y ont ajouté des préſens en Livres Anglois, & même de leur compoſition, relatifs à ces Objets ; tels que

M. le Docteur Franklin de l'Académie Royale des Sciences.

M. le Docteur Morton, de la Société Royale de Londres, &c.

M. Anſelin Bayly.

M. le Docteur Percy.

Je dois des Obſervations très-judicieuſes ſur ce Plan Général à une Dame Angloiſe, Deſcendante du célèbre Chevalier Cotton.

Je pourrois nommer auſſi quelques Habitantes de Paris qui ont eu aſſez de complaiſance pour écouter la lecture de mes Recherches ſur les Objets les plus ſecs en aparence & les moins flateurs, & au goût deſquelles cet Ouvrage devra beaucoup.

J'ai eu encore l'avantage d'éprouver de la part de MM. les Artiſtes le même empreſſement & les mêmes facilités pour la portion de cet Ouvrage qui les concerne.

Un Concours auſſi flateur & auſſi général ne peut qu'être du plus heureux augure pour le ſuccès de l'Ouvrage dont nous donnons ici le Plan.

TABLE ANALYTIQUE
DU
PLAN GÉNÉRAL ET RAISONNÉ.

INTRODUCTION *page* 1
Difficulté des recherches ſur l'Antiquité. 2
Aplanies par un lien commun. 3
En quoi ce lien conſiſte. 4
Facilités qu'il fournit. 5
Titre de l'Ouvrage qui en réſulte & juſtification de ce titre. 7
DIVISION générale en deux CLASSES. *ibid.*
I. CLASSE, relative aux MOTS. 8
diviſée en X Objets. *ibid.*
I. OBJET. PRINCIPES du Langage & de l'Ecriture. 9 *ibid.*
Analyſe de l'Inſtrument Vocal. *ibid.*
Eſt la ſource 1°. immédiate des premiers mots & médiate des autres. 10
2°. de l'Ecriture. 11
L'Art Etymologique qui en réſulte fondé ſur des Loix invariables. 11 13
II. OBJET. GRAMMAIRE Univerſelle. 15
Ses Régles, immuables. *ibid.*
Sa définition. 16
Vœu de la Parole. 17
Parties du Diſcours & définition de chacune. *ibid.*
Remarques ſur quelques-unes, ſur les Articles, les Pronoms, &c. & qu'il n'y a qu'un ſeul VERBE. 18.
III. OBJET. DICTIONNAIRE PRIMITIF. 20
Ses Elémens, réels. *ibid.*
Aiſés à aprendre. *ibid.*
Caracteres qu'ils réuniſſent. 21
Comment les mots y ſeront diſtribués. 22
Premier de ſes mots, A. 23
Sa valeur comme Voix. *ibid.*
—— Comme Cri. *ibid.*
—— Comme Verbe 25
—— Comme Prépoſition 26
—— A la tête des Mots. *ibid.*
—— Comme Article. 27.
—— Chez les Orientaux. *ibid.*
Uſage qu'en fait CADMUS. 28
Sa forme. 29
IV. OBJET. Dictionnaire COMPARATIF. 30
Comment la Langue devint pluſieurs. *ibid.*
De-là I°. Hiſtoire des Langues. 32
Liſte des Langues analyſées ici. 33
2°. Dictionnaire Comparatif compoſé de FAMILLES de mots; leur arrangement. 34
Utilité de ces Familles. *ibid.*
V. OBJET. Dictionnaire Étymologique de la LANGUE LATINE. 36
Diviſé en IV. Claſſes. *ibid.*
Son étude facilitée ſinguliérement par-là. *ibid.*
Étymologies des mots Latins 37
FŒMINA, Femme. *ibid.*
DELIRIUM, délire. *ibid.*
AUGUR, augure. 38
AVENA, avoine. *ibid.*
POST, après. 39
VI. OBJET. Dictionnaire Étymologique de la LANGUE FRANÇOISE. 40
Son utilité. *ibid.*
Pourquoi cet Ouvrage reſtoit à faire. *ibid.*
Combien celui-ci eſt intéreſſant 41
Sa Diviſion en pluſieurs Claſſes. *ibid.*
Étymologie du mot LETTRE. *ibid.*
—— du mot ACADÉMIE. *ibid.*
Mots François venus du Latin. 42
Mots communs aux François & aux Grecs. 43
—— & aux Celtes. 44
—— & aux anciens Francs. 45
—— & aux Orientaux. *ibid.*
Mots compoſés par les François. 47
VII. OBJET. Dictionnaire Étymologique de la LANGUE HÉBRAÏQUE. 48
Nouveauté d'un pareil Ouvrage. *ibid.*
L'Hebreu ne peut être la Langue primitive & pourquoi. *ibid.*
NOMS, ſeuls mots primitifs. 42

Combien cette Langue deviendra aisée par cette méthode. *ibid.*
Exemple de mots Hébreux regardés mal à-propos comme primitifs. 50
VIII. OBJET. Dictionnaire Étymologique de la LANGUE GRECQUE. 52
Son utilité. *ibid.*
Exemples de mots Grecs pris pour radicaux & qui sont composés. *ibid.*
Racines Grecques qui sont communes aux Celtes & aux Orientaux. 53
Mots Grecs regardés comme racines & qui sont des dérivés. *ibid.*
Famille Grecque née du primitif MAR. 54
Calcul qui démontre le prodigieux retranchement à faire dans les prétendues Racines des Langues. 55
IX. OBJET. Dictionnaire Etymologique des NOMS PROPRES & APELLATIFS. 56
Aucun de ces noms imposé au hazard.
Tous significatifs dans la Langue où ils naquirent. *ibid.*
Points de comparaison nécessaires pour rétablir leur valeur. *ibid.*
Ces Noms seront classés par Familles sous les mots primitifs. 57
Utilité de ce Dictionnaire. *ibid.*
Origine du nom des CELTES *ibid.*
Origine du nom de PARIS. 60
X. OBJET. BIBLIOTHÉQUE ETYMOLOGIQUE, ou des Auteurs relatifs à ces Objets. 62
Forme qu'elle aura. *ibid.*
Multitude d'Auteurs qu'on y verra. 63
Sur-tout de ce siéele : & pourquoi il en fournit un aussi grand nombre. *ibid.*

II. CLASSE.

Ouvrages relatifs aux CHOSES. 64
Divisés en II. Branches. *ibid.*

I. BRANCHE. *ibid.*

ANTIQUITÉ ALLÉGORIQUE. *ibid.*
En quoi consiste & divisée en VI. OBJETS. 65
I. OBJET. GÉNIE SYMBOLIQUE & Allégorique de l'Antiquité. 66
Sa définition. *ibid.*
Donne le ton à l'Antiquité. *ibid.*
Nécessaire pour la connoître. 67
Comment rétabli ici. *ibid.*
II. OBJET. MYTHOLOGIES & FABLES SACRÉES. *ibid.*
L'Allégorie y domine. *ibid.*
Elle en est la clé, & y répand le plus vif intérêt. 68
Tableaux qui en résultent, & qui en changent la face. 69
III. OBJET. COSMOGONIES & THÉOGONIES. 70
Pourquoi devenues obscures. *ibid.*
Enumération de celles que l'on comparera & expliquera. *ibid.*
IV. OBJET. PEINTURES SYMBOLIQUES & BLASON. 71
Preuves de leur existence, chez les Anciens. *ibid.*
Comment ces Objets s'éclaircissent & se classent par cet ensemble. 72
V. OBJET. DOCTRINE SYMBOLIQUE DES NOMBRES. *ibid.*
Avoit été mal envisagée. *ibid.*
Vraie idée qu'on doit s'en former. 73
Son utilité. *ibid.*
VI. OBJET. Dictionnaire des HIÉROGLYPHES & des Emblêmes, avec leurs Figures. *ibid.*
C'est le résultat des Objets précédens. *ibid.*
Monumens qui y seront fondus. *ibid.*
Arrangement des Objets qu'il offrira. 74
Exemple pour ce Dictionnaire : deux CORNEILLES, Symbole du mariage. *ibid.*
2°. de Mars & Vénus. *ibid.*
Et pourquoi. 75
Formule qui en naquit chez les Grecs. *ibid.*

II. BRANCHE.

ANTIQUITÉ HISTORIQUE 76
Sa division en VIII. OBJETS. *ibid.*
Quatre Questions qui les précedent. *ibid.*
1°. Nécessité de l'analyse des Langues pour éclaircir l'Histoire des Peuples. 77
2°. Si les Arts & les connoissances de premier besoin datent de l'enfance du Monde. 78
3o. Jusqu'à quel point ils avoient été portés dans la Langue primitive. 79
4°. Conduite opposée des Peuples à l'égard de l'Ordre naturel. 80
I. OBJET. GÉOGRAPHIE. 81
Tous les Peuples venus de l'Asie. *ibid.*

Contrées habitées à raiſon de leur fertilité. *ibid.*
II. OBJET. CHRONOLOGIE. *ibid.*
Comparaiſon de toutes les Chronologies : moyen ſûr de les débrouiller. *ibid.*
Vues nouvelles ſur celles des CHINOIS, des EGYPTIENS, des BABYLONIENS, &c. 82
III. OBJET. HISTOIRE. *ibid.*
Diviſée en Tems communs à tous les Peuples, & tems propres à chacun. *ibid.*
Clarté qui en réſulte. *ibid.*
IV. OBJET. USAGES & MOEURS. 83
Les mêmes chez tous les anciens Peuples. *ibid.*
Peuples Primitifs avoient déjà très-étendu le Dictionnaire des Mots figurés. *ibid.*
V. OBJET. DOGMES. *ibid.*
Leur connoiſſance néceſſaire pour l'Hiſtoire. *ibid.*
Leur origine & leur influence. 84
Leur raport chez les anciens Peuples. *ibid.*
VI. OBJET. LOIX AGRICOLES. *ibid.*
Entrent ici la premiere fois dans l'Hiſtoire des Peuples & pourquoi. *ibid.*
Progrès des Anciens à cet égard. *ibid.*
VII. OBJET. CALENDRIER, FESTES ET ASTRONOMIE. 85
Calendrier inventé pour les beſoins des Hommes, & réglé ſur la Nature. *ibid.*
Motifs des Fêtes. *ibid.*
Monumens relatifs à ces objets. *ibid.*
Travaux d'Hercule. *ibid.*
Noms des Conſtellations. 86
Mercure & ſes Symboles. *ibid.*
Noms des Planétes. *ibid.*
Périodes Aſtronomiques. *ibid.*
VIII. OBJET. ARTS. *ibid.*
Poëſie, Peinture & Sculpture. *ibid.*
Muſique, Danſes ſacrées, &c. 87
Monnoies, Navigation, Verre, &c. *ibid.*
OBJETS détachés ou MISCELLANEA. *ibid.*
Antiquité mieux connue & ſa Langue mieux entendue aujourd'hui qu'autrefois. 83
Traduction de divers Morceaux des Livres Hébreux. *ibid.*
De l'EDDA ou Mythologie du Nord. 89
D'ORPHÉE, d'HÉSIODE, &c. *ibid.*
Obſervations Critiques, &c. *ibid.*
Diſſertations. *ibid.*

CONCLUSION.

I. ART. Utilité de ces Recherches. 90
Intérêt qu'on y trouvera. 91
II. ART. Certitude du ſuccès de ces Recherches. 83
Motifs qui l'aſſurent. *ibid.*
On n'a cherché que la vérité. 96
Ce que doivent ſe propoſer ceux qui honoreront ceci de leur Critique. *ibid.*
Ces Recherches deſtinées aux Jeunes Gens. 97
Et aux Dames. 98
Noms des PERSONNES qui ont aidé de leurs Bibliothèques, &c. l'Auteur : à PARIS. 99
Et d'ANGLETERRE *ibid.*

ALLÉGORIES ORIENTALES,

OU

LE FRAGMENT DE SANCHONIATON,

QUI CONTIENT

L'HISTOIRE DE SATURNE,

SUIVIE DE CELLES

DE MERCURE ET D'HERCULE,

ET DE SES DOUZE TRAVAUX,

AVEC LEUR EXPLICATION,

Pour servir à l'intelligence du GÉNIE SYMBOLIQUE *DE L'*ANTIQUITÉ.

Le titre ci-dessus doit être placé dans le premier Volume, à la fin de la Table Analytique.

EXPLICATION

DE

TROIS ALLÉGORIES ORIENTALES.

INTRODUCTION.

» AVANT ſon départ, Saturne, dit DIODORE de Sicile (1), laiſſa à Iſis » l'adminiſtration générale de ſon Etat, déja parfaitement réglé. Il lui donna » pour Conſeiller & pour Miniſtre Thot ou MERCURE, le plus ſage & le » plus fidéle de ſes Amis ; & pour Général de ſes Troupes, HERCULE, qui » tenoit à lui par la naiſſance, homme d'ailleurs d'une valeur & d'une » force de corps prodigieuſes. »

Telle eſt la réunion de trois Divinités Payennes, dont l'une eſt Egyptienne, l'autre Phénicienne, & la troiſiéme Grecque, & dont l'Hiſtoire eſt également difficile à entendre.

Toutes les trois ſont encore réunies dans le récit d'un Hiſtorien de Phénicie, dont on nous a conſervé quelques fragmens preſqu'inintelligibles juſques à préſent.

» SATURNE, dit cet Hiſtorien (2), ayant atteint l'âge viril, épouſa la » querelle de ſa mere & la protégea contre ſon pere Uranus, ou le Ciel, » par les conſeils & avec le ſecours de Thot ou MERCURE TRISMEGISTE (3) » ſon Secrétaire.... Ils prirent dans le combat une Concubine d'Uranus, » qui devint mere de Demaroon, & celui-ci fut pere de MELICERTE qui eſt » le même qu'HERCULE ».

On chercheroit en vain la cauſe de cette union dans les Ouvrages de ceux qui ont voulu expliquer la Fable : plus jaloux de former des ſyſtêmes que de diſcuter des faits, ils ont preſque toujours négligé ceux-ci : ils s'étoient même formé des Principes fort commodes. Tout ce qui ne s'accordoit pas avec leurs ſyſtêmes ou qu'ils ne pouvoient expliquer, étoit corrompu, défiguré ou abſurde.

Perſuadé qu'avec de pareils Principes on ne pouvoit rien découvrir, rien expliquer, nous avons pris une autre route : nous raſſemblons les Faits & nous les comparons ; de-là cette multitude de découvertes que nous avon

(1) Hiſt. de Diod. Liv. I.
(2) SANCHONIATON, ſecond Fragm. dans EUSEB. Préparat. Evang. Liv. I. Ch. X.
(3) C'eſt-à-dire trois fois grand.

annoncées au Public, & qui répandent ſur l'Antiquité & ſur l'origine des Connoiſſances, une vive lumière & le plus grand intérêt.

Nous devons à cette Méthode en particulier, l'explication que nous publions ici de trois Allégories Orientales qui forment un Tout inſéparable, & dont la réunion prouve la vérité de ce que Diodore & Sanchoniaton viennent de nous dire.

Ces trois Allégories ſont l'Hiſtoire de SATURNE, la même que celle d'Oſiris ſous un autre nom : celle de Thot ou MERCURE ; & celle d'HERCULE & de ſes XII. Travaux.

Etroitement liées entr'elles, elles forment un enſemble dont toutes les Parties, s'expliquant mutuellement, ont été faites les unes pour les autres.

SATURNE, mangeur d'enfans, ouvre la marche avec ſa faulx ; MERCURE, Interprète des Dieux, ſuit avec ſon caducée ; HERCULE, vainqueur du Lion & avec ſa maſſue livrant XII. combats, termine la ſcène en montant au Ciel après s'être conſumé dans un bûcher.

En conſidérant ces trois Tableaux dans le même ordre, & ne négligeant aucun des ſymboles qui les caractériſent, ils vont paroître ce qu'ils ſont réellement, des Allégories ingénieuſes & de la plus grande vérité, qui portent ſur l'invention des Arts de premier beſoin & les plus indiſpenſables.

L'Hiſtoire de Saturne eſt le récit allégorique de l'invention de l'AGRICULTURE, baſe des Empires & des richeſſes, & meſure du Tems.

Mercure nous offrira l'Allégorie de l'invention de l'ASTRONOMIE & du CALENDRIER, ſur lequel l'Agriculteur régle toutes ſes Opérations.

Et dans l'Hiſtoire d'Hercule & de ſes Travaux, nous verrons le défrichement des Terres, & la diſtribution des Travaux de la Campagne pour chaque mois de l'année.

Ainſi ces trois Perſonnages ſont liés dans la Nature comme dans la Fable : & celle-ci, loin de n'être qu'un récit abſurde ou une Hiſtoire défigurée, ſera un monument du génie & de l'eſprit de ceux qui l'inventerent, & une preuve de leur ſenſibilité pour les Objets les plus utiles & les plus intéreſſans.

Nous puiſerons les Faits ſur leſquels nous nous appuierons, dans les Auteurs les plus anciens & qui étoient le plus à portée de connoître les Traditions primitives. A la tête, nous mettrons le Texte Grec de SANCHONIATON juſqu'ici inintelligible.

Ce Texte, ſi abſurde ſans cette clef, qu'on croit lire l'Ouvrage d'un Auteur en délire, & inexplicable quand on le prenoit pour un récit hiſtorique ; ce Texte, dont on ne ſavoit que faire, & qui donnoit la torture à ſes Interprètes, va paroître ſi clair, ſi intéreſſant, ſi conforme à l'ancienne Antiquité & à l'Ordre naturel qui régle toutes choſes, qu'on ne pourra s'empêcher de convenir qu'il eſt enfin expliqué, & que nul autre genre d'interprétation ne peut être ſoutenable.

Telle eſt l'idée générale de ces trois Allégories, l'eſquiſſe de ces trois grands Tableaux tranſmis par l'Antiquité, qui les peignit ſur les murs ſacrés des Temples pour l'utilité & l'inſtruction publique.

La Terre irritée contre le Ciel ſon Epoux, à cauſe de ſes infidélités, arme ſon fils Saturne d'une FAULX avec laquelle il fait la guerre à ſon Pere, & le prive des facultés de ſon Sexe. Le ſang du Ciel ſe mêle avec les eaux des Riviéres & des Fontaines; il en naît Vénus, la plus belle des Déeſſes. Cependant Saturne, devenu Maître de l'Empire, adore Iov Demaroon (4), épouſe Rhéa, Aſtarté, Dioné, Eimarmené & Hora, Filles du Ciel, mange ſes Enfans & bâtit des Villes.

Thot ou MERCURE, ſon Secrétaire & ſon Conſeiller, imite le Ciel, fait les Portraits des Dieux, invente les Caracteres ſacrés, compoſe 36525 Rouleaux, donne à Iſis une tête de Taureau pour Diadême, ſe fait accompagner du Chien, du Cocq & du Bélier, prend pour ſymbole le CADUCÉE, tire d'une Lyre à trois cordes des ſons harmonieux & mérite le nom d'Interprète des Dieux; tandis qu'en Egypte le premier mois porte ſon nom, & qu'à Rome il eſt protecteur du premier mois de l'Eté.

HERCULE, leur contemporain, Général d'Oſiris, s'arme de ſon côté de la maſſue, il devient la terreur des ennemis du Genre Humain: Fils d'Iov & d'Alcmène, Frere d'Euryſthée & né dans une nuit triple, il étrangle dans ſon enfance deux dragons envoyés contre lui par Junon: dans la force de la jeuneſſe, il tue le Lion de Némée, & en porte la dépouille le reſte de ſa vie: il livre XI autres combats non moins terribles: partant pour le Pays des Heſpérides, il périt par la robe teinte du ſang de Neſſus qui venoit de faire paſſer à Déjanire le fleuve Evene; vaincu par les douleurs cruelles du poiſon qui le conſume, il ſe jette dans un bucher, & finiſſant glorieuſement ſa vie, il eſt tranſporté par les Dieux dans le Ciel.

Pourquoi ces Objets ſont-ils chantés par les Poëtes & conſervés par les Hiſtoriens? Pourquoi les Sages Egyptiens, les Grecs, &c. les peignent-ils ſur les murs des Temples, avec des couleurs qui ſe ſoutiennent encore depuis tant de milliers d'années, du moins en Egypte? Pourquoi tous les Arts ſe diſputent-ils la gloire de concourir à leur conſervation & à leur embelliſſement, ſi ces Objets ne ſont que des contes ridicules ou des récits abſurdes d'événemens ſcandaleux & révoltans?

C'eſt qu'ils ne ſont tels qu'en aparence: qu'ils inſtruiſent les Humains en ne paroiſſant que les amuſer: que ſous une forme allégorique, ils offrent les vérités les plus utiles.

Les Légiſlateurs, en même tems Poëtes & Muſiciens, voulant que leurs Leçons fuſſent durables & à la portée de tous les Hommes, ſentirent qu'il fal-

---

(4) C'eſt à-dire *le Seigneur de l'Abondance*.

(5) Nom primitif de Jupiter, dont celui-ci n'eſt que le compoſé; mot-à-mot, *le Pere Iov*.

loit les rendre agréables & leur ôter tout ce qui fatigueroit l'attention ; ils les mirent, pour cet effet, en actions & en Tableaux : de-là les Peintures ſacrées, & les Poëmes où ces Peintures étoient décrites d'une manière allégorique, & pittoreſque par-là même.

Ces Allégories, claires dans le tems qui les vit naître, durent néceſſairement devenir obſcures à meſure qu'on perdit de vue leur origine & qu'on les regarda comme des Hiſtoires altérées : de-là leurs abſurdités aparentes, & les difficultés dont elles ſont hériſſées, mais qui diſparoiſſent à meſure qu'on ſe place dans leur vrai point de vue.

C'eſt ce que le Lecteur éprouvera de la manière la plus ſenſible, en nous ſuivant dans l'explication des trois Allégories que nous mettons ici ſous ſes yeux : il verra l'obſcurité ſe diſſiper à meſure qu'il avancera, & il ne trouvera plus rien qui l'arrête.

Il ſera ſans doute flatté en voyant ainſi la Fable devenir une vive peinture de la vérité ; & ce qui paroiſſoit de la plus grande obſcurité, être très-raiſonnable. Il ne le ſera certainement pas moins en voyant que ces Fables ont pour objet de relever l'éclat de l'Agriculture, de cet Art admirable que les Anciens avoient en ſi grande recommandation, & qu'ils célébrerent dans leurs Chants & dans leurs Fables, comme l'Art ſans lequel il n'y a point d'Empires, point de Population, point de Sciences : ſans lequel les Hommes, obligés de parcourir des Déſerts immenſes pour trouver quelques chétifs alimens, ne ſont preſque en rien ſupérieurs à ces Animaux qui leur diſputent ces mêmes alimens : tandis qu'avec ſon ſecours les Hommes ne ceſſent de s'élever & de ſe perfectionner, la Terre ſe couvre de biens de toute eſpéce, de nombreux Troupeaux jouent & bondiſſent dans des lieux où l'on ne verroit que fange & que ronces ; les Empires parviennent rapidement au plus haut dégré de gloire : les Sciences & les Arts multiplient à l'envi les jouiſſances & les biens.

Le dévelopement de ces Allégories commence, comme nous l'avons déjà dit, par le ſecond Fragment de Sanchoniaton : nous en accompagnerons le Texte grec, d'une Traduction littérale, & après avoir fait voir le ſens que l'on y doit attacher, nous finirons par une imitation libre de ce Texte, à peu près comme ſon Auteur l'eût fait, s'il eût écrit dans notre Langue.

SECOND

C. P. Marillier, inv. J. B. Simonet, Sculp.

SECOND FRAGMENT
DE SANCHONIATON,
OU
HISTOIRE DE SATURNE;
Allégorie sur l'Invention de l'Agriculture.

TEXTE DE SANCHONIATON, Traduit en Grec par PHILON.

TRADUCTION LITTÉRALE De la Verſion Grecque.

I. *ELION & BEROUTH.*

Κατὰ τούτους γίνεταί τις ΕΛΙΟΥΝ καλούμενος ΥΨΙΣΤΟΣ καὶ θήλεια λεγομένη ΒΗΡΟΥΘ. Οἱ καὶ κατῴκουν περὶ Βύβλον.

ALORS vivoit ELION, c'eſt-à-dire Hypſiſtus ou le TRÈS-HAUT. Sa femme s'apelloit BÉROUTH : ils habitoient aux environs de Byblos.

II. *Leurs Enfans Uranus & Ghé.*

D'eux naquit ÉPIGÉE ou AUTOCHTHONE, que l'on apella dans la ſuite URANUS. Et c'eſt de lui que cet Elément qui eſt au-deſſus de nous a été apellé URANUS (le Ciel) à cauſe de ſon admirable beauté.

Celui-ci eut des mêmes Parens, une Sœur nommée GHÉ (la Terre); & c'eſt à cauſe de ſa beauté que la Terre fut apellée du même nom.

Leur Pere Hypſiſtus mourut, tué par des bêtes féroces. Ses enfans lui offrirent des libations & des ſacrifices.

ἐξ ὧν γενναῖαι ΕΠΙΓΕΙΟΣ ἢ Αὐτόχθων, ὃν ὕστερον ἐκάλεσαν ΟΥΡΑΝΟΝ, ὡς ἀπ' αὐτοῦ καὶ τὸ ὑπὲρ ἡμᾶς στοιχεῖον, διὰ ὑπερβολὴν τῶ καλλους ὀνομάζειν Οὐρανόν.

Γεννᾶται δὲ τούτῳ ἀδελφὴ ἐκ τῶν προειρημένων ἣ καὶ ἐκλήθη ΓΗ, καὶ διὰ τὸ κάλλος, ἀπ' αὐτῆς, φησιν, ἐκαλεσαν τὴν ὁμώνυμον γῆν.

Ὁ δὲ τούπον πατὴρ ὁ Ὑψιστος ἐκ συμβολῆς θηρίων τελευτήσας ἀφιερώθη, ᾧ καὶ χοὰς καὶ θυσίας οἱ παῖδες ἐτέλεσαν.

III. *Enfans d'Uranus & de Ghé.*

Uranus ſuccédant alors à l'Empire de ſon Pere, épouſa ſa Sœur Ghé: il en eut quatre Fils; ILUS apellé par les Grecs CRONUS (1) BETYLUS, DAGON (apellé par les mêmes SITON), & ATLAS.

De quelques autres Femmes, Uranus eut auſſi une nombreuſe poſtérité: mais Ghé en eut une très-vive jalouſie; & ſur les reproches continuels dont elle accabloit Uranus, ils prirent le parti de ſe ſéparer. Cependant Uranus revenoit quelquefois vers elle, s'en aprochoit de force, & enſuite l'abandonnoit de nouveau: il cherchoit même à faire périr les Enfans qu'il en avoit. Mais Ghé le repouſſa pluſieurs fois, avec le ſecours de diverſes Perſonnes.

Παραλαβὼν δὲ ὁ Ουρανὸς τὴν τοῦ πατρὸς ἀρχὴν, ἄγεται πρὸς γάμον τὴν ἀδελφὴν Γῆν. Καὶ ποιεῖται ἐξ αὐτῆς παῖδας Δ'ΙΛΟΝ, τὸν καὶ ΚΡΟ'ΝΟΝ, καὶ ΒΕ'ΤΥΛΟΝ, καὶ ΔΑΓΩ'Ν, ὃς ἔστι Σίτων, καὶ ΑΤΛΑΝΤΑ.

Καὶ ἐξ ἄλλων δὲ γαμετῶν ὁ Ουρανὸς πολλὴν ἔσχε γενεάν. Διὸ καὶ χαλεπαίνουσα ἡ Γῆ τὸν Ουρανὸν ζηλοτυποῦσα ἐκάκιζεν, ὡς καὶ διαζῆναι ἀλλήλων. Ὁ δὲ Ουρανὸς ἀποχωρήσας αὐτῆς, μετὰ Βίας, ὅτε καὶ ἐβούλετο ἐπιὼν, καὶ πλησίαζων αὐτῇ, πάλιν ἀπηλλάττετο. Ἐπεχείρει δὲ καὶ τοὺς ἐξ αὐτῆς παῖδας διαφθείρειν.

IV. *Cronus ou Saturne, vengeur de Ghé.*

Auſſi dès que Cronus eut atteint l'âge viril, il épouſa la querelle de ſa Mere, & la protégea contre ſon Pere, par les

Τὴν δὲ Γῆν ἀμυνάσθαι πολλάκις, συμμαχίαν αὐτῇ συλλεξαμένην. Εἰς ἄνδρας δὲ προελθὼν ὁ Κρόνος, ΕΡΜΗ τῶ τρισ-

(1) C'eſt le SATURNE des Latins.

μεγίςῳ συμβούλῳ καὶ βοηθῷ χρώμενος, (οὗτος γὰρ ἦν αὐτῷ γραμματεὺς) τὸν πατέρα Ουρανὸν ἀμυνέται, τιμωρῶν τῇ μητρί.

conſeils & avec le ſecours d'HERMÈS-TRISMÉGISTE, ſon Secrétaire (2).

V. *Enfans de Saturne.*

Κρόνῳ δὲ γίνονται παῖδες ΠΕΡΣΕΦΟΝΗ καὶ ΑΘΗΝΑ. Ἡ μὲν οὖν πρώτη, παρθένος ἐτελεύτα.

Τῆς δὲ Αθηνᾶς γνώμῃ καὶ Ερμοῦ, κατεσκεύασε Κρόνος ἐκ σιδήρου ἅρπην καὶ δόρυ.

Εἶτα ὁ Ερμῆς τοῖς τῦ Κρόνου συμμάχοις λόγους μαγείας διαλεχθεὶς, πόθον ἐνεποίησε τοῖς κατ' Ουρανὸν μάχης ὑπερ τῆς Γῆς. Καὶ οὕτω Κρόνος τὸν Ουρανὸν, πολέμῳ συμβαλὼν, τῆς ἀρχῆς ἤλασε, καὶ τὴν βασιλείαν διεδέξατο.

Ἑαλω δὲ ἐν τῇ μάχῃ καὶ ἡ ἐπέραστος τῦ Ουρανοῦ σύγκοιτος, ἐγκύμων οὖσα, ἣν ἐκδίδωσιν ὁ Κρονος πρὸς γάμον τῷ Δαγῶνι. Τίκτει δὲ παρὰ τούτῳ ὃ κατὰ γαστρὸς ἐξ Ουρανῦ ἔφερεν, ὃ καὶ ἐκάλεσε ΔΗΜΑΡΟΥΝ.

Cronus eut pour Filles PERSÉPHONÉ (3) & ATHENÉ. La premiere mourut Vierge.

Par l'avis d'Athené (4) & d'Hermès, Cronus fit faire un cimeterre & une lance de fer.

Hermès adreſſe enſuite un diſcours enchanteur aux Amis de Cronus, & les engage à combattre contre Uranus en faveur de Ghé : par ce moyen, Cronus enleva l'Empire à ſon Pere, & regna à ſa place.

Dans le combat, on prit une Concubine d'Uranus, que ce Monarque aimoit tendrement, & qui étoit enceinte. Cronus la donna en mariage à Dagon : elle accoucha chez lui d'un Fils dont Uranus étoit Pere, & qu'on apella DÉMAROON.

VI. *Villes de Saturne.*

Ἐπὶ τούτοις ὁ Κρόνος τεῖχος περιβάλλει τῇ ἑαυτῦ οἰκήσει, καὶ πρώτην πόλιν κτίζει τὴν ἐπὶ φοινίκης ΒΥΒΛΟΝ.

Μετὰ ταῦτα τὸν ἀδελφὸν τὸν ἴδιον Ατλαντα ὑποπτεύσας ὁ Κρονος, μετὰ γνώμης τοῦ Ερμοῦ εἰς βάθος γῆς ἐμβαλὼν κατέχωσε.

Κατὰ τοῦτον χρόνον οἱ ἀπὸ τῶν Διοσκούρων σχεδίας καὶ πλοῖα συγθέντες, ἔπλευσαν. Καὶ ἐκπεφεύγοντες κατὰ τὸ Κάσσιον ὄρος, ναὸν αὐτόθι ἀφιέρωσαν.

Après cela, Cronus fit entourer ſon habitation d'un mur, & fonda BYBLOS, la premiere Ville qu'il y ait eu en Phénicie.

Alors Cronus ayant conçu quelque ſoupçon contre ſon Frere ATLAS, il le jetta, par l'avis d'Hermès, dans une foſſe profonde & l'y enterra.

C'eſt auſſi dans ce tems-là, que les Deſcendans des Dioſcures ayant conſtruit des radeaux & des Vaiſſeaux, ſe mirent en Mer : jettés ſur le rivage, ſous le Mont Caſſius, ils y éleverent un Temple.

(2) C'eſt leur MERCURE, appellé *Triſmégiſte*, ou Très-Grand.
(3) C'eſt PROSERPINE des Latins. (4) C'eſt leur MINERVE.

VII. *Alliés de Saturne, &c.*

Les Alliés d'Ilus ou Cronus furent nommés ELOHIM, comme qui diroit CRONIENS (5).

Οἱ δὲ σύμμαχοι Ιλω (τοῦ Κρονοῦ) ΕΛΩΕΙΜ ἐπεκλήθησαν, ὡς ἂν Κρονίους, οὗτοι ἦσαν οἱ λεγόμενοι ἐπὶ Κρόνου.

CRONUS se méfie de son Fils, nommé SADID: il le frape de son propre fer; & lui ôtant ainsi la vie, il devient le meurtrier de son propre sang.

Κρόνος δὲ υἱὸν ἔχων Σάδιδον, ἰδίῳ αὐτὸν σιδήρῳ διεχρήσατο, δι' ὑποψίας αὐτὸν ἐσχηκὼς, καὶ τῆς ψυχῆς, αὐτόχειρ τῶν παιδὸς γενόμενος ἐσέρησεν.

Il coupa de même la tête à sa Fille, action qui étonna tous les Dieux.

Ὡσαύτως καὶ θυγατρὸς ἰδίας τὴν κεφαλὴν ἀπέτεμεν· ὡς πάντας ἐκπεπλῆχθαι θεοὺς τὴν Κρόνου γνώμην.

VIII. *Ses Femmes.*

Cependant Uranus, qui étoit toujours fugitif, envoya vers Cronus sa fille ASTARTÉ avec ses deux sœurs RHÉA & DIONÉ, afin qu'elles le fissent périr par quelque artifice; mais Cronus les fit prisonnieres & en fit ses femmes. A cette nouvelle, Uranus détacha contre lui EIMARMENÉ & HORA (6) avec une Armée: Cronus gagne leur affection, & les retient auprès de lui.

Κρόνου δὲ προϊσχομένου Οὐρανὸς ἐν φυγῇ τυγχάνων, θυγατέρα αὐτοῦ παρθένον ΑΣΤΑΡΤΗΝ μεθ' ἑτέρων αὐτῆς ἀδελφῶν δύο, ΡΕΑΣ, καὶ ΔΙΩΝΗΣ δόλῳ τὸν Κρόνον ἀνελεῖν ὑπεπέμπει. ἃς καὶ ἑλὼν ὁ Κρόνος κουιδίας γαμετὰς ἀδελφὰς οὔσας ἐποιήσατο. Γυοὺς δὲ ὁ Οὐρανὸς, ἐπιστρατεύει κατὰ τοῦ Κρόνου ΕΙΜΑΡΜΕΝΗΝ καὶ ΩΡΑΝ μεθ' ἑτέρων συμμάχων, καὶ ταύτας ἐξοικειωσάμενος, ὁ Κρόνος παρ' ἑαυτῷ κατέσχεν.

On dit encore, que le Dieu Uranus inventa les BÉTYLES, fabriquant des Pierres animées.

Ἔτι δὲ, φησὶν, ἐπενόησε Θεὸς Οὐρανὸς ΒΑΙΤΥΛΙΑ, λίθους ἐμψύχους μηχανησάμενος.

Cronus eut d'Astarté sept Filles, nommées les TITANIDES ou ARTÉMIDES. Il eut aussi sept Fils de Rhéa, dont le plus jeune fut consacré dès le moment de sa naissance. De Dioné, il eut des Filles, & deux autres Fils d'Astarté, POTHOS & EROS (7).

Χρόνῳ δὲ ἐγένοντο ἀπὸ Ἀσάρτης θυγατέρες ἑπτὰ ἑπτὰ ΤΙΤΑΝΙΔΕΣ ἢ ΑΡΤΕΜΙΔΕΣ. καὶ πάλιν, ἓξ αὐτῷ γίνονται ἀπὸ Ρέας παῖδες ἑπτὰ. ὧν ὁ νεώτατος ἅμα τῇ γενέσει ἀφιερώθη. καὶ ἀπὸ Δυώνης θήλειαι. καὶ ἀπὸ Ἀσαρτῆς πάλιν ἄρρενες δύο, ΠΟΘΟΣ καὶ ΕΡΩΣ.

Dagon invente le Blé & la Charrue, & en acquiert le nom d'IOU AROTRIUS (8).

Ὁ δὲ Δαγὼν ἐπειδὴ εὗρε σῖτον καὶ ἄροτρον, ἐκλήθη ΖΕΥΣ ΑΡΟΤΡΙΟΣ.

---

(5) Ou Saturniens.

(6) La FORTUNE & la BEAUTÉ.

(7) CUPIDON & l'AMOUR.

(8) C'est-à-dire, JUPITER-*Laboureur*.

ΣΥΔΥΚΩΪ, τῷ λεγομένῳ δικαίῳ, μία τῶν Τιτανίδων συνελθοῦσα, γεννᾷ τὸν ΑΣΚΛΗΠΙΟΝ.

D'une des Titanides, SYDYC ou le JUSTE eut ASCLÉPIUS (9).

Ἐγεννήθησαν δὲ καὶ ἐν ΠΕΡΑΙΑ Κρόνῳ, τρεῖς παῖδες, ΚΡΟΝΟΣ ὁμώνυμος τῷ πατρὶ, καὶ Ζεὺς ΒΗΛΟΣ, καὶ ΑΠΟΛΛΩΝ.

La PÉRÉE vit naître trois Fils de Cronus. L'un apellé CRONUS, du même nom que son Pere, IOU BELUS & APOLLON.

IX. *Dieux des Eaux.*

Κατὰ τούτους γίνονται ΠΟΝΤΟΣ καὶ ΤΥΦΩΝ καὶ ΝΗΡΕΥΣ πατὴρ Πόντου.

Dans le même tems vivoient PONTUS, TYPHON, & NÉRÉE Pere de Pontus.

Ἀπὸ δὲ τοῦ Πόντου γίνεται Σιδών (ἢ καθ' ὑπερβολὴν εὐφωνίας πρώτη ὕμνον ᾠδῆς εὗρε) καὶ Ποσειδῶν.

Pontus fut Pere de POSIDON (10) & de SIDON. Celle-ci, douée d'une voix admirable, inventa le Chant des Odes.

Τῷ δὲ Δημαρόῦν γίνεται ΜΕΛΙΚΑΡΤΟΣ, ὁ καὶ ΗΡΑΚΛΗΣ.

Démaroon fut Pere de MÉLICERTE, qui est le même qu'HERCULE.

Εἶτα πάλιν Ουρανὸς πολεμεῖ Πόντῳ καὶ ἀποσὰς, Δημαρόῦν προστίθεται· ἔπεισί τε Πόντῳ ὁ Δημαροῦς, τροποῦταί τε αὐτὸν ὁ Πόντος· ὁ δὲ Δημαροῦς φυγῆς δυσίαν ἤυξατο.

Uranus entreprend une nouvelle guerre contre Pontus, & s'unit dans cette vue à Démaroon, qui attaque lui-même Pontus : mais Pontus le met en fuite, & Démaroon offre en conséquence un sacrifice.

X. *Saturne vainqueur d'Uranus.*

Ἔτει ϛ τελακοστῷ δευτέρῳ τῆς ἑαυτοῦ κρατήσεως καὶ Βασιλείας, ὁ ΙΛΟΣ, τοῦτ' ἔστιν ὁ Κρόνος, Ουρανὸν τὸν πατέρα λοχήσας ἐν τόπῳ τινὶ μεσογείῳ, καὶ λαβὼν ὑποχείριον, ἐκτέμνει αὐτοῦ τὰ αἰδοῖα, σύνεγγυς πηγῶν τε καὶ ποταμῶν.

ILUS, c'est-à-dire Cronus, tend des embûches à son Pere, la 32ᵉ année de son Regne, dans des lieux entrecoupés (†); & s'étant rendu maître de sa personne, il le prive des marques de son sexe : c'étoit près des Fontaines & des Rivieres.

Ἔνθα ἀφιερώθη Ουρανὸς καὶ ἀπηλίσθη αὐτοῦ τὸ πνεῦμα, καὶ ἀπέσαξεν αὐτοῦ τὸ αἷμα τῶν αἰδοίων, εἰς τὰς πηγὰς καὶ τῶν ποταμῶν τὰ ὕδατα, καὶ μέχει τούτου δείκνυται τὸ χωρίον.

Quand Uranus eut rendu l'ame, il fut déifié. Son sang s'étoit mêlé avec les eaux des Fontaines & des Rivieres; & l'on en montre encore aujourd'hui la place.

---

(9) ESCULAPE des Latins.

(10) Leur NEPTUNE.

(†) Et non, *dans une grande plaine*, ou *dans une espéce de vallon*, comme ont traduit l'HIST. UNIV. & FOURMONT.

Tels ſont les exploits divins que les Grecs attribuent à Cronus; tel fut ce ſiécle qu'ils appellent l'âge d'or, & qu'ils diſent avoir été le premier, & le bonheur dont jouit cette haute Antiquité (†).

Τοσαῦτα μὲν δὴ τὰ τοῦ Κρόνου, καὶ τοιαῦτά γε τῷ παρ' Ελλησι βοωμένῳ βίου τῶν ἐπὶ Κρόνου, τὰ σεμνά. Οὓς καὶ φάσι γεγονέναι πρῶτον χρύσεόν τε γένος μερόπων ἀνθρώπων, τῆς μακαριζομένης ἐκείνης τῶν παλαίων εὐδαιμονίας.

Astarté la Grande, Iou Démaroon, & Adod, le Roi des Dieux, regnerent alors dans le Pays par le conſentement de Cronus.

ΑΣΤΑΡΤΗ ἡ μεγίστη, καὶ ΖΕΥΣ Δημαροῦς, καὶ ΑΔΩΔΟΣ βασιλεὺς θεῶν, ἐβασίλευον τῆς χώρας, Κρόνου γνώμῃ.

Aſtarté mit ſur ſa tête, pour marque de ſa Royauté, une tête de Taureau.

Ἡ δὲ Ασάρτη ἐπέθηκε τῇ ἰδίᾳ κεφαλῇ βασιλείας παράσημον κεφαλὴν Ταύρου.

Parcourant l'Univers, elle trouva un Aſtre tombé du Ciel; elle le prit, & le conſacra dans la ſainte Iſle de Tyr.

Περινοστοῦσα δὲ τὴν οἰκουμένην, εὗρεν ἀεροπετῆ ἀστέρα, ὃν καὶ ἀνελομένη, ἐν Τύρῳ τῇ ἁγίᾳ νήσῳ ἀφιέρωσε.

Les Phéniciens diſent qu'Aſtarté eſt la même qu'Aphrodite (11).

Τὴν δὲ Ασάρτην Φοίνικες, τὴν Αφροδίτην εἶναι λέγουσι.

Cronus parcourant auſſi l'Univers, donna à Athené, ſa Fille, le Royaume d'Attique.

Καὶ ὁ Κρόνος δὲ περιὼν τὴν οἰκουμένην, Αθηνᾷ τῇ ἑαυτοῦ θυγατρὶ δίδωσι τῆς Ατθικῆς τὴν βασιλείαν.

XI. *Saturne fait périr ſon Fils.*

La famine & la mortalité etant ſurvenues, Cronus offre à ſon Pere Uranus ſon Fils unique : il ſe circoncit, & il ordonne à tous les Soldats de ſon Armée, de faire la même choſe.

Λοιμοῦ δὲ γενομένου, καὶ φθορᾶς, τὸν ἑαυτοῦ μονογενῆ υἱὸν Κρόνος Ουρανῷ πατρὶ ὁλοκαρποῖ, καὶ τὰ αἰδοῖα περιτέμνεται, ταυτὸ ποιῆσαι, καὶ τοὺς ἅμ' αὐτῷ συμμάχους καταναγκάσας.

Peu de tems après, il conſacra ſon Fils Muth, qu'il avoit eu de Rhéa, & qui venoit de mourir. C'eſt le même que les Grecs (¶) apellent Thanathos (12) & Pluton.

Καὶ μετ' οὐ πολύ, ἕτερον αὐτοῦ παῖδα ἀπὸ Ρέας ὀνομαζόμενον ΜΟΥΘ ἀποθάνοντα ἀφιεροῖ. ΘΑΝΑΤΟΝ δ' τοῦτον καὶ ΠΛΟΥΤΩΝΑ Φοίνικες ὀνομάζουσι.

Il donna enſuite la Ville de Byblos à la Déeſſe Baaltis ou Dioné;

Καὶ ἐπὶ τούτοις ὁ Κρόνος ΒΥΒΛΟΝ μὲν τὴν πόλιν θεᾷ Βααλτίδι, τῇ καὶ Διόνῃ

(†) Ce Paragraphe eſt, ſans doute, une réflexion du Traducteur Grec ou de Philon, plutôt que d'Euſébe, comme l'a cru M. Fourmont. Elle m'a paru digne d'être conſervée, parce qu'elle préſente les vrais caracteres du ſiécle de Saturne.

(11) Vénus des Latins.

(¶) Il y a dans le Grec, *les Phéniciens*. L'on voit viſiblement que c'eſt une inadvertence, ou une mauvaiſe façon de s'exprimer.

(12) La Mort.

δίδωσι, ΒΗΡΥΤΟΝ ὃ Ποσειδῶνι, καὶ Καβίροις Ἀγροταις τε καὶ Ἁλιεῦσιν, ὃ καὶ Πόντῳ λείψανα εἰς τὴν Βηρύτου ἀφιέρωσαν.

& BERYTE à Poſidon, aux Cabires, aux Agrotes (13), & aux Pêcheurs, qui conſacrerent à Beryte les reſtes de Pontus.

XII. *Saturne peint par Thot ou Mercure.*

Πρὸ ὃ τούτων, Θεὸς Τάαυτος μιμησάμενος τὸν Οὐρανὸν, τῶν θεῶν ὄψεις, Κρόνῳ τε καὶ Δαγῶνος, καὶ τῶν λοιπῶν διετύπωσεν τὰς ἱερὰς τῶν στοιχείων χαρακτῆρας.

Ἐπέγνωσε δὲ καὶ τῷ Κρόνῳ παράσημα βασιλείας, ὄμματα τέσσαρα ἐκ τῶν ἐμπροσθίων καὶ τῶν ὀπισθίων μερῶν. δύο δὲ ἡσυχῇ μύοντα, καὶ ἐπὶ τῶν ὤμων πτερὰ τέσσαρα. δύο μὲν ὡς ἱπτάμενα, δύο δὲ ὡς ὑφειμένα. τὸ δὲ σύμβολον ἦν ἐπειδὴ Κρόνος κοιμώμενος ἐβλεπε, καὶ ἐγρηγορὸς ἐκοιμᾶτο. καὶ ἐπὶ τῶν πτερῶν ὁμοίως, ὅτι ἀναπαύομενος ἵπτατο, καὶ ἱπτάμενος ἀνεπαύετο. Τοῖς δὲ λοιποῖς θεοῖς, δύο ἑκάστῳ πτερώματα ἐπὶ τῶν ὤμων, ὡς ἅτε δὴ συνίπταντο τῷ Κρόνῳ; καὶ αὐτῷ δὲ πάλιν ἐπὶ τῆς κεφαλῆς, πτερὰ δύο; ἓν ἐπὶ τοῦ ἡγεμονικωτάτου νοῦ, καὶ ἓν ἐπὶ τῆς αἰσθήσεως.

Ἐλθὼν δὲ ὁ Κρόνος εἰς Νότου χώραν, ἅπασαν τὴν ΑΙΓΥΠΤΟΝ ἔδωκε θεῷ Ταάυτῳ, ὅπως βασίλειον αὐτῷ γένηται.

Ταῦτα δὲ (φησι) πρῶτοι πάντων ὑπεμνηματίσαντο οἱ ἑπτὰ Συδὲκ παῖδες ΚΑΒΕΙΡΟΙ, καὶ ὄγδοος αὐτῶν Ἀδελφὸς Ἀσκληπιὸς, ὡς αὐτοῖς ἐνετείλατο θεὸς Τάαυτος.

Ταῦτα πάντα ὁ ΘΑΒΙΩΝΟΣ ΠΑΙΣ πρῶτος τῶν ἀπ' αἰῶνος γεγονότων Φοινίκων ἱεροφάντης ἀλληγορήσας, τοῖς τε

A cauſe de toutes ces choſes, le Dieu Thaut imitant Uranus, tira le Portrait des Dieux, de Cronus, de Dagon & des autres, pour en faire les Caractères ſacrés des Lettres (14).

Il donna à Cronus, pour ſigne de la Royauté, quatre yeux; deux par devant, & deux par derriere. Tandis que deux de ſes yeux ſe fermoient & demeuroient en repos, les deux autres veilloient. De même, il mit ſur ſes épaules quatre ailes, deux déployées & deux abaiſſées. Il vouloit faire entendre par cet emblême, que Cronus veilloit en dormant, & qu'il ſe repoſoit quoiqu'il veillât. Mais les autres Dieux n'étoient peints qu'avec deux ailes, pour marquer leur dépendance de Cronus; auquel d'ailleurs il donna deux autres ailes au haut de la tête: par l'une, il marquoit ſon intelligence dans l'art de gouverner; & par l'autre, ſon ſentiment exquis.

Cronus, venant dans le Pays du Midi, donna toute l'EGYPTE au Dieu Thaut pour en être Roi.

Les CABYRES, ou les ſept Fils de Sydyk, & Aſclépius leur huitième Frere, furent les premiers, qui, ſur l'ordre de Thaut, tranſmirent par leurs écrits le ſouvenir de toutes ces choſes.

Ce ſont ces mêmes objets que le FILS de THABION, le premier Hiérophante (ou Directeur des Rites

(13) Les Dieux de la Campagne.

(14) Ou des Elémens, en général.

ſacrés qu'il y ait eu chez les Phéniciens,) *tourna en allégories* (†); & *qu'il laiſſa*, après y avoir joint des idées phyſiques & des phénomènes naturels, *à ceux qui célébroient les Orgies, & aux Prophètes qui préſidoient aux Myſtères*

φυσικοῖς καὶ κοσμικοῖς πάθεσιν ἀναμίξας, παρέδωκε τοῖς Ὀργιῶσι, καὶ τελετῶν καὶ ἀρχουσι προφήταις.

Ceux ci cherchant à exciter l'étonnement & l'admiration des Mortels, tranſmirent fidellement ces choſes à leurs Succeſſeurs, & aux Initiés.

Οἱ δὲ τὸν Τύφον ἄυξειν ἐκ παντὸς ἐπιγοῦντες, τοῖς αὐτῶν διαδοχοῖς παρέδωσαν, καὶ τοῖς ἐπεισάκτοις.

L'un d'eux fut ISIRIS, l'Inventeur des trois Lettres (15), & Frère de CHNA, le premier qui ait été apellé PHÉNICIEN.

ὧν εἷς ἦν ΙΣΙΡΙΣ τῶν τριῶν γραμμάτων εὑρετὴς, Ἀδελφὸς ΧΝΑ τοῦ πρώτου μετονομασθέντος ΦΟΙΝΙΚΟΣ.

(†) Et non, *défigura un peu*, comme traduit M. FOURMONT.

15) Des trois Ecrits, ou des trois Figures.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS PRELIMINAIRES.

I.

Ce Monument juſqu'ici inintelligible & pourquoi.

Tel eſt ce Monument ſingulier, un des plus anciens que nous offre l'Antiquité profane. Le tour énigmatique qui y regne, les Perſonnes illuſtres qui en ſont les Héros, la nature de leurs actions, celles ſur-tout qu'on attribue à Saturne, & qui en font un Etre indéfiniſſable, l'impoſſibilité de trouver une Famille à laquelle conviennent tous les traits qui caractériſent celle dont il eſt parlé dans ce Monument, les abſurdités dont il paroît rempli, telles qu'on ne ſait jamais ſi c'eſt une Hiſtoire, une Fable, ou l'Ouvrage d'un Auteur en délire qu'on a ſous les yeux, les opinions opoſées des Savans ſur ſon authenticité, les explications diverſes qu'on en a données, ſes raports avec les objets les plus intéreſſans de l'Hiſtoire & de la Fable, ſon obſcurité même ; tout a rendu ce fragment célébre & piquant.

Il nous a été conſervé par Eusebe dans la Préparation Evangélique (1), avec un autre fragment du même Auteur qui précede celui-ci, & qui contient une Hiſtoire de X Générations.

Euſebe les emprunta de la Traduction que Philon, Phénicien de Byblos, avoit faite en Grec de l'Hiſtoire de Phénicie en VIII. Livres, écrite dans la Langue de ce pays par Sanchoniaton ſon compatriote.

Malheureuſement l'Original Phénicien & ſa Traduction Grecque n'exiſtent plus : nous ſommes réduits aux Fragmens qu'Euſebe en tranſcrivit.

Cette perte eſt d'autant plus grande, que ce Fragment paroît d'une difficulté extrême à entendre ; & que ne pouvant s'expliquer par lui-même, on ne peut eſpérer d'y parvenir en le comparant avec le reſte de l'Ouvrage & avec l'intention de l'Auteur.

On étoit donc obligé de deviner par le ſeul enſemble de ce Fragment dans quel eſprit il avoit été écrit ; & à chercher au hazard les raports qu'il pouvoit avoir avec l'Antiquité Orientale : travail infructueux & ſans certitude, tandis qu'on ne ſeroit pas en état de juger la Traduction elle même : mais comment juger une Traduction, quand on étoit privé du texte original ? Ne ſoyons donc pas étonnés ſi l'on ne l'a jamais entendu.

Et qu'on ne l'ait pas entendu, c'eſt ce qui réſulte du ſens louche & abſurde qu'offre par-tout cette Traduction, & de ce qu'on n'a jamais pû en donner une explication ſatisfaiſante & qui portât ſur l'enſemble.

(1) Liv. I. Ch. X.

2.

Explication que nous en donnons, neuve & auſſi claire que naturelle.

C'eſt de ce Monument néanmoins que nous entreprenons de donner une explication à laquelle perſonne encore n'avoit penſé, mais cependant très-ſimple, très-naturelle, qui naît du fond des choſes, qui ſe lie avec l'enſemble de l'Antiquité, & qui vérifiant tous nos principes ſur l'origine des connoiſſances, ouvre un champ immenſe pour l'intelligence des tems anciens, & du Génie Allégorique qui y domina ; & préſente une Perſpective inconnue juſques ici & dont on ne ſe doutoit point. La Mythologie prend une face toute différente : un ordre nouveau s'éleve du milieu des débris & des ruines de l'Antiquité ; & il eſt auſſi ſimple & auſſi agréable que l'ancien paroiſſoit abſurde & inintelligible.

3.

Patrie de Sanchoniaton & du Tems où il a vécu.

Eusebe nous aſſure que Sanchoniaton étoit de Béryte, Ville de Phénicie, ſur laquelle nous aurons occaſion de nous étendre dans l'explication de ce Fragment. Il ajoute, d'après Porphyre qui étoit lui-même Phénicien, » que cet Auteur vécut avant la guerre de Troye & qu'il avoit écrit à l'égard » des Juifs diverſes choſes conformes à ce qu'en diſent leurs Auteurs : qu'il » les avoit appriſes de Jerombaal, Prêtre de Ieuo : qu'il avoit dédié ſon » Ouvrage à Abibal, Roi de Phénicie : que non-ſeulement ce Prince, mais » ceux même qui étoient prépoſés en Phénicie pour examiner les Livres, » étoient convenus de la fidélité de ſon Hiſtoire : que Sanchoniaton & » Abibal avoient vécu dans un ſiécle peu éloigné de celui de Moyſe, comme » chacun pouvoit s'en convaincre par la liſte des Rois de Phénicie : & qu'il » avoit tiré ſon Hiſtoire, ſoit des Archives de chaque Ville, ſoit de celles » qui ſe conſervoient avec ſoin dans les Temples.

Si l'on pouvoit ajouter foi à cette Notice, l'époque où vécut Sanchoniaton ſeroit très-connue. Le Dieu Ieuo ſeroit le Ieue des Hébreux que l'on prononce aujourd'hui Jehovah : & ſon Prêtre Jerombaal, ſeroit ce Juge Hébreu qui fut ſurnommé Jerubbaal, c'eſt à-dire Gédéon : mais qualifié ici très-mal-à-propos du titre de Prêtre, par une faute du Traducteur qui ne fit pas attention que le mot qui ſignifioit *Prêtre*, ſignifioit également *Prince*, *Chef*. C'eſt la même faute que l'on a commiſe dans les verſions de la Bible, où l'on donne aux Fils de David le titre de *Prêtres*, au lieu de *Princes* ; & aux

Beaux-Peres de Joſeph & de Moyſe, celui de Prêtres d'Héliopolis & de Madian.

Il eſt vrai que dans ces tems-là, le même homme réuniſſoit ſouvent les qualités de Prince & de Pontife : mais cela ne juſtifie pas un Traducteur qui dénature un mot, dès qu'il lui donne un ſens plus reſtraint que dans ſon modèle.

Le nom de SANCHONIATON n'eſt point étranger à la Phénicie, quelqu'extraordinaire qu'il paroiſſe. La terminaiſon en *on* eſt commune aux Orientaux; & l'on trouve dans les Livres Hébreux, un perſonage apellé SAN fils de GHONIAS. Ces deux noms réunis forment celui de notre Auteur qu'il faudroit écrire SAN-CHONIAT-ON.

4.

De ſon authenticité.

Cependant, malgré toutes les circonſtances dont eſt accompagné ce récit hiſtorique relatif à Sanchoniaton & qui paroiſſent naturelles & n'avoir pû être inventées, il s'eſt élevé parmi les Savans diverſes opinions au ſujet de ſon authenticité. Nous en allons mettre un Précis ſous les yeux du Lecteur, ſans prendre parti pour ou contre, quoiqu'il paroiſſe que ceux qui ont rejetté ce Monument, l'ont plutôt fait par l'impoſſibilité où l'on étoit de l'entendre, que par aucune raiſon directe.

WITSIUS (1), DODWELL (2), le P. SIMON (3), VANDALE (4), DON CALMET (5), le P. TOURNEMINE (6), STILLINGFLEET (7), le P. de MONTFAUCON (8), M. DUPIN (9), BRUCKER (10), &c, regardent tout ce qu'on en dit & ſes Fragmens, comme une ſupoſition de Porphyre, ou de Philon.

Tandis que Ger. Jean VOSSIUS (11), BOCHART (12, Théoph. GALE (13),

---

(1) Ægyptiac. Lib. III. C. I.
(2) Diſſertation en Anglois, imprimée en 1681. & qui traite de l'Hiſtoire Phénic. de Sanchoniaton.
(3) Bibl. Crit. ſous le nom de M. de S. JORE, Tom. I. p. 131.
(4) Diſſ. ſur Sanchoniaton, à la fin de ſon Faux-Ariſtée.
(5) Diſſert. ſur la *Circonciſion*, pag. 57 du Comment. ſur la GENESE.
(6) Journal de TREVOUX, 1714. Janv. p. 68 & Fév. p. 323.
(7) Origines ſacrées, *in*-4°. Ch. II. Hiſt. des Phénic. & des Egypt.
(8) Antiquité expliquée, Liv. IV. p. 383.
(9) Diſſ. ſur la Bible, & Bibl. des Hiſtor. Profan.
(10) Hiſt. Phil. T. I. L. II. C. VI. §. VI.
(11) Orig. & Prog. de l'Idol. Liv. I. C. 22.
(12) Dans ſa Canaan, Liv. II. Ch. II. & XVII.
(13) Philoſ. General. Liv. I. Ch. III. §. 3.

Is. Casaubon (14), Cumberland (15), le P. Pezron (16), Fourmont (17), &c. ſont perſuadés que cet Ouvrage eut Sanchoniaton pour Auteur & le font ſervir de baſe à leurs ſyſtêmes.

Ceux-là diſent que Sanchoniaton n'exiſta jamais, puiſqu'il a été inconnu à toute l'Antiquité ; que Tatien, qui raporte les noms de divers Hiſtoriens de Phénicie, ne fait point mention de celui-ci ; que Justin, lui-même de la Paleſtine, & qui en devoit par conſéquent connoître les Auteurs, n'en dit rien ; qu'il n'eſt nommé ni par Theophile d'Alexandrie, ni par Origene, ni par Tertullien : que Jerôme de Tyr, Menandre d'Ephèſe, Dius Hestiée, Philostrate qui ſe ſont occupés à déterrer les Monumens de la Phénicie & à les traduire en Grec, n'en parlent point ; ni Joseph, ni Platon, ni Pythagore. Que Porphyre eſt abſolument décrié du côté de la bonne foi ; qu'en un mot, c'eſt une Fable inventée pour ruiner & décréditer les Livres des Hebreux : & que ſi Theodoret & Cyrille d'Alexandrie le citent, il paroît que c'eſt uniquement d'après les Extraits d'Eusebe.

Ceux qui tiennent pour l'authenticité de Sanchoniaton, répondent que les Savans Chrétiens qui vivoient au tems de Porphyre, qui ne l'aimoient pas, & qui connoiſſoient la Littérature Orientale, ne lui auroient jamais paſſé une impoſture auſſi hardie, & d'ailleurs tout-à-fait déplacée, puiſque ces fragmens ne ſont pas plus favorables au Paganiſme, que peu propres à renverſer la Religion Chrétienne : que l'objection tirée du ſilence des Anciens, prouve trop, puiſqu'elle ſuppoſeroit qu'on nous a conſervé les titres de tous les Ouvrages Orientaux ; ou que tous les Anciens ont dû connoître exactement les mêmes Auteurs : conditions dont on ne trouveroit peut-être aujourd'hui aucun exemple. Que l'on ſe trompe d'ailleurs du tout au tout, en avançant que Sanchoniaton fut inconnu avant & après Porphyre, puiſqu'Athenée, fort antérieur à Porphyre, en fait mention dans ſon Livre III. où il le met avec Mochus au rang des Hiſtoriens de Phénicie (18) ; que Suidas le cite également, & parle non-ſeulement de ſon Hiſtoire Phénicienne, mais de deux autres Ouvrages qu'il avoit compoſés ſur la *Phyſiologie de Mercure* & ſur la *Théologie Egyptienne* ; que Cyrille le cite dans ſon VI. Livre contre l'Empereur Julien, d'après les Stromates de Clément d'Alexandrie ; & que Philon en parle comme d'un Auteur connu, & qu'il en fait cet Eloge intéreſſant : » qu'il avoit acquis un grand nombre de

(14) Sur Athenée, Art. de Suniaithon.
(15) Traité ſur Sanchoniaton, pag. 9. &c.
(16) Antiq. Celt.
(17) Réflexions Critiques ſur les Hiſt. des anciens Peuples, en 2 vol. On peut voir ſur-tout, le compte qu'il rend de cette Controverſe dans le I. vol. pag. 24-85.
(18) C'eſt ſous le nom de Suniaithon qu'il en parle. Dira t on que c'eſt un autre Hiſtorien ? Il faut donc renoncer à l'objection tirée de ce que Sanchoniaton a été inconnu, puiſqu'on voit ici un Hiſtorien de Phénicie qui n'eſt pas mieux connu.

» connoissances, & rassemblé beaucoup de choses curieuses : qu'il s'étoit » sur-tout apliqué avec soin à rechercher les origines de tout ». Ils ajoutent que Philon étoit d'autant plus à portée de s'en assurer, qu'il avoit fouillé avec soin dans les Bibliothéques & dans les Archives de l'Orient, afin de connoître l'Histoire de sa Patrie aussi exactement qu'il se pourroit, comme Eusebe le raporte d'après lui. Ils disent enfin que sa Doctrine est si conforme à celle que Damascius nous a transmise sous le nom des anciens Philosophes Phéniciens, sur l'origine du monde (9), qu'on ne sauroit douter que ce ne soit l'ouvrage d'une personne élevée à leur Ecole ; & qu'une Objection négative ne sauroit détruire ce que des Auteurs estimables raportent, dès qu'ils parlent affirmativement.

Mais quel que soit l'Auteur de ce Fragment, il est impossible de ne pas regarder le Texte Grec comme la traduction d'un Ouvrage écrit originairement en Phénicien, recueillie par Porphyre ; elle est remplie de mots Phéniciens que le Traducteur n'a pû rendre par des mots grecs : nous verrons même que tout ce qu'elle offre de louche, fut toujours l'effet des divers sens des mots phéniciens employés par le premier Auteur. L'ensemble, fort différent à beaucoup d'égards des idées grecques, est trop conforme aux idées primitives de l'Orient pour avoir pû être inventé par Porphyre ou par quelqu'autre Personnage que ce soit, de ce tems-là.

5.

Des Commentateurs de Sanchoniaton.

Bochart dans sa Canaan, l'Auteur de l'Histoire Critique des Dogmes & des Cultes, ceux de l'Histoire Universelle en Anglois, & Blackwelle dans ses Lettres sur la Mythologie, ont commenté cet Auteur, mais d'une maniere très abrégée ; ils l'ont considéré, presque tous, comme l'Histoire de l'origine de l'Idolâtrie, & comme un Monument de la Théologie Phénicienne.

Mais deux autres Savans, l'un Anglois, l'autre François, n'y ont vu qu'un Monument Historique, & ils ont écrit de très-longs commentaires pour l'expliquer conformément à cette idée.

Cumberland regarde l'Histoire *d'Uranus* & de *Cronus* comme une suite du Fragment de Sanchoniaton, qui contient l'Histoire des X premieres Générations avant le Déluge ; d'après ce principe, Elion, ou le Très-Haut est *Lamech* Pere de Noé : Uranus devient *Noé* ; Cronus, son fils *Cham* ; Misor, son petit-fils *Misraïm* ou *Menès*, premier Roi d'Egypte ;

(19) On peut voir dans les *Anecdot. Grec.* de Wolf, T. IV. des Extraits de l'Ouvrage de Damascius, sur les premiers Principes.

& Thot, fils de Miſor, eſt Athotes ſecond Roi d'Egypte. Par conſéquent Sidik eſt *Sem*, & le vieux Nérée, Dieu des Mers, eſt leur frere *Japhet*.

Si ce ſyſtême n'eſt pas vrai, les diverſes parties en ſont du moins liées d'une maniere ingénieuſe, qui fait honneur à celui qui l'inventa. Cependant il ne ſatisfait pas. C'eſt ce qui engagea M. Fourmont à en donner une nouvelle explication. Rival de Cumberland, & penſant qu'on pouvoit faire mieux, il voulut également expliquer notre Auteur d'une maniere hiſtorique & lier ſon écrit avec les origines de tous les Peuples. Si quelqu'un devoit eſpérer de réuſſir, c'étoit cet Académicien verſé dans les Langues de l'Orient, & accoutumé à les analyſer : auſſi imprima-t il ſes Recherches ſur cet objet avec la confiance la plus impoſante. Malgré ſes efforts prodigieux, ſon ſyſtême n'eut aucun ſuccès : on ne put ſe faire à l'idée que tous les Dieux du Paganiſme étoient nés de la Famille d'Abraham. Perſonne ne reconnut ;

Elion dans *Sem*, ou le *Haut*.
Uranus dans *Tharé* de la Ville d'*Ur*.
Cronus dans *Abraham*, de la Ville de *Caran*.
Jupiter, ou Sadid, dans *Iſac*, ou le *Lié*.
Rhéa dans *Sara*.
Minerve dans *Aggar*, ou *Onga* ; & celle-ci encore moins dans la Pierre que Rhéa donne à Cronus.
Junon dans *Rebecca*.
Atlas dans *Lot*.
Thot, ou Mercure, dans *Eliezer* : encore moins dans *Boethos*, Roi de la ſeconde Dynaſtie des Tinnites, en Egypte.
Oſiris & Bacchus dans *Eſaü*, Prince de *Séir*.
Typhon dans *Jacob* qui *ſuplante* Eſaü.
Aſtarté, ou Vénus, dans *Rachel*, mere du Deſir ou Joſeph, & de l'Amour ou Benjamin.
Eſculape dans *Caleb*, compatriote & ſucceſſeur d'Eliezer.
Hercule dans *Eſcol*, ou Ercol, Ami d'Abraham.
Cérès dans *Kethura*.
Silene & le Dieu Anamelech dans *Ana*, Prince des Horréens, & Beau-Pere d'Eſaü.
Les Artémides dans les *Suivantes* des Femmes d'Abraham, de ſon fils & de ſon petit-fils.
Anaïtis dans la *Fille* d'*Ana*.
Britomartis dans la *Fille* d'*Omar*, petit-fils d'Eſaü.
Nérée dans *Cham*.
Pontus dans ſon fils *Phut*.

On cherche quelque lumiere, & l'on ne voit qu'un amas indigeſte d'une vaſte érudition & l'abus le plus étrange des Langues, que l'on honora fauſſement du nom de Science étymologique (†).

6.

Point de vue ſous lequel on doit conſidérer ce Fragment.

L'on ne doit pas être étonné que ces Savans aient échoué, malgré leur érudition, dans les efforts qu'ils firent pour expliquer ce Fragment. Ils euſſent trouvé la vérité ſans doute, ſi le ſavoir ſeul ſuffiſoit pour conduire juſqu'à elle : mais ils ſuivoient une méthode qui dut néceſſairement les égarer. Auſſi ſe trouvant à chaque pas dans un embarras dont ils ne pouvoient ſortir, ils ſe jetterent dans les étymologies les plus fauſſes & les plus abſurdes, dans les ſuppoſitions les moins ſoutenables : on diroit que tout leur eſt bon, pourvû qu'ils faſſent illuſion à leurs Lecteurs & à eux-mêmes.

Ils ont tous vû un récit hiſtorique dans ce monument : Elion, Uranus, Saturne, &c. ont été pour eux une ſuite de Rois d'une même Famille ; & ils ne ſe ſont mis en peine que d'une ſeule choſe, de découvrir le lieu & le tems où elle avoit regné, & quels perſonnages hiſtoriques avoient été déſignés par ces noms. Mais où pouvoit on trouver le modele d'une Famille dont l'Hiſtoire eſt auſſi abſurde & auſſi révoltante ? Comment donner un air hiſtorique à ces Fables, & les changer en une ſuite de faits qui puſſent paroître raiſonnables ?

Nous prendrons une route abſolument oppoſée, plus fondée en raiſon & ſur les anciens uſages. Ce ne ſera point un récit hiſtorique que nous aurons à expliquer : ce ſera une Allégorie ingénieuſe, liée à la Mythologie Orientale, mere de celle des Grecs & des Romains. Uranus n'aura fait des infidélités à ſa femme, que dans le ſens allégorique ; & les atrocités qui nous révoltent dans Saturne ne ſeront que des énigmes intéreſſantes, qui contiendront des Faits dignes de nous avoir été tranſmis.

Ceux qui nous ont précédé dans cette carrière, s'en ſeroient aperçus, s'ils avoient été moins préoccupés de préjugés de toute eſpéce ; s'ils s'étoient ren-

(†) Le Public aura la ſatisfaction de voir paroître dans la ſuite deux nouvelles explications de cet Auteur. L'une par M. l'Abbé Mignot, deſtinée pour les Mémoires de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. & que je ne connois que de nom. Le Savant Auteur de l'autre a bien voulu m'en communiquer un Chapitre, celui qui a pour objet Astarté, rempli de reherches & de vues. Il eſt à deſirer que ſon Ouvrage paroiſſe. On y défend le ſens littéral, quoique quelquefois on y allégoriſe : de mon côté, je me borne ſtrictement au ſens allégorique, mais toujours fondé ſur la Nature ; le Procès ſeroit donc inſtruit, & le Public en état de juger enfin définitivement.

dus attentifs au génie des Anciens, à la nature des Fables, ſur tout à celles qu'offrent leurs Coſmogonies & leurs Théogonies ; au raport de ce fragment avec une portion conſidérable de l'Antiquité ; à ce qui nous eſt dit dans ce fragment même : « Que le Fils de Thabion avoit tourné en ALLÉGORIES » toutes ces choſes, & qu'après y avoir joint des idées phyſiques & des » phénomènes naturels, il les laiſſa à ceux qui célébroient les Orgies, & » aux Prophètes qui préſidoient aux Myſtères. Enfin, ſi dégagés de tout ſyſtême, ils avoient peſé avec ſoin les propres expreſſions de l'Auteur qu'ils vouloient expliquer, & les divers ſens dont elles pouvoient être ſuſceptibles, & qu'ils les euſſent ſur-tout comparées avec le génie de la Langue Phénicienne qu'il ne falloit jamais perdre de vue, & auquel il falloit ſans ceſſe ramener la Traduction qu'on avoit ſous les yeux.

Par ce moyen, ce fragment ſe ſeroit préſenté à eux ſous un point de vue tout différent : ils auroient vû que l'Hiſtoire de CRONUS ou de Saturne qu'il contient & celle de ſes guerres contre ſon Pere URANUS, ne fut jamais l'Hiſtoire de perſonnages humains devenus Dieux : que c'étoit ſe tromper du tout au tout, que d'y chercher des évenemens hiſtoriques : que ces évenemens devoient ſe raporter à Saturne conſidéré comme le Tems qui engloutit tout ; ce qui les eût conduits naturellement à l'Allégorie ; puiſque la conſidération du *Tems* avoit pû conduire à l'idée de Saturne, tandis qu'il étoit ſans raiſon qu'on eût lié l'idée d'un homme appellé SATURNE à celle du Tems, pour en faire le Dieu du Tems plutôt que le Dieu de toute autre portion du Monde, de toute autre propriété phyſique.

En conſidérant enſuite les ſymboles que l'on donna à Saturne, Dieu du Tems, ils auroient vû que ces ſymboles n'étoient point empruntés du Tems lui même ; mais de ſon analogie avec un autre Objet, dont les révolutions s'accordent avec celles du Tems, lui ſervent également de meſure, lui donnent un tout autre prix, & durent néceſſairement faire la plus vive impreſſion ſur les Hommes. Cet Objet, ſont les MOISSONS.

C'eſt des moiſſons que furent tirés en effet les ſymboles des tems antérieurs à l'époque où l'on arma le Tems, de la *Faulx* moiſſonnante ; ce fut d'elles & du Moiſſonneur que l'on dut dire dans le commencement tout ce qu'on n'appliqua enſuite qu'au tems ſeul : ainſi l'Allégorie de Saturne conſidéré comme *Tems*, ne put être qu'une imitation & une extenſion de l'Allégorie de Saturne conſidéré comme Inventeur de l'Agriculture ; ces deux Allégories étant inſéparables, puiſque le tems ou les années & les moiſſons marchent d'un pas égal & qu'elles engloutiſſent tous les Etres ; & ne voyons-nous pas en effet que dans toutes les Mythologies, Saturne, Dieu du tems, fut toujours repréſenté comme l'Inventeur de l'Agriculture : ce qui conduiſoit naturellement à en faire le Dieu du tems, puiſque les moiſſons ſont le *Tems* par excellence.

Cette Hiſtoire de Saturne ſi abſurde, ſi extravagante, qu'aucun Commentateur n'a jamais pu en rendre raiſon, eſt donc une Allégorie ingénieuſe & agréable

agréable de l'INVENTION du premier des Arts, de cet ART ſans lequel il n'y auroit ſur la terre ni Sociétés nombreuſes, ni Empires floriſſans, ni aucun des Arts & des Sciences qui font la gloire du Genre-Humain ; & qui dût produire la plus vive impreſſion ſur les Hommes auxquels on l'annonça : ſur ceux auxquels on dit :

» Mortels, qui errez miſérablement dans les Forêts afin de pourvoir à une « ſubſiſtance précaire, qui êtes expoſés à toutes les intempéries des Saiſons, » ſans pouvoir vous en garantir, à périr de faim & de miſere, faute d'ali- « mens, ou à traîner une vie languiſſante, ne ſachant jamais où vous paſſerez » la nuit, ou la journée du lendemain, toujours obligés de diſputer aux Ani- » maux quelques fruits ſauvages, inſuffiſans même pour vous ſoutenir vous » & vos familles ; ſéchez vos larmes & réjouiſſez-vous : le tems eſt venu » où vous allez être les Rois de la Nature, où vous la forcerez de pro- » duire pour vous des alimens en abondance, où vous en aurez pour vous, « pour vos voiſins, pour une multitude même d'Animaux de toute eſpèce » qui vous fourniront en retour tout ce qu'on peut déſirer pour rendre » la vie plus commode & plus agréable : leur lait & leur chair garniront « vos tables, leur laine vous donnera des étoffes variées avec leſquelles » vous braverez les Saiſons, leur peau vous fournira des meubles durables : » & avec les fruits que vous allez faire rapporter à la terre, vous jouirez » de l'induſtrie & des talens de tous ceux qui accourront pour en profiter, » & qui s'eſtimeront heureux de vous devenir utiles par leurs travaux. »

Quelle impreſſion ne dut pas faire un pareil diſcours ſur ceux qui l'entendirent ? Et quelle ne dut pas être ſur-tout la ſurpriſe des Sociétés reſtées ſauvages, lorſque dans leurs courſes vagabondes, elles virent tout-à-coup un Spectacle dont elles n'avoient aucune idée ; qu'elles virent des Campagnes immenſes où l'on n'apercevoit ni ronces, ni arbres inutiles, ni eaux mal ſaines & croupiſſantes ; où tout charmoit la vue par la diſtribution réguliere du terrain, par la variété des objets, par la beauté de la verdure & des fruits de toute eſpèce ; qui étoient couvertes de troupeaux nombreux, ſigne de l'abondance dans laquelle ils vivoient ; dont les poſſeſſeurs n'étant plus obligés de mener une vie errante & malheureuſe, avoient fixé leur ſéjour dans ces lieux, s'y étoient conſtruit des demeures agréables & ſe voyoient environnés d'une nombreuſe famille, dont la gaieté & la phyſionomie proſpere annonçoient le bonheur ; tandis que la campagne retentiſſoit du ſon des inſtrumens, qui ſe mêloient avec le chant du Laboureur & le bêlement des Agneaux !

L'Etabliſſement de l'Agriculture dut faire en effet une époque à jamais remarquable dans l'Hiſtoire du Genre-Humain : elle dut ſe perpétuer par les Fêtes Agricoles auxquelles elle donna lieu : elle dut fournir aux Poëtes le ſujet de leurs vers, & le fond des Tableaux les plus variés de leurs Ouvrages. Cette invention dut ſe perſonifier dans leur langage ; & par ſes contraſtes, donner lieu aux Allégories les plus ingénieuſes, mais en même

tems les plus difficiles à découvrir, dès que l'on ne se transporteroit pas au tems où elles naquirent.

Il ne seroit donc pas surprenant que les Monumens anciens nous offrissent des allusions à cet Art, & que ce fut l'objet de celui que nous mettons ici sous les yeux du Public.

Nous nous flattons que l'on verra avec plaisir la maniere dont nous l'éclaircirons d'après ces principes, & que l'on se réconciliera non-seulement avec Saturne qui paroissoit si dénaturé, mais sur-tout avec cette Antiquité qui sembloit n'avoir déifié en lui qu'un monstre, & s'être deshonorée pour toujours par une conduite aussi extravagante.

ARTICLE PREMIER.

Des IV premiers Personnages de Sanchoniaton, ELION & sa Famille.

« AINSI commence ce Monument. » ELION, ou le Très-Haut, & sa Femme « BÊROUTH, qui habitoient aux environs de Byblos, eurent pour Enfans » EPIGÉE ou AUTOCTHÔN, que l'on apella dans la suite URANUS, & c'est de « lui que cet élément qui est au-dessus de nous, a été apellé URANUS (le *Ciel*), » à cause de son admirable beauté.

« Celui-ci eut une Sœur née des mêmes Parens, que l'on nomma » GHÉ; c'est à cause de sa beauté, qu'on apella la Terre du même nom ».

On ne sauroit jetter les yeux sur ce passage, avec la plus légère teinture de la Langue Grecque & des Langues Orientales, sans s'appercevoir qu'il est absolument allégorique; & que l'Auteur n'eut jamais dans l'esprit d'y décrire une Généalogie de simples mortels. Il falloit que la préoccupation des Savans qui ont voulu l'expliquer, fût aussi grande, pour n'être pas frapés de la vive lumiere qui résulte de la réunion de ces Noms. Ne soyons donc pas étonnés si en s'y refusant & en dénaturant cette belle Allégorie, on en a fait un chef-d'œuvre d'obscurité & d'extravagance.

N'en excepton pas le Traducteur lui-même. Sa Version, moitié phénicienne, moitié grecque, prouve qu'il n'avoit pas toujours entendu le vrai sens de son Auteur, & qu'il n'avoit pû conserver par-tout le double sens qu'offroit l'Allégorie, ce qui en altéroit la beauté & l'énergie.

Heureusement il a laissé subsister nombre de mots Phéniciens, au moyen desquels on trouve sans cesse le fil de l'Allégorie: ensorte qu'il est très-aisé de le rétablir par une nouvelle Version en une seule Langue; & par conséquent, par la restitution de l'Auteur original dans son intégrité.

ELION n'est point un Homme: tout l'indiquoit; son nom, la manière dont Philon le traduit, les Enfans qu'on lui attribue.

§. I.

Elion en Phénicien ſignifie Dieu, le Dieu Suprême. C'eſt un mot également Hébreu, Elion, עליון, eſt déjà employé par Moyse pour déſigner la Divinité. Il a le plus grand raport avec leur Ello-im, ou le Grand-Dieu, l'*Allah* des Arabes, mot à mot le Très-Haut ; car ce fut pour déſigner Dieu, ſous le raport d'élévation, que les Orientaux lui donnerent ce Nom. De cette même racine vint Hélios, ou Helion des Grecs (20), nom du Soleil, Chef des Divinités Orientales & qui réunit les mêmes propriétés ſous leſquelles on enviſageoit la Divinité, étant élévé & ſource de lumière.

Auſſi Philon qui ne pouvoit rendre ce Nom par aucun mot Grec qui lui convint, le laiſſe ſubſiſter & le paraphraſe par le mot Grec Hypsistus, ou Hups-iste qui ſignifie le Très-Haut ; & qui eſt formé du primitif Hup ou Houp, élevé.

Il l'a très-bien rendu ; ce n'eſt donc pas un homme dont on va lire l'Hiſtoire : c'eſt de Dieu lui-même qu'il s'agit.

§. II.

Mais il a une Femme, & cette Femme s'apelle Bérouth. Ceci eſt encore vrai, exactement vrai, mais dans le ſens allégorique, & rien de plus aiſé que de le prouver : on n'a pour cet effet qu'à conſidérer la valeur de ce mot en Phénicien, & dans toutes les Langues Orientales.

Bérouth eſt un nom ſubſtantif féminin, formé du ſubſtantif Bar ou Ber qui ſignifie Créateur, (d'où vint le verbe Hébreu, Bara, ברא créer) Il ſignifie donc Création. Elle eſt inſéparable du Tout-Puiſſant : c'eſt par elle qu'il produit tout ce qui exiſte : elle eſt donc ſa Femme au ſens allégorique, dans ce ſens qui perſonifie toutes les vertus & qui en fait les Femmes & les Filles de ceux qui les poſſédent, ou qui les produiſent.

§. III.

Ils ont deux Enfans, un Fils & une Fille ; leurs noms Grecs ſont Uranus & Ghé : ce ſeroit en Phénicien Ur ou Sham-*im* & Adama ou Artz : c'eſt en François le Ciel & la Terre. Notre Auteur le dit lui-même, en ajoutant, que c'eſt d'eux que prirent leur nom, à cauſe de leur beauté, le Ciel & la Terre.

En effet, l'on donna toujours à ces deux portions de l'Univers des noms dignes de leur magnificence, de leur éclat & de l'harmonie qui y regne.

Ur-anus ſignifia dans les Langues Orientales *l'éclatant*, *l'étincellant*, le

(20) *Helion* eſt l'accuſatif Grec ; c'eſt le mot même oriental. Anterieur au nominatif, ce cas nous repréſente les mots orientaux, & c'eſt à lui qu'il faut s'adreſſer quand on veut connoître les raports des mots Grecs avec les Orientaux.

lumineux. La racine en eſt UR, feu : tige d'une famille immenſe & d'où vint en droite ligne le Verbe UR-o des Latins qui ſignifie *brûler*.

MUND-US & KOSMOS noms de l'Univers en latin & en grec, le déſignent par l'idée d'arrangement & d'ordre, à cauſe de l'harmonie qu'offrent ſes diverſes Parties.

Uranus eſt auſſi apellé ÉPIGÉE par notre Auteur. Ce mot eſt très-énergique : il ſignifie *au-deſſus de la Terre*, ou *Monde ſupérieur*.

Les noms Orientaux de la TERRE ſont ART & ADAMA. Ce dernier ſe trouve dans PLINE (1) pour déſigner la Terre Vierge : le premier eſt de toutes les Langues, avec quelques légeres différences : il forma le Latin ARS ou culture, le premier des Arts étant celui de la Terre, ou d'ARZ. Quant au nom d'ADAMA, il ſignifia la parfaite, la ſouveraine, ſens qu'il offre encore dans la Langue Ethiopienne ; & il vient de la racine DAM & DOM dont les Grecs firent DEM-ois qui ſignifie *Demoiſelle*, les Latins DOM-inus & DOM ina, Maître & Maîtreſſe ; nous en avons fait DON & DAME, DAM-oiſel ou DAM-oiſeau, DAM-*oiſelle* & DEM-*oiſelle*.

§ IV.

Cette phraſe de Sanchoniaton » ELION & BEROUTH produiſirent URANUS & GHÉ, ou SHAM-im & ARS «, eſt donc ſemblable à celle-ci.

ELOHIM BARA SHAMIM OU-ARZ.

Dieu créa le Ciel & la Terre, par laquelle Moyſe attribue à Dieu ou à *Elion* la Création du Ciel & de la Terre, d'URANUS & de Ghé, de *Sham* & d'*Hertha*.

De ces deux Phraſes, l'une eſt hiſtorique, l'autre dans le ſtyle allégorique ; c'eſt la ſeule différence qu'il y ait entr'elles.

Cette différence eſt quelquefois preſqu'inſenſible : elle conſiſte ici à regarder comme des noms d'Hommes, des mots qui déſignent des Etres qui ne furent jamais Hommes.

Ceci peut quelquefois arriver par inadvertence, par mépriſe : dès-lors bouleverſement dans l'Hiſtoire. Nous verrons dans la ſuite de ces recherches, une multitude de fautes pareilles.

§. V.

Ce morceau étant allégorique, & commençant par le récit de la création, prouve que les premiers Philoſophes Phéniciens ne furent point Athées, & qu'ils s'énoncerent à cet égard comme les Chaldéens, les Egyptiens & les Hébreux : il eſt donc d'une grande importance, par l'uniformité qu'il met à cet égard entre les Traditions anciennes.

(1) Hiſt. Nat. L. XXXIII. C. III.

(2) La Phraſe Phénicienne a plus de raport encore avec celle où MOYSE ſubſtituant au verbe *Bara* (GEN. XIV. 19) le verbe קנה KANE, dit qu'EL-ELION *engendra* le Ciel & la Terre ; c'eſt le mot même dont ſe ſert SANCHONIATON.

Il nous prépare en même tems à de grandes choſes, ſur-tout dans le ſtyle Allégorique, puiſque toutes les fois que les Anciens vouloient peindre des choſes ſublimes, & vraiment Poétiques, ils commençoient toujours par la Création de l'Univers.

§. VI.

Mais ne ſommes-nous pas arrêtés dès le premier pas ? *Elion*, ajoute notre Auteur, *fut tué par les Animaux :* c'eſt donc un homme, dira-t-on, puiſqu'il fut tué ? Oui, c'eſt un homme pour ceux qui ne ſe doutent pas de l'Allégorie & qui attachent à une phraſe à double entente, un ſens décidé & abſolu.

Telle étoit certainement cette phraſe, puiſque notre Auteur ajoute ; » & alors Elion fut invoqué par ſes Enfans comme Dieu. »

Ce n'eſt pas un homme mort, ſur-tout un homme qui vient d'être déchiré par des Animaux, que l'on s'aviſe de mettre au rang des Dieux ; ce n'eſt pas à une perſonne qui n'a pu garantir ſes propres jours qu'on demandera la force néceſſaire pour garantir les ſiens ; & les biens ſans leſquels on ne ſauroit ſubſiſter.

Mais c'eſt le Très-Haut que ſes Enfans invoquent, qu'ils regardent comme leur pere, comme leur Divinité, au ſervice duquel ils ſe conſacrent pour toujours.

Il faut donc que la phraſe intermédiaire fût une phraſe équivoque & ſuſceptible de diverſes explications, ſuivant qu'on la prendroit dans un ſens hiſtorique ou allégorique, & que l'on feroit d'*Elion* un homme ou un Dieu.

Pour nous en aſſurer, remettons la phraſe Grecque en Phénicien, ou en Hébreu, n'importe puiſque ce fut la même Langue : Nous aurons ces mots :

Elion Sabbatha mi-melakth-ou, עליון שבת מי מלאכתו.

dont l'Analyſe démontrera le vrai ſens, & de quelle maniere il s'altéra néceſſairement dans la Verſion Grecque.

Sabbatha eſt le verbe reposer ; il vient du mot Sabbath, qui apliqué aux jours, déſigne le jour du repos.

Mais le repos eſt un terme équivoque ; ſuſceptible d'un ſens propre & d'un ſens figuré, il peut ſe prendre hiſtoriquement pour l'interruption du travail ordinaire ; & allégoriquement, pour la mort qui fait ceſſer tout travail : ainſi dans notre propre Langue on *repoſe* ſur un lit, ſur le gazon ; & l'on *repoſe* dans la Tombe.

L'un ſignifie *ſe délaſſer*, & l'autre *être mort*. Qu'un étranger ſe trompe au choix *de ces ſens*, il dira, on eſt *mort* ſur le gazon, & on ſe *délaſſe* dans la Tombe.

Dès que l'on faiſoit d'*Elion* un homme, il étoit naturel de prendre ce mot dans le dernier ſens, & de dire qu'*Elion* avoit ceſſé de vivre, étoit mort, n'étoit plus.

Le mot MI qui ſuit n'eſt pas moins équivoque ; c'eſt une Prépoſition qui réunit le double ſens de notre DE, qui tantôt répond au génitif des Latins, & tantôt à leur ablatif ou à notre Prépoſition PAR, tandis que les Italiens, pour éviter l'équivoque, en ont fait deux mots différens *di* & *de*. Ainſi on peut rendre MI par nos mots DE & PAR : c'eſt au ſens à en déterminer le choix.

Vient enſuite le mot MELAKTH, au pluriel. Il n'eſt pas moins équivoque ; ſignifiant au ſimple, TRAVAUX : & au ſens allégorique, *Compagnons d'œuvre*, tels que les ANIMAUX qui aident l'homme dans ſes Travaux champêtres, les vrais Travaux des humains, ces Travaux auxquels ils furent deſtinés dès leur entrée dans le Monde.

Le dernier mot eſt OU, le HOU des Grecs & notre pronom soi.

Nous avons donc ici une phraſe qui ſera ſuſceptible de deux ſens différens ; qui ſignifiera.

1°. ELION *ſe repoſa de ſes Travaux*, ſi l'on prend Elion pour Dieu.

2°. ELION fut *tué par ſes Animaux*, ſi on le prend pour un Homme.

Mais il faut le regarder comme Dieu, nous venons de le prouver & Sanchoniaton le dit en propres termes : il n'a donc pas été tué par ſes Animaux ; le Traducteur Grec ne fut qu'un mal-adroit : & les Savans qui ne ſe défierent point de ſa verſion, & ne la comparerent pas avec le génie de la Langue Phénicienne, manquerent néceſſairement le ſens de Sanchoniaton.

Cette phraſe ainſi rétablie, devient parallele à ce trait hiſtorique qui nous a été tranſmis par MOYSE, & par lequel il termine le récit de la Création dont nous avons vu le commencement ci-deſſus (1).

ELOHIM... Shalbath mi melakth-ou, אלהים שבת מי מלאכתו.

Elle Tholdoth he-ſhamin, ou-he-arz be-iom Waſoth Ieou Elohim.

אלה תולדות השמים והארץ ביום עשות יהוה אלהים.

Ce qui ſignifie, mot à mot « ELOHIM *ou le Très-Haut*.... ſe repoſa de « ſes travaux. Ainſi ces Générations (ou ſes Enfans), le Ciel & la Terre » dans ce jour faire Dieu Elohim.

Phraſe équivoque qui peut ſignifier : que le Dieu Très-Haut, le Dieu Elion fit alors ces Générations, le Ciel & la Terre ; ou par un contre-ſens, » qu'alors le Ciel & la Terre firent Elohim Dieu : « & c'eſt le ſens, que n'a pas manqué le Traducteur, & qu'il devoit néceſſairement ſaiſir d'après ſa maniere de voir.

(1) GEN. II. 3. 4.

Ceci eſt donc parfaitement conforme au récit de Moyse, & certainement à celui des plus illuſtres Philoſophes de l'Antiquité, tels que Thot. Ne ſoyons donc pas ſurpris que Sanchoniaton qui avoit converſé avec un Prince Hébreu, & qui avoit fouillé dans les écrits anciens conſervés dans les Temples, ſe ſoit exprimé comme eux.

§. VII.

BYBLOS.

Ce qu'il dit du ſéjour d'Elion & de Berouth, paroît cependant impoſſible à concilier avec ce que nous venons de dire. » Ils demeuroient, dit-il, » aux environs de Byblos. » Or Byblos étoit une Ville Phénicienne, peu éloignée de *Beryte*. Aſſurément, rien n'étoit plus propre à déſorienter le Lecteur ou l'Auditeur, & à perſuader toujours plus que tout ceci n'étoit rien moins qu'une allégorie : certainement, dit-il, c'étoient des Perſonnages humains. Rien de plus faux cependant, nous venons de le voir, & la ſuite le prouvera toujours plus. Qu'on ne ſoit donc pas embarraſſé de voir ici le nom de *Byblos* : s'il fut choiſi plutôt que tout autre, pour en faire l'habitation d'Elion, c'eſt qu'il s'accordoit parfaitement avec l'enſemble de l'Allégorie.

Byblos eſt compoſé de deux mots, By & Blos. Le premier prononcé en Grec Bu, Bou, & dans toutes les Langues du Nord Bau & Bi, ſignifie habitation, ſéjour : 2°. le ſéjour actuel.

Le ſecond eſt compoſé lui-même, 1°. de la terminaiſon grecque Os qui n'eſt point de l'eſſence du mot, & 2°. du mot Oriental & primitif Bel, Belos, Belus, qui ſignifie Lumiere & Soleil.

By-blos n'eſt donc pas ici la Ville de Phénicie de ce nom ; c'eſt la Ville du Soleil, le ſéjour de la Lumiere, vraie habitation du Très-Haut : il fut donc très-bien choiſi pour figurer dans cette Allégorie.

ARTICLE II.

D'Uranus & de Ghé, leur Mariage & leurs Enfans.

Uranus ſuccéde à ſon Pere, & il épouſe ſa Sœur. Mais nous venons de voir que ce Prince eſt le Ciel, & ſa Sœur la Terre ; c'eſt-à-dire qu'ils ſont des Perſonnages allégoriques : leur Mariage eſt donc une Allégorie lui-même.

Mais dans quel ſens a-t-on pû dire que le Ciel étoit Mari de la Terre ?

& que celle-ci étoit ſa Femme, ſi ce n'eſt pour déſigner la fécondité dont la Terre eſt redevable au Ciel ?

C'eſt du Ciel que viennent les pluies & la chaleur néceſſaires pour féconder la Terre. Sans le Ciel, condamnée à une ſtérilité éternelle, elle ne produit rien : au Printems, elle ne ſe couvriroit point de verdure & de fleurs ; en Autonne, elle ne donneroit point de fruits : elle ne pourroit point s'appeller la MERE des Humains ; en vain on la repréſenteroit avec des Tours ſur la tête & une Grenade dans la main.

Ce n'eſt pas chez les ſeuls Phéniciens que l'union du Ciel & de la Terre fut préſentée comme un Mariage entre Uranus & Ghé : nous le retrouverons dans la Théogonie d'HESIODE ; ce Poëte fait de Ghé (1) la Femme d'Uranus.

Il en eſt de même des Atlantes ; ſelon DIODORE (2), ils faiſoient d'Uranus le mari de TITÉE qui fut un des noms de la Terre.

§. II.

De ce mariage naquirent, ſelon les Crétois (3), un grand nombre d'enfans dont le plus jeune fut CRONUS, le SATURNE des Latins ; & ſelon les Atlantes, un beaucoup plus grand nombre.

SANCHONIATON leur attribue auſſi pluſieurs enfans, du nombre deſquels eſt également Cronus, appellé en Phénicien EL, le haut, l'élevé.

Mais ſelon le Traducteur Grec, Uranus & Ghé eurent quatre enfans ; il les nomme Il, Betyle, Dagon, Atlas.

Ces perſonnages ont embarraſſé les Commentateurs. CUMBERLAND, pour qui Uranus eſt Noé qui n'eut que trois fils, les a prudemment paſſés ſous ſilence. M. FOURMONT qui voyoit Il ou Cronus dans Abraham trouvoit un des Freres de ce Patriarche dans Dagon ; & il prenoit ſes deux Neveux BETHUEL & LOT pour Betyle & pour Atlas apellés cependant les Freres d'Il. Avec de pareils procédés, il n'eſt rien que l'on n'arrange, ou plutôt on laiſſe tout dans les ténébres, & l'on n'explique rien.

Obſervons que ces prétendus fils d'Uranus ne ſont nommés comme ils le ſont ici que par Sanchoniaton : que BETYLE eſt un perſonnage chimérique, & de la façon uniquement du Traducteur ; & qu'Atlas n'a jamais été regardé comme le fils d'Uranus que dans la Coſmogonie des Atlantes, qui en font auſſi un Aſtronome.

Je ſerois donc tenté de croire que le Traducteur Grec, toujours rempli de l'idée, qu'il avoit ſous les yeux un récit hiſtorique, aura pris pour autant

(1) Vers 133. de la Théogonie & ailleurs.
(2) Hiſt. Univ. Liv. III.
(3) Théogonie, &c.

de

de Fils d'Uranus & de Ghé, quatre mots qui formoient une phraſe, dont il ne comprenoit pas le ſens, & qu'il y aura été d'autant plus porté, qu'elle commençoit par un mot ſemblable au nom de ſon Héros. Ce ne ſeroit pas la premiere fois que pareille faute ſeroit arrivée : il exiſte dans le ſecond Livre de l'Iliade une phraſe pareille où l'on trouve plus ou moins de Noms propres, ſuivant la maniere d'en conſidérer les mots.

Il, Bêthyl, Dagon, Atlas, formeroient donc une phraſe Phénicienne, & cette phraſe ſignifieroit ; *Elle* (la Terre) *raportoit*, *quoique Vierge* ou ſans culture, *du grain* en abondance : tandis qu'étant énoncée d'une maniere allégorique, elle offrira ce ſens, *quoique Vierge*, *elle fut Mere de Dagon* : ſens parfaitement ſynonime au ſens hiſtorique qui précede. Juſtifions ces vues.

Béthyl eſt un mot Oriental qui s'écrit en Hébreu בתול & qui ſignifie *une Vierge*.

Atlas eſt formé du mot primitif תלא *Thla*, qui ſignifie *porter*, *produire*, & qui tient au Grec Τλαω TLAÔ, *porter*.

Dagon, en Hébreu & en Phénicien דגן ſignifie *blé*, *grain*. Le Traducteur Grec en convient lui-même ; il dit plus bas que Dagon eſt celui que les Grecs appellent Σιτων Siton : mot qui eſt une épithète de Cérès, qui déſigne un Champ, un Terrain en blé, & qui s'eſt formé de l'Oriental שדה *Sedé*, qui ſignifie préciſément la même choſe.

Béthyl ou la Vierge ſera donc une épithète de Ghé, de la Terre qui produiſoit du grain par le ſecours d'Uranus, ſans être cultivée.

Les Anciens apelloient en effet *Terre Vierge*, celle où n'avoit point paſſé la Charrue, comme on le voit dans Pline (1). Il en étoit de même chez les Grecs ; ils donnoient à une Terre non cultivée le nom de Parthenie, qui étoit celui des Vierges, & ce mot dont aucun Etymologiſte n'a connu l'origine eſt très énergique. Compoſé de la racine primitive Par & Parth, qui ſignifie *Fruit* (2), & de la négation en ou ain, il ſignifie mot à mot, *qui n'a point donné de fruit*.

Au contraire, *labourer une Terre*, c'étoit la violer, faire ceſſer ſa virginité. Ces expreſſions ſont communes chez les Anciens.

Par une ſuite de la même figure, le Laboureur étoit le Mari de la Terre cultivée ; & le même mot, tel que עונה, Woné, Goné, Gunè qui ſubſiſte en Grec, dans le Nord, en Hébreu, &c. déſigne également *Culture* & *Mariage*.

Par la même raiſon, les mots de *Siton* ou *Sedé* que nous avons vu il y a un inſtant, furent une alluſion au primitif Sad שד qui ſignifie *Mammelles* :

(1) Hiſt. Nat. Liv. XXXIII. Ch. III.

(2) De-là vinrent les mots Latins Par-io, accoucher ; Par-tus, accouchement ; Par une Paire, un Couple, &c.

les Champs cultivés ne ſont-ils pas en effet les Mammelles au moyen deſquelles la Terre nourrit ſes Enfans ?

C'eſt ainſi qu'avec un petit nombre de mots radicaux, l'homme fit face à tout : qu'il tira de lui-même les noms de preſque tout ce qui exiſte, & qu'avec une ſeule Série de quelques termes, il peignit une multitude d'objets différens, mais liés entr'eux par des raports analogues à ceux de cette Série.

On trouvera peut être de la contradiction à apeller *Vierge*, celle dont on vient de dire qu'elle étoit Femme d'Uranus : mais c'eſt préciſément parce qu'elle n'a point d'autre Mari qu'Uranus, qu'elle eſt Vierge ; elle eſt *ſa femme*, puiſqu'elle ne raporte des fruits que par ſon moyen : elle eſt *Vierge*, puiſque le fer & la charrue n'ont point déchiré ſon ſein.

La contradiction n'étoit que dans les termes : & c'eſt ce qui faiſoit le piquant de cette allégorie.

C'eſt par ce double rapport qu'Isis ou la Nature Univerſelle, la Terre dont ſe forment les Etres, Cybele, Vesta, Cérès, Vénus Syrienne, étoient apellées *Vierges* au ſens allégorique, parce qu'elles produiſoient ſans ſecours humains ; & *fructifiantes*, *Nourrices*, *Meres*, parce qu'elles étoient les Meres, les Nourrices de toutes les Créatures, produiſant tout, nourriſſant tout.

Nous verrons bientôt ſous quel nom fut déſignée la Terre, lorſqu'une fois elle eût été cultivée de main d'Homme.

§. 3.

Raport de Sanchoniaton avec Moyſe, au ſujet de Ghé.

Tel eſt encore le raport étroit de Sanchoniaton avec les Anciens & avec Moyſe en particulier, que nous trouvons dans l'Hiſtorien Hébreu la même deſcription de la Terre : cette comparaiſon ſera d'autant plus intéreſſante, qu'en confirmant ce que nous venons de dire, elle nous fera apercevoir des choſes auxquelles aucun Critique en Langue Hébraïque n'avoit penſé.

Moyſe après avoir dit, comme nous avons vu, que Dieu fit le Ciel & la Terre, ajoute (3) : « & il fit tous les Arbres des Champs avant qu'ils » euſſent été produits par la Terre, & toutes les Plantes des Champs avant » qu'elles euſſent germé : car Ieou Elion (*le Seigneur Dieu*) n'avoit pas en» core fait pleuvoir ſur Herta (*la Terre*), & Adam (*l'Homme*) n'avoit » pas encore cultivé Adama (*la Terre*).

De même que dans Sanchoniaton Ghé ou la Terre eſt apellée Femme & Vierge, la Terre porte deux noms dans ce paſſage ; celui d'*Herta* ארץ,

(3) Gen. II, 5.

relativement à Dieu. Celui d'ADAMA relativement à l'Homme ou à ADAM; & ceci eſt d'autant plus remarquable, qu'ADAMA eſt le féminin d'Adam, comme ſi elle étoit ſa Femme. Tandis que l'autre nom de la Terre ſeroit relatif à ſa qualité de Vierge, d'où paroît s'être formé le nom d'ARTEMIS, que Diane avoit en Grec & que l'on apelloit Vierge.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que Moyſe met une différence entre *Hertha* & ADAMA, quoique ces deux mots déſignent la Terre, puiſque l'une la repréſente dans cet état d'*in culture*, où elle ne produit que par le ſecours du Ciel, tandis que l'autre la peint cultivée par l'Homme, & devenue ſon Aſſociée pour la ſubſiſtance.

Cette différence ſi ſenſible, ſi intéreſſante, ſi pittoreſque, diſparoît cependant dans nos Verſions, où nous ne pouvons employer qu'un même mot, celui de Terre: défaut qui fait totalement diſparoître le Tableau qu'offre ces mots, & change un Texte plein de beauté & d'énergie en un diſcours froid & languiſſant.

Mais c'eſt un vice preſqu'inhérent aux Traductions, d'affoiblir ou de faire diſparoître le coloris & la force des Tableaux qu'offre leur original, & ſur-tout dans les Traductions des Poëtes. Défaut qui rend toujours néceſſaire la connoiſſance des Originaux, malgré le nombre & la beauté des Traductions.

Ne ſoyons pas ſurpris que tandis que tous les Peuples du Midi ou de l'Orient, Hébreux, Phéniciens, Grecs, Latins, &c. ont des mots différens pour déſigner la Terre, ſuivant qu'elle eſt cultivée ou inculte, il n'en exiſte point de pareils dans notre Langue. C'eſt la ſuite néceſſaire du Génie agreſte & ſauvage des anciens Peuples de l'Europe, qui ne vivant que de chaſſe, de pêche ou de pillage, avoient le plus ſouverain mépris pour l'Agriculture: ſentimens qui n'ont que trop influé ſur nos mœurs, ſur notre Langue, ſur notre Poëſie, ſur notre bonheur même.

On auroit néanmoins ici un moyen de conſerver l'énergie de l'Original malgré le défaut de notre Langue, en changeant en adjectifs les deux noms Orientaux de la Terre, & les rendant par les mots de *Terre Herthéenne* & de *Terre Adaméenne*.

Les Latins apelleroient la premiere *Terre-Vierge*, & la ſeconde *Terre-Mere*: ou TERRA & TELLUS.

Nous verrons bien-tôt que la différence que je mets ici entre *Hertha* & *Adama*, n'eſt point une ſupoſition de Commentateurs qui prêtent ſouvent à leur Texte des fineſſes & des beautés auxquelles l'Auteur ne penſa jamais. Moyſe obſerve par-tout de ne point confondre ces deux mots dans l'emploi qu'il en fait, & de ne les apliquer que conformément au ſens qu'on y avoit attaché.

Lorſqu'il a voulu dire que Dieu avoit créé la Terre, il s'eſt ſervi du mot *Arth* ou *Herth*. Ici, il l'emploie encore dans le même ſens; tandis qu'il lui ſubſtitue celui d'*Adama*, pour déſigner la Terre cultivée par l'homme.

Ces deux noms de la Terre en Hébreu, ne ſont donc pas ſynonimes; comme on l'avoit cru. C'eſt une correction à faire aux Dictionnaires Hébreux.

Et c'eſt ainſi que nous trouvons dans Moyſe même les preuves & l'origine de l'allégorie d'Uranus & de Ghé.

§. 4.

Enfans d'Uranus & de Ghé ſelon les Crétois.

Diſons un mot des Enfans que les Crétois & les Atlantes attribuent à ces deux Perſonnages allégoriques.

Suivant les premiers, ils ont VI. Fils & VI. Filles.

Tels ſont les Fils d'Uranus & de Ghé.

Océan l'aîné, Coeus, Crius, Hyperion, Japet, & Saturne le plus jeune.

Les VI. Filles furent

Théa femme d'Hypérion.
Rhea femme de Saturne.
Thémis } femmes de Jupiter, ſubſtitué comme Dieu de l'Air
Mnemosyne } à Japhet.
Phœbé femme de Coeus.
Thetys femme de l'Océan.

Ce nombre, égal de part & d'autre, ne fut pas pris au hazard. C'étoit un abrégé de Phyſique Coſmogonique.

Les VI Fils du Ciel déſignoient VI Propriétés du Ciel : les VI Filles, leurs effets.

L'Océan eſt l'eau, premier principe de tout, ſelon les Anciens: il environne la Terre, & il formoit les Eaux ſupérieures dans leſquelles nageoient le Soleil & la Lune: auſſi ce mot ſignifia également l'Air; & c'eſt par cette raiſon, que les premieres Mythologies placerent le ſéjour des ames vertueuſes, après la mort, au-delà de l'Océan, ce qu'on apliqua ſi ridiculement enſuite à l'Océan Atlantique (1). Ces Mers ſupérieures ou aériennes ſubſiſtent encore dans la Mythologie Indienne, calquée ſur les plus anciennes. Auſſi lorſque Strabon crut que les anciens Théologiens & Poëtes plaçoient les Champs-Elyſées dans des Iſles de l'Océan Atlantique, il n'entendit rien à leur Doctrine, & il la dénatura de la maniere la plus

(1) Hesychius explique le mot ΩΚΕΑΝΟΣ, *Océan*, par celui d'Αηρ, *Air*, comme par Mer; & celui d'Ωκεανοῦ πορος. *Voyage de l'Océan*, par le paſſage de l'ame après la mort dans l'Air ou le Ciel.

étrange. Comme il eſt tombé plus d'une fois dans de pareilles erreurs, on ne doit le ſuivre qu'avec beaucoup de précaution.

Coeus eſt la rondeur des Cieux ; c'eſt la voute céleſte qui ſemble renfermer la Terre comme une envelope. C'eſt le mot primitif co, cov, cav, qui ſignifie *creux*, *évaſé*, qui forma l'ancien Latin cohum ou covum qui déſignoit le Ciel & tout ce qui étoit creux (1), & d'où ſe forma le Grec Koos qui ſignifia cavité, Abisme, & ſon adjectif co-*ilos*, creux, concave ; d'où vint le Latin Cœlum, dont nous avons fait le mot Ciel qui n'a preſque plus rien de ſa premiere origine.

Crius eſt le troiſiéme. C'eſt l'immenſité des Cieux, leur ſuprême élévation au-deſſus de tout. Il vient du primitif cré, creh, crei, haut, élevé, fort, qui forma le comparatif grec krei-sson, meilleur, & le Latin cre-sco, croître, c'eſt-à-dire devenir plus haut, plus élevé, plus fort. Auſſi épouſa-t-il Eurybée, Fille de Plutus, dont il eut, entr'autres Enfans, Astréus, qui ayant épouſé ſa Couſine Aurore, fut Pere des Astres & des Vents (2). Mais *Eurybée* ſignifie la Toute-Puiſſance.

Plutus, la ſource des biens : Astréus, le Ciel étoilé : Objets qui tous conviennent à Créius, tel que nous venons de le définir.

Japet eſt l'Air, l'étendue : il vient du Primitif Pat, *étendre*, *déployer*, qui a formé des dérivés ſans nombre dans les Langues Hébraïque, Grecque, Celtique ; & du verbe ſubſtantif *I* ou *Je*.

Saturne eſt le dernier. Conſidéré comme le *Tems*, c'eſt la durée du Ciel & ſes révolutions de toute éternité : auſſi eſt-il peint en Vieillard.

Il eſt cependant le plus jeune : car il n'y a point de tems ſans l'exiſtence du Ciel, de l'Air, du Soleil, &c.

Leurs Sœurs ne ſont pas des Perſonnages moins allégoriques.

Théa eſt la Lumiere ou le Jour : auſſi eſt-elle Femme d'Hypérion, Mere du Soleil & de la Lune, ainſi que de l'Aurore. La racine de ſon Nom eſt Thé ou Di qui ſignifie le Jour.

Rhéa, Femme de Saturne, eſt opoſée à Ghé, Femme d'Uranus : nous verrons dans la ſuite ce que l'on doit entendre par cette Fille du Ciel.

Mnemosyne & Thémis } ſont Femmes d'Iov.

L'une eſt la Déeſſe de la Juſtice, & l'autre eſt devenue celle de la Mémoire & Mere des Muſes.

Elles ſont Femmes de *Jov*, parce que la Divinité eſt infiniment Juste,

(1) Jos. Scaliger s'en étoit très-bien aperçu : il dit dans ſes Notes ſur Varron, p. 86. » Covum veteres Cœlum vocabant : » & il ajoute que c'eſt par la même raiſon que les Romains apelloient la Lune Junon Couella. Il cite à ce ſujet Festus : mais dans Feſtus ce mot eſt écrit *Cav-um* : il eſt écrit *Cohum* dans les Dictionnaires Latins.

(2) Apollod. Biblioth. des Dieux, Liv. I.

& qu'elle a une CONNOISSANCE ſans bornes. Et elles ſont Filles du Ciel, pour marquer l'excellence de ces Vertus dignes du Ciel.

PHŒBÉ eſt la Lune. Elle eſt Femme de COEUS, parce que, comme lui, elle a une forme évaſée, & que le Croiſſant eſt ſon ſymbole. Elle eſt Mere de Latone, & Grand'Mere de Diane, parce qu'elle eſt tantôt cachée & inviſible, ce que ſignifie LATONE; & tantôt entierement viſible, & c'eſt ce que ſignifie le mot de DIANE. Ces mots viennent des Primitifs LAT cacher, & DI jour.

Celui de Thémis vient auſſi du Primitif *Tham*, juſte, équitable, parfait; & qui prononcé *ſang* à l'Orientale, a fait le *ſanctus* des Latins, dont l'origine étoit inconnue.

Enfin, THETYS eſt Femme de l'Océan, parce qu'elle n'eſt autre choſe que l'Eau nourriciere des Etres, celle que *tettent* en quelque ſorte tous les Etres, ſans l'épuiſer jamais. Et c'eſt ce que ſignifie ſon nom formé du primitif TET, *le ſein*, qui ſubſiſte encore en dérivés dans notre Langue.

Mais puiſque tous ces Enfans, Fils & Filles, ſont des Etres allégoriques, leur Pere & leur Mere ne le ſeroient ils pas également?

La Bibliothéque des Dieux par APOLLODORE, qui vivoit dans le ſein du Paganiſme, commence ainſi;

» Au commencement, URANUS fut le Seigneur de tout le Monde. De ſa » Femme GHÉ, il eut pluſieurs Enfans ».

Sa Théogonie commence donc par le Ciel & par la Terre, comme celle de Sanchoniaton, d'Héſiode, des Atlantes, de tous les autres Peuples. Ce ne ſont donc point ici des Rois de quelque Pays en particulier; ce ne ſont pas même des perſonnages humains. C'eſt le Ciel & la Terre: leurs noms ſeuls devroient nous l'aprendre.

Apollodore leur attribue VII. Filles, ajoutant à toutes celles que nous venons de nommer DIONÉ, qui fut auſſi femme d'Iov, & qui devint Mere de Vénus; nous verrons dans la ſuite ce que ſignifient ces noms, & pourquoi cette allégorie fut ajoutée aux autres. Il apelle d'ailleurs ces VII Filles les TITANIDES.

Mais il ne leur donne que VI Freres: c'eſt une faute qu'il n'avoit ſurement pas commiſe. Quand on attribuoit VII. Filles au Ciel & à la Terre, on les accompagnoit de ſept Fils, & le ſeptiéme étoit TITAN, ſi connu dans l'Hiſtoire du Ciel & de Saturne, & dont il eſt dit qu'il avoit cédé l'Empire à Saturne, à condition que celui ci le lui rendroit.

Les Atlantes de leur côté portent le nombre des Enfans d'Uranus & de Ghé, juſqu'à 18. & ils en donnent 27. de plus à Uranus, par d'autres Femmes. C'eſt en tout XLV. Je ne doute point que ce nombre, déterminé de cette façon & avec toutes ces circonſtances, ne ſoit celui des Conſtellations connues des Atlantes. Elles ſont toutes Filles du Ciel: mais une partie ſeulement Filles de la Terre, parce que tandis que la Terre ſemble en porter une portion, l'autre eſt cachée & paroît naître d'ailleurs.

Ce ſont donc encore des Enfans allégoriques & des expreſſions allégoriques. Si l'on ne les entend pas, ſi le Génie allégorique de l'Antiquité eſt nul pour nous, cette Antiquité entiere continue d'être ce qu'elle a été juſqu'à préſent, un mêlange perpétuel d'extravagances & de folies inconcevables à côté des plus grandes beautés. Rétabliſſez l'allégorie, ces extravagances diſparoiſſent ; les Tableaux, les Peintures les plus intéreſſantes ſe préſentent de toutes parts ; nos richeſſes augmentent : les Anciens deviennent raiſonnables : & l'on ſe réconcilie avec l'humanité, que l'idée de ſa dégradation volontaire rendoit ſi mépriſable.

Ici l'Allégorie eſt ſi ſenſible que ſon plus grand Antagoniſte, & qui entraîna l'Abbé BANIER dans ſon ſyſtême abſurde d'une Mythologie hiſtorique, n'a pu s'empêcher de convenir que la Famille des VI. Fils & des VI. Filles du Ciel, renfermoit pluſieurs Perſonnages allégoriques : tandis que par une ſuite de ſes préjugés, les autres étoient hiſtoriques. Il ne pouvoit ſe diſſimuler que THÉMIS & que MNEMOSYNE ne fuſſent des noms allégoriques, ce qui le força à cet aveu : tandis que leurs prétendus parens qui portoient des noms dont la valeur étoit moins ſenſible, paſſerent pour des Etres hiſtoriques (1) : & il ne s'apercevoit pas qu'il formoit ainſi un Tableau, auſſi abſurde pour le moins que ceux dont Horace ſe moque (2) & où l'on veut réunir des objets incompatibles.

§. V.

INFIDÉLITÉS D'URANUS.

Bientôt Uranus fait infidélité à Ghé ; il devient mauvais Époux & mauvais Pere.

Selon Sanchoniaton, Ghé eſt obligée de ſe ſéparer de lui à cauſe de la maniere dont elle en étoit abandonnée ; & ſelon Héſiode, c'eſt parce qu'il maltraitoit leurs Enfans communs. » Les généreux Enfans de Ghé & d'Ura-» nus, dit il, furent dès le commencement maltraités par leur Pere. Dès » qu'ils naiſſoient, il les cachoit dans le ſein de la Terre, & il ne leur per-» mettoit pas de voir le jour.

Mais quelles peuvent être ces infidélités & ces mauvais traitemens dans le ſtyle allégorique, tandis que ces Perſonnages ſont le Ciel & la Terre ?

Des infidélités terribles pour la Terre & pour ſes Enfans : l'irrégularité des récoltes, lorſque les Hommes étoient réduits aux productions ſpontanées

(1) Hæc, dit le CLERC, ſur le v. 134 de la Théogonie d'*HESIODE*, » partim ſunt » nomina virorum & mulierum, partim perſonarum Poëticarum, quales ſunt Θέμις & Μνημοσύνη *Juſtitia* & *Memoria*.

(2) Dans ſon Art Poëtique.

de la Terre : les diſettes & les famines qui en réſultoient ſans ceſſe, & qui couchoient dans la Tombe ceux qui ne pouvoient y ſupléer par la chaſſe ou par la pêche : l'inſuffiſance de ces productions, qui étant toujours médiocres, ne peuvent ſervir qu'à un très-petit nombre de Perſonnes, en ſorte que les Sociétés qui y ſont réduites, ne font que végéter ; & ne forment jamais que des Peuplades peu nombreuſes, toujours pauvres & ſans force.

Si l'Homme avoit toujours été réduit à cette eſpéce de productions, il n'eût preſque été ſupérieur en rien aux Animaux ; obligé ſans ceſſe de leur diſputer ſa nourriture, il n'eût été en quelque façon qu'un animal féroce de plus : il n'auroit pu s'apeller le Maître & le Roi de la Terre. Jamais il n'eût connu cette abondance qui eſt la ſource des Peuples & la force des Empires. Ces Arts de toute eſpéce qui les animent & qui multiplient les agrémens & les douceurs de la vie, en multipliant les jouiſſances : cette induſtrie au moyen de laquelle il ſe civiliſe, il ſe police, il s'éleve aux connoiſſances les plus ſublimes, il ſoumet la Nature entière à ſon imitation & à ſes vues.

Mais le tems arrive où Ghé ſe venge des infidélités d'Uranus, & où elle produit régulierement chaque année les Fruits les plus abondans.

ARTICLE III.

Cronus, Fils de Ghé & ſon vengeur.

Ghé ou la Terre trouva cependant un Vengeur : & ce fut dans ſon propre Fils, dans Cronus qui fit de ſa querelle la ſienne propre, & vengea ſa Mere des injures de ſon Pere.

» Dès que Cronus, dit Sanchoniaton, eut atteint l'âge viril, il épouſa la » querelle de ſa Mere, & la protégea contre ſon Pere «.

Héſiode nous aprend auſſi le même évenement ; mais il le raconte d'une maniere plus poëtique & plus détaillée.

Après avoir parlé, comme nous avons vu, des mauvais traitemens qu'Uranus faiſoit ſouffrir à ſes Enfans, il ajoute : » le cœur de ſa magnanime » Epouſe en étoit déchiré : auſſi ſa vengeance fut des plus cruelles. D'un » Diamant brillant qu'elle venoit de former, elle en fait une faulx d'une » grandeur étonnante, & s'adreſſant à ſes Enfans chéris, elle cherche à en- » flammer leur courage, & elle leur dit dans l'amertume de ſon cœur : *Chers* » *Enfans, Fils du plus coupable des Peres, vengeons-nous, ſi vous avez quel-* » *que confiance en moi, de ſon injuſte mépris ; il nous donna le premier cet* » *exemple funeſte.*

» Elle dit : mais eux, ſaiſis de terreur, ne peuvent proférer un ſeul mot.

» Le

» Le grand CRONUS, célébre par ſes ruſes, a ſeul la force de répondre au » diſcours de ſon illuſtre Mere. » *Ma Mere*, dit-il, *je me charge avec plaiſir* » *de l'exécution de votre projet : pourquoi ménagerois je un Pere auſſi dur ?* » *vous l'avez dit, il nous donna le premier cet exemple funeſte.*

A ce diſcours, Ghé eſt tranſportée de joie ; elle met ſon Fils en em- » buſcade ; elle arme ſa main de la Faulx aux dents acérées, & elle lui déve- » lope ſon projet ».

Telle eſt la narration d'Héſiode ; la même que celle d'APOLLODORE, qui l'avoit ſans doute copié : celui-ci dit également que la Terre ou Ghé, pour délivrer ſes Enfans précipités dans le Tartare, perſuada aux autres ou aux Titans, de dreſſer une embuſcade à leur Pere, & qu'elle arma pour cet effet Saturne de la Faulx de Diamant.

Nous voyons donc chez les Grecs un même fond d'allégorie que chez les Phéniciens : la ſeule différence eſt que chez les uns la Terre elle-même remet la Faulx à Saturne ; & que dans Sanchoniaton, Saturne eſt conſeillé par Hermès ou Mercure & par Minerve & que c'eſt ſur leur avis qu'il fait faire un Cimeterre & une Lance de fer.

Mais qui eſt CRONUS ? Eſt-ce un Perſonnage hiſtorique, comme on ſeroit tenté de le croire ? Ou ſeroit-il un Perſonnage allégorique, de même que ſon Pere & ſa Mere ?

Tout ce qui qui peut ſe dire ſur CRONUS, celui que les Latins apellerent SATURNE, a été dit par les Anciens & par les Modernes : auſſi point de matiére, peut être, qu'on ait plus embrouillée. On diroit que les efforts qu'on a faits pour l'expliquer, n'ont ſervi qu'à la rendre plus obſcure.

Les uns n'ont vu dans Saturne qu'un Prince Celte, fils d'Uranus & Pere d'Iou, qui regna dans la Grèce, & enſuite en Italie, lorſque ſon Fils l'obligea de s'y réfugier. Selon d'autres, il n'eſt autre choſe que le Tems : ils le reconnoiſſent à la Faulx dont il eſt armé, & à ſes Enfans qu'il dévore. Ceux-ci ne voyent en lui qu'un Dieu ſubſtitué à un autre changement dans la Religion des Grecs, & ceux-là voyent naître l'Agriculture ſous ſon regne, & ils placent alors l'âge d'Or ſur la Terre ; tandis que pour d'autres, ce bel âge n'eſt qu'une chimère ; & que d'autres prétendent que le regne de Saturne ne fut l'âge d'Or, que parce que la Terre produiſoit ſans culture tout ce qui étoit néceſſaire à la vie.

L'on cherche quelque lumière, & l'on ne voit qu'opinions oppoſées, dont aucune n'eſt aſſez forte pour convaincre & entraîner : l'on reſte dans le doute, ou l'on prend l'enſemble pour un amas de viſions.

Pour nous, au contraire, c'eſt à cet enſemble que nous nous rendons attentifs ; & le prenant pour guide, il nous fera paſſer avec le plus grand ſuccès à travers tous les écueils, & nous en verrons ſortir la lumière la plus vive,

§. 2.

Hiſtoire de Saturne, allégorie de l'Agriculture.

Cronus ou Saturne eſt un Perſonnage allégorique, dont le nom plein d'énergie ſe prêtant à l'illuſion, ſervit à nous tranſmettre, ſous l'apparence d'une Fable abſurde ou d'un Conte de Fée, l'impreſſion que fit ſur les Hommes la découverte la plus intéreſſante & la plus utile; celle du Labourage ou de l'Agriculture.

Ce que nous avons dit juſqu'ici nous préparoit à la découverte de cet Art: la faulx dont Ghé ou Hertha arme ſon Fils, nous en annonce la réalité: tout ce qui ſuit n'en eſt qu'un développement & une confirmation.

Mais comment n'avoit-on pas vu plutôt, que l'Hiſtoire de Saturne étoit celle de l'invention de l'Agriculture; puiſque ſon nom étoit lié avec celui de cet Art que l'on plaçoit dans ſon ſiécle, & qu'il en portoit les ſymboles?

N'en ſoyons pas ſurpris: ces ſymboles ſervirent enſuite à un autre but: Saturne le Moiſſonneur fut également le Tems, qui armé de ſa faulx, moiſſonne les Humains. Cette aplication ſi naturelle de l'Allégorie qu'offre l'Hiſtoire de Saturne, en fit totalement oublier le premier objet; mais on auroit dû voir que cette faulx, cette moiſſon, la diviſion du Tems même, ne peignoient pas moins l'Art dont tous ces mots ſont tirés; que le nom de cet Art avoit dû être le premier mot de l'Enigme: que tous ſes raports au Tems n'en ſont qu'une conſéquence, ou une extenſion néceſſaire; qu'elle n'eſt que l'Allégorie de l'Agriculture, conſidérée dans le moment où le Laboureur termine le tems de ſes travaux par la moiſſon de ſes grains, qu'il abat de ſa faulx tranchante & meurtrière; que tout ceci fut tranſporté par analogie au Tems & à ſes effets, mais qu'il ne pouvoit être vrai & complet, qu'autant qu'on l'aplique à l'Agriculture.

Telle eſt en effet la beauté, la fécondité des Allégories anciennes, que non-ſeulement elles ſe rapportent complettement & dans le ſens propre & abſolu à un objet premier, mais qu'elles s'appliquent également par analogie & par extenſion à d'autres objets ſubordonnés au premier, & liés avec lui par les plus grands raports.

C'eſt ce qu'on ne doit jamais perdre de vue dans l'étude de l'Antiquité & de ſes Allégories; & c'eſt pour n'avoir pas aperçu cet Uſage, que l'on a été ſi flottant dans leur explication. On les a apliquées à mille objets différens, & l'on en inféra qu'elles n'en avoient jamais eu de réel: mais avec nos Principes, on verra qu'elles ne peuvent convenir dans leur enſemble qu'à un objet connu & déterminé; qu'une fois établies, on les apliqua par alluſion à tout objet qui avoit quelque raport à celui là; & qu'avec quelque attention, on ne les prendra jamais l'un pour l'autre.

On ne doit pas être étonné non plus que l'Agriculture ſoit devenue, dès ſa naiſſance, un ſujet d'Allégories : ſon invention fut trop intéreſſante, pour ne pas affecter vivement les Hommes ; ils la dépoſerent dans les Archives du Genre-Humain, ils la célébrerent par des Fêtes, ils la conſacrerent par leurs Loix, ils en firent l'objet des Allégories les plus brillantes. Sur quel Sujet plus intéreſſant pouvoit s'éxercer leur eſprit ? Ils le ſaiſirent donc avec d'autant plus d'ardeur, qu'ils lui devoient tout, & qu'il ſe prêtoit avec la plus grande facilité aux contraſtes les plus variés & en apparence les plus biſarres ; par-là même, les plus propres à figurer dans une Allégorie.

Auſſi fut-elle adoptée dans tous les lieux où ſe tranſporta l'Agriculture. Elle fut dans l'Orient l'Hiſtoire d'Ilus ; dans la Gréce, l'Hiſtoire de Cronus ; dans l'Italie, celle de Saturne. Par-tout, le fond de l'allégorie fut le même : le nom ſeul du Héros changea, quoique déſignant toujours le même Perſonnage, né des mêmes Parens; mais prenant dans chaque Langue, un nom qui prêtoit à l'allégorie.

§. 3.

Explication des divers Noms de Saturne.

Ilus ſignifie dans les Langues Orientales, le Fort, le Puiſſant ; il devint le nom de la Divinité (1) élevée au-deſſus de tout ; du *Chêne*, qui ſurpaſſe tous les Arbres en force & en durée ; du Laboureur, qui par ſon art, aſſure ſa conſervation, & fait naître les richeſſes & la puiſſance. Auſſi verrons-nous ce mot devenir dans le même ſens, le nom du Fondateur d'Ilium, ou de Troye.

Cronus eſt un mot Oriental qui ſignifie au ſens propre une *Corne* ; au figuré, *Puiſſance*, *Force*, *Grandeur*, *Empire* : de-là le nom de l'Agriculteur ; & on ne pouvoit mieux choiſir : lui ſeul a une propriété aſſurée, de vraies richeſſes qui ayant la Terre pour baſe, en ont la ſolidité. Auſſi pluſieurs Chefs de Sociétés puiſſantes ont porté ce nom, tels que Cran-aus chez les Athéniens, & Caranus chez les Macédoniens. Il eſt même très-aparent que le mot Couronne, commun à un très grand nombre de Langues anciennes & modernes, eſt venu de la même ſource.

Ne ſoyons point ſurpris que la *Corne* ſoit devenue chez les Anciens, l'emblême de la Puiſſance & des Empires. La Corne eſt le ſymbole de l'Animal-Laboureur : les Etats Agricoles ne pouvoient prendre pour armes un ſujet plus intéreſſant : c'étoit des Armes parlantes.

Saturne étoit encore un nom très-convenable à l'Inventeur de l'Agri-

(1) Damasce nous aprend dans Photius, Cod. CCXLII, » que les Phéniciens & les Syriens apelloient Saturne El ou Hel, Bhel & Bolathen.

culture, ſoit qu'on le conſidere comme un mot Latin, ou comme un mot d'origine Orientale. Comme mot Latin venu de SAT, Semer, il ſignifie PERE, celui qui fait naître, qui produit : un Agriculteur, un Pere, une ſource féconde de biens.

Comme mot Oriental, il déſigne un Roi, un Protecteur, celui qui met à couvert, qui cache (1).

Mais il n'eſt aucune de ces ſignifications qui ne convienne à Saturne ou Cronus, & qui ne s'accorde avec ſon Hiſtoire allégorique ; auſſi en a-t-on fait un Roi, mais un Roi obligé de ſe réfugier dans le Latium, pour ſe garantir des entrepriſes de Jupiter.

En effet, l'unique reſſource de l'Agriculteur contre Iou Roi de l'Air, eſt le LATIUM ou la Terre dans laquelle il cache ſes grains, afin qu'ils s'y dévelopent, & qu'ils lui produiſent de nouvelles richeſſes.

Ce mot LATIUM étoit très-bien choiſi pour cette allégorie, venant de LAT, mot primitif qui réunit la double ſignification du nom LAT, *Pays*, *Terre*, & du verbe LAT-*ere*, *cacher*.

Il n'eſt pas étonnant qu'on ait tiré le nom de l'Agriculteur de cette circonſtance, qui paroît la moins eſſentielle ; mais il devoit paroître étrange qu'un homme qui n'avoit pas aſſez de grains pour ſubſiſter, ſe privât d'une portion de ces grains, & les cachât dans le ſein de la Terre.

Tel on voit encore le Laboureur ſe priver du néceſſaire dans l'année la plus déſaſtreuſe, & lorſque ſa récolte a péri par les inondations & les orages, afin d'enſemencer ſes champs ; & ſe conſoler par l'eſpérance d'une année plus heureuſe.

Saturne étoit auſſi apellé chez les Egyptiens & chez les Orientaux KIUN. כיון ou KHEVAN.

Ce nom étoit très bien choiſi, apartenant à la même Famille que le verbe כון KUN, qui ſignifie planter, faire produire, & que le mot כנה *Kné*, qui ſignifie germe, plante, racine.

---

(1) Ebn CHALECAN, né l'an 608. de l'Hègyre, ou 1211. de notre Ere, parle dans la Vie d'AL-BATTANIUS, d'un très-ancien Roi, qu'on appelloit SATRUN, mot, dit-il, qui ſignifie ROI (*Al-Melech*) dans la Langue des Syriens. Il ajoute que ce Roi fut adoré comme un Dieu. On trouve également dans la Mythologie des Indiens, un Roi nommé SATOURANOUNO. Tous ces noms viennent d'une ſource commune, ſur tout dès que l'on ſait qu'il y a le plus grand raport entre la Langue Indienne & celles de l'Orient.

ARTICLE IV.

CONSEILLERS DE SATURNE.

SANCHONIATON compose le Conseil de Saturne de deux Personnages illustres.

ATHENÉ ou Minerve, qui donna son nom à Athènes.

HERMÈS, le Thot des Egyptiens, ou Mercure.

C'est par leur conseil qu'il fait faire un Cimeterre & une Lance de fer; tandis qu'Hermès qui est en même tems son Secrétaire, engage les amis de Saturne à le soutenir contre le Ciel : Saturne leur donne en récompense, à celui-ci l'Egypte, à celle-là l'Attique.

§. I.

ATHENÉ.

Ce n'est pas sans raison que ces deux Personnages sont entrés dans cette Allégorie de Saturne : ils y étoient essentiels; aussi dans toute la Mythologie, Hermès & Athené sont inséparables : de là, les monumens anciens où Hermès est peint s'apuyant sur Athené (1) ou Minerve; de-là les HERM ATHENES, ou Statues qui représentent la réunion de ces deux Divinités.

ATHENÉ ou Minerve présidoit à la Sagesse. Le Sage ne fait rien sans son secours. Minerve, la Sagesse elle-même, put seule conduire l'Homme à l'invention de l'Agriculture, & à tous les heureux effets qui marcherent en foule à sa suite; aussi retrouverons-nous cette Déesse dans l'Histoire d'Osiris, qui joue chez les Egyptiens le même rôle que Cronus en Phénicie.

On peut dire qu'ATHENÉ est fille de *Cronus* ou de Saturne, considéré comme l'emblême du Tems : puisque ce n'est que l'âge, ou une longue expérience, qui donne la sagesse.

On ne doit pas être étonné de voir dans ce récit Oriental, le nom de la Ville d'Athènes qu'on trouve aussi dans l'Histoire d'Osiris : c'est un mot venu d'Orient, très-propre à figurer dans une Allégorie, & à désigner également Minerve la Patrone des Athéniens. Le nom de leur Ville, celui de leurs premiers Rois, ceux de leurs Divinités, &c. étoient Orientaux, & si PAUSANIAS y place avant Cecrops un Prince nommé PORPHYRION, qui y éleva un Temple à Vénus Uranie (2), il ne nous contredit point, puisque *Vénus-*

(1) Entr'autres sur une belle Pierre de BELLORY, dans le Cabinet de la Chausse, p. 27.

(2) PAUSAN. Descript. de l'Attique.

Uranie eſt une Divinité Orientale, & que PORPHYRION eſt la Traduction de MELECH, nom des Rois dans l'Orient; de la même maniere que le Phénicien MALCHUS traduiſit ſon nom en celui de PORPHYRE, ſous lequel ſeul il eſt connu.

§. 2.

HERMÈS.

Dans l'état où eſt actuellement la Mythologie, l'on n'aperçoit aucune raiſon de la réunion que l'on fait ici de Saturne & d'Hermès. On eſt même fort étonné de voir un Perſonnage dont on ſe forme ordinairement de grandes idées, n'être que le Secrétaire ou le Conſeiller de Saturne, & lui donner des conſeils auſſi inhumains. On ne l'eſt pas moins de retrouver ce Perſonnage dans l'Hiſtoire d'Oſiris dont il eſt également le Conſeiller, & de voir qu'il mette une Tête de Taureau ſur celle d'Iſis, pour dédommager cette Reine du Diadême qu'elle avoit perdu. On ne comprend pas mieux pourquoi il a un ſymbole auſſi ſingulier que celui dont l'arment les Anciens, le *Caducée*. Cependant juſqu'à ce que l'on ſoit en état de rendre raiſon de toutes ces choſes, en aparence ſi folles, ſi abſurdes, on ne ſauroit ſe flater d'entendre cette portion de l'Antiquité; les allégories renfermées dans l'Hiſtoire de ces Perſonnages, ſeront totalement perdues, & tous les efforts que l'on fera pour y trouver quelque ſens, en pure perte.

On avoit cru parvenir à leur explication, en ſéparant les Mythologies Occidentales d'avec les Orientales; en faiſant des Perſonnages abſolument différens d'Ilus, de Cronus & de Saturne; en diſant que *Thot* des Egyptiens n'étoit pas le même perſonnage que le Mercure des Européens; en ſoutenant que la connoiſſance du Paganiſme Aſiatique & Africain, n'étoit d'aucune utilité pour expliquer le Paganiſme des Grecs & des Latins: mais c'étoit ſe donner des entraves, & s'ôter tout moyen d'expliquer ces objets.

Toutes ces Divinités, toutes ces Mythologies, tous ces Cultes, n'eurent qu'une même origine; plus on réunira de Mythologies, & plus on en trouvera aiſément la ſolution.

Nous comparerons donc tout ce que les Grecs nous ont dit d'Hermès avec ce que les Phéniciens & les Egyptiens nous ont dit de Thot; & nous nous aſſurerons que ce fut un ſeul & même Perſonnage; que tous ces Peuples déſignerent par-là l'invention d'un Art indiſpenſable pour l'Agriculture ou pour Saturne, & né dans le même tems; enſorte que Thot ou Mercure étoit, au pied de la lettre, le Conſeiller de Saturne ou du Laboureur.

Que cet Art qui dut ſon origine à Hermès ou à Thot & que l'on a cru être l'Ecriture, déja inventée, eſt l'Aſtronomie elle-même, & le Calendrier ou l'Almanach, ſans lequel le Laboureur ou Saturne ne peut rien faire, & qu'il eſt obligé de conſulter ſans ceſſe.

Que c'eſt préciſément ce que déſigne le Caducée, & que cette aſſertion eſt parfaitement conforme à ce que les Anciens nous ont dit ſur Mercure ou Thot.

Son nom lui-même nous l'aprend de la maniere la moins équivoque. Le mot THOT dans toutes les Langues de l'Orient, eſt notre mot *Signe* : devenu nom propre, il ſignifie donc l'*Homme aux Signes*. C'eſt ſa ſignification propre en Celtique, MERC-URE, l'*Homme aux Marques* ou *aux Signes*. Son nom d'HERMÈS dit la même choſe : il ſignifie l'INTERPRETE. En effet THOT eſt l'Interpréte des Aſtres ; & au figuré, celui des Dieux.

C'eſt par cela même, comme dit notre Auteur à la fin du Fragment que nous expliquons, qu'il imita ou qu'il peignit Uranus, c'eſt-à-dire le Ciel, & que les Egyptiens donnerent ſon nom au premier jour & au premier mois de l'année.

Mais en voilà aſſez pour faire ſentir le raport qui regne entre Saturne & Mercure, & que l'enſemble de l'Allégorie que nous examinons avoit exigé que l'on fit mention de ce dernier. Nous renvoyons un plus grand détail & les preuves de tout ce que nous venons d'avancer, à l'Allégorie ſuivante, qui offre l'Hiſtoire même de Mercure.

§. 3.

Inſtrumens qu'invente Saturne.

Par les conſeils d'Athené & d'Hermès, Saturne inventa deux inſtrumens de fer que Philon apelle, ſelon les Traducteurs Anglois & François, un *Cimeterre* & une *Pique*.

Ils n'ont traduit de cette maniere que par convenance ; c'eſt ainſi que nous avons tant de verſions peu fidelles, parce que les Traducteurs n'aperçoivent pas toujours, ou ne peuvent pas apercevoir le véritable ſens de l'Auteur qu'ils ont ſous les yeux.

En ſuivant le même principe d'après lequel on a rendu par cimeterre le mot grec *harpé*, on auroit pu rendre le ſecond par le mot *vaiſſeau*, ou navire, ſignification qu'il a auſſi.

Mais laiſſant de côté les objets particuliers auxquels on a apliqué ces mots, conſidérons la nature de ceux qu'offre leur ſignification, & nous connoîtrons auſſi tôt dans quels ſens on doit les prendre ici.

Le premier ne ſignifie pas un cimeterre, ou une épée en général, mais une épée en forme de faulx, parce que ſa ſignification propre eſt celle de *faulx*.

Il falloit donc traduire *faulx*, & non *cimeterre*.

Si le ſecond déſigne une pique & un navire, c'eſt qu'il a une ſignification plus étendue, préſentant l'idée de tout objet qui coupe & fend en s'avançant. Ceci diſtingue parfaitement du premier, le ſecond des inſtrumens dont s'arma Saturne ; l'un coupoit & tailloit de côté, l'autre fendoit de pointe.

Mais quels ſont ces deux inſtrumens de Saturne ou du Laboureur, ſi ce n'eſt la *faulx*, ſignification propre du mot *harpé*, & en effet, eſpéce de cimeterre ; & le Soc de la charrue, ſignification générique du mot DORY employé par le Traducteur Grec, & qui fend la terre comme un vaiſſeau ſillonne la plaine liquide ?

Ces mots ne pouvoient donc être mieux choiſis ; & lorſque nos Traducteurs modernes s'y ſont trompés, ils ont erré comme Philon, lorſqu'il fait tuer le Très-Haut, ou ELION, par des Animaux.

§. 4.

Guerre ouverte entre Saturne & Uranus ; Compagnons ou Alliés du premier ; avantages qu'il remporte, &c.

Auſſi-tôt qu'Héſiode a fait paſſer la faulx meurtriere des mains de Rhéa dans celles de Saturne, il en vient à la concluſion de cette Hiſtoire par la priſe d'Uranus & par la peine qu'on lui fait ſouffrir : il n'en eſt pas de même dans notre Fragment Phénicien. L'Auteur ſupoſe un long intervalle entre la premiere défaite d'Uranus & ſa mort : ce qui donne une longue durée à la guerre qui s'éleva dès ce moment entre ſes deux Héros. L'Ecrivain a par ce moyen le tems de raporter une foule d'événemens eſſentiels à ſon but, & qui ſont autant de traits allégoriques qui caractériſent toujours plus fortement ſon perſonnage principal, & dévelopent de plus en plus ſon énigme.

Le premier de ces événemens, eſt le ſecours qu'Hermès engagea les compagnons de Saturne à lui donner, & qui leur valut le nom d'*Eloeim*, ou d'*Eloiens*, nom Oriental que le Traducteur Grec rend par *Croniens*, & que nous pourrions rendre par *Saturniens*.

» HERMÈS, dit-il, ayant enſuite adreſſé un Diſcours rempli de l'é-» loquence la plus perſuaſive aux Amis de Cronus, il les engagea à com-» batre contre Uranus en faveur de Ghé : par ce moyen, Cronus enleva l'Em-» pire à ſon pere & regna à ſa place. »

Il ajoute un peu plus bas : » Les Alliés d'Ilus ou de Saturne furent nom-» més ELOHIM.

Ce nom *d'Eloiens* eſt très-remarquable. Il ſignifie mot à mot *les Puiſſans*. Quels ſont en effet les Puiſſans de la terre, ſi ce n'eſt ceux qui y ont de vaſtes poſſeſſions, bien cultivées, bien entretenues, & du plus grand raport ? Tous ceux-là ſont, au pied de la lettre, les Compagnons de Saturne. Tous prennent ſon parti & celui de Ghé contre Uranus.

Telle fut l'origine des Grandes Maiſons dans tous les tems ; telle fut celle des Familles Patriciennes de Rome. On ſe repréſente ordinairement leurs Chefs comme des gens ſans aveu & ſans fortune, qui s'étoient réunis ſous Romulus pour s'enrichir & avoir un État ; & l'on regarde ce titre de Patriciens, comme

comme une distinction inventée par ce Prince. Rien de tout cela n'est bien vu ; les Familles Patriciennes durent leurs priviléges à leurs bras, à ces bras avec lesquels elles s'étoient créé des propriétés, & avoient acquis de grandes richesses en défrichant des terrains auparavant incultes. Loin de se renfermer dans les murs de la Ville de Romulus, elles continuerent à vivre sur leurs Terres où elles jouissoient des priviléges de Maîtres & de Seigneurs, par lesquels elles dominoient nécessairement sur cette multitude de gens sans Terres qui vinrent se réfugier sous leur protection, dans la Ville que ces Familles avoient bâtie pour être leur point de réunion, le lieu de leurs Assemblées communes, & qui étoit devenue un asyle respectable où l'on trouvoit travail & sûreté.

Le mot Heros lui-même paroît n'avoir point d'autre origine : formé d'Hera qui désigne la Terre, en Celte, en Grec, en vieux Latin, dans les Langues de l'Orient, &c. il signifia naturellement ceux qui étoient puissans sur la Terre & qui y opéroient de grandes choses. C'est une Etymologie que les Anciens avoient aperçue & que l'on peut voir dans l'ouvrage d'un Proconsul Romain cité en note. (1)

ARTICLE V.

FEMMES DE CRONUS.

» Cependant, dit notre Auteur, Uranus qui étoit toujours fugitif, » envoya vers Cronus, sa fille Astarté avec ses deux Sœurs Rhéa & Dioné, » afin qu'elles le fissent périr par quelqu'artifice. Mais Cronus les fit prisonnieres, & il en fit ses Femmes. A cette nouvelle, Uranus envoye contre » lui Eimarmené & Hora, avec une armée : Cronus gagne leur affection » & les retient.

Voilà donc cinq Femmes qu'épouse Cronus ; & elles lui viennent toutes d'Uranus Ce sont donc nécessairement cinq Personnages allégoriques, comme nous allons nous en convaincre.

§. 1.

Rhea & ses sept Fils.

Rhea, nommée la seconde dans Sanchoniaton, est la principale Femme de Saturne, & celle qui lui donne sept Fils, tandis qu'il n'a d'Astarté que

(1) Mart. Capella, Nupt. Philol. Lib. II, *Allégories.*

des Filles. Selon la Mythologie Grecque, Rhéa eſt non-ſeulement ſa Femme, mais c'eſt la ſeule qu'il ait. Il en eſt de même dans la Mythologie Egyptienne, au raport de Plutarque. Les autres Femmes que lui attribuent les Phéniciens, ne le ſont donc que dans un ſens moins étroit & beaucoup plus allégorique: cette diſtinction ne ſera pas inutile.

Les Mythologues ont très-bien aperçu que Rhea étoit la Terre, & qu'elle étoit plus jeune d'une Génération que Ghé Mere de Saturne. Mais voilà la Terre perſonifiée deux fois. D'abord ſous le nom de *Ghé*, comme Mere de Saturne; enſuite ſous celui de *Rhéa*, comme ſa Femme. D'où provient ce double emploi, cette confuſion étrange? C'eſt ce qu'on demanderoit aſſez inutilement aux Mythologiſtes, mais qui s'explique par nos Principes, de la maniere la plus ſimple & la plus ſatisfaiſante.

Ghé, Femme d'Uranus, Mere de Saturne, eſt, comme nous l'avons vu, la Terre telle qu'elle ſortit des mains de la Nature, raportant ſes fruits par elle-même & ſans culture. Rhéa, Femme de Saturne, ſera donc cette même Terre cultivée & miſe en valeur par l'Homme, dont elle devient ainſi la choſe propre, ſa Femme en quelque ſorte, celle qu'il pare, qu'il n'abandonne plus, & qu'il rend féconde tous les ans.

C'eſt ainſi que Moyſe ayant dit qu'Hertha avoit été formée par la Divinité, ajoute, comme nous l'avons vu, que Noé devint *Mari d'Adama*, ſi l'on traduit cette phraſe mot à mot ou dans le ſens allégorique qu'elle préſente; mais réellement *Homme de la Terre* ou Laboureur.

Il en fut de même chez les Latins: ils appelloient la Terre inculte, TERRA; & la Terre cultivée, TELLUS. Ces mots venoient de deux Racines primitives, analogues à ces ſignifications différentes.

Tout démontre que *Rhéa* eſt la Terre cultivée: ſes noms, ſes ſymboles, ſon équipage, ſes Fils.

RHEA eſt ſon nom principal. Ce mot eſt venu de l'Orient où il naquit; c'eſt celui de ר ה RHWB ou RHAÉ, qui ſignifie *paître*, *nourrir*, parce qu'elle eſt la nourriciere des Hommes & des Animaux. Il fut connu des Etruſques, qui l'aſſocierent avec celui d'OPIS, l'OPS des Latins, qu'ils prononçoient UPI; & par lequel ils la déſignerent comme la ſource des richeſſes & de la puiſſance. Ces deux noms ſont réunis ſur cette Inſcription Etruſque (1):

VPIREE. LESPI. IUV. SEPHIRE. MUTHUR.

Et qui ſignifie:

« OPIS RHEA. MERE DU GRAND & DU FOUDROYANT IOU.

On s'eſt donc trompé lorſqu'on a fait dire à HESYCHIUS, que cette Déeſſe s'apelloit DEA chez les Etruſques: il faut lire REA. L'on ſait que dans ces premiers tems, les Caracteres D & R ſe confondoient ſans ceſſe l'un avec

(1) PASSARE, Lettere Roncaglieſe, Lett. XII.

l'autre. Le nom d'UP-IS étoit lui-même très-énergique, venant d'UP, mot primitif qui emporte toute idée d'élévation & de SUP-ériorité.

Elle paroît être la F-REA du Nord. Les Scythes l'apellerent APPIA, c'eſt-à-dire la MERE par excellence : les Thraces, COTIS & BENDIS. Ce dernier mot exiſte encore chez les Siamois, où il déſigne également la Terre. Celui de COTIS ſignifie l'ancienne : il eſt de tous les Dialectes Celtiques ; il fut Sabin, il eſt Perſan ; ne ſoyons donc pas ſurpris de le trouver chez les Thraces. Ce nom d'*Ancienne* étoit également l'attribut d'Isis, qui a tant de raport elle même avec RHEA.

Elle s'apella DAMIA chez les Latins. On a cru que ce nom venoit du Grec DAMION, ou DÉMION *public*, parce qu'on lui offroit des Sacrifices pour le ſalut de la République : mais cette raiſon eſt trop vague pour être la vraie : ce mot DAMIA eſt le nom primitif donné à la Terre, qui a fait l'A-DAMA des Hébreux, qui déſignoit ſi bien la Terre cultivée, & d'où vint le mot Grec DÊM AHM qui ſignifia la Terre, & forma *Démion* lui-même, & DÊMOS qui ſignifie le Peuple, le Vulgaire.

Enfin, elle s'apella CYBELE chez les Phrygiens. L'étymologie la plus vraiſemblable qu'on ait donnée de ce nom, fut de le tirer du Mont-Cybélle ; mais ce ſera plutôt cette Montagne Phrygienne qui aura pris ſon nom de la Déeſſe. Diodore de Sicile dit que les Phrygiens l'appelloient *Mere de Montagne*, traduction inexacte pour avoir été trop littérale : elle ne préſente d'autre ſens, ſi ce n'eſt que Cybéle étoit une Mere qui habitoit les Montagnes, ce qui ne dit rien. Dans la Langue primitive, comme de nos jours, un ſubſtantif à la ſuite d'un autre qui le régiſſoit, tenoit lieu d'adjectif : ainſi dès que *Mont.gne* déſignoit élévation, grandeur, il falloit traduire le nom de CYBELE par *Mere élevée*, *grande Mere* : & non Mere de Montagne ; & telle eſt la Traduction littérale du mot Cybéle, compoſé des deux primitifs KU Mere, d'où vient KUEIN des Grecs, *devenir* Mere, & BAL, BEL, FAL, WAL, *grand*, *élevé*.

Des ſept Fils de Rhéa.

Elle donne ſept Fils à Cronus, dont le plus jeune fut conſacré en naiſſant. On n'avoit pu juſques-ici découvrir quels étoient ces ſept Fils de Rhéa, & ſur-tout celui qui avoit été conſacré dès le moment de ſa naiſſance : mais ſi l'on avoit fait attention à l'uſage des nombres allégoriques, ou conſacrés par le langage Symbolique, on y ſeroit parvenu ſans peine.

Ces ſept Fils ſont les ſept Soleils ou les ſept jours de la ſemaine : ils ſont Fils de Saturne & de Rhéa ; car ils furent arrangés ainſi pour le beſoin du Labourage ; les ſix premiers ſont les jours du travail ; le ſeptiéme eſt le jour du repos, il fut conſacré dès ſa naiſſance. Nous verrons bientôt de quelle maniere ils ſont opoſés aux ſept Filles d'Aſtarté & de Saturne.

Ceci eſt d'une ſi grande clarté qu'il n'a nul beſoin d'un plus grand développement : d'ailleurs il s'accorde parfaitement avec l'eſprit de l'Antiquité,

qui regarda le nombre de SEPT comme le nombre ſacré par excellence.

N'omettons pas que ſon nom de Sept vient de ce qu'il étoit conſacré & parfait, & de ce qu'on ſe repoſoit au ſeptiéme jour ; la même racine ayant été choiſie pour exprimer toutes ces nuances. Auſſi verrons-nous ſouvent revenir ce nombre, dans les Allégories anciennes. De-là les ſept Fils du Soleil, les ſept Enfans d'Atlas, &c. (†)

Cette Allégorie du ſeptiéme fils de Saturne conſacré à ſa naiſſance, nous fournit un fait très-remarquable : que le ſeptiéme jour n'avoit pas ſeulement été obſervé par les Hébreux, mais par les Phéniciens eux-mêmes, & qu'il doit être antérieur à Moyſe & remonter aux premiers Patriarches, par là même commun à diverſes Nations Orientales, comme on l'avoit déja ſoupçonné : enſorte que Moyſe n'auroit fait qu'en renouveller l'inſtitution parmi les Hébreux, en ramenant cette fête à des objets qui les regardoient eux mêmes d'une maniere plus particuliere.

Le ſeptiéme jour de la ſemaine fut conſacré chez les Chinois, dès la plus haute antiquité. » Les anciens Rois, diſent-ils (1), tel que CHIN-» NONG, Succeſſeur de Fo-Hi, faiſoient fermer les portes des maiſons le » ſeptiéme jour, apellé le *grand jour* ; on ne faiſoit ce jour-là aucun com-» merce, & les Magiſtrats ne jugeoient aucune affaire. « C'eſt ce qu'ils apellent l'ancien Calendrier.

Le ſeptiéme jour étoit également conſacré chez les Arabes long-tems avant Mahomet, à l'honneur de Vénus Uranie ; ce qui engagea ce Légiſlateur, qui ne put ou ne voulut pas anéantir cet uſage, à le purifier

(†) Le primitif SAB, ſignifie élevé, haut, excellent : de-là toutes ces Racines Hébraïques :

שאב SAB, puiſer de l'eau.
שבה SABHÊ, exalter, louer, eſtimer.
שבל SIBAL, les branches d'un arbre.
שבול SHIBOL, l'Épi du bled.
שבס SHABIS, le Croiſſant d'or dont les Femmes ornoient leur tête.
שבע SEBW, ſept : 2°. ſept fois : 3°. nombre indéfini.
נשבוע NI-SEBUW, prêter ſerment.
שבעה SABWÉ, abondance, plénitude, raſſaſiement.
שבת SABAT, repos, ceſſation, Sabath, ſeptiéme jour, jour élevé, conſacré.
שבץ SABATZ, broder, relever l'éclat d'une robe par la broderie : mot compoſé de SAB & de BETZ, étoffe de lin, robe de lin.
צב TSAB, enflé.
צבת TSABTH, amas, poignée, gerbe.
צבר TSABAR, ramaſſer, mettre en tas.
זאב ZAB ou SAB, &c. le SOLEIL ; d'où vinrent :
זהב ZEB, or.
צהב TSEB, jaune.
זאב ZAB, Loup.

(1) Diſcours Prélim. du CHOU-KING, p. CXVIII.

en consacrant ce même jour, le VENDREDI, au culte de la Divinité Suprême.

Saint AUGUSTIN (1) nous a conservé au sujet de RHÉA, un passage de VARRON qui s'accorde parfaitement avec tout ce que nous venons de dire, & que nous ne saurions omettre.

» TELLUS (c'est à dire la *Terre cultivée*) est apellée Ops, disoit » Varron, pour désigner la fécondité qu'elle acquiert par les travaux des » Hommes : MERE *des Dieux* & GRANDE MERE, parce qu'elle est la source » de toute nourriture..... Les Tours qu'elle porte sur la tête repré- » sentent les Villes..... Si elle est servie par des Prêtres Eunuques, c'est » pour aprendre aux hommes que pour avoir des grains & des semences, » il faut cultiver la terre, parce que tout se trouve dans son sein ; & s'ils » s'agitent & se trémoussent sans cesse en sa présence, c'est pour marquer » que le travail de la Terre ne permet pas d'être un moment dans l'inaction. » Le son de leurs cymbales représente le bruit des outils du labourage, & » afin de le mieux imiter, elles sont d'airain, comme ils étoient dans » l'origine. Les lions aprivoisés qui la suivent, aprennent aux hommes » qu'il n'y a aucune terre qui ne puisse être domptée & mise en valeur. «

Ce passage trop négligé ne sert pas seulement à prouver que *Rhéa* n'est autre chose que la terre mise en culture, & par conséquent que SATURNE, mari de Rhéa, représente le Cultivateur ; mais il nous aprend que tout ce qui avoit raport à Rhéa, étoit symbolique & quel étoit le but de ces symboles.

Mais si tout ce qui regarde Rhéa, femme de Saturne, étoit symbolique, de l'aveu même des Anciens, & si elle n'a jamais été une Reine fille ou femme déifiée, son Mari doit être également un Être symbolique ; & tout ce qu'on en dit doit s'accorder dans ce sens, avec tout ce qu'on attribue à Rhéa. Ce qui rend incontestable tout ce que nous avons avancé sur Elion, Uranus, Saturne & les autres personnages dont nous venons de donner une explication qui paroîtra nouvelle, & qui est cependant conforme à l'antiquité.

L'on n'objectera pas que pour expliquer une Fable Orientale, nous en employons une Occidentale & empruntée de tems infiniment postérieurs ; puisque la Rhéa des Romains est la Rhéa des Grecs, la Cybéle des Asiatiques & la même que la Déesse de Syrie, servie avec tant de pompe à Hiérapolis ; toutes représentées exactement avec le même équipage, & peintes de la même maniere jusques sur les rives du Phase (2).

Tout étoit donc symbolique dans Rhéa ; sa taille grande & majestueuse, la rotondité de son ventre, les Tours dont elle étoit couronnée, les lions qui l'escortoient ou qui étoient attelés à son char, & jusques à la mutilation de ses Prêtres.

---

(1) Cité de Dieu, Liv. VII.
(2) ARRIEN, Périple du Pont-Euxin.

Les premiers de ces Symboles marquoient sa fécondité toujours constante; les Tours dont elle se couronnoit, qu'elle étoit la source des Habitations, des Villes & des Empires; les Lions aprivoisés se raportoient à la Terre mise en valeur : Symbole dont nous renvoyons l'explication à l'article du Lion de Némée vaincu par Hercule, & dont celui-ci porte toujours la peau.

Le dernier de ces Symboles nous servira à prouver l'explication que nous donnerons de la mutilation d'Uranus par Saturne, événement inséparable de cette allégorie, dont toutes les parties seront ainsi dévelopées par le propre témoignage des Anciens.

§. II.

ASTARTÉ & ses sept Filles.

Cette fille d'Uranus joue ici un très-grand rôle. Il en est parlé en plusieurs endroits, qui doivent servir à la caractériser & à faire reconnoître l'Etre allégorique qu'on a voulu peindre en elle.

1. Elle est fille aînée d'Uranus.
2. Elle donne sept filles à Saturne.
3. Elle est surnommée *la Grande*.
4. Elle gouverne le pays, du consentement de Saturne.
5. Elle met sur sa tête pour marque de souveraineté, une tête de Taureau.
6. En parcourant l'Univers, elle trouve une Etoile qui venoit de tomber du Ciel; elle la tue & elle la consacre à Tyr.
7. Quoique fille d'Uranus, elle n'est point apellée sœur de Cronus.
8. Les Phéniciens disent, ajoute le Traducteur, qu'elle est la même qu'Aphrodite.

Des sept premiers Caracteres.

ASTARTÉ n'est pas Rachel, comme l'a cru M. Fourmont. Son nom ne vient pas *d'Astaroth*, (Troupeaux de Brebis) comme le pensoit BOCHART, dont l'erreur entraîna celle du précédent.

Il est composé de deux mots Orientaux : 1°. de *Star* ou *Astar* qui signifie Astre, & qui est Persan, Indien, Arabe, Latin, &c. & né de la Racine ST, *fixe*, *permanent*; & 2°. de THÉ qui signifie *parfait* & est devenu le nom de Dieu dans un grand nombre de Langues.

Ce nom signifie donc DÉESSE DES ASTRES : telle est en effet Astarté, la Reine des Cieux, ou la Lune. Elle est fille aînée d'Uranus, parce qu'elle domine sur les Etoiles & qu'elle en est la Reine.

Elle est surnommée la Grande, parce qu'elle est le plus grand des Astres qui nous éclairent pendant la nuit, & qu'on lui attribuoit un pouvoir sans bornes sur la Nature.

Elle donne à Cronus ſept filles que l'on apella *Titanides*, *Artémides* ou *Dianes*. Mais que ſont ces ſept filles opoſées aux ſept Fils de Rhéa, ſi ce n'eſt les ſept Lunes ou les ſept Nuits de la ſemaine? C'eſt ce que déſignent tous ces noms dans la Langue primitive, d'où ils nous furent tranſmis par les Grecs & par les Latins.

TITAN ſignifie en Langue primitive, lumiere de la terre ou lumiere auguſte.

ARTEMIS, ſeul nom de Diane en Grec, compoſé d'AR ou ART, Terre; de TEM, loi, régle; mot dont on a fait THEMIS, Déeſſe de la Juſtice; & de ID, tems. AR-TEMISE ſignifie donc *celle qui eſt la* REGLE *des* TEMS *& de la* TERRE (1).

DIANE, eſt le primitif DI, jour: de-là l'expreſſion *battre* la DIANE pour dire réveiller l'Armée au point du jour: phraſe déja en uſage ſous le regne des Valois.

C'eſt du conſentement de Saturne qu'elle gouverne tout le pays, parce que le Laboureur a pris la Lune pour regle de ſes opérations; ce qu'indique ſi bien ſon nom d'AR-TEMIS; qu'il a calculé ſur elle ſes jours, ſes ſemaines, ſes mois. C'eſt elle encore qui étoit dans l'Orient, la Souveraine du Ciel & de la Terre; & elle en avoit les Symboles.

Pour marque de Souveraineté, elle met ſur ſa tête celle d'un Taureau. Peut-on méconnoître à ceci la Lune ou ſon croiſſant? toutes ſes Statues ſont ſurmontées de ce Symbole.

C'eſt encore le même ſigne de Souveraineté, que Mercure, dans l'Hiſtoire d'Oſiris, met ſur la tête d'Iſis, en place de Diadême.

Et c'eſt encore par le croiſſant, que cette Reine des Cieux eſt déſignée dans tous nos Calendriers.

Fille d'Uranus, on ne dit cependant pas qu'elle ſoit ſœur de Cronus: cette expreſſion trop éloignée de la vérité, n'eût été propre qu'à jetter dans l'erreur; on l'a donc ſuprimée: nouvelle preuve que ce n'eſt ici qu'une Allégorie.

C'eſt la même que l'*Aphrodite* des Grecs, diſent les Phéniciens, la *Vénus* des Latins. mais l'Aphrodite des Grecs n'eſt autre choſe que la Lune d'Avril, qui préſide au renouvellement de tous les Êtres, de la Nature entiere, & qui a pour Symbole le Taureau.

Du dernier des huit Caracteres d'Aſtarté.

Mais que ſignifie le dernier des Caracteres d'Aſtarté, cette Étoile qui

(1) Cette étymologie eſt d'autant plus certaine qu'elle laiſſe en leur entier les deux ſyllabes primitives, *Ar* & *Tem*, dont ce nom eſt compoſé, & qu'elle porte ſur une idée eſſentielle. On ne trouvera cet avantage dans aucune autre étymologie de ce nom; ni dans WACHTER, qui y a vu le mot *Heort*, un Cerf, parce que Diane a un Cerf pour ſymbole; ni dans THOMASSIN, qui tantôt le confond avec celui d'Aſtarté, & tantôt le dérive du mot *Hartum*, Magicien, Devin.

tombe du Ciel & qu'elle tue ? expreſſion en aparence ſi abſurde & qui a arrêté tous les Commentateurs. C'eſt une faute, a dit Bochart : ce qu'Aſtarté tue & qu'elle conſacre dans Tyr, c'eſt un aigle, ſelon lui.

Eût-il été étonnant qu'Aſtarté eût tué un aigle & l'eût ſacrifié ſur les Autels de Tyr ; & cet événement eût-il mérité d'être tranſmis à la poſtérité ? Il ſe peut bien cependant que les Tyriens dont les armoiries étoient un aigle, euſſent imaginé, en plaiſantant, une pareille origine de cet uſage : mais ce n'eſt ſurement pas ce dont il s'agit ici. L'Auteur Phénicien n'a pas mis ici le mot d'Étoile pour celui d'Aigle : il y eſt queſtion certainement des Aſtres céleſtes ; ce qui n'a rien d'étonnant, puiſqu'on parle de la Lune. Cet Aſtre tue en effet les *Étoiles*, puiſqu'il les fait diſparoître par ſon éclat ; ce terme eſt le mot propre par lequel on déſigne toujours leur diſparition : le mot Occident ne préſente point d'autre ſens : *occidere*, ſignifie *tuer* ; & l'Occident, l'Être ou *le Tems qui tue*, parce qu'il fait diſparoître le Soleil & tous les Aſtres. Mais de quelle maniere la Lune tue-t-elle les Aſtres ? Notre Auteur nous l'aprend par le mot TYR, qui n'eſt point ici le nom de la célébre Tyr : mais un mot Oriental qui ſignifie *éclat, ſplendeur*, cette ſplendeur de la Lune par laquelle elle efface celle de tous les Aſtres ; & ce mot eſt le même qui ſervit à déſigner Tyr & la Syrie, צור *Syr* ou *Tſyr*. Ce qui a occaſionné l'erreur dans laquelle on eſt tombé, en manquant l'allégorie.

Il n'eſt pas ſurprenant non plus que le Traducteur ait dit, qu'après ſa mort l'Etoile fut conſacrée à Tyr, parce que le même mot qui ſignifie *conſacrer à un bon uſage*, ſignifie également *conſacrer à un uſage mauvais*, ou ternir & flétrir. Pouvoit-on mieux dire qu'Aſtarté, en parcourant les Cieux, faiſoit diſparoître les Étoiles obſcurcies par ſon éclat ?

Nous verrons dans l'Hiſtoire de MERCURE & dans celle d'ORION, que le terme de *tuer*, s'eſt employé dans d'autres allégories, dans le même ſens que nous lui attribuons ici.

Nous trouvons dans le XLe. Chant des Dionyſiaques de NONNUS, un conte qui paroît relatif à l'Aigle d'Aſtarté. Ce Poëte fait dire à Bacchus, par Hercule, Divinité de Tyr, que ceux qui par ſes ordres bâtirent cette Ville, ſacrifierent à Jupiter & à Neptune un Aigle, dont il leur avoit indiqué la retraite ; & que le ſang de cet oiſeau ayant affermi les rochers ſur leſquels on le ſacrifia, on fonda ſur ces rochers la nouvelle Ville. Mais ce conte n'a rien de commun avec l'étoile d'*Aſtarté* : il fait alluſion uniquement aux Armoiries de Tyr, qui étoient un Aigle, emblême de cette Ville perchée ſur des rochers auxquels elle dut ſon nom.

Villes qui portent le nom d'Aſtarté.

Obſervons enfin que le nom d'Aſtarté eſt de la plus haute Antiquité on voit déja des Villes apellées de ce nom, chez les Cananéens, au tems d'Abraham. *Chodorlahomer* bat les Réphaïms à HASTEROTH-CARNAÏM, c'eſt-à-dire,

dire, à ASTARTÉ LA CORNUE, ou *la Couronnée* (1). Son nom eſt même aſſocié avec celui d'une Ville apellée HAM, & qui offre le nom Oriental du Soleil, d'où vint HAMMON des Egyptiens : celle-ci appartenoit aux ZUZIMS : quelques Traducteurs l'ont priſe pour un pronom, faiſant dire à Moyſe que ce Roi avoit battu les Zizims *avec eux*, c'eſt-à-dire avec les *Réphaïm*, dont il vient de parler ; au lieu de traduire qu'*ayant battu les Réphaïm à ASTEROTH-CAR-NAIM, il battit les Zizims à HAM* : faute très-aiſée à commettre.

§. 3.

DIONÉ.

Notre Auteur donne à Saturne pour troiſiéme Femme DIONÉ, autre Fille d'Uranus, qui, dans la Mythologie Grecque, épouſa Jupiter, & fut Mere de Vénus ou de l'Amour : c'eſt donc encore ici un Mariage allégorique. *Dioné* vient d'un mot Oriental qui ſignifie abondance. L'abondance eſt en effet Fille du Ciel, Femme de Saturne, Mere de Vénus.

Fille du Ciel, puiſque, ſans le ſecours du Ciel, il n'y a point de moiſſon : Femme de Saturne, puiſque le Laboureur, par ſon travail, vit avec elle en quelque ſorte ; Mere de Vénus & de l'Amour, puiſque les mariages ne ſont proſperes, & que les Hommes ne peuvent y penſer qu'autant qu'ils ſont dans une abondance aiſée & honnête, qu'ils ont aſſez de biens pour ſoutenir une Famille.

§. 4.

EIMARMENÉ & HORA.

CRONUS met dans ſon parti EIMARMENÉ & HORA, Perſonnages auſſi allégoriques que les précédens ; ils ſignifient FORTUNE & BEAUTÉ. On peut même rendre ce dernier mot par SAISONS.

Le Maître d'une Terre aſſure en effet ſa *Fortune* : il s'enrichit & ſe fait grand par les reſſources qu'il ſe procure, & par les biens qu'il fait naître ſans ceſſe.

Les SAISONS ſont avec lui, parce que tous ſes travaux ſont toujours aſſortis aux Saiſons, qu'elles le ſecondent ſans ceſſe, & qu'elles prennent en quelque ſorte ſa défenſe.

---

(1) GEN. XIV. 5.

ARTICLE IV.

ENFANS DE SATURNE.

OUTRE les ſept Titanides ou Artemides & les ſept Fils que Saturne a de Rhéa, notre Auteur lui attribue pluſieurs autres enfans qui ne ſont pas moins allégoriques, & qui s'aſſortiſſent parfaitement avec l'Agriculture.

1°. *Trois Fils que Saturne a en Perée.*

» Il eut trois Fils en Perée : l'un apellé CRONUS comme lui, l'autre BELUS, » le troiſiéme APOLLON ».

Cette Généalogie & cette Contrée ont déſorienté les Critiques : l'intrépide M. Fourmont en a été en quelque façon ſaiſi de crainte. Après être convenu qu'il y avoit un juſte ſujet de trembler, il ſe tire d'affaire en diſant qu'Apollon étoit Orus, & Orus le Coré de Moyſe : quant à ſes Freres, il n'en dit mot. Eſſayons mieux.

PERÉE, en Oriental פרה, ſignifie *accroiſſement*, *production*, *fructification*. C'eſt le vrai Pays du Laboureur ; c'eſt ce qu'a très-bien vu BLACKWELL dans ſes Lettres ſur la Mythologie ; il explique PERÉE par *Fertilité*.

Il n'eſt pas moins certain que *Bel* & *Apollon* qui ſont au nombre des Fils de Saturne, ſe raportent au Soleil : que Bel déſigne le Soleil d'Eté, brillant de ſplendeur & dans toute ſa force ; & qu'*Apollon* ſignifie le Deſtructeur. Celui-ci eſt donc le Soleil d'Automne & d'Hyver, qui détruit tout. Que ſera donc *Cronus*, fils aîné de Saturne, ſi ce n'eſt le Soleil du Printems, le Tems ou la Saiſon par excellence, dans laquelle renaît l'Homme Laboureur, en voyant naître & ſe développer ſes productions & les biens de la Terre ?

Nous avons donc ici les trois Saiſons primitives caractériſées de la maniere la plus ſenſible & la plus intéreſſante.

Ce nom de *Perée*, ou *Pherée* en Oriental, pris dans un ſens allégorique comme Contrée, paroît avoit été le modèle ſur lequel on forma dans la ſuite celui de PHRYGIE, que les plus anciens Ecrivains de la Gréce donnerent à leurs Poëmes, ſur la naiſſance & les actions de Bacchus (1). Nous les retrouverons bientôt au ſujet de Vénus & de ſes Colombes.

2°. *SADID.*

Si dans l'Hiſtoire de Saturne, quelque trait devoit nous faire ſoupçonner

(1) DIOD. de Sic. L. III.

qu'elle n'étoit qu'un tissu d'allégories, c'étoit sa conduite barbare envers son Frere, son Pere & ses Enfans; en voici un qu'il fait périr lui-même. » Cronus, dit le Conteur, tue de son propre fer son fils Sadid.

Ce nom tient à celui de Saturne; & aux mots Orientaux, *Sadé* un Champ, & *Sadad* rompre les mottes d'un champ.

Ce prétendu fils est donc le terrein de l'Agriculteur qu'il a mis en culture, & qui est le fils de ses soins: il le tue de son fer, soit en labourant, soit en rompant les mottes qui se forment par le labour, & qui empêcheroient de semer par tout d'une maniere uniforme.

3°. *MONOGENÈS ou son unique.*

Bientôt après & dans un tems de famine & de mortalité, il offre à son Pere Uranus, son fils unique.

Quels morceaux disparâtes, si tout ceci est historique! On vient de faire l'énumération d'une vingtaine de fils de Saturne, & l'on parle aussi-tôt de son fils unique. Comme Histoire, tout ce récit n'a pas le sens commun; comme allégorie, il est tout-à-fait ingénieux.

Quel est l'unique Fils du Laboureur, ce Fils qu'il consacre en un tems de famine & de mortalité?

Il n'y a point à hésiter; c'est sa récolte; elle est unique, car on n'en a jamais qu'une; & c'est le fils du Laboureur Mari de Rhéa, puisque sans lui elle n'existeroit pas: c'est le fruit de ses soins les plus empressés, sur l'enfance dequel il a veillé avec le plus d'attention. Cependant il tranche impitoyablement le fil de ses jours en un tems de famine; & cela est exactement vrai, puisque, sans la moisson nouvelle, Saturne & tout son monde *périroient de faim*, la récolte précédente étant déja consommée. C'est ce que notre Auteur apelle en même-tems une Circoncision, parce que, pour se nourrir, on ne prend que l'extrémité des tiges.

L'Historien de Phénicie ne raconte donc ici ni l'Histoire d'Abraham & de son Fils Isac, ni l'établissement de la Circoncision dans le tems de Noé, comme on l'a cru.

4°. *MUTH.*

Cette Histoire de Saturne est comme l'hydre à sept têtes: à mesure que nous aplanissons une difficulté, il en naît mille. Voici encore un fils de Saturne, il est au moins le XXIme; mais il est mort, & son pere l'a consacré après sa mort. Pere incompréhensible, plein de tendresse pour ses enfans morts injuste & barbare envers ceux qui vivent! Que ferons-nous de celui-ci? il s'apelle MUT, nous dit-on; & מות MUTH en Phénicien signifie la MORT: mais la Mort ne fut pas fille de Saturne, & qu'est-ce que la Mort consacrée après sa mort?

Il y a donc encore ici équivoque dans les termes. MUTH est le grain battu,

ſéparé de l'épi, moulu & converti en farine; de-là le nom de THAM-MUZ ſous lequel on célébroit la Fête d'ADONIS, & que portoit également le mois qui ſuivoit la récolte & dans lequel on célébroit cette Fête. Si MUTH n'eſt conſacré qu'après ſa mort, c'eſt que l'on ne ſe ſert du blé pour le manger & pour l'offrir aux Dieux en gâteaux, que lorſqu'il n'exiſte plus comme blé, & qu'ayant été torréfié, moulu, paîtri, il ne conſerve plus rien de ſon ancienne forme.

C'eſt alors qu'on l'appelle avec raiſon אב-אדר AB-ADDIR, mot dont on a beaucoup cherché la ſignification, qui ſe préſentoit cependant d'elle-même; & qui eſt mot à mot FRUIT EXCELLENT (1). N'eſt-ce pas effectivement le plus parfait des fruits? La Nature en donne d'admirables: mais on diroit qu'elle avoit beſoin de la main des Hommes pour produire celui qui les ſurpaſſe tous: qu'elle ſe plaît à prendre ſous ſes doigts & par ſes travaux les formes les plus utiles & les plus agréables.

Ce nom d'*Abaddir* étoit auſſi celui de quelques Divinités Carthaginoiſes, dont parle S. AUGUSTIN (2) & dont les Prêtres s'apelloient *Euc-addires*.

Ce fut encore le nom de la Pierre que Saturne prit pour Iov & que l'on apella auſſi *Betyle*, comme nous le verrons plus bas.

Ceux qui ont cherché à cette occaſion l'origine du mot *Abbadir*, y ont vu les mots *Pere-magnifique*, en rendant *ab* par Pere, & *addir* par magnifique: ou ceux de *Pierre Sphérique*, en le décompoſant par *Aben-dir*.

Mais il n'eſt point étonnant que l'on donne le nom d'*Abaddir* (*Fruit excellent*) à la Pierre que Saturne prend pour un mets qu'il croyoit exquis: & que l'on ait apellé *Abaddires* des Divinités qui préſidoient ſans doute aux productions de la Terre, telles qu'on en adoroit à Carthage.

5°. *PERSEPHONE.*

C'eſt ici le nom d'une Fille de Saturne. Elle mourut vierge, dit notre Auteur. Ceci eſt vrai, mais dans le ſens Allégorique.

PER-SEPHONE eſt un mot Oriental, qui, de l'aveu de tous les Savans dans les Langues d'Orient, ſignifie *Fruit caché*. Ce ſont donc ici les *ſemailles*, ce grain fils du Laboureur, mais qu'il renferme en terre afin qu'il puiſſe en produire d'autres.

Ces Savans conviennent encore que *Perſephone* eſt la même que les Latins apellerent Proſerpine: mais Proſerpine, fille de Cérès & enlevée

(1) Il eſt en effet compoſé des mots AB fruit, & ADAR grand, parfait. Le premier de ces mots a même un ſens beaucoup plus étendu; car il embraſſe tout ce qui eſt relatif aux productions, la tige qui produit tout, comme le fruit qui en provient, au moral comme au phyſique; relativement à l'homme, comme par raport aux êtres inanimés, &c.

(2) Epiſt. Max. Madaur. 44.

par Pluton tandis qu'elle s'amuse à cueillir des fleurs, étoit, de l'aveu des Philosophes de l'Antiquité, la Vertu Conservatrice des Plantes, ou cette vertu qui les fait germer & développer dans le sein de la terre ; tandis que PLUTON est le Soleil d'Hyver. C'est en effet alors que Proserpine paroît morte, sans vigueur, descendue dans le Tartare, que Pluton l'a enlevée, que le grain est enseveli.

Par la même raison, la Fête de l'Enlèvement de Proserpine se célébroit le 2 d'Octobre ; c'étoit donc la Fête des *Semailles*, comme les Anciens l'avoient encore très-bien vû : aussi SALLUSTE le Philosophe, l'opose aux Fêtes agréables de l'Equinoxe du Printems. Celles-ci peignoient le retour de Proserpine, que l'Hyver avoit fait disparoître.

Il est vrai que, selon le même SALLUSTE, la Fête de Proserpine en Octobre étoit celle de la descente des Esprits dans le Tartare : mais ceci prouve seulement qu'à la raison physique de cette Fête, on en avoit joint une purement morale. En effet, l'une s'unissoit naturellement à l'autre par une suite de leur analogie : & comme le grain caché en terre devenoit alors le Symbole des corps qui y étoient déposés, la nouvelle vie de ce même grain devenoit un heureux présage de la vie future dont ces mêmes corps devoient jouir.

C'est par le raport de PERSEPHONE, ou PROSERPINE, avec le Laboureur ou Saturne, que les Romains, comme nous l'apprend le Proconsul *Capella*, (1) l'apelloient CENTESIMA, *celle qui centuple* ; nom qui, selon FULGENCE, est la Traduction littérale de son nom grec HECATE, qu'il tiroit du mot Ἑκατον *hécaton*, cent : & qui lui fut donné avec raison, ajoute-t-il, puisque les grains semés raportoient le centuple chez plusieurs Peuples de l'Antiquité.

ARTICLE VII.

§. I.

Des prétendus Freres de Saturne, BETYLE, DAGON & ATLAS.

C'EST une chose très-remarquable qu'il n'est aucun des mots que PHILON a pris pour autant de Freres de Saturne ou d'Ilus, qui ne reviennent dans le Corps de l'Allégorie ; mais, de maniere à démontrer qu'il n'en avoit pas entendu, ou qu'il avoit feint de n'en avoir pas entendu le sens.

1°. BETYLE. » Le Dieu Uranus, dit-il, inventa les BETYLES, fabriquant » des Pierres animées ».

2°. DAGON. » Celui-ci, dit-il, trouva la Charrue, & il en fut apellé Iou- » AROTRIUS, mot à mot *Iou*, ou Jupiter *le Laboureur* ».

(1) Mart. CAPELLA, *de Nuptiis Philologiæ*, &c. Lib. I, p. 21.

3°. Atlas. Il nous aprend que celui-ci, ſur un ſimple ſoupçon, fut jetté & enterré par Cronus, dans une foſſe profonde, par l'avis même d'Hermès.

Ces objets méritent d'autant plus d'être expliqués qu'ils paroiſſent révoltans, ſoit par leur obſcurité, ſoit par la barbarie qu'ils ſupoſent dans les Héros de cette Hiſtoire.

1°. *DES BETYLES.*

Ces Betyles, qui ſont des Pierres animées, ſeroient d'une abſurdité ſans égale, ſi l'on avoit pris cette expreſſion au pied de la lettre; mais c'eſt un terme figuré, dont nous allons voir le dévelopement.

Ce ſont des Pierres en effet; & ſi l'on en parle dans ce récit, c'eſt ſans doute par alluſion au prétendu Betyl, Fils d'Uranus, dont on avoit parlé plus haut, & que l'on ſemble rapeller; car ces *Betyles* ſont préſentées elles-mêmes comme étant de la façon d'Uranus, Pere également du prétendu Betyl.

Ce n'eſt cependant pas le même mot. Celui que nous avons vu plus haut étoit Betyle, & ces pierres ſont des Batyles. Par là, on imitoit exactement l'orthographe de mots Orientaux, très-différens: dans le premier, le mot Betyl ou *Betul*, ecrit par un *é* bref, & que nous avons vu ſignifier *Vierge*. Dans le dernier, le mot Oriental בית אל *beit-el* ou *beit-yl*, & ce mot ſignifie *Maiſon de Dieu*. Tel fut le nom que Jacob donna à la Pierre qui lui avoit ſervi de chevet, lorſqu'il la conſacra en l'apellant Bethel.

Les Betyles étoient donc des Pierres conſacrées au Culte Divin, & deſtinées auſſi à conſerver le ſouvenir des événemens remarquables, dûs à la protection des Dieux.

Ces Pierres repréſentoient les Dieux même: elles en étoient la vive image: elles étoient donc, au pied de la lettre, des Pierres animées ou vivantes. C'eſt ſous ce nom en effet que les Statues furent connues chez les Anciens. Les Grecs les apelloient *Eikones empſykhoi*, Images animées. Virgile fait reſpirer l'airain, & anime le marbre lorſqu'il dit:

» Excudent alii Spirantia mollius Æra;
» Credo equidem Vivos ducent de marmore Vultus (1).

Ce mot *Bétyle* n'eſt donc pas de l'invention de Philon. C'eſt le terme par lequel les Phéniciens déſignoient les Statues & les Pierres conſacrées. On voit dans Photius (2) qu'Asclepiades diſoit qu'étant monté ſur le Liban, près d'Héliopolis, il y avoit vu un grand nombre de Betyles; qu'il en raportoit des choſes ſurprenantes; & qu'Isidore les vit également après lui.

Ce mot termine l'Inſcription Etruſque que nous avons raportée, à l'Article

(1) Eneid. Liv. VI. v. 847.

(2) Biblioth. Cod. CCXLII. p. 1047. Extrait de la Vie d'Isidore le Philoſ. par Damascius.

de Rhéa, & qui finit ainſi, LAPI VEITHI. C'eſt *Lapis Beithi*, ou *Pierre Betyle*, dit très-ingénieuſement PASSAREI (1), à qui nous devons cette remarque. Ce qui prouve la haute Antiquité de la Religion des Etruſques, & ſon raport avec celles de l'Orient.

M. FOURMONT n'étoit point embarraſſé à trouver l'origine des Betyles. Elles furent apellées ainſi, dit il (2), parce qu'elles étoient l'ouvrage de *Bethuel*, neveu d'Abraham. Mais comment laiſſa-t-il échaper un raport bien plus ſenſible entre Uranus & la famille d'Abraham, qui eût donné beau champ à ſon ſyſtême ? Ce n'eſt pas *Bethuel*, mais Uranus, qui nous eſt donné ici pour le Compoſiteur des Betyles : or Uranus étoit, ſelon lui, THARÉ, Pere d'Abraham : THARÉ dont l'Orient entier dit qu'il étoit Statuaire, préciſément comme on le dit d'Uranus. Ce raport eſt très ſingulier, quelle qu'en ſoit la cauſe.

2°. *DAGON.*

Quelque ſoin que notre Auteur ait pris pour enveloper le mot de l'Enigme allégorique que nous expliquons, il perce à travers le voile dont il le couvre ; & il démontre en même tems que nous avons eu raiſon de regarder Dagon, non comme un Perſonnage réel, mais comme le nom du blé. » DAGON, dit-il, eſt l'Inventeur de la Charrue ; c'eſt le même qu'Iou Ara» torius ou le *Laboureur* ». Et c'eſt celui, ajoute le Traducteur, que les Grecs apellent SITON.

Mais ce mot & toute ſa Famille furent conſacrés chez les Grecs au Labourage.

Siton eſt un Champ de blé. C'eſt l'Hébreu שדה SADÉ, champ cultivé, que nous avons vû plus haut.

Sitô eſt Cérès.

Sitos ſignifie blé, denrées, pain, ou ſubſiſtance.

Site-ein, manger, ſe nourrir.

Siti-phage, qui ſe nourrit de blé, & cent dérivés pareils.

Ce nom de *Dagon* n'eſt pas particulier à notre Auteur. Perſonne n'ignore qu'un Dieu Phénicien, ou plutôt des Philiſtins, porta le même nom. Il eſt vrai qu'on l'a pris pour un Dieu Marin ; mais on ne faiſoit pas attention qu'en Hébreu même, ce mot ſignifioit du *blé*, & que de ſa racine TAG, vint le TAGÈS des Etruſques, ce Perſonnage dont ils faiſoient un Héros qui leur avoit enſeigné l'Art de la Divination.

Ce qu'ils diſent de ce Tagès a trop de raport à notre matière, quoiqu'on n'en voye aucun entre le blé & la divination, pour l'omettre ; d'autant plus que l'Hiſtoire de Tagès eſt énoncée d'une maniere ſi fabuleuſe, qu'on ne l'a jamais regardée que comme une tradition indigne, par ſon abſurdité, de la moindre attention.

(1) *Lett. Roncaglies* : citées ci-deſſus.
(2) Tom. I. p. 165.

» Tagès étoit né, disent les Etrusques, d'une motte de terre qu'un La-
» boureur avoit dérangée en faisant entrer en terre son soc de charrue,
» plus profondément qu'on n'a accoutumé : & il enseigna aussi-tôt à cet
» Homme & aux autres Etrusques les Principes de l'Art des Augures ».

C'est donc une Histoire pareille à celle des Poissons, des Dragons, des Tortues qui instruisirent les Orientaux : absurdes si on les prend au pied de la lettre ; pleines de sens & de justesse, en les regardant comme des allégories.

Tagès est le blé : il naît de la Terre, & d'un soc de charrue enfoncé profondément : il devient en même tems l'Auteur de l'Art des Augures, puisqu'il n'y a point de labourage sans observation, sans pronostic, sans augure. Il est inséparable de l'observation du Ciel, du lever & du coucher des Etoiles, de l'aspect du tems, du cours des vents, de l'arrivée & du départ des oiseaux de passage, & qui changent de demeure suivant les Saisons : objets assujettis aux Loix immuables de la Nature, de la même maniere que les opérations du Laboureur : qu'est un Calendrier, si ce n'est la connoissance des tems ; & cette connoissance n'est elle pas un genre de prédiction ?

Nous voici donc à une source de Divination auguste & respectable, fondée sur la Nature pour l'utilité des Peuples & la prospérité de leurs travaux, nourrie par l'expérience, confiée aux Sages, communiquée aux Hommes pour leur instruction la plus essentielle, & unie chez les Anciens à tout ce qu'il y avoit de plus grand. Malheureusement, les Hommes ne savent point garder de justes bornes, sur-tout dans les tems d'ignorance & d'enfance : peu à peu ce genre de divination dégénéra en minuties, changea d'objets, devint un Art trompeur qu'entretint une curiosité vaine & frivole : de-là l'extravagance des anciens Augures, la frivolité de l'Astrologie, & les folies de nos Almanachs que nous retrouvons dans les Poëtes de la plus haute Antiquité. Lorsqu'Hésiode nous dit : (1) » le treize du mois est
» bon pour planter, le seize dangereux pour les plantes, mais favorable
» à la naissance des garçons ; le quatorze bon pour les filles : évitez
» toutes sortes de chagrins le quatre, le quatorze & le vingt-quatre ; jours
» sacrés, &c. on croit entendre Mathieu-Lansberg ou le Messager-Boiteux. C'est ainsi que des meilleures choses naît la corruption, & que dans le cours de ce bas Monde, le mal se loge sans cesse à côté du bien, & en interrompt les bons effets.

3°. *ATLAS.*

Sur un soupçon, Saturne, par les conseils d'Hermès, jette son frere Atlas dans une fosse & l'y ensevelit.

---

(1) Dans son Poëme intitulé : *Les Travaux & les Jours.*

Et ce ſont les Héros du Paganiſme, dont on raconte froidement de pareils crimes, comme on parleroit des plus grandes vertus ! Sur un ſimple ſoupçon, dont on ne daigne pas même dire l'objet, un frere enſevelira ſon frere tout vivant : ce ſera d'après l'avis de ſon Conſeiller le plus ſage ; & l'on prendra cela pour une hiſtoire réelle ! & l'on voudra que c'en ſoit une, malgré ceux même qui le racontent & qui diſent que l'on avoit tourné toutes ces choſes en Allégories. C'eſt embraſſer ſans réflexion un ſyſtême auſſi abſurde que dénué de tout fondement.

Atlas n'eſt point frere réel de Saturne ; ce n'eſt point un Être vivant, un perſonnage humain qui a été enſeveli dans cette foſſe creuſée par Mercure : mais des choſes relatives à l'Agriculture. ATLA ſignifie produire, porter, nous l'avons vu ; s'il eſt frere de Saturne, c'eſt dans un ſens énigmatique & pour dérouter l'auditeur, quand il n'aperçoit pas à l'inſtant que le grain n'eſt frere de Saturne que parce qu'ils viennent tous les deux de la terre.

Ou pour mieux dire, l'épithète de *frere* de Saturne a été donnée auſſi mal-à-propos à Atlas qu'à Betyle & à Dagon.

Atlas repréſente, non les grains ſemés & qui ſont rares, mais les grains recueillis & très- abondans, qu'un très-grand nombre de Peuples anciens & modernes dépoſent dans des foſſes bien couvertes pour les conſerver. On en dut uſer par-tout ainſi, dès le commencement de l'Agriculture, où l'on n'avoit pas les mêmes facilités que l'on eut dans la ſuite pour conſerver les grains & les garantir du froid & des autres injures de l'air.

Atlas eſt alors enſeveli ſur un ſoupçon, le ſoupçon que ces biens ne ſe conſerveroient pas s'ils n'étoient renfermés de cette maniere.

Les Arabes & les Maures d'Afrique ont encore cet uſage. » J'ai vu enſem» ble, dit SHAW (1), juſqu'à deux ou trois cent de ces ſouterrains, qu'ils » appellent *Mattamores* ; les plus petits pouvoient contenir 400 boiſſeaux de » blé. » Il en eſt déja parlé dans HIRTIUS (2) comme d'un uſage Africain. PLINE (3) attribue le même uſage aux CAPPADOCIENS, aux THRACES, aux ESPAGNOLS &c. D'autres Auteurs en avoient déja obſervé un pareil chez les PHRYGIENS, les SCYTHES, les HIRCANIENS, les PERSES, &c.

Il n'étoit donc pas indigne d'entrer dans cette allégorie, puiſqu'il étoit ſi propre à en faire un des traits énigmatiques. Il étoit d'ailleurs moins difficile à deviner dans ces Contrées, où il étoit mis en pratique, & où les mots même y conduiſoient ; puiſque ſi *Atlas* conſacré à l'Abondance & à l'Agriculture, pouvoit déſigner un Perſonnage humain, le mot de *Mattamore*

(1) Voyag. T. I. 187.
(2) Dans la Guerre d'Afriq. Ch. 57.
(3) Hiſt. Nat. Liv. XVIII. Ch. 30.

lui-même, composé de deux mots Orientaux (†) qui signifient *couvert de terre*, s'apliquoit très-bien à Atlas, dans quelque sens qu'on le prît.

§. 2.

Concubine d'Uranus enlevée par Cronus ou Saturne : elle étoit enceinte, & elle accouche de Démaroon.

Si quelqu'un des caractères de cette Histoire paroît absolument contraire à notre maniere de l'envisager, ou impossible à expliquer allégoriquement, c'est certainement celui-ci ; d'autant plus que notre Auteur n'indique point le nom de cette Concubine d'Uranus que lui enleve Cronus, & qu'il ne dit rien sur le Fils qu'il lui attribue, qui puisse donner des lumieres sur sa Mere, se contentant de dire que ce fils s'appelloit Demaroon.

Cependant ces deux caractères allégoriques ne seront pas difficiles à expliquer, & formeront un très-bel ensemble avec tout ce que nous venons de dire.

Le Laboureur ou le Cultivateur n'emploie pas uniquement la Terre pour ses travaux : il fait encore usage d'un autre Elément non moins fécond, & sans lequel la Terre ne produiroit rien. Cet Elément est l'Eau. Elle contribue essentiellement à l'abondance & à la beauté des productions de la Terre. Mais de toutes les Eaux, la plus fertile, la plus féconde, celle qui fait le plus prospérer les Plantes, c'est l'*Eau du Ciel*, dans le style allégorique l'*Eau d'Uranus* ; mais cet Elément n'est pas sa principale Femme ; car c'est *Ghé* qu'il féconde ; l'Eau est donc sa Concubine dans ce même style allégorique. Aussi verrons-nous bientôt la maniere énergique avec laquelle les Anciens exprimoient la vertu *fécondante* de l'Eau, & l'emblême dont ils se servoient pour la peindre. C'est par cette raison que Moyse peignant la fertilité de la Terre vierge, & voulant faire sentir qu'elle n'étoit point due à des causes secondes, dit, comme nous l'avons vu, » *Dieu* n'avoit pas encore fait » *pleuvoir sur elle*, & l'Homme ne l'avoit pas encore *cultivée*.

Cette eau est reçue par le Cultivateur, par *Cronus*, dans des réservoirs, d'où elle est distribuée par des canaux dans toute sa terre : mais en Oriental le mot qui désigne des Canaux, ne différe presqu'en rien de celui qui désigne une Concubine ; l'un est פלגות *Peleguth*, & l'autre פלגש *Pellegesh* : on peut avoir joué sur le raport de ces deux mots ; raport cependant dont nous n'avons nul besoin pour notre explication.

(†) Ce mot est composé du mot Primitif subsistant en Arabe טם Tam, qui a produit l'Hébreu טמן Taman, *cacher*, *couvrir* ; & du prim. Ar la Terre. Du premier de ces mots radicaux est née la Famille Grecque Tameion & Tamteion, Magasin de Blé, Grenier, Cellier, Chambre, tout ce qui est propre à renfermer. Tamias, qui a les clés & la garde des provisions, du Trésor, &c.

Mais qu'eſt DEMAROON, Fils de cette Concubine, ſi ce n'eſt la fécondité qui marche à la ſuite des *irrigations* & des eaux de pluie ? C'eſt ce qu'exprime ſon nom, compoſé de deux racines primitives, DÉ & MAR. La premiere, le די *Di* ou *Dei* des Hébreux ſignifie inconteſtablement *abondance* : la ſeconde peut ſignifier *Seigneur* ou *Côteau* : car ces deux noms ſont réunis par l'idée commune d'élévation ſupérieure, de domination. Suivant que l'on ſe décidera pour l'un ou pour l'autre de ces ſens, ce nom ſignifiera *le Chef*, ou la ſource de *l'abondance* : ou *l'abondance des colines* : car les meilleurs Réſervoirs du Laboureur ſont ceux des Montagnes.

Il eſt pere de MELICERTE, ſurnom d'Hercule chez les Orientaux ; mais *Melicerte* ſignifie le Maître de la Ville ; & ceci eſt vrai : que ſont en effet les Villes & les Empires, ſi-non les Filles de l'Abondance ?

§. 3.

DIEUX DE SATURNE.

Saturne ou Cronus n'étoit pas le Dieu de la Contrée : mais il en reconnoiſſoit. » En même tems, dit notre Auteur, ADOD, le Roi des Dieux, gou» vernoit le Pays avec ASTARTÉ & IOV DEMAROON. »

Nous avons déja vu qu'*Aſtarté* étoit la Lune, la même qu'Iſis des Egyptiens.

Qu'eſt donc ADOD, ſi ce n'eſt le Soleil, le ſeul, l'unique ? & c'eſt ce que ſignifie ce nom en Oriental.

Il eſt étonnant qu'on ait pu héſiter un ſeul inſtant à ce ſujet : qu'on ait vu en lui Cham, Chus, Nimrod ou tel autre. C'eſt un Dieu Syrien, dit cependant M. Fourmont (1) : la faveur étoit grande !

Qui eſt-ce en effet qui gouverne le Pays où regne le Laboureur ou Saturne, ſi ce n'eſt le SOLEIL Roi des Dieux ou des Aſtres, le BELUS des Chaldéens ; & la LUNE ou *Beliſame* & *Aſtarté*, Reine des Cieux ; ces Aſtres dont le cours forme les années ; & ſur les arrêts deſquels le Laboureur eſt obligé de régler toutes ſes opérations, s'il veut qu'elles ſoient faites à propos, & qu'elles proſperent ?

Mais, par-deſſus tout eſt IOU DEMAROON : & ceci eſt encore vrai. IOU eſt le Dieu ſuprême, le Jove des Latins, le JEHOV des Hébreux ; l'ÊTRE par excellence, le ſeul qui EST véritablement & par eſſence. C'eſt lui qui eſt au-deſſus du Laboureur, & du Maître de la Terre, au-deſſus du Soleil & de la Lune & de tout ce qui eſt.

Il eſt encore DE-MAROON, au pied de la lettre, c'eſt à-dire le Seigneur de l'Abondance. Sans la protection du Maître de l'Univers, les travaux des

(1) Recherches ſur l'Hiſtoire des peuples, p. 217-218. du Tom. I.

Hommes ſeroient infructueux & ſtériles : ils périroient eux mêmes. C'eſt une de ces vérités dont les Hommes ont été pénétrés dans tous les tems, & que reconnoiſſoit l'Auteur de ces Fragmens. Ce n'eſt donc pas ici le Catéchiſme d'un Athée, comme on l'en a accuſé faute de l'entendre ; mais le Catéchiſme d'un homme rempli d'eſtime & d'admiration pour l'Agriculture, & de reconnoiſſance envers la Divinité qui l'inſpira aux Hommes, & qui répand ſa bénédiction ſur leurs travaux.

§. 4.

De Sydyk, des Cabires & d'Eſculape ou Aſclépius.

» D'une des Titanides, dit notre Auteur, SYDYK ou le Juſte eut ASCLEPIUS » (ou Eſculape). Plus bas, il lui donne ſept autres Fils.

» Les CABIRES, dit-il, ou les ſept Fils de Sydek, & Aſclépius leur huitiéme » Frere, furent les premiers qui, ſur l'ordre de Thaut, tranſmirent par leurs » écrits, le ſouvenir de toutes ces choſes.

L'on n'a pas été plus heureux juſqu'ici dans l'explication de ces Perſonnages, que pour les autres M. FOURMONT a vu dans Aſclépius ou Eſculape, un *Caleb*, ſucceſſeur d'Elieſer, Intendant d'Abraham. Selon CUMBERLAND, Sydyk eſt *Sem* fils de Noé : & s'il eſt apellé *Sydyk*, *Sydek*, c'eſt qu'il eſt le même que MELCHI-SEDECH.

Leurs ſyſtêmes les conduiſoient néceſſairement à ces explications hazardées : s'ils euſſent conſulté l'Antiquité, au lieu des convenances que leur fourniſſoit leur imagination, ils ſe ſeroient facilement aperçus combien celle-ci les égaroit.

Pour éviter leurs erreurs, voyons ce que les Anciens nous diſent des Perſonnages dont il s'agit ici : cette comparaiſon nous inſtruira de ce que notre Auteur ne nous dit ici qu'en paſſant, & comme une choſe trop connue pour mériter plus de dévelopement.

1°. *SYDYK.*

SYDYK, de même que les CABIRES, ſont des noms purement Phéniciens ou Orientaux : il en doit être de même de celui d'ASCLEPIUS ou Eſculape, avec cette différence que les deux premiers exiſtent en nature dans les Langues Orientales & que ce dernier peut être conſidéré comme un compoſé de deux autres.

Philon a très bien rendu celui de Sydyk, en le traduiſant par Δικαιος DIKAIOS, le Juſte. Ce Perſonnage n'eſt ni Sem, ni le Pere de Caleb ; c'eſt le Pere des Cabires.

Ce dernier mot ſignifia les *Grands*, les *Puiſſans* : il fut Synonyme en Grec du nom des DIOSCURES, ou Fils d'*Iou*, Fils du Dieu ſuprême.

Il eſt vrai qu'Eſculape ne paſſoit pas, chez les Grecs, pour Fils de Jupiter ; mais ſeulement pour ſon Petit-Fils ; Apollon étant ſon Pere. Nous verrons plus bas que c'eſt une innovation qu'ils firent à la tradition Orientale, & comment elle arriva.

Sydyk eſt donc *Iou*. C'eſt le nom même de la Planette qui porte ſon nom dans les anciens Livres Juifs, tels que le ZOHAR, le BERESITH RABBA, &c.

C'eſt ce même nom qui devint celui ſous lequel Jéruſalem fut déſignée par les Cananéens Les Orientaux, livrés au Sabéiſme, donnoient à leurs Villes les noms de leurs Dieux ou des Planettes ; ainſi Jéruſalem en s'apellant *Sedek*, étoit la Ville de Jupiter.

De là le nom de ſes Princes *Adoni-Sedech* & *Melchi-ſedech*, qui ſignifient, l'un *Seigneur*, l'autre *Roi* de SEDECH.

1°. *CABIRES.*

Que ſeront les ſept Cabires Fils de Sydyk ou du Dieu ſuprême, ſi ce n'eſt les ſept Planettes, ou les ſept Génies qui préſident aux Planettes, & qui dirigent par leur moyen, l'Univers ?

Ils ſont Fils de *Sydyk* ou du Juſte, parce qu'il les forma lorſqu'il arrangea cet Univers, aux révolutions duquel préſident ces Globes céleſtes.

Cependant on a beaucoup diſputé ſur le nombre des Cabires, ſur l'idée qu'on devoit s'en former : c'eſt que leur nom n'eſt qu'une épithète, & qu'on le prenoit pour un nom propre.

On devoit donc ſe perdre neceſſairement, parce qu'il n'étoit plus poſſible de faire accorder les faits avec cette ſupoſition gratuite.

CABIR étoit l'épithète conſacrée aux Grands Dieux : il y en avoit ainſi néceſſairement pluſieurs claſſes.

Nous en trouvons au moins ſept dans Sanchoniaton.

On en comptoit quatre à Samothrace.

Les Lacédémoniens en reconnoiſſoient deux.

Souvent, une ſeule Divinité portoit ce nom.

VÉNUS s'apelloit CABAR, dans l'Arabie ; & Cérès, CABIRA, à Thébes en Béotie. Iou étoit apellé du même nom chez les Etruſques, comme le prouve l'Inſcription que nous avons raportée plus haut au ſujet de Rhéa.

On déſignoit donc par-là dans l'Orient ce que l'Occident a apellé les GRANDS DIEUX, & dont il porta le nombre juſqu'à XII. Les XII. Grands Dieux, Protecteurs des XII. Signes ou des XII. Mois.

Vénus ou Aſtarté s'apella donc avec raiſon Cabire, de même que Cérès, qu'Iou, que le Soleil.

Lorſqu'on en comptoit deux, CASTOR & POLLUX, l'un mortel, l'autre immortel, l'un aux Enfers, l'autre dans les Cieux, & chacun pendant ſix mois, c'étoient le Soleil d'Hyver & le Soleil d'Eté.

Si les Cabires étoient Fils d'Iou ſelon les Grecs, & de Sydyk ſelon les Phéniciens, ils étoient Fils de Vulcain ſelon les Egyptiens, comme nous l'aprenons d'Herodote. Et en cela, il n'y a de différence que dans le mot. Vulcain, ou le Dieu-Feu, s'apelloit en Egyptien Phta, c'eſt à-dire celui qui dirige *tout*, comme l'a fort bien prouvé Jablonsky (1). C'eſt toujours le Dieu ſuprême.

C'eſt de ce *Feu* & & des VII Cabires que Xénocrates parloit, quand il diſoit (2) : » il y a huit Dieux. Un qui eſt (*Unité* ou) ſans parties, & » qui préſide à toutes les Etoiles fixes, comme ſi elles ne formoient qu'un » Tout. Cinq, qui préſident aux Planettes ; le Soleil eſt le ſeptiéme : & » au huitiéme rang, la Lune. »

Clément d'Alexandrie en raportant cette opinion de Xénocrates, lui fait dire (3) qu'il y avoit ſept Dieux pour les ſept Planettes, & que le huitiéme, compoſé de tout, étoit le Monde.

Ces VIII Dieux étoient repréſentés dans les Peintures Egyptiennes dont parle Marcien Capella. (4)

» On voyoit, dit-il, dans un cercle Solaire un vaiſſeau avec ſept Pi- » lotes, qui étoient freres & parfaitement ſemblables l'un à l'autre. Et » ce vaiſſeau étoit rempli d'une lumiere céleſte, intariſſable, qui ſe ré- » pandoit dans tout l'Univers.

Cette lumiere céleſte qui éclaire l'Univers entier ſans s'épuiſer jamais & qui eſt au-deſſus du Soleil & de tous les Aſtres, eſt le Dieu ſuprême, feu & lumiere, auquel on conſacra le nombre VIII. *premier Cube & parfait* ; qui fut pour les Egyptiens Phta, que les Grecs rendirent par Vulcain, que les Phéniciens apellerent Esmunus, & qui devint Asclépius ou Eſculape. Auſſi Vulcain & Eſculape étoient-ils apellés le *Dieu de Memphis*, parce qu'on y adoroit le Dieu ſuprême ſous le nom de Phta, ſynonyme de ceux de Vulcain & d'Eſculape. Ce dernier eſt apellé par Ammien-Marcellin (5), le *Dieu de Memphis*, tout comme Vulcain, chez les Anciens.

Voyons comment il dégénéra en un fils de Sydyk, & comment il devint le Dieu de la Médecine.

30. *ASCLEPIUS* ou *ESCULAPE.*

L'Hiſtoire de Sydyk & celle des Cabires ne paroît liée à celle de Saturne ou de l'Agriculture, que relativement à Eſculape.

Il eſt cependant difficile d'apercevoir, par le peu qu'en dit notre Auteur, ſous quel point de vue l'Hiſtoire d'Eſculape s'unit à celle de l'Agriculture, quoi-

(1) Panthéon Ægypt. Prolégoménes, p. LX, &c.
(2) Cicéron, de Nat. Deor. Lib. I. C. 13.
(3) In Protrept.
(4) In Satyric. L. II.
(5) Hiſt. Liv. XXII.

que ce raport ait paru assez étroit aux Orientaux pour les engager à les réunir comme ils ont fait ici, de même que dans l'Histoire de Cérès & de Proserpine, Histoire également relative à l'Agriculture ; & où l'on dit qu'Ascalaphe, certainement le même qu'Asclepius, fut cause que Proserpine ne fut pas rendue pour toujours à sa Mere, parce qu'il raporta qu'il lui avoit vu manger dans le Tartare six grains de Grenade.

Cherchons donc quelqu'autre Monument propre à éclaircir cet objet.

En voici un tiré de la Vie d'Isidore par Damascius (6), d'autant plus intéressant, qu'outre qu'il s'accorde avec notre Auteur, il entre dans un plus grand détail.

Ὁ ἐν Βηρύτῳ Ἀσκληπιὸς οὐκ ἔστιν Ἕλλην, οὐδὲ Αἰγύπτιος, ἀλλά τις ἐπιχώριος φοίνιξ. Σαδύκῳ γὰρ ἐγένοντο παῖδες οἱ Διοσκοῦροι ἑρμηνεύσει καβειροι. Ὀγδοῖος δὲ ἐγένετο ἐπὶ τούτοις ὁ Ἔσμουνος, ὃν Ἀσκληπιὸν ἑρμηνεύουσιν. Οὗτος καλλίσος ὢν θέαν, καὶ νεανίας ἰδεῖν ἀξίαγαστος, ἐρώμενος γέγονεν, ὡς φησιν ὁ μῦθος, Ἀστρονόης, θεᾶς φοινίσσης, μητρὸς θεῶν· εἰωθὼς τὲ κυνηγετεῖν ἐν ταῖς δὲ ταῖς νάπαις, ἐπειδὴ ἐθεάσατο τὴν θεὸν αὐτὸς ἐκκυνηγετοῦσαν, καὶ φεύγοντα ἐπιδιώκουσαν, καὶ ἤδη καταληφομένην, ἀποτέμνει πελέκει τὴν αὐτὸς αὐτοῦ παιδοσπόρον φύσιν. ἡ δὲ τῷ παθεῖ περιαλγήσασα, καὶ Παῖανα καλέσασα τὸν νεανίσκον, καὶ τῇ ζωογόνῳ θέρμῃ ἀναζωπυρήσασα, θεὸν ἐποίησεν, Ἔσμουνον ὑπὸ φοινίκων νομασμένον, ἐπὶ τῇ θέρμῃ τῆς ζωῆς οἱ Ἔσμουνον ὀγδοον ἀξιοῦσιν ἑρμηνεύειν, ὅτι ὄγδοος ἦν τῷ Σαδύκῳ παῖς, ἓν σκότῳ διολυγίῳ πῦρ ἀναφας.

» Asclépius ou Esculape, que l'on honore à Béryte, n'est ni Grec ni Egyptien, mais Phénicien; car Sadyc eut des enfans qu'on apella Dioscures ou Cabires : le huitiéme étoit Esmunus, c'est-à-dire Esculape. C'étoit un jeune homme d'une si grande beauté, qu'Astronoé, Reine de Phénicie, Mere des Dieux, soupira pour lui, s'il faut en croire la Fable. Celui-ci, qui ne prenoit plaisir qu'à tendre des piéges aux animaux des Forêts, s'apercevant que la Déesse lui en tendoit à lui-même, & qu'il ne pouvoit lui échaper par la fuite, il s'*eunuchisa* avec une hache. La Déesse affligée de cet événement, donna à ce jeune homme le titre de *Paian*; & lui rendant sa chaleur vivifiante, elle le mit au rang des Dieux. C'est à cause de cette chaleur vitale, qu'il fut apellé *Esmunus* par les Phéniciens; quoique d'autres estiment que ce fut parce que ce mot signifie huitiéme, & que ce nom lui fut donné à cause qu'il étoit le huitiéme fils de Sadyk : c'est lui qui portoit la lumiere au milieu des ténébres ».

Nous avons donc ici un Fragment de Mythologie Phénicienne, précieux par ses détails & par les lumieres qu'il nous donne sur cette portion de l'Antiquité, si peu connue.

Damascius s'accorde avec Philon, en disant que Sydyk fut Pere des Dioscures ou des Cabires, & qu'*Esmunus* ou *Asclépius* fut le huitiéme. Il ajoute, qu'il fut apellé Esmunus, soit parce que ce nom signifie huitiéme,

(6) Phot. Bibl. Cod. CCXLII. p. 1074.

ſoit plutôt à cauſe de la chaleur vitale, ou vivifiante, dont il étoit la ſource, & par laquelle il étoit Dieu; & qu'il portoit la Lumiere ou le Feu, dans les ténèbres les plus épaiſſes; & qu'il avoit le titre de PAIAN.

Ce titre de PAIAN ou de *Sauveur*, ce Feu qu'il porte dans les ténèbres les plus épaiſſes, cette chaleur vitale par laquelle il eſt Dieu, caractériſent de la maniere la plus parfaite le *Soleil*, ou le Dieu-Feu, le Dieu ſuprême dont les Attributs ſe confondirent toujours avec celui du Soleil ſon ſymbole.

Nous venons de voir qu'ils étoient du nombre des Cabires, ou des VIII. Grands Dieux Primitifs du Sabéiſme. Eſmunus étant pris pour le Soleil, étoit donc un des ſept Fils de Sydyk. Etant pris pour l'Etre élevé au-deſſus du Soleil ou des ſept Planettes, il étoit un huitiéme Cabire; mais pris mal-à-propos par les Ecrivains poſtérieurs pour un Frere des ſept.

Il étoit donc *Eſmunu* ou *Huitiéme*, ſous quelque point de vue qu'on l'enviſageât. Relativement à ſon aſſociation avec les ſept autres, il étoit ESMUNUS, le *Huitiéme*, en le compoſant du mot Oriental SHMAN, qui ſignifie *Huit*, en Egyptien SHMÊN.

Relativement à ſa qualité de Feu vivifiant, il eſt encore ESMUNUS, c'eſt-à-dire, le *Feu* qui *régle* les Saiſons: il eſt alors compoſé du mot Es qui ſignifie *Feu*, & du mot MUN qui ſignifie *éclairer*, *avertir*, & dont vinrent MON la Lune, MINOS le Soleil, MON-*ere*, avertir, &c. ou de l'Oriental מנד *Meni*, la chaleur vitale, comme l'a ſoupçonné un Savant Anglois (7).

Avec le tems, cet Eſmunus ou Aſclépius fut diſtingué du Soleil lui-même, ou d'Apollon; & comme Fils d'Apollon, il devint le Patron particulier des Aſclépiades ou des Médecins, & le Dieu de la Santé.

Mais comment arriva ce changement? & quelle fut l'origine du nom même d'*Aſclépius*, ou d'*Eſculape*? C'eſt ce qu'il ne ſera pas difficile maintenant de trouver.

Deux Villes d'Egypte portoient le nom d'Eſmunus: l'une eſt l'ACHMIN que les Grecs traduiſirent par le nom de *Panople*, ou Ville du Dieu Pan; l'autre eſt l'ACHMIN, qu'ils rendirent par le nom d'*Hermople*, ou Ville de Mercure.

Voilà donc Eſmunus ou Aſclépius, confondu chez les Grecs avec Mercure. D'où provint cette erreur, ſi ce n'eſt de ce qu'Eſmunus & Mercure étoient peints en Egypte avec un ſymbole commun, qui les fit prendre l'un pour l'autre.

Ce ſymbole étoit la Tête du Chien, qui les diſtinguoit de tous les autres Dieux.

Aſclépius, déſigné par une Tête de Chien, en auroit donc le nom: il ſeroit compoſé des deux mots As ou Es, & CALEB Chien; il ſignifieroit le CHIEN étincelant de lumiere; & il ſeroit la *Canicule*, qui faiſoit l'ouverture de l'année chez les Egyptiens.

(7) Le Docteur SWINTON, dans ſa Diſſ. ſur l'Inſer. de CITIUM, p. 37, &c.

Ici

Ici la Canicule ou Sirius repréſenteroit exactement le huitiéme Cabire, ce Dieu ſuprême qui ſeul préſidoit à toutes les étoiles fixes, indiquées par celle qui eſt la plus brillante, & qui marchoit à leur tête à l'ouverture de l'année Egyptienne.

Bientôt on le peignit avec un Chien à ſes côtés: il devint ainſi un Être adonné à la chaſſe, en même-tems qu'il faiſoit l'ouverture de l'année; ne ſoyons donc pas étonnés qu'on en ait fait un Chaſſeur.

MACROBE (8) peint parfaitement l'idée qu'on avoit d'Eſculape & ſes rapports avec le huitiéme Cabire, lorſqu'il dit » qu'il eſt la vertu ſalutaire qui » deſcend du Soleil ſur les corps des Mortels, & qui les ranime » Alors on pourroit dire qu'ASCALAPHE eſt compoſé des deux mots Orientaux As ou Es, le feu, comme ci-deſſus, & CALAPH frapper: auſſi arme-t-on le Soleil d'une Maſſue. Et cette étymologie me plairoit beaucoup plus que la précédente, étant plus naturelle & ſans aucun changement de lettre.

Notre Auteur nous aprend que les Cabires & Eſculape, par l'ordre de Thot ou de Mercure, tranſmirent par leurs écrits le ſouvenir de ces choſes. Ceci s'accorde avec un paſſage que l'on nous a conſervé de MANETHON, où cet Hiſtorien dit que Mercure ſe ſervit du diſcours & des conſeils d'Eſculape, pour tracer ſur des colonnes ſes découvertes, & les principes des Sciences; mais la diſcuſſion de cet objet ſera mieux placée dans l'Hiſtoire de Mercure, qui ſuit celle-ci.

§. 5.

PONTUS, TYPHON, NERÉE, SIDON.

» Dans le même tems, ajoute notre Auteur, vivoient PONTUS, TYPHON, » & NERÉE, Pere de Pontus, qui le fut lui-même de POSEIDON (*Neptune*) » & de SIDON. Celle-ci dont la voix étoit admirable, inventa le chant des » Odes.

1°. *PONTUS.*

Cette Généalogie paroît hiſtorique: rien de plus allégorique cependant. Ceux qui ont quelque teinture de la Fable, ſavent que Nerée, Neptune & Pontus, furent toujours regardés comme des Dieux Marins.

PONTUS eſt un mot qui ſignifie Mer: de-là le PONT-*Euxin* ou Mer noire, & l'*Helles*-PONT, ou mer d'Hellé; mais ce mot n'étoit qu'une épithéte qui ſignifioit *vaſte*, *immenſe*. C'eſt le Primitif POT, immenſe, ſublime, vénérable, qui étant naſalé ſe prononce PONT. Les Grecs ne le naſaloient que dans la racine, tandis qu'il redevenoit ſimple dans tous ſes compoſés. Auſſi diſoient-ils:

(8) SAT. Lib. 1. C. 20.

Pot-Amos, pour dire un Fleuve, c'eſt-à-dire, une grand-eau.

Pot-Nios, vénérable, c'eſt-à-dire un Être immenſe, ſublime, élevé par-deſſus tout.

Ce mot fut de toutes les Langues Celtiques : les Latins en firent leur mot, Pontifex, *Pontife*, dont on n'avoit pu trouver l'origine ; & qui ne déſigne pas, comme on l'a cru, un *Faiſeur de Ponts* ; mais *celui qui remplit des fonctions auguſtes & vénérables.*

Notre mot *Pont*, vient de la même ſource. Qu'eſt en effet un Pont, ſi ce n'eſt un chemin exhauſſé ſur les eaux ?

Ce n'eſt donc pas dans notre mot ordinaire un *Pont*, mais dans la ſignification générique de cette Racine, qu'il faut chercher l'origine de tous les noms propres qui en ſont formés.

20. *NEREE.*

On s'eſt donné beaucoup de peine pour découvrir l'origine du mot Nerée (9) ; mais c'eſt un mot Oriental qui déſigne une eau courante, & qui devint le nom d'un grand nombre de Fleuves & de Ruiſſeaux : tels que le *Nar* en Italie, & le *Nairet* du Mont Pila dans le Lyonnois. C'eſt auſſi un mot Grec, Naros, & Nêros ſignifiant dans cette Langue, *coulant*, *liquide.*

Héſiode parle de Nerée dans la Théogonie : il en fait le fils aîné de Pontus : il ajoute qu'on le peignoit ſous la figure d'un vieillard, parce qu'il étoit toujours juſte & moderé dans ſes jugemens, toujours vrai, & ennemi du menſonge & de toute eſpéce de déguiſement & de fard.

ΝΗΡΕΑ τ' ἀψευδέα καὶ ἀληθέα γείνατο Πόντῳ,
Πρεσβύτατον παίδων· αὐτὰρ καλέουσι γέροντα
Οὕνεκα νημερτής τε καὶ ἤπιος· οὐδὲ θεμιστέων
Λήθεται, ἀλλὰ δίκαια καὶ ἤπια δήνεα οἶδεν.

Théog. v. 233 & ſuiv.

Les Anciens ont été fort en peine des motifs qui avoient engagé les premiers Poëtes à peindre Nerée de cette maniere. Un Scholiaſte d'Héſiode (10) s'imagina qu'on avoit voulu dire par-là que les Gens de mer ayant toujours la mort peinte devant les yeux, en apprenoient à être juſtes & doux. Nos Modernes ſe ſont moqués avec raiſon du bon Scholiaſte : mais ils n'ont pas mieux rencontré, lorſqu'ils ont vu l'origine de ce portrait dans le raport du nom de Nerée avec des mots Orientaux qui ſignifient avoir de l'intelligence, être ſage.

C'eſt ainſi que ceux qui n'ont ſuivi que les lueurs de leur eſprit dans l'explication des Fables, abandonnant le ſens que leur préſentoit la nature &

(9) Voyez le Clerc, notes ſur la Théogonie d'Héſiode.
(10) Jean, Diacre.

les beſoins qui ſeuls conduiſoient les hommes, ſe ſont ſans ceſſe égarés dans leurs conjectures.

Nérée eſt l'eau : & l'eau ne fut-elle pas dans tous les tems un miroir fidele & vrai ? un Juge ennemi de tout fard & de tout déguiſement. C'eſt dans ce miroir que les Bergeres contemploient leurs graces ingénues, & qu'elles ornoient leurs têtes de fleurs, lorſqu'elles ſe préparoient à quelque Fête ſolemnelle, ou à briller dans quelque danſe. C'eſt ce que ſavoient très-bien les premiers qui compoſerent des Vers : ce que ſavoit encore très-bien Hésiode, lorſqu'il fit ce charmant Tableau, devenu froid & ſans vie, dès qu'on en eut perdu l'objet de vue ; & ce que les Critiques auroient aperçu s'ils s'étoient rapellé l'expreſſion de Miroir des eaux, *ſpeculum lympharum*, que leur avoit offert dans leur jeuneſſe l'ingénieux Fabuliſte Latin.

3°. *TYPHON.*

Typhon joue un grand rôle dans la Mythologie Egyptienne : c'eſt l'ennemi d'Oſiris, c'eſt l'Hyver, c'eſt le mauvais Génie, c'eſt la Tempête & le Tourbillon ; en un mot tout ce qui eſt mauvais & nuiſible. Ici, c'eſt la Mer, parce que les Egyptiens qui haïſſoient la Mer, l'appelloient Typhon, c'eſt-à-dire l'Elément funeſte & mauvais, ennemi de l'Agriculture : & par la même raiſon ils peignoient Typhon ſous l'emblême de l'Hippopotame & du Crocodile, habitans des Eaux.

4°. *POSEIDON ou NEPTUNE.*

Selon les Phéniciens, Neptune fut Fils de Pont ou de la Mer. Leur Mythologie n'eſt donc pas exactement la même que celle des Grecs : nouvelle preuve que notre fragment eſt d'origine Phénicienne, & que ce n'eſt pas une ſimple ſuppoſition de Philon : il n'eût pas imaginé une Mythologie qui n'eût été ni Grecque ni Phénicienne. Neptune s'apelle en Grec *Poſidón* : ce nom eſt compoſé de celui de Sidon, qui ſe prononçoit Seid*on* d'où vient le nom moderne de cette Ville *Saïd*. C'eſt le même que le nom de Beth-Saïda, Ville de la Paleſtine ſur un Lac. Ce nom vient de Seid, qui ſignifie Pêche. : Sidon ſignifie donc *Pêcherie*, endroit propre à la pêche. Bethsaida eſt *maiſon de Pêche*. Poſeidon ſignifie donc *la grande Pêcherie*, étant compoſé de Pot & de Said.

Neptune fut également bien nommé : ce nom eſt la réunion de deux mots primitifs ; 1°. Nep qui ſignifie *étendue d'eau*, mot reſté dans le François Nappe, relatif aux eaux, comme lorſqu'on dit, une belle Nappe d'eau, & qui forma le Grec *nipó* au futur ſecond, & Nipto au préſent, qui ſignifie laver : *nipho* & *neipho* laver, *niphas* neige, *napthé*, bitume liquide, napthe ; 2°. de Tun ou Dun élevé, profond.

Étymologie qu'a très-bien vue un Savant Moderne (1).

Tous les noms réunis ici ne ſont donc que différentes épithétes de la Mer & des Eaux.

5°. *SIDON.*

Il n'eſt pas étonnant non plus qu'on ait fait de SIDON la fille de Pontus. Toutes les Villes Maritimes ſont filles de la Mer : ſur-tout celles qui ne ſeroient rien ſans la Mer, comme SIDON. Mais pourquoi lui attribue-t-on une voix admirable & l'invention de l'Ode ? Peut-être parce que l'Ode fut en effet inventée à Sidon : des Villes auſſi floriſſantes ſont remplies de beaux eſprits, de Poëtes, de Spectacles ; ce n'eſt que dans leur ſein que peuvent fleurir les beaux Arts. On ſait d'ailleurs à quel point les Phéniciens cultivoient les Lettres ; preuve de l'aiſance & de la proſpérité dont ils jouiſſoient.

§. 6.

BAALTIS, les CABIRES, les AGROTES, &c.

» Après ces choſes, Saturne donna la Ville de Byblos à la Déeſſe Baaltis » ou Dioné, & Béryte à POSEIDON ou *Neptune*, aux Cabires ou aux *Grands*, » aux Agrotes ou *Campagnards* & aux *Pêcheurs* qui conſacrent à Béryth les » reſtes de Pontus ». L'Auteur avoit dit plus haut, » que Saturne ayant fait » entourer ſon habitation d'un mur, fonda Byblos la premiere Ville qu'il y » ait eu en Phénicie.

Byblos & Béryte étoient deux Villes Maritimes & très-floriſſantes, dont nous ferons un article à part pour ne pas charger celui-ci : elles furent conſacrées naturellement à *Dioné* ou à l'Abondance, & à *Neptune* ou au Commerce Maritime & à la Navigation. Et l'on y conſacra les reſtes de Pontus, c'eſt-à-dire cette portion de richeſſes que la Mer fournit, & que les Pêcheurs réſervent pour les Habitans du Pays.

C'eſt le fruit des travaux de Cronus ou de Saturne, parce que ſans Agriculture il n'y auroit ni Villes, ni Ports, ni Abondance, ni Navigation, ni Commerce : les hommes ſeroient auſſi peu nombreux, & auſſi épars ſur la Terre que les animaux des bois.

§. 7.

Navigations des Deſcendans des Dioſcures.

Ce que nous venons de dire nous donne la clé de ce que notre Auteur a raporté plus haut, que » dans ce tems-là les Deſcendans des Dioſcures

(1) M. l'Abbé BERGIER dans ſon Origine des Dieux du Paganiſme, Tom. II. p. 26.

» ayant conſtruit des radeaux & des vaiſſeaux, ſe mirent en mer : & qu'ayant » été jettés ſur le rivage ſous le mont Caſſius, ils y éleverent un Temple.

Cet article qui ſemble n'avoir aucun raport avec l'Hiſtoire de Saturne, & qui ne paroît mis ici que pour conſerver le ſouvenir d'un ſimple fait hiſtorique, eſt cependant intimément lié avec l'Allégorie que nous expliquons, & trop intéreſſant pour être omis.

Les Dioſcures ou les Cabires, (car ce ſont les mêmes Perſonnages ſous deux noms différens,) ne ſont autres que les grands Propriétaires, les Maîtres de la Terre, les Fils du Soleil ou du Ciel dans le ſtyle allégorique. Ce ne ſont pas eux qui s'embarquent; mais leurs Deſcendans, les Êtres auxquels ils ont donné naiſſance. Mais quels ſont les Êtres qui naiſſent des grandes Propriétés, ſi ce n'eſt ceux qui conſtruiſent des radeaux, des vaiſſeaux & qui les chargent des Productions fournies par les grands Propriétaires, en font un objet de Commerce, & les vont échanger, troquer, vendre, débiter dans les pays lointains, & ſubſiſtent eux-mêmes par ces moyens?

Ces premiers Navigateurs ſont jettés ſur les rivages que domine le Mont Caſſius, & ils y élevent un Temple.

Cette anecdote qui ſemble elle-même jettée ici comme par haſard, eſt de la plus grande vérité & peint admirablement les tems anciens.

Le Mont Caſſius eſt entre la Phénicie & l'Egypte. C'étoit donc un lieu heureuſement ſitué pour y ouvrir le plus grand Commerce entre la Phénicie & l'Egypte, entre l'Aſie & l'Afrique. Nos Navigateurs durent donc en faire le but de leurs voyages.

Ils y éleverent un Temple : c'eſt encore dans le Coſtume. Sur les Frontieres de deux ou pluſieurs Peuples, ou choiſiſſoit le lieu le plus favorable pour le Commerce : il devenoit comme la Capitale, le point d'union, le centre de tous ces Peuples : là, étoit toujours un Temple conſacré à la Divinité Tutélaire du lieu ; là, dans le tems marqué chaque année, & qui tomboit toujours au tems de la Fête du Dieu, ſe raſſembloient tous ces Peuples pour leur Commerce : c'étoit tout à la fois un tems de Foire, de Pélerinages, de fêtes & de danſes : les Marchands trafiquoient, les dévots alloient au Temple, la Jeuneſſe danſoit, toutes les denrées ſe vendoient bien, & chacun s'en alloit gai, diſpos & content. Telles ſont encore nos Foires & nos Pelerinages : juſqu'aux Fêtes des Paroiſſes toujours unies au Commerce, & accompagnées de quelque Foire, grande ou petite. Ces choſes ſont & feront de tous les tems, parce qu'elles tiennent aux premiers beſoins & à la Nature Humaine. Ces lieux furent toujours privilégiés & à l'abri de toute inſulte, de toute attaque, de toute viſite, parce qu'ils ne pouvoient ſe ſoutenir que par ce moyen.

L'on ne va que là où l'on ne craint rien, & le commerce fuit tout lieu où il ſeroit gêné ou violenté. De-là les franchiſes de toutes les Egliſes & de tous les lieux ſacrés, parce qu'ils furent toujours deſtinés à aſſembler & à réunir les hommes.

L'utilité en étoit encore bien plus ſenſible dans ces premiers Tems, & ſur-tout dans ces Contrées où l'on avoit infiniment moins de reſſources pour le Commerce qu'aujourd'hui, & où les Lieux conſacrés pour cela étoient moins nombreux.

N'omettons pas que le Temple du Mont Caſſius fut très-célébre dans l'Antiquité : qu'il étoit conſacré au Dieu ſuprême, apellé par les Latins Iou Cassius : & qui tenoit dans ſa main une Grenade pour marquer qu'il étoit le Dieu Tutélaire de l'Agriculture, ſource des Empires & de la Population.

Ajoutons qu'au pied de ce Temple, s'éleva une Ville conſidérable, bâtie ſur le bord de la Mer, & qui ſervoit de port au Temple & aux habitans de la Montagne.

Au Nord de la Phénicie, eſt une autre Montagne près de Séleucie, & au pied de laquelle paſſoit l'Orontes, qui s'apella auſſi Caſſius, & ſur laquelle étoit également un Temple conſacré à Iou Cassius. Il avoit donc été élevé entre la Phénicie & la Syrie, par la même raiſon que celui dont nous venons de parler, entre cette même Phénicie & l'Egypte : un pareil point de réunion n'étoit pas moins néceſſaire au nord de la Phénicie qu'au midi.

En tirant l'étymologie de ce nom du mot Oriental קץ Qats, qui ſignifie *terme*, *borne*, la ſituation de ces Montagnes eſt rendue exactement, de même que leurs effets, & s'aſſortit au mieux avec tout ce que nous venons de dire.

ARTICLE VIII.

§. I.

Détrônement et Mutilation d'Uranus.

Récit de Sanchoniaton & d'Héſiode à ce ſujet.

Nous voici parvenus enfin au dénouement de cette longue Hiſtoire, à l'action la plus dénaturée de Saturne, bien propre à le rendre odieux, & qu'on n'eût dû raconter qu'avec horreur, qu'on chante cependant comme digne d'une gloire éternelle, & qui éleve Saturne au rang des Dieux. Faits inexplicables, s'il faut prendre ceci au pied de la lettre : mais vrais & à leur place, dès que l'on conſidére cette derniere marque de cruauté de Saturne ſous un point de vue allégorique, qui la lie avec toutes les autres portions de ſon Hiſtoire, & qui en fait la clé de tout ce qui a Saturne pour objet.

» Saturne, dit notre Auteur, tend des embûches à ſon Pere la 32e année

» de ſon régne, dans des lieux entrecoupés : & s'étant rendu maître de ſa » Perſonne, il le prive des marques de ſon ſexe ; c'étoit près des Fontaines » & des Rivieres. Quand Uranus eût rendu l'ame, il fût déifié : ſon ſang ſe » mêla avec les eaux des Fontaines & des Rivieres ; & encore aujourd'hui » l'on en montre la place.

Héſiode dans ſa Théogonie chante la même cataſtrophe : mais dans un plus grand détail, & en l'aſſortiſſant à la Mythologie Grecque.

Après avoir dit, comme nous l'avons vu, que Rhéa avoit armé Saturne de la faulx meurtriere, il ajoute :

« Bientôt arrive le Grand Uranus, menant la Nuit à ſa ſuite : déja il em- » braſſe Ghé : ſon Fils ſort auſſi-tôt du lieu où il s'étoit mis en embuſcade ; » & prenant ſa grande faulx longue & affilée, il tranche la virilité de ſon » Pere : il la jette en arriere.

» Ce n'eſt pas ſans fruit qu'elle s'échape : Ghé reçoit dans ſon ſein toutes » les gouttes qui en diſtillent ; la révolution de l'année en fait naître les » vaillantes Erynnides, les redoutables Géans aux armes brillantes & aux » grandes lances, & les Nymphes Meliades.

» Cependant cette portion d'Uranus tombe dans la Mer agitée : long- » tems elle flotte ſur les eaux : de ce Corps immortel ſe forme une écume » brillante : les flots la portent à Cythere, & de-là dans la terre de Chypre, » qu'environnent les Eaux. Alors la plus belle des Divinités ſort de cette » écume, & l'on voit par-tout la verdure naître ſous ſes pas. Les Dieux s'ac- » cordent à l'apeller Aphrodite, la Déeſſe née des eaux écumantes, Cy- » therée couronnée de fleurs, la beauté Cyprienne parce que c'eſt là où » elle vit le jour, l'Amante de la fécondité parce qu'elle naquit de ſes » ſources.

» Les Dieux l'admirent auſſi dans leur Aſſemblée immortelle, & avec elle » l'Amour & Cupidon qui marchent à ſa ſuite.

» Depuis ce tems, elle eſt toujours honorée par les Dieux & par les Hom- » mes. Elle préſide aux converſations des Amans, aux ris, aux jeux, à la » volupté ſéduiſante, aux Amours & aux Graces.

2.

Preuves que ce récit eſt allégorique.

Nous avons dans ce récit d'Héſiode deux faits à diſcuter ; le premier qui lui eſt commun avec notre Auteur ; le ſecond né de celui-là ; mais devenu beaucoup plus intéreſſant entre les mains des Grecs ; ce qui confirme l'opinion que Sanchoniaton eſt antérieur de beaucoup même à Héſiode.

La naiſſance de Vénus eſt certainement une Allégorie : mais liée étroitement avec la mutilation d'Uranus, celle-ci ne ſeroit-elle pas elle-même une allégorie ? Auroit-on ſans cela penſé à unir une idée auſſi agréable à un parricide avec lequel elle n'auroit rien eu de commun ?

Mais afin qu'on puiſſe nous ſuivre plus aiſément dans l'explication que nous en donnerons, & qu'on ne puiſſe douter que ce ne ſoit réellement une allégorie, & une allégorie liée intimément avec l'Agriculture ou avec Saturne, ne la ſéparons point du reſte de la Mythologie; c'eſt de cet enſemble que doit naître la lumière propre à diſſiper ces ténébres.

Ce n'eſt pas l'Hiſtoire de deux Particuliers ou de deux Rois qu'on chercha à célébrer, en chantant la maniere dont Saturne avoit fait perdre à Uranus les marques de ſon ſexe; & ce ne fut pas un fait hiſtorique, qu'on eut deſſein d'apprendre aux hommes, en ajoutant que les Eaux des Fontaines & des Rivieres en avoient été fécondées: c'étoient des objets phyſiques, dont on vouloit conſerver la mémoire; & qui étant communs à tous les Peuples agricoles, ſont racontés chez tous par des allégories de la même nature: les noms ſeuls ſont changés.

Paſſons-nous en Egypte? Oſiris y éprouve de la part de Typhon les mêmes traitemens, qu'Uranus de la part de Saturne: & ce qu'il perd tombe également dans les eaux: Iſis ne le retrouve plus, il eſt mangé par les poiſſons: & cet événement devient le ſujet d'une Fête ſolemnelle.

Nous tranſportons-nous en Syrie? Vénus y pleure Adonis: il eſt mort, bleſſé par un ſanglier, dont les dents cruelles ont atteint en lui les ſources de la vie.

En Phrygie, le même ſpectacle s'offre à nous. Cybéle y déplore la fureur d'Attys, de ſon cher Attys qui n'a pas eu plus de compaſſion pour lui-même, que le vilain ſanglier qui tua Adonis n'en eut pour cet Amant de Vénus, & qu'Oſiris n'en éprouva de la part du barbare Typhon.

Ce ne ſont même que des Hommes auſſi malheureux qu'Attys, qu'Uranus, qu'Oſiris, qui peuvent être les Prêtres de Cybéle.

A Rome où cette coutume Aſiatique n'avoit pû s'introduire, des Femmes ſeules avoient le privilége de voir la Déeſſe: rien du ſexe oposé ne pouvoit paroître en ſa préſence, pas même en Tableau.

Dans ces récits poſtérieurs, les traits, à la vérité, ſont adoucis; ce n'eſt plus Ghé qui fait maltraiter à ce point URANUS par ſon propre Fils: mais c'eſt toujours une Déeſſe qui n'a plus de mari réel, & qui dans ſa douleur ne veut plus voir des Perſonnes capables d'en renouveller l'amertume.

Il n'eſt pas juſqu'aux Grecs qui ne veuillent avoir une Rhéa auſſi infortunée que les autres, & de leur façon: & ils font pour cet effet traiter ſon mari Saturne de la même maniere par ſon fils Jupiter.

Ces raports ne ſont point formés par le hazard: ils ne peignent point non plus des aventures réelles: c'eſt une allégorie, répétée par-tout, mais toujours avec quelque circonſtance de plus ou de moins, & ſous des noms différens, par cela même que ce n'eſt qu'une allégorie.

Ne ſoyons pas ſurpris qu'elle ſoit commune à tous ces Peuples, & qu'elle ne s'étende pas plus loin; cette Allégorie eſt eſſentielle à Saturne, c'eſt-à-dire à l'Agriculture; elle aura donc été adoptée par tous les Peuples agricoles

coles ; & elle ne ſe ſera pas étendue à d'autre. Une même vérité n'eſt cachée ſous toutes ces Fables, que pour les Peuples qui jouiſſent des effets de cet Art.

3. *Explication de l'Allégorie qui y eſt renfermée.*

Eſt-elle difficile à trouver, cette vérité ? Ne naît-elle pas de l'enſemble que nous venons de parcourir ? Et peut-elle être mieux caractériſée que par ces Eaux fécondées aux dépens d'Uranus, d'Oſiris, d'Adonis & de tous les autres qui éprouvent le même ſort, & par la naiſſance de la Déeſſe de la Fécondité qui ſort elle-même du ſein de ces Eaux ?

L'on chante ici les heureux effets de l'Agriculture : par elle la Terre, Ghé, Cybéle, Iſis, ou de tel autre nom qu'on voudra l'apeller, ſemée, arroſée, cultivée, moiſſonnée par l'Agriculteur ou par Saturne, eſt devenue en quelque ſorte ſon Epouſe ; il a ravi au Ciel l'Empire qu'il poſſédoit ſur elle, tandis qu'elle ne produiſoit que par ſon ſecours. Mais Uranus n'eſt pas ſeulement privé de ſon Empire : il perd encore ces forces par leſquelles il fécondoit cette Terre, puiſque c'étoit ſon Empire même.

C'eſt dans les Eaux que tombent ces ſymboles de ſa puiſſance : ce ſont les Eaux qui ſe teignent du ſang d'Uranus, d'Adonis, d'Oſiris, &c. puiſque l'Homme ne peut rendre la Terre féconde ſans le ſecours des Eaux ; & que ces Eaux ne tirent pas même de lui leur fécondité : c'eſt à la Nature qu'elles la doivent ; & ſi elles deviennent fecondes entre les mains de l'Agriculteur, ce n'eſt qu'autant qu'il les a miſes en état de recevoir l'influence des Cieux : qu'il a dépouillé en quelque ſorte ceux-ci de toute leur vertu, pour la faire paſſer dans ces Eaux ; & faire raporter à la Terre des fruits qu'elle n'eût point produits ſans cet artifice.

Telle eſt donc l'origine de toutes ces Fables, calquées ſur le même modèle, & en aparence ſi barbares ; elles aprenoient à l'Homme, que quoiqu'il eût inventé l'Agriculture, le plus excellent des Arts, cet Art ſource des Empires & des Sciences, il n'en devoit point le ſuccès à lui-même : qu'il n'en étoit qu'un Agent étranger : que le ſuccès dépendoit des influences du Ciel ſur la Terre, par le moyen des Eaux propres à la féconder.

Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que l'on place ces événemens ſur les bords des Fontaines & des Fleuves ; & c'eſt avec autant de raiſon, que l'on fait naître du ſein des Eaux, Vénus, la Déeſſe brillante de la fécondité.

L'Eau fut en effet chez les Anciens le premier Principe des Etres phyſiques : mais lorſqu'on fait dire à ces Anciens qu'elle eſt le premier Principe, dans le ſens abſolu, la ſeule Cauſe de ce qui exiſte, le Créateur même, on leur prête une extravagance à laquelle ils ne penſerent jamais : on les calomnie dans toute l'étendue du terme.

Mais diſons un mot de Vénus.

§. 2.

Naiſſance & Triomphe de VÉNUS.

Elle n'eſt donc point honteuſe, la naiſſance de Vénus ; & l'on ne pouvoit célébrer d'une maniere plus agréable, les heureux effets de la culture de la Terre. Auſſi Vénus fut apellée APHRODITE : non du Grec ΑΦΡΩ APHRÔ, écume, explication qui fut une ſuite de l'Allégorie ; mais du primitif PHRÉ פרה qui ſignifie *Production*, *Fécondité* : & d'où naquirent des familles immenſes dans toutes Langues : d'où vinrent chez les Grecs, *Pherô* ΦΕΡΩ, φόρος *Phoros* &c. Chez les Latins *fero*, *ferax*, *fertilis*, *fructus*, *fruor*, &c. *En François*, *frai & frayer* ; mots qui ſe diſent des Poiſſons, &c. tous relatifs à la fécondité & aux productions.

De là ſe forma encore le nom que les Grecs donnerent au charmant Oiſeau de Vénus. La Colombe s'apelloit chez eux PERISTERA : ôtez la double terminaiſon *Ter-a* dont la premiere eſt commune à un ſi grand nombre de mots, reſte PERIS venant de PHERI, & qui ſignifie *Fécond* ; nom ſi convenable à la Colombe, & qui peint ſi bien les qualités qui la firent choiſir avec tant de raiſon, pour le ſymbole de la Mere des Amours.

Enfin Vénus ne naît, que lorſque Saturne a établi l'Agriculture, lorſqu'il a ravi au Ciel l'Empire qu'il exerçoit lui ſeul ſur la Terre. Car ce n'eſt que du moment où les Hommes cultivent la Terre, que Vénus préſida aux productions de la Nature entiere ; que les ſubſiſtances naquirent de toutes parts ; que l'abondance fut connue des Mortels ; qu'ils goûterent dans toute ſon étendue la douceur d'être Maris & Peres, & d'avoir des propriétés ; que le Mariage & une Famille nombreuſe furent des biens réels, & que l'on put jouir de la vie. La Terre put alors, & alors ſeulement, ſe couvrir d'Êtres raiſonnables, capables de ſentir le prix de l'exiſtence ; & tout prenant une nouvelle face, il ſembla que la Terre avoit été engourdie juſques dans ce moment : que ſes principes de fécondité, juſqu'alors renfermés dans ſon ſein, ne faiſoient que de ſe développer : qu'en un mot, Vénus, les Amours & les Graces n'exiſtoient que de cet inſtant. Et pouvoit-on imaginer un Tableau qui peignît plus vivement la différence extrême que l'on apercevoit entre ces deux Epoques ? Mais veut-on en ſentir la beauté & l'énergie ? il faut le remettre en place, & le voir ſous ſon vrai jour : ſeule maniere de lire la Fable, & de pénétrer dans l'Antiquité.

§. 3.

L'AMOUR & CUPIDON.

C'eſt par la même raiſon, que l'on aſſocie toujours Vénus avec l'Amour

& Cupidon. Mais ces deux Perſonnages Allégoriques ne ſont pas de l'invention des Grecs : nous les trouvons dans notre Auteur, comme Fils de Saturne, ou de l'Agriculture : & cela eſt vrai.

§. 4.

Etats dont diſpoſe Saturne.

Notre Auteur nous aſſure que Saturne donna l'Attique à ſa fille ATHENÊ ou Minerve ; & l'Egypte à MERCURE.

Nous aprenons donc ici que les Athéniens adoroient Minerve ; & les Egyptiens, Thot ou Mercure, par des raiſons relatives à l'Agriculture ; ce que l'on ne ſavoit pas, & qui ſervira de confirmation à tout ce que nous avons dit juſqu'ici.

Perſonne n'ignore que Minerve, Déeſſe des Arts, étoit la Patrone des Athéniens & de l'Olivier : & que l'Attique étoit un Pays ſtérile, & où l'on ne cultivoit en quelque ſorte que l'Olivier.

Perſonne n'ignore encore que l'Egypte, Pays très-fertile & très-cultivé, attribuoit à Mercure toutes ſes connoiſſances, & ſur-tout celles relatives aux Terres, à leurs meſures & à leurs diviſions.

Mais pourquoi notre Auteur attribue-t-il ce partage à Saturne ?

Celui ci avoit-il regné en effet ſur l'Attique & ſur l'Egypte ?

Non ſans doute : ceci n'eſt vrai qu'allégoriquement : mais dans ce ſens, il eſt très-vrai & très-inſtructif.

Si une Déeſſe eſt Patrone d'Athènes, tandis qu'un Dieu eſt Patron de Memphis : & ſi les Arts ſont cultivés à Athènes, tandis que l'Agriculture domine en Egypte ; tout ceci eſt l'effet de la Nature ; les hommes n'y ont rien mis du leur ; ils n'ont fait que ſe conformer aux loix éternelles & immuables de l'Ordre.

L'Egypte, Pays de plaine & du ſol le plus fertile, devint un Pays d'Agriculteurs ; & ceux-ci livrés à des travaux pénibles, prirent un Dieu pour leur Patron.

L'Attique, Pays montagneux & du ſol le plus ingrat & le plus ſtérile, devint un Pays d'Artiſtes, de Fabriquans, de Cultivateurs d'Oliviers, de vendeurs d'huile ; ces Arts bien différens de celui du labourage, n'exigeant qu'une vie ſédentaire & intérieure, ſe faiſant non au dehors, & aux ardeurs du Soleil, mais au dedans, mais dans le ménage, diſtrict de la Femme, de la Mere de Famille, de la Dame du Logis, furent mis ſous la protection d'une Déeſſe, & cette Déeſſe fut la Lune, l'ATHENÉ des Grecs, la MINERVE des Latins.

Cette diſtinction ſi naturelle & attribuée à Saturne par les Phéniciens, prouve la différence ſinguliere que ces Peuples mettoient entre l'Agriculture

le vrai Art productif, l'art Egyptien, & de tout grand Empire, & les Arts qui consistent à mettre en œuvre les matières premieres fournies par l'Agriculture ; Arts qui ne sont point productifs, qu'on a apellés avec raison dans ces derniers tems *Arts stériles*, & qu'on apella symboliquement dans l'Antiquité, *Arts de l'Attique*, Pays un des moins productifs de l'Antiquité, & un des plus stériles.

Et cependant ils sont sous la direction de la Fille de Saturne, parce que sans l'Agriculture les Arts ne seroient rien, puisqu'il seroit impossible qu'il existât des Artistes, là où ils n'auroient aucun moyen de se procurer leur subsistance, en échange de leurs Fabriques & de leurs inventions : sans les Arts, l'Agriculture subsistera, puisqu'elle aura toujours le nécessaire, tandis que sans l'Agriculture les Arts seront morts & sans vie.

Ces vérités sont d'une si grande évidence & si naturelles, qu'il est aussi peu surprenant de les voir enseignées par l'Antiquité, qu'il étoit surprenant de voir qu'on ait hésité un instant de les admettre dans ce siécle Philosophe.

ARTICLE IX.

SATURNE, URANUS, &c. PEINTS *par* THOT.

Diverses manieres dont on a traduit cet article.

SANCHONIATON nous aprend que Thot peignit Saturne, Uranus, Dagon, & qu'il inventa divers caracteres. Mais comme on ne s'étoit formé aucune idée juste de ce fragment, on pouvoit encore moins réussir à entendre le passage dont il s'agit ; ne soyons donc pas étonnés qu'aucun de ceux qui l'ont traduit, n'ait pû le faire d'une maniere intelligible. » Thot, disent les Auteurs de l'Histoire Universelle, » ayant auparavant représenté Uranus, » forma des images des Dieux Cronus & Dagon, & fit les caractères sacrés » des autres Elémens. » Selon M. Fourmont, « Thot imitant Uranus, avoit » tiré les portraits des Dieux, de Cronus, de Dagon & des autres, pour en » faire les caractères sacrés des Lettres. » Et selon Cumberland, » Thot » ayant auparavant imité ou répréſenté Uranus, peignit les visages des » Dieux Cronus & Dagon, & forma les caractères sacrés des autres » Elémens. »

Ces Traductions sont aussi obscures les unes que les autres. Qu'est ce que cette imitation d'Uranus ? Thot avoit-il imité ses actions, ou l'avoit-il déjà peint, comme il peignit ensuite Cronus, Dagon & les autres Dieux ? Qu'est-ce que cette peinture de Dieux ? Quel sens doit-on attacher à ces caractères sacrés des Elémens ou des Lettres ?

L'on ſent très-bien qu'on ne pouvoit faire mieux, ſans avoir comparé ce paſſage avec l'Hiſtoire entiere de Thot. Mais cette Hiſtoire elle-même eſt ſi embrouillée, elle a été ſi peu éclaircie, elle tient ſi fort à tout l'enſemble de l'Hiſtoire d'Uranus & de Saturne juſqu'à nous ſi obſcure, qu'il étoit impoſſible de la développer.

2. *Son vrai ſens.*

Le point de vue abſolument nouveau ſous lequel nous enviſageons la Fable, devra tout éclaircir au contraire, s'il eſt juſte : & tout ce que nous avons dit juſqu'à préſent ſur ce Fragment en particulier, ſur Uranus & ſur Saturne, comparé avec l'enſemble de l'Hiſtoire de Thot, doit ne plus laiſſer d'embarras ſur celle-ci, ſi nous ſommes dans le bon chemin. C'eſt auſſi ce que l'on éprouvera, nous oſons le dire, lorſqu'on fera la comparaiſon de notre explication de Saturne ou de l'Agriculture avec l'Hiſtoire de Thot, qui ſuivra celle-ci. L'on verra, que faites l'une pour l'autre, elles ſe ſoutiennent mutuellement, & que ce fut avec raiſon, que les Anciens repréſenterent Thot comme le Conſeiller & le Sécretaire de Saturne.

L'Agriculteur ne peut rien ſans l'obſervation des Aſtres & des Saiſons: il faut qu'il recoure ſans ceſſe au Calendrier ou à ſon Almanach, pour diriger toutes ſes Opérations: mais qui lui fournit cet Almanach, ce Calendrier, ces Obſervations, ſi ce n'eſt THOT ou *Mercure*, c'eſt-à-dire l'Homme aux Signes?

THOT, en un mot, eſt l'Aſtronome, comme SATURNE eſt l'Agriculteur; & c'eſt en faveur de ce dernier, que le premier *imite* à la lettre *Uranus* ou le Ciel, c'eſt-à-dire, qu'il peint les Conſtellations, & qu'il rend ſenſibles leurs révolutions. C'eſt encore au pied de la lettre, qu'il *peint Saturne* & *Dagon*, ou qu'il claſſe toutes les opérations du labourage & des champs, relativement aux Tems & aux Saiſons.

Ainſi *Thot* & *Saturne* ſont inſéparables dans l'Allégorie, parce qu'ils le ſont dans le fait, & que l'Allégorie eût été incomplette & inexacte ſans cette réunion.

Enfin, ces caractères tracés par Thot, ſont des caractères ſacrés, parce qu'ils ſervent à la perfection de l'Agriculture, ſource ſacrée & reſpectable des Peuples & des Empires.

Parce qu'ils furent gravés dès les premiers Tems ſur les murs des Temples, ſeuls points de réunion des premiers Peuples Agricoles, comme ils le ſont encore aujourd'hui pour les Campagnes.

Parce qu'ils furent toujours aſſociés avec les Fêtes ſolemnelles & le culte divin, établis pour l'homme agricole.

Telle eſt l'explication ſimple & vraie d'un paſſage, qui ſans cela ſeroit inintelligible : mais dont la vérité ſe fera mieux ſentir, après qu'on aura lû le développement de l'Allégorie renfermée dans l'Hiſtoire de Thot.

3. *Comment Thot peignit Saturne.*

Notre Auteur ajoute que Thot ou Mercure peignit Saturne avec quatre yeux & quatre aîles : que des quatre yeux, deux étoient alternativement ouverts & deux fermés ; & qu'il avoit de même alternativement deux aîles déployées & deux en repos, pour marquer, dit-il, qu'il veilloit en dormant, & qu'il dormoit en veillant. C'étoit dire que le Laboureur a beſoin d'être toujours ſur pied, de ne ſe repoſer jamais, de mettre tous les inſtans à profit, s'il veut réuſſir dans ſes projets.

Ceci peut encore ſignifier, que l'Agriculture eſt un mêlange continuel de biens, dont les uns naiſſent & les autres périſſent dans le même tems.

Thot peignit encore Saturne avec deux aîles à la tête, pour marquer, dit-on ici, ſon intelligence & ſa ſenſibilité : vertus eſſentielles aux Nations agricoles, & par leſquelles elles s'élevent ſi fort au-deſſus de celles qui ne le ſont pas, ſi l'on peut donner le nom de Nations à de foibles Peuplades qui ne tiennent à rien.

ARTICLE X.

L'Antiquité elle-même regarda Saturne, 1° comme l'Inventeur de l'Agriculture.

Nous ne nous ſommes donc pas trompés. L'Hiſtoire de Saturne n'eſt qu'une allégorie relative à l'invention de l'Agriculture ; cette Hiſtoire, indéfiniſſable ſans cette explication, devient par ce moyen auſſi intéreſſante qu'ingénieuſe ; & aucun trait dans ſon enſemble, qui ne s'accorde parfaitement avec tous les autres, tandis que ſans elle il eſt impoſſible de les concilier.

Ce qui achéve d'ôter tout doute à ce ſujet, c'eſt que l'Antiquité entiere a toujours répréſenté Saturne comme l'Inventeur de l'Agriculture : ſon Hiſtoire doit donc être relative à ce fait ; & dès qu'étant priſe allégoriquement, elle s'ajuſte à tout, il ne doit plus reſter d'incertitude.

Rien de plus aiſé à prouver, que ce que j'attribue ici à l'Antiquité : c'eſt une vérité ſi ſenſible, que l'Abbé Banier lui-même n'a pû s'empêcher d'en convenir.

» On peignoit généralement, dit-il, Saturne vieux & courbé, tenant une » faulx à la main, pour marquer qu'il préſidoit à l'Agriculture qu'il avoit en- » ſeignée aux Latins. » (1)

(1) Myth. T. III. in-12. p. 429-430.

Si ce ſavant Abbé avoit toujours ſuivi de pareils guides, & qu'il s'en fût tenu aux faits, ſans chercher à les expliquer, ſon Ouvrage eût été meilleur, & il n'eût pas embrouillé la Mythologie. Ici, il compte cinq Saturnes, Adam, Noé, le Saturne des Phéniciens, celui de Carthage & celui des Latins. Il eût pû y ajouter un Saturne Grec, un Egyptien, peut-être un Indien auſſi, & certainement un Saturne Gaulois, &c.

PLUTARQUE regardoit Saturne comme l'Inventeur de l'Agriculture.

» Ce Dieu, dit-il dans la XLIe. de ſes Queſtions Romaines, eſt l'Auteur » & l'Inventeur de l'Agriculture. Auſſi porte t'il la faulx dans ſes mains. . . » & il eſt regardé comme le gardien & la cauſe de la félicité, parce que l'a- » bondance des productions de la Terre, & leur vente, eſt une ſource de » richeſſes. C'eſt par cette raiſon que les *Nundines* ou Marchés lui ſont con- » ſacrés, & que le Tréſor public eſt gardé dans ſon Temple.

Il en eſt de même de VIRGILE, qui lui attribue la réunion des Hommes en Société, & l'établiſſement des Loix; objets inſéparables de l'Agriculture.

» Primus ab æthereo venit Saturnus Olympo,
» Arma Jovis fugiens & regnis exul ademptis.
» Is genus indocile & diſperſum montibus altis
» Compoſuit, legeſque dedit, Latiumque vocari
» Maluit, his quoniam latuiſſet tutus in oris;
» Aureaque, ut perhibent, illo ſub rege fuere
» Sæcula, ſic placida populos in pace regebat.

» Saturne, dit il, exilé de ſes Etats, & fuyant les armes victorieuſes de » Jupiter, deſcendit le premier de l'Olympe. Alors il raſſembla les Peuples » épars ſur les ſommets des Montagnes, & qui n'avoient jamais connu les » avantages d'une ſage ſubordination. Il prit plaiſir à faire porter le nom de » LATIUM, c'eſt-à dire *cachés*, à ces Rivages, ſur leſquels il avoit trouvé » une retraite ſûre; c'eſt là qu'il fit fleurir les Siècles d'or; & qu'il main- » tint les Hommes dans une paix conſtante & profonde.

C'eſt ce qu'avoient déja dit les Crétois: » Saturne, l'aîné des Titans, di- » ſoient-ils (2), devint Roi; & après avoir donné des mœurs & de la poli- » teſſe à ſes Sujets, qui menoient auparavant une vie ſauvage, il porta ſa » réputation & ſa gloire en différens lieux de la Terre. Il établit par-tout la » juſtice & l'équité; & les Hommes qui ont vécu ſous ſon Empire, paſſent » pour avoir été doux, bienfaiſans, &c. . . .

VARRON s'exprime auſſi ſur Saturne, d'une maniere qui ne nous eſt pas moins favorable. » Il tient une Faulx, dit-il, à cauſe de l'Agriculture; & ſi » l'on dit qu'il mutila ſon pere, c'eſt pour marquer qu'il diſpoſe des ſemen- » ces; car elles ſont ſur la Terre & ne deſcendent pas du Ciel..... C'eſt par » la même raiſon, ajoute-t-il, qu'on dit qu'il dévore ſes Enfans, parce que » les ſemences retournent là d'où elles ſont venues.

(2) Diod. de Sic. Liv. V. T. II. p. 301. de la Trad. Franç.

Denys d'Halicarnaſſe (3) dérive ſon nom de Satu (ſemence), comme nous raſſaſiant (Sat-*urando*) de biens, lui ſeul ayant apris aux hommes à cultiver la Terre & à lui faire raporter des grains.

Il en eſt de même de Macrobe (4) » Les Fêtes, dit-il, que l'on célébroit » en réjouiſſance de ce que l'on avoit cueilli & renfermé tous les biens de la » Terre, étoient conſacrées à Saturne, & à Ops ſon Epouſe, parce qu'on » les regardoit comme les Inventeurs des Fruits, & comme les Auteurs » par-la même, de toutes les douceurs dont la vie étoit accompagnée.

Auſſi y faiſoit-on participer les Eſclaves, puiſque c'étoit de leurs bras que l'on s'étoit ſervi pour faire naître & pour récolter ces biens.

Ces Fêtes terminant l'année du Laboureur, qui voyoit ſes travaux couronnés par le ſuccès le plus heureux, étoient donc apellées avec raiſon Saturnales

C'eſt par la même raiſon que les Grecs les apellerent Cronïennes; c'étoit toujours le même nom.

L'Orient qui les apelloit Sacées à Babylone & dans la Perſe, dut les apeller dans la Phrygie & en Syrie, Fêtes Iléennes, ou d'Ilus, puiſque c'étoit le nom Oriental de Saturne: mais ce nom ſe confondoit avec les *Fêtes Iléennes* ou *Troyennes*; & je ne doute pas qu'elles n'ayent été ſouvent priſes l'une pour l'autre.

2°. *Comme le Dieu du Tems.*

L'Antiquité ayant toujours regardé Saturne comme le Dieu du Tems, nous prouve encore par-là qu'elle l'enviſageoit comme l'Inventeur de l'Agriculture: & ſi cette ſeconde maniere de conſidérer Saturne, fit preſqu'entiérement oublier l'ancienne, ce fut l'effet du raport intime qui regne entre ces objets, & du Génie Allégorique qui fit toujours préférer l'Allégorie à la lettre. Tout ce qui ſe dit des moiſſons du Laboureur, s'eſt dit du Tems: ſi le Tems eſt armé de la Faulx meurtriere, le Laboureur engloutit les moiſſons: ſi le Tems dévore ſes propres enfans, le Laboureur ſe nourrit de ſes propres fruits: ſi le Tems ſert à calculer la durée des choſes, le Laboureur régle tout par ſes moiſſons: tout autre calcul lui ſeroit inutile.

L'invention du Labourage étant peinte avec tous ces emblêmes, devint donc la peinture du Tems; & le nom de l'une fut tranſporté à l'autre. Ainſi Saturne eſt également le Tems & les Moiſſons; & s'il s'apelle en Grec Cronos ou le Couronné, le Tems s'apelle dans la même Langue, Chronos: tant il eſt vrai que l'un fut toujours calqué ſur l'autre.

---

(3) Ant. Rom. L. I. ch. 38.
(4) Saturn. L. I. ch. X.

3°. *Comme le Roi de l'Age d'Or.*

Saturne, devenu le Dieu du Tems, fut relégué dans le pays des Fables : là fut auſſi relégué ſon âge d'or, ſi vanté par les Poëtes, & par ceux qui ne louent que le tems qui n'eſt plus, & qui trouvent ſans ceſſe qu'il n'en eſt jamais comme du tems jadis.

Quant à nous, nous maintenons que ce Tems ne fut point un ſonge : qu'il a paru ſur la Terre ; qu'il y parut dans le tems de Saturne ; qu'il ne tient qu'aux Hommes de le ramener au milieu d'eux, & qu'il reparoîtra dans tout ſon éclat, dès qu'ils voudront ſe rendre attentifs à la voix de l'Ordre, & mettre ſes leçons en pratique.

L'Age d'or eſt le Tems, où l'Agriculture s'établiſſant dans les belles Contrées de l'Orient & du Midi, fit ſuccéder l'abondance & la proſpérité, à l'état de foibleſſe & de miſere, d'animalité ſi l'on peut ſe ſervir de cette expreſſion, dans lequel les Hommes étoient plongés. Alors la Terre prit une face nouvelle, auſſi belle, auſſi fortunée, auſſi opulente que les générations paſſées avoient été pauvres & malheureuſes : ſiécle d'or à tous égards, puiſque ce fut la ſource des biens, des richeſſes les plus précieuſes, de même que la ſource d'une population immenſe & d'un état tranquille & ſtable : alors naquirent propriété, liberté, ſûreté : propriété des richeſſes que l'on faiſoit naître ; liberté pleine & entiere de jouir de ces richeſſes ; ſûreté pour leur conſervation ; parce que tous ceux du dedans en étoient pourvus, & ne cherchoient pas à en priver les autres, & qu'on étoit aſſez fort pour réſiſter à ceux du dehors, qui euſſent voulu s'en emparer.

Alors, chaque morceau de terre cultivée fut un Paradis terreſtre : il ſe couvrit de fruits & de biens de toute eſpéce : ſes Poſſeſſeurs y éleverent des demeures commodes & agréables : là habiterent avec eux l'abondance, la joie, la paix, l'innocence & la juſtice : qu'eſt-ce qui pouvoit manquer au bonheur de ces Peuples ? Et quels charmes ne répandoit pas ſur cet état, le ſouvenir du paſſé ?

Malheureuſement au bout de pluſieurs ſiécles, des Nations vagabondes & brigandes attirées par la proſpérité & les richeſſes de ces Peuples, corrompus eux-mêmes & affoiblis par l'abus de leurs avantages, ſe jetterent ſur les Empires du Midi qui n'étoient plus en état de leur réſiſter, & les dépouillerent du fruit de leurs Travaux. Alors les vices les plus funeſtes aux Nations, l'ambition, les guerres, la ſoif de tout envahir, la fureur inſenſée de donner des fers au reſte des Mortels, d'être ſeul libre, Maître, s'empara de tous les eſprits, ſéduiſit les plus illuſtres Monarques, fit perdre de vue la véritable gloire, fit mépriſer l'Agriculture, replongea les Peuples dans un cahos effroyable, & fit évanouir cet Age d'or, ce ſiécle de Saturne, dont il ne reſta plus qu'un triſte ſouvenir qu'on prit bien-tôt pour un rêve.

4°. *Sanchoniaton dit lui-même que cette Hiſtoire de Saturne, eſt une Allégorie.*

Voici encore un trait qui devoit mettre ſur la voie, & auquel cependant perſonne n'a fait attention, quelqu'intéreſſant qu'il dût paroître Notre Auteur nous aſſure, » que le Fils de Thabion tourna toutes ces choſes en *allé-* » *gories*; & qu'y joignant des idées phyſiques & des phénomenes naturels, » il les confia à ceux qui célébroient les Orgies, & aux Prophétes qui preſi- » doient aux Myſtéres.

Nous ne nous ſommes donc pas trompés : tout cet enſemble n'eſt qu'une allégorie ; mais allégorie ancienne, connue & ſacrée, puiſqu'elle ſervoit de fondement aux Hymnes chantées dans les Myſteres & dans les Orgies ſacrées.

On n'en doit pas être ſurpris: c'eſt un fait connu que les Myſtères des Anciens & les Hymnes qu'on y chantoit, avoient l'Agriculture pour objet : qu'*Oſiris*, *Bacchus*, *Cérès*, *Iſis*, *Adonis*, *Cybéle*, *Saturne*, *Janus*, &c. étoient la répétition des mêmes Tableaux : qu'à Eleuſis on ne célébroit que l'invention de l'Agriculture; qu'il en étoit de même ſur les rives du Nil, & ſur celles de l'Orontes.

Le nom même de ces Orgies dans leſquelles on chantoit Saturne armé de la Faulx & mangeur de ſes Enfans, prouve également que c'étoit une Allégorie, & qu'elle étoit relative à l'Agriculture.

Ce nom d'Orgies vient du mot Grec Orgas, οργας, qui ſignifie dans ſon origine un Champ, un Terrain mis en culture.

Une Orgie étoit donc une Fête agricole; & qu'y pouvoit-on chanter, ſi ce n'eſt Saturne ou l'Agriculture, & ſes heureux effets préſentés d'une maniere poëtique & par-là même figurée & allégorique?

Il eſt vrai que par Orgies, on entend des Fêtes tumultueuſes où regnent la licence & le déſordre : mais alors, on peint ce qu'elles furent quand on en abuſa, & non ce qu'elles étoient dans l'origine.

Auſſi le mot Orghê οργη, qui ſignifia dans les ſuites *licence* & *fureur*, ſignifioit primitivement *travail aſſidu*, *ſoin*, *peine*, *étude*, tout ce que nous entendons par le mot Culture.

Cette Famille de mots n'eſt elle même qu'un dérivé de la Famille εργον, *Ergon*, qui déſigne le travail des champs, les récoltes, & plus en général tout travail, toute peine, toute étude.

Famille née elle-même du mot primitif her ou er la Terre.

Sanchoniaton nous découvre juſqu'aux motifs qui déterminerent les Anciens à tranſmettre ces allégories à la poſtérité : c'étoit pour exciter l'étonnement & l'admiration de tous les Peuples On ne pouvoit s'y prendre mieux : l'Hiſtoire de Saturne a étonné toutes les Générations; & lors même qu'elle a été le moins entendue, on l'a conſervée avec ſoin.

L'Invention de l'Agriculture & ſes effets bienfaiſans étoient bien propres à faire l'admiration de tous les Mortels, lors même que l'Hiſtoire en auroit été racontée avec la plus grande ſimplicité. De quel merveilleux ne dut-elle donc pas ſe charger, chez un Peuple auſſi amoureux des figures, & de l'enthouſiaſme poëtique? Auſſi il en réſulta l'Énigme que nous venons d'expliquer, & nombre d'autres que nous verrons dans la ſuite.

L'époque de celle-ci remonte aux tems les plus réculés. Notre Auteur l'attribue au Fils de Thabion, le premier Hiérophante, ajoute-t-il, le plus ancien Directeur des Rits ſacrés qu'il y ait eu en Phénicie; c'étoit même avant que le nom de Phénicien exiſtât; car il met au nombre de ſes Succeſſeurs ou de ſes Initiés, (la phraſe grecque étant ſuſceptible de ces deux ſens) CHNA qui fut le premier qu'on ait apellé Phénicien: ce qui revient à ce que dit Moyſe, que CHNA ou CANAAN fut le Pere des Cananéens. Tout ceci arriva donc antérieurement au tems où les Cananéens furent établis en Corps de Nation, dans un terrein ſéparé des Ancêtres de leur Fondateur. En s'établiſſant entre les rives de l'Orontes, du Jourdain & de la Méditerranée, ils ne firent qu'emporter avec eux ce qu'avoit déja enſeigné le Fils de Thabion, & le goût naiſſant des Allégories dont ils firent le plus grand uſage.

ARTICLE XI.

VILLES DE BYBLOS ET DE BERYTE.

LES Villes de BYBLOS, de BERYTE & de SIDON, dont il eſt parlé dans ce Fragment, étoient autant de Villes Phéniciennes & Maritimes, célébres dans l'antiquité & même dans la Mythologie: ne ſoyons donc pas étonnés de les trouver dans l'Hiſtoire Allégorique du Laboureur, telle que la contoient les Phéniciens; encore moins qu'ils en attribuaſſent la fondation au Laboureur ou à Saturne, puiſque ſans Agriculture, il n'y a point de vraies Villes, de grandes Sociétés, d'Empires policés; & que dans l'origine, les Villes ne furent que des retraites où l'on mettoit à couvert ſes richeſſes & ſes ſubſiſtances.

1. *DE BYBLOS.*

Nous dirons peu de choſe de Byblos, que nous retrouverons dans l'Hiſtoire Egyptienne d'Iſis & d'Oſiris. Cette Ville, fameuſe par le culte d'*Adonis* bleſſé par un ſanglier, étoit ſur un fleuve de même nom, dont les eaux dans une certaine ſaiſon de l'année devenoient rouges comme du ſang; & c'étoit, diſoit-on, à pareil jour où Adonis avoit été tué. Cette Ville ſub-

ſiſte encore, mais ſous ſon nom Oriental de *Gebal*, ou *Gibyle*, comme l'appellent le Texte Hébreu & MAUNDRELL. Les LXX. le traduiſent par Byblis. Son Port eſt dans une très-belle ſituation. Ses Campagnes ſont des plus agréables. On y voit de très-grands Sycomores & une infinité de colonnes de granit renverſées & à demi-enſevelies, reſtes de ſon ancienne ſplendeur. C'eſt d'ailleurs une remarque que nous aurons ſans ceſſe occaſion de faire, que les Villes célébres de l'Antiquité, ont toujours été placées dans les terreins les plus propres à la culture & au commerce.

2. *BERYTE.*

La Ville de BERYTE eſt également renommée par la beauté de ſa ſituation: ſon ſol eſt de la plus grande fertilité, & couvert d'arbres de toute eſpéce; le payſage en eſt délicieux : ſon port autrefois très-bon, eſt peu profond actuellement. On voit dans cette Ville les ruines célebres du Palais & des Jardins qu'avoit fait élever le fameux FAGGARDIN; l'on y admire encore de grandes allées d'Orangers ſuperbes; & du côté de la mer, une forêt de très-beaux pins que ce Prince avoit fait planter au cordeau.

Cette Ville ruinée ſous les Rois de Syrie, par Tryphon, fut rétablie par les Romains (1). Auguſte lui donna le Droit Italique: Agrippa y conduiſit deux légions. Veſpaſien y établit ſon Conſeil, dès qu'il eût été nommé Empereur dans l'Orient. Ce fut pendant long tems la ſeule Ville après Rome, où il y eût des Ecoles publiques de Droit. Elle fut preſqu'entierement renverſée par un tremblement de terre dans le IVe ſiécle : mais la bonté de ſon terroir la relevoit toujours. Priſe par les Croiſés, elle eut long tems des Seigneurs feudataires des Rois de Jéruſalem. N'omettons pas qu'elle fut la patrie de SANCHONIATON.

M. l'Abbé BARTHELEMI, dans ſa Lettre ſur les Médailles Phéniciennes, publiée en 1763, en a inſéré une de cette Ville, N°. 1. On y voit pour Symbole, Iſis ſur une proue de vaiſſeau : & pour Type, Ghé ou Cybéle couronnée de Tours.

Les Arabes l'apellent BIRUT. Elle eſt apellée *Beroé* & Beryte par NONNUS, qui dans les Dionyſiaques a conſacré trois Chants entiers à ſa gloire. En attendant que nous donnions l'analyſe de ce Poëme peu connu, & où l'Allégorie perce de toutes parts, donnons une idée de ce que renferment les trois Chants qui ont Beryte pour objet.

Nous nous aſſurerons par là du raport étroit du nom de Beryte avec la Mythologie, puiſque non-ſeulement Sanchoniaton qui étoit de cette Ville en parle, mais qu'un Poëte Etranger lui conſacre trois Chants entiers.

---

(1) STRAB. Liv. XVI. h. 756.

3. *Analyſe des trois Chants de Nonnus ſur Beryte.*

» Muſes du Liban, dit ce Poëte (2) après avoir fait arriver Bacchus dans ces Contrées » ; Muſes du Liban, en faveur de la Juſticiere Beroé, Ville » de votre voiſinage, chantez l'Hymne d'Amymone (3), celle de l'auguſte » fils de Saturne, de Bacchus ſi favorable aux chants, de l'impétueux Mars, » & les combats de la treille.

» *Beroé* eſt la ſource de la vie, le port des Amours : unie à la mer, elle » tient à la terre par un Iſthme qui s'éleve ſur les eaux, & dont les arbres » antiques fourniſſent un ombrage auſſi agréable qu'épais. Environné du » Liban Aſſyrien, il en reçoit des Zéphirs chargés de l'agréable odeur des » Cyprès qu'ils agitent légérement. Là, habitent les Laboureurs : là, Cérès » avec ſa famille s'unit à Pan, le Chantre des campagnes. Ici, on voit un » ſemeur jetter derriere lui ſur la terre récemment labourée, des grains qui » doivent lui donner une nouvelle récolte. Là celui qui a mis ſous le joug le fier » Taureau, s'entretient avec le Pâtre dont les troupeaux paiſſent aux bords » de cette fertile forêt. Du côté opoſé, la Ville ouvre ſon ſein au Dieu » des mers. Cet Epoux dont la tête eſt toujours couverte d'eaux, embraſſe la » tête naiſſante de ſa Nymphe chérie : il la preſſe de ſes flots, ſeuls baiſers » qu'il puiſſe lui donner. Elle en reçoit pour dot, les troupeaux nourris dans » ſes profonds étangs : ſes tables ſont couvertes de poiſſons, brillans de » mille couleurs, délices du vieux Nérée. C'eſt ſur-tout dans le Golfe du » Nord, plus avancé dans les terres, que la pêche eſt la plus abondante.

» Sur les rivages du midi, ſont les chemins ſabloneux qui menent à » Sidon, à travers de rians vergers couverts d'arbres & de ſeps. Une ombre » délicieuſe y met ſans ceſſe le voyageur à couvert de l'ardeur du jour : le » ſouffle des vents le rafraîchit ; & le chant des Bergers qui ſe confond avec » celui des Pêcheurs, lui ôte tout ennui.

» Saturne fonda cette Ville, lorſque trompé par Rhéa, il fit ce repas où » il avala la pierre *Ilithye* d'un poids énorme.....

» La charmante Tarſe n'exiſtoit pas encore, ni Sardes qu'enrichit le » Pactole.....

» C'eſt dans ces lieux que vint aborder Vénus, lorſqu'elle ſortit du ſein » des eaux. Elle préféra cette Ville à Paphos & à Byblos.....

» Elle y devint mere de Cupidon..... Mais tandis qu'aucune mammelle » n'eſt ſuffiſante pour le nourrir, *Beroé* y parvient, elle ſeule raſſaſie ce » Dieu : Beroé auſſi ancienne que le Monde, la nourrice des Villes, la » gloire des Rois, le ſéjour de Mercure, la terre de la Juſtice, la Ville des

(2) Chant XLI.
(3) Fille de l'Océan.

» Loix, l'habitation des Plaiſirs, le Palais de Vénus, la demeure des Amours, » les délices de Bacchus, les Galleries de la Chaſſereſſe..... l'Orchomene » des Graces (†), l'Aſtre des campagnes du Liban.....

» Selon les uns, elle eſt fille de l'Océan & de Phœbus : ſelon d'autres, » Vénus fut ſa mere ; & Adonis, ſon pere.

Le Poëte ajoute, qu'à la naiſſance de cette Nymphe, la Nature entiere fut remplie de joie, & qu'Aſtrée la nourrit de ſon lait & de ſon miel.

Vénus veut enſuite donner à une Ville le nom de cette Nymphe ; elle ſe tranſporte pour cet effet au Palais d'Harmonie. » Mere des Générations, » ſoutien de la vie, eſpérance du Monde. » Celle-ci doit lui enſeigner les deſtinées de ſa nouvelle Ville.

Harmonie a dans ſa poſſeſſion ſept Tables, ſur leſquelles ſont gravées les deſtinées de l'Univers : elles portent le nom des Planettes ; la premiere eſt celle de la Lune ; la ſeconde, de Mercure ; la troiſiéme, de Vénus ; la quatriéme, du Soleil : les trois autres, de Mars, de Jupiter & de Saturne. Le » vieux Ophion les traça de ſa propre main, il les traça en caractères » Phéniciens. »

4. *D'Ophion & des Ophionides.*

Arrêtons nous un moment ſur cet endroit il eſt d'autant plus digne d'attention, qu'ici notre Poëte ſe trouve d'accord avec Sanchoniaton, au ſujet d'Ophion, perſonnage abſolument inconnu aux Mythologues ; & ſur lequel la comparaiſon de ces deux Auteurs Allégoriques répand un grand jour.

Nous voyons d'abord ici les idées Philoſophiques des Egyptiens, des Pythagoriciens & des Platoniciens ſur l'Harmonie de l'Univers, fondée ſur les ſept Planettes & ſur leurs raports, & en général ſur le nombre de *ſept*. Nonnus donne ici aux Planettes le même arrangement qu'elles ont dans le ſyſtême muſical des Egyptiens, où le Soleil, placé au quatriéme rang, ou au milieu de la progreſſion, terminoit & commençoit les deux quartes qui forment ce ſyſtême : c'eſt le même arrangement que leur donnoient les Mages, comme nous l'avons obſervé dans notre analyſe des Livres Liturgiques des Guébres (4) & que leur donnoient par conſéquent les Chaldéens placés entr'eux & les Egyptiens.

» Ophion, le vieux Ophion eſt celui qui traça cette Harmonie. »

C'eſt de ce Perſonnage que Sanchoniaton, & Philon ſon Interprête, parloient dans un troiſiéme fragment, qu'Euſebe nous a également conſervé.

(†) Orchomene étoit une Ville de la Gréce : conſacrée aux Graces, on dit qu'elles s'y plaiſoient ; n'en ſoyons pas ſurpris : ce nom ſignifie mot à mot *la Danſe de Diane*, ou de la *Lune* ; mais les Graces danſent, & les Nymphes de Diane ne cédoient en rien à cet égard à celles de Vénus. Nous retrouverons cette Ville dans l'Hiſtoire d'Hercule, & la *Danſe de la Lune* ou d'Athenée dans le reſte de nos Allégories.

(4) Ephémérides du Citoyen, Tom. VIII. ann. 1771. p. 138.

» PHÉRECYDES, disoit Philon, marchant sur les traces des Phéniciens, » traita fort au long dans sa Théologie, de ce Dieu qu'il apelle OPHION, » & des OPHIONIDES.

Or, c'est au sujet de cet Ophion, que Sanchoniaton en nous aprenant que THOT & ensuite les Phéniciens & les Egyptiens peignoient la Divinité sous l'emblême du Serpent, venoit de dire : » le Serpent qui l'emporte sur » tous les autres, est celui qui a la tête d'Epervier; il a l'aspect le plus agréa- » ble ; s'il ouvre les yeux, tout est rempli de la plus éclatante lumiere : les » ferme-t-il ? tout retombe dans les ténebres les plus épaisses. L'expression » même qu'emploie a ce sujet EPÉEIS, Grand-Interprête des Mystères chez » les Egyptiens, & qu'Asius d'Heracleopolis qui l'a traduit en Grec a rendu » par le mot (DIAUGASAI) *éclairer*, prouve que c'étoit un Etre tout de » feu.

C'est ce Serpent à tête d'Epervier, que les Egyptiens plaçoient dans un cercle bleu d'où s'échapoient des flammes de tous côtés, & que les Thébains d'Egypte apelloient CNIPH.

» Tout ceci étoit allégorique, » ajoute Sanchoniaton : & quand il ne l'auroit pas dit, nous en aurions été également convaincus.

OPHION est un mot Egyptien & Grec, qui signifie *Serpent*. Ainsi le nom est ici d'accord avec la peinture : ce qui se concilie également avec nos principes sur l'Allégorie, & sur-tout sur l'Allégorie à Tapisseries.

En jettant les yeux sur ce cercle enflammé & sur ce Serpent à tête d'Epervier qui le soutient & qui l'anime, pouvons-nous méconnoître le Tableau Allégorique de la Divinité, sans organes extérieurs comme le Serpent, à la vue perçante comme l'Epervier, pénétrant tout l'Univers dont elle est le centre, source de toute lumiere. C'étoit la peindre en caractères parlants.

EUSEBE ajoute à ce sujet, que ZOROASTRE dans sa définition de la Divinité, répréſentoit Dieu avec une tête d'Epervier; ce qu'il faut concevoir, non comme si Zoroastre pour définir Dieu, disoit qu'il avoit une tête d'Epervier, mais que l'Etre que l'on peignoit en tapisseries avec une tête d'Epervier, étoit le Créateur de l'Univers, &c....

Il est donc vrai qu'*Ophion*, le vieux Ophion, a tracé de ses propres mains l'Harmonie de l'Univers, puisqu'on désigna sous ce nom Dieu lui-même, le Créateur de cette harmonie : idée sublime, & bien honorable pour ces anciens Philosophes, puisqu'une harmonie aussi vaste, aussi belle, aussi constante, ne peut avoir été produite que par un Être capable de concevoir & d'exécuter ces accords étonnans, auxquels aucun homme ne peut s'élever. Mais revenons au récit de notre Poëte.

Les deux Déesses consulterent les Tables. Elles virent sur la septiéme, sur celle qui porte le nom de Saturne, que Beroé seroit une Ville aussi ancienne que le monde, & que les Romains l'apelleroient *Beryte*. Sur la seconde, que lorsqu'Auguste gouverneroit la terre & qu'il auroit terminé la guerre pour

l'Empire des mers contre Cléopatre, cette Ville jugeroit la Terre & la Mer, réuniſſant toutes les Villes par le rempart des Loix.

Vénus de retour, demande à ſon Fils, de rendre Neptune & Bacchus ſenſibles aux graces de ſa ſœur Beroé. Elle lui promet en récompenſe, la lyre d'or, qu'Apollon donna à Harmonie le jour de ſes noces.

Dans le Chant ſuivant, le Fils de Vénus bleſſe en effet Bacchus & Neptune. Bacchus étoit alors dans ſon char conduit par Maron, par ce Maron ſi renommé dans l'Hiſtoire d'Oſiris, comme nous le verrons un jour, & qui déſigne ces Côteaux ſi célébres par leurs excellens vins.

Ces Dieux bleſſés cherchent à attendrir la Nymphe, par les diſcours les plus touchans; celui de Bacchus qui, ſous la figure d'un Laboureur du Liban, offre ſes ſervices à Beroé & lui vante ſon adreſſe, renferme de grandes beautés.

La Belle eſt inſenſible à tout: ſes Amans, déſeſpérés de ſes refus, s'adreſſent à ſa mere: mais Vénus ne veut pas prononcer entr'eux; elle leur conſeille de vuider leur différend par un combat: ainſi finit ce ſecond Chant.

5. *Guerre entre Bacchus & Neptune pour Beryte.*

Auſſi-tôt, les deux Rivaux font avancer leurs Troupes, en ordre de bataille, d'où réſulte une Guerre Allégorique entre NEPTUNE Dieu de l'*Eau*, & BACCHUS Dieu du *Vin*. L'Armée de Bacchus eſt diviſée en cinq Corps, commandés par,

ŒN-*eus* le Cilicien, riche en Vignobles & fils d'ERIUTHALION.

HELIC-*aon* aux joues de roſes & aux cheveux noirs qu'il roule ſur ſa tête, en forme de treſſes.

ŒN-*opion*, } tous deux Enfans d'ŒN-*omaus* qui fit ſes délices du vin
STAPHYLÉ, } pur.

MELAN-*thius*, Prince des Indiens & fils d'ŒN-*one*, elle-même fille de KISSÉE.

Tous ces noms ſont Allégoriques, comme le ſujet de cette Guerre; ils ne pouvoient être mieux choiſis, étant tous relatifs à Bacchus ou au Vin. Quatre ſont compoſés du mot ŒN, OIN, qui ſignifie Vin: ainſi,

ŒN*eus* ſignifie le Vigneron.

ŒNO-*pion*, celui qui boit du Vin.

ŒNO-MA*us*, celui qui eſt paſſionné pour le Vin.

ŒN*one*, une Vendangeuſe.

STAPHYLÉ ſignifie en grec *Grappe de raiſin*.

HELIC-*aon*, eſt le preſſureur, celui qui roule les machines pour écraſer le raiſin, & qu'on apelloit *Hélice* en grec.

MELANTHIUS déſigne les raiſins noirs: il ſignifie mot à mot, Fleurs noires.

KISSÉE, Mere d'Œnone, eſt le *Lierre*, Symbole de Bacchus, ſoit parce que

que le [illegible] s'attache aux arbres comme la vigne, soit parce qu'il étoit propre à en faire des couronnes, & à servir d'enseigne pour le vin : soit parce qu'il conserve le vin, quand on en fait des vases, tandis qu'il laisse passer l'eau.

Les Généraux, après avoir harangué leurs Troupes, en viennent aux mains.

Cependant au plus fort du combat, la Nymphe PSAMATHE (1) suplie Jupiter de le faire cesser. Ce Dieu l'exauce, le tonnerre gronde, les Combattans se retirent, & Neptune épouse Beroé ; tandis que Cupidon, pour consoler Bacchus, lui aprend qu'il sera un jour uni à la belle Ariadne, fille de Minos : digne épouse en effet de Bacchus, puisque ce nom signifie *Côteau délicieux* (2), comme nous le verrons plus en détail dans l'Histoire de Thésée & d'Ariadne.

Ce morceau Allégorique se lioit trop naturellement avec l'Allégorie de Sanchoniaton, & avec ce qu'il dit de Byblos & de Beryte, pour n'en pas parler. Nous voyons d'ailleurs ici un exemple sensible de la maniere dont les anciens Poëtes élevoient leurs inventions poëtiques sur des faits vrais & intéressans pour les hommes ; & que le berceau des Allégories fut si visiblement dans l'Orient, & sur-tout dans la Phénicie, que les Poëtes étrangers tels que Nonnus, ne purent le déplacer lorsqu'ils voulurent marcher sur les traces de leurs Prédécesseurs.

6. *Etymologie du nom de Beryte.*

Ajoutons que le trait par lequel Nonnus caractérise *Beryte*, en disant qu'elle est parfumée de l'odeur des Cédres, me persuaderoit que le nom de cette Ville ne vint, ni de BHER qui signifie *un Puits*, ni de BIR qui signifie *Force*, étymologies dont M. l'Abbé BARTHELEMY a déja suspecté la bonté ; mais d'un mot oriental écrit en Hébreu BERYT ou BERUTH qui désigne des Cyprès, & des Cédres, ou des arbres qui ont l'odeur des Cédres (3) ; ce qui est d'autant plus croyable, que dans l'origine, ces Forêts de Cédres voisines de Beryte, s'étendoient très-certainement jusqu'à la Mer ; & que la Ville ne put

(1) PSAMATHE est un mot Grec qui signifie *Côte*, *rivage*. Il sépare ordinairement les districts du Dieu des Eaux & du Dieu du Vin. Cette Nymphe étoit déja connue dès les premiers tems. Hésiode dans sa Théogonie v. 1003. en fait une Fille de Nérée, & ajoute qu'elle donna à *Eacus* un Fils apellé *Phocus* : Allégorie qu'a expliquée fort ingénieusement M. l'Abbé BERGIER, dans ses Remarques sur la Théogonie.

(2) Ce nom très-énergique est composé du mot AR ou OR qui signifie Montagne, Côteau, & du mot HADNÉ, qui plait, délicieux, agréable. Les Vignobles sont en effet des Côteaux charmans.

(3) En Hébreu ברית. C'est l'Arabe بيريس *Beirits*, qui désigne, selon GOLIUS, un Arbre semblable au Cyprès.

être peuplée & cultivée que par le défrichement de cette portion de la Forêt de Cédres, qui étoit ſur les bords de la Mer.

N'omettons pas que le nom de BEROÉ ſe trouve dans l'Hiſtoire Grecque de Bacchus, tant ce nom eſt inſéparable de cette Allégorie. EURIPIDE, dans ſa Tragédie intitulée BACCHUS, & d'autres Auteurs, racontent que Junon voulant perdre Semelé ſa rivale, prit la figure de BEROÉ, nourrice de celle-ci, pour lui inſpirer des ſoupçons contre ſon Amant. Nous avons donc eu raiſon d'enviſager ce nom comme étant allégorique.

7. *Beryte, Patrie d'un Auteur Agricole.*

BERYTE fut auſſi la Patrie d'un Savant qui donna des régles ſur l'Agriculture, mais dont nous avons perdu malheureuſement l'ouvrage, qui étoit diviſé en XII Livres; Recueil précieux où étoit dépoſé ce qu'un grand nombre de Savans avoient compoſé avant lui ſur ces matieres; & où il faiſoit entrer les allégories Grecques ſur l'Agriculture. Voici de quelle maniere s'exprime à ce ſujet PHOTIUS, le ſeul qui nous en ait conſervé une notice.

ΑΝΕΓΝΩΣΘΗ Οὐϊνδαγίε Ανατολίε Βηρύτε, συναγωγὴ γεωργικων ἐπιτηδευμάτων. συγοίθειται ὃ αὐτῷ τὸ βιβλίον ἔκ τε τῶν Δημοκρίτε, Αφρικανῦ τε, καὶ Ταραντίνε, καὶ Απυληίε, καὶ φλωρεντίε, καὶ Οὐάλεντ☉, καὶ Λεοντ☉, καὶ Παμφίλε, καὶ δὴ καὶ ἐκ τῶν Διοφάνες παραδόξων. τόμοι ὃ εἰσι τὸ βιβλίον δεκαδυο. χρησιμον ὃ τὸ βιβλίον ως καὶ διὰ πείρας αὐτῆς ἐπι πολλῶν ἐιδομεν, πρὸς τὰς κατὰ γῆν ἐργασίας, καὶ τὰς γεωργικὰς πόνας, καὶ σχεδὸν τι χρησιμώτερον τῶν ἄλλων, ὅσοι τῆς αὐτῆς αὐτῷ πραγματείας ἥψαντο. ἔχει δ' ὅμως ἐνια καὶ ἦστο τὸ βιβλίον τεραλώδη καὶ ἄπιστα καὶ τῆς Ελληνικῆς πλάνης ὑπόπλεα. ἃ δεῖ τὸν Ευσεβῆ γηπόνον ἐκτρεπόμενον, τῶν λοιπῶν συλλέγειν τὰ χρήσιμα. καὶ οἱ ἄλλοι ὃ, τῶν ἰὰς γεωργικὰς πραγματείας συγγραψαμένων, σχεδὸν τι ἰὰ αὐτὰ περὶ ἰῶν αὐτῶν, ὅσα ἐμὲ εἰδέναι ἀποφαίνονται: ὃν ἐπὶ πολλοῖς ὃ διαφωνῦσιν. ἐν οἷς ὃ διαπεφωνηκασιν, ἡ ἰε Λεοντ☉ τῶν αλλῶν προκείνεται πείρα.

» J'ai lu le Recueil de VINDANIUS » ANATOLIUS de Béryte ſur l'Agricul- » ture. Il eſt formé des Ouvrages de » Démocrite, d'Africain, de Taran- » tin, d'Apulée, de Florent, de Valens, » de Léon & de Pamphile, de même » que des Paradoxes de Diophane. Il » eſt diviſé en XII. Livres. C'eſt un » Ouvrage très-utile, comme nous le » ſevons par notre propre expérience, » pour les labours & les autres travaux » de l'Agriculture: il eſt même ſupé- » rieur à cet égard à tous ceux qui » ont paru en ce genre. L'Auteur y a » fait entrer les prodiges & les choſes » incroyables & fabuleuſes des Grecs: » le Laboureur pieux les ſautera pour » ne s'attacher qu'à ce qui lui ſera vrai- » ment utile. A ce qu'il m'a paru, il » embraſſe les mêmes objets que ceux » qui ont écrit ſur l'Agriculture, & » ces Auteurs ne different entr'eux » qu'à peu d'égards; & dans ce cas, » l'on préfére toujours Léon ».

SUIDAS parle auſſi de ce dernier, & dit qu'il avoit compoſé trois Livres ſur l'Agriculture.

ARTICLE XII.

TRADUCTION LIBRE DU SECOND FRAGMENT DE SANCHONIATON.

PARVENUS ainſi à la fin de l'explication de notre Auteur, nous pouvons eſſayer de reprendre ſon Texte, & d'en donner une nouvelle Traduction raprochée du point de vue ſous lequel nous l'avons conſideré. Ce ſera une récapitulation de tout ce que nous aurons dit; & l'on ſera mieux en état de juger ſi nos vues s'accordent avec l'Auteur, & ſi l'explication des diverſes parties de cette Allégorie eſt liée d'une maniere naturelle & propre à porter la conviction avec ſoi.

Alors regnoit ELION ou le Très Haut. Il habitoit aux environs de Byblos (dans le ſein de la lumiere). De lui & de BEROUTH (la Création) naquirent le Ciel & la Terre.

Le Très-Haut ſe repoſa enſuite de ſes Travaux. Ses Enfans l'honorerent comme Dieu.

La Terre ne produiſant que par le ſeul ſecours du Ciel, celui-ci eſt regardé comme le Mari de la Terre, & comme le Pere de ſes productions.

Mais le Ciel néglige la Terre & ſes productions. Celle-ci en eſt irritée: elle demande un vengeur. Son Fils SATURNE (le Laboureur, celui qui le premier cultiva la Terre) ſe charge de ſa querelle, par les conſeils & avec le ſecours de MERCURE Triſmegiſte (l'Homme aux ſignes, l'illuſtre Inventeur du Calendrier ou Almanach).

SATURNE eut pour Enfans PERSEPHONE (la Déeſſe des Semailles); & ATHENÉ (la Déeſſe des Arts): la premiere mourut Vierge.

Par l'avis de Mercure & d'Athené, Saturne ſe procure un Cimeterre (la Faulx) & une Lance (le Soc de Charrue).

Son Secrétaire, l'Homme aux Signes, adreſſe enſuite un diſcours enchanteur aux Amis de Saturne: il les détermine à prendre auſſi la défenſe de la Terre contre le Ciel; ainſi Saturne ou le Cultivateur regne ſur la Terre.

Dans ce Combat, on ſe rend Maître d'une Femme du Ciel (la Reine des Eaux): on la donne en mariage à DAGON (le Dieu des Champs); il en naît DEMAROON (le Seigneur de l'Abondance).

Saturne environne ſa demeure d'un mur: c'eſt la premiere des Villes.

Ayant alors conçu quelque ſoupçon au ſujet d'ATLAS (Productions de la Terre) il le jette dans une Foſſe profonde, & l'y enterre.

Dans ce tems-là les Deſcendans des Maîtres de la Terre conſtruiſent des Vaiſſeaux, ſe mettent en mer, & élevent un Temple ſur le Mont Caſſius,

(c'eſt-à dire des Franchiſes ou un Marché ſur un Mont de la Frontiere ſous la protection des Dieux).

Les Alliés de Saturne ſont apellés Iliens ou Saturniens (c'eſt à-dire Praticiens ou Seigneurs).

Saturne frappe enſuite de ſon propre fer ſon Fils Sadid (champ labouré) & il devient le meurtrier de ſon propre ſang. Il coupe de même la tête à ſa Fille (la Fénaiſon), action qui étonne les Dieux.

Cependant le Ciel toujours fugitif envoye contre lui Astarté (la Reine des Aſtres ou la Lune); Rhéa (la Nourriciere ou la Terre cultivée), & Dioné (l'Abondance) comme pour le venger. Saturne s'en rend maître & les épouſe.

A cette nouvelle, le Ciel envoye contre lui la Fortune & la Beauté (ou le Tems favorable) avec une armée; mais Saturne gagne leur affection & les épouſe auſſi.

Le Ciel invente alors les Betyles, Pierres animées (les Repréſentations des Conſtellations ou de leurs Dieux.)

Saturne a d'Aſtarté ſept Filles (les ſept Lunes de la ſemaine).

Il a auſſi de Rhéa ſept Fils (les ſept Soleils de la ſemaine) dont le plus jeune eſt conſacré en naiſſant (le jour du repos qui eſt le ſeptiéme). De l'Abondance, il a encore des Filles. Et Aſtarté (la même que Vénus) deux Fils, l'Amour & Cupidon.

Dagon (Dieu des Champs) invente le Froment & la Charrue: il eſt honoré ſous le nom d'*Iou Laboureur.*

D'une des Titanides (les ſept Lunes de la ſemaine), Sadik (le Juſte ou Iou) a Eſculape (ou Esmunus).

Dans la Perée (Contrée de Production) Saturne a trois Fils, Cronus (ou le Printems), Belus (ou l'Eté), Apollon ou l'Automne.

Dans le même tems vivoient l'Océan, Typhon (la Tempête) & Nerée (le Fluide) Pere de Neptune (les Eaux profondes), & de Sidon (Ville de Pêche); celle-ci douée d'une voix admirable, inventa le Chant des Odes

Demaroon (Seigneur de l'Abondance) fut Pere de Melicerte (le Roi de la Ville ou Hercule, Directeur & Ordonnateur des Travaux champêtres).

Démaroon offre un ſacrifice à l'honneur des Eaux par leſquelles il proſpere, comme s'il en avoit été vaincu dans une ligue faite contr'elles avec le Ciel.

Saturne ſaiſit ſon Pere, le Ciel, auprès des Eaux & de Fontaines, & le prive des marques de ſon ſexe; (c'eſt-à-dire que Saturne, rendant ſon Terrein fertile par les Eaux fécondées par le Ciel, ſemble s'être rendu maître de la fécondité du Ciel, & l'avoir mêlée avec les Eaux qu'il employe).

Astarté la Grande (la Lune), Iou Demaroon (le Dieu ſuprême Auteur de l'Abondance), & Adod le Roi des Dieux (le Soleil Roi des Aſtres), regnent alors dans le Pays par le conſentement de Saturne, (adorant l'un & dirigeant ſes travaux par le ſecours des deux autres).

Aſtarté, pour marque de ſa Royauté, porte ſur ſa tête une Tête de Taureau (le Croiſſant).

Parcourant l'Univers, elle rencontre les Aſtres qui roulent dans les Cieux, elle les fait diſparoître par ſon éclat. ATHENE (Déeſſe des Arts) regne dans l'Attique (Pays ſtérile), par la volonté de Saturne (ou du Laboureur, ſans lequel point d'Arts).

La famine & la mortalité étant ſurvenues, Saturne offre ſon fils unique (en moiſſonnant ſon champ). Il coupe ſes extrémités (les épis); ſon monde en fait de même : il conſacre ainſi ſon fils MUTH, qu'il avoit eu de Rhéa (la Terre cultivée), & qui venoit de mourir. C'eſt le Pluton des Grecs (l'Automne).

Il diſpoſe enſuite de ſa Ville de Byblos, en faveur de l'Abondance ; & de celle de Beryte, en faveur du Dieu des Eaux & des Pêcheurs qui y conſacrent les dépouilles de la Mer.

Il fait de Mercure (l'Homme aux Signes, l'Inventeur du Calendrier & des Hiéroglyphes) le Roi de l'Egypte, où les Sciences (qui ne ſont rien ſans l'Agriculture) ſont floriſſantes. . . . . .

La ſuite de cette Allégorie ne roulant plus ſur les actions de Saturne, mais plutôt ſur les inventions de Mercure, qui ſont le ſujet d'une autre Allégorie, nous pouvons nous arrêter ici. En voilà d'ailleurs ſuffiſamment pour juger de la nature de cette Allégorie, & ſi ſon explication n'eſt pas intéreſſante, naturelle, vraie & la plus conforme à l'Antiquité.

C.P. Marillier inv. 1772. A. Romanet Sculp. 1773.

HISTOIRE DE MERCURE OU THOT.

ALLÉGORIE SUR L'INVENTION DE L'ASTRONOMIE.

INTRODUCTION.

SI l'Hiſtoire de Saturne dont nous venons de donner l'explication, offre une brillante Allégorie, où l'on voit d'une maniere à ne pouvoir ſe méprendre, l'invention de l'Agriculture, les grandes idées que les Anciens ſe formoient de cet Art; ſi par ce moyen, toutes les abſurdités & tous les crimes que renfermoit ce récit, & qui noirciſſoient la mémoire de ce Perſonnage, diſparoiſſent ou ſe changent en autant de traits, qui complettent

l'Allégorie & la rendent plus piquante, plus vraie; ſi cette maniere de voir l'Antiquité, répand ſur elle plus de lumiere & plus d'intérêt; il en ſera de même de l'Hiſtoire de MERCURE, Secrétaire & Conſeiller de Saturne.

L'Hiſtoire du Secrétaire étoit auſſi embrouillée, auſſi inexplicable en aparence que celle du Maître. Pourquoi en effet eût-elle été plus claire? Le but qu'on s'y propoſoit eût été manqué; mais dès le moment que l'une ſe débrouilloit, l'autre devoit n'avoir plus rien d'obſcur: la lumiere de celle-là devoit rejaillir néceſſairement ſur celle-ci. Si Saturne étoit un Perſonnage allégorique, ſon Secrétaire devoit en être un également: les traits allégoriques qui caractériſoient l'un, devoient être une extenſion, un complément de ceux qui caractériſoient l'autre.

C'eſt auſſi ce que nous avons éprouvé, ce que le Lecteur éprouvera ſûrement avec nous, & qui démontrera combien eſt vraie notre maniere d'expliquer l'Antiquité.

AGRICULTURE étoit le mot de l'Allégorie énigmatique que nous offroit Saturne & ſa Fable. ASTRONOMIE ſera le mot de celle que nous offre Thot ou Mercure, armé du Caducée, Interprète des Dieux, Conſeiller de Saturne, ſuivi du Coq, du Chien & du Bélier, & compoſant 36525 rouleaux.

Je ne parle pas de cette haute Aſtronomie qui conſiſte dans la meſure des Cieux, dans les principes par leſquels on rend raiſon des mouvemens des Aſtres, dans les découvertes qui ont produit les ſublimes Théories des Modernes ſur les mouvemens de la Lune, des Planettes & des Comètes, dues à la perfection de nos Inſtrumens, & à cet eſprit critique & créateur qui diſtingue les Modernes; quoiqu'à cet égard les Anciens ayent eu des aperçus beaucoup plus conſidérables qu'on n'a cru, comme nous le ferons voir ailleurs, quelle qu'en ait été la cauſe.

Mais il s'agit ici de cette Aſtronomie pratique, qui conſiſte dans la ſimple obſervation, & qui ſe borne à l'expérience, connoiſſance ſuffiſante pour régler l'année, pour fixer le Calendrier, pour le diviſer conformément aux révolutions annuelles du Soleil & de la Lune; & pour empêcher que les opérations de la Campagne s'écartent trop du cours du Soleil, & ne reſtent ainſi ſans effet.

Cette Aſtronomie vulgaire naquit avec l'Agriculture & pour l'Agriculture: dès le moment qu'il y eut un Agriculteur, il exiſta un Calendrier & des Aſtronomes; & il ne falut point d'efforts pour cela. Ce Calendrier ſe trouvoit dans la Nature; elle ſeule forma les premiers Aſtronomes; il ne faloit qu'ouvrir les yeux; & qui les ouvre mieux à cet égard, qui eſt le plus à même de le faire avec ſuccès, qui y eſt plus intéreſſé, que celui qui a des Terres à cultiver & des récoltes à renfermer; ſource de toutes ſes richeſſes, unique ſoutien de ſa vie, & récompenſe de ſes Travaux?

Les Mois étoient déterminés par la nouvelle Lune; l'Année, par le lever des Étoiles les plus remarquables; les Saiſons, par les jours où le ſoleil étoit

le

le plus voisin, le plus éloigné, &c. & ces momens étoient fixés par ceux où les monumens consacrés à l'Astronomie, tels que les Pyramides, vrais Observatoires, & les Obélisques, donnoient à l'heure de midi l'ombre la plus courte & la plus longue.

Dès qu'on eut mis en allégories l'invention de l'Agriculture, il ne fut pas plus difficile de tourner en allégories celle du Calendrier; l'une fut une conséquence de l'autre. L'Allégorie Astronomique dut même plaire davantage, parce qu'elle prêtoit infiniment plus par sa grande variété, & par la singularité des figures employées pour tracer le Calendrier, & le peindre aux yeux de ceux qui ne savoient ou qui ne pouvoient lire. Car chaque jour, chaque mois, chaque dixaine de jours, chaque Planette, chaque Signe, chaque Saison, &c. furent représentées sous des Figures propres à chacune, & toujours relatives à l'usage dont étoient ces objets. Ces Figures personifiées par l'Allégorie devenoient autant de Héros d'Histoires merveilleuses, source inépuisable d'où naquirent les richesses de la Mythologie & de ses Fables; & dont l'Allégorie de Mercure, unie à celle de Saturne, donne la clé la plus complette & la plus intéressante.

ARTICLE PREMIER.

§. 1.

Des noms de Mercure & combien l'Antiquité en compta.

Mercure s'apelloit Hermès en Grec, Thot, Thaut, Teut, Toyth en Egyptien, Teutates chez les Celtes.

On a été aussi embarrassé pour expliquer ces noms, que pour fixer l'idée qu'on devoit s'en former, & le nombre de Mercures que reconnoissoit l'Antiquité.

Lactance en comptoit quatre: « l'un fils d'Iou & de Maia; le second, » du Ciel & du Jour; le troisiéme, de Bacchus & de Proserpine; le quatriéme » d'Iou & de Cyllene: celui-ci tua Argus, & s'enfuit ensuite en Egypte, où » il porta la connoissance des Lettres.

Ciceron (1) en comptoit cinq: » l'un fils du Ciel & du Jour: un autre, » fils de Valens & de Phoronis; celui-ci se tient sous terre & est le même » que Trophonius; le troisieme est le fils d'Iou & de Maia; il eut Pan de » Pénélope; le quatrieme est fils du Nil, & les Egyptiens croient qu'il n'est » pas permis de le nommer; le cinquieme, adoré par les Phénéates, est

(1) De Nat. Deor. l. 3.

» celui, ajoute-t'il, qui tua Argus, ce qui lui valut l'Empire de l'Egypte; & » il donna aux Egyptiens les Loix & les Lettres.

L'Abbé Banier reconnoiſſant qu'entre tous ces Mercures, pluſieurs étoient calqués ſur le même moule, a cru éclaircir leurs hiſtoires (2) en ne ſuposant que deux Mercures, l'un contemporain d'Oſiris & Légiſlateur de l'Egypte: l'autre contemporain de Saturne & d'Iou, & qui regna après eux ſur l'Italie, les Gaules & l'Eſpagne, de même que ſur l'Afrique Septentrionale après la mort de ſon Grand-Pere Atlas. Il adopte ainſi le Roman du P. Pezron ſur le prétendu Empire des Titans, qui a ébloui quelques Savans, ſans avoir rien de réel.

D'ailleurs, ce partage d'un ſeul être en pluſieurs, n'éclaircit rien, comme nous avons déja eu occaſion de le dire; & lorſqu'on éléve ainſi un mur de ſéparation entre la Gréce & l'Egypte, on s'ôte tout moyen d'éclaircir les Mythologies de l'une & de l'autre Contrée.

M. Fourmont (3) avoit très-bien ſenti que tous ces Mercures n'étoient qu'un ſeul & même Perſonnage: la preuve qu'il en allégue a ſon mérite; c'eſt qu'ils avoient tous un même Pere, Iou: car le Ciel ou l'Ether eſt Iou; Valens ne fut qu'une Epithète d'Iou, ſans doute le même que Bal des Orientaux, avec la terminaiſon Latine; l'Egyptien paſſa pour fils d'Ammon, qui eſt encore Iou, &c.

Cette obſervation intéreſſante, lorſque l'on a déja établi l'identité de tous ces Mercures, étoit trop foible toute ſeule pour démontrer cette identité: il n'eſt donc pas ſurprenant que l'Abbé Banier n'ait pas adopté à cet égard le ſentiment de ſon Confrere.

Quant à nous, fondés ſur des preuves d'une toute autre force, nous partons de ce Principe qu'il n'y a eu dans l'Antiquité qu'un ſeul Mercure; que l'Egyptien, le Phénicien, le Grec, le Gaulois, l'Etruſque, le Romain, &c. ne ſont qu'un même Perſonnage Allégorique; qu'ils ne préſentent tous qu'une ſeule & même Allégorie relative aux mêmes objets, liée avec les mêmes faits & les mêmes Perſonnages, née des mêmes beſoins & des mêmes connoiſſances, conſacrée aux mêmes événemens.

Voyons pour cet effet, de quelle maniere les Anciens ont caractériſé Mercure.

§. 2.

Idée que les Anciens avoient de Mercure.

Mercure joue le plus grand rôle dans l'Allégorie Phénicienne, tranſmiſe ſous le nom de Sanchoniaton.

1. Il y eſt apellé Trismégiste; le Secrétaire, & le Conseiller de Saturne.

(2) Tom IV. 112-135.

(3) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Belles-Lettres, T. VII, pag. 10.

2. Par ſon conſeil, Saturne forge des Armes & prend parti contre le Ciel. Lui-même tient un diſcours enchanteur aux Amis de Saturne, & il les détermine à le ſeconder dans cette entrepriſe.

3. Il décide Saturne à enſevelir ATLAS tout vivant.

4. Saturne l'établit Roi ſur l'Egypte entiere.

5. Imitant Uranus ou le Ciel, il invente les Caractères Sacrés, & il peint ſon Maître avec quatre yeux & quatre ailes.

6. Il étudia les Dragons, ajoute Sanchoniaton dans un autre Fragment que nous a conſervé EUSEBE à la ſuite du précédent; & il leur attribua la Nature Divine. Il enſeigna qu'ils abondoient plus en eſprits que tous les autres reptiles; qu'ils étoient d'une nature ignée; qu'ils ſe mouvoient avec la plus grande viteſſe, quoique privés des organes communs à tous les autres animaux: il fit voir quelles étoient les diverſes formes que prenoit leur corps, & tous les plis & replis avec leſquels ils s'élançoient; que leur vie étoit très-longue, rajeuniſſant pluſieurs fois, & prenant toujours de plus grands accroiſſemens juſqu'à ce qu'ils fuſſent parvenus à un certain nombre de révolutions, au bout deſquelles ils ceſſoient d'être: il grava enfin toutes ces choſes ſur les Tables Sacrées. De-là vint la coutume de faire entrer l'uſage de ces Animaux dans les Cérémonies Sacrées & dans les Myſtères. » Nous en avons » parlé plus au long, ajoute l'Hiſtorien, dans les Commentaires que nous » avons intitulés ETHOTHIA, & où nous avons fait voir qu'ils étoient immor- » tels, & qu'ils ſe réſolvoient en eux-mêmes.... C'eſt celui que les Phé- » niciens apellent le BON-GÉNIE, & les Egyptiens CNEPH & qu'ils peignent » avec une Tête d'Epervier. EPÉIS, le Chef de leurs Interprètes Sacrés, » dont ARIUS d'Heracléopolis a traduit les Ouvrages en Grec, a dit les » mêmes choſes allégoriquement. Entre les Serpens, dit il, il en eſt un tout » divin, à figure d'Epervier & de l'aſpect le plus agréable; dès qu'il » ouvre les yeux, tout brille de la plus vive lumiere: dès qu'il les ferme, » tout rentre dans les ténébres.

» PHÉRÉCYDES a traité fort au long de cette Divinité Phénicienne, qu'il » apelle OPHION: & des OPHIONIDES.

» N'oublions pas, ajoute l'Auteur, que les Egyptiens, pour peindre le » Monde, repréſentoient dans la même vue, un Cercle rond de couleur » bleue, environné de flammes qui s'en échapoient de toutes parts; & » dans le centre duquel étoit un Serpent à Tête d'Epervier; figure parfaite- » ment ſemblable au Thêta Θ des Grecs: ainſi, tandis que le Cercle repré- » ſentoit l'Univers, le Serpent qu'il renfermoit étoit le Symbole du Bon- » Génie.

Ce long récit finit par ces traits remarquables: « THAUT, celui que les » Egyptiens apellent THOT, illuſtre chez les Phéniciens par ſa ſageſſe, donna » le premier aux Hommes des Loix & des leçons ſur la Religion & ſur le » Culte des Dieux, éclairant ainſi le Peuple qui juſqu'alors avoit été plon-

» gé dans l'ignorance : il jetta, il eſt vrai, ſur la Théologie un voile allé-
» gorique qui la couvroit de ſon ombre : mais le Dieu SURMUBEL & THURO
» apellé CHUSARTHIS, l'éclaircirent, après une longue ſuite de Généra-
» tions ».

Nous avons cru devoir inſérer ici ſans aucun retranchement, ce récit relatif aux inſtructions données aux Hommes par Mercure & qui paroiſſent ſi peu propres à fixer l'idée qu'on doit ſe former de ce Perſonnage, parce qu'il confirmera ce que nous avons à propoſer à ce ſujet & qu'il en ſera une démonſtration, à laquelle on ne pourra ſe refuſer. Elle fera voir combien on ſe trompoit dans l'idée qu'on ſe formoit ordinairement de Mercure ; & de quel ſecours on étoit privé, en négligeant ce récit faute de l'entendre.

§. 3.

Idée qu'en eurent les Egyptiens.

DIODORE de Sicile nous a conſervé l'Hiſtoire de Mercure, telle que la racontoient les Egyptiens ; morceau précieux que nous ne ſaurions omettre & qui apuiera tout ce que nous aurons vû, à l'occaſion du Mercure Phénicien.

« OSIRIS (1), dit-il, honora Hermès ou Mercure, parce qu'il reconnut en
» lui des talens extraordinaires pour tout ce qui peut contribuer au bien de la
» Société humaine. En effet, Mercure changea le premier en une Langue
» exacte & réglée, les dialectes groſſiers & informes auxquels on avoit été
» réduit juſques alors : il donna des noms à une infinité de choſes d'uſage
» qui n'en avoient point : il inventa les premiers Caractères, & régla juſ-
» qu'à l'Harmonie des mots & des phraſes. Il inſtitua pluſieurs pratiques
» touchant les Sacrifices & les autres Parties du Culte des Dieux ; & il don-
» na aux Hommes les premiers principes de l'Aſtronomie. Il leur propoſa
» enſuite pour divertiſſemens la lutte & la danſe, & leur fit comprendre
» quelle force & même quelle grace le Corps humain peut tirer de ces exer-
» cices. Il inventa la Lyre à trois cordes, à l'imitation des trois Saiſons
» de l'année (†) ; car ces trois cordes rendant trois ſons, le grave, l'aigu,
» & le moyen, le grave répond à l'Hiver, le moyen au Printems, &
» l'aigu à l'Eté. C'eſt lui qui enſeigna l'interprétation ou l'élocution aux
» Grecs, qui l'ont apellé par cette raiſon Hermès ou Interprète : il fut le
» Confident d'Oſiris, qui lui découvroit tous ſes ſecrets & qui faiſoit le

(1) Diod. de Sic. L. I.

(†) Les Egyptiens ne comptoient en effet que trois Saiſons, chacune de quatre mois.

» plus grand cas de ſes conſeils. C'eſt enfin lui qui, ſelon les Égyptiens, » a planté l'Olivier, que les Grecs croyent devoir à Minerve.....

« Oſiris avant ſon départ, laiſſa à Iſis l'adminiſtration générale de ſon » Etat déja parfaitement réglé Il lui donna pour Conſeiller & pour Miniſtre » HERMÈS, le plus ſage & le plus fidéle de ſes Amis, & pour Général de » ſes troupes, HERCULE, &c.... Et lorſqu'Oſiris eût paſſé de la Terre » au Ciel, Iſis & Mercure lui firent des Sacrifices & inſtituerent en ſon honneur » des Initiations avec des Cérémonies ſecrettes & myſtérieuſes.

DIODORE entre encore plus bas (2) dans un aſſez grand détail ſur Mercure ». Mercure, dit-il, dirige l'envoi des Hérauts en tems de Guerre, » les Propoſitions de paix & les Traités. On lui donne pour Symbole le Ca» ducée que portent ceux qui ſont chargés de ces ſortes de Commiſſions, » & qui fait leur ſureté au milieu même de leurs Ennemis. C'eſt par-là que » l'épithète de *commun* convient à Mercure, puiſque ceux qui s'entre» mettent de la paix travaillent à l'utilité commune des deux Partis. On » dit auſſi que ce Dieu a établi le premier les meſures, les balances & » tout ce qui ſert à régler le gain du commerce; au point qu'on lui a » attribué l'adreſſe de mettre tout l'avantage de ſon côté dans les échanges. » Il a été regardé d'ailleurs comme l'Ambaſſadeur des Dieux, & un excel» lent Interprète de leurs volontés & de leurs ordres. Auſſi, ce dernier » nom eſt-il devenu le ſien propre, non qu'il ait inventé les mots & les » phraſes, comme le diſent quelques-uns, mais parce qu'il expoſe avec » une clarté parfaite & avec une éloquence inimitable, le ſens des Com» miſſions dont il eſt chargé. On attribue encore à Mercure l'inſtitution de » la Lutte, & l'on prétend qu'il plaça ſur une grande écaille de Tortue » la Lyre d'Apollon; ce qui forme un corps de guitarre....

On trouve dans PLUTARQUE quelques traits relatifs à MERCURE, & propres à répandre du jour ſur l'idée qu'on doit s'en former.

» Le Soleil, dit-il (3), s'étant aperçu que Rhéa étoit devenue enceinte » de Saturne, la maudit, & fit cette imprécation contr'elle, qu'elle ne pût » accoucher dans aucun mois, ni dans aucune année: mais Mercure qui » étoit amoureux de Rhéa, & qui en étoit bien traité, joua aux dez avec » la Lune, & lui gagna la ſoixante & douxieme partie de chaque jour; il » mit enſuite toutes ces portions bout à bout & en forma cinq jours, qu'il » ajouta aux 360. dont l'année étoit compoſée. Ce ſont ces jours que les » Egyptiens apellent EPACTES (ou Epagoménes), & qu'ils célébrent comme » l'anniverſaire de la naiſſance des Dieux, (Rhéa ayant accouché ces jours» là). Au premier jour naquit Oſiris, à la naiſſance duquel on entendit » une voix qui crioit que le Seigneur de tout le Monde venoit de naître.

(2) *Ib.* Liv. V. T. II. pag. 37.
(3) Traité d'Iſis & d'Oſiris.

» Aroueris ou Apollon, apellé auſſi Orus l'aîné, naquit le ſecond jour ; » Typhon, le troiſieme jour ; Iſis, le quatrieme ; & enfin au dernier jour, » Nepthé, que l'on apelle auſſi Teleuté, ou la *fin*, Vénus & Victoire.

Il ajoute plus bas, qu'Orus ayant arraché à Iſis ſon Diadême, Mercure lui donna en place un Caſque en forme de tête de Taureau.

Le même Auteur dit dans ſes Sympoſiaques (4), » que Mercure eſt le pre- » mier des Dieux qui trouva en Egypte les Caractères, & que c'eſt par cette » raiſon que les Egyptiens mettent l'Ibis à la tête des Caractères : en quoi, » ajoute-t-il, ils ont tort de donner la premiere place à une lettre muette » & qui n'eſt pas une voyelle. » Paſſage obſcur s'il n'eſt raproché d'un autre, où Plutarque nous aprend (5) que les Egyptiens diſoient » que cette » lettre repréſentoit la figure de l'Ibis, ou d'un Triangle, lorſque cet Oi- » ſeau cache ſon bec dans ſa poitrine » ; & de celui où Marcien Capella (6) dit, » que l'Ibis porte le nom d'un mois Egyptien »

C'eſt encore Mercure qui, ayant reçu l'ordre de délivrer Io d'Argus aux cent yeux qui la gardoit à vue nuit & jour, l'endormit aux ſons harmonieux de ſa Lyre, & lui coupa enſuite la tête : exploit qui lui valut le titre d'Argiphonte, *Meurtrier d'Argus*.

§. 4.

Autres Caractères de Mercure.

Ajoutons quelques autres traits propres à le caractériſer.

1. Le premier mois & le premier jour de l'année Egyptienne lui étoient conſacrés, & portoient ſon nom de Thot.

2. Suidas & Pline diſent qu'on l'apelloit Phannos.

3. Platon, dans divers endroits de ſes Ouvrages (7), l'apelle *Ouvrier admirable*, *Pere des Lettres*. Il dit qu'Iou lui-même l'envoya ſur la Terre, pour donner aux hommes des loix qui les liaſſent par un amour mutuel ; qu'il fleuriſſoit ſous le regne de Tham, &c.

4. On le repréſentoit, tantôt le Caducée en main, tantôt avec une Tête de Chien : ſymboles remarquables par leur ſingularité, & ſur l'explication deſquels il doit être impoſſible de ſe méprendre.

5. On lui attribuoit 36525 livres, ou Rouleaux.

6. Il étoit apellé chez tous les Peuples, l'Interprète des Dieux.

---

(4) Liv. IX. Queſt. 3.
(5) *Ib.* Liv. IV. Queſt. 5.
(6) Liv. II.
(7) Sur tout dans le *Protagoras* & dans le *Philebe*.

7. Le Coq & l'Ibis lui étoient consacrés ; aussi le voit-on souvent accompagné de ces animaux, ainsi que de la Tortue & du Bélier.

8. Ses Fêtes se célébroient dans la Gréce au mois de Mai ; & les Latins plaçoient sa naissance dans le même mois, & le faisoient fils de MAIA.

Lorsque les Egyptiens eurent ramené à une même formule les Planettes, les jours de la semaine, les notes de la Musique, les Métaux, les Couleurs armoriales, &c. Mercure tint son rang dans toutes ces séries ; il fut Planette, jour de la semaine, Note de Musique, Métal, Couleur, &c.

Passant continuellement de cascade en cascade, son nom devint celui des *Bornes* : celui des Livres périodiques, & le nom honnête de Gens qui ne le sont guères.

Par quel caprice donne-t-on un même nom à tant d'objets aussi disparates ? Et comment ce nom s'est-il transmis jusqu'à nous, augmenté sans cesse de nouvelles significations ?

Il étoit difficile sans doute de trouver un fil, au moyen duquel on pût sortir de ce labyrinthe, & qui liât des faits qui paroissent en être si peu susceptibles. Ne soyons donc pas étonnés si jusqu'ici on a été si fort partagé à cet égard, & si l'on n'a dit sur un objet aussi intéressant que des choses triviales, ou qui n'expliquoient rien, d'autant plus qu'on laissoit de côté les Caractères tranchans & distinctifs, sans lesquels on ne sauroit se former une idée exacte de ce Personnage & de l'Allégorie qu'il offre : allégorie qu'on ne soupçonnoit même pas.

ARTICLE II.

Sentimens des Savans à l'égard de MERCURE.

NOUS avons déjà vû que l'Abbé BANIER posoit en fait qu'il y avoit eu deux Mercures, l'un Egyptien, l'autre Celte : c'étoit mettre deux difficultés à la place d'une, & ne rien expliquer.

L'Auteur de l'*Histoire du Ciel*, qui avoit entrevu tant de vérités, n'a rien dit de satisfaisant sur ce personnage. Il le réduit à être un simple signe de la Canicule & du moment où par son lever elle annonçoit l'arrivée de l'inondation : il ajoute que si on l'arma d'un bâton qui fut ensuite changé en Caducée, c'est qu'on se servoit de ce signal pour avertir le Peuple de se retirer sur les hauteurs, afin d'éviter la crue des eaux.

Jean NICOLAÏ, dans son Traité sur Mercure,

Et l'Evêque d'Avranches M. HUET, crurent que Moyse avoit été le modéle sur lequel les Payens forgerent ce Dieu.

CUDWORTH, MOSHEIM & BRUCKER, sont convaincus qu'il exista réelle-

ment : ce dernier va même jusqu'à dire, que le nier, ce seroit renverser toute certitude historique.

Le P. Montfaucon (8), Vossius dans son Ouvrage sur l'Idolâtrie (9), & Schuckford dans son Histoire Ancienne (10), n'ont fait que se perdre dans ce cahos & l'embrouiller de plus en plus.

Mais distinguons deux illustres Modernes qui ont discuté cet objet avec plus de soin, & qui firent imprimer dans la même année leurs Recherches à ce sujet, Wachter (11), & Jablonsky (12).

Ce dernier lui a consacré un Chapitre fort long ; & le premier, presque la moitié de son Livre.

Ils ont embrassé un système exactement opposé l'un à l'autre : heureusement, c'est leur faute, & non celle du sujet qu'ils n'ont pas traité avec l'exactitude qu'on admire dans leurs écrits.

Wachter est persuadé que Thot exista réellement, qu'il fut contemporain de Moyse & d'Osiris ; qu'il présenta ses Ouvrages à ce dernier Prince ; que celui-ci est le Tham de Platon ; & que s'il inventa les lettres hiéroglyphiques, Ménès après sa mort, inventa les lettres alphabétiques, les mêmes que celles des Coptes & des Grecs.

Jablonsky au contraire, est persuadé que Thot ne désigne autre chose que l'époque dans laquelle les Sciences furent inventées, & où l'on en grava les premieres esquisses sur des colonnes ; & que s'il y a eu un vrai Thot, c'est Siphoas, le XXXVe Roi de Thébes depuis Ménès, qui perfectionna l'Astronomie, & porta l'année de 360 jours à 365.

Les preuves dont ils s'apuient, ne sont que des raisons de convenance, relatives à leurs systêmes sur l'origine des lettres hiéroglyphiques, qu'ils ont cru n'avoir rien de commun avec les alphabétiques & leur être antérieures ; & ces systêmes eux-mêmes étant dénués de tout principe sûr, & de points fixes & fortement caractérisés, ne peuvent servir ni à se décider pour aucun d'eux, ni à parvenir au vrai.

Laissons donc de côté leurs vues, & essayons de nous tracer une route qui nous conduise à la vérité aussi promptement que surement.

---

(8) Ant. Expl. T. I.
(9) De orig. & progr. Idol. Tom. I. Lib. II. C. XXXII.
(10) Liv. VIII. p. 272 & suiv. Tom II.
(11) Dans son Ouvrage intitulé, Accord de la Nature & de l'Ecriture.
(12) Panthéon Egyptien, Tom. II.

ARTICLE III.

ARTICLE III.

Mercure Inventeur de l'Aſtronomie.

L'On doit regarder chaque Fable comme un Tout, dont les diverſes parties, quelque diſparates qu'elles paroiſſent, ne ſont que des dévelopemens, & forment entr'elles un enſemble parfaitement d'accord, qui offre cette unité, ſans laquelle aucun Ouvrage de l'Eſprit Humain, Tableau, Drame, ou quel autre que ce ſoit, ne ſauroit ſubſiſter. L'on ne peut donc eſpérer de ſaiſir l'eſprit d'une Fable, d'une Allégorie, de même que d'un Drame, qu'autant qu'on en conſidérera l'enſemble, & le raport de chacune de ſes parties; mais avec une précaution pareille, on en voit néceſſairement l'objet, & aucune de ſes beautés ne peut échaper. C'eſt pour avoir négligé ce principe, pour avoir ſupoſé qu'il n'y avoit point d'unité dans les Fables Mythologiques, qu'on n'a pu juſques ici s'en former une juſte idée, & qu'on a manqué totalement l'Objet déſigné par le Héros, ou l'Acteur principal de chaque Fable.

Nous ne nous écarterons jamais de ce principe : c'eſt le fil qui nous dirigera à travers les détours ténébreux de la Fable; & le Lecteur qui apercevra ſans peine l'harmonie qui en réſulte & qui ſera frapé auſſi tôt de la vérité du Tableau, ne pourra refuſer ſon aprobation.

C'eſt d'après ce principe, que nous avons vu que Saturne & ſon Hiſtoire étoit l'invention de l'Agriculture préſentée aux Hommes ſous le voile de l'Allégorie.

Ce ſera d'après ce même principe, que nous allons voir dans Mercure & ſon Hiſtoire, l'invention de l'Astronomie, préſentée également d'une maniere allégorique.

Nous verrons même plus : car non-ſeulement, chacune de ces Allégories offrira unité dans ſon enſemble, mais leur réunion préſentera également la même unité, enſorte que l'une de ces Allégories ne ſera qu'une ſuite & un complément de l'autre.

Ce n'eſt point l'Inventeur des Caractères Alphabétiques ou de l'Ecriture, que l'on a voulu peindre dans Mercure; ni le Patron des Hérauts, ni le Meſſager des Dieux, ni le Conducteur des Ames dans l'autre monde, ni le Dieu des Marchands, ni celui des Voleurs, ni le protecteur des Grands Chemins, ni le flatteur de Jupiter, ni ..... rien en un mot de tout ce qu'on y a vu, en mettant ſans ceſſe l'acceſſoire à la place du principal & en confondant les uſages auxquels on a apliqué ſucceſſivement l'idée de Mercure, avec le but de ceux qui les premiers en firent une Fable. Ce qu'on

désigna par Mercure, ce fut l'inventeur de l'Astronomie & sur-tout du Calendrier ou Almanach à l'usage de l'Agriculteur.

Tout le prouve.

1°. Ses Titres : il est Conseiller & Secrétaire de Saturne & Interprête des Dieux.

2°. Son Symbole ; c'est le Caducée. Ses autres attributs ; ils sont composés de la Tortue ou la Lyre à trois cordes, du Bélier, du Coq & du Chien.

3°. Ses Actions ; il donne un Casque à Isis ; il fait une partie de dez avec la Lune : il contemple les Dragons ; il est Auteur de 36525 Rouleaux, &c.

4°. Son Nom, porté par le premier jour & par le premier mois de l'année Egyptienne ; tandis qu'il est Protecteur chez les Romains du mois de Juin.

5°. Les Caractères dont les Anciens lui attribuent l'invention ; & la Lettre qui lui étoit consacrée.

6°. Les Noms par lesquels on le désigne chez les différens Peuples.

7°. L'aveu uniforme de l'Antiquité entière.

PREMIERE CLASSE DE PREUVES.

TITRES DE MERCURE.

1°. *Secrétaire & Conseiller de Saturne.*

Dès la plus haute Antiquité, il fut désigné par le titre de Secrétaire & de Conseiller de Cronus ou de Saturne chez les Orientaux ; & par celui de Conseiller d'Isis & d'Ami d'Osiris chez les Egyptiens.

Mais quel est le Conseiller du Laboureur ? De qui écoute-t-il les Oracles, en qui a-t-il quelque confiance, si ce n'est dans son Calendrier, ou dans l'Almanach ? C'est lui qu'il consulte sans cesse ; c'est de lui qu'il prend conseil pour toutes ses opérations ; c'est par son Almanach qu'il sait le Tems où il faut préparer ses Terres, labourer, semer, cueillir, travailler ou se reposer, être aux champs ou aux assemblées. Ne soyons donc pas étonnés que le nom d'Almanach soit devenu synonyme de Conseil, & que l'on dise, *portez vos Almanachs à d'autres*, comme on diroit, néant de vos Conseils, nous n'en voulons point.

Des le moment que l'Agriculture fut inventée, l'observation ou la connoissance des Tems devint absolument nécessaire : l'Astronomie naquit donc aussi-tôt que le Labourage : car un Art amène un autre Art, & des qu'une invention a donné l'éveil aux humains, la foule des Chercheurs se jette de

ce côté-là ; c'eſt à qui perfectionnera, inventera, mettra à profit les découvertes déja faites, viendra à leur apui, &c.

Tel eſt le point dont il faut partir pour ſe former une juſte idée de Mercure, & pour diſſiper l'obſcurité, qui juſqu'à préſent envelopoit ſes actions : rien dans ſon Hiſtoire dont on ne rende très facilement raiſon par ce moyen, tandis que ſans lui on eſt ſans ceſſe dérouté.

L'ALMANACH, le Calendrier, le Labourage, l'Aſtronomie, les Fêtes, les Jours, les Mois, &c. tout nous eſt ainſi venu de l'Orient. Ne ſoyons donc pas étonnés que tous les mots qui y entrent,

ALMANACH.	SEMAINES.	SABATH.
CALENDRIER.	SIGNES.	CIEL.
CALENDES.	NEOMENIES.	TERRE.
IDES.	SOLEIL.	ÉTÉ.
MOIS.	LUNE.	HYVER.
JOURS.	ASTRES.	&c.
HEURES.	CONSTELLATIONS.	

ſoient tous venus de l'Orient, tous nés dans la plus haute Antiquité ; tous exiſtans dans les Langues des Nations, chez leſquelles naquirent ces Arts.

2. *Interprête des Dieux.*

N'eſt-ce pas encore par ce moyen que Mercure devient, au pied de la lettre, l'Interprête des Dieux ? Les Dieux ſont les Cieux & leur Armée, le Soleil qui eſt leur Roi, la Lune qui eſt leur Reine, les Planettes qui ſont leurs Gardes ou leurs Miniſtres, les Signes qui préſident aux Mois, les Conſtellations qui leur ſont ſubordonnées. Ils ont un langage qui n'eſt entendu que de leur Obſervateur : & cependant ce qu'ils diſent eſt abſolument néceſſaire à l'Homme Agriculteur ; il lui faut donc un Interprête, qui placé entre les Dieux & lui, explique leur volonté & le mette à même de profiter de leurs avis. Cet Interprête, c'eſt Mercure ou l'Aſtronome. Interprête admirable qui lit dans les Cieux la deſtinée des Humains, & qui régle & fixe leurs opérations & leurs mouvemens ſur ceux des Globes Céleſtes, immuables dans leur courſe toujours fixe & réglée.

SECONDE CLASSE DE PREUVES.

Symbole & Attributs de Mercure.

MAIS quel eſt le ſymbole de ce Héraut, avec quel ſceptre ſe préſente-t-il à nous ? Ses attributs ne peuvent être plus ſinguliers. Il s'avance avec précipitation : des aîles ſont à ſes pieds & à ſon chapeau : il tient en main un bâton, autour duquel s'entortillent deux ſerpens, qui y forment un nœud ſur le milieu de ſa longueur : un Chien, un Bélier & un Coq l'accompagnent : il porte une Lyre à trois cordes.

Ces ſymboles & ces attributs, inexplicables lorſqu'on n'en aperçevoit pas l'enſemble, deviennent de la plus grande vérité dès qu'on ſçait que Mercure eſt l'inventeur de l'Aſtronomie ; qu'il eſt l'Aſtronomie perſonifiée.

§. 1.

Le Caducée.

Des deux Dragons qui compoſoient le Caducée, l'un étoit mâle & l'autre femelle, diſent les Anciens ; & le point où ils ſe réuniſſoient s'apelloit nœud d'HERCULE.

Voici de quelle maniere s'exprime à ce ſujet MACROBE (1). » *In Mercurio* » *Solem coli etiam ex* Caduceo claret, quod Ægyptii in ſpecie Draconum » *maris* & *fœminæ* conjunctorum figuraverunt, Mercurio conſecrandum. Hi » Dracones parte media voluminis ſui invicem nodo quem vocant *Herculis*, » obligantur : primæque partes eorum reflexæ in circulum, preſſis oſculis, » ambitum circuli jungunt ; & poſt nodum caudæ revocantur ad capulum » Caducei : ornanturque alis ex eadem capuli parte naſcentibus. *C'eſt-à-dire* : » Le Caducée démontre que Mercure eſt le Soleil. Les Egyptiens le conſa» crerent à la premiere de ces Divinités, ſous la forme de deux Dragons » réunis *mâle* & *femelle* : le point auquel ils ſont unis s'apelle *nœud d'Hercule* : » leur avant-corps forme un Cercle, qui ſe termine par l'union de leurs têtes ; » leurs queues ſe réuniſſent également en cercle ſur le manche du Cadu» cée, tandis que des Aîles naiſſent de ce manche ».

Ces circonſtances, néceſſaires pour déterminer le but & l'origine d'un ornement auſſi ſingulier, ne furent point l'effet du hazard ou de quelque mauvaiſe peinture, comme on l'imagina ſi mal à propos : il vaudroit mieux dire ſimplement qu'on ne ſçait pas quelle en avoit été l'origine.

Ce n'eſt point par hazard que ce ſymbole fut inventé : moins encore par hazard qu'il devint le ſymbole de Mercure ; tout comme ce ne fut pas par hazard que Saturne fut armé de la Faulx, Hercule de la Maſſue, Aſtarté

(1) SATURN. Lib. I. C. XIX.

du Croissant, &c. Tous ces symboles furent toujours représentatifs du Personnage auquel on les attribuoit : ils en furent toujours une description ou une définition courte & vive.

Il en est donc de même de Mercure, & l'on n'aura trouvé l'explication de ce qui regarde celui ci, que lorsqu'on en verra naître celle de tous ses symboles & de ses attributs.

En faisant de Mercure l'Inventeur de l'Astronomie, le Caducée devient son symbole distinctif & naturel ; & il est de la plus grande vérité.

Personne n'ignore que les Serpens étoient chez les Anciens les symboles du Tems, de l'Année & des Moissons. Le Caducée composé de deux Serpens, étoit donc relatif au Tems, à sa régle, ou à l'Astronomie.

De ces deux Serpens, l'un est Mâle & l'autre Femelle.

L'on a donc voulu peindre ici deux objets différens, relatifs à l'Année, dont l'un étoit Mâle, l'autre Femelle ; qui, tantôt étoient réunis en un point, & tantôt séparés, & dont la route serpentante imitoit la figure des Dragons du Caducée.

Mais quels sont ces deux Objets ? si ce n'est le Soleil & la Lune, qui dans le cours d'une année, parcourent l'Ecliptique sur lequel ils sont tantôt séparés, tantôt unis ; & qui tracé sur une carte, ressemble exactement à la figure de chacun des Dragons du Caducée. C'est d'après cela que l'on fit ce Conte raporté par Athénagore : » Iou étant devenu amoureux de Rhéa, elle » se changea en Couleuvre, afin d'échaper à ses poursuites ; il prit aussi-tôt » lui-même la figure d'un Serpent ; & de-là, les deux Serpens du Caducée, « en mémoire de cet événement «. Cette Fable, trop absurde pour être née sans raison, prouve que les Anciens étoient convaincus que la réunion des deux Serpens du Caducée étoit allégorique & destinée à peindre quelque grand événement.

Armer Mercure du Caducée, c'étoit donc lui mettre en main une Carte Céleste ; c'étoit dire de la maniere la plus énergique, qu'il avoit observé les mouvemens du Soleil & de la Lune, leur passage sur l'Equateur, cercle peint par le bâton du Caducée, le moment où ils y étoient réunis, & le moment où ils en étoient les plus éloignés ; momens qui font la base de l'année, qui la circonscrivent, qui la divisent en parties égales : c'étoit aprendre qu'il avoit réglé tout ce qui a raport à l'année : en un mot, qu'il avoit fait le Calendrier.

Il étoit donc impossible de caractériser Mercure par un symbole plus frapant, plus relatif à l'idée qu'on devoit s'en former, qui ne convînt qu'à lui.

Ce symbole est sur-tout parfaitement d'accord avec le langage des Astronomes. Dans cette langue, Tête & Queue de Dragon, sont les points de l'Ecliptique où se réunissent les mouvemens du Soleil, de la Lune & des Planettes ; & le mot Nœud désigne leur rencontre.

Il est donc vrai ; le Caducée peint l'année, ou le Cours du Soleil & de

la Lune, pour une année. Le bâton du Caducée eſt l'Équateur, ce Cercle qui coupe le Globe en deux portions égales, & ſur lequel le Soleil paſſe deux fois l'année aux Equinoxes.

Le *Dragon mâle* peint l'Ecliptique ou le chemin en zigzag que le Soleil parcourt dans le cours de l'année, *qui forme un zigzag ou une S*, relativement à l'Equateur; & qui eſt peint préciſément de même ſur nos Cartes.

Le *Nœud des deux Dragons*, formé à leur point de rencontre ſur le bâton du Caducée, eſt le moment où le Soleil & la Lune ſe rencontrent ſur l'Equateur, dans le point où il eſt coupé par l'Ecliptique.

Ce nœud s'apelle nœud d'Hercule, dit Macrobe; circonſtance qui vient à l'apui de tout ce que nous avons dit en prouvant toujours mieux le raport de nos trois perſonnages allégoriques, Saturne, Mercure & Hercule.

Ces deux Dragons, dont l'un eſt mâle & l'autre femelle, & qui ſont l'Emblême des deux Principes de toutes choſes, l'*Actif* & le *Paſſif*, deviennent la clé des deux aîles que Mercure mit à la tête de Saturne, & qu'il apella *Intelligence* & *Sentiment*. L'intelligence imprime l'action, & le ſentiment la reçoit; Saturne eſt l'Intelligence, l'Etre actif qui ſême. La Terre eſt l'Etre paſſif qui eſt ſemé & qui reçoit.

Le Caducée lui-même eſt quelquefois repréſenté avec des aîles; rien de plus juſte encore: ce ſont les aîles du tems: à peine paroît-il, qu'il s'eſt déjà envolé: le préſent diſparoît à l'inſtant, & l'avenir arrive avec rapidité, tandis que le moment qui le précédoit eſt déjà bien loin.

Nous verrons bientôt que le nom même du Caducée, ne fut pas choiſi avec moins de juſteſſe.

Décrivez un cercle autour du Caducée, & vous aurez la Sphère, Emblême parlant de l'Aſtronomie; mais ce cercle eſt difficile à tracer, & cette figure eſt trop parlante: on ſuprima donc le cercle, & il reſta le Caducée; vrai hiéroglyphe qui ſembloit inexplicable, & qu'on n'eût jamais pu déchiffrer que par l'enſemble, tout comme une énigme ne ſe dévelope que par ſa maſſe.

Nous aurons occaſion de voir dans la ſuite d'autres caractères ou figures, dont la ſource étoit inconnue uniquement à cauſe de la ſupreſſion du cercle qui les circonſcrivoit, & qu'on ôta, parce qu'il devenoit auſſi embarraſſant qu'inutile.

2°. *Le Coq, le Bélier & le Chien.*

C'eſt comme inventeur de l'Aſtronomie que ces trois animaux ſont à la ſuite de Mercure, & que le dernier eſt devenu un de ſes ſymboles.

Le Coq, horloge vivant qui annonce les heures pendant la nuit, ne pouvoit être mieux choiſi pour accompagner l'Aſtronome. Auſſi eſt-il apellé dans un grand nombre de langues, même en Indien, *Morga*, c'eſt-à-dire (l'*Oiſeau du*) *matin*; ce que ſignifie également ce mot, dans les Langues dérivées de l'ancien Theuton.

Le Bélier, ſigne par lequel s'ouvroit l'année pour tous les Peuples chez qui elle commençoit au mois de Mars, devenoit un ſymbole très-naturel de l'Aſtronomie.

Le Chien, qui, ſous le nom de Canicule, préſide à la moitié du mois d'Août, devenoit encore le vrai ſymbole du Mercure des Egyptiens, leur année commençant au lever de cet Aſtre.

Au milieu de ce mois, expiroit en Egypte l'année ancienne; alors arrivoit la fin, ou Teleuté (1), & ce jour étoit la fête de la Déeſſe Nephté, enlevée du milieu des Hommes Le lendemain étoit celle du Rosh ou du commencement (2) de l'An nouveau; c'étoit la Fête de Mercure & de ſon Chien, ou celle de l'ouverture de l'année par la Canicule, & de l'Almanach par l'Aſtronome.

3°. *LA LYRE.*

Mais pourquoi la Lyre à trois cordes; & qu'a-t-on voulu peindre par cette harmonie de trois Tons, le grave, le moyen & l'aigu qu'il invente & qui répondent à l'Hyver, au Printems & à l'Eté? Rien qui ne ſoit très-ſimple & parfaitement relatif à l'Année.

Cette Harmonie à trois cordes, eſt l'harmonie des mouvemens céleſtes & de l'Année formée des trois ſaiſons Egyptiennes, l'Hyver, le Printems, & l'Eté; car ils n'en comptoient que trois, de quatre mois chacune, nous l'avons déjà vu, & nous aurons occaſion de le prouver ailleurs. Nous verrons en même tems que les trois Modes Grecs apellés *Phrygien*, *Dorien* & *Lydien* dont ce peuple s'eſt attribué l'invention, que perſonne ne lui avoit encore diſputée, ne ſont autre choſe qu'une imitation des trois Tons qui formerent la Lyre de Mercure, & qui dominoient alternativement dans les Hymnes & dans les Poëmes, ſuivant que leurs ſujets étoient relatifs à une ſaiſon ou à une autre, comme nous aurons occaſion de le voir dans la ſuite dans un plus grand détail.

---

(1) Teleuté eſt un mot Grec qui ſignifie *Fin*, *mort*, *expiration*, & Nephté ſignifie la même choſe en Egyptien, de l'aveu de tous les Savans en cette langue, & nommément de Jablonsky. Il déſigne auſſi la *Victoire*, qui eſt la fin de tout combat, de toute guerre.

(2) Rosh eſt le mot Oriental ראש qui ſignifie l'oppoſé de Nephté, *commencement*, *entrée*.

TROISIEME CLASSE DE PREUVES.

ACTIONS DE MERCURE.

1°. *Il donne un Caſque à Iſis.*

Isis ayant perdu ſon Diadême qui lui avoit été arraché par Oſiris, reçoit de Mercure en dédommagement un Caſque qui repréſentoit une Tête de Taureau. Mais une Tête de Taureau eſt également l'emblême de la Dignité Royale dont Astarté étoit revêtue. L'on ſait d'ailleurs qu'Isis ou Io paſſoit pour avoir été métamorphoſée en Vache; Oſiris étoit également peint avec une Tête de Bœuf: emblême qui lui étoit commun avec l'ancien Bacchus des Grecs, celui qu'invoquoient les Femmes de l'Elide.

Tout ceci étoit relatif à l'Année. Aſtarté eſt la même qu'Iſis : Mercure lui donna donc un Caſque à Tête de Bœuf, parce qu'il peignit la Lune dans ſon Calendrier, ſous la forme du Croiſſant, ou d'une Femme qui avoit une Tête de Bœuf dont les Cornes peignoient celles du Croiſſant. Cette Femme à croiſſant fut apellée *Io*, *Paſiphaé*, *Iſis*, &c. & l'on inventa enſuite les Fables fondées ſur cette peinture, & que l'on donna pour autant de Métamorphoſes ſurprenantes.

2. *Il joue aux Dez avec la Lune.*

Nous avons vu plus haut qu'il joua une partie de Dez avec la Lune, & qu'il lui gagna la ſoixante-douziéme partie de ſes jours, ou ſimplement la ſoixante-dixiéme, ſuivant ceux qui ne s'attachent qu'à des nombres ronds. De toutes ces fractions, il forma cinq jours qu'il plaça entre l'année finiſſante & l'année commençante de 360 jours; enſorte que Rhéa pût accoucher dans un tems qui ne faiſoit partie ni d'aucun mois ni de l'année, & éluder ainſi l'imprécation du Soleil contr'elle.

Ce tems fut hors des mois, parce qu'on eut ſoin d'intercaler ces cinq jours entre le dernier jour de l'ancienne année & le nouvel an, ſans les incorporer dans aucun mois.

Ce ſont ces jours, qui ſont apellés *Épactes* ou *Épagoménes*, par les Grecs & dans l'Orient, & que nous avons retrouvés chez les Romains, quoiqu'aucun Savant ne les eût encore remarqués chez ce Peuple: il eſt vrai que les Romains eux-mêmes avoient tellement perdu les traces de leur origine, que les plus ſavans d'entr'eux n'ont jamais pu la découvrir.

Ces cinq jours ſont ce qu'ils apelloient Quinquatres; ils en avoient de deux

deux ſortes, les petits & les grands ; les petits étoient les cinq jours qui précédent le ſolſtice d'Été ; ils finiſſoient l'année, lorſque l'ancienne Année Romaine commençoit en Juin, mois conſacré par cette même raiſon à Mercure.

Lorſqu'ils eurent tranſporté le commencement de l'année à l'Equinoxe du Printems, les cinq jours Epagoménes ou intercalés furent les cinq jours qui précédoient l'Equinoxe ; mais accoutumés d'en célébrer cinq en Juin, ils continuerent de célébrer ceux-ci : enſorte qu'ils eurent une double Quinquatrie, la grande ou la moderne, & la petite ou l'ancienne. C'étoit pour eux le tems de la naiſſance & de la Fête de Minerve ; alors les Eléves faiſoient un préſent à leur Maître, comme on en fait encore la veille du jour de l'An ; & c'eſt ce qu'ils apelloient LE MINERVAL.

Ovide chante les grandes Quinquatries dans ſon IIIe. Livre des Faſtes :

» Una dies media eſt : fiunt cùm Sacra Minervæ,
» Nominaque adjunctis quinque diebus habent :
» Sanguine prima vacat, nec fas concurrere ferro,
» Cauſſa quod eſt illa nata Minerva die. v. 806-812.
» Summa dies è quinque tubas luſtrare canoras
» Admonet & forti ſacrificare Deæ. » v. 849-850.

» Un jour ſe paſſe ; arrivent enſuite les Fêtes de Minerve qui prennent » leur nom de cinq jours réunis. Il n'eſt pas permis de répandre le ſang au » premier, ni de ſe battre à l'épée, parce que la Déeſſe naquit ce jour-là.... » Le cinquiéme jour nous avertit de faire la purification des Trompettes, » & de ſacrifier à la belliqueuſe Déeſſe.

Et il parle des petites Quinquatries dans le VIe,

» Et jam Quinquatrus jubeor narrare minores.
» Nunc ades, ô cœptis, flava Minerva, meis. v. 651.

» Obligé de parler des petites Quinquatries, blonde Minerve, venez » vous-même à mon ſecours.

Il demande enſuite à la Déeſſe pourquoi ce tems-là portoit un pareil nom.

» --- Supereſt mihi diſcere, dixi
» Cur ſit Quintanus illa vocata dies « v. 693.

» Je n'ai plus qu'une queſtion à vous faire, dis-je à la Déeſſe : pourquoi » ce jour fut-il apellé Quinquatre ?

Et la Déeſſe lui répond par un conte qui n'y a aucun raport.

VARRON & FESTUS ne furent pas mieux en état de l'expliquer : CHARLES

DE NAPLES, Commentateur ſi eſtimé des Faſtes d'Ovide, y renonça abſolument ; & leur Traducteur, le bon Abbé de Villeloin, ne put s'en tirer avec plus d'honneur.

Il n'étoit pas moins étonné de ce que le dernier jour des Quinquatres étoit la Fête des Trompettes : mais ceci n'a plus rien de ſurprenant : ces Trompettes annonçoient la fin de l'année & le commencement de l'autre. C'eſt comme nos cloches, la veille des grandes Fêtes. VARRON nous aprend que ce jour-là même, les Trompettes célébroient la Fête de Minerve dans ſon Temple, parce que, comme nous l'aprend ici OVIDE, Minerve paſſoit pour avoir inventé la Trompette.

QUATRIEME CLASSE DE PREUVES.

NOMS DE MERCURE DONNÉS A DES PORTIONS DE L'ANNÉE.

1°. *Chez les Egyptiens.*

Si tous les faits que nous avons parcourus juſques-ici, s'accordent à faire de Mercure l'Inventeur de l'Aſtronomie ou du Calendrier, on peut le dire à plus forte raiſon de celui dont il s'agit dans cet article. Le premier jour de l'année Egyptienne & le mois qu'il commençoit, portoient ſon nom égyptien THOT : Epoque qui tomba ſur la mi-Août, lorſque l'année devint fixe. A ce jour répondoit dans le Calendrier, THOT à tête de Chien, ou un Homme avec un Caducée & un Chien à côté de lui. Il devint Eſculape chez les Grecs : il a fait place dans notre Calendrier à Saint ROCH & à ſon chien, qui guériſſent de la peſte : c'eſt le même Emblême, dépouillé des ſuperſtitions payennes.

Le mois qui précédoit celui de Thot & par lequel ſe terminoit l'année, s'apelloit MISOR ou MESORI. GUMBERLAND a cru que c'étoit parce que MISOR étant le Pere de Mercure ou Thot, on avoit donné le nom du Pere au mois qui précédoit celui qui portoit le nom du Fils : cela peut être : mais ne pourroit-il pas auſſi être arrivé que Thot eût été regardé comme le Fils de Miſor, uniquement parce que le mois Thot ſuccédoit au mois Miſor, & qu'il en étoit ainſi le Fils dans le ſtyle Allégorique ? Mais nous aurons occaſion de revenir à cette queſtion.

Ajoutons ſimplement ici que chez les Romains, Mercure ne fut regardé comme le Fils de Maia que parce qu'il préſidoit au mois qui ſuivoit celui de Maia : c'eſt-à-dire, au mois de Juin.

2°. *Chez les Romains.*

Mais cette même obſervation, que Mercure étoit Protecteur du mois de Juin, de celui où arrivoit le ſolſtice d'Eté, & où commençoit l'ancienne année des Pelaſges, prouve encore qu'il étoit regardé chez tous les Peuples comme l'inventeur de l'Aſtronomie.

CINQUIEME CLASSE DE PREUVES.

Caractères dont les Anciens lui attribuent l'Invention.

Les Caractères dont l'Antiquité attribue l'Invention à Mercure, fourniſſent une nouvelle preuve qu'il fut toujours regardé comme l'inventeur de l'Aſtronomie.

C'eſt un principe reçu de tout le Monde, que Mercure ou Thot inventa des Caractères; & que ces Caractères étoient Sacrés. Mais en quoi conſiſtoient-ils? C'eſt ici où l'on a échoué totalement. On a cru qu'il s'agiſſoit des Caractères Hiéroglyphiques, antérieurs aux Alphabétiques, avec leſquels on les a mis par-là même en opoſition: mais ceci ne diſoit rien, ou étoit une erreur.

Cette diſtinction de Caractères Hiéroglyphiques & de Caractères Alphabétiques, a été une ſource intariſſable de préjugés & d'obſcurité. Dans nos Principes ſur l'Origine des Langues & de l'Ecriture, nous tâcherons de fixer d'une maniere ſatisfaiſante & ſure, les idées qu'on doit s'en former; mais nous dirons en attendant, que les Caractères Alphabétiques ſont eux-mêmes Hiéroglyphiques & très Hiéroglyphiques: qu'ils remontent à la plus haute Antiquité: qu'ils ſont par-là même très-antérieurs au tems où l'on a cru qu'ils étoient nés, & dans lequel on abandonna les Hiéroglyphes Egyptiens: que ceux-ci exiſtoient en même tems que les Alphabétiques, parce que leur uſage étoit différent; & que ceux qu'inventa Mercure, furent relatifs à l'Aſtronomie, ceux qui furent indiſpenſables pour ſon Almanach, & qui ſubſiſtent encore dans les nôtres: les preuves n'en ſeront pas difficiles à adminiſtrer.

Sanchoniaton nous a dit, que Mercure imitant le Ciel, avoit fait les portraits des Dieux & avoit inventé les Caractères Sacrés.

Mais imiter le Ciel, & peindre les Dieux, n'eſt autre choſe que tracer les figures des Conſtellations, des Signes, & des Planettes: ce qui conſtitue exactement l'Aſtronomie, ou la Connoiſſance des Tems; & ces Figures furent autant de Caractères Sacrés, parce qu'elles furent gravées ſur

les Colonnes des Temples, & qu'elles dirigeoient les Peuples pour toutes les Cérémonies Sacrées, comme encore de nos jours.

Cette explication de ce qu'il faut entendre par la peinture des Dieux attribuée à Mercure l'Aſtronome, eſt d'autant plus juſte, que perſonne n'ignore que l'unique Idolâtrie, fut le Sabéiſme, c'eſt-à-dire l'adoration des Aſtres : c'eſt de-là même que les Grecs tiroient leur définition du mot *Dieu*, ou THEOS ». Les Aſtres, diſoient-ils, furent apellés THEOI, parce qu'ils ſe » meuvent & qu'ils courent ſans ceſſe ». Ceci eſt encore une Etymologie à la Grecque ; mais ſi elle ne vaut rien comme Étymologie, elle prouve du moins que les Aſtres étoient les Dieux du Paganiſme, & que c'eſt eux que Mercure peignit en imitant les Dieux.

Les Aſtres furent nommés avec raiſon THEOI, parce que le mot ſignifie dans ſon ſens propre & primitif, *un Etre lumineux & parfait.* Ce nom & ces attributs leur étant communs avec la Divinité Suprême, ils furent cauſe qu'inſenſiblement on les confondit en quelque façon avec la Divinité, & qu'on les crut animés par des Dieux inférieurs.

Si les Grecs crurent enſuite que ce nom venoit de THE-*ein*, courir, c'eſt qu'ils oublierent le ſens propre de ce mot pour conſerver le figuré. Parce que ces Dieux-Aſtres couroient, leur nom ſignifia également coureur : de-là cette fauſſe Etymologie, par laquelle le ſens primitif du mot *Dieu* prenoit la place d'un ſens ſubordonné.

2. *Caractère propre à Mercure ou à Thot.*

Ce que nous venons de dire ſe confirme en plein par le Caractère dont parlent les Anciens, comme étant la Lettre Symbolique de Thot ou Mercure. Remettons-en le Texte ſous les yeux du Lecteur.

PLUTARQUE nous aprend » que les Egyptiens mirent l'Ibis à la tête des » Caractères, parce qu'ils étoient de l'invention de Mercure ; & que ce » Caractère avoit la figure d'un Triangle ; figure que forme cet Oiſeau quand » il cache ſa tête ſous ſa poitrine.

Ce qui fit croire à KIRCHER (1) que cette Lettre étoit l'A : mais JABLONSKI ayant obſervé que, ſelon Martien CAPELLA, l'Ibis porte le nom d'un mois Egyptien, il en inféra (2) que la Lettre déſignée par l'Ibis, Oiſeau de Mercure, étoit le THETA des Grecs qui commence le nom de Thot, premier mois Egyptien, & par-là même à la tête des Caractères Sacrés.

Ce qui confirme cette idée, c'eſt que Plutarque dit expreſſément que la Lettre de Mercure n'étoit pas du nombre des voyelles.

Ajoutons que Philon nous aprend pourquoi le Théta devint la Lettre

(1) Œdip. Egypt. T. I.
(2) Panth. Egypt. Tom. II. Liv. V. p. 162, &c.

de Mercure, & de quel objet il fut l'Hiéroglyphe ou la Peinture chez les Egyptiens ». Les Egyptiens, dit-il, comme nous l'avons vu plus haut, » voulant peindre l'Univers, tracent un Cercle de couleur bleue, environné de flammes qui s'échapent de toutes parts ; & dans le centre duquel » on voit (comme pour lui servir de diamétre) un Serpent étendu à tête » d'Epervier : figure, ajoute-t-il, parfaitement semblable au Théta des » Grecs..... & ce Serpent est le Symbole du Bon-Génie », Ame de l'Univers.

Il est vrai qu'ici le Théta est représenté comme arrondi, tandis que Plutarque le peint triangulaire : il n'y a cependant point de contradiction entr'eux : le Théta Grec a eu toutes sortes de formes ; il a été quarré, rond, triangulaire : le Théta des Hébreux, & sur-tout celui des Médailles, étoit triangulaire & rentrant en lui-même, parfaitement comme l'Ibis de Plutarque ; les Egyptiens en auront eu aparemment deux aussi, l'un rond, l'autre triangulaire, & tous deux également la Lettre de Thot.

Le premier mois de l'année ou le mois de Thot, est désigné sur la Table d'Isis par l'Ibis (figure X) ; & il est suivi d'Isis assise sur son Trône, (figure Z) & qui indique la Canicule, ouverture de l'année Egyptienne, au premier jour de Thot.

C'est parce que l'Ibis est consacré à Mercure, que les Anciens disoient que dans le Combat contre les Géans, où les Dieux effrayés se métamorphoserent chacun en un animal différent, Mercure avoit pris la forme de l'Ibis.

S'ils prirent l'Ibis pour le Symbole de Mercure, c'est sans doute parce qu'il leur étoit de la plus grande utilité, en détruisant les insectes que les Eaux du Nil laissent après leur retraite.

La Lettre de Mercure étoit donc relative à l'Astronomie : preuve que Mercure & tout ce qui le regarde, a raport à cet objet.

Il seroit illusoire d'objecter que les Caractères inventés par Mercure s'apellent GRAMMATA en Grec, comme si ce mot ne se prenoit que dans le sens de *Lettres* : mais il signifie aussi *Caractères* en général : ce qui offre un sens bien plus étendu que celui de Lettres. Toute Lettre est un Caractère sans doute ; mais tout Caractère n'est pas Lettre.

CLÉMENT *d'Alexandrie* (3) parle de quatre Statues d'Or que l'on portoit dans les Processions d'Isis, & qui représentoient deux Chiens, un Epervier & un Ibis ; il leur donne le nom de GRAMMATA : or ce n'étoient pas des Lettres.

(3) Strom. Liv. V.

3. *Caractères Aſtronomiques inventés par Thot.*

Si le Caractère conſacré à Thot ou Mercure, indiquoit en même tems le premier mois de l'année qui étoit ſous ſa protection, on doit lui attribuer également les Caractères des autres mois & ceux des Planettes.

Les ſignes Aſtronomiques des Planettes remontent à la plus haute antiquité, & ils ſont, comme nous le prouverons ailleurs, l'abrégé ou l'eſquiſſe des figures ſous leſquelles on repréſentoit les Planettes, ou leurs Dieux Protecteurs.

Les douze mois furent auſſi ſous la protection de douze Divinités qu'on apella les GRANDS DIEUX : il y en eut ſix femelles ou ſix Lunes ; & ſix mâles ou ſix Soleils. Chacune de ces Lunes, chacun de ces Soleils avoit une forme différente, ſelon les Travaux relatifs à ces mois : d'où réſultoient douze Tableaux différens ou douze Grands Dieux.

Tels furent les Caractères inventés par ce Perſonnage ; & qui s'accordent tous avec l'idée générale qu'en donnent ſes divers attributs.

4. *Thot ou Mercure contemple les Dragons.*

Les Inſtructions que Mercure donne ſur ces Dragons qui ſe meuvent avec viteſſe, qui rajeuniſſent ſans ceſſe, qui voyent une longue ſuite de révolutions, & le ſoin qu'il prend de graver ces Inſtructions ſur les colonnes ſacrées, annoncent très-certainement des choſes intéreſſantes, cachées ſous des expreſſions & des figures Allégoriques. Eſt-il difficile de les découvrir ? Les Serpens ſont les années : celles-ci rajeuniſſent continuellement ; & répétées un certain nombre de fois, elles forment des CYCLES dont la durée faiſoit partie du Calendrier de Mercure. Ce ſont ces Êtres immortels, qui ſe réſolvoient en eux-mêmes : car *ils ne finiſſent que pour recommencer*, dit l'Auteur des ETHOTHIA, dans le fragment que nous avons raporté plus haut.

Ce nom d'ETHOTHIA convenoit d'ailleurs très-bien à ce ſujet : il eſt certainement compoſé de deux mots, ED le Tems, & THOT nom Oriental de Mercure : & nous verrons plus bas, quand nous ſerons aux noms de Mercure, le ſens qu'offroit la réunion de ces deux mots.

5. *Il compoſe 36525 Rouleaux.*

On lui attribue 36525 Ouvrages. Cette aſſertion eſt très-certainement fabuleuſe : mais ſur quoi tombe l'erreur ? Seroit-ce ſur les nombres, ou ſur la valeur que l'on attribue à ces nombres ? C'eſt ce qu'il ſeroit difficile de décider, ſi l'on ne trouvoit dans l'Antiquité les lumieres néceſſaires pour

ſortir de cet embarras Nous venons de voir que Mercure avoit inventé des Cycles Aſtronomiques. Or ce nombre de 36525. eſt un Cycle, formé de pluſieurs autres, & le plus grand de ceux qu'inventa Mercure. Voici comment il étoit parvenu à celui-ci.

Il avoit d'abord formé un Cycle de 4. ans, celui qui ſervit aux Grecs pour les Olympiades & qui finit par l'intercalation d'un 366e. jour. Ce nombre multiplié par 365. ans, égal au nombre des jours d'une année, forme le Cycle de 1460. ans, ſi célébre chez les Egyptiens.

A ces 1460 ans, on ajoutoit une année compoſée d'un jour intercalé de 4. en 4. ans; & qui dans 365. révolutions pareilles de 4. ans, forment un an; en tout 1461. ans, pour ce grand Cycle.

Multipliant enſuite 1461. par 25 années, qui forment le quart d'un ſiècle, on a exactement un Cycle de 36525 ans, au bout deſquels tout recommençoit de nouveau avec l'entrée du Soleil au ſigne du Bélier, & les Aſtres parcouroient comme du paſſé la même révolution.

	365
	4
	1460
	1
	1461
	25
	7305
	29220
	36525

Tandis que ce même Cycle de 1461. ans, étant multiplié par un ſiécle entier, produit le nombre aſtronomique de cent cinquante mille ans Chaldéens, en nombres ronds, qu'on a prétendu ſi mal à propos être un vrai nombre hiſtorique (†).

(†) Mais d'après quels élemens a été calculée la multiplication de 1461 ans par 25 ans? L'Auteur d'une Diſſertation ſur la grande Année Patriarchale de 600 ans, qui a paru dans le Journal des Savans du mois de Janvier 1761, a avancé comme un fait démontré que ces 25 ans étoient un Cycle Luni-Solaire de 9125 jours, inventé par Mercure II. Si cela étoit, le grand Cycle de 36525. ſeroit une combinaiſon de trois Cycles; du Cycle de 4 ans, du Cycle de 1461 ans, & du Cycle de 25 ans.

Ce même Auteur ajoute que PTOLOMÉE combina ce Cycle de 25 ans, avec le Cycle Caniculaire de 1461, en ajoutant 14 ans à celui-ci, pour le rendre diviſible par 25. En effet, 25. eſt 57 fois dans 1475, & il cite SYNCELLE. Mais ce n'eſt pas préciſément ce que dit ce Chronologiſte.

Celui-ci, parlant (1) de la grande révolution de 36525. ans, dit qu'étant diviſée par 25, elle ſe réſout en 1461. ans; que ces calculs ſont contenus dans les Livres de Mercure apellés *Géniques* (2) ἐν τοις Γενικοῖς τȣ Ερμȣ, dans les *Livres* Κυραννικοι *Cyrannides*, mot qui ne ſignifie rien, & qui eſt peut-être une altération de quelque dérivé du mot Κοιρανν∋ *Coirannos*, qui ſignifie Souverain: enſorte que ces Livres auroient roulé ſur la Chronologie des Souverains de l'Egypte: Livres qui malheureuſement ne ſubſiſtent plus (3).

(1) Pag. 52.

(2) Mot qu'on peut rendre par ceux d'*Elémens*, ou d'*Origines*.

(3) Ce paſſage auquel perſonne n'a fait d'attention, eſt très-intéreſſant en ce qu'il prouve qu'il exiſtoit encore dans les premiers ſiécles de l'Egliſe, d'anciens Livres Egyptiens, du nombre de ceux qu'on pouvoit apeller *leurs Livres Claſſiques*.

Ces Cycles étoient apellés PHÉNIX, du mot primitif PHEN qui signifie *lumiere*, *aparition*, & qui forma nombre de dérivés dans les Langues anciennes, & même dans la nôtre. De-là viennent nos mots :

FEN-*être*, ouverture par laquelle la lumiere entre dans nos maisons.

PHÉNO-*mène*, météore lumineux, tout ce qui frape la vue.

FIN, tout ce qui est pur, délié & brillant comme la lumiere.

Comme le tems est représenté avec des ailes, on n'eut pas de peine à faire du PHÉNIX un Oiseau d'une espèce aussi belle que rare, d'un plumage or & cramoisi, unique & sans compagne, & qui après avoir vécu une longue suite d'années, 500 ans selon les uns, dit TACITE (1), & 1460 ans selon d'autres, venoit de l'Arabie en Egypte pour expirer dans la Ville du Soleil sur l'Autel de cette Divinité, & renaissoit de ses cendres.

Ce Phénix, sur lequel on a tant écrit, n'est donc qu'un Être Allégorique, comme tant d'autres ; & tous ses Caractères sont vrais & pris dans la nature même des choses. Il est de couleur d'or & cramoisi, couleur de la lumiere. ; unique de son espéce, car il n'existe jamais qu'un Cycle à la fois ; il renaît de ses cendres, parce qu'un Cycle n'existe que par la cessation de celui qui le précéde : il vient de l'Arabie pour mourir & renaître, parce que ce mot signifie COUCHANT, *Nuit*, *Ténébres*. Il renaît sur l'Autel du Soleil, parce que c'est le Soleil qui le forme ; dans la Ville du Soleil (2), parce que les plus grands Astronomes Egyptiens faisoient leur séjour à Héliopolis, fameuse par l'Ecole la plus célebre des Prêtres d'Egypte.

Les Egyptiens convenoient eux-mêmes que le Phénix n'étoit qu'une Allégorie de leur grand Cycle, comme ORUS-APOLLO nous le dit expressément dans ses Hiéroglyphes Egyptiens (3) ». Les Egyptiens, dit-il, peignent » un Phénix pour désigner le renouvellement qui arrive après une longue » suite de siécles ; parce qu'au moment de sa naissance, commence une » nouvelle révolution ». Il est vrai qu'il paroît supposer l'existence du Phénix : mais il ne faut jamais perdre de vue que les explications d'Orus-Apollo sont presque toujours emblématiques elles-mêmes, comme nous l'avons fait observer dans notre Plan général & raisonné.

Il ajoute, que c'est ce Cycle, qui, selon toutes les aparences, donna à PTOLOMÉE l'idée d'ajouter 14. ans au Cycle de 1461. ans, pour le rendre divisible par 25. & qu'aux 1475. ans qui en résulterent, il ajouta ensuite une année, afin de faire accorder son calcul avec les révolutions Lunaires.

On m'a fait observer à ce sujet que dans l'Astrée, l'espace de 25 ans est apellé un siécle.

(1) Annal. Liv VI.

(2) Héliopolis.

(3) Liv. II. Symbol. LVII.

C'est

C'eſt ce grand Cycle de 36525 ans dont les années changées par quelque mal-adroit en autant d'Ouvrages, formoient une aſſertion monſtrueuſe & qu'on ne pouvoit expliquer. Cette erreur étoit arrivée cependant d'une maniere bien ſimple.

Les Livres étoient apellés chez les Anciens Orientaux ROULEAUX, par la même raiſon qu'on les apella VOLUMES dans l'Occident, c'eſt-à dire parce qu'on les tenoit roulés : d'où vint l'expreſſion ſi commune dans les Livres Hébreux, *rouleau de la Loi*, *rouleau de vie*, &c. en parlant des Livres Sacrés : auſſi les Traducteurs voyant le mot *rouleau* attribué à Mercure qu'on regardoit comme l'Inventeur de l'Ecriture, ne manquerent pas de le prendre dans le ſens de Livre : de-là, le nombre fabuleux de Livres qu'on lui attribue. Les Savans Modernes ne pouvant douter qu'un texte pareil ne fût fautif, & ne pouvant ſe perſuader que l'erreur conſiſtât dans le mot *Livres*, regarderent comme fabuleux le nombre 36525. qui l'accompagnoit, & ils ſe priverent par-là du ſeul guide qui auroit pû les éclairer. Des erreurs de cette nature ſont ſans nombre relativement à l'antiquié. Demandera-t'on ce que ſignifioit ici le mot *rouleau* ? C'étoit un terme à double ſens qu'on employoit exprès pour faire illuſion à ceux qui s'y laiſſeroient prendre, comme cela eſt arrivé à tous les Interprêtes & à tous ceux qui ont cité ce paſſage d'après eux ; & comme cela eſt également arrivé dans une multitude d'autres rencontres, ainſi que nous le verrons dans la ſuite, ſans en excepter même les plus fameux, qui n'ont jamais ſoupçonné qu'on leur eût tendu de pareils piéges.

Les 36525. rouleaux de Thot ſont donc les années, dont ſon grand Cycle étoit compoſé, & qui roulent continuellement à la ſuite les unes des autres.

SIXIEME CLASSE DE PREUVES.

§. 1.

Noms donnés à Mercure.

LES divers noms donnés à ce Perſonnage démontrent également que ſon hiſtoire n'eſt autre choſe qu'une allégorie relative à l'invention de l'Aſtronomie.

1°. *THOT.*

Il s'apelloit THOT en Egyptien, ou TAAUT en Phénicien, HERMÈS en Grec, MERCURE en Latin.

Le premier de ces noms eſt le mot Oriental תו THO, THAU, qui ſignifie

un ſigne, & dont ſe forma le verbe תוה Thoe, tracer des ſignes, déſigner, ſigner. Ezechiel (1) a dit,

ותתוית תו, *Ou-the-thoith Tho.*

» Vous mettrez le Tho (le ſigne) ſur leur front.

Les Grecs aſſociant ce mot à l'adjectif Ma qui ſignifie *grand*, *admirable*, en firent les mots,

ΘΑU-MA, Thau-ma, un Prodige, un ſigne étonnant.
ΘΑU-MA-ζειν, Thau-maz-*ein*, admirer.
ΘΑU-MA-ϛης, Thau-mast-*ês*, admirateur.
ΘΑU-MA-τεργ-*os*, Thau-mat-*urge*, faiſeur de miracles.

Ce mot Thau s'eſt formé de la lettre Thau, écrite par tous les anciens Peuples en forme de croix; & qui ſignifia Perfection & Dix, comme nous le prouverons dans nos Principes ſur l'Origine du Langage & de l'Ecriture.

De-là l'expreſſion uſitée dans les Gaules, pendant les premiers ſiécles de l'Ere Chrétienne, *Crucis Thaumate notare*, ſigner avec le ſigne de la Croix.

Le mot Tho, ſigne, étoit très-certainement Egyptien. Il ſubſiſte encore dans la langue des Coptes deſcendans des anciens Egyptiens, chez qui il a formé divers dérivés qui tiennent étroitement à cette premiere idée.

ΘΟΙ, Thoi, déſigne chez eux une tache ſur le front, un ſigne ſur le viſage.
ΘΟΙ-ΘΟΙ, Thoi-Thoi, des taches de différentes couleurs.
ΘΩΟΥΤ, Thôout eſt encore chez eux le nom du premier mois.
ΘΩΟΥΤϹ, Thôouts, Aſſemblée, Congrégation, parce qu'on s'aſſembloit aux jours marqués, & ſur-tout les premiers jours du mois à la Néoménie.
ΘΩΟΥϮ, Thôouth, s'aſſembler.
ΘΟϢ, Thôs, Borne, Terme, Colonne terminale.

Tous ces mots ſont dans le Dictionnaire Manuſcrit de la Langue Copte, compoſé par le célébre la Croze.

Ce mot exiſte en Hébreu avec une ſignification pareille. תאות *Thauth* eſt employé par Moyſe (2) dans le ſens de Hauteur, de Montagne. » Ces bé-» nédictions, dit-il, dureront à jamais, elles égaleront la hauteur des Col-» lines éternelles ». Les Coptes ont rendu par un pareil mot, par celui de *Thôout*, prononcé *Thau-out*, le mot *Colonne* employé par Moyſe dans l'hiſtoire de la Femme de Loth (3).

Ce nom eſt reſté au Pic de Ténériffe, Montagne élevée & qui a exactement la figure d'une colonne: les habitans de la contrée, reſtes des anciens Atlantes, l'apellent Teithe, le Pic de *Teithe*. De-là encore l'équivoque des Montagnes changées en Colonnes d'Hercule.

(1) Chap. IX. 4.
(2) Gen. XLIX. 26.
(3) Gen. XIX. 26.

JABLONSKY tire le nom de Thot de ce mot THÔOUTH (1) signifiant *Colonne*. Les Principes des Sciences se gravoient en effet sur des Colonnes ; mais tous ces Principes étoient attribués à une même Divinité : elle en fut donc apellée le Dieu des Colonnes, ou THOTH. Tel est le raisonnement de ce Savant, qui a répandu une grande lumiere sur l'ancienne sagesse de l'Egypte : cependant je ne saurois être ici de son avis. Les Colonnes ne furent apellées THOT, que parce qu'elles servoient de signes : postérieures à ce nom, elles n'en furent donc pas le principe.

Tout ceci démontre que nous ne nous sommes pas trompés en avançant que les THOTHIA dont il est parlé un peu plus haut, étoient des ouvrages relatifs à Thot ou au Calendrier : ce nom signifie manifestement *les Signes des Tems* : Eid-Thothi-a.

2°. *HERMES.*

HERMÈS est le nom que les Grecs donnerent à Mercure : il signifie Interprête. Ils en firent le verbe HERMÉNEUEIN, expliquer, interpreter. Jablonsky soupçonne que c'est le même nom qu'ARMAÏS des Egyptiens. Il étoit tenté de le dériver des deux mots ER & MEH, qui signifient *completter*, parce que Mercure en ajoutant cinq jours à l'année, l'avoit rendue complette, de défectueuse qu'elle étoit. Les Etrusques l'écrivirent URMS & quelquefois T-URMS, avec l'article Oriental. Il paroît que TERMINUS, un TERME ou borne, doit venir de là.

3°. *MERCURE.*

Mais que signifie le nom de MERCURE, donné par les Latins au même Dieu ? Est-il Oriental, ou fut-il de la façon des premiers Habitans du Latium ? Suivant qu'il auroit l'une ou l'autre de ces origines, il se décomposeroit de différentes manieres : aussi est-il difficile de l'expliquer, d'autant que c'est très-certainement un mot composé.

Après l'avoir examiné sous toutes sortes de sens, je crois n'être pas fort éloigné de la vérité, si même je ne l'ai pas rencontrée, en y voyant un composé des deux mots MERC & UR, également Celtes & Latins, qui signifient SIGNE & HOMME ; en sorte qu'il présenteroit mot à mot ce sens, l'*Homme aux signes* : nous dirions MARQUEUR ; ce qui est exactement la traduction du nom Egyptien THOT.

Personne ne contestera l'existence des deux primitifs MARC ou MERC ; & UR, WR, EUR, UIR, dont les Latins firent VIR ; tandis que l'on forma sur le premier les mots MERCARI négocier, MERCES négoce, marchandises, le mot oriental מחר MHER qui signifie échange, parce qu'on ne mettoit rien en vente qui ne portât la marque du vendeur : tout comme encore de nos jours toutes les marchandises ont une marque, & tous les balots de marchandises,

(1) Panthéon Egypt. Liv. V. p. 180.

& tous les animaux qu'on vend aux marchés & dans les foires, &c. en un mot tout ce qui eſt conſidéré comme marchandiſes, & qui entre dans le commerce.

De-là vinrent encore les mots *Marché* & *Marque*.

Toute MARQUE eſt un ſigne, & le MARCHÉ eſt le lieu des choſes marquées, deſtinées aux échanges à faire dans la Place qu'on prépara, qu'on marqua, qu'on aſſigna pour cet effet, & où étoit la figure de Mercure.

Le mot MERK qui eſt de toutes les anciennes Langues d'Europe, ſubſiſte encore dans celles du Nord avec les mêmes ſignifications.

MERK y déſigne tout ce qu'il peut ſignifier comme marque & ſigne, un étendard, une marque, des limites, une meſure, des caractères, les lettres, &c.

4°. *ANUBIS.*

C'eſt ici un autre nom de Thot, celui qu'il portoit lorſqu'il étoit repréſenté avec une tête de Chien. L'explication de ce nom a dérouté tous les Mythologues. La plûpart l'ont tiré du mot Hébreu נבח NEBAH, qui ſignifie *abboyer*. JABLONSKY le dérive du Copte ANOUB qui ſignifie OR, parce, dit-il, que ſes Statues étoient d'or; & parce que l'aurore & le crépuſcule ou les deux Portes Céléſtes déſignées par les deux Chiens qu'on portoit dans les proceſſions d'Iſis, ont une couleur d'or.

Mais il exiſte en Hébreu, en Arabe & même en Ethiopien, un mot qui doit être la racine de celui-ci, le mot נוב NUB, dont le ſens propre & primitif exiſtant encore dans l'Arabe, eſt *révolution*, *période*, *ſucceſſion* tout ce qui ſuccéde; enſorte qu'il ſignifia de plus en *Arabe*, un Vicaire: en *Hébreu*, fleurir, germer, les productions d'une année qui ſuccédent toujours à celles d'une autre: en *Hébreu* & en *Ethiopien*, diſcours, élocution, éloquence, parce que les paroles ſuccédent les unes aux autres.

Il fut donc apellé avec raiſon ANUBIS, puiſqu'il régloit les révolutions des années, & qu'il expliquoit éloquemment la volonté des Dieux ou des Aſtres; & il fut peint ſous la figure d'un Chien ou d'un Perſonnage à tête de Chien, dont le nom étoit déja ſi reſſemblant à celui d'Anubis, parce qu'on le regarda comme le Gardien ou le Portier des Cieux, & qu'il faiſoit l'ouverture des tems ou des années. C'eſt par la même raiſon que la Conſtellation par laquelle s'ouvroit l'année Egyptienne, étoit apellée CANICULE, ou le Grand-Chien.

5°. *CYLLENIUS.*

On le ſurnommoit auſſi CYLLENIUS. « Hermès Cyllenius évoquoit les » ames, » dit HOMERE (1). Cette épithète a embarraſſé: c'étoit, diſoit-on,

(1) Liv. V. vers. 621-622.

parce qu'il étoit né ſur le Mont-Cyllene en Arcadie, ou parce qu'il y avoit un Temple, ou parce qu'un ruiſſeau apellé Hermès, couloit au pied de cette Montagne, ou parce qu'il étoit Fils de la Nymphe Cyllene.

Cette épithete n'eſt point Grecque; elle vient des Orientaux qui la donnerent à Mercure, à cauſe de ſa Lyre. Ce mot ſignifie exactement *un Joueur de Lyre*: il eſt compoſé de l'Oriental כלי Celi, Culi, Cylli, &c. qui ſignifie Tortue ou Lyre; & d'où vint le mot Grec Χέλυς Khelis, Lyre.

§. 2.

Il eſt le meurtrier d'Argus, & en eſt apellé ARGIPHONTE.

Ceux qui ont la plus légere teinture de la Fable, ſavent que Junon étant jalouſe d'Io qu'aimoit Iou, la métamorphoſa en vache & la mit ſous la garde d'un perſonnage apellé Argus, qui ayant cent yeux, en tenoit toujours cinquante ouverts. Mais qu'heureuſement pour Io, Mercure, à qui l'on avoit donné la commiſſion de la délivrer, endormit Argus au ſon de ſa douce harmonie, & lui coupa la tête; & qu'en mémoire de cet événement & pour ſe conſoler de la perte de ſon favori, Junon le changea en Paon, oiſeau couvert d'yeux & qui lui étoit conſacré. d'où vint le proverbe, c'eſt un *Argus*.

Mais ce qu'on ne ſait pas, c'eſt quelle fut l'origine de cette Fable; ce que l'on doit entendre par Io, par Argus qui l'épie; en quoi conſiſte ſon meurtre par Mercure.

Cependant avant d'en donner l'explication, ajoutons ici un uſage auquel on n'a rien compris juſqu'à préſent; mais qui eſt ici dans ſa vraie place, & dont l'explication ne ſera pas plus difficile.

Nous voyons dans les Faſtes d'Ovide (1) que chaque année, le jour des Ides de Mai, ou le 15 de ce mois, une Veſtale jettoit d'un pont du Tybre dans la riviere, des figures de jonc, d'ozier, ou de paille, qui repréſentoient, dit-il, moins d'*anciens Perſonnages illuſtres*, comme traduit l'Abbé de Marolles, que des *Perſonnages antiques*, des vieillards décrépits. Ce Poëte n'en dit pas le nombre; mais j'ai lu quelque part qu'elles étoient au nombre de trente.

En jettant les yeux ſur le Calendrier Romain, on voit que ce même jour 15 Mai, étoit célébré comme jour de la naiſſance de Mercure; que c'étoit celui de la Fête des Marchands, & que la Lyre venoit de ſe lever le matin de ce jour-là même.

Tous ces objets ſont liés étroitement à Mercure comme Inventeur de l'Aſtronomie; & ils ſeront une nouvelle preuve du point de vue ſous lequel nous l'enviſageons.

Dans le ſtyle allégorique, TUER, en parlant des conſtellations, c'eſt en ter-

(1) Liv. V. 621, 622.

miner l'aparition : c'eſt la remplacer par une autre. Nous diſons de même qu'une année expire, tandis qu'une autre naît : ces expreſſions ſont de toutes les Langues ; mais elles ſont communes ſur-tout dans la Langue Mythologique. C'étoit une remarque néceſſaire, relativement à une Fable comme celle d'Argus, qui a pour objet l'Aſtronomie.

Io c'eſt la Lune ; Argus rempli d'yeux dont les uns veillent tandis que les autres dorment, eſt le Ciel étoilé dont on n'aperçoit jamais que la moitié. Il a toujours les yeux ouverts ſur Io, métamorphoſée en vache, puiſqu'on la peint ſous la figure d'un Croiſſant ou d'une tête de vache.

Mercure qui ouvre avec ſon Caducée une nouvelle année, met donc fin cette révolution qui épioit Io ou la Lune : il ne fait même que lui enlever la tête, car l'Almanach d'une année reſſemble à celui de l'année précédente, à la tête près, ou au titre qui a diſparu pour faire place à un autre.

Auſſi au jour de la Fête de Mercure, ou du renouvellement, on jette dans la riviere la vieille année ſous la figure d'un vieillard décrépit, & qui n'eſt plus.

C'eſt ainſi qu'à la fin du Carnaval, & lorſque Pâques amene le renouvellement de tout, on jette à l'eau dans pluſieurs Provinces *Carmentran*, ou pour mieux dire *Carême-entrant*, ſous la figure également d'un homme de paille. Ce ſont toujours les mêmes uſages ſous des noms divers.

Telle fut ſurement encore l'origine de ce grand nombre de Figures coloſſales qu'on promene dans la Flandres un jour de l'année, & auxquelles on donne des noms d'anciens Rois.

Macrobe avoit entrevu l'explication que nous donnons ici du meurtre d'Argus ; comme nous, il faiſoit d'Argus, le Ciel (1) ; mais il voyoit la terre dans Io, & le Soleil dans Mercure ; ainſi Argus étoit tué, en ce que tout ſon éclat & toutes ſes étoiles diſparoiſſent au lever du Soleil ; *veluti enecat*, dit-il, *vi luminis ſui, conſpectum earum auferendo mortalibus.*

Ne ſoyons pas ſurpris que des trois Caractères que renfermoit cette énigme, Macrobe en ait manqué deux, & ſur-tout celui de Mercure ; c'eſt qu'il partoit d'un ſyſtême dont le fond étoit vrai, que toutes les Divinités Payennes ſe réduiſoient au Soleil & à la Lune.

N'omettons pas une nouvelle preuve de notre explication : c'eſt que peu de jours après la Fête des Argées, on célébroit à Rome celle de Janus. C'eſt la nouvelle année qui ſuccéde à l'ancienne, & entre ces deux cérémonies s'écoulent cinq jours, en mémoire des cinq épagoménes. Les voilà donc trois fois dans le Calendrier Romain de Jules-Céſar, parce que le commencement de l'année avoit été attaché ſucceſſivement à trois époques différentes, & que les anciennes Fêtes, au lieu de changer de place avec le commence-

1) Saturn. Liv. I. Ch. XIX.

ment de l'année, ne faiſoient que ſe répéter, ſe doubler & ſe tripler, autant de fois que la tête de l'année changeoit.

§. 3.

Raports de Mercure avec Janus.

Afin de nous former une idée juſte de Mercure, ſur-tout de Mercure tel que le peignoient les Egyptiens, avant que les Occidentaux euſſent ajouté de nouvelles idées à celles qu'en avoient les Peuples d'Orient, comparons ce qu'on nous en dit avec le JANUS des Latins. Car le Mercure de ceux-ci ne répond qu'en partie au Mercure Egyptien; il faut le réunir à Janus, ſi l'on veut retrouver à Rome tout ce qui conſtitue le Mercure ou Thot Egyptien.

En effet, c'eſt Janus qui ouvre l'année à Rome comme Thot en Egypte. C'eſt Janus qui eſt contemporain de Saturne, qui le reçoit dans ſes Etats, qui ſeconde ſes deſſeins & ſon invention de l'Agriculture pour le bonheur des Hommes, tout comme le Thot des Egyptiens.

Le double viſage que Mercure donne à Saturne, ſe trouve dans Janus.

C'eſt à lui qu'on offre du miel tout comme à Thot. PLUTARQUE (1) dit qu'on offroit à Thot le vingtiéme jour du mois qui portoit ſon nom, jour de ſa Fête, du Miel & des Figues, en récitant cette formule γλυκυ ἡ Αληθεια, gluku hê alêtheia, *douce eſt la vérité.*

Tels étoient les objets offerts en ſacrifice à Janus au mois de Janvier.

» Quid vult palma ſibi, rugoſaque carica, dixi,
» Et data ſub niveo candida mella cado?

» Que ſignifient, demande Ovide à Janus (2), ces dattes & ces Figues » ridées? pourquoi ce miel blanc renfermé dans un baril de la même cou» leur, » *qu'on vous offre le jour de votre Fête?*

C'eſt JANUS qui préſide au commerce, & dont la Statue eſt placée à la bourſe publique.

C'eſt encore lui qui tient en main un Serpent qui mord ſa queue, & qui de ſes doigts montroit le nombre 365, pour aprendre aux hommes qu'il régla le cours des années.

Janus eſt donc une répétition de Mercure; les ſeules différences qui régnent entr'eux, viennent de ce que l'un préſide au Solſtice d'Eté & l'autre au Solſtice d'Hyver: il falloit bien que la même Figure relative à ces deux Saiſons, eût des noms & des caractères différens pour chacun de ces rôles.

Si la Figure qui déſigne le Solſtice d'Hyver ou le renouvellement de l'année Romaine, s'apelle *Janus*, c'eſt, dit-on, parce qu'il eſt le portier des Cieux & qu'ainſi il prend ſon nom de JANUA, qui ſignifie porte: fort bien; mais d'où

(1) Dans ſon Traité d'Iſis & Oſiris.
(2) Faſt. Lib. I. v. 185. 186.

vient le mot JANUA lui-même ? & pourquoi forma-t-on le nom de Janus plutôt de *Janua* que de *Porta*, qui ſignifie la même choſe? Il faut donc chercher une autre cauſe de ces Noms.

Les portes ſont des jours, mais IAN ſignifioit primitivement jour : il déſigna donc au figuré & par métonymie, une porte. De-là, IANUS, mot à mot le Dieu du jour, & puis le Dieu des portes, & la porte de l'année, parce qu'il préſidoit ſur-tout au premier jour.

Et de-là JANA ou DIANA la Lune, par la même raiſon, puiſqu'elle eſt le Flambeau de la nuit.

Auſſi Janus préſidoit à chaque premier jour du mois; & c'eſt par cette raiſon qu'il avoit douze Autels à Rome, ſur leſquels on ſacrifioit ſucceſſivement chaque premier du mois.

S'il préſidoit à la bourſe, & ſi Mercure en porte également une, s'ils ſont tous les deux protecteurs de la monnoie, du commerce ou des échanges, & des Marchands, des Trafiquans, Vendeurs, Acheteurs, Changeurs, &c. c'eſt que la monnoie, de quelqu'eſpèce qu'elle fût, d'or, d'argent ou de cuivre, étoit ſous la protection du Soleil ou de Janus; ſoit parce qu'il étoit regardé comme le Dieu de l'Or, le plus précieux des métaux; ſoit parce que la monnoie éclairoit les achats & les ventes, & les rendoit aiſés & ſûrs, comme le Soleil éclaire les opérations des hommes.

SEPTIEME ET DERNIERE CLASSE DE PREUVES.

L'Antiquité nous l'offre comme un Aſtronome.

ON aura ſans doute regardé comme un paradoxe, le point de vue ſous lequel nous avons offert juſques-ici à nos Lecteurs cette portion de la Mythologie; il n'eſt peut-être perſonne qui ne craignît encore de ſe faire illuſion s'il ſe rendoit à nos preuves, comme étant trop opoſées aux idées qu'on s'eſt toujours formées de Mercure.

Il faut en effet convenir, qu'aucun de nos Modernes ne s'étoit jamais aviſé de conſidérer Mercure comme l'Inventeur de l'Aſtronomie; & qu'au lieu d'aprofondir le ſens caché ſous les emblêmes qu'offre ſon Hiſtoire, on n'en prenoit que quelques traits particuliers les plus aiſés à ſaiſir, au moyen deſquels Mercure étoit fort au-deſſous des titres qu'on lui donnoit; & paroiſſoit plus digne de mépris que d'eſtime.

Ainſi, lors même que nos idées ſur ſon ſujet, ne ſeroient pas auſſi démontrées qu'elles le ſont, on devroit les adopter par le bel enſemble qu'elles offrent, par l'intérêt qu'elles répandent ſur ce Perſonnage, par la lumiere

lumiere qu'elles jettent ſur toutes les énigmes dont ſon Hiſtoire eſt remplie, par le dégré de connoiſſances & d'induſtrie qu'elles ſupoſent chez les premieres générations agricoles, & par la maniere dont elles nous préſentent le dévelopement d'une ſcience de premier beſoin, & auſſi intéreſſante que l'Aſtronomie.

Mais quel prix n'acquerront pas ces conſidérations, lorſqu'en jettant les yeux ſur ce que les Anciens diſent de Mercure, on remarquera qu'ils s'accordent tous à lui attribuer l'invention de l'Aſtronomie; & qu'il a fallu que la préocupation des Modernes fût auſſi grande qu'elle étoit pour ne pas s'en apercevoir?

» Il donna », dit Diodore dans le paſſage que nous avons raporté au commencement de cette allégorie; » il donna aux hommes les premiers prin-» cipes de l'Aſtronomie.

Les Anciens ne ſe ſont donc pas contentés de nous le dire d'une maniere énigmatique : ils nous ont encore donné la clé de leurs enigmes relatives à Mercure.

Tout comme ils avoient dit que Saturne avoit inventé l'Agriculture, ils diſent également que ſon Conſeiller a inventé l'Aſtronomie.

Ils ont donc bien vu l'Hiſtoire de Mercure, puiſqu'ils l'ont raportée à l'Aſtronomie; & celle-ci en eſt réellement la clé, puiſque les faits abſurdes & inconcevables, que renfermoit cette Hiſtoire, deviennent ſi lumineux & ſi intéreſſans dès qu'on part de ce Principe.

Ce qui faiſoit illuſion, c'eſt que l'on enviſageoit Mercure relativement à une invention attrayante & qui abſorboit l'imagination des Critiques; l'invention de l'écriture, qu'on lui attribuoit, & qu'on regardoit comme la principale de ſes découvertes, comme celle qui le diſtinguoit le plus.

L'on devoit ſentir cependant que le but de l'Antiquité n'avoit pas été de nous offrir dans Mercure l'inventeur de l'écriture, plutôt que celui des Caractères *Aſtronomiques* & de l'Aſtronomie; puiſqu'avec cette Méthode, ſon Hiſtoire entiere étoit un vrai cahos; & que cette Antiquité gardoit le plus profond ſilence ſur ces prétendus Caractères *Scripturaires* qu'on ſupoſe qu'elle lui attribuoit : car ſi l'on demandoit à ces Critiques, quelle étoit la nature de ces Caractères, s'ils étoient Alphabétiques, ou Hiéroglyphiques, & quels raports ils avoient avec l'Hiſtoire entiere de Mercure, ils ſeroient réduits à garder le ſilence; & toutes les beautés que l'Hiſtoire de Mercure nous a offertes juſqu'ici, ſeroient totalement perdues.

ARTICLE IV.

Divers raports ſous leſquels Mercure fut conſidéré dans la ſuite.

§. I.

THOT ou Mercure, Inventeur de l'Aſtronomie, ne fut pas réduit chez les Anciens à ce ſeul genre d'occupation; il devint ſucceſſivement le Dieu des BORNES, celui des MARCHANDS & des VOYAGEURS, le Conducteur des AMES après leur mort, le Patron des HÉRAUTS, JOUR, PLANETTE, MÉTAL, &c. Peu de Divinités anciennes ont eu un diſtrict plus étendu & plus varié: mais comment penſa-t-on à le regarder comme le centre d'un ſi grand nombre d'Objets? C'eſt à en rendre compte que nous deſtinons cet Article: on y démontrera que ce fut par un ſimple dévelopement des premieres idées que l'on s'en forma; & par l'application ſucceſſive de ſon nom, aux objets qui y avoient quelque raport.

I. *DIEU DES BORNES.*

THOT étoit un mot primitif parfaitement ſynonyme de notre mot SIGNE: nous l'avons vu, de même qu'en Celte *Mercure* eſt compoſé du mot *Marque* qui emporte également avec lui toute idée de ſigne.

Mais les Bornes ſont des ſignes qui diſtinguent les Terres les unes des autres & qui repréſentent les droits qu'ont ſur elles ceux auxquels elles apartiennent. Toute borne fut donc un Thot, un Mercure; & elles furent tout naturellement ſous la protection de ce Dieu, lorſque le tems arriva où tout dut être conſacré à une Divinité particuliere.

De-là, les noms de *Marque*, *Marca*, *Comarca*, *Marche*, donnés aux Frontieres ou aux Diviſions de Pays, dans nos Langues modernes d'Europe; & d'où ſont venus nos mots *Marquiſats & Marquis*.

Il arriva même que ces Bornes furent ſculptées ſous la figure de Mercure: elles étoient alors doublement des *Hermès*, ou Mercure. Souvent, elles furent ſurmontées d'une Tête de Minerve, compagne fidelle de Thot dans ſes Travaux; alors on les apelloit HERM-ATHÉNES, des noms qu'avoient en Grec Mercure & Minerve.

De ce même mot ERMÈS déſignant les bornes, joint à l'article T, vint le mot latin T-ERM-*inus*, une borne; de la même maniere que le mot TERRE, n'eſt autre choſe que ce même article T & le primitif ER: & de Terminus, vint notre mot un TERME.

2. *DIEU DU COMMERCE.*

Mercure dut devenir par toutes ſortes de raiſons, le Dieu du Commerce & des Marchands.

1°. Parce qu'en réglant l'Année, & en conſtruiſant le Calendrier, il avoit fixé les jours qui ſeroient conſacrés plus particulierement aux échanges, aux Marchés, & aux Foires.

2°. Parce que ſon nom, chez tous ces Peuples, étoit celui des *ſignes* qui facilitent les échanges; qu'il devint le nom même des échanges & des choſes miſes à part pour être échangées: de-là tous nos mots *Marque*, *Marché*, *Marchandiſes*, *Marchand*, *Commerce*, *Commercer*: & les mots MARC & poids de MARC, donnés aux ſignes comparatifs du poids des objets mis dans le Commerce.

3°. Parce que les grands échanges de Nation à Nation ſe faiſoient dans les places frontieres, & près des bornes des deux Peuples, ſous l'œil & ſous la ſauve-garde de la Divinité protectrice des Bornes.

3. *Dieu des Voyageurs & des Chemins.*

Dès que Mercure étoit devenu le Dieu des Bornes, & celui des Commerçans, il ſe trouvoit tout naturellement le Dieu des Chemins & des Voyageurs: les chemins ne s'ouvrent que pour faciliter le Commerce; c'eſt par eux que les Peuplades & les Nations communiquent les unes avec les autres; & dès qu'il y eut deux Peuplades l'une à côté de l'autre, elles durent être unies par un chemin, au moyen duquel elles ne reſtoient pas iſolées, & pouvoient vaquer entr'elles à des échanges qui alloient doubler en quelque ſorte leurs travaux, leurs jouiſſances & leurs biens, par la communication mutuelle de ce que chacune avoit de propre: principe pris dans la nature, & qui étant pouſſé de proche en proche, tend à faire de la Terre entiere une ſeule ſociété, diviſée par les productions & réunie par leurs échanges.

Les Anciens étoient tellement convaincus de la néceſſité des chemins pour la proſpérité des ſociétés, qu'ils repréſentoient comme une action vertueuſe & agréable aux Dieux, de travailler à leur entretien; de-là l'uſage d'en amaſſer toutes les pierres & de les porter à des monceaux élevés d'eſpace en eſpace, & conſacrés également à Mercure: uſage dont on ignoroit la raiſon, & qu'on croyoit n'avoir été établi que pour honorer Mercure.

SALOMON dans ſes Proverbes (1) fait alluſion à cet uſage, en diſant

(1) Chap. XXVI, verſ. 8.

» que celui qui honore un insensé, est comme celui qui jette une pierre » sur un de ces monceaux *élevés dans les* grands chemins ». VINCENT de Beauvais (2) attribue un pareil usage aux Arabes de son tems & à quelques Nations Indiennes.

4°. *Conducteur des Ames après la mort.*

Mercure est représenté déja par Homère, comme le Conducteur des Ames dans les Enfers, & comme celui qui ayant pu les y conduire, étoit également en état de les en ramener. Ce privilége de Mercure, qui ne paroît avoir aucun raport à ses autres fonctions, a fort intrigué les Mythologistes : on peut voir dans leurs Ouvrages les raisons qu'ils en alléguent, trop peu satisfaisantes pour être seulement transcrites. Rien cependant n'étoit plus simple.

Dès que les chemins & les voyages avoient été mis sous la protection de Mercure, ne devenoit-il pas le Protecteur-né du grand voyage ?

Ajoutons qu'il étoit encore très-naturel de mettre les grands chemins & les voyages de toute espéce, sous la Protection de la Divinité qui avoit tracé en quelque sorte, par le Calendrier, le chemin du Soleil, & qui, par les Tropiques, avoit fixé les points du départ & du retour, de la mort & de la vie.

C'est par une suite de cette idée que l'on considéra les deux Tropiques, comme les portes de la vie & de la mort, & le chemin des Ames : elles étoient donc sous la garde de Mercure & de son Caducée, puisque ce Symbole n'étoit autre chose que la peinture du chemin même que le Soleil parcourt d'un Tropique à l'autre.

5°. *PATRON DES HÉRAUTS.*

Enfin, pourquoi les Hérauts sont-ils armés du Caducée ? Ce Symbole, qui leur est commun avec Mercure, a d'autant plus embarrassé les Critiques, qu'ils ignoroient l'origine du Caducée : on s'imagina donc que Mercure n'étoit armé du Caducée, que parce qu'il étoit considéré comme le Héraut des Dieux, comme leur Interprète. C'étoit éluder la question, & non la résoudre ; car on étoit en droit de leur demander pourquoi les Hérauts portoient le Caducée, & ce qu'il signifioit dans leurs mains ; à quoi, nulle réponse satisfaisante.

Ce n'est pas Mercure qui doit son Caducée aux Hérauts ; ce sont ceux-ci qui empruntent de Mercure son Symbole, parce que comme lui ils sont les Interprètes des volontés d'un autre : & s'il porte le Caducée, c'est

(2) Miroir Historial, Liv. IV.

qu'il explique par-là, comme nous avons vu, la volonté des Dieux Aſtronomiques.

Dès qu'il étoit conſideré comme un Interprète, comme un Héraut, & qu'en cette qualité il portoit le Caducée, Symbole parlant de la Commiſſion dont il étoit chargé, les Hérauts durent le prendre pour leur Patron & s'aproprier ſon ſymbole, porter ſon ordre; mais dès ce moment il n'eut plus la même valeur; & de-là, l'impoſſibilité où l'on avoit été juſqu'à préſent de remonter à ſa premiere origine.

C'eſt pour marquer que les Hérauts avoient pris pour Patron Mercure, qu'on diſoit que KÊRYX, le Pere de tous les KÊRYCES ou Hérauts, étoit Fils de Mercure & d'une Fille de Cécrops, Roi d'Athènes, ſoit d'AGLAURE, ſelon PAUSANIAS (1); ſoit de PANDROSE, ſelon POLLUX (2) & ſelon le SCHOLIASTE d'Homère (3).

Ils avoient d'autant plus lieu d'emprunter le Caducée pour Symbole, qu'ils étoient chargés de diverſes fonctions relatives au Calendrier: ils annonçoient, par exemple, la *Néomenie* ou la nouvelle Lune, le commencement des mois (4) & les jours qu'il falloit fêter. Ils faiſoient donc par conſéquent encore l'ouverture de l'année.

N'omettons pas l'origine du nom du CADUCÉE: le mot Grec KERYX (un Héraut,) le même que *Kerux*, ſe prononçoit en Dorien KARUX: de-là KARUKEION, nom du Symbole que portoient les Hérauts. Les Latins changeant ici R en D, par un changement très-commun, en formerent le mot CADUCÉE, qui nous eſt reſté.

Et s'il eſt le Symbole de la Paix, c'eſt parce qu'il eſt déja celui de l'Harmonie céleſte qui regne entre les Aſtres; & qu'il eſt deſtiné à faire regner la même Harmonie entre les opérations Champêtres & les mouvemens des Cieux.

§. 2.

Autres Acceptions de Mercure.

Lorſque l'on voulut donner des noms aux jours du mois, & que l'on eut diviſé ceux-ci en quatre portions ou ſemaines relatives aux quartiers de la Lune ou des mois Lunaires, on les mit ſous la protection des ſept Planettes. On eut dès-lors une double ſérie de ſept Jours, & de ſept Planettes portant les mêmes noms. Il en fut de même lorſqu'on voulut donner des noms aux ſept Métaux: ceux ci formerent une troiſieme ſé-

(1) Attiq. Chap. 38.
(2) Onomaſt. Liv. VIII. C. XI. §. 22.
(3) Sur l'Iliade, Liv. I.
(4) ATHENÉE, Liv. XI.

rie, désignée toûjours par les mêmes noms que les deux précédentes : le nom de Mercure en fit partie ; de-là il résulta que Mercure fut

Une des sept Planettes,
Un des sept Jours,
Un des sept Métaux.

Nous allons le considérer sous ces trois acceptions.

1. *Mercure, une des Planettes.*

Les Planettes, au nombre de sept, furent regardées, dès la plus haute antiquité, comme les directrices des Tems : on commença par leur imposer des Noms relatifs aux idées que l'on s'en formoit. Il étoit bien juste que celui qui avoit inventé le Calendrier, donnât son nom à l'une des Planettes : aussi une des deux qui sont placées entre la Lune & le Soleil, porta en Egypte, dans la Gréce, & en Italie, le nom de *Mercure*. On peut même dire qu'elle le porte chez tous les Peuples éclairés de l'Europe & de l'Asie, parce que les noms qu'on a substitués à celui-ci chez les autres Peuples, désignent toujours le même Personnage.

2. *Mercure, un des Jours de la Semaine.*

Les Noms des jours de la semaine furent arrangés avec un tel ordre, que le Soleil présidoit au premier, la Lune au second ; tandis que Mercure donnoit son nom au jour qui étoit exactement au milieu de la semaine. Cet arrangement ne s'étoit certainement pas fait au hazard : on crut que l'inventeur de l'Astronomie devoit occuper une place distinguée entre les jours ; &, comme la premiere étoit prise par le Soleil, & celle du jour du repos par Saturne, on donna à Mercure celle du milieu, ou du cœur ; mots synonymes dans ces tems-là.

Ceci est arrivé tellement de dessein prémédité, qu'afin que Mercure pût occuper cette place, on ne le compte pas dans le rang Astronomique que la Nature lui a assigné. En effet, les noms des jours n'étant pas empruntés des Planettes, suivant l'ordre physique ou naturel des Planettes, mais en prenant celles ci de quatre en quatre, puisque Saturne & le Soleil qui donnent leurs noms au Samedi & au Dimanche qui se suivent, ont deux Planettes entr'eux deux, Jupiter & Mars, & qu'il en est de même du Soleil & de la Lune, &c. il faudroit qu'il y eût également deux Planettes entre Mars & Mercure, dès qu'ils donnent leur nom aux deux jours qui suivent ceux-là ; ce qui n'est pas, puisqu'il n'y a entre ces deux Planettes que le Soleil. Aussi les Egyptiens & les Perses (& surement les anciens Peuples Agricoles)

ne nomment Mercure dans l'ordre des Planettes qu'après Vénus, de cette maniere,

Saturne,	Vénus,
Jupiter,	Mercure,
Mars,	La Lune.
Le Soleil,	

à moins qu'on ne supoſât que ces deux Planettes changerent réellement de nom dans la ſuite; & que celle que nous apellons aujourd'hui Vénus, s'apelloit dans l'origine Mercure, afin que le nom de cette derniere ſe trouvât au milieu de la ſemaine.

Ce ſeroit donc par cette raiſon que la Planette de Mercure s'apelloit Stilbo, c'eſt-à-dire, l'*étincelante*, la *lumineuſe*: ce qui n'eſt vrai que de Vénus.

3. *Mercure, un des Métaux.*

Lorſque les Egyptiens, s'étant apliqués à l'Hiſtoire naturelle & à la Chymie, eurent reconnu qu'il exiſtoit ſept Métaux, ils leur donnerent encore le nom des ſept Planettes; & dans le choix qu'ils en firent, ils chercherent à ſe régler d'après le raport qu'il pouvoit y avoir entr'eux.

Ainſi les deux Métaux les plus précieux pour les échanges, l'Or & l'Argent, furent conſacrés au Soleil & à la Lune: l'un s'apella Or, parce qu'il étoit blond comme le Soleil; & l'autre Argent, parce qu'il étoit blanc comme la Lune. Mais pourquoi celui que nous apellons Mercure échut-il à l'Inventeur de l'Aſtronomie, ou à la Planette qui donnoit ſon nom au jour qui occupe le milieu de la ſemaine?

Peut-être ne reſtoit-il que celle-ci à pourvoir, lorſqu'on trouva le Mercure: peut-être reconnut-on dans l'argent vif quelque raport avec les idées qu'on ſe formoit de Mercure, conſidéré comme un Aſtronome: il avoit aſſigné à chaque Planette ſes fonctions: il avoit démêlé leurs divers mouvemens & leurs ſéparations réciproques: de même le Métal apellé de ce nom, ſert à ſéparer les Métaux les uns des autres, & à reconnoître ainſi leurs conjonctions, leurs ſéparations, leurs raports, &c. Tous deux ſont en quelque ſorte des Interprêtes dont on ne ſçauroit ſe paſſer.

Cette connoiſſance des Métaux chez les Egyptiens, & le nom de Mercure porté par l'un d'entr'eux qui eſt d'une grande reſſource dans la Chymie, a perſuadé à quelques Explicateurs des Fables, que la Mythologie entiere avoit pour objet la Chymie & la découverte du grand œuvre, de la Pierre Philoſophale, de la tranſmutation des Métaux en Or. On a même compoſé de gros Livres dans cet eſprit.

La Mythologie renferme ſans doute diverſes alluſions à ces noms des Mé-

taux, pris des Divinités Payennes: mais on ne ſçauroit conclure de quelques faits que la Fable entiere n'eſt qu'une alluſion à la Chymie, ou que des préceptes relatifs au grand œuvre.

Les preuves ſur leſquelles on s'apuie ſont dénuées des conditions eſſentielles à une ſaine explication des Allégories anciennes, telles que l'aveu de l'Antiquité, leur raport aux beſoins eſſentiels des hommes, & des motifs plus forts que ceux qu'on tire du traveſtiſſement des mots par des Etymologies, qui ſe bornent à les décompoſer à volonté, & de la maniere la plus arbitraire.

§. 3.

Des Colonnes ſacrées de Thot.

Nous ne ſaurions omettre un paſſage de MANÉTHON, cité par tous ceux qui ont voulu expliquer l'Hiſtoire de Thot ou du Mercure Egyptien, & ſur lequel ils ſe fondent tous pour faire de Mercure l'Inventeur de l'Ecriture, inconnue juſqu'à lui.

« MANÉTHON, nous dit Euſebe (1), racontoit dans un de ſes Ouvrages » intitulé SOTHIS ou la Canicule, diverſes choſes ſur l'Empire des Egyptiens, » tirées des Colonnes qui ſont dans la Terre Sériadique, & gravées dans le » Dialecte Sacré & en lettres hiéroglyphiques, par Thot le premier Mercure, » & après le Déluge tranſcrites dans des Livres en lettres hiéroglyphiques par » Mercure, Fils d'Agathodémon, Pere de Thot, & placées dans les Sanctuaires des Temples Egyptiens. »

Paſſage obſcur, que chacun explique à ſa guiſe, & que Jablonsky traduit ainſi, (2).

« Les choſes que Thot, le premier Mercure, avoit gravées dans le Dialecte » Sacré & en caractères ſacerdotaux ſur les Colonnes placées dans la Terre » Sériadique, furent traduites dans la langue des Grecs, par Agathodémon, » fils du ſecond Mercure, & pere de Thot «.

Il convient cependant que le nom des *Grecs* s'eſt gliſſé ici mal-à-propos; & il ajoute qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître dans ce paſſage un paralléle de ce que JOSEPHE raporte (3) ſur les Colonnes de Seth, chargées d'Inſcriptions Aſtronomiques, & qui ſubſiſtoient encore dans la Terre *Syriade*.

Ainſi, ſelon les Juifs, comme ſelon les Egyptiens & ſelon les Auteurs Orientaux, il y auroit déja eu des Obſervations Aſtronomiques gravées avant le Déluge; & le ſecond Mercure n'auroit fait que les renouveller dans la ſuite.

(1) Prép. Evang. Liv. I. Ch. IX.
(2) Panth. Egypt. Liv. V. p. 175.
(3) Ant. Jud. Liv. I. C. II. §. 3.

Quant

Quant à cette Terre Syriade, Jablonsky y voit les Syringes ou Souterrains qui servoient d'archives sacrées aux Prêtres Egyptiens, & où les Anciens conviennent qu'étoient renfermées les Colonnes de Mercure. Il cite pour cet effet, ce passage remarquable d'Ammien-Marcellin (4). « Les Syringes sont » des souterrains remplis de détours que creuserent, à ce qu'on assure, » ceux qui présidoient aux Cérémonies religieuses, lorsqu'ayant appris qu'il » devoit arriver un Déluge, ils voulurent empêcher que la mémoire de ces » cérémonies se perdît; & sur les parois de ces souterrains, ils tracerent » diverses figures d'animaux & d'oiseaux, qu'ils apellerent Lettres Hiéro- » glyphiques, & qui sont inconnues aux Latins.

Il apuie ceci d'un autre passage de Manethon (5) qui assure que « Thot » avoit trouvé ou *inventé* des Colonnes, sur lesquelles il avoit ordonné » que l'on gravât les décrets des Astres ».

Mais quel que soit le sens de ces passages réunis, & quelque parti que l'on prenne relativement à leur authenticité, il en résulte très-clairement & évidemment;

Que Thot étoit regardé comme l'Inventeur de l'Astronomie:

Que ses Colonnes étoient relatives à cette science:

Qu'elles étoient renfermées dans les Sanctuaires Egyptiens & confiées aux Prêtres, conformément à l'usage constant de tous les siécles & de tous les Peuples agricoles:

Qu'elles avoient pour objet l'utilité publique; & que c'étoit par ce motif qu'on prenoit de si grandes précautions pour en perpétuer la connoissance.

Ainsi ces passages, loin de venir à l'apui de ceux qui ne voyent dans Mercure que l'Inventeur de l'Ecriture, confirment de la maniere la plus expresse tout ce que nous avons dit pour démontrer qu'on l'envisagea toujours comme l'Inventeur de l'Astronomie; & que ses instructions gravées sur des Colonnes, contenoient ses Observations Astronomiques, ses Cycles, son Calendrier, & nullement l'Histoire d'Egypte, comme on le pensoit.

ARTICLE V.

Si Thot ou Mercure fut un Etre réel ou allégorique.

Après avoir vû que l'Histoire de Mercure est une allégorie relative à l'invention de l'Astronomie & du Calendrier agricole, il resteroit à examiner

(4) Liv. XXII.
(5) Tiré des Apotelesm. Liv. V. *v.* 2. 3.

s'il exiſta en effet un perſonnage apellé THOT par les Egyptiens, HERMÈS par les Grecs, Mercure par les Latins; par tous, l'*Homme aux ſignes*; & qui inventa ce qu'on lui attribue ici; ou s'il n'eſt lui-même qu'un Être allégorique.

Cette queſtion eſt plus difficile à réſoudre peut-être, que l'allégorie même qu'offroit l'Hiſtoire de Thot. JABLONSKY, ſi célébre par ſes profondes recherches ſur la Mythologie Egyptienne, a conſacré à ſon examen une portion très-conſidérable du Chapitre où il traite de Thot (1); & tout ce qui réſulte de cette longue diſcuſſion, c'eſt 1°. que THOT fut un nom allégorique donné à VULCAIN ou PHTA, Dieu des Arts & des Sciences en Egypte; & aux COLONNES ſur leſquelles étoient inſcrites les Inſtructions publiques, & qu'on mettoit ainſi ſous la protection de Vulcain.

2°. Que les Egyptiens comptoient trois Mercures & au moins deux, comme on le voit par le paſſage de Manéthon que nous avons raporté, & où il eſt fait mention de deux perſonnages apellés Mercures, & d'un troiſiéme apellé *That*, qui eſt très-certainement le même non que Thot.

3°. Que de ces différens Mercures, l'un devoit être conſidéré comme l'Inventeur des Lettres, & l'autre comme leur Reſtaurateur.

4° Que le premier de ces Mercures repréſente le tems où les Sciences commencerent à être cultivées ſous le regne de MENÈS, premier Roi d'Egypte, ou au tems de ſon ſucceſſeur ATHOTES.

5°. Et que le ſecond Mercure eſt l'époque de la perfection du Calendrier ſous le regne du XXXVe Roi de Thèbes, apellé mal-à-propos *Siphoas*, dont le vrai nom fut SAPHTA, c'eſt-à-dire, *Fils de Vulcain*; & que Manéthon dit être Fils d'*Agatho-demon*, le même que Vulcain; ce qui fait que ce Prince eſt ſurnommé par ERATOSTHENE (2), ERMES, de deux mots Egyptiens, qui ſignifient *celui qui conduit une choſe à ſa perfection*.

6°. Que ce Prince eſt apellé ARMINON par CENSORIN (3) dans ſon Traité ſur le jour de la naiſſance; & qu'il lui attribue l'addition des cinq jours, faite à l'ancienne année, pour la raprocher du vrai mouvement du Soleil.

Cependant cette queſtion n'eſt point éclaircie, malgré tout ce détail: l'on n'y aperçoit rien de décidé, & l'on ne ſauroit accorder l'arrangement des deux Mercures, avec le paſſage de Manéthon ſur lequel Jablonsky s'apuie cependant; car celui-ci ne donne que comme Reſtaurateur des ſciences après le Déluge, le Mercure que Jablonsky nous préſente comme en ayant été l'Inventeur. D'ailleurs ce Savant a trop négligé quelques paſſages de l'Antiquité, au moyen deſquels il auroit répandu un plus grand jour ſur cet objet intéreſſant.

Eſſayons de faire mieux.

---

(1) Panth. Egypt. T. II. p. 166-190.
(2) Catal. des Rois de Thèbes.
(3) De *die natali*, Cap. XIX.

Les Egyptiens nous préſentent les ſciences comme n'ayant été que renouvellées après le Déluge. Manéthon le dit expreſſément dans le paſſage cité ci-deſſus: les Prêtres Egyptiens l'avoient déja dit à Platon, qui en parle dans ſon Iſle Atlantide. On a donc trop dédaigné ce paſſage.

Qu'il y ait eu pluſieurs renouvellemens des connoiſſances humaines, c'eſt ce dont on ne peut douter: il eſt donc plus que probable que celui, ou ceux qui inventerent le Calendrier après le Déluge, ne firent que ſuivre les traces de ceux qui en avoient établi un, avant cette révolution; & qu'avant cette époque, avoient déja exiſté des Colonnes chargées d'Obſervations Aſtronomiques & vrais Almanachs.

Mais quel eſt le perſonnage, qui, lors du renouvellement des ſciences, inſtitua le Calendrier, & que les Egyptiens déſignent ſous le nom de Thot ou de Mercure? Fut-il allégorique ou non? c'eſt le vrai état de la queſtion, & ce qu'il s'agit de réſoudre.

Pour cet effet, raſſemblons tout ce qu'on nous en a dit; & ce qui regarde les Perſonnages avec leſquels on le fait vivre; ſeule maniere de répandre quelque clarté ſur cet objet.

1°. Nous le voyons étroitement lié avec l'Hiſtoire d'Oſiris & d'Iſis, comme on peut s'en aſſurer par le paſſage de Diodore, que nous avons mis à la tête de cet Ouvrage.

2°. Il n'eſt pas lié moins étroitement avec l'Hiſtoire Phénicienne de Saturne.

3°. Il étoit contemporain du Roi THAM, nous dit PLATON (4), qui l'apelle en même tems un *Dieu* ou *un homme divin*, & l'Inventeur des Sciences.

4°. Sanchoniaton, à la fin du premier Fragment, dit qu'il fut fils de MISOR, qui, avec SYDYK ou le JUSTE, forment la derniere des dix générations dont ce Fragment nous donne l'hiſtoire, & auxquels il attribue l'invention du ſel.

5°. Il régna en Egypte, ajoute-t-il.

Ces circonſtances réunies ſemblent indiquer un perſonnage hiſtorique réellement exiſtant; & doivent même donner d'une maniere ſûre, le tems où il vécut.

Ce fut très-certainement dans le tems où les Nations du midi de l'Aſie, les Chaldéens, les Cananéens, les Egyptiens, &c. devinrent agricoles ſous la conduite des Chefs de leurs premieres Colonies, ſous celle de CHNA dont parle Sanchoniaton pour les Cananéens, & de MENÈS pour les Egyptiens; c'eſt-à-dire ors du renouvellement après le Déluge, qui avoit ravagé ces Contrées.

MISOR eſt le même que MISRAÏM de Moyſe, tige des Egyptiens, & celui-ci paroît être le même que *Menès*, premier Roi de Thèbes ou d'Egypte.

(4) Dans ſon PHEDRE.

Son ſucceſſeur eſt apellé ATHOTÈS. Ce nom reſſemble fort à Thot ; mais ſignifie ſeulement, ſelon Erathoſtène, *Fils de Thot* ; & ſelon Jablonsky, *Contemporain de Thot*, ou de l'invention des ſciences.

Thot ſeroit donc Pere d'Athothès & Contemporain de Menès, ou Menès lui-même, puiſqu'il eſt apellé Roi d'Egypte.

Manéthon dit qu'il préſenta ſes Ouvrages au Roi THAM, nom qui ſignifie le JUSTE : c'eſt un ſynonyme de Sydyk.

Mais celui-ci eſt placé dans la Xme Génération du monde : SYDYK ou THAM ſeroit donc le même perſonnage que celui que Moyſe apelle SADIK-THAM-im, ou le *Juſte des Juſtes*, qu'il place également dans la Xme Génération du monde, & qui eſt de la même famille que MISRAÏM & que CHNA, Chefs des Peuples.

Sadyk-Thamim étant le Chef de ces Familles, il étoit très-naturel que Thot lui offrît ou lui dédiât les Ouvrages qui contenoient ſes inventions aſtronomiques ; ſur-tout dès que ce même Chef des Peuples eſt repréſenté par Moyſe lui-même, comme le mari d'Adama, de Ghé ou de la Terre ; c'eſt-à-dire, comme l'inventeur de l'Agriculture.

Motif de plus pour que Thot lui offrît ſes ouvrages ſur l'Aſtronomie, puiſqu'ils étoient deſtinés à la perfection de l'Agriculture.

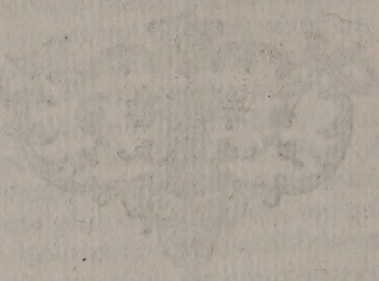
Jablonsky, comme nous avons vu, étoit tenté de confondre Thot avec Vulcain, les Arts n'ayant pu être inventés que par le *feu* du Génie ; or Vulcain, s'apelle en Egyptien PHTA : ceci nous donneroit une nouvelle preuve que Thot eſt le même que Miſraïm ou Ménès.

Moyſe faiſant l'énumération des Enfans de *Cham*, du nombre deſquels eſt Miſraïm, ſemble en compter quatre, CHUS, CANAAN, PHUT & MISRAÏM. Cependant, il ne parle plus que de trois, lorſqu'il s'agit d'indiquer les Enfans de ceux-ci, & les lieux de leurs établiſſemens ; PHUT eſt totalement paſſé ſous ſilence. D'un autre côté, ces noms ſont écrits dans le Texte Samaritain de maniere que celui de PHUT n'eſt point ſéparé du nom de MISRAÏM. On pourroit donc ſupoſer que ces deux noms n'indiquent qu'un ſeul & même perſonnage, & l'on reconnoîtroit dans le nom de PHUT un dérivé de celui de PHTHA, donné à ce perſonnage avec d'autant plus de raiſon, qu'il auroit établi dans ſa Colonie les Connoiſſances aſtronomiques déja inventées.

Le nom de MÉNÈS ne lui conviendroit pas moins. Ce nom eſt le même que celui de MEN, qui dans toutes les anciennes Langues déſigna le Soleil & la Lune, flambeaux & guides de l'Univers. Il étoit donc donné avec raiſon aux Chefs des Colonies, tels que MENÈS le guide des Peuples. Il ne convenoit pas moins à THOT, ſoit qu'il ait été le même que Miſraïm ou Menès, ſoit qu'il ait été un de ſes Contemporains, pour avoir inventé ou perfectionné le Calendrier, guide indiſpenſable & lumineux de toute Société agricole.

THOT ſeroit donc un Être réel quant à l'invention de l'Aſtronomie, & à l'époque où elle naquit: il ſeroit un Être allégorique, quant à l'extenſion que l'on fit de ſon nom pour le donner à la Divinité qui préſidoit au Calendrier; aux Fables inventées relativement à l'Aſtronomie, & à tous les Ouvrages que l'on compoſa dans la ſuite ſur cette matiere, ou auxquels on donna la forme de Journal, comme ceux qui exiſtent en Europe ſous le nom de MERCURE.

Mais, quoi qu'il en ſoit de cette diſcuſſion chronologique, il reſtera démontré que Mercure ou Thot fut toujours regardé comme l'Inventeur de l'Aſtronomie & de ſes caractères; que tous les ſymboles dont il eſt accompagné furent abſolument relatifs à cet Art; & qu'à cet égard, il fut au pied de la lettre le Secrétaire & le Conſeiller de Saturne: ce que nous nous étions propoſés d'établir.



C. N. Monsiau inv.t. 1773. Ch. L. Lingée Sculp.

HISTOIRE D'HERCULE

ET DE

SES DOUZE TRAVAUX.

ALLÉGORIE

Relative au Défrichement des Terres & aux Travaux de la Campagne.

INTRODUCTION.

DE toutes les Hiſtoires Mythologiques, la VIE D'HERCULE LE THÉBAIN eſt une de celles où le Génie allégorique & ſymbolique de l'Antiquité ſe déploye avec le plus de magnificence & de vérité. C'eſt-là qu'embraſſant la carrière entière de la vie d'un Héros, depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort, ce Génie ſymbolique a pu revêtir la forme la plus intéreſſante, varier ſes

ſcènes à l'infini, prendre les déguiſemens les plus opoſés, jetter le plus grand contraſte entre ſes diverſes Parties, entaſſer les Symboles, multiplier les alluſions ; & ne ſortir cependant jamais d'un CENTRE D'UNITÉ, au moyen duquel toutes ces biſarreries apparentes & ces Fables entaſſées forment un Tout agréable, qui n'eſt point difficile à ſaiſir ; & qui fait ſentir auſſi-tôt, la juſteſſe de chacun des ſymboles & des emblêmes dont il eſt compoſé.

Cette nouvelle Hiſtoire s'uniſſant elle-même de la maniere la plus étroite avec l'Hiſtoire de Saturne & avec celle de Mercure, & toutes trois offrant des Allégories de la même nature, relatives aux mêmes objets, leur explication, déjà ſenſible priſe ſéparément, acquiert par cet accord & par cette harmonie une évidence irréſiſtible.

Mais, afin d'avoir un point d'apui qui ne ſoit point arbitraire, & qui puiſé dans l'Antiquité, ſoit conforme à ſes idées, & ne puiſſe être ſuſpect, nous commencerons par mettre ſous les yeux du Lecteur l'Hiſtoire de notre Héros actuel, telle que la recueillit autrefois DIODORE de Sicile, ce Rédacteur exact des Mythologies & des Traditions anciennes.

Cette Vie d'Hercule eſt d'autant plus digne d'attention, que Diodore dit à la tête du Livre dont elle fait partie (1), que *le détail n'en peut être fixé par aucune Chronologie* ; & que cette vie eſt placée immédiatement à la ſuite de l'Hiſtoire de Bacchus & de celle des Muſes, dont il aſſure que les noms ſont *allégoriques*. C'étoit plus qu'il n'en faloit pour faire comprendre au Lecteur attentif, que l'Hiſtoire d'Hercule n'avoit elle-même rien d'hiſtorique, & qu'elle étoit une pure *Allégorie*.

---

(1) Liv. IV. de ſa BIBL. UNIV. Nous nous ſommes ſervis de la Traduction de l'Abbé Terraſſon, quoique triſte, traînante & hériſſée de participes, mais en la retouchant çà & là.

PREMIERE PARTIE.

Vie d'Hercule le Thébain, par Diodore.

C'Est ici le lieu de parler des grandes actions d'Hercule. Les Auteurs se trouvent extrêmement embarrassés quand ils arrivent à l'Histoire de ce Dieu. Car on sait d'une part qu'il a surpassé par le nombre & par la grandeur de ses exploits, tout ce qui s'est jamais fait de mémorable parmi les hommes : ainsi il est très-difficile de raporter dignement des actions dont l'immortalité a été le prix. D'un autre côté, comme quantité de gens n'ajoutent aucune foi aux récits de la Mythologie, tant à cause de leur ancienneté, que parce qu'ils paroissent incroyables, il faut nécessairement ou qu'omettant la plûpart des actions d'Hercule, on lui enlève une grande partie de sa gloire, ou que les raportant toutes, on s'engage dans une narration qui ne sera point crue ; .. mais quand on accorderoit que la Mythologie a un peu enchéri sur l'exacte vérité, ce ne seroit pas une raison de la rejetter absolument . . . Il ne seroit pas raisonnable d'envier aujourd'hui à Hercule, les louanges dues aux bienfaits qu'il a répandus par tant de travaux en divers endroits de la terre ; & nous devons conserver du moins pour sa mémoire, la vénération & la reconnoissance que nos Peres ont marquées pour lui, en le plaçant au rang des Dieux. Cependant.. . qu'il nous suffise de raporter par ordre ses actions, sur le témoignage des plus anciens Poëtes & Mythologistes.

ORIGINE D'HERCULE.

Pour commencer par son extraction, Persée fut fils de Jupiter, & de Danaé fille d'Acrisius. Ce Prince ayant épousé Andromede fille de Cephée, en eut un fils nommé Electrion. De celui-ci, & d'Eurymede fille de Pélops, naquit ALCMENE. Jupiter ayant eu commerce avec celle-ci, par le moyen d'un déguisement, en eut HERCULE.... On dit que ce Dieu étant en la compagnie d'Alcméne, voulut que la NUIT fût alors TROIS FOIS plus longue qu'elle ne l'est ordinairement ... & il trompa Alcméne en prenant la figure d'Amphytrion. Quand le tems fut arrivé qu'Alcméne devoit accoucher, Jupiter attentif à la naissance d'Hercule, déclara en présence de tous les Dieux qu'il donneroit le Royaume de Persée à un enfant qui devoit naître ce jour-là. Junon pleine de jalousie, ayant mis dans son parti sa fille Ilythie, suspendit la naissance d'Hercule, & fit naître Eurysthée avant terme.

Jupiter se voyant prévenu par cette adresse, ne révoqua point sa parole : mais il eut soin, en même tems, de la gloire d'Hercule.

Il donna donc à Euryſthée le Royaume, ainſi qu'il l'avoit promis, & il lui ſoumit Hercule; mais il perſuada à Junon de placer ce dernier au rang des Dieux, après qu'il auroit accompli douze TRAVAUX, tels qu'Euryſthée les ordonneroit.

Hercule expoſé & rendu à ſa Mere.

Alcméne étant accouchée & craignant la jalouſie de Junon, expoſa ſon enfant dans un champ, qui s'apelle encore à préſent le CHAMP D'HERCULE. Cependant Minerve ſe promenant avec Junon, fut frapée de la beauté de cet enfant, & elle perſuada à cette Déeſſe de lui donner à tetter. Hercule ayant ſerré la mamelle de Junon beaucoup plus fort que ſon âge ne ſembloit le permettre, cette Déeſſe preſſée par la douleur jetta l'enfant à terre; mais Minerve le reporta à ſa Mere, & lui conſeilla de le nourrir.

On peut remarquer ici un coup ſurprenant de la fortune. Une mere qui devoit chérir & conſerver ſon propre enfant, l'expoſa: & celle qui devoit le haïr.... le ſauva ſans le ſavoir, ou donna lieu de ſauver celui qui devoit être naturellement ſon plus grand ennemi.

PREMIERS EXPLOITS D'HERCULE.

Cependant Junon envoya DEUX DRAGONS pour dévorer cet enfant: mais les ayant pris par le col, il les étrangla l'un & l'autre avec ſes deux mains. Il avoit d'abord été nommé Alcée: mais les Grecs ayant apris cet exploit, lui donnerent le nom d'*Hercule*, parce que c'étoit de Junon qu'il tiroit toute ſa gloire. Ainſi au lieu que les parens impoſent ordinairement le nom à leurs enfans, Hercule ſeul ne doit le ſien qu'à ſa vertu.

Amphytrion s'étant enfui de Tirynthe, vint habiter à THÉBES. Hercule fut ainſi nourri dans cette Ville; & s'étant adonné à différens exercices, il ſurpaſſa tous les autres hommes par la force de ſon corps & par la grandeur de ſon ame.

Il avoit à peine atteint l'âge d'adoleſcence, qu'il délivra Thébes de la ſervitude où elle étoit, & qu'il s'acquitta ainſi de la reconnoiſſance qu'il devoit à ſa patrie. Les Thébains étoient alors ſoumis à ERGINE, Roi des MINYENS; & ce Prince envoyoit tous les ans dans cette Ville, des Commiſſaires pour exiger les Tributs: ce qu'ils faiſoient en outrageant les Habitans. Hercule bravant les ſuites dangereuſes que pouvoit avoir ſon deſſein, entreprit une action qui le rendra à jamais fameux. Car ceux d'entre les Minyens qui venoient demander les tributs, étant arrivés, & ayant fait toutes ſortes d'outrages aux Citoyens, il les mit hors de la Ville après leur avoir coupé LES EXTRÉMITÉS DU CORPS. Ergine demanda le coupable; & Créon, Roi de Thébes, redoutant ſa puiſſance, étoit prêt de le livrer. Mais Hercule perſuade à des jeunes gens de ſon âge de délivrer leur Patrie; il leur donne les armes qui

étoient ſuſpendues dans les Temples, & qui faiſoient partie des dépouilles des ennemis que ſes Ancêtres avoient conſacrés aux Dieux : car il étoit impoſſible de trouver dans toute la Ville des armes qui ne fuſſent conſacrées; d'autant que les Minyens avoient enlevé aux Thébains toutes les autres, afin de leur ôter toute penſée de révolte. Dès qu'Hercule fut informé qu'Ergine s'aprochoit avec des Troupes, il l'attendit dans un paſſage étroit, & rendant par-là leur grand nombre inutile, il tua Ergine lui-même & fit périr preſque toute ſon armée avec lui. S'étant enſuite jetté ſur Orchoméne, Capitale des Minyens, il brûla le Palais de leur Roi & raſa leur Ville.

Le bruit de cet exploit ſe répandit dans toute la Gréce, & chacun en fut étonné comme d'un prodige. Créon lui-même frapé de la vertu & du courage de ce jeune homme, lui donna ſa fille Megare en mariage, & le regardant comme ſon propre fils, il lui confia le gouvernement de ſa Ville.

Ordre donné à Hercule d'exécuter ſes douze Travaux : Fureur dans laquelle il entre à cet ordre.

Mais Euryſthée qui étoit le Roi d'Argos, craignant qu'Hercule ne devînt trop puiſſant, le fit apeller, & lui ordonna d'achever ſes Travaux. Hercule refuſa d'abord; mais Jupiter lui commanda d'obéir à Euryſthée ſon Roi.

Il alla cependant lui-même à Delphes, dont l'Oracle lui répondit que les Dieux vouloient qu'il exécutât ces douze Travaux, & qu'au bout de ce terme il acquerroit l'Immortalité. Hercule fut alors ſaiſi d'une grande triſteſſe : il jugeoit indigne de ſa vertu de ſervir un homme qui valoit beaucoup moins que lui ; & d'un autre côté, il lui paroiſſoit dangereux & même impoſſible de déſobéir à Jupiter ſon Pere.

Pendant que ces réflexions l'agitoient, Junon le fit tomber en phrénéſie : la folie s'empara d'abord de ſon eſprit malade, & ſes accès augmentant chaque jour, il devint furieux : il voulut tuer Iolas ; mais Iolas s'étant enfui, il perça a coups de Flèches ses propres Enfans auprès de Mégare leur Mere, croyant qu'ils étoient des ennemis. Revenu avec peine de ce tranſport, & connoiſſant ſon erreur, il fut mortellement affligé de l'excès de ſon infortune : & quoique chacun prît part à ſes malheurs, il ſe tint long-tems caché, fuyant la compagnie & la rencontre des hommes. Le tems l'ayant enfin conſolé, il alla trouver Euryſthée avec la ferme réſolution d'affronter tous les périls.

LES DOUZE TRAVAUX D'HERCULE.

PREMIER DES TRAVAUX.

LION DE LA FORÊT DE NEMÉE.

Son premier Travail, continue Diodore, fut de tuer le Lion de Némée. Il étoit d'une grandeur monſtrueuſe; & comme on ne pouvoit le bleſſer avec le fer, ni avec l'airain, ni avec des pierres, il falloit néceſſairement employer la force des bras pour le dompter. Ce Lion ravageoit ſouvent le pays qui eſt entre Mycènes & Némée, auprès d'une Montagne apellée le Mont Trétos. Au pied de cette Montagne, il y avoit une grande Caverne où ce Monſtre ſe retiroit ordinairement. Hercule s'y jetta après lui, & en ayant bouché l'entrée, il le combattit corps à corps, & lui ſerrant le col avec ſes deux mains, il l'étrangla. La peau de cet animal, qui étoit fort grande, lui ſervit toujours dans la ſuite, de vêtement, & même de bouclier dans les Combats.

L'HYDRE DE LERNE.

Second Travail.

Son ſecond Travail fut de tuer l'Hydre de Lerne. Elle avoit un seul Corps & cent cous; & chacun de ces cous ſe terminoit par une Tête de Serpent. C'eſt avec raiſon que ce Monſtre paſſoit pour invincible; car du cou qu'on lui avoit coupé, il renaiſſoit toujours deux autres têtes, & ſa bleſſure même lui fourniſſoit un double ſecours. Pour ſurmonter cette difficulté, Hercule ſe ſervit de cette ruſe. Il commanda à Iolas de brûler avec un flambeau la partie coupée, afin d'arrêter cette reproduction funeſte. Etant ainſi venu à bout de cet animal, il trempa des flèches dans ſon fiel, afin que chaque trait qu'il lanceroit contre d'autres Monſtres, leur fît des plaies incurables.

SANGLIER D'ERYMANTHE.

Troiſiéme Travail.

Euryſthée lui commanda en troiſiéme lieu, de lui amener vif le Sanglier d'Erymanthe, qui paiſſoit dans les Campagnes d'Arcadie. Ce commandement paroiſſoit d'une difficile exécution, & pour y ſatisfaire, il falloit pren-

dre ſon tems avec beaucoup d'adreſſe. Hercule couroit riſque d'être dévoré s'il laiſſoit trop de force à l'animal; & de le tuer, s'il l'attaquoit trop vivement. Cependant il combattit ſi à propos, qu'il l'aporta tout vif à Euryſthée. Le Roi le voyant porter ce Sanglier ſur ſes épaules, fut ſaiſi de frayeur & s'alla cacher ſous une cuve d'airain.

CENTAURES VAINCUS.

Suite du troiſiéme Travail.

Hercule combattit enſuite de ſon propre mouvement les CENTAURES; à l'occaſion de l'événement que nous allons raconter. Un Centaure, apellé PHOLUS, avoit accordé l'hoſpitalité à Hercule; il ouvrit en ſon honneur un tonneau de vin qu'il tira de terre & que, ſuivant la tradition, l'ANCIEN BACCHUS avoit donné à Pholus, avec ordre de le conſerver juſqu'à la venue d'Hercule. Ce Héros étant donc arrivé dans ce Pays, après IV. GENERATIONS, le Centaure ſe reſſouvint de l'ordre de Bacchus. Il perça le tonneau; & l'odeur excellente qui en ſortit, cauſée par la bonté & par l'ancienneté du vin, s'étant répandue juſques aux demeures des Centaures peu éloignées, fut pour eux comme un aiguillon qui les excita à s'aſſembler en fort grand nombre autour de l'habitation de Pholus, & à ſe jetter avec impétuoſité ſur cette boiſſon. Pholus tremblant de peur, alla ſe cacher: mais Hercule ſe défendit avec un courage étonnant contre les Centaures, qui vouloient à toute force emporter le tonneau. Il falloit qu'il combattît contre des gens, que la Mere des Dieux avoit avantagés de la force & de la viteſſe des chevaux, auſſi-bien que de l'eſprit & de l'expérience des hommes. Ces Centaures l'attaquerent, armés, les uns de pins qui avoient encore toutes leurs racines les autres de grandes pierres. Quelques-uns portoient des torches, ardentes, & le reſte avoit des haches propres à tuer des bœufs. Hercule les attendit ſans s'émouvoir & avec un courage digne de ſes premiers exploits. NÉPHELÉ, Mere des Centaures, combattoit encore contre lui, en répandant une grande quantité de pluie qui ne nuiſoit en rien à ſes fils qui avoient quatre pieds; mais qui faiſoit gliſſer Hercule, qui ne ſe ſoutenoit que ſur deux. Cependant, malgré tous les avantages que ſes Adverſaires avoient ſur lui, il les battit vigoureuſement: il en tua pluſieurs & mit les autres en fuite. Les plus célébres d'entre les morts furent Daphnis, Argée, Amphion, Hippotion, Orée, Iſoples, Melanchete, Therée, Dupon & Phryxus.

Chacun de ceux qui s'enfuirent, furent punis ainſi qu'ils le méritoient.

Omade ayant violé en Arcadie ALCYONE, ſœur d'Euryſthée, Hercule le fit mourir....

Il arriva un accident fort particulier à PHOLUS ami d'Hercule. Comme il étoit de la même famille que les Centaures, il enterroit tous ceux qui avoient été tués : en tirant un trait du corps d'un d'entr'eux, il s'en bleſſa lui même; & ſa plaie étant incurable, il en mourut. Hercule donna à Pholus, ſous une montagne voiſine de ſon habitation, une Sépulture qui lui fut plus honorable que ne l'auroit été une colonne élevée à ſa gloire. Car cette montagne ayant été nommée Pholoé, conſerva fidellement la mémoire de celui qui y avoit été enterré, ſans qu'il fût beſoin d'aucune Inſcription.

Hercule tua auſſi, ſans le vouloir, le Centaure CHIRON qui s'étoit rendu fameux dans la Médecine.

LA BICHE AUX CORNES D'OR.

Quatriéme Travail.

Euryſthée ordonna enſuite à Hercule de lui amener la BICHE aux Cornes d'or qui couroit d'une grande viteſſe. Il ſe ſervit plus de ſon adreſſe que de ſa force, pour venir à bout de cette entrepriſe : car les uns diſent qu'il la prit dans des filets; d'autres, qu'il la fit tomber dans un piége; & quelques autres enfin veulent qu'il s'en ſoit rendu maître, en la forçant à la courſe. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il acheva cet exploit ſans courir aucun danger.

LES OISEAUX DU LAC DE STYMPHALE.

Cinquiéme Travail.

Enſuite il reçut ordre de chaſſer les OISEAUX du Lac Stymphalide, & il employa encore l'adreſſe en cette occaſion. Il s'étoit ramaſſé autour de ce Lac, une multitude incroyable de ces Oiſeaux, qui RAVAGEOIENT entierement LES FRUITS des Contrées voiſines. Il étoit impoſſible d'en exterminer un ſi grand nombre, en les tuant l'un après l'autre. C'eſt pour cette raiſon qu'Hercule imagina un tambour d'airain, qui faiſant un bruit continuel & très-grand, les fit tous fuir : par cet expédient, il en délivra abſolument le Lac.

ÉTABLE D'AUGIAS.

Sixiéme Travail.

Après qu'il eût achevé ce travail, Euryſthée lui ordonna de NETTOYER, ſans l'aide de perſonne, l'ÉTABLE D'AUGÉE, où il s'étoit amaſſé depuis plu-

ſieurs années une quantité énorme de fumier. L'inſulte étoit jointe à la peine, dans ce commandement d'Euryſthée : mais Hercule ne voulut pas emporter ce fumier ſur ſes épaules, afin d'éviter la honte qui pouvoit rejaillir ſur lui de cette fonction; & il nettoya cette étable ſans ignominie, en y faiſant paſſer le fleuve Penée. Ce travail ne fut pour lui que l'affaire d'un jour ; & il donna de plus une grande preuve de prudence : car ne voulant rien faire qui ne fût digne de l'immortalité, il exécuta d'une maniere très-honorable un ordre très-humiliant.

TAUREAU DE CRÈTE.

Septiéme Travail.

Son ſeptiéme Travail fut d'aller chercher en Crète, le TAUREAU dont on dit que PASIPHAÉ fut amoureuſe. Etant paſſé dans l'Iſle, il amena dans le Péloponèſe, du conſentement du Roi MINOS, ce monſtre au ſujet duquel il avoit traverſé une ſi grande étendue de Mer.

ÉTABLISSEMENT DES JEUX OLYMPIQUES.

Suite du Septiéme Travail.

Il inſtitua enſuite les Jeux Olympiques, & choiſit pour cet effet près du fleuve Alphée, une place convenable à un pareil exercice; il en conſacra les Jeux au Jupiter de la Patrie. Le prix qu'il propoſa, fut une ſimple Couronne, parce que lui-même n'avoit jamais voulu recevoir aucune récompenſe de tout ce qu'il avoit fait en faveur des hommes. Ce Héros fut victorieux dans tous les Jeux, ſans avoir pourtant combattu : perſonne n'oſoit ſe meſurer contre lui, à cauſe de ſa force extraordinaire. Cependant ces Jeux étoient fort opoſés les uns aux autres : il eſt très-difficile à l'Athlete .... de devancer un Coureur ; comme il eſt preſque impoſſible à un homme qui excelle dans les combats d'adreſſe, de vaincre ceux qui réuſſiſſent dans les combats de force. C'eſt donc avec juſtice que celui-là emporte la palme de tous les Jeux, à qui les plus habiles en chacun, n'ont oſé diſputer le prix.

PRÉSENS DES DIEUX A HERCULE.

Nous ne devons pas paſſer ſous ſilence, les préſens que les Dieux firent à Hercule pour honorer ſa vertu : car lorſqu'il ſe fut retiré de la guerre pour vaquer aux FÊTES, aux ASSEMBLÉES & aux JEUX, chacun des Dieux lui fit un don particulier. MINERVE lui aporta un *Voile* : VULCAIN, une *Maſſue & une Cuiraſſe*.

Il y avoit une grande émulation entre ces deux Divinités par raport à leurs fonctions. Minerve s'adonnoit aux Arts pacifiques, & qui regardent l'usage ou les plaisirs de la vie ; & Vulcain ne travailloit qu'à ceux qui conviennent à la guerre.

Entre les autres Dieux, NEPTUNE lui fit présent d'un *Cheval.*

MERCURE, d'une *épée.*

APOLLON, d'un *arc*, & il aprit même à Hercule à s'en servir.

CÉRÈS voulant aussi l'honorer, institua les PETITS MYSTÈRES, pour l'expiation du meurtre des Centaures.

Premiere & derniere des Femmes aimées par Jupiter.

Nous avons oublié de raporter une particularité de la naissance d'Hercule. De toutes les Femmes que Jupiter aima, la premiere fut NIOBÉ, fille de Phoronée ; & la derniere, ALCMENE. Les Mythologistes comptent XVI. Générations depuis celle-là jusques à celle-ci. Jupiter commença donc à engendrer des hommes avec une Femme qu'Alcmene comptoit parmi ses Ancêtres ; & il finit par celle-ci tout commerce avec les mortelles, n'espérant plus avoir d'elles des Enfans dignes de leurs aînés.

Combat d'Hercule contre les Géans.

Cependant les GÉANS entreprirent de se battre contre les Dieux, auprès de Pallene. Hercule vint au secours de ceux-ci ; & ayant tué plusieurs de ces Enfans de la Terre, il reçut de très-grands honneurs. Jupiter donna aux seuls Dieux qui l'avoient secouru, le surnom d'OLYMPIENS, afin que les braves qui le porteroient pussent être distingués des lâches. Quoique Bacchus & Hercule fussent nés de femmes mortelles, ils furent honorés de ce surnom, non-seulement parce qu'ils étoient fils de Jupiter, mais aussi parce qu'ayant des inclinations semblables à celles de leur Pere, ils avoient ADOUCI par leurs bienfaits la FÉROCITÉ des hommes.

Aigle de Prométhée tuée.

Jupiter tenoit cependant enchaîné PROMÉTHÉE, qui avoit communiqué aux hommes le feu céleste ; & une aigle venoit lui ronger le foie. Hercule voyant que Prométhée n'étoit puni que pour avoir répandu ses bienfaits sur le genre-humain, tua l'aigle à coups de flèches : il apaisa ensuite la colere de Jupiter, & sauva ainsi un bienfaiteur des hommes.

CAVALES DE DIOMÈDE.

Huitiéme Travail.

On lui ordonna enſuite d'amener de Thrace, les CAVALES de Dioméde. Elles étoient ſi furieuſes, qu'on leur avoit donné des mangeoires d'airain; & ſi fortes qu'on étoit obligé de les lier avec des chaînes de fer. Ce n'étoient pas des fruits qu'on leur donnoit à manger ; mais elles ſe nourriſſoient des membres des malheureux Etrangers qui arrivoient dans la Thrace, & qu'on mettoit en piéces. Hercule voulant prendre ces Cavales, ſe ſaiſit d'abord de leur Maître ; & il les rendit dociles, en les raſſaſiant de la chair de celui qui les avoit accoutumées à manger de la chair humaine. Après qu'elles eurent été amenées, à Euryſthée, ce Prince les conſacra à Junon. Leur race ſubſiſta juſques au regne d'Alexandre, Roi de Macédoine.

CEINTURE DE L'AMAZONE HIPPOLYTE.

Neuviéme Travail.

Il lui fut ordonné bientôt après, d'aporter la CEINTURE de l'Amazone HIPPOLYTE. Il traverſe donc la Mer du Pont à laquelle il donna le nom d'EUXIN; & étant arrivé aux embouchures du fleuve THERMODON, il déclare la guerre aux AMAZONES, & campe près de leur Capitale apellée THEMISCYRE. Il demanda d'abord la CEINTURE, qui étoit le ſujet de ſon voyage ; & parce qu'elle lui fut refuſée, il livra bataille aux Amazones. Les moins célébres furent opoſées aux Soldats d'Hercule ; mais les plus fameuſes combattirent contre ce Héros & ſe défendirent vaillamment. La premiere qui l'attaqua fut AELLA (1), ainſi nommée à cauſe de ſa légereté à la courſe : mais elle trouva un ennemi encore plus léger. La ſeconde fut PHILIPPIS : celle-ci tomba ſur le champ, d'une bleſſure mortelle. Enſuite vint PROTHOÉ, qu'on diſoit être ſortie victorieuſe de ſept combats particuliers ou duels. Hercule la tue & en vainc une quatriéme apellée ERIBŒE. Celle-ci ſe vantoit de n'avoir beſoin d'aucun ſecours ; mais elle éprouva qu'elle s'étoit trompée ; elle tomba ſous les coups d'un homme plus vaillant que ceux qu'elle avoit vaincus. CELENO, EURYBIE & PHŒBÉ combattirent enſuite : elles accompagnoient ordinairement Diane à la chaſſe, & elles ſavoient parfaitement tirer de l'arc. Mais pour cette fois, elles manquerent leur coup & demeurerent ſur la place, malgré l'apui qu'elles ſe prêtoient les unes aux autres. Hercule vainquit enſuite DEJANIRE, ASTERIE, MARPÉ, TECMESSE & ALCIPPE.

(1) C'eſt-à-dire Tempête.

Cette derniere ayant fait ſerment de DEMEURER VIERGE, garda exactement ſa parole; mais elle ne put garantir ſa vie.

MELANIPPE, Reine des Amazones, & qui ſe faiſoit admirer par ſa valeur, perdit alors ſon Royaume & ſa liberté.

Hercule ayant tué les plus célébres des Amazones, réduiſit les autres à s'enfuir; mais il en fit un ſi grand carnage dans leur fuite, qu'il détruiſit entiérement cette Nation.

Entre les captives, il choiſit ANTIOPE (2) pour en faire préſent à THÉSÉE. Mais Ménalippe ſe racheta, en donnant à Hercule la CEINTURE qu'il étoit venu demander.

VACHES DE GERYON.

Dixieme Travail, & à cette occaſion l'Iſle de Créte purgée de Bêtes féroces, & l'Afrique rendue fertile.

Le dixième Travail qu'Euryſthée impoſa à Hercule, fut d'amener les VACHES de GERYON qui paiſſoient ſur les Côtes de l'IBERIE. Hercule voyant qu'il ne pouvoit exécuter ce commandement qu'avec beaucoup de peine & d'apareil, équipa une très belle flotte, & leva des ſoldats dignes d'une telle entrepriſe. Le bruit s'étoit répandu par toute la Terre, que CHRYSAOR, qu'on nommoit ainſi à cauſe de ſes grandes richeſſes, régnoit alors ſur toute l'Iberie; qu'il avoit TROIS FILS qui combattoient ordinairement avec lui, remarquables par leur force & par leurs exploits; que de plus, chacun d'eux commandoit de puiſſantes armées, toutes compoſées de vaillans hommes. Euryſthée croyant qu'il étoit impoſſible de les vaincre, eût grand ſoin de donner à Hercule cette commiſſion; mais ce Héros regarda ce péril avec autant de fermeté qu'il avoit regardé les autres. Il déſigna pour le rendez-vous de ſes Troupes, l'Iſle de Créte, parce qu'elle eſt avantageuſement ſituée pour envoyer de là des armées par toute la Terre. Les Crétois lui déférerent de grands honneurs pendant le ſéjour qu'il fit chez eux; & voulant à ſon tour leur marquer ſa reconnoiſſance, il purgea leur Iſle de toutes les Bêtes ſauvages qui la ravageoient auparavant; auſſi depuis ce tems-là, il n'y a eu dans toute l'Iſle ni Serpens, ni Ours, ni Loups, ni aucune autre eſpéce d'animaux malfaiſans. Il entra auſſi dans ſon deſſein d'illuſtrer un Pays qui avoit donné le jour & l'éducation à Jupiter.

Etant enfin parti de cette Iſle, il relâcha en Afrique. D'abord qu'il y fut arrivé, il apella au combat ANTÉE, qui s'étoit rendu fameux par la force de ſon corps & par ſon expérience dans la lutte. Il avoit coutume de faire mourir tous les ÉTRANGERS qu'il avoit vaincus à cet exercice; mais il fut enfin tué en ſe battant contre Hercule.

(2) La même qu'*Hippolyte*.

Ce Héros nettoya enſuite l'AFRIQUE d'un grand nombre d'animaux ſauvages, dont elle étoit remplie; & par ſes conſeils & ſes ſoins, il la rendit ſi fertile qu'il croiſſoit abondamment du BLÉ & des FRUITS dans des lieux auparavant déſerts, & que des Contrées arides ſe virent bientôt couvertes de Vignes & d'Oliviers. En un mot, d'une Région pleine de monſtres, il fit le ſéjour le plus heureux de la Terre; & pourſuivant par-tout les ſcélérats & les Tyrans, il répandit la tranquillité dans les Villes.....

C'eſt par ce motif, qu'étant allé en Egypte après la mort d'ANTÉE, il fit mourir le Roi BUSIRIS, qui maſſacroit tous les ETRANGERS qui venoient loger chez lui.

Mais auparavant, il traverſa les vaſtes ſolitudes de la LYBIE, & ſe trouvant dans un Pays fertile & rempli d'eau, il bâtit une VILLE d'une grandeur étonnante. On lui donna le nom d'HÉCATON-PYLE (3), à cauſe du grand nombre de ſes Portes; & ſa gloire a ſubſiſté juſques dans ces derniers tems. Mais enfin les Carthaginois ayant envoyé contre elle une Armée aguerrie & conduite par d'excellens Capitaines, elle fut réduite ſous leur domination.

Hercule parcourut l'Afrique juſqu'à l'Océan, & arriva enfin au détroit de Cadix, où il éleva DEUX COLONNES ſur les bords de l'un & de l'autre Continent.

De-là, ayant pénétré en Eſpagne, il alla au-devant des Enfans de Chryſaor, qui commandoient chacun une grande armée, & étoient campés ſéparément. Hercule les fit apeller en combat ſingulier, les vainquit, & les tua tous trois. Il conquit enſuite toute l'Eſpagne, & emmena ces fameux Troupeaux de Vaches qu'il cherchoit.

Etant arrivé chez un Roi du pays, homme recommandable par ſa piété & par ſon équité, il en reçut de grands honneurs. Ce fut pour cette raiſon qu'il lui fit préſent d'une partie de ces Vaches. Ce Roi CONSACRA auſſi-tôt à Hercule le Troupeau qu'il venoit de lui donner, & lui ſacrifia depuis, tous les ans, le plus beau TAUREAU qui en provenoit. Ces Vaches conſacrées ont été ſoigneuſement conſervées en Eſpagne, JUSQU'A NOS JOURS.

Digreſſion; & Courſes d'Hercule en divers Pays, &c.

Nous placerons ici une courte digreſſion au ſujet des Colonnes d'Hercule. Ce Héros étant arrivé aux deux extrémités de l'Afrique & de l'Europe ſur l'Océan, voulut y placer ce Monument immortel de ſon Expédition. Selon quelques-uns, les deux Continens étoient autrefois très-éloignés l'un de l'autre: il réſolut de les raprocher juſqu'à ne laiſſer entr'eux qu'un paſſage étroit qui ne permît plus aux Monſtres de l'Océan d'entrer dans la Médi-

(3) C'eſt-à-dire Ville aux Cent Portes.

terranée : Ouvrage mémorable par les Terres dont il fallut combler un grand eſpace de mer. D'autres diſent au contraire, que les deux Continens étant joints, il coupa l'Iſthme & forma la communication qui eſt aujourd'hui entre les deux mers. Chacun peut ſuivre ſelon ſon goût, l'une & l'autre de ces opinions.

Cependant, Hercule avoit déja fait quelque choſe de ſemblable dans la Gréce. La Vallée qu'on apelle aujourd'hui TEMPÉ, étoit autrefois couverte d'eau dans toute ſon étendue. Il creuſa dans ſon voiſinage, une foſſe profonde, où par le moyen d'un Canal, il fit paſſer toutes ces eaux ; & mit à ſec cette Plaine délicieuſe de Theſſalie, qui n'eſt arroſée aujourd'hui que par le fleuve Penée. Il fit le contraire dans la BÉOTIE, qu'il inonda toute entiere, en détruiſant les rivages de la riviere qui paſſe à côté de la Ville de MINYE. Par le premier de ces Ouvrages, il fit plaiſir à toute la Gréce ; & par le ſecond, il vengea les Thébains des outrages qu'ils avoient eſſuyés durant la captivité où les Minyens les avoient réduits.

Mais pour reprendre le fil de ſon Hiſtoire, Hercule donna l'Ibérie à gouverner à quelques-uns des Habitans, en qui il avoit reconnu le plus de vertu & de probité. Pour lui, s'étant mis à la tête de ſon armée, il prit le chemin de la CELTIQUE : il parcourut toute cette Contrée, & abolit pluſieurs coutumes barbares en uſage parmi ces Peuples, & entr'autres celle de FAIRE MOURIR LES ETRANGERS. Comme il avoit dans ſon armée quantité de gens qui l'étoient venu trouver de leur plein gré, il bâtit une Ville qu'il nomma ALESIE, nom tiré des longues courſes (4) qu'ils avoient faites avec lui. Pluſieurs d'entre les Celtes y vinrent demeurer, & étant en plus grand nombre que les autres Habitans, ils les obligerent de prendre leurs Coûtumes. Cette Ville eſt encore à préſent en grande réputation parmi les Celtes, qui la regardent comme la Capitale de tous leurs pays. Elle a toujours conſervé ſa liberté depuis Hercule juſqu'à ces derniers tems ; mais enfin Jules Céſar, qu'on a honoré du titre de DIEU à cauſe de la grandeur de ſes exploits, l'ayant priſe par force, la ſoumit, avec toutes les autres Villes des Celtes, à la puiſſance des Romains.

Hercule voulant enſuite paſſer de la Celtique en Italie, prit le chemin des Alpes : il rendit les routes de ce pays, de rudes & de difficiles qu'elles étoient, SI DOUCES & SI AISÉES, qu'une Armée pouvoit y paſſer ſans peine avec tout ſon bagage. Les Habitans de ces Montagnes avoient coutume de TAILLER EN PIECES & de voler toutes les Troupes QUI LES TRAVERSOIENT ; mais Hercule dompta cette Nation, en fit punir les Chefs, & établit pour toujours la ſûreté de ces paſſages.

(Ici, notre Héros traverſe la Ligurie, & arrive ſur le Mont-Palatin).

Il y avoit alors ſur le MONT-PALATIN, une petite Ville habitée par les

(4) Du mot Grec ΑΛΗ *Alé*, courſe, allées & venues, erreurs.

Originaires du pays. POTITIUS & PINARIUS, les plus conſidérables d'entr'eux, le reçurent d'une maniere très-généreuſe, & lui firent des préſens magnifiques. On voit encore leurs Monumens (5) dans la Ville de Rome : & la famille des Pinariens paſſe aujourd'hui pour la plus ancienne Nobleſſe qui ſoit parmi les Romains..... Hercule ayant reçu avec plaiſir les marques de bienveillance que lui donnerent les Habitans du Mont-Palatin, il leur prédit que ceux qui, après ſa déification, lui offriroient la DIME de leurs biens, meneroient enſuite une vie très-heureuſe. Cette prédiction s'eſt accomplie juſques dans ces derniers tems : car on connoît à Rome pluſieurs Perſonnes aiſées & même quelques Citoyens fort riches, qui après avoir fait vœu de donner à Hercule la dixieme partie de leurs richeſſes, les ont vues monter à quatre mille talens. LUCULLE, qui étoit peut-être le plus riche des Romains de ſon tems, ayant fait l'eſtimation de tous ſes biens, lui en ſacrifia la DIME, qu'il employa en feſtins publics.

Les Romains lui ont bâti ſur le bord du Tibre, un ſuperbe TEMPLE, où ils lui conſacrent la même partie de leurs fonds.

Hercule quitta enfin le Tibre, & parcourut les Côtes maritimes de l'Italie : il entra ſur le territoire de CUMES, dans lequel on dit qu'il y avoit des hommes très forts, mais très ſcélérats : on les nommoit les GÉANS. Cette Contrée s'apelloit auſſi CHAMPS-PHLÉGRÉENS, à cauſe d'une Montagne de ce pays-là qui jettoit autrefois des flammes..... On la nomme à préſent le MONT-VESUVE ; & on y remarque encore aujourd'hui des traces de ſon ancien embrâſement. Les Géans ayant apris qu'Hercule étoit entré dans leur pays, s'aſſemblerent & marcherent contre lui en ordre de bataille. Comme ils étoient forts & vaillans, le combat fut très-rude : mais enfin Hercule remporta la victoire, avec le ſecours des Dieux qui l'aiderent dans ce combat. Il tua pluſieurs de ſes ennemis & rétablit la tranquillité dans le pays. Les GÉANS ont paſſé pour FILS DE LA TERRE, à cauſe de leur prodigieuſe grandeur.

Hercule continua ſon chemin le long des Côtes : il fit pluſieurs Ouvrages ſur le lac d'AVERNE, qui étoit conſacré à Proſerpine. Les eaux de ce lac ſe rendoient autrefois dans la mer ; mais Hercule ferma le canal de communication, & pratiqua le long des Côtes de la mer, un chemin qui s'apelle encore aujourd'hui LE CHEMIN D'HERCULE....

Etant venu ſur les confins du Pays de Rhége & de la Locride, & la fatigue d'un long chemin le contraignant de ſe repoſer, on dit qu'il pria les Dieux d'éloigner de lui une grande quantité de Cigales qui le tourmentoient : ils exaucerent ſa priere, & non-ſeulement elles s'écarterent pour-lors, mais on n'en a jamais vu depuis dans ce Canton.

(Enſuite il paſſe en Sicile, en ſe tenant aux CORNES D'UN TAUREAU,

(5) Sans doute leurs Tombeaux.

il y vainc à la lutte, ERYX fils de VÉNUS & du Roi BUTA). Il arrive à Syracuſe, & enſeigne aux Habitans à célébrer toutes les années en l'honneur de PROSERPINE, des FÊTES & des ASSEMBLÉES ſolemnelles.

Chez les AGYRINÉENS, il dédie un bois à IOLAS, ſon Compagnon d'armes; & il inſtitue en ſon honneur des Sacrifices, que les Habitans du pays célébrent encore aujourd'hui. Ceux qui demeurent à Agyre vouent leur CHEVELURE à Iolas, & la cultivent ſoigneuſement juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de l'offrir à ce Dieu, avec de grandes cérémonies. Son TEMPLE eſt ſi ſaint & ſi reſpectable, que ceux qui négligent d'y faire les Sacrifices accoutumés, perdent la voix & deviennent comme morts.... Les Habitans ont nommé HERCULÉENNE, la Porte devant laquelle ils font leurs offrandes à Iolas; ils célébrent ſa FÊTE TOUTES LES ANNÉES avec la même ſolemnité, par des exercices de lutte, & par des courſes de chevaux; & confondant alors les Maîtres & les Eſclaves, ils les admettent aux mêmes Danſes, aux mêmes Tables & aux mêmes Sacrifices.

(Hercule fait enſuite à pied le tour de la Mer Adriatique, & entre dans le Péloponèſe par l'Epire).

LE CHIEN CERBERE.

Onziéme Travail.

Et à cette occaſion, des Myſtères d'Eleuſis.

Il n'eut pas plutôt fini ſon dixiéme Travail, qu'Euryſthée lui ordonna de tirer hors des Enfers le Chien CERBERE. Dès qu'Hercule eût reçu cet ordre, qu'il regarda comme GLORIEUX pour lui, il prit le chemin d'Athènes. Là, il ſe fit initier aux MYSTÈRES d'Eleuſine, dont Muſée, fils d'Orphée, étoit chef alors. Puiſque nous venons de parler d'Orphée, il ſera, je crois, aſſez à propos d'en raporter ici quelque choſe. (Ici, l'Hiſtoire d'ORPHÉE que Diodore dit avoir exiſté & avoir été du voyage des Argonautes, &c.)

Hercule étant deſcendu dans les Enfers, fut reçu de Proſerpine comme ſon frere; & elle lui permit même d'emmener avec lui THESÉE & PIRITHOUS qui y étoient retenus priſonniers. Ayant enſuite lié Cerbere avec des chaînes de fer, il le tira hors des Enfers, & le fit voir aux Hommes.

POMMES D'OR DES HESPÉRIDES.

Douziéme Travail.

Son dernier Travail enfin, étant d'aporter d'Afrique les POMMES D'OR des HESPÉRIDES, Hercule prit une ſeconde fois par mer la route de ce pays. Les

ſentimens des Mythologiſtes ſont fort partagés au ſujet de ces Pommes : car les uns diſent qu'il croiſſoit effectivement des Pommes d'Or, en certains jardins d'Afrique qui apartenoient aux Heſpérides ; mais qu'elles étoient gardées par un épouvantable Dragon qui veilloit ſans ceſſe : d'autres prétendent que les Heſpérides poſſédoient de ſi beaux Troupeaux de Brebis, que par une licence Poëtique, on leur avoit donné le ſurnom de dorées, comme on l'avoit donné à Vénus, à cauſe de ſa beauté. Qelques-uns enfin ont écrit que ces Brebis étoient d'une couleur particulière qui tiroit ſur l'or. Ces derniers ajoutent même, que par le Dragon, il faut entendre le Paſteur qui gardoit ces Brebis, homme très-fort & très-courageux, & qui avoit coutume de mettre à mort tous ceux qui entreprenoient de lui ravir quelques piéces de ſon Troupeau..... Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'Hercule ayant tué le Gardien de ces Brebis, ou de ces Pommes, il les aporta à Euryſthée ; & qu'ayant accompli ſes douze Travaux, il ſe tint aſſuré d'avoir l'immortalité pour ſa récompenſe, ainſi que lui avoit promis l'Oracle d'Apollon.

Heſpérides délivrées par Hercule : il fait mourir Buſiris & Emathion.

Il ne faut cependant pas omettre ce que les Mythologiſtes racontent d'Atlas & des Heſpérides. Ils diſent que dans le pays apellé HESPERITIS vivoient autrefois Atlas & Heſperus, tous deux freres & tous deux très-fameux : qu'Heſperus étant devenu pere d'une fille nommée Heſperis, la donna en mariage à ſon frere Atlas, & que ce fut de cette fille que le pays prit ſon nom. ATLAS eut d'Heſperis SEPT FILLES, qui furent apellées ATLANTIDES, du nom de leur Pere ; ou HESPÉRIDES, de celui de leur Mere. Comme elles étoient d'une beauté & d'une ſageſſe peu communes, on dit que ſur leur réputation, BUSIRIS, Roi d'Egypte, conçut le deſſein de s'en rendre Maître ; & qu'il commanda à des Pirates d'entrer dans leur pays, de les enlever & de les lui amener. Ces Pirates ayant trouvé dans leur jardin les filles d'Atlas qui s'y divertiſſoient, ils ſe ſaiſirent d'elles ; & s'étant enfuis au plus vîte dans leurs vaiſſeaux, ils les embarquerent avec eux : mais Hercule les ayant ſurpris pendant le tems qu'ils mangeoient près du rivage, & ayant apris de ces jeunes Vierges le malheur qui leur étoit arrivé, il tua tous les raviſſeurs & rendit enſuite les Atlantides à leur Pere Atlas. Ce Prince reconnoiſſant, donna non-ſeulement à Hercule les Pommes qu'il étoit venu chercher ; mais auſſi il lui aprit à fond l'Aſtronomie. Atlas avoit étudié cette ſcience avec beaucoup d'aſſiduité & d'aplication ; & il y étoit devenu très-ſavant. Il avoit même conſtruit avec un grand Art une Sphère Céleſte ; & c'eſt pour cette raiſon qu'on a cru qu'il portoit le Monde ſur ſes épaules. Comme Hercule fut le premier qui aporta en Gréce la Science de la Sphère, il acquit auſſi une très-grande gloire ; & l'on feignit à ce propos, qu'Atlas s'étoit repoſé ſur lui du fardeau du Monde : les Hommes racontant d'une maniere fabuleuſe, un fait véritablement arrivé.

Etant venu de-là en Egypte, il fit mourir le Roi Buſiris, qui ſacrifioit, dit-on, à Jupiter les Etrangers qui abordoient dans ſes Etats.

Enſuite remontant par le Nil juſqu'en Ethiopie, il tua HÉMATHION, Roi de ce pays, qui lui avoit déclaré la guerre.

(Ici, le récit de la Guerre des Amazones contre Théſée, pour ravoir Antiope qui meurt dans le combat, &c.)

Les cinquante Fils d'Hercule confiés à Iolas.

Après qu'il eût fini ſes douze Travaux, un Oracle lui dit qu'avant qu'il fût reçu au nombre des Dieux, il falloit qu'il envoyât une Colonie en SARDAIGNE, ſous la conduite des Fils qu'il avoit eus des Theſpiades : mais comme ils étoient fort jeunes, Hercule jugea à propos de mettre à leur tête IOLAS ſon neveu..... THESPIS, d'une des meilleures Familles d'Athènes, fils d'ERECTHÉE, & Roi d'un pays qui portoit ſon nom, avoit eu de pluſieurs Femmes cinquante Filles ; Hercule étoit alors fort jeune & d'une force de corps prodigieuſe ; ce qui fit ſouhaiter à Theſpis que ſes Filles puſſent avoir des Enfans de lui. L'ayant donc invité à un ſacrifice, & lui ayant fait enſuite un magnifique feſtin, il le donna pour mari à toutes ſes filles ; Hercule devint par ce moyen, pere de cinquante Enfans qu'on apella d'un nom commun les THESPIADES, comme leurs meres. Quand ils furent parvenus à l'adoleſcence, Hercule les envoya en Sardaigne, ſuivant l'ordre de l'Oracle. Comme Iolas l'avoit accompagné dans toutes ſes expéditions, il lui confia les Theſpiades & le déclara Chef de la Colonie ..... Les Theſpiades permirent même à leur conducteur de donner ſon nom à cette Colonie, & ils lui déférerent cet honneur comme à leur Pere .... C'eſt par cette raiſon que dans ces derniers tems, ceux qui font des ſacrifices au Dieu IOLAS, lui donnent le nom de Pere, à l'exemple des Perſes qui apellent ainſi CYRUS... Iolas répandit ſes bienfaits en divers lieux, & non-ſeulement il acquit enſuite une très-grande gloire, mais on lui rendit en pluſieurs lieux les honneurs dus aux Héros, & on lui conſacra pluſieurs BOIS.

HERCULE céde à IOLAS ſa Femme MÉGARE : il demande IOLÉ : diverſes Aventures dont ces événemens ſont ſuivis.

Après qu'Hercule eût achevé ſes douze Travaux, il céda à Iolas, Mégare ſa femme, dont les enfans avoient eu un ſi triſte ſort ; & il eſpéra qu'une autre lui en donneroit de plus heureux. Il demanda IOLÉ, fille d'Euryte, Roi d'Œchalie : mais ce Prince ayant apris l'infortune de Mégare, exigea du tems pour ſe déterminer.

Hercule qui prit cette réponſe pour un refus, emmena ſecrettement, pour ſe venger, les Chevaux d'Euryte.

IPHITUS,

Iphitus, fils de ce Prince, ſoupçonnant Hercule d'avoir dérobé ces Chevaux, & étant allé les chercher dans Tirynthe, Hercule le fit monter ſur une Tour fort haute, & lui dit de porter ſes regards de tous côtés pour voir s'il les découvriroit : mais Iphitus ne les apercevant point, Hercule lui dit que c'étoit à tort & fauſſement qu'on l'accuſoit de les avoir dérobés, & là-deſſus il le jetta du haut de la Tour en bas.

Sur ces entrefaites, étant tombé malade en punition de ce meurtre, il s'en alla à Pyle chez le Roi Nelée, & le pria de l'expier. Nelée ayant conſulté ſes enfans, tous, à l'exception du ſeul Neſtor qui étoit le plus jeune, furent d'avis qu'on refuſât cette expiation.

Hercule prit le parti d'aller chez Déiphobe, fils d'Hippolyte, pour le prier de la lui donner : mais on en fit inutilement la cérémonie, & ſa maladie ne le quitta point.

Il alla donc enfin conſulter l'Oracle d'Apollon... Celui-ci répondit qu'il falloit qu'on le vendît publiquement, & qu'on donnât le prix de ſa vente aux enfans d'Iphitus. La durée de ſa maladie l'ayant obligé d'obéir à cet Oracle, il prit avec quelques-uns de ſes amis le chemin de l'Asie. Quand il fut arrivé dans ce pays, il ſe laiſſa vendre volontairement par un de ſes amis, & il devint l'eſclave d'Omphale, fille de Jardanus & Reine des Mœoniens. Celui qui l'avoit vendu, remit enſuite aux fils d'Iphitus, ſelon le commandement de l'Oracle, l'argent provenu de la vente d'Hercule.

(Hercule fait périr pluſieurs ſcélérats & voleurs de la Contrée.

Il épouſe Omphale & en a Lamon.

Il retourne dans le Péloponèſe ; eſt de l'Expédition des Argonautes ; arrache Troye à Laomédon, & la remet à Priam.

De retour, il fait mourir le Roi Augée qui ne lui avoit pas donné la récompenſe promiſe pour le nettoyement de ſes étables ; & donne ſon Royaume d'Elis, à Phylée, fils de ce Prince.

Il arrache Sparte à Hippocoon & à ſes fils, & la donne à Tyndare pere des Dioscures).

Naiſſance de Téléphe, fils d'Hercule.

La guerre de Sparte finie, Hercule prit le chemin d'Arcadie : il alla loger chez le Roi Aleé : mais ayant eu un commerce ſecret avec Augé, fille de ce Roi, il partit pour Stymphale.... (Aleé donne enſuite ſa fille à Nauplius pour la noyer : en chemin & ſur le Mont Parthenien, elle accouche de Téléphe & le laiſſe ſous un buiſſon. Nauplius donne Augé à des Cariens, qui la vendent à Theutras, Roi de Myſie. Téléphe de ſon côté eſt nourri par une Biche, & trouvé par des Bergers qui le ménent à leur Roi Coryte qui le fait élever avec ſoin. Devenu grand, il va joindre

ſa Mere; & Teutras lui donne ſa fille, & le fait ſon héritier.

Hercule épouſe Déjanire, & enléve Iolé.

Cependant Hercule accompagné de pluſieurs ARCADIENS s'en alla à CALYDON, Ville d'Etolie, & s'y arrêta : c'eſt-là qu'après la mort de MÉLEAGRE, il épouſa ſa ſœur DÉJANIRE, fille d'ŒNÉE ....

Pour rendre ſervice aux Calydoniens, il détourna le fleuve ACHELOUS & mit à ſec une grande étendue de Terre, qui devint très-fertile. C'eſt ce qui a donné lieu aux Poëtes de feindre qu'Hercule ſe battit contre Acheloüs changé en Taureau ; & que dans ce combat il lui caſſa une corne, dont il fit préſent aux Etoliens ; & qui fut apellée, la CORNE D'AMALTHÉE.

Au paſſage de l'EVENUS, il tue le Centaure NESSUS (qui ſe venge en mourant, par le conſeil qu'il donne à Déjanire.)

Hercule attaque enſuite les Freres d'Iole ; il les fait périr, & amene IOLE avec lui, à CENÉE, Promontoire de l'Eubée.

Mort d'Hercule.

Voulant offrir un ſacrifice en cet endroit, il envoye demander à Déjanire la TUNIQUE, dont il avoit coutume de ſe revêtir lorſqu'il ſacrifioit. Déjanire eſpérant de le guérir de ſa paſſion pour Iole, frotte cette Tunique du philtre que lui a donné le Centaure. Hercule ne l'a pas plutôt miſe qu'il éprouve des douleurs extraordinaires, que rien ne peut calmer. Déjanire de déſeſpoir, s'étrangle elle-même. Par le conſeil de l'Oracle, on mene Hercule ſur le MONT OËTA & on y dreſſe un grand bûcher. Hercule monte ſur ce bûcher, & prie ſes amis d'y mettre le feu : Philoctete ſeul, obéit : Hercule lui fait préſent de ſes flèches & de ſon arc. Dans le moment un coup de tonnerre fait paroître tout le bûcher en flammes. Iolas & ſa Troupe accourent, ne trouvent plus Hercule ni aucun veſtige d'os. Perſuadés que les Dieux lui ont accordé la récompenſe promiſe, ils lui élévent des autels dans cet endroit même & y offrent des Sacrifices.

Sacrifices qu'on lui offre.

Menœtius, ſon ami, lui ſacrifia un TAUREAU, un SANGLIER, & un BOUC ; & il ordonna qu'on lui offrît tous les ans dans la Ville des OPUNTIENS, ce même Sacrifice. Les Thébains ſuivirent auſſi cet exemple.

Cependant, les Athéniens ont été le premier Peuple qui lui ait rendu les honneurs divins ; & l'exemple de cette piété fut cauſe qu'auſſi tôt, tous les Peuples de la Gréce & enſuite TOUTES LES NATIONS de la Terre LE RECONNURENT pour DIEU.

Junon l'adopte.

Ajoutons qu'après l'Apothéose d'Hercule, Jupiter persuada à Junon de l'adopter pour Fils.... On dit qu'elle le fit de cette maniere.

Junon monta d'abord sur son lit, tenant Hercule caché sous ses habits: & ensuite, afin de mieux imiter la nature, elle le laissa tomber sous elle. On prétend que les Barbares emploient encore à présent cette cérémonie, lorsqu'ils veulent ADOPTER quelqu'un.

Il épouse Hebé.

Hercule étant devenu Dieu, épousa HEBÉ.

Mais il ne voulut point être du nombre des DOUZE DIEUX, de peur d'offenser celui d'entr'eux qu'il auroit fallu exclure, pour lui donner sa place.

SECONDE PARTIE.

Hercule n'eſt pas un Perſonnage réel, mais le ſymbole d'un objet réel & phyſique.

ARTICLE PREMIER.

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

§. I.

L'Hiſtoire d'Hercule eſt une Allégorie.

L'on a preſque toujours regardé le long récit que nous venons de mettre ſous les yeux du Lecteur, comme l'Hiſtoire d'un Héros Grec qui exiſta réellement; mais altérée à la vérité, en paſſant de bouche en bouche, & par le mêlange de quelques fictions. Si quelques Savans ont apellé de ce jugement, & n'ont voulu y apercevoir que de l'allégorie, ils ont eu peu de partiſans. Ce n'eſt pas qu'ils n'euſſent la raiſon de leur côté; mais le tems n'étoit pas encore venu où ces objets pourroient être abſolument débrouillés par un examen plus rigoureux, & à la ſuite d'autres découvertes.

Il faut convenir, à la vérité, que la maniere dont on a préſenté juſques-ici ces explications allégoriques, a été elle-même un préjugé contr'elles: ceux qui les publierent, avoient très-bien vu qu'on ne pouvoit expliquer ces objets qu'allégoriquement; mais ils n'en avoient pas ſuffiſamment ſaiſi l'enſemble; ils ne donnoient que des explications partielles; & ce qu'ils n'expliquoient pas, ſembloit une objection ſans réplique contre leur ſyſtême.

C'eſt pour éviter cet inconvénient, qu'après avoir cherché à démontrer dans l'Hiſtoire de Saturne & dans celle de Mercure, l'accord parfait qui regne entre toutes leurs parties priſes allégoriquement, nous allons nous attacher à expliquer de la même maniere, tout ce qui compoſe l'Hiſtoire d'Hercule; & à faire voir, qu'elle ne renferme aucun trait qui ne ſoit allégorique, depuis la naiſſance de ce Héros juſqu'à ſa mort, & qu'il n'eſt aucun de ſes Travaux & aucun des Perſonnages qui entrent dans le récit de ces Travaux, qui ne ſoient abſolument néceſſaires pour la beauté & le complément de l'Allégorie qu'offre l'Hiſtoire entiere d'Hercule; juſqu'à l'arrangement même de ces Travaux; enſorte qu'on ne ſauroit en dépla-

cet quelqu'un, ſans détruire l'harmonie de l'enſemble & ſans manquer par cela même le ſens de l'Allégorie.

Par cette marche, l'on verra non-ſeulement quelle eſt l'Allégorie qu'offre l'Hiſtoire d'Hercule; mais de plus, qu'il fut apellé avec raiſon le Général d'Oſiris ou de Saturne, & le Compagnon de Thot ou de Mercure : toutes ces Allégories apartenant à un même fonds, ou, pour mieux dire, n'en formant qu'une.

§. 2.

Pourquoi on l'a regardée ſi long-tems comme une Hiſtoire réelle.

Il n'eſt point étonnant qu'on eût perdu de vue le ſens de ces Allégories; & qu'on eût même oublié que c'étoient des objets allégoriques. Nées dans l'Orient dès la plus haute antiquité, préſentées continuellement ſous les traits d'une Hiſtoire réelle, liées à un langage qui ceſſa d'être entendu, on ne dut voir inſenſiblement en elles que de l'hiſtorique : le ſouvenir de leur premiere origine dut s'éclipſer preſqu'entierement.

Ainſi, par la même dégradation qui faiſoit regarder Saturne comme un Prince que ſes cruautés biſarres avoient rendu trop célébre, Hercule, dans ſon principe très-antérieur aux Grecs, Chef des Dieux du Sabéiſme, Emblême du Tout-Puiſſant, Ame de la Végétation, qui le premier eut des Temples chez les Phéniciens, ne parut plus chez les Grecs que le fils d'Alcméne, le dernier des Dieux, le premier des Héros.

Et comme juſques à préſent nous n'avons en quelque façon vu que par les yeux des Grecs nos devanciers & nos Maîtres, il étoit impoſſible qu'Hercule ſe réhabilitât au milieu de nous.

C'étoit donc à l'Orient qu'il falloit recourir pour voir à découvert l'origine de toutes ces choſes : mais l'Orient paroît ſi ténébreux, on a tant abuſé de ſes Langues pour y voir tout ce qu'on vouloit, il eſt reſté ſi peu de traces de ſon ancienne ſageſſe, que la découverte de ces objets ſembloit déſeſpérée.

§. 3

Idées qu'en ont eu divers Savans modernes.

Rien de plus opoſé que l'idée que divers Savans modernes ſe ſont formée de ce Perſonnage & de ſes Travaux.

Vossius, dans ſon ſavant Ouvrage ſur l'Idolâtrie (1), a conſacré un Chapitre entier pour démontrer qu'Hercule étoit le Soleil, & que ſes

(1) De orig. & progr. Idolol. Lib. II. Cap. XV. p. 380. & ſeq.

douze Travaux étoient nés de la diviſion du Zodiaque en douze Signes.

CUPER (2) adopta la même idée. Hercule eſt, ſelon lui, le Soleil ; ſa maſſue marque l'obliquité de l'Ecliptique ; ſa peau de Lion, la force de cet Aſtre quand il eſt dans le Signe du Lion : les Pommes d'or qu'il enléve, ſont des Etoiles qu'il fait diſparoître par ſa clarté ; & ſes douze Travaux, les douze Signes.

L'un & l'autre adoptoient ainſi les idées du SCHOLIASTE d'HÉSIODE, de MACROBE & de PORPHIRE &c. qui furent tous dans la même idée, & pour qui les Fables étoient des ALLÉGORIES pleines de ſens & ſagement inventées.

ALEANDER le Jeune avoit adopté les mêmes idées dans ſon Explication de la Table Héliaque (3).

Mais comme ils n'entroient dans aucun détail, ce qu'ils diſent à cet égard parut plus ingénieux que ſolide.

Auſſi le Savant LE CLERC n'y crut pas : il rejetta toutes ces Allégories, comme n'ayant aucun fondement : & afin de le mieux prouver, il fit paroître (4) une Diſſertation dans laquelle il métamorphoſe Hercule en un Négociant Phénicien, qui avoit fait de grandes choſes, de grands établiſſemens, de grands voyages, un grand commerce.

Cette Diſſertation, quoique fort longue (5), n'eſt digne ni de ſon Auteur, ni de ſon ſujet : ſans critique, ſans goût, ſans intérêt, elle ne ſeroit propre qu'à répandre le plus grand dégoût ſur la Mythologie entiere. N'en ſoyons pas ſurpris : iſolant toutes les Fables, & ne les prenant jamais dans leur enſemble, il étoit impoſſible qu'il pût les voir en grand ; & qu'il s'élevât juſques au ſens allégorique, auſſi compliqué que diverſifié. L'Harmonie ſeule pouvoit en faire trouver le ſens ; & qu'eſt-ce qui parut jamais moins renfermer d'harmonie, que les Fables Mythologiques ?

L'Abbé BANIER, zélé défenſeur du ſens hiſtorique, regarde Hercule comme un Héros véritablement né à Thébes (6), & qui avoit rendu les plus grands ſervices à la Gréce par ſes exploits : il n'en retranche rien & ne ſoupçonne pas même que quelqu'un d'eux fût fabuleux : il eſt vrai qu'il diſtingue cinq ou ſix Hercules, l'Egyptien, le Phénicien, l'Indien &c. & qu'il convient que l'on pourroit bien avoir réuni ſur la tête d'un ſeul les exploits de tous.

Dans ces derniers tems, on eſt revenu au ſens allégorique. L'Auteur

---

(2) Diſſert. ſur HARPOCRATES.

(3) Pag. 25-30 de la ſeconde édition de cet Ouvrage, imprimée à Paris en 1617. *in*-4°. La premiere édition doit être de Rome en 1616.

(4) Dans ſa BIBL. UNIV. Tom. I. p. 245. & ſuiv.

(5) Elle a 28 pages, dont 18. de Notes.

(6) Mythol. L. III. Ch. VI. Tom. VII. 1-38.

de l'Hiſtoire du Ciel a montré l'exemple ; il change Hercule, ſuivant ſon ſyſtême favori, en une Enſeigne (7) où Horus étoit peint une maſſue à la main, & qu'on expoſoit en Public toutes les fois qu'il étoit queſtion de quelque expédition militaire.

N'omettons pas qu'un Savant moderne expliquant le Bouclier d'Hercule chanté par Héſiode, eſt entré dans un grand détail (8), pour démontrer que ce Héros ne fut pas un Homme ; mais qu'on déſigna par ce nom toute *digue*, toute *chauſſée*, tout *arrêt pour détourner ou pour conduire les eaux*, toute *enceinte* pour les environner.

Cette Diſſertation ou ces Remarques, font partie d'un Ouvrage qu'a donné ce Savant ſur l'Origine des Dieux ; Ouvrage nouveau, pas aſſez connu & dont nous donnerons dans la ſuite une analyſe étendue.

Les principes d'après leſquels on y établit le ſens allégorique de la Mythologie, ſont très-bien vus & très-bien déduits : & ſi l'Auteur n'a aperçu relativement à Hercule, qu'une portion de l'Allégorie, s'il en a trop reſſerré le ſens, s'il a été preſque toujours réduit à cauſe de cela à des preuves étymologiques, ce n'eſt point parce que ces principes étoient faux, mais c'eſt uniquement l'effet des bornes dans leſquelles il s'eſt trouvé renfermé. N'ayant pu faire qu'une partie des comparaiſons néceſſaires, les réſultats ont du être néceſſairement incomplets : mais c'eſt une grande preuve de la bonté de ſes principes, qu'il n'ait rien dit de contraire à la vérité, en conſidérant les Travaux d'Hercule relativement à l'art d'élever des digues pour contenir & diriger les eaux ; puiſque c'eſt une des opérations premieres qu'il faut faire, lorſqu'on veut défricher un Terrain & le mettre en état de culture.

M. Bryant, Savant Anglois, déja connu par des Recherches profondes ſur l'Antiquité (9), vient de faire paroître en François la Préface d'un Ouvrage conſidérable ſur la Mythologie & l'Origine des Peuples, qu'il doit publier bientôt, & dans laquelle il ſe déclare hautement pour le ſens allégorique des Fables, perſuadé que les Héros de la Mythologie, tel qu'Hercule, n'exiſterent jamais.

Il marche ainſi ſur les traces de ſon Compatriote M. Blackwell (10), dont nous aurons également occaſion de parler dans la ſuite.

Par cet accord à découvrir le ſens caché ſous la Mythologie, le prétendu ſens hiſtorique des Fables qui n'avoit pu ſe ſoutenir qu'en attendant de meilleures explications, diſparoîtra pour jamais.

---

(7) Hiſt. du Ciel, Tom. I. p. 255. & ſuiv.

(8) Remarques ſur le Bouclier d'Hercule, par M. l'Abbé Bergier, à la ſuite de ſon Ouvrage ſur l'Origine des Dieux. T. II. p. 137—213.

(9) Imprimées à Cambridge, 1767, in-4°. en Anglois, ſous le titre d'Obſervations & Recherches ſur l'Hiſtoire ancienne.

(10) Auteur des Lettres ſur la Mytholog. 2. vol. in-12.

Il ſera intéreſſant de voir par quels moyens, des Perſonnes auſſi éloignées les unes des autres, qui ne furent pas à même de ſe conſulter, & qui ont chacune leur maniere d'apercevoir les mêmes objets, ſeront parvenues aux mêmes principes; il ne le ſera pas moins de comparer les preuves ſur leſquelles elles s'apuient. Plus il y aura de Perſonnes éclairées qui poſeront les mêmes principes & qui courront la même carrière, plus les faits ſeront éclaircis; & par-là même, le Public ſera aſſuré du vrai.

L'on peut raporter à ceci la réflexion par laquelle Diodore ouvre l'Hiſtoire d'Hercule, & qui démontre qu'il la regardoit lui-même comme une allégorie: & un paſſage fort remarquable de TACITE, qui fait voir qu'il étoit à-peu-près dans la même idée.

» Après avoir dit (11), qu'il y a dans l'Océan Germanique, des Colonnes » d'Hercule, ſoit que ce Héros ait pénétré juſques là, ſoit qu'on ait accou- » tumé d'attribuer à un Perſonnage auſſi célebre, les grands & magnifiques » Ouvrages qu'on trouve en quelque lieu que ce ſoit, il ajoute: depuis Dru- » ſus-Germanicus, perſonne n'a fait des recherches pour découvrir ces Co- » lonnes d'Hercule; & l'on a cru qu'il étoit plus digne de la piété & du reſpect » dont on doit être pénétré pour les Dieux, de croire ce qu'on dit de leurs » exploits, que d'en avoir une entiere certitude.

Nous oſons nous flatter qu'on n'aura nul doute à cet égard, quand on aura lu l'explication que nous allons donner d'Hercule, relativement au défrichement des Terres & aux Travaux des Champs: elle ſera d'autant plus complette, qu'elle renfermera toutes les explications qu'on en a données comme déſignant le Soleil & les Digues, & qu'elle aura une étendue digne de ſon Héros.

§. 4.

Conſidérations qui prouvent que l'Allégorie d'Hercule eſt relative à l'Agriculture.

L'on ſera ſans doute étonné que nous raportions à l'Agriculture l'Hiſtoire d'Hercule, de ce Héros regardé comme un Dompteur de monſtres, comme un Réparateur de torts, comme un Pourfendeur de Géans; & que nous voyions des travaux agricoles, dans des exploits qui ſemblent n'y avoir aucun raport.

Cependant, ſi l'on conſidére qu'il eſt impoſſible que la vie d'Hercule ſoit une Hiſtoire réelle; que jamais on ne put dire d'un Héros, ce qu'on lui attribue; que toutes les parties en ſont trop bien liées, pour qu'on puiſſe

(11) German. Cap. 34.

croire

croire que cette Hiſtoire s'eſt altérée inſenſiblement, & qu'elle n'eſt plus ce qu'elle étoit dans les commencemens : & qu'Hercule eſt réuni avec Saturne ou Oſiris ; & que l'enſemble de ſa vie, préſentée d'une maniere ſi ſinguliere, doit avoir eu un modèle déterminé dans la Nature, & qui prêtoit à toutes les illuſions qu'offre cette Hiſtoire ; ſi l'on réfléchit ſur tout ſur le nombre de XII, auquel on a fixé ſes Travaux, nombre qui ſe confond avec celui des mois de l'année, & des opérations de la Campagne ; qu'aucune des explications qu'on a données juſques-ici de cette Hiſtoire n'a pu ſe ſoutenir : on ſoupçonnera que nous pourrions avoir raiſon, & l'on en ſera mieux diſpoſé à nous ſuivre.

A cet égard, nous promettons de nous tenir ſtrictement attachés à la lettre ; de ne point promener notre Lecteur à travers des étymologies dont il ſe défieroit toujours, quelque heureuſes qu'elles paruſſent ; & de ne nous livrer à aucun de ces écarts d'imagination dans leſquels on ne tombe que trop ſouvent, lorſqu'on eſt conduit par des idées ſyſtêmatiques.

Toutes nos explications naîtront toujours du fond du ſujet ; & conduits par l'ordre même dans lequel nous ont été préſentés ces exploits, nos développemens n'auront rien d'arbitraire, & paroîtront, nous oſons nous en flater, à l'abri de toute objection eſſentielle.

ARTICLE II.

Quels ſont les Objets allégoriques déſignés par Hercule le Thébain, & par ſes Travaux.

L'AGRICULTURE ayant été inventée par Saturne, Cronus ou Oſiris, & le Calendrier ayant été réglé & déterminé par Thot, Hermès ou Mercure, en faveur de l'Agriculture, on s'empreſſa de faire adopter ces Arts aux Peuples au milieu deſquels ils avoient été inventés, de leur faire recueillir les heureux effets de ces découvertes précieuſes.

Ceux-ci ſentirent trop vivement les avantages ineſtimables qui leur en reviendroient, pour s'y refuſer ; dociles à la voix bienfaiſante qui leur ouvroit les portes du bonheur, ils s'empreſſerent à ſe mettre à même d'en jouir.

Mais la Terre n'étoit nulle part dans l'état où elle devoit être pour l'exercice de ces Arts. Les Terrains bas étoient couverts de Marais, & de Lacs immenſes dont les eaux croupiſſantes retenues par des Collines trop reſſerrées ou par des rochers culbutés les uns ſur les autres, ou par des Plantes vigoureuſes qui leur fermoient le paſſage, n'avoient aucun écoulement. Les Terres plus élevées, livrées à toute l'activité de la Nature productrice que l'Art n'avoit

pu diriger, n'offroient que ronces & que forêts touffues, où la lumiere du jour n'avoit jamais pénétré, repaire d'une multitude prodigieuſe d'animaux féroces ou nuiſibles.

L'Homme ſentoit que la Terre avoit été faite pour lui; mais il ne la voyoit nulle part: tout lui en déroboit la poſſeſſion.

Il fallut donc marcher à la conquête de cette Terre, qui avoit été donnée à l'homme pour ſon habitation: un lieu d'horreur alloit devenir un ſéjour fortuné; mais il devoit être le prix des Travaux des humains; & ces Travaux ne purent être l'effet que de la réunion de leurs bras & de leurs efforts communs.

Par-tout, il fallut débarraſſer le cours des Eaux, deſſécher les Marais, baiſſer les Lacs, creuſer des Canaux, élever des digues, abattre les Forêts, remuer les Terres, détruire les Animaux nuiſibles, ou les faire fuir.

Tels furent les premiers exploits des Hommes, & des Chefs des Peuples; ceux par leſquels ils domptèrent la Terre elle-même, ceux qui formerent les Héros les plus illuſtres, les ſeuls qui puiſſent être agréables à l'humanité, les ſeuls dignes d'une gloire immortelle, & d'être conſervés dans les Faſtes poëtiques des Nations.

Lorſque dans ces derniers tems, on découvrit ces Terres immenſes qui occupent la moitié de notre globe & qui étoient encore dans le même état agreſte & ſauvage qu'avoient offert toutes nos Contrées dans leur origine, quelle gloire n'euſſent pas mérité, quels ſervices n'eu ent pas rendu au Genre humain, avec quel attendriſſement des millions redoublés d'Hommes & de Femmes, de jeunes Enfans, des Nations entieres policées & heureuſes, n'euſſent pas fait ſans ceſſe retentir leurs noms dans leurs Chanſons immortelles ces Cortez, ces Pizarres, ces Almagres, deſtructeurs des Peuplades Américaines, dignes d'être voués à une horreur éternelle; ſi marchant ſur les traces des Héros dont nous parlons, au lieu d'exterminer des Peuples doux & humains, ils en fuſſent devenus les Bienfaiteurs & les Peres, ils leur euſſent fait part des connoiſſances utiles de l'Europe, ils leur euſſent apris à changer leurs forêts en habitations, & leurs marais en campagnes cultivées; ſi au lieu de vouloir ſordidement régner ſur un or, peu utile par lui-même, & qui leur échapa, ou pour lequel ils s'égorgerent eux-mêmes les uns les autres ils euſſent été animés de la noble ambition de régner ſur les cœurs, ſur les maîtres de l'or!

Les Hommes ne demandent qu'à aprendre, qu'à être inſtruits, qu'à devenir heureux. Les Américains auroient été tout ce qu'auroient voulu les Européens, & de quelles reſſources n'euſſent ils pas été pour eux!

Mais ceux ci étoient trop barbares, trop peu éclairés ſur les grands devoirs de l'humanité, trop ignorans de l'ordre qui peut ſeul rendre les Nations floriſſantes & proſpéres, pour ſe conduire en hommes; il auroit fallu qu'ils euſſent été au deſſus de leur ſiécle, au deſſus de ceux même qui ſont venus à ſa ſuite: l'ignorance en fit des Monſtres.

Ce que n'ont pas fait nos Conquérans de l'Amérique, c'eſt ce que firent les Chefs des Grecs, des Egyptiens, des Chinois, &c dans leurs Contrées reſpectives; & ce qui valut à ces Peuples, la grandeur & la proſpérité à laquelle ils parvinrent avec tant de rapidité.

§. 1.

Les Travaux d'Hercule ſont le Défrichement & la Culture des Terres.

L'on avoit déja chanté l'Invention de l'Agriculture & celle du Calendrier: l'on chanta encore les défrichemens des Terres, la culture des Contrées entieres, les Travaux réunis des Peuples, leurs effets auſſi étendus que conſolans.

De là, naquit notre troiſiéme Allégorie Orientale, celle d'Hercule Général d'Oſiris, dompteur du lion, armé de la maſſue.

Il eſt Général d'Oſiris, ou de l'Inventeur de l'Agriculture, parce qu'il préſide aux Travaux des Familles réunies pour mettre une Contrée entiere en état de culture.

Il eſt dompteur du lion, parce qu'il fait diſparoître tous les Animaux féroces; qu'il les force de lui abandonner la poſſeſſion de la Terre; qu'il ſurmonte l'aſpérité de celle-ci plus difficile à vaincre que les lions, qu'il la force de répondre à ſes vœux.

Il eſt armé de la maſſue noueuſe, le premier & le plus ſimple des ſceptres, pour marquer que par l'Agriculture, il domine ſur la Terre & ſur les animaux; qu'il eſt vraiment le Roi du Monde; que tout céde à ſa puiſſance, que par lui ſeul les Peuples ſe civiliſent.

Rois de l'Europe, Monarques auguſtes qui régnez ſur des Peuples nombreux, policés, favoris des Arts & des Muſes, autant au-deſſus des Sauvages que ceux-ci ſont ſupérieurs aux Animaux; c'eſt à cette Agriculture & aux heureux effets qu'elle mène en foule à ſa ſuite, que vous devez tout ce que vous êtes; ſans eux, vous ne ſeriez que des Caciques foibles & ſans puiſſance, des Chefs de Sauvages ou de Cannibales.

§. 2.

Hercule étoit dans l'Orient, le Soleil Protecteur de l'Agriculture.

Mais pourquoi mit-on les Travaux par leſquels on exploitoit les Terres, ſur le compte d'Hercule; & pourquoi, s'il eſt un Etre allégorique, le préſenta-t-on comme étant né à Thébes & deſcendu par lou de la famille de Cadmus?

Tout ceci tient à nombre de faits intéreſſans, qu'il faut réunir ſi l'on

veut voir cette allégorie ſe développer dans tout ſon éclat & toute ſa beauté.

Hercule étoit déja chez les Orientaux le nom du Soleil, que ces Peuples, livrés au Sabéiſme ou au culte des Aſtres, regardoient comme la Divinité de l'Agriculture, comme le principe de toute végétation, l'ame de la Nature.

C'eſt le Soleil en effet, qui par ſa chaleur bienfaiſante, ranime le Monde entier, deſſéche les Campagnes inondées, éléve de la Terre ces exhalaiſons qui ſe réſolvent en pluies, véhicule de toute fécondation; meurit les moiſſons. Sans cet Aſtre, unique pour nous comme la Divinité ſuprême, notre Globe plongé dans les ténébres, ſeroit frappé d'une ſtérilité éternelle: c'eſt après lui que ſoupirent tous les Etres; ils s'égaient à ſa lumiere, & ils revivent à ſon aproche; alors la Terre ſe couvre des plus belles parures, elle ſe parfume des odeurs les plus agréables; les Muſiciens aîlés recommencent leurs chants harmonieux; la Nature entiere ſe renouvelle; elle paroît plus belle que jamais; l'Homme lui-même ſe réjouit à la vue de ces ſubſiſtances, qui renaiſſent de toutes parts.

Il n'eſt donc point étonnant que ſon nom ſoit devenu la baſe de l'allégorie relative au défrichement & à la culture des Terres, qui ne ſeroient rien ſans lui; qu'on ait tranſporté ſon nom aux Héros qui avoient exécuté des exploits, dont le ſuccès étoit dû à ſon efficace; & que ces exploits aient été réduits à XII, puiſque la révolution de cet Aſtre eſt partagée entre XII Signes qui compoſent le Calendrier du Laboureur & qui dirigent tous ſes Travaux.

§. 3.

Pourquoi il eſt apellé Thébain.

Mais par quel motif le fait-on naître à Thébes en Béotie, & de la Famille de Cadmus? Rien de plus naturel & de plus ſimple.

Thébes étoit une de ces Colonies Phéniciennes qui porterent dans la Gréce les uſages, les ſciences, les allégories & la langue de cet ancien Peuple. D là ſe répandirent dans le reſte de la Gréce, les récits merveilleux des premieres inſtitutions orientales. Ces récits venoient de Thébes: on feignit donc que le Héros en étoit né à Thébes même.

D'ailleurs, le nom de cette Ville & celui de Cadmus ſon Fondateur, étoient du nombre de ces mots Orientaux faits pour fraper, pour ſervir de caractéres allégoriques aux objets le plus intéreſſans, pour devenir ainſi une ſource fertile de narrations merveilleuſes.

Thébes, par exemple, étoit un mot Oriental qui ſignifioit une *Arche*, un *Vaiſſeau*. Mais les Orientaux faiſoient voyager le Soleil dans un vaiſſeau, il en étoit le Pilote: le Soleil, ou Hercule, étoit donc apellé avec raiſon dans ce ſens le Thébain, c'eſt-à-dire, *le Navigateur*.

Insensiblement les Grecs durent prendre ce nom comme désignant un Habitant de Thébes, un homme qui y étoit né.

Ajoutons que les Phéniciens de Thébes ouvrirent de bonne-heure des Ecoles ou Académies célèbres, où accouroit en foule la Jeunesse Grecque, pour s'instruire dans la sagesse Orientale, dans les Arts que les Phéniciens avoient déja portés à un haut point de perfection.

Les Fables Grecques dont la scène fut à Thébes & dans la Famille de Cadmus, sont ainsi très-précieuses par leur raport avec les anciennes allégories Orientales, transmises par ce moyen jusqu'à nous.

Mais prouvons qu'Hercule étoit antérieur aux Grecs; ce qui ne sera pas difficile.

Hercule étoit le plus ancien Dieu des Phéniciens : c'est à lui qu'ils consacroient leurs Temples & la dîme de leurs biens. Nous tenons ce fait d'Hérodote.

§. 4.

Hercule antérieur aux Grecs.

Herodote, avide de connoissances dans un siécle où elles étoient peu communes & l'art de la Critique dans l'enfance, & que son ame élevée porta à rechercher avec soin l'origine de toutes choses, n'épargna ni voyages, ni lectures, ni questions pour découvrir la vérité des événemens passés, & mérita d'être apellé le Pere de l'Histoire; mais il vécut malheureusement dans un tems où tout s'étoit altéré, où la langue primitive étoit oubliée, & la religion antique dépravée; & dans lequel, les désordres qui avoient bouleversé les premiers Empires, avoient élevé entre les hommes & la vérité, une barriere qu'il sembloit impossible de franchir.

Cet Historien nous raconte donc (1), qu'étant en Egypte, il aprit qu'on adoroit à Tyr un Hercule de beaucoup antérieur à celui que les Grecs plaçoient à Thébes, & qu'on lui avoit élevé un Temple magnifique très-fréquenté, aussi ancien que cette Ville dont la Fondation remontoit à 2300 ans. Qu'en conséquence, il se rendit avec empressement à Tyr, afin de s'assurer par lui-même de toutes ces choses, & de remonter à l'origine de ces divers Hercules; car il en avoit déja trouvé un autre adoré par les Egyptiens : qu'étant arrivé dans cette Ville, il aprit qu'il existoit un autre Hercule surnommé le Thasien, parce qu'il étoit adoré à Thase, Isle de la Mer Egée, où on lui avoit élevé un Temple magnifique, & qu'on prétendoit avoir pour fondateur Thasos, frere de Cadmus : qu'il fit encore le voyage de cette Isle, afin de pouvoir en parler avec plus d'assurance, & découvrir l'origine de cette Divinité.

(1) Liv. II, n° 44.

§. 5.

Combien on en compta.

Si Hérodote avoit voulu visiter de cette maniere tous les Hercules, il ne fût pas arrivé facilement au bout.

Car outre tous ceux-ci, l'Egyptien, le Phénicien de Tyr, le Phénicien de Thase, le Thébain réputé Grec & Phénicien d'origine également, il y en avoit un cinquiéme à Cadix, une des plus anciennes Colonies Phéniciennes. Son Temple, qui y avoit été élevé long-tems avant la Guerre de Troye, étoit d'une grande beauté : les bois qu'on y avoit employés étoient incorruptibles. L'on y voyoit des Colonnes chargées d'Inscriptions anciennes & de Figures hiéroglyphiques ; & l'on avoit peint sur les murs, les douze Travaux d'Hercule. On y conservoit aussi, ajoute PHILOSTRATE (1), l'Olivier d'or donné par Pygmalion Roi de Tyr, & qui avoit des émeraudes pour Olives.

Hercule fut aussi une Divinité de Carthage ; ce qui n'est point étonnant, puisque cette Ville fut également une Colonie Phénicienne. Ici comme à Tyr, on lui offroit les prémices des fruits & les dépouilles des Ennemis.

Il y eut aussi un Hercule Erythréen. On l'honoroit à Erytrès, Ville de l'Achaïe. PAUSANIAS remarque (2) que la statue de ce Dieu qui étoit dans son Temple, ressembloit aux statues Egyptiennes travaillées avec art. » Le » Dieu, dit-il, est sur une espéce de radeau : & les Erythréens disent qu'il » fut aporté de cette maniere par mer, de Tyr chez eux. » Cette Tradition n'est point absurde, puisque cette Ville étoit elle-même une Colonie Phénicienne, comme son nom le désigne assez : c'est ainsi que Cadix fut également surnommée par les Grecs *Erythrée*, ce mot signifiant chez eux la même chose que Phénicien en oriental, ou *Homme rouge*.

L'Isle de Créte eut son Hercule non moins célèbre : il étoit surnommé IDÉEN ; il fut Chef des Dactyles & Instituteur des Jeux Olympiques.

L'Italie en honora quatre au moins.

L'Hercule du Mont-Aventin.

L'Hercule du Mont-Palatin.

L'Hercule des Samnites & des Sabins.

L'Hercule des Pelasges d'Italie, auxquels ils vouerent aussi la dîme de leurs biens, à l'occasion d'une sécheresse extraordinaire qui dura trois ans entiers (3).

Ajoutons l'Hercule Gaulois surnommé OGMIUS.

L'Hercule Indien, &c.

---

(1) Dans la Vie d'Apollon. de Thyane, Liv. V. Chap. I.
(2) Descript. de l'Achaïe.
(3) Denys d'Halic. Antiq. Rom. Liv. I.

En voilà au moins quatorze. Selon VARRON, on en comptoit quarante-trois. CICERON en distingue six (4).

» Je désirerois savoir, fait-il dire à un de ses Interlocuteurs, quel est » l'Hercule que nous adorons : car ceux qui recherchent les Ouvrages sacrés » & renfermés *entre les mains des Prêtres*, en reconnoissent plusieurs. Le » plus ancien est celui qui se battit contre Apollon pour le Trépied de Del- » phes ; il est fils de Lysite & d'Iou le plus ancien ; car nous trouvons aussi » plusieurs Iou dans les vieux Livres des Grecs. Le second Hercule est l'Egyp- » tien que l'on croit fils du Nil, & qui passe pour l'Auteur des Lettres Phry- » giennes. Le troisiéme est un des Idéens, & on lui fait des offrandes funé- » bres. Le quatriéme, fils d'Iou & d'Asterie sœur de Latone, est le plus » grand des Dieux des Tyriens, qui prétendent que Carthage est sa Fille. Le » cinquiéme est adoré dans les Indes, & apellé BELUS. Le sixiéme est celui » qu'Iou, mais le troisiéme Iou, eut d'Alcméne (†).

Jusques-ici, on n'a osé décider si ces Hercules désignoient un seul Être, ou plusieurs ; mais au moyen du fil que nous tenons, il ne peut plus y avoir de doute à ce sujet. Tous ces Hercules adorés en tant de lieux, & sur-tout par les Phéniciens qui le regardent comme le Souverain Dieu, & qui établissent son culte par tout où ils forment quelqu'établissement, quelque Comptoir, est une seule & même Divinité, respectable par ses bienfaits, & à laquelle on rendoit le Culte le plus auguste. On peut voir dans

---

(4) De la Nature des Dieux, *Liv. III.* n°. 16. Ce passage a été traduit avec quelques différences par le P. de MONTFAUCON, dans l'Antiq. Expliq. Tom. I. 195. & par l'Abbé d'OLIVET, dans sa Traduction de cet Ouvrage de Ciceron.

(†) Ce passage intéressant, donne lieu à diverses difficultés : aussi l'Abbé d'OLIVET a relevé deux ou trois erreurs dans la Traduction qu'en a donné le P. de MONTFAUCON. Il paroit avoir raison en traduisant, *le sixiéme est celui*, &c. au lieu que le P. de Montf. avoit traduit *le sixiéme est le nôtre*, &c. & lorsqu'il dit que le cinquiéme est adoré dans les Indes, au lieu de dire avec le P. de Montfaucon, qu'il étoit Indien ; mais il se trompe lorsqu'au sujet des Offrandes funébres, il prétend qu'elles s'offroient pour Hercule même, comme pour un homme mort : ce ne put jamais être l'idée des Payens.

Ni l'un ni l'autre n'ont rendu la force des mots, par lesquels Ciceron désigne les Ouvrages où il est parlé de ces divers Hercules. *Ceux d'entre les Savans qui font de plus profondes recherches dans la Littérature*, dit le P. de Montf. *en reconnoissent plusieurs.* Cette Traduction est trop vague, & par-là même infidelle. Elle fait disparoître la nature des Ouvrages où l'on trouvoit des renseignemens à ce sujet : c'étoient des Ouvrages, dit Ciceron, intérieurs & cachés, c'est-à-dire, renfermés dans les Sanctuaires & entre les mains des Prêtres seuls.

Ils ne disent rien non plus des *Lettres Phrygiennes*, attribuées ici à Hercule Egyptien : expression cependant très-remarquable ; car si Hercule Egyptien devoit inventer quelques caractères, c'eût été des caractères Egyptiens, & non Phrygiens : ce ne sont donc pas des Lettres dont il s'agit ici, bien moins encore des caractères à l'usage de la Phrygie ; mais c'est une expression allégorique dont nous aurons lieu de voir l'explication dans la suite.

Silius Italicus, les Cérémonies par lesquelles on l'honoroit.

Ces Hercules ne furent regardés comme plus anciens les uns que les autres, qu'à cause du plus ou du moins d'antiquité des Colonies successives, dans lesquelles il fut adoré sous ce nom. Ainsi l'Hercule de Thébes n'est jeune relativement à celui de Tyr, que parce que son nom & son culte furent portés à Thébes par une Colonie Phénicienne, & par-là même, très-postérieure au tems où il commença d'être honoré à Tyr.

ARTICLE III.

Preuves qu'Hercule désigna primitivement le Soleil.

§. 1

Témoignage des Anciens.

Cette Divinité universelle, & la premiere chez les Phéniciens, comme nous venons de le voir, & qu'ils apellerent Hercule, fut le Soleil, d'abord Emblême du Créateur Feu & Lumiere.

L'Ecriture Sainte n'avoit pas dédaigné elle-même cette comparaison ». Dieu » a établi, dit-elle, ses Tabernacles dans le Soleil ». Jésus-Christ y est apellé, l'Orient d'en-haut, le Soleil de justice.

Peu à peu le Symbole prit la place de l'Être qu'il représentoit; le Soleil fut alors le Dieu Physique de l'Univers, pour lequel il étoit un principe de chaleur & de vie. Ainsi commença le Sabéisme, la premiere des Idolâtries, & qui signifie mot à mot *la Religion du Soleil.*

Aussi, lui donnoit-on les Noms les plus convenables à l'idée qu'on s'en formoit. On l'appelloit,

Sab, l'Élevé.
Adad, l'Unique.
Bel, le Brillant, le Souverain.
Adonis, le Seigneur.
Melcarthe ou Melic-erte, le Roi de la Terre; ou simplement Melch-carthe, le Roi de la Ville.

Et les Villes se faisoient une gloire de porter son nom; de-là tant de Cités apellées *Herculée*, *Herculaneum*, *Heraclée*, &c. & qui furent désignées ainsi, non pour avoir été bâties par Hercule, ou parce qu'elles honoroient

noroient Hercule Héros Grec, mais parce que les Colonies qui les fonderent adoroient le Soleil ſous ce nom.

On voit dans Macrobe que les Egyptiens apelloient Hercule ELION ou le Soleil *qui eſt dans tout & pour tout.* Et ce nom déſigna également dans l'origine le Dieu ſuprême, comme nous l'avons vu dans l'Hiſtoire de Saturne.

NICOLAS de Damas dit que « le Soleil eſt Cronus ou le Tems qui n'é-» prouve jamais les atteintes de la vieilleſſe & le même qu'HERCULE, c'eſt-à-dire toujours fort & vaillant «.

PLUTARQUE dans ſon Traité d'Iſis & d'Oſiris, nous aprend que, ſelon les Egyptiens », Hercule placé dans le Soleil, faiſoit avec cet Aſtre le tour de » l'Univers ».

Ce qu'APOLLODORE exprime poëtiquement en diſant, qu'Hercule » arrivoit aux extrémités du monde, dans la Coupe (ou le *Vaiſſeau*) du » Soleil ».

Phraſe Egyptienne qui trompa le CLERC : auſſi la détournant de ſon vrai ſens, il crut y voir une excellente preuve de ſon ſyſtême, dans lequel Hercule n'étoit qu'un Commerçant, qui voyageoit dans la Coupe du Soleil, parce que ſon Vaiſſeau s'apelloit le SOLEIL, ou que ſon pavillon en portoit l'image.

Comment n'avoit-il pas vu, que ceci étoit très-conforme à la Théologie Egyptienne, qui plaça conſtamment le Soleil & la Lune dans des barques, comme les Pilotes de l'Univers, & comme voguant au-deſſus des Eaux ſupérieures.

§. 2.

Le Soleil eſt HERCULE *dans les Hymnes des Anciens.*

Les Hymnes de l'Antiquité qui s'adreſſoient au Soleil, le déſignoient ordinairement ſous le titre & ſous les attributs d'Hercule. Cette preuve de l'identité de ces deux Perſonnages eſt ſi frapante, qu'il eſt étonnant qu'elle ait échapé juſques à préſent à ceux qui ſe ſont occupés des recherches de cette nature.

Nous en raporterons ici deux qui ſont auſſi conformes à tout ce que nous avons dit, que ſi nous les euſſions imaginées nous-mêmes d'après nos vues. Elles ſont tirées, l'une des Dionyſiaques de NONNUS, Auteur que nous avons déja cité quelquefois ; & l'autre, des Hymnes d'ORPHÉE.

La premiere eſt une invocation de Bacchus au Soleil, dans le goût de celles des Initiés ; & s'il l'apelle Hercule, c'eſt qu'il s'agit des deſtinées de Tyr, Patrie des Ancêtres de Bacchus.

FRAGMENT de l'Hymne au Soleil, ſous le nom d'Hercule, dans les Dionyſiaques.

Ἀστροχίτων ΗΡΑΚΛΕΣ ἄναξ πυρὸς, ὄρχαμε κοσμε,
Ἥλιε βροτέοιο βίε δολιχόσκιε ποιμήν,
Ἵππευον ἑλικηδὸν ὅλον πόλον ἄιθοπι δίσκῳ,
Υἷα Κρόνε λυκάβαντα δυωδεκάμηνον ἑλίσσων,
Κύκλον ἄγεις μετὰ κύκλον, ἀφ' ὑμετέροιο ἓ δίφρε
Γήραϊ καὶ νεότητι ῥέει μορφώμενϑ αἰών, . . .
. . . Παμφαὲς αἰθέρϑ ὄμμα φέρεις θετράζυγι δίφρῳ
Χεῖμα μετὰ φθινόπωρον ἄγεις, ϑέρϑ εἶαρ ἀμείβων, . .
. . . Ὄμβρον ἄγεις φερέκαρπον, ἐπ' εὐοδίνι ϑ γαίῃ
Ηερίης ἠῶον ἐρεύγεαι ἁρδμὸν ἕρσης,
Καὶ ϛαχύων ὠδῖνας ἀγαλδαίνεις σέο δίσκῳ,
Ῥαίνων ζωοτόκοιο δι' αὐλακϑ ὄμπνιον ἀλκήν, . . .
. . . Οὐασιν ἐυμενέεσσιν ἐμὴν ἀσπάζεο φωνήν.

Liv. XL. p. 1038, *&c.*

» HERCULE, Roi du Feu, Gouverneur de l'Univers, dont le Manteau » eſt étoilé, Soleil qui avec ta houlette garantis les humains, & diſſipes » les ténébres du monde : Toi qui ſur un globe enflammé, tournes avec » rapidité autour de l'un & l'autre Pôle, ſemblable à un Courſier infati- » gable; qui par tes révolutions, formes l'année fille du Tems & com- » poſée de douze mois : Toi qui fais ſans ceſſe ſuccéder une révolution à une « autre, & qui enchaînes à ton char la jeuneſſe & la vieilleſſe . . . Toi » dont l'œil éclaire & illumine la voûte céleſte, qui amenes l'Hyver à la » ſuite de l'Automne, & qui les remplaces par le Printems & par l'Eté. . . . » qui nous donnes des pluies fécondes, & qui par la roſée égaies nos terres » fertiles : Toi qui par ta chaleur fais croître nos épis, & qui répans dans » nos ſillons ta vertu productive. . . . Prête l'oreille à mes accens; exauce « ma priere.

L'Hymne d'Orphée à Hercule n'eſt pas moins énergique.

HYMNE d'Orphée à Hercule.

ΗΡΑΚΛΕΣ ὀβριμόθυμε, μεγασθενὲς, ἄλκιμε Τιτὰν,
Καρτερόχειρ, ἀδάμαϛε, βρύων ἀθλοισι, κοαταιοῖς,
Αἰολομορφε, Κρόνε πατερ, αἰδέ τε, εὐφρων,
Ἄρρητ', ἀχείοθυμε, πολυλλιτε, παντοδυνάϛα·
Παγκρατὲς ἦτορ ἔχων, κάρτϑ μετα τόξα, καὶ μάντι·
Παμφάγε, παγγενέτωρ, παγυπέρτατε, πᾶσιν ἀρωγέ·
Ὃς ϑνητοῖς κατέπαυσας ἀγήμερα φῦλα διώξας.
Ἐρώμην παθέων κυροτράφων, ἀγλαοτιμον·

Αυτοφυὴς, ἀκάμας, γάιης βλάστημα φέριστον
Πρωτογόνοις σφᾶς φολίσι, μεγαλώνυμε γάιων.
Ὃς περὶ κρατὶ φορεῖς πῶ καὶ νύκτα μέλαιναν·
Δώδεκ' ἀπ' ἀντολιῶν ἄχεϊ δυσμῶν ἆθλα διέρπων.
Ἀθανάτοις πολύπειρος, ἀπείρητος, ἀσυφέλικτος.
Ἐλθὲ μάκαρ, νέσων θελκτήρια πάντα κομίζων·
Ἐξέλασον δὲ κακὰς ἄτας, κλάδον ἐν χερὶ πάλλων.
Πτηνοῖς τ' ἰοβόλοις κῆρας χαλεπὰς ἐπίπεμπε.

» Hercule, qui êtes rempli de bravoure & de magnanimité, ALCIME, » TITAN, vous dont les mains ſont la force même, & qui êtes invin- » cible, réſiſtant ſans ceſſe aux Combats les plus terribles, Pere éternel » des tems, & qui, malgré vos diverſes formes, êtes toujours brillant & » ſerein.... toujours déſiré, tout puiſſant.... habile à tirer de l'arc, ſa- » vant dans la divination, qui conſumez tout, qui produiſez tout, qui » êtes par-deſſus tout, qui protégez tout, qui procurez le repos des mor- » tels en atterrant leurs plus cruels ennemis, qui chériſſez l'aimable paix, » cette paix qui ſeule peut nourrir les humains ... qui, SANS VOUS LASSER » JAMAIS, couvrez ſans ceſſe la Terre de biens.... Vous qui par votre » force ſoutenez l'Aurore brillante & la nuit obſcure, LIVRANT DOUZE » COMBATS depuis l'Orient juſques à l'Occident, &c...

Hymne extravagante, ſi elle s'adreſſe à un homme, fût-ce au plus vaillant des Héros; mais ſage, lumineuſe, énergique en prenant Hercule pour le Soleil.

§. 3.

Diſtinction de deux Hercules, l'un Dieu, l'autre Héros.

Nous trouvons dans l'Antiquité un double Hercule, l'un Dieu, l'autre Héros: Hérodote en fait mention dans l'endroit de ſon hiſtoire (1) déja cité au ſujet des divers Hercules.

» Ces obſervations, dit-il, démontrent manifeſtement qu'Hercule eſt » une Divinité très-ancienne: ainſi les Grecs ſe conduiſent très ſagement, » à mon avis, en lui érigeant un double Temple, dans l'un deſquels on » offre des ſacrifices à Hercule immortel, tandis que dans l'autre les vœux » ne s'adreſſent qu'au Héros ».

Mais comment le même Perſonnage eſt-il tout-à-la-fois mortel & immortel? & en quoi les Grecs étoient-ils ſages d'honorer Hercule ſous ces deux raports, & de lui élever en conſéquence de doubles Temples? S'il

(1) Liv. II. n°. 44.

eſt un homme, cette conduite eſt inconcevable; mais dès qu'il eſt le Soleil, rien de plus ſimple.

L'un eſt le Soleil d'Été dans toute ſa force, brillant de lumiere, donnant la vie à tous les êtres, pareil aux Dieux.

L'autre eſt le Soleil d'Hyver, ſans force, ſans vigueur, qui ne jette preſque plus de lumiere, ſous qui la Nature eſt comme morte & engourdie, qui n'eſt plus que l'ombre de ce qu'il étoit.

D'ailleurs, l'un élevé au plus haut des Cieux, tandis que l'autre ſemble caché ſous les entrailles de la Terre.

Cette diſtinction étoit donc très-ſage, puiſqu'elle étoit priſe dans la Nature même.

Auſſi les Grecs ne la négligerent-ils pas: nous verrons dans la ſuite qu'ils éleverent diverſes Fables ſur cette baſe, & entr'autres l'Hiſtoire des Dioſcures Caſtor & Pollux, Fils d'Iou, l'un Immortel, l'autre Mortel, & chacun pendant ſix mois.

L'on ne s'en tint pas là: on fit du Soleil autant de Perſonnages, que l'on compta de ſaiſons, & ſur-tout en Egypte: c'étoit une ſuite des premiers pas faits à cet égard.

OSIRIS renaiſſant, HARPOCRATE foible & débile, AMMON jeune & brillant, PLUTON ou SERAPIS vieux & barbu, couronné d'un boiſſeau, ſont un ſeul & même objet ſous divers aſpects ſucceſſifs; le Soleil de l'année avec tous ſes âges, qui renaît au Solſtice d'Hyver, enſuite foible & débile juſqu'à ce qu'au Printems il reparoiſſe avec tout l'éclat & le brillant de la jeuneſſe, & qui en Automne chargé de fruits, raſſaſié de jours, meurt & expire.

Quelquefois auſſi, on réuniſſoit tous ces aſpects ſous une ſeule figure; mais on ſent fort bien qu'elle étoit factice ou monſtrueuſe. Telle étoit une Figure à trois têtes, Tête de *Lion*, Tête de *Loup*, Tête de *Chien*; vrai emblême du Tems. Le Loup étoit à gauche, c'eſt le paſſé qui dévore tout; le Lion au milieu, ſymbole du préſent qui s'avance avec rapidité, s'élance comme le Lion & s'échape de même: le Chien placé à droite, déſignoit cette flatteuſe eſpérance de l'avenir, qui a tant de charmes & qui eſt d'une ſi grande reſſource contre l'adverſité.

§. 4.

Les Titres de Muſſagete &c. donnés à Hercule, & ſes FETES, *démontrent qu'il eſt le Soleil.*

Les Romains célébroient, la veille des Calendes de Juillet, c'eſt-à-dire le dernier du mois de Juin, la Fête d'Hercule MUSSAGETE, mot qui ſignifie *Conducteur des Muſes.* Ce titre ſingulier donné à un Héros qu'on ne

croyoit pas avoir rien de commun avec les Muſes, & que les Thébains donnoient cependant à Hercule long-tems avant les Romains, démontre combien on ſe trompoit dans les idées que l'on s'en eſt formées juſques-ici, & qu'il étoit pour les Phéniciens ce qu'Apollon fut enſuite pour les Grecs.

Il en eſt de même de la Fable qui dit qu'Hercule diſputa à Apollon la poſſeſſion du Trépied. Ce Trépied auquel préſidoit Apollon, n'eſt pas un Trépied ordinaire : c'eſt l'année à trois ſaiſons ſuivant les Orientaux, qui marchoit ainſi à trois pieds : auſſi faiſoit-on des Calendriers à trois jambes, qui partoient d'un même centre & formoient une eſpéce de roue : ſur chaque jambe, étoit le détail d'une ſaiſon ou de quatre mois de l'année : on en voit de pareils ſur des Monumens Runiques (1).

Ceci prouve encore qu'Apollon fut ſubſtitué par les Grecs à l'Hercule Phénicien, & que dès-lors ils oublierent inſenſiblement l'idée qu'on s'étoit formée primitivement de ce Perſonnage.

On s'eſt ſervi de ces derniers faits pour établir que ce Héros avoit été plus célébre par ſon ſçavoir que par ſa force, & pour en faire un grand Philoſophe : mais c'étoit une mépriſe pardonnable au milieu des ténébres dans leſquelles on ſe trouvoit au ſujet de ce Héros : nous y reviendrons dans la NOTE III. pour ne pas charger cet article d'une digreſſion étrangere.

Si les Romains célébroient la fête d'Hercule peu après le Solſtice d'Été, les Sabins la célébroient également dans le même mois, le 5. de Juin (2). Il en étoit ſans doute de même chez les autres Peuples.

C'eſt une nouvelle preuve que cette Divinité ſe raportoit à cette ſaiſon de l'année, & qu'elle étoit le Soleil au ſigne du Lion & dans toute ſa force, vrai Hercule qui triomphoit des Êtres les plus redoutables, & que rien n'arrêtoit dans ſa courſe.

§. 5.

Des noms d'Hercule & qu'il étoient relatifs au Soleil.

Hercule étoit apellé CHON par les Egyptiens : c'eſt ce que l'on voit dans le grand Etymologicon. Ce mot ſignifie dans la Langue Copte *Force, Puiſſance, Vertu efficace.* Telle eſt l'idée que l'on ſe forme d'Hercule, & telle eſt la maniere dont agit le Soleil.

MACROBE n'a pas ignoré la valeur de ce nom : il aſſure qu'*Hercule* ſignifioit *Virtus Deorum*, la Puiſſance des Dieux, ou DEI REGENTIS, la vertu du Dieu Gouverneur (3).

---

(1) Dans l'Atlantique d'Ol. Rudbeck.
(2) Faſt. Liv. VI. p. 213. & ſuiv.
(3) Saturn. Liv. I. c. 20.

Pythagore, ſi verſé dans les ſciences des Egyptiens, définiſſoit également Hercule, ſelon le témoignage de Jamblique, *la Vertu* ou *la Puiſſance de la Nature :* on pourroit dire le *Dynaſte phyſique*, le Roi de la Nature.

C'eſt à cela que revient le paſſage que nous avons cité plus haut de Nicolas de Damas, où il dit que le Soleil eſt Mercure toujours fort & vaillant.

L'Ecriture Sainte ſe plaît auſſi à repréſenter le Soleil ſous l'emblême d'un Athlete jeune & plein de force, qui fournit ſa carrière avec une vigueur que rien ne peut détruire.

Ce nom de Chon ne s'eſt pas anéanti avec les anciens Egyptiens Les Coptes, débris de ce Peuple antique, apellent encore Som la ſaiſon dans laquelle le Soleil domine, où il eſt le plus haut & dans toute ſa force. Les Sveo-Gothiques, les Danois, les Anglois, Peuples dont le Calendrier vint de l'Orient, apellent l'Eté du même nom, Somm-*ar* chez le premier de ces Peuples, Somm *er* chez les deux autres. Tandis que ceux ci de même que les Anglo Saxons, les Belges, les Germains, &c. apellent le Soleil du même nom que les Egyptiens, Son & Sun & que les Sveo-Gothiques apellent Sunn *an* le Midi, le moment du jour où le Soleil eſt dans toute ſa force (†).

La racine de ce mot ſeroit le primitif Sum, qui déſigne tout ce qui eſt haut, élevé, dominant; & qui a fourni des dérivés à toutes nos langues.

Alcée, Alcime, Alcide, autres noms d'Hercule, le peignent également ſous l'emblême de force & de valeur. A ces Al, on ne peut méconnoître des mots Orientaux : cette premiere ſyllabe eſt notre article *le*. Al-cide eſt donc le même que l'Eſpagnol le Cid, qui ſignifie un Héros; mot que Corneille a rendu ſi célébre. Il n'eſt donc pas étonnant qu'on diſe, *vaillant comme le Cid.*

Al-cée, eſt compoſé du primitif Ké ou Qué, qui ſignifie également *Force*, *Puiſſance* ; d'où vint le Queo, pouvoir, des Latins; & notre mot Quai, par lequel nous déſignons les digues qu'on opoſe aux Eaux.

Al-cime en ſera le ſuperlatif.

Les Grecs l'apellent Heraclés, des mots, Hera, Junon ou l'Air; & Kles, gloire. Ils le définiſſoient ainſi, la *gloire de Junon* ou *de l'Air.*

Mais furent-ils les inventeurs de ce nom ?

Le tinrent-ils de l'Orient? ou le formerent-ils par une imitation ou parodie de quelque nom pareil qu'il portoit chez les Orientaux & en particulier chez les Phéniciens ?

(†) Les Sveo-Gothiques, à la vérité, apellent le Soleil Sool; mais l'on voit aiſément, qu'ici N. s'eſt changé en L. En auroit-il été de même chez les Latins, qui apellerent cet Aſtre Sole?

C'eſt ce qu'il ſeroit difficile de décider ; il eſt vrai que l'on voit un ARCLÉS dans les liſtes des Rois Orientaux de l'antiquité, & que ce nom a le plus grand raport à celui d'Hercule ; mais cela ne ſuffiroit pas pour décider qu'*Hercule* ſoit un nom oriental.

Les Latins d'ailleurs, au lieu d'HERA-CLÉS, prononcent HERCULES ; ce qui conduiroit à des racines fort différentes, entre leſquelles il ſeroit peut-être impoſſible de ſe décider.

Heureuſement, il eſt inutile de ſavoir l'étymologie du nom de ce Héros, pour déterminer l'idée qu'on en doit avoir ; & tel eſt le vrai uſage des étymologies, d'être la ſuite du vrai, & non d'y conduire : leurs caractères, ſurtout dans les mots compoſés, étant trop vagues, pour qu'on puiſſe aſſeoir uniquement ſur elles un jugement aſſuré.

C'eſt ainſi qu'HERCULES apartiendra à une foule de racines primitives, ſuivant qu'on le décompoſera par *Herc* & *ul*, *Her* & *cul*, & *Her clé*, & ſuivant qu'au lieu de Her, on lira Hor, Ar, Air, &c.

Herc-ul, ſignifieroit la force conſumante.
Her-cul, le ſerviteur de la Terre, celui qui la cultive.
Her-clé, la Maſſue de la Terre.
Hor-clé, la Maſſue d'Horus, ou le Soleil armé de ſa maſſue.
Horcel ou *Herkel*, qui ſe hâte, qui ſe dépêche ; étymologie ſans décompoſition, venant de עֹרֶק *Horcj*, & peut-être la vraie.

Nous avons déja dit qu'Hercule étoit adoré par les Sabins ; ceux-ci l'apellerent du même nom que les Egyptiens, la voyelle ſeule fut changée ; ils en firent le Dieu SEM, le Dieu SAM, le Dieu SANG ou *Sangus*, le Dieu SANCT, mots qui ne ſont que différentes prononciations d'un même nom. Plutarque dans ſes Queſtions Romaines l'apelle SAM : de SAM vint *Sang*, c'eſt l'ordre. Ovide l'apelle SEM-PATER ou SEMI-PATER, le Pere Sem ou *élevé*, nom qu'on a ſi ridiculement rendu par *Demi-Pere*.

Sam ou *Sem* ſont le mot Oriental שם *Sham* qui ſignifie élevé, d'où ſe formerent ;

שמים SHAM-*im* les Cieux.
שמש SAMS ou SEMS le Soleil.

SAMSON, nom d'un Héros qui étoit doué de la plus grande force, & dont divers exploits paroiſſent s'être confondus avec ceux du prétendu Hercule. (Voy. NOT. II.)

SAND-*es*, nom donné au Soleil par les Médes & par les Perſes.

FESTUS aſſure que Sangus & Hercule étoient le même Dieu. VARRON avoit déja dit la même choſe dans ſes Recherches ſur la langue Latine (1). Il ajoute qu'on l'apelloit à Rome DIUS FIDIUS ; & que, ſelon ELIUS GALLUS, il étoit

(1) Liv. IV.

Fils de Dis. L'on retrouve tous ces noms dans Ovide à l'endroit cité plus haut.

Ces nouveaux noms ne conviennent pas moins à Hercule, considéré comme Soleil.

Il est fils de Dis; mais *Di* signifie jour, lumiere.

Il est Fidius; mais ce mot doit venir de Id ou Hid, *Tems*, dont l'aspiration adoucie ici en F, aura fait Fidius : tout comme s'adouciſſant en V, elle fit Viduus, veuf, ſéparé de ſa moitié, que l'on dérive conſtamment d'Iduare partager.

Dius Fidius ſeroit donc mot à mot, *le Dieu du Tems* : épithéte qui confirme tout ce que nous avons dit juſqu'ici.

§. 6.

Dîmes offertes à Hercule.

Le Culte rendu à Hercule, qui conſiſtoit à lui offrir les prémices des fruits & la Dîme des biens de la Terre, eſt une preuve inconteſtable qu'on le regardoit comme l'Auteur & le Protecteur de ces biens, comme celui qui les faiſoit croître & meurir par ſa chaleur bienfaiſante.

Ce Culte ayant été rendu dans les commencemens à la Divinité, devint facilement le Culte propre d'Hercule ou du Soleil, lorſqu'on eut perſonifié ou déifié cet Aſtre, ame de l'Agriculture.

Ainſi s'exprime Diodore au ſujet de ce Culte, relativement à l'Italie & aux Romains.

» Hercule ayant reçu avec plaiſir les marques de bienveillance que lui » donnerent les Habitans du Mont-Palatin, il leur prédit que ceux qui après » ſa déification lui offriroient la Dime de leurs biens, meneroient enſuite » une vie très-heureuſe. Cette prédiction s'eſt accomplie juſques dans ces » derniers tems; car on connoit à Rome pluſieurs Particuliers aiſés, & même » quelques Citoyens fort riches, qui après avoir fait vœu de donner à ce » Héros la dixieme partie de leurs richeſſes, les ont vues monter à quatre » mille talens. Luculle, qui étoit peut-être le plus riche des Romains de ſon » tems, après avoir fait l'eſtimation de ſes biens, en ſacrifia la Dîme à Her» cule, & l'employa en feſtins publics. Les Romains lui ont bâti ſur le bord » du Tibre un ſuperbe Temple, où ils lui conſacrent la même partie de leurs » fonds.

Ce récit prouve que le culte d'Hercule étoit déja établi en Italie avant les Romains, & qu'on avoit déja perdu de vue la vraie origine de ce culte.

Avant eux, les Pélaſges lui offroient (1) la dîme de leurs biens.

(1) Den. d'Halicarn. Liv. I.

Le

Les Carthaginois envoyerent pendant long-tems (2) à Tyr, la dîme des dépouilles des Ennemis & les prémices de leurs fruits, à l'honneur d'Hercule leur grande Divinité. On en voit un exemple dans JUSTIN qui raporte (3) que les Carthaginois envoyerent à Tyr Carthalon, pour porter à Hercule la dîme du butin que son pere Malée ou MACHÉE avoit enlevé aux Siciliens dans la prise de cette Isle. C'étoit sous le regne de Cyrus.

Il en étoit donc de même chez les Phéniciens, dont la Divinité souveraine étoit Hercule.

Ajoutons qu'il fut ensuite regardé comme le Protecteur de toute espèce de richesses, de l'Or, de l'Argent, des Métaux; ce qui n'étoit qu'une extension du premier point de vue sous lequel on le considera.

Les Egyptiens offroient également à Isis & à Osiris les prémices de leurs fruits, comme on le voit par la Table d'Isis, vrai Calendrier Egyptien.

Ainsi lorsque Moyse ordonna aux Hébreux d'offrir à Dieu les prémices de leurs fruits & des biens de la Terre, il ramena cette institution à sa pureté primitive.

C'est parce que le Soleil étoit regardé comme la source des biens de la Terre, que MACROBE apelle le signe de la Vierge qui porte un Epi dans sa main, la *Puissance Solaire*; car c'est alors qu'achevant de meurir les moissons, il manifeste sa puissance de la maniere la plus salutaire pour le Genre humain.

Hercule étant le même que Sangus, il n'est pas surprenant que ce fût à celui-ci que les Sabins offrissent la dîme de leurs fruits. Il existe une Inscription latine où un LUCIUS MUMMUS, pour se conformer, dit-il, aux mœurs anciennes, consacre à SANGUS FIDIUS SEM PERE, la dîme des profits qu'il avoit faits en prêtant à usure (4).

§. 7.

Jeux Olympiques.

Les Jeux Olympiques sont encore une preuve que le Soleil & Hercule n'étoient qu'une même Divinité; mais nous en renvoyons le détail au Travail, dans l'intervalle duquel notre Auteur dit qu'ils furent institués.

§. 8

Symboles d'Hercule; derniere preuve qu'il fut le Soleil.

On représentoit Hercule couvert d'une peau de lion, & armé d'une massue, quelquefois même d'un arc; & le Peuplier étoit l'arbre qu'on lui avoit consacré.

(2) POLYB. dans les Extraits d'Ambassades. DIOD. de Sic. Liv. XX.
(3) Hist. Liv. XVIII.
(4) Elle est dans le Recueil de FABRETTI, Inscrip. XVII. pag. 35. in-fol.

Les Thaſiens lui avoient élevé une Statue de dix coudées de haut, qui tenoit une Maſſue de la main droite & une Arc de la gauche.

C'étoient également des emblêmes du Soleil. Sur la belle Table Héliaque ou du Soleil qu'Aléander a donnée au Public, le Soleil eſt peint avec un Arc, un Carquois & des Flèches; deux Maſſues ſont les montans du Tableau.

Les Anciens furent très-convaincus que tout cet équipage ſe raportoit au Soleil. » Le Peuplier, dit PROBUS (1), fut conſacré à Hercule, parce que » ſa feuille étant de deux couleurs, (blanche par-deſſus & d'un verd noirâ» tre par-deſſous) étoit fort propre à déſigner le jour & la nuit».

PORPHYRE (2) diſoit que la Maſſue d'Hercule qui eſt inégale & raboteuſe, déſignoit l'inégalité des jours.

Et la peau de Lion, que le Soleil eſt dans toute ſa force, lorſqu'il eſt dans le ſigne du Lion.

C'eſt par cette raiſon que les Anciens apellerent ce ſigne LION, comme étant tout feu, ainſi que le Lion; & qu'ils en firent le ſiége du Soleil (3).

Les Flèches ont enfin le plus grand raport avec les rayons du Soleil, étant apellées du même nom dans la plûpart des Langues, & ſur-tout en Grec, où BELOS ſignifie Flèche & rayon, d'où vint le nom des *Obéliſques*, eux-mêmes imitation des rayons ſolaires.

---

(1) Sur la VII. Eclog. de Virg.
(2) Dans EUSEBE, Prép. Ev.
(3) ELIEN, de la Nature des Anim. Liv. XII.

ARTICLE IV.

Parens, Femmes & Enfans d'Hercule.

§. 1.

Son Pere & sa Mere.

SON Pere est Iou, le Dieu suprême ; & c'est une vérité incontestable : le nom de sa Mere varie.

Une Hymne des Thébains à son honneur, commençoit par ces mots, Διὸς καὶ Ηρας υἱὸς, *Fils d'Iou & d'Héra* ou *de Junon* (1). Ceci se raporte fort bien à ce que nous dit Diodore à la fin de sa Vie d'Hercule le Thébain, que Junon consentit enfin d'adopter Hercule. Ainsi sa prétendue Mere n'est qu'un Etre allégorique, comme tout l'ensemble de son Histoire.

Selon d'autres, sa Mere fut ASTÉRIE ; mais ce nom signifie Reine des Astres : il peut donc être regardé comme une Epithéte de Junon.

La Mere allégorique d'Hercule le Thébain fut apellée ALCMENE. Ce mot doit être Oriental, puisqu'il commence par l'Article Oriental *Al* ; peut-être est-il le Féminin d'ALCMAN. Il doit apartenir à la Famille Orientale חמה KHMÉ : qui signifie ardeur, chaleur, peut-être même est-ce la réunion de ce mot avec celui d'AIN ou EN, qui signifie source ; ensorte qu'ALMÉ-ENE signifieroit *la source de la chaleur.*

Il naquit dans une NUIT TRIPLE, c'est-à-dire d'une durée indéfinie. Expression qui peut faire allusion à deux objets différens : au moment où le Soleil parut pour la premiere fois dans l'Univers, après une nuit indéfinie : & au Solstice d'Hyver, où le Soleil renaît après la nuit la plus longue de l'année.

Il est obligé d'obéir à EURYSTHÉE, à cet Eurysthée dont Eusebe dit qu'il ne voit pas comment on pouvoit l'expliquer dans le sens allégorique : mais il ne pouvoit être mieux désigné. EURYST ערץ signifie en Oriental le fort, celui auquel on ne peut résister. Tel est celui qui assujettit le Soleil à parcourir l'Univers, & à remplir douze Travaux dans l'année.

§. 2.

Des cinquante Fils d'Hercule.

De cinquante Sœurs, Hercule a cinquante Fils. Ce trait qui déroute

(1) Bibl. de Phot. Cod. CXC. Hist. nouv. de Ptolémée Hephestion, Liv. VII.

les Mythologues, eſt puiſé dans la plus exacte vérité, & eſt parfaitement conforme au génie allégorique de l'Antiquité.

Cette Antiquité perſonifia les diverſes Parties du Tems : de-là, des ſuites conſtantes de nombres allégoriques. C'eſt ainſi que nous avons vû dans l'Hiſtoire de Saturne, que les ſept Fils qu'il eut de Rhéa ſont les ſept jours de la ſemaine ; & que les ſept Filles qu'Aſtarté lui donne, ſont les ſept nuits.

En partant de ce principe & qu'Hercule eſt le Soleil, rien de plus ſimple que les cinquante Fils d'Hercule : ce ſont les ſemaines dont l'année eſt compoſée, & qui ſont vraiment les Enfans d'Hercule ou du Soleil.

De-là, les cinquante Garçons & les cinquante Filles données à Ilus, Fondateur de Troye, en conſéquence de ſes travaux.

De-là, les cinquante Fils d'Egyptus, & les cinquante Filles de Danaüs : celles ci qui ne peuvent jamais remplir des Tonneaux percés. En vain effectivement les ſemaines s'entaſſent, le tems n'eſt jamais rempli, c'eſt toujours à recommencer.

On inventa également des allégories, à l'égard des jours dont l'année eſt compoſée.

De là, les 360. urnes que l'on voyoit dans le Temple d'Oſiris & dont parle Diodore.

De-là encore, les 360. Prêtres Lybiens dont parle le même Auteur, & qui étoient occupés à verſer continuellement de l'eau du Nil, dans un Tonneau percé.

Fable préciſément de la même nature que celle des Danaïdes.

Ces raports nombreux démontrent de la maniere la plus ſenſible que ces nombres ſont réellement allégoriques, qu'ils ſe raportent au tems & que l'explication que nous en donnons, eſt vraie & parfaitement conforme à la ſaine Antiquité.

§. 3.

Iolas, Neveu d'Hercule.

Iolas joue un grand rôle dans l'Hiſtoire d'Hercule, dont il eſt le Neveu. Il l'accompagne dans ſes travaux : il eſt à la tête de la Colonie qu'Hercule envoie en Sarde, compoſée de ſes cinquante Fils : c'eſt à lui que ſon Oncle, à la fin de ſa Courſe, confie ſa Femme Mégare : c'eſt à lui qu'Hercule conſacre un bocage dans la Sicile : c'eſt encore Iolas qui rend ce Héros à la vie

Iolas eſt donc encore un nom allégorique, digne d'accompagner Hercule, & dont les caractères doivent s'accorder avec tous ceux qui ſont donnés par l'Hiſtoire d'Hercule : nous aurons peu de peine à en découvrir le ſens.

IOL, prononcé HIOL, IUL, JUL, GIUL, HWEOL, WHEEL, WIEL, VOL, &c. eſt un mot primitif qui emporta avec lui toute idée de révolution, & de roue.

IUL-IOM déſigne en Arabe le premier jour de l'année : c'eſt mot à mot *le jour de la révolution*, ou *du retour*.

GIUL-*ous* en Perſan ſignifie Anniverſaire. Il eſt affecté à celle du Couronnement des Rois

HIUL en Danois & en Suédois ſignifie roue.

En Flamand, c'eſt *Wiel*.

En Anglois, *Wheel*.

Chez les Germains le verbe WELL-*en* ſignifie *Tourner*.

WEL déſigne les flots, parce qu'ils ne font qu'aller & venir.

C'eſt notre mot HOULE.

De là le VOL *vo* des Latins.

Les Solſtices étant le Tems où le Soleil revient ſur ſes pas, en prirent le nom : de-là chez les Grecs le nom des TROPIQUES, qui ſignifie retour.

Il en fut de même chez les Celtes. Ils donnerent aux Solſtices, & aux mois qui commencent aux Solſtices, le nom d'IUL, qui ſignifioit également retour.

STIERNHIELM, habile dans les Langues & dans les Antiquités du Nord, nous aprend (1), que les anciens Habitans de la Suéde célébroient au Solſtice d'Hiver ou à Noël, une Fête qu'ils apelloient IUL : que ce mot ſignifie *révolution*, *roue* ; que le mois de Décembre s'en apelloit IUL-MANAT, mois du retour, & que ce mot s'écrivoit également par *Hiule* & *Giule*.

Les Habitans du Comté de Lincoln en Angleterre, apellent encore GULE BLOCK, *bloc* ou *ſouche de Iul*, la ſouche qu'on met au feu le jour de Noël, & qui doit durer l'Octave entiere.

Il ne faudroit donc pas être étonné ſi notre mois de JUILLET qui ſuit le Solſtice d'Été, eût pris ſon nom de là. Les Romains nous diſent, il eſt vrai, que ce mois tira ſon nom de Jules Céſar : ce pourroit être une étymologie digne des flatteries dont ils accabloient leurs Empereurs, tandis qu'ils n'auroient fait qu'altérer la prononciation du mot IUL pour le faire quadrer avec le nom de Jules, qu'ils prononçoient IULUS, nom que porta auſſi Aſcagne, fils d'Enée, & qui remontoit par-là même aux Langues premieres de l'Orient.

Il en aura été de même du mois ſuivant.

S'ils choiſirent ces deux mois pour leur faire porter les noms du premier & du ſecond de leurs Empereurs, ce fut premierement parce que les noms

(1) Dans ſon Anti-Cluvier ſur l'Origine des Goths, imprimé en 1685. in-8°.

de ces mois avoient déja du raport à ceux de Jules & d'Auguſte.

Ce fut ſecondement, pour imiter les Egyptiens qui avoient donné à ces deux mois le nom de leurs deux premiers Rois, MESOR & THOT.

Comme le mois d'Août étoit le premier mois de l'année Egyptienne, on en apella le premier jour GULE : ce mot latiniſé fit GULA. Nos Légendaires ſurpris de voir ce nom à la tête du mois d'Août, ne s'oublierent pas : ils en firent la fête de la Fille du Tribun Quirinus, guérie d'un mal de gorge en baiſant les Liens de Saint Pierre dont on célébre la fête ce jour-là.

C'eſt à l'occaſion des Légendes de cette nature qu'un Défenſeur diſtingué de la Religion Chrétienne, fait cette obſervation (1).

» Dans notre Religion même, malgré les lumieres qu'elle donne aux » plus ſimples, malgré le zéle & la vigilance des Paſteurs, il s'eſt introduit » ſouvent parmi le peuple des erreurs & des pratiques les unes innocentes, » les autres ſuperſtitieuſes, qui n'étoient fondées que ſur l'ignorance & » l'abus du langage : l'inſcription *vera Icon*, placée ſous une image de » la face du Sauveur, a fait naître une *Sainte Véronique* ; d'autres noms » anciens mal-entendus ont fait honorer des Saints imaginaires & des re- » liques aprocryphes, dont les Conciles ont prouvé la fauſſeté, & dont » les Evêques les plus ſages ont ſouvent eu bien de la peine de déraciner » le Culte.

IOLAS, l'ami d'Hercule, eſt donc mot à mot LA RÉVOLUTION SOLAIRE.

C'eſt lui qui accompagne *Hercule* par-tout ; car le *Soleil* ne ceſſe de faire ſes révolutions.

C'eſt à lui qu'Hercule, ayant achevé ſes travaux, remet le ſoin de ſes 50 *Fils* pour les conduire à SARDES. En effet, à la ſuite des douze Travaux d'Hercule, ſurvient une nouvelle révolution à la tête des 50 Fils d'Hercule qui vont à SARD, puiſque ce mot שרד ſignifie *ſurvivre*, dans les Langues Orientales.

EUDOXE met ſur le compte de ce même *Iolas*, un fait qui a intrigué quelques-uns de nos plus habiles Critiques. Il dit (2) que lorſqu'Hercule, fils de » Jupiter & d'Aſterie, fut arrivé dans la Lybie & y eût été tué par Typhon, » Iolas le rapella à la vie en lui faiſant flairer une Caille ; & qu'en mé- » moire de cet événement, les Phéniciens ſacrifient des *Cailles* à Her- » cule.

Ceci eſt encore une allégorie très-exacte. Au Solſtice d'Hyver, l'année, ou Hercule, expire au fond de la Lybie, tué par Typhon, c'eſt-à-dire par l'hyver & la nuit : & *Iolas*, ou une nouvelle révolution, le rend à la vie ; puiſqu'auſſitôt il recommence ſa carriere.

---

(1) M. l'Abbé BERGIER, Origine des Dieux, Tom. I. Partie II. p. 85.
(2) Dans ſon I. Livre du Circuit de la Terre, cité par ATHENÉE, L. IX.

Mais ici pourquoi des Cailles ? *Jablonsky*, au lieu du mot Grec *Ortyge* (Caille), voudroit qu'on lût *Oryge*, eſpéce de Chévre Sauvage commune dans la Lybie.

Ceci ſeroit donc encore vrai au pied de la lettre, puiſque le Solſtice arrive ſous le ſigne du Capricorne, ou de la Chévre : circonſtance à laquelle on peut avoir fait alluſion, en donnant au prétendu neveu d'Hercule le nom d'Iolas : car chez les Orientaux יעל IHOL ou IHWL déſigne la Chévre Sauvage, parce qu'elle grimpe ſur les rochers les plus élevés.

On pouroit dire que les Orientaux attribuerent à une Caille le retour d'Hercule à la vie, parce que les Cailles reparoiſſent alors dans ces Contrées. C'eſt une réflexion d'un de mes Amis : elle ſeroit d'autant plus juſte, que c'eſt en hyver, en effet, que les Cailles arrivent dans ces Contrées.

§. 4.

IOLE *& les autres Femmes d'Hercule.*

Hercule ayant achevé ſes travaux, remet à Iolas non-ſeulement ſes Fils, mais encore ſa premiere Femme ; & cette Femme s'apelle MÉGARE. Alors, il veut épouſer *Iole* : mais il devient Eſclave d'*Omphale*, & il épouſe enſuite *Déjanire*.

Jamais on n'a ſoupçonné que ces noms fuſſent allégoriques ; cependant ils doivent l'être néceſſairement, ſi l'Hiſtoire entiere d'Hercule n'eſt qu'une allégorie. Mais que peuvent ſignifier ces noms ?

Après ce que nous avons dit d'Iole, le nom de la Perſonne qu'Hercule recherche en mariage après avoir achevé ſes travaux, ne peut cauſer aucune peine. Puiſqu'elle s'apelle *Iole*, ſon nom eſt allégorique & relatif à la nouvelle révolution.

Alors Hercule devient Eſclave d'*Omphale*, Reine des Méoniens. Mais ON יון ſignifie *les Tems* : PHALA פלא *partager*, *diſtinguer*. C'eſt donc la LUNE, cet Aſtre qui diſtingue les *Tems* & qui forme les mois, apellés ici MÉON-*iens*, de Mené, ou Méon, Lune (†).

Si Hercule en devient Eſclave après avoir achevé ſes Travaux, c'eſt qu'il ſe trouve effectivement uni à elle au tems des Solſtices.

La premiere Femme d'Hercule, c'eſt-à-dire, l'Année précédente, s'en trouve donc abandonnée, elle ne lui eſt plus rien, elle lui eſt étrangere,

---

(†) On ne doit pas être ſurpris de voir ici MEN coupé en deux ſyllabes, & devenu MÉON. On verra dans nos Principes ſur les Langues, qu'il n'eſt aucun monoſyllabe qui n'ait eſſuyé une pareille métamorphoſe dans une Langue ou dans une autre. CUMBERLAND avoit bien vu dans ſon Ouvrage ſur Sanchoniaton, que le mot de MÉON dans les BAL ou BAAL-MÉON des Hébreux, étoit exactement le même que MEN.

ou MEGARE ; car c'eſt exactement ce que ſignifie ce nom en Oriental.

Dans DEJANIRE, on ne peut méconnoître le mot Oriental *nur* ou NYR נור qui ſignifie *Lumiere* : & le mot DEIA, abondance : car après le Solſtice d'hyver, le Soleil revient avec un éclat nouveau : ou plutôt, c'eſt l'année accomplie, parvenue à ſon dernier terme.

TROISIEME PARTIE.

Explication de la vie & des douze Travaux d'Hercule.

§. 1.

Ces Travaux peints anciennement ſur les murs des Temples, & pourquoi ?

SUR les Murs Sacrés du Temple d'Hercule à Cadix étoient peints ſes douze Travaux, nous l'avons déja vû.

Ce trait eſt de la plus vive lumiere.

Il en réſulte premierement, que les Travaux d'Hercule n'étoient pas de l'invention des Grecs, puiſqu'ils avoient été peints par les Phéniciens ſur les murs d'un Temple fort antérieur à l'Hercule Grec.

Secondement, qu'ils avoient pour objet des Événemens d'une grande importance, & étroitement liés à la Religion & au meilleur ordre de la Société, puiſqu'on les peignoit ſur les murs des Temples.

Ces Peintures étoient en effet la repréſentation des douze Signes & des travaux des hommes relatifs à chacun de ces Signes, ou à la portion de l'année à laquelle ils étoient cenſés préſider.

L'on n'en doit pas être ſurpris. Dans ces Tems reculés, on n'avoit que le ſecours des PIERRES & du MARBRE pour inſtruire les Hommes. Tout ce qui ſervoit à éclairer la Nation, étoit gravé ſur des Monumens de cette eſpéce, & expoſé aux yeux du public pour l'avantage de tous.

Mais point de monumens plus propres à cet effet, que les Murs des Temples. Outre que l'on donnoit par-là matiere aux Talens de ſe développer de la maniere la plus grande & la plus noble, on ne pouvoit choiſir un moyen plus propre à répandre l'inſtruction avec plus de célérité & d'univerſalité.

Pour les Peuples agricoles, diſperſés dans les Campagnes, les Temples ſont le vrai point de réunion. C'eſt-là que ſe réuniſſant de toutes parts pour rendre graces à la Divinité de ſes bienfaits, ils aprenoient en même tems l'uſage qu'ils devoient faire des jours qui alloient marcher à la ſuite de celui où ils étoient aſſemblés : ainſi en rempliſſant les devoirs auguſtes

de

de la Religion, ils aprenoient tout ce qui pouvoit les intéreſſer le plus, tout ce ſans quoi il n'y auroit point de ſociété policée & floriſſante.

C'eſt-là qu'on les inſtruiſoit de tout ce qui avoit raport aux divers jours de l'année, de ſon commencement, de ſa fin, des nouvelles Lunes, des mois & des ſaiſons, des jours de travail & des jours de repos, du lever & du coucher des Etoiles directrices des Travaux.

C'étoient en effet les Prêtres qui avertiſſoient le Peuple de toutes ces choſes, parce que leur Ordre étoit chargé de régler le Calendrier & tout ce qui avoit raport au culte public. Auſſi faiſoient-ils toujours les proclamations des nouvelles Lunes & de la nouvelle année. Nous voyons ces proclamations en uſage dans l'ancienne Rome, chez les Hébreux, chez les Grecs, &c.

Mais on ne ſe contentoit pas d'en faire la publication chez des Peuples auſſi civiliſés & auſſi habiles dans les Arts que le furent les Phéniciens & les Egyptiens. Ceux-ci tracerent le Calendrier ſur les Murs des Temples & les Colonnes Sacrées.

Nous en trouvons une preuve remarquable dans les Voyages de Pococke en Orient (1).

» Au Nord de la Ville d'Acmin, (l'ancienne Panopolis d'Egypte) dit-» il, je trouvai quelques ruines d'un ancien Temple, dont il ne reſte » que quatre groſſes Pierres. L'une d'entr'elles a environ 18 pieds de long » hors de terre, l'autre extrémité étant ſous un édifice moderne, 8 pieds » de large & 3 d'épaiſſeur.... On voit ſur un de ſes côtés... quatre Cercles, » & dans celui qui eſt le plus près du centre, une Figure qui vraiſem-» blablement repréſente le Soleil. Les eſpaces compris entre les deux qui » ſuivent, ſont diviſés en douze parties. Dans le premier ſont repréſentés » douze Oiſeaux, & dans le ſecond douze figures effacées, que je crois » être les Signes du Zodiaque. L'eſpace extérieur qui n'eſt pas diviſé, con-» tient, ſi je ne me trompe, douze figures d'hommes. Dans chacun des » angles compris entre le Cercle extérieur & les Ornemens quarrés qui » ſont autour, eſt une figure qui repréſente une des quatre Saiſons. A » côté eſt un globe porté par deux ailes, dont l'une eſt à côté de la figure, » & l'autre ſur une autre piéce de ſculpture. Ces pierres & quelques autres » d'un Temple qui eſt auprès, ſont ſi groſſes, qu'on n'a pu les mouvoir » de leur place ».

Tel eſt le récit du Voyageur : on ne peut y méconnoître un Calendrier Egyptien peint ſur les murs d'un Temple, & conforme, mais en petit, à un Calendrier pareil trouvé à Rome, gravé dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1708. & que nous ferons paroître de nouveau dans un de nos Volumes ſuivans.

(1) Tom. I. de la Traduct. Franç. p. 215. 216.

Les Grecs marchant ſur les traces des Orientaux, peignirent également ſur les murs de leurs Temples les aventures des Dieux; & celles d'Hercule en particulier, avec ſes Travaux, ſur ceux du Temple d'Iou Olympien dans l'Elide.

Ce n'étoient donc pas des actions humaines, ni des hiſtoires fabuleuſes & impies. Les eût-on gravées avec tant d'empreſſement dans les lieux ſacrés, où l'on alloit honorer la Vérité, & faire profeſſion de haïr le vice?

Mais c'étoit un vrai Almanach Civil & religieux; Livre le plus utile, en même tems qu'il étoit alors le plus difficile & le plus illuſtre effort du Génie.

Que l'on ne diſe pas que cet uſage fut moderne, & que les Temples eux-mêmes ne ſont pas anciens : les premiers Empires du Monde en eurent auſſi-tôt qu'ils ſe formerent. Les Obſervations Aſtronomiques des Chaldéens, gravées ſur le Temple de Bel, remontoient à plus de deux mille ans avant notre Ere.

Le Temple d'Hercule à Tyr avoit 2300 ans d'antiquité, ſelon Hérodote.

Celui de ce Héros à Cadix, étoit de la plus haute antiquité.

Les Temples de Thébes en Egypte datoient preſque de l'arrivée des Egyptiens dans ces Contrées, de même que les Colonnes ſacrées de Thot.

Si l'on ne s'en eſt pas aperçu plutôt, c'eſt que l'on n'avoit pas ſaiſi le vrai ſens de divers paſſages anciens qui y ont rapport. Ainſi l'imitation du Ciel par Thot ou Mercure, conſiſta, comme nous l'avons déja dit, dans l'invention & la compoſion d'un Almanach; ainſi les repréſentations de l'Hiſtoire d'*Uranus* ou du Ciel, & de Cronus ou Saturne, ſur les murs des Temples, étoient autant d'Almanachs. Il en fut de même du fameux Cercle d'Oſymandias, comme nous le verrons dans la ſuite.

On voyoit donc ſur ces Monumens, les Signes du Zodiaque, les Travaux correſpondans de l'Agriculteur. Ici, un homme, la charrue en main, traçoit de pénibles ſillons : là un Moiſſonneur avec ſa Faucille abattoit les épis dorés. Plus loin, un Cerf pourſuivi par un Chaſſeur, ſembloit fuir avec légereté, &c. A la tête de tous ces Tableaux, Mercure armé du Caducée, faiſoit l'ouverture de ces Travaux intéreſſans.

§ 2.

Pourquoi ils furent appellés Travaux.

Le tout enſemble étoit apellé à juſte titre, la Vie & les Travaux d'Hercule.

Vie, parce qu'ils peignoient la vie entiere du Laboureur, depuis le commencement de l'année juſqu'à ſa fin.

TRAVAUX, parce que les occupations de la Campagne ſont les vrais Travaux de l'homme, ceux ſur leſquels s'éleve la baſe des Sociétés & des Empires.

Et celui qui les ſoutient fut apellé au figuré un ATHLÉTE douze fois vainqueur; & ſes Travaux, DOUZE COMBATS; parce qu'en effet, il lutte contre la Nature entiere, & qu'il en triomphe par ſes ſuccès.

C'eſt pourquoi, le dernier jour étoit apellé VICTOIRE.

Si les Latins apelloient ces Travaux LABORES (labeurs), les Grecs les avoient déja apellés ATHLA, par une heureuſe dénomination qui les repréſentoit non-ſeulement comme des Combats, mais ſur-tout comme les ſources de la production & de l'abondance: & ici le Lecteur ſe rapellera ſans peine tout ce que nous avons dit au ſujet d'ATLAS, dans notre premiere Allégorie.

Ces noms de LABORES & d'ATHLA ſont réunis dans ces vers de MANILIUS (1):

« Et quoniam toto digeſtos orbe LABORES
» Nominaque (2) in numerum vireſque exegimus omnes,
» ATHLA vocant Graii, quæ cuncta negotia rerum,
» In genera ac partes bis ſex diviſa cohærent.

» C'eſt ainſi que nous avons conduit à une heureuſe fin les labeurs, les » forces, les poids répandus dans le Monde entier; ces Travaux que les » Grecs apellent ATHLA, & qui partagés en deux bandes de ſix chacune, » embraſſent & uniſſent tous les travaux des hommes.

§. 3.

Conſidération de la Galerie Phénicienne repréſentant les Travaux d'Hercule.

Entrons dans cette brillante Galerie, peinture vive & agréable de la Courſe du Soleil & de ſes heureux effets pour le bonheur des humains. D'un cahos de fables, nous allons voir ſortir une allégorie ingénieuſe & pleine de graces: le génie de ces hommes illuſtres qui les premiers éclairerent les Peuples, & qui étant leurs Légiſlateurs, les conduiſirent à la vertu & à la félicité par des inſtructions auſſi intéreſſantes que flatteuſes. Ce génie déja flétri par le laps des tems, va reparoître à nos yeux: eux-mêmes vont nous introduire dans leurs myſtères les plus profonds, & nous donner l'intelligence des Doctrines anciennes, de ces Doctrines qui préſiderent à

(1) Manilii Aſtronomicon, Lib. III. pag. 64. verſ. 9-12
(2) Ou *Mominaque*, ſelon la remarque de Scaliger.

l'enfance du monde, qui formerent les Grecs, qui ont influé jusques sur nous-mêmes: leurs cendres froides & éparses vont se réunir & se ranimer.

Nous ne serons plus étonnés que les Anciens ayent trouvé quelque plaisir à la contemplation de ces Tableaux Symboliques; que leurs Peintres & leurs Sculpteurs en ayent fait le sujet de leur savante Imitation; que leurs Poëtes les ayent chantés.

Si cet Homme illustre par ses profondes connoissances dans les beaux Arts, qui ne négligea rien pour ramener au milieu de nous à cet égard les beaux jours de la Gréce; qui d'une main savante ne dédaigna pas d'esquisser les Tableaux que nous présentent l'*Enéide*, l'*Iliade* & la vie *d'Hercule* (1), avoit connu les grands objets que nous offrent ces Tableaux, s'il avoit sçu que destinés à peindre la Nature entiere & ses heureuses influences, ils n'étoient pas bornés aux tems des Grecs & à leur histoire, mais qu'ils étoient également faits pour nous, & assortis à nos plus grands intérêts, avec quel enthousiasme ne les eût-il pas traités! quel feu, quelle chaleur ne lui eussent-ils pas inspiré? C'est la Nature même qu'il eût peint.

Je ne serai pas peintre comme lui: mais les Tableaux d'HERCULE LE THÉBAIN que nous allons voir, fraperont & intéresseront; parce qu'on y verra en effet la Nature elle-même & l'esprit allégorique s'étendre, se développer, s'expliquer par sa propre force.

Que l'on ne nous objecte pas le silence des Grecs & des Romains. Déja, ils savoient que ces choses étoient allégoriques: nous l'avons vû par leurs Témoignages.

Le cas précieux qu'ils en faisoient, & le titre respectable de *Mythologie* qu'ils leur donnoient, en est encore une démonstration sensible.

Si les Anciens ne sont pas entrés dans un plus grand détail sur ces objets; si quelquefois même ils ont méconnu l'allégorie qu'ils étoient destinés à peindre, ce ne doit pas être un motif suffisant pour que nous rejettions un sens allégorique aussi simple, aussi naturel, aussi démontré, aussi intéressant. Les Ecrivains Grecs qui nous ont transmis ces choses, n'eurent peut-être jamais une assez grande connoissance de leurs propres antiquités, & surtout des Orientales, pour apercevoir la beauté & l'étendue de ces allégories; & presque toujours, ils furent retenus par le respect que les Dévots de leur tems avoient pour les Dieux nés de ces allégories; ensorte que la crainte de les offenser retint leur plume & les empêcha de nous transmettre des vérités intéressantes. C'est ainsi que PAUSANIAS, HERODOTE & d'autres Historiens prêts à nous dévoiler les mystères de leur tems, s'arrêtent & disent qu'il ne leur est pas permis de parler.

---

(1) M. de CAYLUS.

Eût-on ſouffert en effet celui qui auroit démontré que Saturne, Mercure, Hercule, les douze Grands Dieux, & toute la bande céleſte, étoient nés enquelque ſorte d'objets allégoriques?

N'en ſommes-nous pas bleſſés nous-mêmes, qui y prenons bien moins d'intérêt? Ceux qui veulent nous ramener à l'allégorie, ne nous paroiſſent ils pas des audacieux, qui ne tendent pas à moins qu'à anéantir toute certitude, toute hiſtoire & à ſubſtituer à des faits dont on ne douta jamais, les Etres fantaſtiques de leur imagination déréglée?

Mais comme la Religion ne peut jamais perdre à l'abandon de ce qui n'eſt pas Dieu & vérité, de même l'Hiſtoire ne peut rien perdre à l'abandon de Perſonnages purement allégoriques: elle y a tout à gagner.

Elle ſe débaraſſe par-là de faits, trop contraires à la raiſon pour pouvoir être admis, & pour ne pas faire un puiſſant préjugé contre l'hiſtoire elle-même.

La raiſon y gagne de ſon côté, par l'intérêt qu'elle prend à des récits qui acquierent un tout autre prix à ſes yeux, & par la ſatisfaction que l'on éprouve en penſant que des objets qui nous ont toujours amuſé ne ſont pas des radotages ou des contes abſurdes; mais des inſtructions ingénieuſes & fondées ſur les beſoins même des Hommes.

Ainſi s'enrichit & s'étend la vraie Hiſtoire, celle des Connoiſſances humaines, très-ſupérieure à l'hiſtoire des Peuples & à celle des Héros.

TABLEAU PREMIER.

Deux DRAGONS *étranglés par Hercule au Berceau.*

RIEN de plus abſurde en aparence que l'hiſtoire de ces deux Dragons envoyés par Junon pour faire périr Hercule au berceau, & que cet Enfant étrangle courageuſement de ſes propres mains, donnant ainſi dès ſon enfance des marques frapantes de ce qu'il ſeroit un jour: auſſi les Mythologues ne s'en ſont guères mis en peine, dans l'idée que c'étoit une pure fable qui n'avoit nul raport aux travaux d'Hercule.

Mais par raport à nous, qui ſommes perſuadés que tout a ſon ſens & ſon utilité dans les récits mythologiques, nous voyons dans ce fait une alluſion ingénieuſe à l'événement par lequel s'ouvre le Calendrier ancien; mais avant que nous le dévelopions, ajoutons deux circonſtances que nous a conſervées THÉOCRITE dans ſon Idylle à l'honneur d'Hercule (1), trop

(1) THEOCR. Idyll. XXIV. v. 85-98.

remarquables pour être passées sous silence, & qui deviendront autant de preuves de ce que nous avons à dire.

§. 1.

FRAGMENS de l'Idylle XXIV de Théocrite, à l'honneur d'Hercule Enfant.

Il nous aprend d'abord qu'Hercule n'étoit âgé que de dix mois, lorsqu'il étrangla les deux Dragons.

ΗΡΑΚΛΕΑ δεκάμηνον ἐοντα . . . .
. . . . Τᾶμ' ἀρ' ἀϊγὰ πέλωρα δύω πολυμήχαν' ΗΡΗ
Κυανέαις φείσοντας ὑπὸ σπείραισι Δρακοντας
Ωρσεν . . . . . .
. . . . ΗΡΑΚΛΕΗΣ· ἄμφω δ' ἐορβαῖ ἐνεδήσατο δεσμῷ . . . .

Il fait ensuite dire par Tirésias, que cet événement annonçoit la gloire dont se couvriroit ce Héros; & ce Devin ordonne à Alcméne de faire préparer un bûcher, pour y bruler ces deux Dragons à minuit, dans le même moment de la nuit où ils avoient attaqué Hercule; & qu'au point du jour, une de ses Femmes rassemblant leurs cendres, les jette dans un Fleuve, dans des précipices, ou aux vents, & qu'elle ait soin de revenir aussi-tôt, sans regarder en arriere; qu'ensuite on purifie le Palais avec du soufre & avec de l'eau lustrale; & qu'on finisse par le sacrifice d'un Porc, afin que l'on soit par ce moyen à l'abri de tout mal, & qu'on triomphe de tous ses ennemis.

. . . . Τειρεσίαν τόκα μαντιν . . . .
ΑΛΚΜΗΝΑ καλέσασα . . . .
. . . . Τοῖ' ἀνὴρ . . . .
. . . . Τύναι, πῦρ μέν τοι ὑπὸ σποδῷ εὐτυκον ἔσῳ,
Κάγκανα δ' ἀσπαλάθῳ ξυλ' ἑτοιμάσατ' ἠ παλιάρῳ,
Η βατῳ, ἠ ἀγέμῳ δεδονημένον ἄυον ἄχερδον·
Καὶς ἢ τῶδ' ἀγρίησιν ἐπὶ σχίζῃσί δράκοντε
Νυκτὶ μέσα, ὁκα παῖδα καγὼ τεὸν ἤθελον αὐτοί.
Ηει ἢ, συλλεξασα κόνιν πυρὸς ἀμφιπόλων τις,
Ῥιψάτω εὖ μάλα πᾶσαν ὑπὲρ ποταμοῖο φέρουσα,
Ῥωγάδας ἐς πέτρας, ὑπὲρ ἔθεον· ἀψ ἢ νέεσθαι
Ασπτ' . καθαρῷ ἢ πυρώσατε δῶμα θείῳ
Πρᾶτον. ἔπειτα δ' ἅλεσι μεμίγμενον (ὡς νενόμισται)
Θαλλῷ ἐπιῤῥαίνειν ἐσεμμένον ἀβλαβες ὕδωρ·
Χηνὶ δ' ἐπιῤῥέξαι καθυπερτέρῳ ἄρσενα χοῖρον·
Αγσμενεῶν αἰεὶ καθυπέρτερον ὡς τελέθοιτε.

Nous avons donc ici une allégorie fortement caractériſée par tous ces traits.

1°. Deux Dragons étranglés par Hercule.

2°. A l'âge de dix mois.

3°. A minuit.

4°. Et jettés dans un feu avec des Cérémonies propitiatoires.

A ces caractères, on ne peut manquer le mot de l'Enigme.

L'on ſe rapellera ſans doute que le ſymbole de Mercure, le Caducée, eſt compoſé de deux Dragons étranglés par le milieu, l'un mâle, l'autre femelle; que leur point de réunion s'apelloit Hercule, & que Mercure fut l'inventeur de l'Aſtronomie ou du Calendrier.

L'étranglement des deux Dragons par Hercule, n'eſt donc qu'une allégorie relative au Caducée, ou à l'objet qu'il peignoit, & lié étroitement avec l'année du Laboureur dont il faiſoit l'ouverture.

Mais à quel jour de l'année, à quel moment eſt attaché le Caducée? Les Anciens nous l'aprennent, en apellant les Solſtices *Tête & queue de Dragon*.

L'année du Laboureur miſe en Tableaux allégoriques dans l'Hiſtoire d'Hercule, s'ouvre donc par un Solſtice. Mais il y en a deux; celui d'Eté à la Saint-Jean, celui d'Hyver à Noël: duquel des deux s'agit-il? C'eſt ce qu'il importe de décider plus qu'on ne penſe, puiſque de-là dépend la marche de tous les Travaux d'Hercule.

Ce moment du départ ne ſera pas difficile à reconnoître.

Il offre deux caractères auxquels on ne peut ſe méprendre. 1°. Il précéde la victoire qu'Hercule remporte ſur le Lion. 2°. Hercule avoit alors dix mois.

La défaite du Lion eſt relative au mois de Juillet dont le ſigne eſt le Lion; ainſi les deux Dragons ſont étranglés dans le mois qui précéde celui de Juillet; c'eſt à dire au Solſtice de JUIN, le 20 du mois, à notre façon de compter, & qui étoit chez les Anciens la veille du premier jour d'Eté.

Hercule avoit alors dix mois, parce que l'année des Egyptiens, chez leſquels étoit Théocrite, quand il compoſa l'Idylle d'Hercule au berceau, tomboit ainſi ſur le dixième mois.

Enfin, ceci achéve de ſe démontrer victorieuſement par le Feu propitiatoire dans lequel ſont brûlés les deux Dragons à minuit, & que ce Poete nous a tranſmis.

§. 2.

Feux de la Saint-Jean.

Peut-on méconnoître ici les Feux de la S. Jean, ces Feux ſacrés allumés à minuit au moment du Solſtice chez la plûpart des Nations anciennes & modernes? Cérémonie religieuſe, qui remonte à la plus haute Antiquité,

& qu'on obſervoit pour la proſpérité des Etats & des Peuples, & pour écarter tous les maux.

L'origine de ce Feu que tant de Nations conſervent encore, & qui ſe perd dans l'antiquité, eſt très-ſimple. C'étoit un Feu de joie allumé au moment où l'année commençoit; car la premiere de toutes les années, la plus ancienne dont on ait quelque connoiſſance, s'ouvroit au mois de Juin. De-là le nom même de ce mois, JUNIOR, *le plus jeune*, *qui ſe renouvelle*; tandis que celui qui le précéde eſt le mois de Mai, ou MAJOR, *l'ancien*: auſſi l'un étoit le mois des Jeunes Gens, & l'autre celui des Vieillards.

Ces Feux-de-joie étoient accompagnés en même tems de Vœux & de Sacrifices pour la proſpérité des Peuples & des biens de la Terre: on danſoit auſſi autour de ce Feu; car y a-t'il quelque Fête ſans danſe? & les plus agiles ſautoient par-deſſus. En ſe retirant, chacun emportoit un tiſon plus ou moins grand, & le reſte étoit jetté au vent, afin qu'il emportât tout malheur comme il emportoit ces cendres.

Lorſqu'après une longue ſuite d'années, le Solſtice n'en fit plus l'ouverture, on continua cependant également l'uſage des feux dans le même tems, par une ſuite de l'habitude, & des idées ſuperſtitieuſes qu'on y avoit attachées: d'ailleurs, il eût été triſte d'anéantir un jour de joie, dans des tems où il y en avoit peu; auſſi cet uſage s'eſt-il maintenu juſqu'à nous.

On trouve ces Feux de la Saint-Jean en uſage juſques dans la Ruſſie. » Les Ruſſes, diſent leurs Hiſtoriens (1), célébroient pendant le Paganiſme » la Fête de la Déeſſe des Fruits, qu'ils appelloient RUPALS, le 24 Juin, » avant la récolte du blé & du foin. Encore de nos jours, ils paſſent la nuit » qui précéde la Fête dans les Divertiſſemens & les Feſtins; & ils allument » des Feux-de-joie, autour deſquels ils danſent. Le Peuple donne le nom de » *Rupal'niza* à la bienheureuſe AGRIPPINE, dont on célébre la Fête ce » jour-là.

(1) Hiſt. de Ruſſie par LOMONOSSOW, Traduct. Franç. Paris 1769. in-8°. Part. II.

SECOND TABLEAU.

SECOND TABLEAU.

Le LION *de la Forêt de Nemée vaincu par Hercule.*

PREMIER TRAVAIL.

LE premier des Travaux d'Hercule, & qui ſuivit l'étranglement des deux Dragons, chanté fort au long par THÉOCRITE dans ſes Idylles (1), conſiſta dans ſon Combat contre le LION de la Forêt de Nemée, qu'il vainquit, & dont il porta la peau le reſte de ſa vie.

Mais ce travail, venant à la ſuite de l'étranglement des deux Dragons ou du Solſtice d'Été, nous conduit au mois de Juillet, qui a pour ſigne le LION.

Hercule pris pour le Soleil, remporte en effet dans ce mois une victoire complette ſur le LION Céleſte, & c'eſt le premier des Signes par lequel il fournit ſa carrière.

L'on ſçait d'ailleurs que le Lion étoit le ſymbole du Soleil d'Été, comme la *Vache* celui de la Lune, la *Colombe* celui de Vénus, &c.

Auſſi Hercule eſt toujours peint avec la peau du Lion; & nous verrons qu'OSYMANDIAS, qui eſt l'Hercule Egyptien, ne marche jamais ſans ſon Lion, & qu'il lui doit toutes ſes victoires.

Les Perſes eux-mêmes peignoient également le Soleil ſous l'Emblême d'un Lion: ils apellent ſa Fête *la Fête du Lion*; & l'on nous a conſervé le paſſage d'un HOSTANES qui fait de grandes lamentations de ce que les Médes furent forcés de célébrer la Fête de TITAN (c'eſt-à-dire du Soleil, mot à mot LE GRAND-FEU, le Feu du Ciel, le Feu Auguſte) ſous la figure du Lion, lorſqu'ils eurent été ſubjugués par les Perſes.

On le voit ſur des Abraxas, peint en jeune homme debout ſur un Lion, avec ſon nom Egyptien ΦΡΗ PH-RÉ pour deviſe.

C'eſt le nom du Soleil en Egyptien. Il eſt formé du primitif רעה RHOE, RHÊ, qui déſigne toute perſonne qui ſoigne, qui garde, qui veille, un Gardien, un Inſpecteur, un Berger, un Roi, joint à l'article *Ph.* C'eſt le FREY du Nord. De-là vinrent également & par l'addition de l'article Ph, les noms de PHA-RAO, PHE-RON &c. mot à mot *le Roi*. Et par l'addition de l'article OU, le mot Grec ΟΥΡΩ *Ouro*, Garde, Inſpecteur. De-là vint

(1) Idyll. XXV. v. 200-266.

encore le mot Grec ΦΡΟΥΡΩ *Ph-rou-rô*, qui ſignifie la même choſe, & qui fut un nom de dignité, donné en particulier aux Gardes des Rois. Cette Famille de *Rhé* eſt immenſe.

C'eſt par la même raiſon que les Anciens aſſignant une Planette à chaque Signe, choiſirent celui du Lion pour le Soleil.

Mais ce n'eſt pas le ſeul raport qu'eut le Lion avec Hercule : il en avoit un autre plus étroit encore, & relatif à l'Agriculture.

Le Lion aprivoiſé étoit l'emblême de la Terre cultivée, & répondant aux ſoins du Laboureur. Les Anciens nous l'aprennent eux mêmes ». Les » Lions aprivoiſés qui ſuivent Rhéa », nous dit Varron dans le paſſage remarquable que nous avons cité plus haut (1), » aprennent aux Hommes » qu'il n'y a aucune Terre qui ne puiſſe être domptée & miſe en valeur.

Auſſi voyons-nous le char de Rhéa ou de Cybele tiré par des Lions, par la même raiſon. Il eſt vrai qu'il eſt quelquefois tiré par des Tigres ; mais alors c'eſt pour marquer la variété des Couleurs qui brillent ſur la Terre, plus tigrée qu'aucune peau de Tigre.

Ce premier Travail eſt donc relatif aux premiers des Travaux du Laboureur ; à ces travaux rudes & pénibles qui mettent ſeuls une Terre en état d'être cultivée ; & auxquels ſont obligés ceux qui, pour défricher leur Terrain, arrachent ces Forêts, deſſéchent ces eaux croupiſſantes, contiennent ces Fleuves, enlevent ces pierres &c. qui formoient de ce Terrain, un ſol ſtérile & perdu.

Travaux de Géans & de Lions ; & qui exigeant des avances conſidérables & des connoiſſances plus grandes encore, ſuppoſent dans les Chefs des premieres Sociétés & des Colonies Agricoles, une capacité & un courage très-ſupérieurs aux qualités qu'on leur accorde ordinairement.

Auſſi portent-ils le reſte de leurs jours la peau du Lion, puiſqu'ils jouiſſent ſans interruption de la dépouille de cette Terre, qu'ils ont ſubjuguée & miſe en culture.

Ce Travail eſt placé au mois de Juillet & ſous le ſigne du Lion, parce que les travaux de ce genre ne peuvent parvenir à leur dégré de perfection, que dans cette ſaiſon de l'année où les jours ſont les plus longs, & la chaleur la plus grande ; cette chaleur étant abſolument néceſſaire pour achever de deſſecher la Terre defrichée, pour developer ſes Sels, pour l'échauffer, & la mettre en état de recevoir dans ſon ſein & de féconder les ſemences qu'on lui confiera.

Si ce Lion s'apelle le Lion de la Forêt de Nemée, ou ſimplement le Neméen, c'eſt qu'en Grec Nemée ſignifie une Forêt. Ainſi Lion Neméen, ſignifie ſimplement *Lion de la Forêt.* En ajoutant *de Nemée*, on fait un double

(1) Ci-deſſus, pag. 49.

emploi ; c'eſt une pure répétition, ſemblable à celle où l'on tombe toutes les fois qu'on regarde comme un nom propre, ce qui n'eſt qu'un nom générique.

Ce Lion n'eſt en effet le Lion d'aucune Forêt en particulier. C'eſt toute Forêt qu'on défriche.

TROISIEME TABLEAU.

L'Hydre de Lerne abattue.

SECOND TRAVAIL.

Cette Hydre étoit un monſtre épouvantable ; car elle n'avoit qu'un corps ; mais ce corps avoit cent cous & cent têtes, dit Diodore ; & ces têtes étoient d'or, ajoute un Mythologiſte. Hercule eſt condamné à faire périr ce monſtre : il en abat les têtes ; & afin qu'elles ne renaiſſent pas à meſure, il fait mettre le feu au corps de l'Hydre.

Je ne m'arrêterai pas à rapeller les explications diverſes qu'on a données de ce conte bleu ; je me contenterai de dire que c'eſt une Allégorie, une vraie énigme dont la nature même & la ſuite des Travaux d'Hercule doivent nous donner le mot, de la maniere la plus ſatisfaiſante.

Car tel eſt l'avantage que nous aurons dans l'explication de ces Travaux, que nous ſerons éclairés & guidés par deux points de comparaiſon lumineux ; l'ordre des Travaux d'Hercule, d'un côté ; la ſuite des Travaux de la campagne, d'un autre.

En partant de ce principe, l'Hiſtoire de l'Hydre ne renferme plus rien de difficile : on voit à l'inſtant le ſujet de l'Allégorie.

Ce Travail tombe ſur le mois d'Aoust, dont le ſigne eſt la Vierge, la Sibylle, ou la belle Moiſſonneuſe, qui tient encore un épi dans ſes mains.

N'eſt-ce pas alors en effet que l'on acheve les moiſſons, que le Laboureur recueille le fruit de ſes ſoins ; qu'armé de la faulx meurtriere, il abat les têtes de ſes épis dorés, vraies Hydres à cent cous & à cent têtes ſur un ſeul corps ? car dans les fertiles Contrées de l'Orient, ſur le tronc d'un ſeul grain, s'élevent une infinité de tiges dont la tête ſuperbe a pour ſoutien un cou prodigieux.

Hercule fait enſuite mettre le feu au corps même de l'Hydre, parce qu'alors, comme encore de nos jours, dans pluſieurs Contrées, le Laboureur met le feu à ſes chaumes, afin de fertiliſer la terre par leurs cendres.

L'on ne doit pas être ſurpris d'ailleurs de voir les épis de Blé changés

en Hydre : les Serpens furent toujours dans l'Antiquité le Symbole des Blés; & leur nom, allégorique, comme nous aurons l'occaſion de le voir; & ce nom n'étoit pas mal choiſi.

On n'objectera pas, contre l'explication de ce ſecond Travail, qu'il n'eſt pas naturel que la moiſſon ſoit placée immédiatement à la ſuite des travaux faits pour rendre la terre cultivable. Il ne s'agit pas ici des travaux ſur un même champ, mais des travaux d'une campagne entiere. Or, dans toute campagne, lorſqu'on a fait en Juillet les préparatifs néceſſaires pour mettre une portion de cette campagne en valeur, on fait au mois ſuivant la moiſſon dans la portion qui a déja été miſe en valeur & ſemée, l'année précédente.

On verra cependant à la fin de cette explication des Travaux d'Hercule, une autre maniere de conſidérer celui-ci, relativement au troiſiéme & au douziéme.

TABLEAU QUATRIEME.

SANGLIER ſaiſi & offert aux Dieux ; & Combat des CENTAURES.

TROISIEME TRAVAIL.

D'ABORD, *Hercule* ſaiſit un SANGLIER & l'offre aux Dieux; enſuite, à l'occaſion d'un Tonneau de vin, il a tous les CENTAURES ſur les bras, & il en demeure vainqueur.

Tout ceci eſt relatif au mois de *Septembre*, dont il peint exactement les Travaux.

Lorſque les Hommes avoient achevé leurs moiſſons, ils en témoignoient aux Dieux leur reconnoiſſance, & ils immoloient alors des *Cochons*, animaux nuiſibles au Laboureur ou à ſes Terres par les ravages qu'ils y font. Auſſi, ſous ce double raport, le Cochon joue un grand rôle dans l'antiquité. C'eſt un Cochon qui bleſſe Adonis, un Cochon qui tue Attys, un Cochon qui ravage le pays des Calydoniens. C'eſt auſſi un Cochon qu'offroient aux Dieux tous les Peuples agricoles.

Il en eſt ſouvent parlé dans les Faſtes d'Ovide.

» Prima CERES avidæ gaviſa eſt ſanguine porcæ,
» Ulta ſuas merita cæde nocentis opes :
» Nam Sata Vere novo teneris lactantia ſulcis
» Eruta ſetigeræ comperit ore Suis.
» Sus dederat pœnas . . . (1)

(1) Faſt. I. 349. & ſuiv.

» Cérès prit plaiſir la premiere à voir verſer le ſang d'une Truie gour-
» mande, vengeant par la juſte mort du coupable ſes moiſſons ravagées,
» lorſqu'au Printems nouveau, elles commençoient à tirer des ſillons une
» nouvelle vigueur : la Truie porta la peine de ſes ravages ».

» A bove ſuccincti cultros removete, Miniſtri :
» Bos aret : ignavam ſacrificate Suem (1).

» Miniſtres des Dieux, détournez du Bœuf vos coûteaux ; qu'il laboure !
» immolez le Cochon pareſſeux ».

C'eſt donc avec raiſon, que ſur la Galerie Phénicienne, le Tableau des Têtes de l'Hydre abattues, eſt ſuivi de l'offrande d'un Sanglier : elle peignoit ces Fêtes ſolemnelles qui ouvrent le mois de Septembre, dès que toutes les moiſſons ſont achevées : Fêtes très-floriſſantes chez tous les Peuples de l'Antiquité ; & qui ſe ſont tranſmiſes juſques à nous, mais ſanctifiées par des motifs encore plus purs & plus parfaits.

Les Poëtes, pour peindre énigmatiquement cette ciconſtance eſſentielle de la Galerie Phénicienne, dirent qu'Hercule avoit eu ordre de ſaiſir un SANGLIER qui cauſoit d'affreux ravages, & qui fut enſuite offert aux Dieux. Sous ce point de vue, c'étoit en effet une vraie Enigme, inexplicable dès qu'on la ſéparoit de ſon enſemble.

Il en ſera de même des CENTAURES, Enigme également indéchiffrable juſques à préſent ; parce que juſques à préſent on n'avoit pas penſé, que tous ces Travaux découſus formoient une vraie ſuite d'actions très-réelles & très-intéreſſantes.

Les CENTAURES dans l'origine, étoient ſemblables aux Satyres & aux Pans : c'étoient des Monſtres qui avec un corps humain, avoient des pieds & des cornes de bœuf.

Dans la ſuite, on les peignit ſous une forme plus élégante : on leur donna depuis la ceinture en bas, un vrai corps de bœuf à quatre pieds.

Dans la ſuite encore, on ne trouva pas cette forme aſſez belle ; & on les peignit avec un corps de cheval.

Tels ſont les trois états par leſquels ont paſſé ces Monſtres, déja ſi ſinguliers.

Dans le premier, ils étoient pareils à BACCHUS l'ancien, qu'on apelloit TAURIFORME (2), & auquel les Femmes de l'Elide offroient des vœux non moins énigmatiques, que nous verrons à l'inſtant.

Dans le ſecond, ils étoient apellés avec raiſon *Centaures*.

Relativement au troiſieme, on leur donna le nom d'*Hippocentaures*, ou *Chevaux-Centaures* ; & l'on ajouta que ceux-ci étoient nés des Centaures ; &

(1) Faſt. IV. 412.
(2) Eurip. in Bacch. v. 918.

l'on avoit raiſon ; car de ces deux Êtres Allégoriques, le dernier étoit né de l'autre.

Mais qu'avoit-on voulu peindre par cette repréſentation ſi biſarre en aparence, & qui a été inexplicable, parce que l'on n'avoit aucune baſe fixe dont on pût partir ?

Au moyen de celle que nous nous ſommes faite & du fil que nous tenons, cette Enigme ne ſera pas plus difficile que les autres. Le mot en eſt très-certainement le *Labourage* ; & l'énigme en elle même ſe trouve très conforme au goût Egyptien & Phénicien, & au génie de la plus haute antiquité. Ce qui eſt très-heureux.

C'eſt au Labourage, à l'Agriculture, que ſe raporterent les leçons des Mortels qui les premiers inſtruiſirent leurs ſemblables : toutes les Fêtes & tout le Culte des Anciens furent abſolument relatifs au Laboureur ; & ſans cette clé, l'Antiquité eſt inexplicable ; tout comme avec elle, elle n'a rien d'impénétrable.

La Galerie Phénicienne ayant pour objet les travaux de la Société entière dans le cours de l'année, dut néceſſairement repréſenter ceux du Labourage, qui ſe font d'abord après les moiſſons & dans le cours du mois de Septembre. Auſſi qu'y voyons-nous à cette Epoque ? *Hercule, des Centaures, un Tonneau de vin.*

A l'équipage des Centaures, à leurs cornes, à leurs pieds de bœuf, pouvons-nous méconnoître des LABOUREURS peints dans le goût des peuples primitifs, & que nous préſentent encore tous les Monumens de l'ancienne Egypte ; peints auſſi comme *Bacchus l'ancien* dans l'Hymne des Elidiennes, au jour de ſa Fête ?

» Accours ; lui diſoient-elles, illuſtre Héros ; accours, Dionyſius, honore » de ta préſence ton Temple auguſte, que les Graces t'y accompagnent, » ô toi qui frape la Terre avec ton pied de Bœuf, Saint Taureau, Taureau » Saint.

Ce *Bacchus-Taureau* qui ne fut autre que l'Inventeur même de l'Agriculture, ne pouvoit être peint ſous un emblême plus ſignificatif, plus énergique.

Dans la ſuite, les Grecs le peignirent avec plus de nobleſſe, & non moins de vérité, ſur un Char de Triomphe, ſous la figure d'un beau jeune homme, & tirés par des Centaures qui jouent de toutes ſortes d'Inſtrumens, de la Flûte, des Tambours de baſque, de la Lyre, &c.

Si nous raprochons cet Emblême de celui qui le précédoit chez les Egyptiens & du ſens duquel tout le Monde convient, celui-ci en acquerra un nouveau dégré d'évidence. Les mois de Juillet & d'Août étoient peints ſur

les bords du Nil ſous la figure d'un *Sphinx*, monſtre moitié Femme, moitié Lion. Cette Nation agricole avoit voulu peindre par là ce tems de l'année où *Hercule*, déſigné par le Lion, vit dans un état d'indolence & de plaiſirs, déſigné par la Vierge, tems qui eſt le Carnaval de l'Egypte, parce que les Terres étant couvertes d'eaux, ne permettent aucun travail à Hercule.

Maintenant, le voici enté ſur un Taureau, parce que le tems des labours eſt venu, ce tems qui n'eſt plus le tems du repos, ou des travaux doux & aiſés; mais le tems du travail & de la peine, & où avec une forte charrue & des bœufs vigoureux, il faut tracer des ſillons & renverſer les terres.

Si l'on voit à côté de ces Centaures, des Tonneaux de vin qui avoient été mis en réſerve pour ce tems là, c'eſt encore une alluſion au vin qu'on eſt obligé de boire alors pour réparer ſes forces, & à l'uſage où eſt le Maître du Labour de faire porter des piéces de vin ſur le champ même, afin qu'on puiſſe y boire à ſa ſoif.

C'eſt ſur-tout encore pour déſigner les vendanges qui ſe font auſſi dans ce tems-là; & qui ſont également du nombre des Travaux agricoles.

Si l'on a feint un Combat à l'occaſion de ce vin, ſi l'on a ſupoſé qu'Hercule étoit reſté Vainqueur des Centaures, l'on voit que c'eſt un embelliſſement à l'Enigme, qui n'y change rien; ou une alluſion à l'ardeur des gens d'Hercule, ou du Laboureur, pour le vin, & une leçon à ce ſujet.

Mais pourquoi ſupoſa-t-on que les Centaures étoient Fils d'Ixion; que celui-ci devenu amoureux de Junon, n'avoit embraſſé qu'une nue, & avoit été enſuite précipité dans les Enfers, où il tournoit ſans ceſſe une roue; & que ce travail n'avoit été ſuſpendu, qu'au moment où Proſerpine entra aux Enfers?

Cette Fable, qui ſemble n'avoir pas le ſens commun, s'accorde cependant parfaitement avec ce que nous venons de dire, & avec l'eſprit allégorique de l'Antiquité en général; mais ſur-tout, relativement au Labourage.

Ixion, ſignifie en Grec même *le Fort*, *le Puiſſant*: il répond à l'*Iſh* des Orientaux, qui déſigne un Homme fort & robuſte: c'eſt par-là que fut déſigné dans Moyſe, celui-là même qui le premier cultiva la Terre.

Ixion eſt donc le Laboureur: il veut affronter Jupiter & jouir de Junon; & il ſe trouve Pere des Nephilim, des Enfans de la *Nue*. Ceci eſt encore exactement vrai: car le Laboureur cultive ſa propre Mere juſques alors épouſe de Jupiter, puiſque juſques alors la Terre n'a raporté que par le ſecours de Jupiter, que lui ſeul l'a rendue féconde; de la même maniere & par la même raiſon que nous avons vu dans l'Hiſtoire de Saturne, que la Terre étoit apellée Epouſe d'Uranus ou du Ciel.

Mais Ixion devient Pere des Nephilim, des Enfans de Néphelé, ou de

la Nue; car c'eſt ce que ce nom ſignifie en Grec. Ceci eſt encore vrai, pourvû qu'on ſaiſiſſe l'équivoque renfermée dans ce nom. Les Nuées furent apellées Néphelé, parce qu'elles ſont élevées; ce ſont les Eaux d'en-haut, les Eaux ſupérieures : mais tels ſont les Enfans d'Ixion ou les Centaures; ce ſont les Maîtres de la Terre, ſes Princes, ces grands Propriétaires apellés Elohim ou Dieux, & Cabires ou les Grands, dans l'allégorie de Saturne.

En punition de ſa témérité, on condamne le Pere des Enfans de la Nue à tourner inceſſamment une roue : mais une roue n'eſt-elle pas l'emblême des révolutions, des années qui ſe ſuccedent ſans ceſſe les unes aux autres, & de leurs Travaux ? Une fois que le Laboureur a commencé ſes travaux, n'eſt-ce pas juſques à la fin de ſes jours ? ces travaux ne doivent-ils pas ſe ſuccéder ſans ceſſe & recommencer à chaque tour de roue ou chaque année, ſans aucune interruption ? Ce travail ſans fin, ſuite de l'ambition du Laboureur, eſt donc repréſenté très-ingénieuſement comme ſon ſuplice même, dans cette Langue allégorique qui paroît dénaturer tous les objets.

Son ſuplice n'eſt ſuſpendu que lorſque Proserpine entre aux Enfers : & ceci eſt encore vrai. Proserpine fut la Déeſſe des ſemailles, nous l'avons vu : mais lorſque les ſemailles ſont faites, & que la mauvaiſe ſaiſon eſt venue, le Laboureur a un moment de repos, ſon *ſuplice* eſt ſuſpendu.

Ajoutons que le mois de Septembre s'apelloit chez les Egyptiens Pa-Ophi ou Pha-Ophi, le Serpent; & chez les Hébreux, Hé-Thanim, les Dragons. Ce nom tombant ſur un des Equinoxes, démontre toujours plus la vérité de l'explication que nous avons donnée au Caducée; & ſert de preuve à l'explication de l'origine des Scythes, telle qu'elle eſt raportée par Hérodote, & qui eſt auſſi une allégorie (Note IV.).

TABLEAU CINQUIEME.

CINQUIEME TABLEAU.

Chaſſe de la BICHE.

QUATRIÈME TRAVAIL.

ON voit enſuite Hercule ſaiſir une BICHE & s'en rendre Maître après l'avoir pourſuivie long-tems : cette Biche couroit d'une très-grande viteſſe ; elle avoit des cornes d'or, & ce fut avec des filets qu'Hercule s'en rendit Maître.

Une Biche aux Cornes d'or eſt un Animal fabuleux : mais ce n'eſt qu'une faute d'Interprête. Dans la Galerie Phénicienne, l'animal ſaiſi par Hercule étoit une Gazelle, animal de l'eſpéce du Cerf, mais plus petit, & qui ſe raproche de la Biche. On en fit donc une BICHE aux Cornes d'or.

Cette Chaſſe qui tombe ſur le mois d'Octobre, immédiatement après les Vendanges & les Semailles, peint exactement les occupations du Laboureur à cette Epoque. C'eſt alors qu'il s'occupe de la Chaſſe, qu'il tend des filets & des piéges aux Animaux des champs, dans les Contrées où quiconque a une Terre, eſt maître d'en chaſſer ou d'en tuer les Animaux nuiſibles

SIXIEME TABLEAU.

OISEAUX du Lac Stymphale.

CINQUIÉME TRAVAIL.

HERCULE obligé enſuite de chaſſer les OISEAUX du Lac Stymphale qui ravageoient les Contrées voiſines, invente un Tambour d'airain qui faiſoit un bruit affreux & continuel.

Ceci eſt encore pris dans la Nature, & l'on ne pouvoit mieux peindre le mois de Novembre, & l'état des campagnes à cette Epoque. Alors, les Champs ſe couvrent d'armées innombrables d'Oiſeaux de paſſage que le froid raméne du Nord ; & qui les ravageroient totalement, ſi l'on ne trouvoit moyen de s'en délivrer.

L'explication de ces deux derniers Tableaux qui s'accorde déja si bien avec la Nature, ne s'accorde pas moins avec le Calendrier de Rome Payenne: elle avoit consacré les deux mois qui y répondent à MARS Dieu des Guerriers, & à DIANE Déesse des Chasseurs. Ces deux Divinités étoient autant d'Emblêmes, relatifs aux Travaux de ces deux mois.

SEPTIEME TABLEAU.

ETABLES d'Augias nettoyées.

SIXIÉME TRAVAIL.

ICI, nous voyons Hercule nettoyant les ETABLES d'Augias avec des torrens d'eau. C'est pour le mois de DÉCEMBRE. On peut donc dire qu'on peint ici les Tems pluvieux de cette saison qui la firent nommer Hyver, HYEMS, mot à mot, le Tems des Eaux, des deux primitifs HU, HOU, HY eau, & EMS tems; & qui ont fait donner aux signes qui paroissent alors, les noms de Verseau & de Poissons.

On peut dire encore, que comme cette Saison est un tems de repos pour la Campagne, le Laboureur en profite pour réparer & nettoyer ses Etables; & pour faire tout ce que ses Travaux passés, trop pressans, ne lui ont pas permis d'exécuter plutôt, dans l'intérieur de ses Domaines, pour leur avantage.

HUITIEME TABLEAU.

TAUREAU subjugué & Jeux Olympiques institués.

SEPTIÉME TRAVAIL.

NOUS voici arrivés à un travail qui regarde un des plus grands événemens de la Gréce, l'établissement des Jeux, & sur-tout des Jeux Olympiques; mais comment ces Jeux sont-ils liés avec Hercule? Quelle relation ont-ils avec le point de vue sous lequel nous l'envisageons? Quel raport peut-il y avoir entre les Travaux de la Campagne & ces Jeux qui intéressoient la Gréce, & qui avoient pour objet, dit-on, d'entretenir parmi ses habitans cet esprit belliqueux qui les distingua si fort dans l'Antiquité. C'est ce qu'il ne sera pas difficile de découvrir.

L'origine des Jeux de la Gréce ſe perd dans la nuit des ſiécles; aucun qui n'ait été établi dans les tems mythologiques. Les Jeux Néméens fondés en mémoire du Lion vaincu, tiennent à Hercule: il en eſt de même des Jeux Olympiques; ils furent inſtitués par Hercule, dit-on; on n'eſt en peine que pour décider quel fut cet Hercule: c'eſt le Thébain, diſent les uns; c'eſt l'Idéen, diſent les autres (1); mais auſſi fabuleux l'un que l'autre, ce n'eſt que dans un ſens allégorique qu'on peut leur attribuer l'établiſſement de ces Jeux.

Dès que la Gréce fut devenue un État agricole, elle eut des Jeux fixes: il en fut de même de l'Iſle de Créte, où l'on plaçoit l'Hercule Idéen; & qui par ſon commerce avec l'Egypte & la Phénicie & ſon ſol fertile, paroît avoir été policée long-tems avant la Gréce.

Mais ces Jeux n'avoient commencé ni en Créte ni dans la Gréce; déja ils étoient établis dans les Empires agricoles de l'Orient; car dès qu'il y eut deux Laboureurs, & qu'ils eurent achevé leurs moiſſons & leurs ſemailles, ils ſe prirent par la main, & ils danſerent autour de leurs Champs une danſe de joie & d'actions de grace envers l'Auteur de tant de biens; & ils firent danſer tous ceux qui leur avoient aidé; & ils couronnerent de fleurs les animaux même, Compagnons de leurs Travaux. Il étoit bien juſte que tout ſe reſſentît de ces heureux ſuccès.

Ces Jeux prirent ſeulement dans la Gréce une forme plus parfaite, plus conſtante, plus variée, parce qu'ils furent les Jeux de la Nation entiere, ou de toutes les Républiques Grecques réunies; tandis que chez les autres, ils n'eurent jamais cette publicité.

Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on en fit honneur à Hercule, qu'on les mit ſous ſa protection, qu'on les lia avec l'Hiſtoire du Taureau d'Erymanthe. Tous ces objets ſont étroitement unis. Le Taureau vaincu par Hercule repréſente les Courſes de Taureaux, ſi célébres encore dans les Pays Méridionaux, & qu'ils tinrent des Orientaux.

Ils ſont placés dans le ſeptième Travail, qui tombe ſur l'Hyver, parce que c'eſt le tems où les travaux de la Campagne étant achevés, les Greniers pleins, les Caves garnies, on ne penſe plus qu'à ſe réjouir en attendant que le tems du travail recommence. Auſſi eſt-ce pour tous les Peuples ſitués comme nous, le Tems des Fêtes & des Jeux publics; telles furent autrefois les SATURNALES, dont la Fête des Rois eſt une ombre; tel eſt maintenant le CARNAVAL.

Ils ſont de l'invention d'Hercule ou du Soleil, parce qu'ils ſont réglés ſur ſon cours, & qu'on y repréſentoit ſa courſe & ſes travaux; auſſi les endroits publics où l'on célébroit ces Jeux, tels que les Cirques, avoient ordinaire-

(1) STRABON. Geogr. Liv. VIII.

ment des Lions à leur entrée, & ils étoient circulaires comme la marche du Soleil.

C'eſt par-là même que les Jeux du Cirque étoient apellés SABINS; non qu'ils euſſent été inventés par les Sabins; mais parce qu'ils étoient faits à l'imitation du Soleil apellé lui-même SAB ou SAB-*us*, comme nous l'avons vu dans l'Hiſtoire de Saturne.

Les Jeux Olympiques ſe célébroient tous les quatre ans, 1°. parce qu'il eût été trop diſpendieux de les célébrer toutes les années: 2°. parce qu'on les régla ſur le Cycle biſſextile du Soleil, qui renferme quatre ans, & dont la quatriéme année eſt d'un jour plus longue que les trois autres.

C'eſt ce que l'on apelloit une OLYMPIADE; maniére de compter les années qui devint ſeule en uſage dans la Gréce, depuis qu'Iphitus eut rétabli les Jeux Olympiques dans toute leur gloire, le huitieme Siécle avant notre Ere.

Ces Jeux à l'honneur d'Hercule étoient certainement célébrés dans la Phénicie, avant le tems où ils commencerent de l'être chez les Grecs, puiſqu'ils étoient conſacrés à Hercule, la grande Divinité des Phéniciens: auſſi voyons nous dans les Anciens, des paſſages qui font mention des Jeux célébrés à Tyr de quatre ans en quatre ans.

Il eſt parlé dans les MACHABÉES (1), de trois cent drachmes d'argent que JASON, qui s'étoit emparé de la place de Souverain Pontife à Jeruſalem, envoya aux Tyriens pour contribuer à la célébration de ces Jeux. Il en doit être parlé ailleurs (2).

Hercule fut le premier & le ſeul qui ſe préſenta pour combattre aux Jeux qu'il venoit d'inſtituer; aucun Athlete n'oſa ſe meſurer contre lui: il remporta ainſi tous les prix. Retiré de la guerre pour ne s'occuper plus que de Fêtes, d'aſſemblées & de Jeux, chacune des Divinités de l'Olympe lui fit un préſent.

Minerve lui donna un *Voile*: Vulcain, une *Maſſue* & une *Cuiraſſe*: Neptune, un *Cheval*; Mercure, une *Epée*; Apollon, un *Arc*; & Cérès établit en ſa faveur les *Petits Myſteres*, afin qu'il pût y recevoir l'expiation du meurtre des Centaures.

Ces dons conviennent au Soleil, & ſont relatifs aux qualités attribuées aux Divinités qui ſont ſupoſées les avoir faits.

Le *Voile* que lui donne Minerve eſt celui dont il s'envelope la nuit, tiſſu par Minerve ou la Lune.

La *Maſſue* redoutable avec laquelle il défriche les Campagnes, lui vient de Vulcain Dieu du Feu.

---

(1) II. Machab. Ch. IV. 19-20.
(2) THEODORET, Lib. Semeſt. Serm. III. C. 2.

Neptune à qui les Chevaux étoient consacrés, lui donne le Cheval, marque de la rapidité de sa course, ce cheval PÉGASE qui fend les airs.

Mercure lui donne une *Epée*, cette Epée avec laquelle Saturne sillonne la Terre.

Apollon, cet *Arc* avec lequel le Soleil darde ses rayons.

Enfin, Cérès établit en son honneur les MYSTÈRES d'Eleusis, parce qu'ils avoient été institués, comme nous le verrons bientôt, en faveur de l'Agriculture, & comme Fêtes agricoles.

NEUVIEME TABLEAU.

JUMENS de Dioméde.

HUITIÉME TRAVAIL.

SOUS le mois de FÉVRIER, Hercule se rend Maître des JUMENS de Dioméde. Elles étoient si terribles, qu'on leur avoit donné des mangeoires d'airain : & si fortes, qu'on étoit obligé de les lier avec des chaînes de fer. Ce n'étoit pas des fruits de la Terre qu'on leur donnoit à manger ; elles se nourrissoient des malheureux Etrangers qui arrivoient dans la Thrace. Hercule pour les dompter, les rassasie de la Chair de celui-là même qui les avoit accoutumées à se nourrir de chair humaine : ensuite, il les donne à Eurysthée qui en fit présent à Junon.

Cette allégorie est elle-même d'airain & de fer : ne soyons donc pas étonnés, si elle a donné lieu à une foule d'explications plus chimériques les unes que les autres.

A peu près dans ce tems-là les Egyptiens offroient aux Dieux des Gâteaux sur lesquels étoient peints des *Hippopotames enchaînés*. Cette peinture emblématique paroît avoir servi de modéle pour les Jumens de Dioméde liées également avec des chaînes de fer, puisque l'HIPPOPOTAME chez les Egyptiens représentoit TYPHON ou l'hyver, vaincu par ORUS & par son Cheval.

Les Egyptiens disoient qu'ORUS voulant venger la mort d'Osiris tué par Typhon ou par l'hyver, en vint à bout, non avec le Lion, mais monté sur le Cheval. C'est un fond commun ; les accessoires seuls sont changés.

L'Hyver est en effet une saison terrible, où la Terre ne produit rien, où son sein est un sein de fer & d'airain, fermé à toutes les opérations du Laboureur : & qui le force à se nourrir de ses Travaux passés, à consumer ses récoltes, à vuider ses caves & ses greniers.

Hercule s'en rend maître au mois de Février, parce qu'alors il parvient à faire ceſſer l'hyver ; & il leur fait manger leur maître ; car dès-lors il ne paroît plus.

Et c'eſt Dioméde, qu'Hercule a vaincu : car ici Dioméde eſt le même que Typhon. Son nom compoſé de *Dio* Jupiter ou Ciel, & du mot MAD mouillé, humide, déſignoit très-bien l'Hyver, ou le Tems des Pluies.

DIXIEME TABLEAU.

Guerre des AMAZONES.

NEUVIÉME TRAVAIL.

S'IL eſt quelque Travail d'Hercule, qu'on ſoit excuſable d'avoir pris hiſtoriquement, c'eſt celui-ci. Le récit en eſt ſi circonſtancié, ſi ſimple, ſi naturel, qu'on ne ſauroit s'en défier ; d'autant plus, qu'on ne voit point ici de Monſtres tels que ceux qui nous ont occupé juſques à préſent. Auſſi, perſonne qui n'ait vu dans cette Guerre des Amazones, un événement hiſtorique.

On auroit dû être étonné à la vérité d'une guerre auſſi ſanglante pour une CEINTURE ; mais on a fait tant de guerres, on a déſolé tant de Nations, on a renverſé tant de Villes, on s'eſt fait tant de mal pour ſi peu de choſe, que l'humanité oprimée n'eſt ſurpriſe de rien ; & qu'on ne trouve point extraordinaire qu'un Héros extravagant comme on peint Hercule, ait fait couler des ruiſſeaux de ſang pour une Ceinture.

Une Nation auſſi ſinguliere que celle des Amazones, auroit du être elle-même reléguée au rang des Etres Fabuleux ; mais il en eſt tant parlé dans l'Antiquité ! nous avons cru nous-mêmes ſi long-tems qu'il y avoit encore des Amazones, on a un ſi grand penchant au merveilleux, à l'extraordinaire, qu'on eſt, je le répéte, très-excuſable, de n'avoir vû juſques à préſent dans ce récit, qu'un trait hiſtorique.

Mais, ſi c'eſt une *Allégorie*, ſera-t-il étonnant que l'on n'ait rien compris aux Travaux d'Hercule ? & que ce ſoit une ALLÉGORIE, & une Allégorie très-ingénieuſe, & qui ſeule démontreroit que la vie entiere d'Hercule, n'eſt qu'une ſuite d'Allégories ? c'eſt ce qui réſulte invinciblement de tous les CARACTÈRES dont ce récit eſt chargé.

J'en trouve dix bien comptés, qui ſont autant de Traits Allégoriques, auxquels on ne peut ſe méprendre ; & qui tombant ſur le mois de MARS, nous donnent pour mot de l'Enigme l'Eq.... Mais ne le diſons pas ſi vite.

Caractères Allégoriques du Combat d'Hercule contre les Amazones.

1. Hercule a ordre de se rendre maître de la CEINTURE des Amazones.
2. Pour cet effet, il traverse la Mer noire.
3. Et le Pays des Cimmériens.
4. Arrivé chez les Amazones, il fait sa demande; elle est refusée, il livre le Combat.
5. Douze Amazones périssent dans ce Combat.
6. La derniere meurt VIERGE, ainsi qu'elle l'avoit juré.
7. Alors leur Reine livre la Ceinture, & cette Reine s'apelle MELANIPPE.
8. Et ses Sujettes, AMAZONES.
9. Et le lieu du Combat, THEMISCYRE.
10. Tandis que le Fleuve sur les bords duquel il se livre, s'apelle THERMODON.

Explication de ces dix Caractères.

Jusques au mois de MARS, les Nuits ont disputé au Soleil ou à Hercule la Ceinture céleste: jusques alors plus longues que les jours, elles ont eu l'Empire du Ciel. Enfin, Hercule devient le Maître, il leur arrache la Ceinture, les jours deviennent plus longs; & la nuit honteuse & confuse, va se cacher au-delà de la Scythie.

C'est le moment de la Victoire remportée par Hercule, qu'on décrit ici d'une maniere d'autant plus allégorique, qu'elle paroît un récit pur & naïf d'un événement historique.

Pour remporter la Ceinture, Hercule traverse la Mer NOIRE & le Pays des Cimmériens: mais ces deux noms désignent les Ténébres de la nuit. Ce dernier est formé du mot Oriental CAMAR כמר qui signifie noir, ténébreux, l'horreur de la nuit; & d'où vint le Proverbe *Ténébres Cimmériennes*, pour désigner les Ténébres les plus épaisses.

Hercule ne remporte le prix du Combat qu'après avoir traversé ces Contrées ténébreuses, parce qu'il ne vainc qu'en Mars, après la saison des ténébres.

La Reine qui posséde la Ceinture s'apelle MELANIPPE, c'est-à-dire la Reine des Chevaux noirs: mais à cet attelage triste & lugubre, qui peut méconnoître la Nuit?

Ses Sujettes s'apellent AMAZONES; & elles ne peuvent être mieux nommées. Leur nom vient du primitif AM ou AMA réunion, & du mot ZÔNE Ceinture; ce sont les Nuits, qui regnent toutes ensemble sur la même Zône.

Cette Etymologie est si heureuse, que si on avoit voulu la forger exprès, on n'auroit pu mieux réussir. Elle est d'ailleurs parfaitement conforme

au Génie de l'Antiquité. On y donnoit le nom d'Azônes, AZΩNOI, aux Divinités qui n'avoient point de diſtrict particulier ou de Zône dans le Ciel qui leur fût propre (1). Mais puiſqu'on apelloit Azônes, c'eſt à-dire SANS-ZÔNES, les Dieux qui n'avoient point de ZÔNE à laquelle ils préſidaſſent, il étoit naturel d'apeller AMA-ZÔNES ceux qui régnoient en commun ſur la même Zône.

La derniere des Amazones meurt *Vierge* En effet, dans toute claſſe d'Êtres, celui qui eſt le dernier & qui ferme la marche ne ſauroit être apellé PERE. La nuit qui eſt la derniere de l'année, meurt donc Vierge dans le ſtyle ſymbolique. Et c'eſt ici une expreſſion très-commune dans la Mythologie ancienne : c'eſt ainſi que *Xiphée* meurt ſans Enfans. (NOTE VI.)

C'eſt ſur les bouches du THERMO-DON; mais ce mot ſignifie *Fleuve de chaleur*. Elle commence en effet à ſe faire ſentir avec force dans les Contrées Orientales, dès que le mois de Mars eſt arrivé.

Enfin, ce qui achéve l'explication de l'allégorie, & qui en eſt le MOT même, c'eſt le nom de *Thémi-Scyre*. On ne peut nier que *Themis* ſignifie juſte, égal : & *Scyre* ou *Scure*, nuit, obſcurité. *Themi-Scyre* eſt donc mot à mot *nox-æqua*, l'EQUINOXE.

Et avec cela, tout eſt dit.

Ces Amazones cependant font mine de ſe rallier : avec les débris de leur armée, elles fondent ſur ATHÉNES; mais battues de nouveau, elles ſe retirent par-delà la Scythie, & ne paroiſſent plus.

Il eſt inconteſtable que *Minerve* qui s'appelle en Grec ATHENÉ, déſigne la Lune : ainſi l'*Athené* dont il eſt ici queſtion, n'eſt pas la Ville d'Athènes, mais la Déeſſe même dont elle portoit le nom : & qui achéve de ſubjuguer les Amazones; car immédiatement après l'Equinoxe de Mars, la Lune qui vient de ſe renouveller racourcit encore plus les nuits, & leur fait abandonner la Scythie.

On ne ſera pas ſurpris que Minerve ou Athené ſoit la Lune, encore moins que la Lune fût apellée Athené, pour peu que l'on ſoit au fait de la Mythologie, & des Langues Orientales. La Lune étoit la Reine des Aſtres; mais c'eſt préciſément ce que ſignifie ATHENÉ, la Souveraine : auſſi Plutarque dit dans ſon Traité d'Iſis & d'Oſiris, que la Lune s'appelloit dans l'Orient ATHENAÏS. C'eſt le féminin d'A-DON-*is*, le Seigneur, le Roi, nom du Soleil.

---

(1) GROTIUS ſur Martien Capella, où il s'appuie du témoignage de SERVIUS.

ONZIÉME TABLEAU.

ONZIEME TABLEAU.

VACHES de Geryon.

DIXIEME TRAVAIL.

CE Travail d'Hercule tombe ſur le mois d'AVRIL ; & il eſt très-analogue à ce tems.

Le ſigne de ce mois eſt pour nous *le Taureau* ; mais chez les Anciens, & ſur-tout en Egypte, c'étoit le ſigne de la VACHE, Vache d'Iſis, & emblême de la Fécondité : auſſi Iſis étoit la même que VÉNUS, Déeſſe Protectrice du mois d'Avril.

Si les Vaches dont Hercule ſe rend Maître alors, s'apellent VACHES de Geryon, ce ſera une alluſion à la racine primitive גר GUR, GER, qui ſignifie, amas, abondance, & dont vint GUÉRES.

DOUZIEME TABLEAU.

CERBERE arraché des Enfers.

ONZIEME TRAVAIL.

NOUS voici de nouveau avec les Monſtres : celui-ci eſt très-ſingulier : c'eſt CERBERE, placé au fond des Enfers on ne ſait pourquoi, & qu'Hercule en arrache on ne ſait trop non plus pourquoi. Mais écoutons Diodore, conſultons l'Antiquité, & nous verrons avec quelle juſteſſe on a mis cet exploit au rang des Travaux du Thébain.

» Dès qu'Hercule, nous dit Diodore, eût reçu l'ordre d'aller chercher le » Chien Cerbere, ordre qu'il regarda comme *très-glorieux* pour lui, il prit » le chemin d'Athènes : là, il ſe fit initier aux Myſtères d'Eleuſis, dont Muſée, » fils d'Orphée, étoit alors Chef.

Enſuite notre Auteur ſe jette ſur l'Hiſtoire d'Orphée : il nous aprend que le Poëme qu'il avoit compoſé eſt admirable, non-ſeulement par la diſpoſition du ſujet ; mais encore par la beauté & la cadence des Vers : il ajoute qu'il alla en Egypte pour ſe perfectionner dans la connoiſſance des Myſtères, de même que dans la Poëſie & la Muſique ; qu'il accompagna auſſi les Ar-

gonautes dans leur voyage ; & qu'il eut tant d'amour pour ſa femme Eurydice, qu'il ne cràignit pas de l'aller chercher dans les Enfers ; qu'ayant charmé Proſerpine par les ſons de ſa Lyre, il en obtint le privilége de ramener Eurydice, & qu'il la retira du Tartare, à l'exemple de Bacchus qui en avoit fait ſortir SEMELÉ ſa mere ; & qui, ſous le nom de THYONÉ, lui fit part de l'immortalité.

Alors revenant à Hercule, Diodore nous dit qu'il fut reçu de Proſerpine comme ſon frere ; qu'elle lui permit même d'emmener avec lui Théſée & Pirithoüs, qui y étoient retenus priſonniers ; qu'enfin, Hercule ayant lié Cerbère avec des chaînes de fer, il le tira hors des Enfers, & le fit voir aux hommes.

On ne ſauroit donc s'y méprendre ; le Chien *Cerbère* eſt une alluſion manifeſte à la Fête la plus reſpectable de l'Antiquité, aux *Myſtères d'Eleuſis*, relatifs à l'Agriculture ; ce ſont ici ces *Myſtères*, dont notre Auteur a dit plus haut que Cérès les avoit établis en faveur d'Hercule, vainqueur aux Jeux Olympiques.

C'eſt donc avec raiſon, que notre Héros ayant reçu ordre de retirer Cerbère des Enfers, va à *Athènes*, & ſe fait initier aux Myſtères d'Eleuſis ; c'étoit exécuter à la lettre, l'ordre qui lui avoit été donné.

L'Hiſtoire d'Orphée qui ne paroît ici que l'épiſode d'un Conteur, eſt donc auſſi très en place ; & il ſe pourroit bien que celle des Argonautes, citée auſſi comme par hazard, eût avec ces mêmes objets beaucoup plus de raport qu'on ne penſe.

Les Myſtères d'Eleuſis & ſes initiations étoient étroitement liés avec le ſyſtême des Anciens ſur les Champs Elyſées & ſur le Tartare. Orphée qui les chanta, fit un Poëme intitulé, *Deſcente aux Enfers* ; & l'on dit qu'il y étoit deſcendu.

Virgile étant dans l'obligation de faire initier ſon pieux Héros, le fait deſcendre également aux Enfers.

Théſée y étoit deſcendu, diſoit-on ; il s'étoit aſſis, dans cette vûe, ſur la *Pierre Triſte*, ſur cette même pierre ſur laquelle s'étoit aſſiſe Cérès, laſſe de chercher ſa Fille.

La *deſcente aux Enfers* & *Cerbère*, étoient donc devenus les ſymboles des Myſtères & de leur initiation. Auſſi à cet endroit des Travaux d'Hercule, *Cerbère* tient lieu des Myſtères entiers & de l'initiation ; Cérémonie que l'on décrivoit en termes pompeux, comme une vraie deſcente dans la région des Morts, & dont Apulée a dit :

» Je me ſuis aproché des Confins de la Mort ; & ayant paſſé le ſeuil de » Proſerpine, je ſuis revenu, porté par les Élemens : j'ai vu au milieu de la » nuit le Soleil brillant d'une lumiere éclatante ; j'ai vu les Dieux ſupérieurs » & inférieurs ; je m'en ſuis aproché & je les ai adorés de près.

Des Monſtres de toute eſpéce, & ſur-tout des Chiens qui aboyoient, faiſoient partie de ce ſpectacle.

Enée ayant passé le fleuve des Enfers, arrive au milieu des Morts : le premier objet qui le frape, c'est *Cerbère* ; ce fantôme des Mystères, qu'Hercule étoit allé chercher.

La Sibylle qui accompagnoit Enée, jette à l'Animal furieux pour l'apaiser & pour faire cesser ses profonds aboyemens, un gâteau fait avec du miel & des fruits préparés ; cette composition le plonge dans le plus profond sommeil.

» . . . Hæc ingens latratu regna trifauci
» Personat, adverso recubans immanis in antro.
» Cui Vates, horrere videns jam colla colubris
» Melle soporatam & medicatis frugibus offam
» Objicit. Ille fame rabida tria guttura pandens
» Corripit objectam atque immania terga resolvit
» Fusus humi : totoque ingens extenditur antro «.

TREIZIEME TABLEAU.

Pommes des HESPERIDES : *Colonnes d'Hercule, & Passage de l'Evene.*

DOUZIEME ET DERNIER TRAVAIL.

ENFIN pour terminer ses Travaux, Hercule reprend le chemin de l'Afrique : c'est pour cueillir les pommes du Jardin des Hespérides : c'est alors encore qu'arrivé à la fin de ses voyages, il éléve ces fameuses Colonnes qui sont pour lui le *non plus ultrà*. Obligé en même tems de traverser le fleuve EVENE avec Déjanire, il accepte le secours du Centaure Nessus, cause de sa mort ; car dans l'idée que ce Centaure faisoit insulte à Déjanire, il le perce de ses flêches. Nessus mourant, donne à Déjanire sa robe teinte de son sang, en lui persuadant qu'Hercule ne lui sera jamais infidéle, tandis qu'il la portera : mais celui-ci ne l'a pas plutôt revêtue, qu'un poison mortel s'insinue dans ses veines ; & ne pouvant plus en suporter les douleurs, il se résout de mettre fin à sa vie.

Tels sont les événemens qui illustrent ce douzieme Travail de notre Héros, & en même tems le dernier.

Mais que doit-on entendre par ce Jardin des Hespérides & par les Pommes qu'Hercule y cueille ? En vain on le demanderoit à l'Antiquité & aux Savans Modernes. On a fait à cet égard toute sorte de conjectures ; aucune qui soit satisfaisante.

Les uns ont dit, que ces pommes d'or sont des brebis, dont Atlas fit

préſent à Hercule pour le récompenſer des ſervices qu'il lui avoit rendus ; brebis les plus célébres alors par la beauté de leur laine : & que l'on ait entendu par ces pommes des brebis, la preuve en eſt ſenſible, puiſque le mot Grec MÊLON, en Dorien MALON, d'où le Latin MALUM, ſignifie également *brebis* & *pomme*.

PALÉPHATE qui prend ce mot auſſi dans le ſens de brebis, place la ſcène de l'enlévement dans la Carie ; & dit que les Heſpérides auxquelles apartenoit le Troupeau, s'apellerent ainſi du nom de leur Pere Heſperus.

D'autres, & de ce nombre BOCHART, ont vu dans ces Pommes les richeſſes d'Atlas ; parce que MALON, qui ſignifie en Phénicien *pomme*, comme en Grec, ſignifie de plus *richeſſe* dans cette Langue Orientale.

D'autres y ont vu de vraies Pommes, Pommes d'or, ou Oranges, apellées par cette raiſon en Latin AURANTIA, *fruits d'or*, d'où notre mot *Orange*.

L'on n'a pas été plus d'accord au ſujet de ces Colonnes, plantées par Hercule comme ſon *non plus ultrà*, & le terme de ſa courſe. Les uns ont cru qu'il falloit entendre par-là de vraies Colonnes élevées par ce Héros des deux côtés du Détroit de Gibraltar, qu'on regarda long-tems comme la fin de l'Univers : d'autres y ont vû les Montagnes de Calpé & d'Abyla qui bordent ce Détroit de Gibraltar, l'une en Europe, l'autre en Afrique : ce qu'ils confirment par l'étymologie d'*Abyla*, qui ſignifie dans les Langues d'Orient, une Colonne (1).

Selon d'autres, ce ſont deux Colonnes élevées comme deux Taliſmans contre la fureur des Eaux, dans le Temple d'Hercule à Cadix. Hercule y avoit gravé dans le Palais des Parques, des paroles enchantées pour affermir à jamais la Terre & l'Océan.

Tandis que tous ces Critiques iſolent ces Travaux, & que ne les conſidérant jamais dans leur enſemble, ils ſe perdent dans de vaines ſpéculations dénuées de toute force, réuniſſons ſous un ſeul point de vue le Jardin des Heſpérides, les Colonnes qui marquent la fin de la Courſe d'Hercule & de ſes Travaux, ſon paſſage de l'Evene, les malheurs qui en réſultent, & le Mois auquel répondent tous ces événemens. Nous en verrons naître la plus vive lumiere.

Ce Mois, c'eſt celui de JUIN : mais n'eſt ce pas dans ce mois qu'Hercule ou le Soleil arrivé au Signe du Cancer, au plus haut de ſa Courſe, voit la fin de ſes Travaux ; & que ce ſigne eſt ſon *non plus ultrà* ? Ces deux fameuſes Colonnes au-delà deſquelles il n'alla jamais, ſont donc les deux Tropiques ; Colonnes ou Bornes que lui aſſigna Euryſthée ou le Tout-

(1) Apollonius dans Philoſtrate. Voyez Banier, Tom. VII. p. 37.

Puiſſant : telles ſont les Barrieres qu'il ne franchit jamais, & qui circonſcrivent le vaſte Cirque, dans lequel il remplit la Courſe qui lui eſt ordonnée, & entre leſquelles il exécute tous ſes Travaux.

Calpé & Abyla ne ſont rien au prix de celles là : elles peuvent être pour les premiers Phéniciens le terme de leurs Courſes ; mais elles ne ſervirent jamais de borne à notre Athlete Céleſte.

Mais comment ſe trouve t-il alors dans le Jardin des Heſpérides ? Rien de plus ſimple. L'HESPÉRIE, mot dont les Latins firent VESPERUS, ſignifie conſtamment le ſoir, le couchant. Ce mot n'eſt pas primitif, mais enté ſur le mot Oriental SPER qui ſignifie *jour*, *lumiere*, *matin* ; & qui étant précedé de la négation HÉ, OUÉ, VÉ, ſignifie *ſoir*, *couchant*, *obſcurité*.

Mais à ces expreſſions propres, s'en joignent de figurées. Ainſi le *matin* ou le *jour* ſont Synonimes de la *vie* ; tandis que *couchant*, *ténébres*, & *nuit*, s'uniſſent à l'idée de *mort*, & de *fin*.

Hercule parvenu au mois de Juin & à l'une de ſes Colonnes, & arrivé à la fin de ſa carriére, eſt donc en effet au jardin des Heſpérides.

Mais comment a-t-il traverſé alors le Fleuve Evene ? Comment s'y trouve-t-il avec Déjanire & avec Neſſus ? Comment celui-ci eſt-il cauſe de ſa mort ? Tout autant d'Objets qu'on a pris dans le ſens hiſtorique & qui ne contribuoient en rien à l'éclairciſſement des Travaux d'Hercule : rien de plus ſimple & de plus vrai néanmoins, quand on les prend dans le ſens allégorique.

EVENE ſignifie mot à mot, *le Fleuve du Soleil*. Il eſt compoſé des deux primitifs EV ou AV, Eau ; & EN ou OEN, Soleil. Ce Fleuve, c'eſt le Cours entier du Soleil pendant l'année : on ſe rapelle ce que nous avons déja dit ſi ſouvent, qu'on faiſoit du Soleil un Navigateur.

Arrivé au jardin des Heſpérides, c'eſt-à-dire à la fin de ſa Courſe, & par-là même ſur les bords de l'Evene, il s'y trouve avec DÉJANIRE & avec NESSUS : mais ici, il faut que l'on me paſſe encore des étymologies, auſſi ſimples, à la vérité que celles de l'Heſpérie & de l'Evene, mais indiſpenſables, puiſque ce ſont des noms ſignificatifs, & que ces noms furent inventés, non dans nos Climats, mais dans l'Orient, il y a déja bien des milliers d'années.

DÉJANIRE eſt compoſé de deux racines très-connues ; de DEÏA qui ſignifie *abondance*, *plénitude*, & dont nous avons déja fait uſage quelquefois (1) ; & de NIR, NYR, NOUR, qui ſignifie *lumiere*.

N'eſt-ce pas alors en effet, au Solſtice de Juin, que nous ſommes parvenus dans la plénitude de la lumiere, aux jours les plus longs ; & que dans un autre ſens, le nombre des jours donnés à Hercule pour ſes Travaux eſt rempli & parfait ?

(1) A l'occaſion de DIONÉ, &c.

D'un autre côté, NESSUS eſt le mot Oriental נִצָּח NISSHE qui ſignifie *victoire*; nom que portoit le dernier jour de l'année (2).

Ces mots, changés l'un en Héros ou en Centaure, l'autre en Héroïne ou en Femme d'Hercule, ſe trouvent en effet les auteurs de ſa fin : car ſi le nombre de ſes jours n'étoit pas accompli, & s'il n'avoit pas remporté la victoire par ſon arrivée à la fin de ſa carriere, il ſeroit encore en Courſe; encore il lutteroit dans le Cirque.

Si l'on inſiſte, & que l'on veuille quelque choſe de précis ſur les fruits qu'Hercule a cueillis avant ſa fin, nous reviendrons en arriere ; & au lieu de regarder le Combat avec l'Hydre, comme l'allégorie de la moiſſon, parce qu'il répond au mois d'Août, nous le conſidérerons comme le deſſéchement des Marais, ſuite du premier Travail qui fut le défrichement des Terres. Ces Marais ſont de véritable HYDRES ; c'eſt-à-dire des ſources d'eau qui ſemblent intariſſables : & leurs Têtes à longs cous où l'on met le feu pour qu'elles ne croiſſent pas, ſeroient les Joncs & toutes les autres Plantes aquatiques qui naiſſent dans les Marais ; ou même, & dans le ſens le plus littéral, les Serpens & les Hydres énormes & de toute eſpéce dont ſont remplis les pays marécageux & incultes.

Tel ſeroit alors l'arrangement des Travaux d'Hercule.

Le premier, défrichement des Terres, extirpation des Forêts, &c.

Le ſecond, deſſéchement des Marais, Foſſés creuſés, Digues élevées, &c.

Le troiſiéme, Labour & Semailles, &c.

Le douziéme, au mois de Juin & à la fin de l'année du Laboureur, MOISSON aux fruits dorés, apellés avec raiſon MÊLA, ou richeſſes *millionnaires* des Jardins, Paradis, ou Terres cultivées ; après la récolte deſquelles, ceſſation des Travaux, fin de l'année, terme de la Courſe commencée.

Et ces richeſſes ſont veritablement encore les richeſſes d'Atlas, dans le ſens où *Atlas* ſignifie Travaux, Combats d'Athletes ou de Héros infatigables.

---

(2) Voyez ci-deſſus, p. 115.

QUATORZIEME TABLEAU.

Mort d'Hercule & ſon APOTHÉOSE.

HERCULE ayant ainſi terminé ſes Travaux, confié ſa premiere Femme & ſes cinquante Fils à Iolas, épouſé *Omphale* & *Déjanire*, & acquis *Iolé*, ſe fait tranſporter ſur le Mont OETA, s'y jette dans un grand bûcher, & diſparoiſſant auſſi-tôt, eſt mis au rang des Dieux.

Nous revoyons donc ici les Allégories anciennes de tous les Orientaux; d'OSIRIS, mort & pleuré chez les Egyptiens: de THAMMUZ & d'ADONIS, qui éprouvent le même ſort en Phénicie & en Syrie, &c.

Oſiris, *Adonis*, *Thammuz*, *Hercule* ſur le Mont Oëta, &c. ſont une ſeule & même allégorie, relative à la fin de l'année, au Soleil qui s'éloigne, qui expire, juſqu'à ce qu'il revienne du fond de l'Afrique, auſſi brillant que jamais, & portant par-tout la ſérénité & la joie.

Il ſe brûle ſur le Mont Oëta, du mot Oriental ESH, OET, qui ſignifie FEU, & qui déſigna auſſi le Soleil. Hercule ſe brûle ſur le Mont Oëta, comme le Phenix ſur l'Autel d'Héliopolis. C'eſt une révolution qui finit pour faire place à une autre; & le Spectateur eſt congédié par un beau feu d'artifice.

Hercule refuſe d'être mis au nombre des douze grands Dieux.

Enfin Hercule introduit dans les Cieux, pour prix de ſes Travaux, refuſe d'être mis au rang des douze grands Dieux, afin, dit-il, de n'en fâcher aucun. Ce trait jetté ici comme par hazard, met la derniere main à toute cette allégorie. Les douze grands Dieux, comme nous le verrons dans la ſuite, n'étoient autre choſe que les repréſentations ſymboliques du Soleil & de la Lune pour chaque mois, dont on fit enſuite autant de Divinités Protectrices des mois. Or Hercule étant le Soleil lui-même qui préſide à tous ces mois, ne pouvoit être mis réellement au nombre de ces douze, ſans être dégradé, & ſans que l'allégorie ne devînt fauſſe, & ne pût être jamais entendue.

Mariage d'Hercule avec Hébé.

Si Hercule a refuſé une place entre les douze grands Dieux, il n'en fait pas de même à l'égard d'Hébé; il accepte ſa main qu'on lui offre, & devient ainſi l'époux de la Déeſſe de la Jeuneſſe: mais l'Epoux de la Déeſſe de la Jeuneſſe, n'eſt-il pas lui-même le Dieu de la Jeuneſſe? Ceci eſt donc encore une allégorie, ſans raiſon ſi Hercule n'eſt qu'un Homme; mais très-

convenable & prise dans la Nature, dès qu'Hercule est le Soleil, Chef des Opérations agricoles; puisque cet Astre reparoît chaque année avec toutes les graces de la Jeunesse, avec sa vigueur premiere, & qu'avec lui renaît la Nature ornée de tout l'éclat du printems & de la fleur de l'âge. C'est précisément ce que signifie HEBÉ, HBH dans la Langue Grecque, Jeunesse, fleur de l'âge.

Ce Mariage allégorique démontreroit seul de la maniere la plus sensible, que l'Histoire entiere d'Hercule n'est qu'une allégorie, & que cette allégorie a pour objet le Soleil & les Travaux champêtres. Par quelle bisarrerie eût-on pensé à faire d'un Mortel l'Epoux de la Jeunesse, tandis qu'on pouvoit choisir entre tant de Divinités?

Distinguera-t-on dans Hercule deux Personnages, l'un mortel, l'autre immortel, que l'identité de nom fit confondre en un seul? Dira-t-on que si nous avons pu expliquer d'une maniere allégorique la portion de faits semblables au Mariage d'Hercule avec Hébé, qui ont pour objet le Héros immortel & les Travaux auxquels il préside, il en est un grand nombre d'autres qu'on ne sauroit prendre allégoriquement, & qui se raportent à un Héros Grec, apellé réellement Hercule, né à Thébes, qui guerroya contre Troye, Lacédémone, Pylos, &c. & qui fut Pere des Héraclides, trop fameux par les révolutions qu'ils causerent dans la Gréce, & sur-tout dans le Péloponèse, dont ils firent entiérement la conquête, & qu'ils partagerent entr'eux?

Entrons donc ici dans quelque détail, & jettons un coup-d'œil sur les actions historiques d'Hercule qui ne sont pas compriſes dans l'explication que nous venons de donner de sa vie.

QUATRIEME PARTIE.

Vues générales ſur les autres exploits d'Hercule.

SI la naiſſance d'Hercule, ſon culte, ſes noms, ſes ſymboles & tous ſes travaux, ſon Apothéoſe & ſes noces, démontrent qu'il eſt le Soleil conſidéré relativement au défrichement des Terres, & aux travaux de la Campagne pendant le cours de l'année, il en eſt de même de la plus grande partie des autres exploits de ce Héros; tels que les Victoires qu'il remporte ſur Antée, ſur Emathion, ſur Buſiris, &c. les Travaux qu'il exécute dans l'Iſle de Créte & dans l'Afrique, dans la Gréce & dans les Alpes; ſes Combats contre les Géans; ſon arrivée ſur le Mont Palatin; les Inſtitutions qu'on lui attribue ſous le nom d'Hercule Idéen; les douze Autels qu'il éleve pour les douze grands Dieux; l'étendue de ſon culte, & les honneurs divins qu'on lui rendoit en tant de lieux, &c.

Il n'eſt aucun de ces exploits qui ne ſe lie auſſi naturellement avec le Héros immortel, qu'ils ſont étrangers à un humain, & qui ne ſoit une nouvelle preuve que tout eſt allégorique dans la vie d'Hercule; & que s'il exiſta dans la Gréce un Héros de ce nom, aucune de ſes actions n'eſt parvenue juſqu'à nous en s'incorporant dans l'Allégorie, que nous offre l'Hiſtoire d'Hercule.

Commençons par ſes Victoires ſur Antée, &c.

§. I.

VICTOIRES qu'Hercule remporte ſur Antée, Emathion, Buſiris, &c.

Divers Mythologues placent ces Victoires dans le douziéme des Travaux d'Hercule; elles ſont donc allegoriques comme lui; mais le nom ſeul de ces Tyrans ſuffiroit pour le démontrer.

ANTÉE, eſt le fils de la Terre; on ne peut s'en rendre maître qu'en l'enlevant de deſſus terre.

EMATHION, eſt fils de l'Aurore.

BUSIRIS, enléve les filles d'Atlas, &c.

Fables ou allégories pures; jamais on ne pourroit prendre ces Perſonnages pour des Êtres réels, lors même que nous ne ſerions pas en état de donner une explication ſatisfaiſante de l'allégorie qu'ils offrent, & qui n'eſt peut-être pas ſuffiſamment dévelopée pour pouvoir être ſaiſie. Eſſayons cependant.

Busiris enléve les filles d'Atlas qui porte le Ciel ſur ſes épaules : Hercule indigné, vient au ſecours d'Atlas & lui rend ſes Filles : & cela eſt vrai.

Atlas qui porte le Ciel ſur ſes épaules, déſigne les Montagnes ; mais des Montagnes cultivées, ſon nom emportant toute idée de Culture & de Travaux.

Les Filles des Montagnes ſont les Vignes, plantées toujours ſur des Côteaux.

Ces Filles ſont enlevées par Busiris ; mais ce mot écrit en Oriental בוזר Buzer, ſignifie un *vendangeur*.

N'eſt-ce pas en effet le Vendangeur qui enléve les Filles d'Atlas ?

Hercule au contraire les lui rend, puiſque le Soleil & la culture couvrent enſuite les Côteaux de nouveaux fruits, de nouvelles grapes.

Antée ſe bat au fond de l'Afrique contre Hercule ; celui-ci n'en vient à bout qu'en l'enlevant de deſſus terre. Ceci eſt encore vrai, du moins de la maniere dont l'a expliqué le Savant Jablonsky, quoiqu'il n'en ait tiré aucune conſéquence relativement à l'Hiſtoire d'Hercule.

Ce nom, dit-il (1), ſignifie un Bouc, c'eſt Pan, le Bouc de Mendès, c'eſt-à-dire le Capricorne. Hercule ſoutient en effet un combat contre ce Capricorne ; il le vainc, puiſqu'il revient enſuite vers nous ; mais il lui a fait perdre terre, puiſque c'eſt un ſigne Céleſte, & qu'il ne faut plus le chercher ſur terre.

Emathion, fils de l'Aurore, eſt vaincu également par Hercule : mais celui ci étant le Soleil, ne chaſſe-t'il pas l'Aurore elle-même ? ne diſparoît-elle pas devant lui ? Il fait donc diſparoître tous ſes effets ou ſes fils ; ſes couleurs, ſon éclat, ſa roſée, &c.

M. l'Abbé Bergier explique dans le même ſens, la famille entiere d'Emathion : le nom de ſon frere Memnon ſignifie, dit-il (2), *noir* ; le ſien, *couleur de feu* ; celui de ſon Pere Tithon, *blanc*, comme on le voit par Héſychius.

§. 2.

Melampyge, ſurnom d'Hercule.

Hercule ayant arrêté deux voleurs & les portant pendus derriere ſon dos, les entendit éclater de rire, & le ſurnommer Melampyge, c'eſt-à-dire *l'Homme aux feſſes noires* : il trouva leur bonne humeur & leur franchiſe ſi plaiſante, qu'il leur rendit la liberté & les laiſſa aller. Ce Conte & ce ſurnom ſont encore une allégorie relative au Soleil : car lorſque le Soleil eſt couché & qu'il a montré le dos, tout eſt noir.

---

(1) Panth. Egypt. Tom. I. p. 303.
(2) Orig. des Dieux, Tom. II. 119.

§. 3.

AUTELS qu'il éléve aux douze Grands-Dieux.

Hercule éleva douze Autels, dit-on, un à chacun des douze Grands Dieux. Ceci convient en effet au Soleil dont le cours étant diviſé en douze Mois, donne lieu d'offrir douze Sacrifices par an, le premier jour de chaque mois, ſur autant d'Autels différens, à l'honneur de chacun des Dieux Protecteurs des Mois. Et cet uſage de douze Autels, un pour chaque mois, qu'on vit dans l'ancienne Rome, ſubſiſte encore de nos jours dans la Chine.

§. 4.

Séjour d'Hercule dans l'Iſle de Créte & dans l'Afrique & TRAVAUX qu'il y exécute.

Nous voyons encore des preuves frapantes que l'Hiſtoire d'Hercule eſt l'allégorie du défrichement des Terres & des Travaux de la Campagne, dans la maniere dont Diodore raconte les heureux effets du ſéjour qu'Hercule fit dans l'Iſle de Créte & dans l'Afrique, en attendant le tems favorable pour ſon dixieme Travail «. Les Crétois, dit-il, lui déférerent de » grands honneurs pendant le ſéjour qu'il fit chez eux : pour leur en marquer ſa reconnoiſſance, il purgea leur Iſle de toutes les bêtes ſauvages » qui la ravageoient auparavant : auſſi depuis ce tems-là il n'y a eu dans » toute l'Iſle de Créte ni Serpens, ni Ours, ni Loups, ni aucune autre » eſpéce d'animaux malfaiſans..... Ce Héros nettoya enſuite l'Afrique, » d'un grand nombre d'Animaux ſauvages dont elle étoit remplie ; & par » ſes conſeils & ſes ſoins, il la rendit ſi fertile qu'il croiſſoit abondamment » du BLÉ & des FRUITS dans des lieux auparavant déſerts ; & que des Contrées arides ſe virent bientôt couvertes de Vignes & d'Oliviers. En un » mot, d'une région pleine de monſtres, il fit le ſéjour le plus heureux de » la Terre, &c.....

Peut-on méconnoître ici l'établiſſement de l'Agriculture dans l'Iſle de Créte & dans l'Afrique, & les heureux effets dont elle y fut néceſſairement ſuivie ? Hercule ou l'Agriculteur fait ſeul diſparoître de deſſus le Terrain qu'il cultive, tous les animaux malfaiſans dont il étoit couvert : on n'y voit plus ces ſerpens énormes qui couvrent les terrains inondés ou marécageux, ces Loups, ces Ours, ces animaux ſauvages qui multiplient ſans fin dans les lieux couverts de forêts & abandonnés des humains. A leur place, ces Contrées ſe couvrent de Bœufs, de Moutons, & d'autres animaux utiles ; d'une population immenſe & heureuſe ; de fruits de toute eſpéce, plus beaux, plus agréables, plus ſains les uns que les autres.

§. 5.

Deſſéchemens qu'il exécute dans la Gréce.

L'Agriculteur ne ſe borne pas à cultiver des Terrains ſecs : il en arrache autant qu'il peut aux Eaux qui les couvrent, afin d'étendre ſon domaine & de rendre même ces Eaux plus utiles par le parti qu'il ſçait en tirer après les avoir reſſerrées dans un moindre eſpace. Ceci arriva dans la Gréce, comme dans toutes les autres Contrées agricoles; & l'on eut raiſon de mettre tous ces travaux ſur le compte d'Hercule, c'eſt-à-dire, du Laboureur allégoriſé. C'eſt cet Hercule, qui, ainſi que le raconte Diodore, creuſant une foſſe profonde en forme de Canal, produiſit le lit du Fleuve Penée, où ſe rendirent les Eaux dont étoit couvert un Canton conſidérable de la Theſſalie, qui devint dès lors un ſéjour délicieux ſous le nom de la Fertile Vallée de Tempé.

C'eſt encore par la même raiſon qu'on imagina ſon Combat avec le Fleuve Acheloüs changé en Taureau, & auquel il arracha une Corne qui devint la Corne d'Amalthée.

C'eſt une allégorie relative à des deſſéchemens; & d'autant plus intéreſſante, que Diodore nous en donne l'explication lui-même, & que cette explication s'accorde parfaitement avec nos principes. Ce Combat contre le Fleuve Acheloüs eſt donc, de l'aveu des Anciens, le deſſéchement d'une vaſte étendue de Terre que ce Fleuve inondoit; & qui étant devenue un Terrain de la plus grande fertilité, fut une vraie Corne d'Amalthée ou d'abondance.

§. 6.

Ses Travaux dans les Alpes.

Il ne ſuffit pas à l'Agriculteur de faire naître des richeſſes précieuſes : il veut encore pouvoir les faire paſſer dans tous les lieux où l'on en aura beſoin & où l'on pourra lui donner en échange, d'autres objets utiles pour lui-même, &c. Mais pour cet effet, il faut qu'il puiſſe les tranſporter & les voiturer ça & là avec la plus grande facilité poſſible. L'Agriculteur s'ouvre donc par-tout des Chemins de communication; il éléve des Chauſſées dans les fonds; il abaiſſe les Montagnes; il conſtruit des Ponts ſur les Fleuves, &c. Ne ſoyons donc pas ſurpris de voir dans notre Auteur, qu'Hercule prenant le chemin des Alpes, rendit les routes de ce pays *ſi douces & ſi aiſées*, qu'une armée pouvoit y paſſer ſans peine avec tout ſon bagage.

Hercule en effet, c'eſt-à-dire l'Agriculteur, peut ſeul exécuter des travaux pareils; parce que lui ſeul en a beſoin; & que ſeul, il en trouve les

moyens dans les reſſources immenſes que lui fourniſſent ſon Art & ſes ſuccès, & qui ſe renouvellent ſans ceſſe.

§. 7.

Ses Combats contre les GÉANS.

Hercule arrivant dans le territoire de Cumes ou dans les Campagnes Phlégréennes que brûle le Véſuve, fut attaqué par des hommes auſſi forts que ſcélérats, apellés les GÉANS : le combat fut très-rude ; car ces Fils de la Terre étoient en grand nombre & très-vaillans : mais les Dieux venant au ſecours d'Hercule, il reſta vainqueur ; & la tranquillité la plus parfaite regna dans le Pays.

Ces Combats juſques-ici inexplicables & tenus pour fabuleux, ſont encore une allégorie charmante relative à l'Agriculture.

Les Géans ou les Fils de la Terre ſont les Peuples ſauvages, tels qu'il y en avoit dans l'Europe avant l'établiſſement de l'Agriculture : Enfans de la Terre, parce qu'ils ne vivent que de ſes productions ſpontanées : vrais Cyclopes à un œil, parce qu'ils n'ont pas les connoiſſances des Peuples agricoles, & qu'ils ne voyent pas au-delà du moment actuel : ſcélérats & anthropophages, parce que réduits à la même vie que les animaux féroces, il n'eſt pas étonnant qu'ils en ayent les mœurs, & qu'on peut dire qu'ils dévorent les hommes, lors même qu'ils ne les mangent pas ; car ils réduiſent le genre humain à preſque rien, dans les Contrées dont ils ſubſiſtent.

Les Géans des Champs Phlégréens en Italie, ne ſont pas les ſeuls contre leſquels Hercule ait été obligé de combattre : ſi l'Agriculture eut des ennemis à vaincre en Italie, elle en avoit déja dans la Gréce ; c'eſt ce qui fit naître l'allégorie de la Guerre des Géans contre les Dieux qui furent ſecourus par Hercule & par Bacchus, comme le raporte encore Diodore. Il ajoute que ces deux Héros en furent ſurnommés OLYMPIENS. Hercule & Bacchus, Directeurs des Travaux Champêtres, défont en effet les Géans ; & ainſi ſubſiſtent les Dieux, les Olympiens, ceux que Sanchoniaton apelle ELOYENS ; Dieux & Compagnons Céleſtes de Saturne, c'eſt-à-dire les Peuples agricoles, dont la vie eſt le Siécle d'or, un Paradis anticipé. » Auſſi » Hercule & Bacchus » dit encore notre Auteur, qui parle ici ſans allégorie & ſans voile, » furent honorés du nom d'OLYMPIENS, parce qu'ils avoient » ADOUCI la FÉROCITÉ des hommes par leurs bienfaits « ; c'eſt-à-dire, en leur enſeignant l'Agriculture & les Arts qu'elle méne à ſa ſuite, & qui font diſparoître de deſſus la face de la Terre, Géans, Cyclopes & Sauvages.

Il eſt encore digne de remarque qu'on voit ſur des ABRAXAS, la Figure du Soleil, avec la deviſe, VAINQUEUR DES GÉANS. C'eſt toujours la même idée.

§. 8.

HONNEURS rendus à Hercule : 1°. en Sicile.

Les Fêtes attribuées en Sicile à Hercule & celles qu'on y célébroit en ſon honneur, étant agricoles, prouvent auſſi qu'on doit enviſager ſon Hiſtoire comme une allégorie relative à l'Agriculture.

» Il enſeigna aux Syracuſains, ajoute Diodore, à célébrer toutes les an-» nées en l'honneur de Proſerpine, des Fêtes & des Aſſemblées ſolemnelles...

» Les Habitans d'Agyre ont nommé *Herculéenne* la porte du Temple » d'Iolas, devant laquelle ils font leur offrande à celui-ci. Ils célébrent ſa » Fête toutes les années avec la même ſolemnité, par des Exercices de Lutte » & par des Courſes de Chevaux; & confondant alors les Maîtres & les Eſ-» claves, ils les admettent aux mêmes Danſes, aux mêmes Tables & aux » mêmes Sacrifices.

Toutes les Fêtes de la Sicile, relatives à l'Agriculture, étoient donc repréſentées comme ayant Hercule pour Auteur, ou comme ſe raportant à lui. Ces dernieres nous rapellent les Fêtes célébrées dans les autres Contrées ſous le nom de *Saturnales*, & qui étoient des Solemnités agricoles : les autres, à l'honneur de Proſerpine, ſont également en faveur de l'Agriculture, & relatives aux ſemailles, comme nous l'avons déja prouvé dans l'Hiſtoire de Saturne, à l'article de Proſerpine.

2°. Sacrifices & Honneurs Divins qu'on lui rend en divers lieux.

Il en eſt de même des Sacrifices & des Honneurs Divins qu'on lui rendoit dans la Gréce, & qui furent relatifs à l'Agriculture. Tels étoient les Sacrifices qu'on lui offroit chez les Opuntiens & chez les Thébains : ils conſiſtoient en un Taureau, un Sanglier & un Bouc, à-peu-près tels que les Sacrifices apellés par les Romains SUOVETAURILIA; & qui avoient été inſtitués pour la conſervation & la proſpérité des biens de la Campagne.

3°. Dîme établie en ſa faveur.

Lorſqu'Hercule fut arrivé ſur le Mont Palatin, il fut très-bien reçu par les Habitans de ce lieu, & l'on y établit la Dîme en ſon honneur.

Mais la DÎME ne peut exiſter que dans les Pays agricoles; & il n'eſt pas étonnant de voir ſa Fête célébrée par les Habitans du Mont Palatin, très-antérieurs aux Romains, & Colonie Arcadienne, dont les Peuples, ainſi que ceux qui habitoient les Contrées méridionales de l'Italie, avoient porté les connoiſſances & les Arts à un grand point de perfection; cette Colonie en particulier contribua pour beaucoup par ſa puiſſance agricole, à cet

accroiſſement que Rome prit avec tant de rapidité, & qu'on avoit trop attribué juſques-ici à des cauſes moins prochaines.

§. 9.

Hercule IDÉEN *& ſes Dactyles.*

Nous ne ſaurions nous diſpenſer d'entrer ici dans quelque détail au ſujet de l'Hercule qu'on ſurnomma Idéen, qui étoit Chef des Dactyles, & auquel on attribuoit l'inſtitution des Jeux Olympiques, l'art de forger les métaux, & la danſe au ſon des Inſtrumens, inventés, dit-on, pour empêcher que Saturne n'entendît les cris du petit Iou, que ſa mere lui avoit confié.

Cette Hiſtoire détaillée, cet Hercule & ſa Troupe, ces métaux, ces danſes, ces inſtrumens bruyans, cette garde du petit Iou, ont intrigué tous les Mythologues, qui n'ont vu dans tout cela que de l'hiſtorique ; & qui l'ont ſi bien embrouillé, qu'on n'a jamais pu l'éclaircir.

Mais Iou étant le Dieu ſuprême, & SATURNE le Tems, leur Hiſtoire n'a pu être qu'une allégorie : les Dactyles gardiens du premier, n'ont donc pu être eux-mêmes que des Êtres allégoriques : ils ne ſeront pas difficiles à reconnoître.

Ils furent apellés DACTYLES, c'eſt-à-dire les *Doigts*, parce qu'ils étoient au nombre de cinq ; & Hercule Idéen, étoit leur Chef.

Mais HERCULE eſt le Soleil, nous l'avons démontré ; on le ſurnomma *Idéen*, non parce qu'il avoit habité le Mont Ida dans l'Iſle de Créte, mais parce que le Soleil éclaire & voit tout l'Univers ; ce qui fit auſſi donner le même nom au Mont Ida, parce qu'étant élevé, on le voyoit de par-tout.

Ce nom vint de la racine primitive EID, qui ſignifie 1°. connoître, 2°. voir ; qui a donné beaucoup de mots à la Langue Grecque, tels qu'EID-*éô* ſavoir, apercevoir : ID-*é* voilà, &c. & à la Langue Latine, tels que VID-*e* voyez, VID-*eo*, voir ; ID, cela même, ce que vous voyez, & qui tint certainement à l'Oriental יד ID, la main ; car pour connoître un objet, ſes formes, ſa figure, on y porte la main, & l'on ne voit bien que ce qui eſt ſous la main. De-là vint encore le mot ſi connu IDÉE, & dont l'origine l'étoit ſi peu.

Ces cinq Dactyles dont il eſt le Chef, ſont donc ſimplement & très-certainement les cinq Planettes ſubordonnées au Soleil & à la Lune, & que l'on apella les GARDES du Roi & de la Reine des Cieux. Auſſi ſont-ils tous au ſervice de Rhéa ou de la grande Déeſſe, & Gardiens d'Iou.

Nous avons déja vu dans quel ſens l'établiſſement des Jeux Olympiques eſt dû à leur Chef.

C'eſt dans le même ſens, qu'ils paſſent pour les Inventeurs des Métaux.

Perſonne n'ignore que les Métaux & les Planettes porterent le même nom dans l'Antiquité ; uſage dont nous voyons des traces encore de nos jours dans le nom de *Mercure*, qui déſigne tout à la fois & une Planette & un métal.

Saturne déſignoit le *Plomb* ; Jupiter, l'*Etain*.

Mars, le *Fer*, mots venus tous les deux d'une même origine, de HAR, qu'on prononça *Mar* & *Fer*.

Vénus, le *Cuivre*, d'où vint ſon nom de CUPRIS ou CYPRIS, & le nom de l'Iſle de Chypre, conſacrée à Vénus ou à Cypris, à cauſe de ſes Mines de Cuivre. Mercure, alors comme à préſent, le *Mercure*.

Hercule Idéen, ou l'Or Chef des Métaux, étoit le Soleil ; & la Lune déſigna l'Argent.

L'Or & l'Argent eurent ainſi un nom plus relevé que celui des Métaux, ils furent des EMAUX ; diſtinction conſervée dans le BLASON, dont la Langue & les Symboles remontent à la plus haute antiquité.

Les Emaux ne s'aſſocient point enſemble, parce que la Lune & le Soleil ne marchent pas de compagnie ; mais les Métaux vont avec les Emaux, puiſqu'ils repréſentent les Planettes, Gardes du Soleil & de la Lune.

Le raport d'Hercule avec les Jeux Olympiques, nous donne l'explication d'un ſymbole Egyptien, qui paroît des plus biſarres : ils repréſentoient, dit-on, l'Année par le quart d'un Champ.

Ce qui étoit bien vu : le Champ entier étoit l'Olympiade, ou le Cycle compoſé de quatre ans : l'année en eſt le quart.

Ce champ c'eſt le terrain de l'Agriculteur, diviſé en quatre portions, dont une ſe laboure chaque année.

Il devint avec ſa diviſion en quatre, le Champ des Armoiries : celles-ci diviſées ainſi en quatre Quartiers, donnerent lieu à exiger quatre Quartiers en preuve de Nobleſſe : ou quatre fois quatre, ſoit ſeize, pour les plus rigoureux.

Telle fut la raiſon déterminante de ce choix qui auroit pu tomber ſur tout autre nombre, comme ſur trois & ſur cinq déja ſacrés & admis pour d'autres Objets.

§. 10.

Hercule du nombre des Argonautes & ſes Exploits à Troye.

Entre tous les Événemens de la vie d'Hercule, ceux qui paroiſſent vraiment hiſtoriques, & qu'il ſemble impoſſible de prendre dans un autre ſens, c'eſt ſon voyage avec les Argonautes qui ſont forcés de l'abandonner, parce qu'il les affamoit : & ſes exploits à Troye, d'abord pour délivrer Héſione condamnée à être la proie d'un Monſtre marin ; enſuite, pour ſe venger de Laomédon, Roi de Troye, qui lui manquant de parole, le fruſtroit de la récompenſe qu'il lui avoit promiſe pour ſauver ſa Fille Héſione & pour relever les murs de Troye.

Mais

Mais lors même qu'il ſeroit démontré, que ces deux événemens ne peuvent ſe prendre dans un ſens allégorique, ils ne ſçauroient anéantir les faits précédens, qui embraſſent la vie entiere d'Hercule.

Nous ferons plus cependant; car lorſque nous ſerons parvenus au voyage des Argonautes, qui dans l'origine n'étoient qu'au nombre de cinquante & deux, nous ferons voir que c'eſt une Allégorie dans le goût de toutes les autres Fables Mythologiques.

L'Hiſtoire d'Héſione eſt elle-même une Fable abſurde dans le ſens hiſtorique : ſi elle eut un objet, ce fut donc un objet allégorique; mais apartenant plus particulierement à l'Hiſtoire de Troye, il vaut mieux en renvoyer le dévelopement à cette portion de notre Ouvrage qui aura Troye pour objet.

CINQUIEME PARTIE.

Observations en forme de Notes.

NOTE I.

Monumens anciens relatifs aux Travaux d'Hercule.

ON voit par divers Monumens de l'Antiquité, que les Travaux d'Hercule étoient un ſujet ſur lequel les Artiſtes s'exerçoient fréquemment.

Et qu'ils étoient peints & gravés, tantôt tous enſemble, tantôt ſéparément, ſuivant l'uſage auquel on les deſtinoit.

Ils ſont gravés ſéparément ſur un grand nombre de Médailles. On en peut voir pluſieurs dans les Recueils de Médailles & d'Antiquités.

L'Empereur COMMODE aimoit d'être comparé à ce Dieu.

Sur une de ſes Médailles, on voit Hercule repréſenté avec la Maſſue, l'Arc & le Carquois (1)

Sur une autre, ce Héros tient les cornes d'une Charrue, avec la deviſe, HERCULE FONDATEUR.

Sur des Médailles de POSTHUME, on voit ſes Combats contre le Taureau (2), le Sanglier, le Chien Cerbere, Antée, &c.

Celui contre l'Hydre eſt repréſenté ſur une Médaille de Maximien (3), qui avoit une vénération ſi particuliere pour ce Dieu, qu'il en fut apellé HERCULIUS.

Une Médaille d'Antonin préſente Hercule cueillant une pomme dans le jardin des Heſpérides, ſur un arbre autour duquel eſt entortillé un Serpent; & de l'autre côté, on voit trois femmes effrayées, qui levent les mains au Ciel (4).

L'on voit dans BEGER (5) une très-belle Médaille de l'Iſle de Thaſos, au revers de laquelle eſt un Hercule en pied apuyé ſur ſa maſſue, avec une Inſcription Grecque, qui l'apelle *Sauveur des Thaſiens.*

Nombre d'autres préſentent ſa maſſue, comme Symbole du Culte qu'on

---

(1) Vaill. Med. Imp. Tom. III. p. 147.
(2) *Ib.* p. 4.
(3) *Ib.* p. 227.
(4) *Ib.* p. 125.
(5) Theſaurus Brandeburgicus Selectus, p. 423.

lui rendoit ; telles les Médailles de Lucerie en Daunie (6), d'Argos (7), de Thébes (8), de Perinthe (9) : cette derniere Ville le reconnoiſſoit également pour ſon Fondateur.

Un Médaillon de cette Ville, frapé à l'honneur de Gordien Pie, préſente le Combat d'Hercule contre les Oiſeaux du Lac Stymphale (10) : ce Héros porte la main droite ſur ſa tête ; & tient ſon arc de la gauche. Les Oiſeaux qui l'attaquent, au nombre de trois, ont le bec recourbé, le col allongé & de grandes ailes ; & reſſemblent à l'Ibis ou au Héron.

Des Pierres gravées l'offrent arrachant Mégare des mains de Lycus (11) ; tenant un des Dragons de chaque main (12), &c.

Il y en a deux allégoriques, que nous ne ſçaurions paſſer ſous ſilence. L'une repréſente notre Héros ſuccombant ſous le poids d'un Amour qu'il porte ſur ſes épaules (13). L'autre le repréſente avec Minerve & Vénus, qui cherchent à le ranger ſous leurs étendards, en lui peignant, l'une, les charmes de la volupté, & l'autre, les avantages de la ſageſſe (14).

Tous ces Travaux ſont réunis ſur un Marbre Romain décrit par GRUTER (15). On le voit auſſi ſur un Autel quarré de la Galerie Juſtinienne à Rome, & qui eſt gravé dans le P. de Montfaucon (16). Il eſt vrai qu'il manque une des Faces, celle ſur laquelle on avoit repréſenté les Travaux ſept, huit & neuf.

Sur d'autres Monumens, ils ſont raportés hiſtoriquement.

C'eſt ainſi qu'ils ſont décrits en douze vers latins à la fin des Œuvres de Virgile. Ils commencent de cette maniere :

Prima Cleonæi tolerata ærumna Leonis :
Proxima Lernæam ferro & face contulit Hydram, &c.

Tous ces Travaux & la Vie entiere d'Hercule ſont gravés en vers grecs ſur un bas-relief d'une grande beauté qui repréſente HERCULE EN SON REPOS ou ſon Apothéoſe, & que l'on doit à GORI d'après la Galerie Farnèze (17).

---

(6) *Ib.* p. 317.
(7) *Ib.* p. 437.
(8) *Ib.* p. 473.
(9) *Ib.* p. 486.
(10) Médaillons du Cardinal Albani, Vol. II. P. 70. n°. 1.
(11) BEGER, *Ib.* p. 32.
(12) *Ib.* p. 32.
(13) *Ib.* p. 34.
(14) *Ib.* p. 108.
(15) Pag. 43.
(16) Antiq. Expl. Tom. I. Pl. CXXXIII.
(17) Il a été donné également par le P. de Montf. *ubi ſupra* Pl. CXLI. mais moins correctement, d'après une copie gravée à Rome.

Dans la portion ſupérieure, Hercule à demi-corps ſe repoſe ſur ſa peau de Lion. Trois Perſonnages ſont placés à chacun de ſes côtés : l'un, qui eſt une femme, a pour Inſcription EUROPE : c'eſt elle qui ſoutient le Drapeau qui porte l'inſcription HERCULE EN SON REPOS (NOT. V.). Les autres ſont Hébé, & des Satyres.

Au-deſſous, eſt un autre rang de Figures, ſéparé de celui-là par la peau de Lion. Il eſt compoſé de trois figures en pied, ſéparées par un Autel & par un Trépied.

Du côté extérieur à gauche, eſt la VICTOIRE : elle verſe une liqueur dans une eſpéce de Tube que tient une jeune Prêtreſſe placée de l'autre côté de l'Autel : celle ci a ſa ceinture directement ſous le ſein. Elles ſoutiennent toutes deux un vaſe, au-deſſus du feu qui brûle ſur l'Autel.

Derriere la Prêtreſſe eſt le Trépied, orné de Sphynx ailés : il eſt élevé ſur un piédeſtal, qui porte une Inſcription relative au Trépied.

On voit enſuite un homme nud qui tend une Coupe, ou Patére, vers ces Femmes, comme pour avoir ſa part de la liqueur qu'elles verſent.

Le Savant EDOUARD CORSINI, a très-heureuſement vu que cette portion du bas-relief, repréſente l'Expiation d'Hercule, ſans laquelle il n'auroit pû être introduit dans l'Aſſemblée des Dieux (1).

Sur la baſe de l'Autel ſont des figures de Muſes.

Deux Colonnes bordent cette portion inférieure du bas-relief, & ſoutiennent le rang ſupérieur, une de chaque côté : elles ſont chargées d'inſcriptions en caractères majuſcules, mais ſerrés, & effacés en partie, qui contiennent le détail de la vie d'Hercule.

Le bas du Monument eſt rempli par trois Inſcriptions.

Celle du milieu paroît contenir la Dédicace. Elle conſiſte dans ces quatre lignes :

ΗΡΑΣ ΑΡΓΕΙΑΣ.....ΕΙΑ
ΑΙΔΜΑΤΑ ΕΥΡΥΣΘΕΩΣ
ΚΑΙ ΑΔΜΑΤΑΣ ΤΑΣ ΑΜΦΙ
ΔΑΜΑΝΤΟΣ ΕΤΙ....ΝΤΟ.

Inſcription qui ſignifie : » ADMETE, Fille d'Euryſthée & d'Admete Fille » d'Amphidamas, Prêtreſſe de Junon Argienne ». Car il faut lire IEREIA (Prêtreſſe) là où il ne reſte qu'EIA.

La fin doit marquer le tems de ſon Sacerdoce ; mais le texte en eſt

(1) Dans une Diſſertation imprimée en Latin ſur ce ſujet, in-fol. & dont on voit un extrait dans la vie de ce Savant, par M. l'Abbé FABRONI, Chevalier de S. Etienne, & Gouverneur des Enfans du Grand Duc, dans le Tom. III. p. 116. de ſes Vies Illuſtres d'Italie, du XVIII. Siécle, dont il a bien voulu me donner communication.

trop maltraité, pour qu'on puiſſe le rétablir. L'on ſçait que les Prêtreſſes de Junon à Argos tenoient un rang diſtingué, & qu'on comptoit les années par celles de leur regne.

Les Inſcriptions qui ſont à droite & à gauche de celle-ci, contiennent l'énumération des douze Travaux d'Hercule.

Le titre en eſt remarquable.

ΟΥΣ ΩΟΤΥΠ ΕΥΡΙΣΘΕΙΟΣ ΑΝΑΓΚΑΣΩΙΣ.

Ordre inévitable d'Euriſthée : c'eſt du moins le ſens des deux derniers mots : car les deux premiers n'en forment point.

Le ſtyle en eſt dans le Dialecte Dorique : on y a conſervé la prononciation forte des Grecs primitifs, la même que celle des Latins, & par laquelle on prononçoit LIMNA (*Étang*, *Lac*) au lieu de *Limné* ; TAN, au lieu de *Tèn* ; ADELPHA, *ſœur*, au lieu d'*Adelphé*.

Les Travaux d'Hercule y ſont préſentés dans cet ordre. 1°. Le Lion. 2°. L'Hydre de Lerne. Le troiſiéme eſt effacé. 4°. La Biche. 5°. Les Oiſeaux de Stymphale. 6°. L'Etable d'Augias. 7°. Le grand Taureau. 8°. Les Chevaux de Dioméde. 9°. Les Amazones. Au dixiéme on voit ces mots, *bous aghellias*. Ceci a donc raport aux Vaches de Geryon ; & juſqu'ici tout eſt d'accord avec Diodore.

Tous ceux-ci forment l'Inſcription qui eſt vis-à-vis la gauche du Lecteur.

La troiſiéme Inſcription d'en-bas, auſſi longue que celle-ci, mais effacée ſur plus de la moitié de ſa longueur, ne renferme que les deux derniers travaux. Le onziéme eſt compoſé des Heſpérides, de leurs pommes d'or & du Dragon ; il renferme trois lignes.

Le douziéme offre les noms de BUSIRIS, d'ANTÉE, de PHOLOÉ le Centaure, de CYCNUS ; le reſte n'eſt pas liſible.

Au-deſſous du Trépied eſt auſſi une Inſcription, non moins maltraitée. On y voit cependant » qu'AMPHYTRION, Miniſtre d'ALCHE, a offert ce » Trépied Apollonien » . . . On voit enſuite le nom d'Hercule en plus gros caractères : & puis des mots défigurés, qui n'offrent aucun ſens.

Inſcriptions Latérales.

La grande Inſcription latérale à gauche du Lecteur, a pour titre, *Exploits d'Hercule.*

Elle eſt compoſée de 82 lignes ou vers.

Les ſix premiers roulent ſur l'Expédition d'Hercule contre les Orchoméniens ; comment il prit leur Ville (1), fit périr leur Roi Ergine, & inonda leur Campagne.

(1) Dans Montfaucon, le Graveur a mis *palin* pour *polin*.

Dans les ſuivantes, on raconte la maniere dont il délivra Héſione, fille de Laomedon Roi de Troye; ſon voyage à Tirynthe; ſon ſecond voyage à Troye, pour ſe venger de Laomedon qui lui avoit manqué de parole; comment il donna en mariage la fille de ce Roi, ou Héſione, à ſon ami Télamon, & le Royaume de Troye à Priam frere d'Héſione.

On voit enſuite l'hiſtoire de ſa guerre contre Nélée Roi de Meſſenie, qu'il fit périr avec tous ſes Enfans horſmis *Neſtor*, parce que ce Roi lui avoit refuſé l'expiation du maſſacre des Centaures.

Au vers 66. commence ſon expédition contre Hippocoon Roi de Sparte, qu'il met à mort; & dont il donne le Royaume à Caſtor & à Pollux, fils du Roi défunt.

Depuis le 71. juſqu'au 78. on lui voit inſtituer à Piſe, les Jeux Olympiques. Les quatre dernieres lignes ſont indéchiffrables.

L'Inſcription latérale à la droite du Lecteur, paroît finir à la ligne 60. Mieux conſervée que la précédente, elle eſt beaucoup plus difficile à déchiffer, à cauſe des fautes énormes dont elle eſt remplie.

On y voit ligne 1-4. qu'Hercule fonda la Ville de Tirynthe.

Ligne 6. qu'il tua Dioméde.

Ligne 8. la mort de Sarpedon.

Ligne 11. celle de Polygone & de ſon frere Telegone, Enfans de Protée.

Ligne 24. on le voit ſur les bords du Thermodon en Scythie, où il fait périr Hippolyte Reine des Amazones, & gagne ſa Ceinture.

Ligne 35. il donne la Bebrycie à ſon ami Lycus, qui en reconnoiſſance l'apella *Heraclée*.

La ligne 40. offre le nom de Theſée; & la 43. celui d'Hippolyte, ſans doute le Fils de Théſée.

Dans les lignes 45. 46. 47. on voit Hercule arrivé ſur une Montagne qui paroît être le Caucase.

Dans la 55. eſt le nom d'Emathion, ce Roi d'Ethiopie qu'Hercule fit périr.

Le reſte m'a paru indéchiffrable.

NOTE II.

Raports d'Hercule & de Samson.

Les noms d'Hercule & de Samson ont un ſi grand raport, étant tous deux relatifs au Soleil, & ils déſignent tous deux des Perſonnages d'une force ſi extraordinaire, qu'il ne ſeroit point ſurprenant que les actions de l'un euſſent été miſes ſur le compte de l'autre. Je crois même reconnoître dans l'Hercule Grec, quelques-unes des grandes actions du Héros Hébreu.

Cette idée ne ſeroit pas nouvelle : divers Savans l'ont déja eue ; entr'autres FABRICIUS (†).

I. Dans l'Antiquité expliquée du P. Montfaucon (1), on voit une Eſtampe très-ſinguliere, tirée d'une Pierre gravée. C'eſt *Hercule* portant ſur ſes épaules deux Colonnes, qu'on a apellées *les Portes de Cadix* ; & ce Héros eſt ſans ſa peau de Lion : ce qui eſt très-remarquable.

Peut-on méconnoître ici *Samſon*, qui emporte ſur ſes épaules & ſans peau de Lion, les *Portes de Gaza*, Ville Phénicienne tout comme Cadix ?

II. Hérodote raconte d'Hercule une Fable qu'il ne peut croire, tant elle lui paroît abſurde : la voici, le récit n'en ſera pas long.

» Selon les Grecs, dit-il (2), Hercule arriva en Egypte & y fut fait » priſonnier par les Egyptiens. Ceux-ci réſolurent alors d'en faire un ſacri- » fice à Jupiter, & le conduiſirent avec une grande pompe juſques aux » pieds de l'Autel : mais tandis qu'ils prononçoient les paroles de conſécra- » tion, Hercule raſſembla toutes ſes forces, & les fit tous périr.

Ce récit tranſporté en Egypte, ne pouvoit que paroître très-abſurde à Hérodote : *les Egyptiens*, dit-il, *n'immolent que des Animaux : euſſent-ils ſacrifié un homme* ? Cependant cette hiſtoire étoit ſi fortement atteſtée qu'il n'oſoit en rejetter le fond, & qu'il demande excuſe aux Dieux & au Héros, de ſon incrédulité.

Qui ne reconnoît ici l'hiſtoire de *Samſon*, l'Hercule Hébreu, arrêté par les *Philiſtins*, Colonie Egyptienne, voiſine d'Egypte, & qui furent aiſément confondus par les Grecs avec les Egyptiens eux-mêmes ?

III. L'on trouve dans le quatriéme Livre des Faſtes d'Ovide, un autre trait qui a un raport bien ſingulier avec l'hiſtoire de Samſon : il concerne CARSEOLES, Ville des Pelignes dans la grande Gréce. On ſçait que preſque toutes ces Villes étoient des Colonies Orientales, la plûpart Phéniciennes : de ſavans hommes, entr'autres MAZOCHI, célébre par des Ouvrages précieux, ont très-bien prouvé que les noms de la plûpart étoient Orientaux. Il en eſt exactement de même de CARSEOLES. C'eſt un Compoſé de deux mots Hébreux ou Orientaux, qui ſignifient *Ville du Renard*.

Cette Etymologie n'eſt point étrangere à ce qu'*Ovide* raporte de cette Ville : » à Carſeoles, dit ce Poëte, il eſt défendu par une Loi expreſſe » de ſe vanter d'avoir pris un Renard ». Il ajoute que toutes les années on y brûloit en grande cérémonie des Renards, avec des Torches attachées ſur leur dos (3).

(†) Fabricius dit dans ſes Notes ſur l'Ouvrage des Héréſies par PHILASTRE, que les Payens confondirent Samſon avec Hercule, qu'ils croyoient être, ajoute-t-il, le même que le Soleil.

(1) Tom. I. Pl. CXXVII.

(2) Herod. Liv II. Ch. 45.

(3) Faſt. Liv. IV. 681-712.

Surpris d'une défenſe & d'un uſage auſſi ſinguliers, qui lui euſſent encore paru plus ſinguliers s'il avoit ſçu la ſignification du nom de la Ville, il en demande l'explication aux Habitans : ils répondent que c'eſt en mémoire de ce qu'autrefois leurs blés avoient été brûlés par un Renard, auquel un jeune homme avoit attaché des bottes de paille, & qu'il avoit enſuite lâché dans la Campagne après avoir mis le feu à cette paille.

IV. Ceux qui ont cherché l'hiſtoire ſacrée dans l'hiſtoire profane, & ſur-tout dans la Mythologie, auroient été encore vivement frapés du raport d'Hercule expoſé par ſa vraie Mere & nourri par Junon ſa perſécutrice, avec l'hiſtoire de Moyſe expoſé par ſa Mere & ſauvé par une Egyptienne, fille elle-même du Perſécuteur de ſa Maiſon.

V. SERVIUS (3) nous a conſervé un autre fait relatif à Samſon, moins altéré encore que ceux dont nous venons de parler.

» Hercule, dit-il, ayant pourſuivi ſes Ennemis dans les déſerts de la » Lybie, & éprouvant une ſoif ardente, conjura Iou de ſe montrer ſon » Pere dans une occaſion auſſi preſſante. A l'inſtant, un bélier parut au » milieu de ces ſables.

Mais de quelle reſſource eſt un bélier pour un homme qui meurt de ſoif? Reconnoiſſons donc ici un autre trait relatif à Samſon, & qu'il fut très-aiſé d'altérer, de cette maniere.

Samſon ayant pourſuivi vivement les Philiſtins & éprouvant une ſoif brûlante, ſe plaignit amèrement, & ſuplia IEOU (†) d'avoir compaſſion de lui : alors Dieu fit paroître cette Fontaine extraordinaire que l'on apella

AIN HÉ-KORE, *la Fontaine de celui qui gémit*, ou *qui crie*.

Mais le mot AIN ſignifie également Œil ; & KORE eſt le participe du verbe KRE, crier. Les Grecs confondant ce dernier mot avec leur mot KRIÓ un bélier, & prenant AIN au ſens de *voir*, firent de cette fontaine, un BÉLIER qui paroît.

VI. Il exiſte un autre trait dans l'hiſtoire d'Hercule, où l'on a cru reconnoître l'aventure de Jonas. LYCOPHRON, Poëte Grec qui vivoit à la Cour des Rois d'Egypte après le tems de la traduction des LXX, dit au commencement de ſa Caſſandre, qu'*Hercule aux trois nuits* fut avalé par le Monſtre marin qui devoit dévorer Héſione, & qu'il en ſortit tout épilé.

Lycophron étant le ſeul qui raporte ce fait, & ayant été à même d'être inſtruit de l'aventure de Jonas très-antérieure à lui, pourroit très-bien avoir voulu l'imiter dans ſon Poëme rempli d'ailleurs d'expreſſions étrangeres & ſingulieres : mais je ſerois plus porté à croire qu'il voulut rendre raiſon

(3) Dans les Notes ſur l'Eneïde IV 169. On voit dans Hérodote une alluſion à ce fait Liv. II. Chap 42.

(†) JEHOVAH, en liſant avec les points de la Maſſore.

par-là

par-là de l'épithéte qu'on donnoit à Hercule d'*homme aux trois nuits*; & que ce ne fut qu'une alluſion à la longueur de la nuit qui précéde le Solſtice d'hyver, & pendant laquelle le Soleil paroît englouti par les monſtres des Eaux dans leſquelles il s'étoit couché.

NOTE III.

Si Hercule a excellé dans les Sciences : & Origine des MUSES *&* GRACES.

Le titre de *Muſagettes*, ou Conducteur des Muſes, donné à Hercule (1), a perſuadé en effet à quelques Savans, qu'Hercule ne s'étoit pas moins diſtingué par la beauté de ſon génie & par l'étendue de ſes connoiſſances, que par ſa force & ſon adreſſe. Celui que l'on peut mettre ici à la tête des Tenans, eſt *M. l'Abbé de* FONTENU. Dans une Diſſertation (2) imprimée dans les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, il cite à ce ſujet Diodore, Iſocrate, Pauſanias, Ariſtote, Denys d'Halycarnaſſe: il fait d'Hercule un Savant preſqu'univerſel, un homme très-verſé dans la Théologie, la Philoſophie, la Médecine, la Botanique, la Géométrie, l'Hydraulique, l'Aſtronomie, les Belles-Lettres, la Poëſie, l'Art de la Divination.

Malheureuſement, ce ne ſont que des conſéquences trop étendues, de quelques idées ſymboliques des Anciens.

Si *Hercule* fixa dans le *Zodiaque* les points des Equinoxes & des Solſtices, c'eſt parce qu'il déſigne le Soleil dont ces points marquent le cours.

S'il eſt Chef des Muſes, c'eſt que dans l'Origine les MUSES étoient les neuf Mois de l'année pendant leſquels on peut travailler à la terre : les trois autres s'apelloient les GRACES, & on les repréſentoit danſantes, parce qu'elles déſignoient les trois mois de repos & de divertiſſement.

S'il fut confondu avec Apollon, & ſi on lui conſacroit des Trépieds, comme dans le beau monument que nous avons décrit & qui eſt apellé HERCULE EN REPOS, c'eſt que le Trépied déſignoit les Saiſons, d'abord au nombre de trois.

Le premier Temple qu'eut à Rome cet Hercule, Chef des Muſes, lui fut élevé par le Vainqueur de l'Etolie, le Savant FULVIUS NOBILIOR, au retour de ſon expédition : il y plaça les Statues en bronze des neuf Muſes,

(1) On voit dans les Pierres gravées de STOSCH, une très-belle Figure d'Hercule Chef des Muſes, Pl. LIX. Ouvrage de Scylax.

(2) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Belles-Lettres, Tom. VII, p. 51-62.

qui faiſoient partie du butin & qui étoient d'une rare beauté. Ce Temple fut relevé par PHILIPPE, Beau-Pere d'AUGUSTE : il devint le rendez-vous des Beaux-Eſprits & des Savans : on y voyoit des Chefs-d'œuvres de l'Art, tant en Peinture qu'en Architecture.

2°. *Titre de Conducteur, ou Chef, donné également à Hercule, relativement à d'autres objets.*

De même qu'Hercule fut apellé *Chef des Muſes* parce qu'il dirigeoit les Travaux des neuf mois où l'on peut s'occuper, ainſi il fut apellé dans l'Iſle de MALTHE, où les mêmes Phéniciens avoient établi des Comptoirs, ARCHEGÉTES, c'eſt-à-dire, le grand Chef, le grand Duc : titre également donné à Apollon dans l'Iſle de Naxos, comme nous l'aprenons de THUCYDIDES.

Il fut également apellé DUSANAUS par les Arabes : mot qui ſignifie la même choſe : car SANA en Arabe ſignifie *l'Année*; & DOU ou DU, *Chef, Conducteur.*

NOTE IV.

Tradition Allégorique des Scythes ſur Hercule; & ſon explication.

Les Fables allégoriques ne furent pas confinées chez les Phéniciens, les Egyptiens & les Grecs : elles jetterent de profonds rameaux chez pluſieurs autres Peuples, qui ſe mêlant avec leurs traditions hiſtoriques, ſont devenues inintelligibles pour tous ceux qui ont voulu les expliquer. En attendant que nous les faſſions reparoître ſous leur véritable point de vue, nous en allons expliquer une, dont Hercule eſt également l'objet, qui le préſente comme étant le Pere des Scythes, & ſur laquelle quelques Auteurs ſe ſont apuyés pour faire deſcendre réellement ce Peuple, de notre Héros. C'eſt à Hérodote que nous devons celle-ci (1); nous en abrégerons le récit

» Hercule revenant de l'expédition dans laquelle il avoit enlevé les Va-
» ches de Geryon, arrive dans la Scythie : mais gelé & morfondu par les
» glaces du Nord il ſe repoſe ſur ſa peau de Lion. A ſon réveil, il ne
» voit plus ſes Chevaux; il ſe met en devoir de les chercher, & parcou-
» rant à cette occaſion la Scythie, il rencontre un Monſtre ſingulier : de
» la Ceinture en haut, c'eſt une très-belle Fille; & de la Ceinture en
» bas, c'eſt un Serpent. Notre Héros, après l'avoir conſiderée, lui de-
» mande des nouvelles de ſes Chevaux : ils ſont en mon pouvoir, lui dit
» la Belle; mais vous ne les aurez que lorſque vous m'aurez miſe en état

(1) Liv. IV. p. 8. 9. C. 10.

» de donner des Habitans à ces Contrées désertes où je suis seule. Her-
» cule accepte la proposition : il demande ensuite ses Chevaux : vous les
» aurez, répete le Monstre à corps humain ; mais comme vous venez de me
» rendre Mere de trois Fils, dites-moi auparavant comment je dois me
» conduire à leur égard lorsqu'ils seront devenus grands ? Leur partage-
» rai-je la Contrée, ou se rendront-ils auprès de vous ? Que la Contrée
» soit à celui qui pourra ceindre ce baudrier & tendre cet arc, répond
» Hercule en remettant à la Belle son baudrier & un de ses deux arcs.

» Des trois fils du Monstre serpentin, un seul put remplir la condition :
» il devint donc possesseur de la Contrée, & elle s'apella Scythie de son
» nom.

L'on avoit très-bien vu que ce récit n'étoit qu'une Fable ; mais ce qu'on n'avoit pas encore vu, & qu'on ne pouvoit même apercevoir, c'est que ce Conte étoit une allégorie ingénieuse, une Tapisserie hieroglyphique mise en narré. Elle contient en effet la peinture des Signes du Zodiaque qu'Hercule ou le Soleil parcourt depuis qu'en arrivant vers le Nord, il commence à en fondre les glaces.

Hercule, qui après s'être rendu maître des Vaches de Geryon au mois d'Avril, arrive dans le Nord gelé & morfondu, est le Soleil arrivé au signe du Cancer dans le mois de Juin : c'est alors, qu'il est le plus près des Climats glacés du Nord.

Alors il se repose sur sa peau de Lion : & cela est vrai, puisque sa Course étant achevée, c'est le tems du repos, & qu'il se trouve en ce moment dans le signe du Lion au mois de Juillet.

A son réveil, il ne voit dans toute la Contrée qu'un seul Personnage, & c'est un Monstre dont la portion supérieure est une belle Fille, tandis que la portion inférieure n'est qu'un serpent.

Et ceci est exactement vrai, mais dans le Calendrier ancien.

Et 1°. quel est le signe qui se présente à la Course du soleil, lorsqu'il sort du Lion ? N'est-ce pas le signe de la Vierge, au mois d'Aoust ?

2°. Qu'est-ce qu'il apercevoit à la suite ou par-dessous, dans le Calendrier ancien ? Le Serpent, signe du mois de Septembre, comme nous l'avons vû plus haut (1).

La réunion de ces deux signes forme exactement le Personnage qu'Hercule rencontre sur ses pas.

De ce Personnage, il a en effet trois Fils ; ce sont les trois mois qui restent pour achever l'année ; fils de ceux-là, puisqu'ils marchent à leur suite, & qu'ils en descendent.

L'un s'apelle Scythus, & il est Maître du Pays parce qu'il a pu tendre

(1) Ci-dessus, page 212.

l'Arc d'Hercule & ceindre ſon baudrier : mais qui ne reconnoît dans ce Tireur d'arc, le SAGITTAIRE, ſigne du mois de NOVEMBRE ; & dans ce baudrier, le Zodiaque où il domine alors ?

C'eſt le Maître de la Scythie, ſoit parce que dans ce tems là on y achéve ſes récoltes, ſoit plutôt parce que tout Tireur d'arc eſt Maître des Contrées où l'on ne peut vivre que de Chaſſe.

Mais ce qui n'eſt qu'un Conte, c'eſt ce que le même Hérodote raporte plus bas, que ſur un rocher près des rives du TYRAS ou du *Nieſter*, on voyoit l'empreinte d'un pied d'Hercule, parfaitement ſemblable à celle d'un pied humain, à la grandeur près, ayant deux coudées de longueur. C'eſt ainſi que dans d'autres Contrées, on montre l'empreinte des pieds d'Adam, de Ruſtan, &c.

NOTE V.

*Hiſtoire d'*EUROPE *& Explication de l'Allégorie qui eſt renfermée.*

Dans le beau Monument d'Hercule en ſon repos nous avons vu qu'EUROPE étoit placée à côté de ce Héros : mais quel raport étroit peut avoir avec lui cette Fille d'Agenor ? Et qu'a-t-on voulu dire, lorſqu'on aſſura qu'elle avoit été enlevée par Jupiter changé en Taureau ? Comment les Anciens purent-ils admettre une pareille Fable, qui non-ſeulement deshonoroit la Divinité ; mais qui le faiſoit en pure perte, puiſqu'elle ne reſſemble à rien, & qu'elle étoit l'abſurdité même ?

Mais ne ſeroit-ce pas encore ici une Allégorie ingénieuſe, une Tapiſſerie hiéroglyphique miſe en récit ? très-intelligible dans le tems qui le vit naître ; devenu abſurde lorſqu'on en eut perdu la clé ; & qui confirmeroit tout ce que nous avons dit juſques-ici, & ſur-tout l'explication que nous venons de donner de l'hiſtoire d'Hercule ? Entrons donc ici dans quelque détail.

Telle eſt l'hiſtoire d'EUROPE. Elle fut petite-Fille de LIBYE ; niéce de BELUS, Fille d'AGENOR Roi de Tyr, & de ſa Femme TELEPHASSA, ſœur de CADMUS, de PHÉNIX & de CILIX. Elle fut enlevée par Iou changé en Taureau ; miſe au rang des Dieux ſous le nom d'Aſtarté, pour conſoler ſon Pere ; & ſurnommée HELLOTIE.

C'eſt par cet événement que NONNUS ouvre ſes Dionyſiaques : c'eſt ce même événement que chanta OVIDE dans ſes Faſtes (1).

Ceux qui n'ont vu dans ce récit qu'une hiſtoire altérée, n'ont rien dit qui fût digne d'eux & des Anciens. Pourra-t-on ſe perſuader qu'on voulût ſimplement dire par-là qu'une Princeſſe avoit été enlevée par un Corſaire

(1) Liv. V. 605, &c.

qui s'apelloit, lui ou ſon Navire, le Taureau ? & l'aura-t-on nommée HELLOTIE ſimplement, parce que l'on chanta à ſes Nôces des Chanſons apellées HALLOTS, ou Epithalames ?

Si l'on avoit voulu déſigner par-là l'enlévement d'une ſimple Mortelle, pourquoi faire deſcendre du Ciel Jupiter lui-même ? par quelle dépravation mettre ſur ſon compte, un fait auſſi injurieux ?

D'ailleurs, pourquoi fermer les yeux ſur tous les moyens que l'Antiquité fournit, pour s'aſſurer que c'eſt un récit allégorique qu'on avoit ſous les yeux, & pour en découvrir le ſens ?

Les Mythologues diſent eux-mêmes en raportant ſon hiſtoire d'après les Anciens, que pour conſoler ſon Pere, elle fut miſe au rang des Dieux, ſous le nom d'ASTARTÉ.

L'Auteur de la Deſcription de la grande Déeſſe des Syriens, dit qu'Europe étoit, à ce qu'on aſſuroit, la même que la Lune.

Ovide termine ainſi l'hiſtoire de cette Princeſſe :

» Jupiter, inque Deum de bove verſus erat,
» Taurus init Cœlum : ----- Sidoni ---
» Parſque tuum Terræ tertia nomen habet.
» Hoc alii ſignum Phariam dixere Juvencam ;
» Quæ bos ex homine eſt, ex bove facta Dea.

» Déja Jupiter a repris ſa forme de Dieu ; le Taureau a été admis entre » les ſignes Céleſtes : la Sidonienne a donné ſon nom à la troiſiéme partie » du Monde. D'autres aſſurent que ce ſigne eſt la Vache Egyptienne, » d'abord Femme, enſuite Vache, enfin Déeſſe ».

Ajoutons que pluſieurs Villes anciennes, telles que GNOSSE en Créte, & CALAGURRIS en Eſpagne, avoient pris pour leurs Armoiries ou Symboles, Europe enlevée par le Taureau & ſoutenant ſon Voile des deux mains ; préciſément comme on peignoit dans l'origine les Déeſſes Patrones de l'Univers, & ſur-tout Iſis.

N'étoient-ce pas autant de preuves, qu'Europe n'étoit pas une mortelle ; mais qu'elle étoit la Lune ; Cette Reine des Aſtres adorée en Phénicie de la même maniere qu'Hercule, ou Mélicerte, le Roi du Monde ou le Soleil ?

En aſſurant qu'elle eſt la même qu'ASTARTÉ, n'étoit-ce pas nous aprendre qu'Europe n'étoit autre choſe que la Lune elle-même, puiſqu'ASTARTÉ étoit la Lune, comme nous l'avons prouvé dans l'Hiſtoire de Saturne ; & que le nom d'EUROPE n'étoit qu'une Epithéte d'Aſtarté & convenable à la Lune ?

Peut-on le nier, lorſque dans la Deſcription de la grande Déeſſe, on dit expreſſément qu'Europe eſt la Lune ; & que l'on voit tant de Villes la prendre pour leur Symbole, tandis qu'il eſt certain que dans l'origine,

on ne vit jamais de Perſonnages humains ſur les Médailles des Villes, comme nous le démontrerons dans nos recherches ſur les Symboles des Peuples & des Villes de l'Antiquité?

Enfin, Ovide ne nous fait-il pas connoître par ſa concluſion, que cette Aventure eſt entierement allégorique; & qu'elle a été imaginée d'après l'état du Ciel ancien, bien loin que le Calendrier & les Aſtres ayent été arrangés comme ils le ſont, d'après l'enlévement d'une Phénicienne par un Corſaire inconnu?

Il faut avaler tant d'extravagances & de radotages dans cette Mythologie hiſtorique, que quelque jour on ne pourra pas comprendre qu'on ait pu y croire; & qu'on ſera tenté de penſer que nous avons outré l'eſquiſſe que nous en donnons.

Apuyés ainſi & par la raiſon & par l'Antiquité, ſera-t il difficile de découvrir dans quel ſens la Lune fut apellée EUROPE? pourquoi, la partie du Globe que nous habitons porta le même nom? l'explication de l'hiſtoire entiere d'Europe? & comment ſon nom ſe trouve à côte d'Hercule en ſon repos?

C'eſt avec raiſon, qu'EUROPE devint le nom de la Lune & d'une des trois parties de l'Ancien Monde. Ce mot eſt Phénicien; & que l'on n'en ſoit pas ſurpris: les Phéniciens furent les premiers qui connurent la Géographie, & qui courant l'Univers, purent en diſtinguer les diverſes Parties & donner à chacune un nom convenable.

C'eſt eux, qui ayant nommé une de ces parties ASIE, c'eſt-à-dire, l'Orient, ou la région de la lumiere, & une autre, l'Afrique, ou le Soleil dans ſa force, nommerent la troiſieme EUROPE, c'eſt-à-dire l'Occidentale, celle qui eſt ſituée du côté de la Nuit, ce que ſignifie exactement le mot עֶרֶב WRAB.

Ce nom ne convint pas moins à la Lune; car on ne la voit que le ſoir; & lorſqu'on commence à l'apercevoir à la Néomenie, c'eſt toujours au Couchant: d'ailleurs n'eſt-elle pas la Reine de la Nuit? elle fut donc apellée avec raiſon Europe.

Notre Etymologie eſt d'autant plus juſte, qu'elle s'accorde d'un côté avec le fait; & d'un autre, qu'elle n'eſt point formée par la décompoſition du mot ou de ſes ſyllabes, mais qu'il demeure en ſon entier; & qu'il convient également & dans le même ſens à la Lune & à la portion du Globe que nous habitons.

On ſent dès-lors la fauſſeté de toutes les prétendues Étymologies qu'on avoit voulu donner du nom de l'Europe.

Ceci ne s'accorde pas moins avec ce que nous avons dit dans notre Plan ſur l'Origine du nom des CELTES.

Telle eſt l'utilité & la beauté de notre méthode, qu'elle embraſſe tous ſes Objets avec la plus grande ſimplicité, & avec une harmonie dont on n'avoit point d'idée.

Objectera-t-on qu'il eſt difficile de regarder comme un perſonnage allégorique, un Etre dont la Parenté eſt auſſi bien conſervée & auſſi nombreuſe ? car on nomme le Pere & la Mere d'Europe, ſon Grand-Pere, ſon Oncle, & ſes Freres.

Mais n'avons-nous pas vu d'autres Familles auſſi nombreuſes, qui n'ont cependant jamais exiſté que dans le ſens allégorique ? Il en doit être certainement de même de celle-ci : il eſt impoſſible que la Famille d'un Perſonnage démontré allégorique, ſoit elle même hiſtorique.

Examinons donc la valeur des noms qui forment cette Famille. L'on voit d'abord qu'ils ſont empruntés de toutes parts.

Libye eſt ſon ayeul : mais ce mot ſignifie Splendeur : c'eſt l'Oriental להב *Leb*, ſplendeur, flamme.

D'où vint le Latin Leb-*ete*, tout Inſtrument, tout vaſe fait d'un métal reſplendiſſant, comme le cuivre.

Son Oncle s'apelle Bel : mais c'eſt une vérité généralement reconnue que Bel fut un nom du Soleil.

Elle eſt Fille d'Agenor : mais ce mot ſignifie *Frere*, ou *Parent de la Lumiere*. Il eſt compoſé de la racine Orientale Nor, Nur נור qui ſignifie Lumiere ; comme nous l'avons déja vu à l'égard de *Déja-nire* : & de la racine אח Ach, Aq, Ag, qui ſignifie *Frere*, *du même ſang*, & qui a produit une famille immenſe dans nos Langues d'Europe.

Sa Mere eſt Thele-phassa ; mais ce mot, en Oriental תל-פסח ſignifie *ſe promener dans des Lieux élevés*.

Toutes ces choſes étoient aſſurément très-propres à entrer dans la Généalogie de la Lune.

Elle s'apelle Hellotie ; mais c'eſt auſſi le nom de Minerve, qui fut inconteſtablement la Lune, dans l'origine. Il tient à la famille d'Helion qui déſigna le Soleil, & la Divinité, comme nous l'avons vu dans l'Hiſtoire de Saturne.

Il n'eſt point étonnant qu'elle ſe trouve à côté d'Hercule en ſon repos, puiſque la Lune n'a de lumiere que lorſque le Soleil ſe repoſe.

Son Frere Cadmus la cherche : mais ce nom ſignifia l'Oriental ; & c'eſt le Soleil qui ſe léve toujours à l'Orient, & regardé comme le Frere de la Lune ; d'où vint la Fable d'Apollon & de Diane nés des mêmes Parens.

Enfin ſi elle eſt enlevée par un Taureau, c'eſt qu'on la repréſentoit dans l'origine aſſiſe ſur un Taureau, pour marquer qu'elle étoit la Déeſſe de la fécondité ; & lorſque ce Symbole ne fut plus entendu, on fit le Conte qu'elle avoit été enlevée par Iou changé en Taureau.

NOTE VI.

Explication de la Phraſe MOURIR VIERGE, *& de l'Hiſtoire de Xiphée, pour la page* 220.

Dans le ſtyle ſymbolique des Anciens, MOURIR VIERGE, n'eſt autre choſe qu'*être le dernier dans une ſuite d'objets du même Ordre.* Ainſi le dernier mois & le dernier jour de l'année, meurent ſans poſtérité & Vierges, car ils ſont les derniers de leur Famille. C'eſt là-deſſus qu'eſt fondée l'allégorie de la douzième & derniere des Amazones tuées par Hercule, c'eſt-à-dire le dernier des douze mois de nuit, qui en effet, ſuivant ſon ſerment, expire Vierge.

C'eſt là-deſſus que fut également fondée l'allégorie de *Janus* adopté par XIPHÉE, qu'on n'avoit encore pu expliquer.

CREUSA, dit-on (1), Fille d'ERECHTÉE, Roi d'Athènes, & d'une grande beauté, fut ſurpriſe par Apollon, & en eut un Fils qui fut nourri à Delphes. Son Pere qui ignoroit cette aventure, donna ſa fille en mariage à XIPHÉE. Celui-ci ne pouvant avoir de poſtérité, conſulta l'Oracle de Delphes, qui lui ordonna d'adopter le premier Enfant qu'il trouveroit le lendemain. Or, cet Enfant fut le Fils de Creuſa & d'Apollon : & il s'apelloit JANUS.

Telle eſt la Fable qu'on nous donne pour la vraie origine de Janus, Roi d'Italie ; mais ſi nous la regardons comme une Allégorie Orientale, cette Hiſtoire qui n'a pas le ſens commun, ſe change en un récit très-ingénieux.

Il eſt inconteſtable que JANUS eſt le premier jour de l'année. Ce premier jour eſt certainement Fils d'APOLLON ou du Soleil, & de CREUS-*a* חרש, qui ſignifie *ſplendeur, lumiere.*

XIPHÉE, qui ne peut avoir d'enfant, & qui adopte celui du lendemain, eſt le dernier jour de l'année (ce que ſignifie ſon nom même *le dernier*, d'où vint le Verbe Oriental סוף XUPH, *Xyph*, finir, terminer, manquer,) & le Pere adoptif de *Janus*, qui eſt regardé comme ſon Fils, & qui continue la Généalogie des Jours.

NOTE VII.

Idées d'Hercule & des Pommes, liées entr'elles.

Dès qu'Hercule eſt le Soleil qui meurit les biens de la Terre, il n'eſt pas étonnant qu'on ait lié l'idée d'Hercule avec celle des Pommes, c'eſt-à-dire des fruits en général.

---

(1) *Aurelius Victor.*

Nous

Nous l'avons déja vu cueillant les Pommes des Heſpérides.

A Athènes, il étoit ſurnommé MHAΩN MÊLON ou la Pomme. Il avoit ſous ce nom un Autel au Pyrée, ſur lequel on ne lui offroit que des Pommes. Ce quartier en fut apellé MELITÉ : la Fable diſoit que c'étoit du nom d'une Nymphe qui y habitoit, qui avoit plu à Hercule & à qui ce Héros avoit plu.

NOTE VIII.

Fable d'Hippoméne & d'Athalante changés en Lions.

Une même Allégorie prenoit chez les Anciens pluſieurs ſortes de formes : c'eſt comme une énigme qu'on préſente ſous pluſieurs faces différentes.

Pour peu qu'on ait quelque teinture de la Fable, on connoît l'Hiſtoire d'Athalante, vaincue à la Courſe par Hippomène qui lui jette pour cet effet des Pommes d'or ſur ſon chemin, & qui furent enſuite changés en Lion & en Lionne, par une vengeance de Cybéle; mais quoique cette Hiſtoire ſoit connue, perſonne n'a ſoupçonné qu'elle eût quelque raport avec Hercule ou le Soleil & ſon Lion.

Mais pourquoi ſont-ils changés en Lion & en Lionne, ſi ce n'eſt parce qu'on les peignoit auſſi ſous cette forme ? Or telle étoit celle ſous laquelle on repréſentoit ſymboliquement le Soleil. Le nom d'*Hippoménes* lui convient très-bien, compoſé de *Men ou Menes*, nom du Soleil ; & d'*Hippos*, un Cheval, mot dont nous avons déja vu le raport avec le Soleil. La Belle qu'il vainc à la courſe, eſt la Lune ; elle eſt ſurnommée ATHALANTE ou l'élevée, nom qui lui convient très-bien auſſi. Les Pommes d'or qu'il jette en avant pour l'arrêter, peindront l'Aurore qui ſe leve lorſque la Lune ceſſe de courir, avant que le Soleil ſoit ſur l'horiſon.

Ceci termineroit une diſpute qui s'éleva le ſiécle dernier au ſujet d'un beau marbre antique, ſur lequel ſont gravées les Figures d'un Lion & d'un jeune Homme nud & aîlé, qui repoſent enſemble (1).

DU RONDEL, Profeſſeur à Maſtricht, y vit le Soleil & ſon Lion endormis, ou le dernier jour de l'année apellé, dit-il, *Lion* par les Perſes ; & peint dormant, de même que le Soleil, ſous l'emblême d'un jeune Homme, comme ici. Ce jeune Homme tient du fruit dans une main, & un lézard le pique. Ce fruit ſont des Mandragores, ſelon lui, emblême de l'oubli ; mais le Lézard le réveille, & il va recommencer ſa Courſe.

MIRON, Avocat en Parlement, attaqua cette explication (2).

Le jeune Homme endormi eſt *Hippoménes* : ſes aîles marquent ſa viteſſe à la Courſe ; & ſa nudité, l'état d'un homme qui ſort de cet Exercice. Il ſe

(1) Il eſt gravé dans les Notes de la Républ. des Lett, Decemb, 1684.
(2) *Ib* Avril 1688.

repose sur un Lion, & c'est ce qui le fait connoître, parce qu'il fut métamorphosé en cet Animal. Le fruit qu'il tient à la main, sont les Pommes d'or.

A droite du jeune Homme sont ces lettres placées l'une sur l'autre de deux en deux, O. V. A. R. N. M.

Du Rondel les explique de cette maniere : *Orbes Volvuntur Annorum Renovatione Nostri Mithræ.* » Les Cercles des années se multiplient par le » renouvellement de notre Mithras, ou du Soleil.

Et Miron, ainsi : *Oeyorem Vento Athalantam Remoratam Non Miror.* » Je ne suis point étonné de voir qu'Atalante, plus légère que le vent, soit » retardée par la beauté de la Pomme, dont, dit-il, le Lézard même paroît enchanté.

Ces deux Antagonistes, dignes l'un de l'autre, se crurent très-opposés ; mais rien de plus d'accord au fond que leurs systêmes : ils font portion d'un même tout. Que ce soit le Soleil ou Hippomène qu'on ait voulu graver, c'est toujours le repos d'Hercule.

CONCLUSION.

C'est ainſi qu'en ajoutant Symbole à Symbole & trait à trait, en comparant, en analyſant, en prenant toujours pour guide l'enſemble ſur lequel nous opérions, nous ſommes parvenus à expliquer ces trois Allégories Orientales, à développer les vérités intéreſſantes qu'elles renfermoient, & la nature de leurs emblêmes ; à faire voir l'union intime qui regne entr'elles, & leur raport avec les plus preſſans beſoins des Sociétés.

Le Lecteur ſera en état de juger, par cet eſſai ſur les Fables anciennes qui par ſon étendue & ſa variété donnoit lieu au dévelopement de nos grands principes ſur l'explication de l'Antiquité, de la méthode que nous ſuivons à cet égard ; de la clarté qui en réſulte pour ces objets, auparavant ſi ténébreux ; du prix qu'acquiert par-là l'Antiquité ; de l'intérêt nouveau qu'on trouvera dans ſa connoiſſance ; de la grandeur & de la magnificence avec laquelle ſe déploya ce génie allégorique, juſques ici trop inconnu ; de ſon influence ſur nos connoiſſances & ſur nos arts les plus célébres.

On n'aura pu voir ſans quelque ſurpriſe le Spectacle inattendu qu'offrent ces trois Allégories ſi étranges, ſi diſparates en aparence, qui ſe trouvent cependant ſi étroitement liées, & qui naiſſent ainſi d'un fond commun qui tient à toute l'Antiquité, & qui domine dans toute la Mythologie : & on aura aplaudi à cet art avec lequel elle ſut varier ſes formes à l'infini, paroître toujours diverſe en étant toujours la même ; prendre les déguiſemens les plus propres à faire illuſion, & en aparence les plus opoſés aux vérités qu'elle vouloit imiter.

C'eſt ainſi qu'elle ſembloit n'offrir dans Saturne, qu'un Prince cruel & ambitieux qui ſacrifie tout à ſa cupidité : dans Mercure, un aſſemblage indéfiniſſable de raiſon & de folie, l'inventeur de l'écriture & de l'éloquence qu'il dégradoit par l'uſage qu'il en faiſoit, & qu'à ſon équipage groteſque on eût prit pour un baladin, plutôt que pour un Dieu. Dans Hercule, un mélange de vertu & de férocité que des Sauvages ſeuls pouvoient admirer.

Prenant ainſi les formes les plus convenables aux ſujets qu'elle vouloit traiter, mais en même tems les plus propres à dérouter ceux qui voulant la reconnoître à travers ſon déguiſement, ne pourroient pas la ſaiſir dans ſon enſemble.

L'on ne ſera donc ſurpris, ni que l'on n'eût pu juſques à préſent débrouiller ces vieilles Enigmes, ni que nous ſoyons parvenus à les expliquer d'après la marche que nous tenions.

Si, par ce moyen, l'on s'eſt réconcilié avec Saturne, ſi les Emblêmes ſous leſquels ſe préſente Mercure, font reconnoître en lui l'Inventeur du Calendrier, & ſi les Travaux d'Hercule peignent à ne pouvoir s'y méprendre ceux des ſociétés les plus policées ; ſi ces trois Allégories paroiſſent à nos Lecteurs s'apuyer & s'éclaircir mutuellement ; ſi l'Antiquité en devient plus belle, plus raiſonnable, plus digne d'attention ; ſi ce commencement fait déſirer de voir la Mythologie entiere expliquée d'après les mêmes principes, mon Eſſai a réuſſi, & je n'ai pas à me plaindre de mes ſoins.

Ces trois Allégories, fondées ſur les beſoins le plus eſſentiels & ſur les premieres connoiſſances des Hommes, peintes ſur les Monumens les plus précieux, deſtinées à éclairer les Hommes & à les rendre bons & humains en les amuſant, ſeront une démonſtration frapante de ce que nous avons avancé, à l'égard des Principes qui doivent ſervir de régle dans les recherches ſur l'Antiquité. Elles prouveront que dans l'Antiquité, tout eut ſa Cauſe comme dans la Nature : les Fables Mythologiques, comme les Faits réels ; & que plus on ſe raprochera de la Nature, plus on verra l'Antiquité s'éclaircir.

Si l'Explication de ces Allégories ſatisfait le Lecteur, il ne ſera peut-être pas moins frappé de ce que les Etymologies, qui ont toujours paru devoir faire le principal mérite de ces ſortes de recherches, ne ſont ici qu'un Symbole acceſſoire ; que ce n'eſt point ſur elles, que poſent nos principes & nos conſéquences les plus importantes ; que nous n'y avons recours que comme en ſurcroît de preuves, & pour démontrer que juſques aux noms même, tout eſt allégorique dans ces Fables : que nos explications naiſſant toujours du fond du ſujet & de l'enſemble des Monumens, ſont juſtes & vraies indépendamment de toute Etymologie.

Ce n'étoit en effet que par cette méthode, qu'on pouvoit découvrir la vérité, & aller en avant avec la plus grande confiance : mais c'eſt peut-être ici la premiere fois qu'on l'a miſe en œuvre avec un auſſi grand développement : il n'eſt donc pas ſurprenant qu'on ait douté de nos découvertes, puiſqu'ignorant notre méthode, on n'en pouvoit juger que par ce qu'on connoiſſoit ; & qu'on voyoit par-tout l'abus le plus étrange des Etymologies, & rien qu'on pût y ſubſtituer.

Peut-être aurons-nous trop inſiſté ſur quelques preuves de détail : mais le déſir de diſſiper entierement l'obſcurité dont étoient couvertes ces Allégories, & de prévenir autant qu'il ſe pourroit toute objection ; la néceſſité de rendre ſenſibles des principes & des vues qui ont paru ſi extraordinaires, & de familiariſer nos Lecteurs avec elles ; ſur-tout, l'obligation de donner à nos premiers pas dans cette carrière épineuſe, une certitude à laquelle on ne pût ſe refuſer ; le point de vue ſous lequel nous avons conſideré cet Eſſai, comme une ſuite de notre Plan général, & raiſonné, deſtinée à devenir la baſe ſur laquelle s'éleveroient nos explications Mythologiques :

& toutes nos recherches ſur le Génie allégorique des premiers Peuples : ces conſidérations ont été pour nous autant de motifs, pour donner à cette portion de nos recherches, l'étendue qu'elle offre ; & pour y répandre nombre de traits, qui laiſſent apercevoir la lumiere qui en réſultera pour la Mythologie entiere.

Peut-être auſſi trouvera-t-on, que les divers caractères de ces Allégories ne ſont pas expliqués toujours avec la même lucidité & la même ſolidité : mais comme ceux qui laiſſeroient quelque choſe à déſirer ſont en plus petit nombre ; que plus on ſe raprochera de leur vraie explication, & plus on verra qu'ils ſe concilient avec les autres, cette imperfection ne ſçauroit affoiblir la lumiere & la certitude qui réſultent de l'enſemble.

On en peut être d'autant plus aſſuré, que l'explication de ces trois Allégories n'eſt pas un travail fait à la hâte : il étoit prêt depuis quelques années : des Savans diſtingués l'honorant de leur aprobation, avoient même déja déſiré dès-lors qne nous le donnaſſions inceſſamment au Public : mais nous crumes devoir différer, juſques à ce que des recherches plus aprofondies & plus nombreuſes, nous euſſent mis à même de n'avoir rien à craindre du côté des Objections ; & cependant quelque chemin que nous ayons fait depuis ce tems-là, & quelle que ſoit l'étendue des découvertes qui ont ſuivi celle-ci, nous avons eu la ſatisfaction de voir confirmer toutes nos vues, de n'être jamais dans le cas de réformer nos principes, d'en voir naître de toutes parts de nouvelles preuves.

Effet de l'Eſprit Syſtêmatique, dira-t-on, qui voit par-tout ce qu'il déſire, & qui force tout à ſe ranger de ſon côté.

Sans doute ; l'Eſprit de Syſtême eſt d'autant plus dangereux, qu'il prête ſes couleurs à tout ce dont il s'occupe : mais il ceſſe de l'être, lorſque procédant par l'analyſe, il ſe borne aux faits ; & qu'embraſſant tous ceux que renferme ſon objet, il tire tout de leur comparaiſon. S'il trouve alors un moyen de rendre raiſon de tout l'enſemble, que ce moyen ſoit ſimple, naturel, facile à ſaiſir ; s'il ſe lie & s'incorpore avec tous les faits, s'il paroît les amener, les faire naître, les enchaîner les uns aux autres, que pourroit-on en craindre ? n'a-t'il pas rempli tout ce qu'on pouvoit attendre ?

L'Harmonie des Objets que je mets ici ſous les yeux du Public, la beauté de leur enſemble, l'immenſité des conſéquences qui en réſultent, la rapidité de leur marche, la ſenſation vive & ſubite qu'ils produiſent, écarteront ſans doute toute idée d'arbitraire & de ſyſtême ; & perſuaderont au Public, que j'ai bien vû ; qu'il ne peut y avoir d'illuſion auſſi ſoutenue ; qu'il n'y auroit plus rien de certain, ſi l'illuſion pouvoit produire exactement les mêmes effets que la Vérité.

Ainſi l'on verra que je n'ai pas trop promis, & que puiſqu'un ſujet ſur lequel il ſembloit qu'on ne pouvoit plus rien inventer, paroît ici ſous une forme ſi nouvelle & ſi aſſurée en même tems, il eſt à préſumer qu'il en ſe-

ra de même des autres objets que j'ai annoncés, & qui par eux-mêmes promettent beaucoup plus.

L'aprobation dont le Public honorera ces premiers Eſſais, & ſon empreſſement à les accueillir, ſeront pour nous un puiſſant encouragement à perſéverer dans cette carrière pénible, & à la parcourir avec le plus de célérité & d'exactitude qu'il nous ſera poſſible; ainſi qu'à proportionner nos efforts à nos moyens, pour des recherches auſſi utiles & qui auront une ſi grande influence pour l'avancement & les progrès des Connoiſſances humaines.

Explication des Vignettes & des Planches.

LA VIGNETTE I. à la tête de l'Hiſtoire de Saturne, peint l'Invention de l'Agriculture. GHÉ, ou la Terre, Femme d'Uranus, & qu'on reconnoît à ſes Tours & à ſes Clés, remet une Faulx à ſon Fils Saturne, afin qu'il la venge des mauvais traitemens que lui fait éprouver ſon Mari Uranus ou le Ciel. Les Perſonnages placés derriere Saturne, à moitié nuds, & portant, les uns des Oiſeaux & des animaux qu'ils ont tués, & les autres des racines & autres fruits, repréſentent les Enfans de la Terre, & la vie triſte & ſauvage à laquelle les Hommes étoient réduits avant l'invention de l'Agriculture. Dans les nues, eſt Uranus qui deſcend pour ſe rendre auprès de Ghé, tandis qu'elle ſe hâte de le prévenir. Derriere la Mere de Saturne, on voit des Inſtrumens d'Agriculture & les Serpens, Symboles de ce premier des arts.

LA VIGNETTE II. à la tête de l'Hiſtoire de Mercure, peint l'Invention de l'Aſtronomie ou du Calendrier. Mercure trace une Carte Céleſte; Minerve, Déeſſe des Arts, l'éclaire de ſon Flambeau. Le Ciel eſt parſemé d'Etoiles. D'un côté, ſont des Obeliſques & des Pyramides, Monumens élevés pour des Obſervations Aſtronomiques; de l'autre, un Tube, eſpéce de Téleſcope qui ne fut pas inconnu à l'Antiquité, & des Inſtrumens de Mathématiques. A côté de Mercure eſt ſon Caducée, ſon Symbole parlant, comme Inventeur de l'Aſtronomie, & dont on voit le modéle dans l'Equateur & l'Eclyptique de la Carte qu'il trace.

LA VIGNETTE III. à la tête de l'Hiſtoire d'Hercule, peint le Défrichement des Terres, ce défrichement qui fut pour l'Antiquité allégorique une Victoire remportée ſur le Lion de la Forêt. Hercule au milieu de ſes poſſeſſions, ſa maſſue en main, la peau de Lion ſur les épaules, fait abattre d'un côté les reſtes d'une antique forêt; de l'autre, il fait élever des digues pour contenir les eaux d'un fleuve qui inondoit ſon terrain. Dans l'éloignement, on attéle des bœufs à une Charrue, pour labourer le Terrain déja défriché; tandis que de toutes parts, les Animaux ſauvages fuient laiſſant un Champ libre à Hercule, au Maître de la Terre.

LA PLANCHE I. préſente ce petit nombre de Monumens antiques qui ſont relatifs à Saturne. Celui où il eſt en pied, le peint vieux, & courbé; il s'apuie ſur un Tronc d'arbre, que le tems a dépouillé de ſes bran-

ches ; un Serpent s'y entortille, emblême de l'Immortalité du Dieu ; à ſes pieds, eſt ſa faulx. Il eſt tiré du P. de Montfaucon.

Le N°. 2 eſt une Tête de Saturne, qui ſe trouve avec diverſes figures du Soleil ſur un Marbre antique publié par Spon (1). Saturne eſt voilé, ſa faulx eſt auprès de lui. S'il eſt voilé, c'eſt comme emblême du Tems ; & c'eſt parce qu'il étoit voilé qu'on avoit la tête couverte lorſqu'on lui offroit des ſacrifices

Les N°. 3. & 4. ſont des Saturnes, tirés de Médailles Romaines.

Les N°. 5. 6 7. repréſentent des Médailles du Cabinet du Roi, relatives à Saturne. Dans les deux premiers, on voit l'acclamation uſitée dans les Saturnales, *Io Saturnalia Io*, *Io. Io Triumpe* : Au-deſſous de la Palme, qui eſt dans la ſeconde, eſt une F ou Digamma renverſé, inventé par l'Empereur Claude, qui doit avoir fait frapper cette Médaille, publiée pour la premiere fois par Seguin, & enſuite dans les Céſars de l'Empereur Julien.

Le N°. 7. repréſente Saturne avec ſa faulx & des ailes : il ſemble s'avancer avec rapidité. Elle fut frapée ſous le regne d'Héliogabale, par la Ville d'Heraclée, & publiée dans le Recueil de Patin.

Nous donnerons dans la ſuite deux Saturnes Gaulois peints en Druides, une Serpe en main, dont l'un fait partie du Monument trouvé en 1710. à l'Egliſe de Notre-Dame de Paris, qu'on a pris juſqu'à préſent pour une autre Divinité, ou pour un Druide. L'autre Saturne Gaulois ſera tiré d'un Vaſe d'argent trouvé en Suiſſe, & où ſont repréſentées les Divinités protectrices des ſept Planettes, avec leurs Symboles.

Tels ſont, à peu près, les Monumens anciens ſur leſquels on trouve des Saturnes, & qui ſont ainſi en très-petit nombre.

La Planche II. eſt conſacrée à Mercure : elle en offre quatre. Nous les avons choiſis entre la multitude de Mercures que préſentent les Monumens Anciens, parce que leur réunion nous offre tous les Symboles ſous leſquels on l'a repreſenté ; le dernier eſt même très-rare, & perſonne n'avoit peut-être encore aperçu pourquoi il paroît avec le Symbole ſingulier qu'on y remarque.

Le Ier. eſt tiré de Montfaucon. Mercure eſt aſſis au pied d'un arbre, ſon bonnet ou Petaſe en tête, orné d'ailes ; il en a auſſi aux talons ; il porte un petit manteau : d'une main il tient une Tortue, cette Tortue dont il fit la lyre & qui lui valut le nom de *Cyllenius* ; à ſes pieds ſont le coq & le bélier.

Le IIe. eſt le Mercure Egyptien à tête de Chien : il s'avance, tenant une Palme d'une main & ſon Caducée d'une autre. Ce Caducée eſt ailé.

---

(1) Cité dans les Céſars de l'Emp. Julien, par Spanheim, p. 18.

Le IIIe. a ſur la tête un Petaſe ailé : à ſes pieds ſont le Coq & le Bélier, comme dans le premier : il tient une bourſe d'une main, & ſon Caducée de l'autre.

Le IVe. eſt ſans pétaſe & ſans ailes : il tient ſon Caducée d'une main, & de l'autre il porte dans un Plat la tête de ſon Bélier, de ce Bélier qui fut pour les Grecs le premier des Signes du Zodiaque, & que précedoit Mercure l'Aſtronome, ſon Caducée en main.

La Planche III. devenue le Frontiſpice du IVe. vol. ou de l'Hiſtoire du Calendrier repréſente la Vie & les Travaux d'Hercule & leurs raports avec les XII. Signes. Elle eſt compoſée de XIV. Tableaux, qui correſpondent aux Galeries Phénicienne & Egyptienne peintes ſur les murs des Temples.

Au haut du Tableau & dans le milieu, on voit Hercule enfant qui étrangle les deux Dragons. Au-deſſus ſont repréſentés les Feux de la Saint-Jean, dans leſquels on brûloit les Dragons qu'Hercule avoit étranglés. C'eſt le Ier. Tableau : & le moment du Solſtice d'Eté.

A la gauche du Lecteur, eſt le premier Signe du Zodiaque ou du Lion, & au-deſſous, le premier des Travaux d'Hercule, ſa Victoire ſur le Lion Néméen : Emblême des Terres, miſes en état de culture.

Au-deſſous, le Second Signe, ou la Vierge accompagnée de l'Hydre dont Hercule abat les têtes, tandis que ſon neveu Iolas met le feu à ſon corps ; Symbole des Marais deſſéchés.

Au-deſſous du troiſieme Signe, Hercule ſe bat avec les Centaures, pour du vin : emblêmes des Labours. Obſervons que des Outres auroient été plus pittoreſques & plus conformes au Coſtume que les Tonneaux de vin ; mais la forme de ceux-ci eſt plus ſenſible dans un ſi petit eſpace.

Dans le IVe. Médaillon qui répond au mois d'Octobre, Hercule ſe rend Maître d'une biche : Tableau qui repréſente la Chaſſe, à laquelle le Maître de la Terre ſe livre dans cette ſaiſon où ſes Travaux Champêtres ſont ſuſpendus.

Son occupation pour le mois de Novembre, qu'on voit dans le Ve. Médaillon, eſt de faire fuir, en frapant ſur des Inſtrumens d'airain, les Oiſeaux du Lac Stymphale ; peinture allégorique de ces bandes immenſes d'Oiſeaux de paſſage qui viennent fondre dans ce tems ſur les Terres nouvellement ſemées, & qui, ſans ce ſtratagême, y cauſeroient de grands ravages.

Le VIe. Médaillon repréſente les Étables d'Augias : Hercule y fait couler des torrens d'eau ; il eſt lui-même dans l'eau juſqu'à mi-jambe : peinture animée des pluies de la ſaiſon, & qui firent donner au Signe ſuivant, le nom de Verſeau.

L'on voit dans le VIIe. le Taureau vaincu par Hercule ; Emblême des Fêtes & des Jeux que l'on célébre dans ce mois.

Le VIIIe. où les Chevaux de Dioméde ſont domptés par Hercule, Che-

vaux aux pieds d'airain & mangeurs d'hommes, repréſente la fin de l'hyver pendant lequel la Terre a été d'airain & que le Soleil dompte aux aproches de l'Equinoxe.

C'eſt cet Equinoxe lui-même qui eſt peint dans le IXe. Médaillon ſous le Signe du Bélier, par la Victoire qu'Hercule remporte ſur *Mena ppe*, Déeſſe aux Chevaux noirs, ou de la nuit, & Reine des Amazones, ou des nuits qui dominent ſur la même Zône ou ſur la Ceinture céleſte formée par l'Ecliptique.

Dans le Xe. Hercule au Signe du Taureau, ſe rend maître des Vaches de Geryon, parce qu'alors la Terre ſe couvre de jeunes Animaux, & de biens de toute eſpéce : auſſi ce mois eſt conſacré à Vénus, peinte ſous le Symbole de la Vache Egyptienne ou d'Io qui eſt alors dans ſon éxaltation.

Dans le XIe. Hercule ramene des Enfers le Chien Cerbere, Emblême des Myſtères d'Eleuſis ou de Cérès, qui ſe célébroient alors en faveur & pour la gloire de l'Agriculture.

Dans le XIIe. Hercule arrivé dans le Jardin des Heſpérides, y recueille le fruit de ſes Travaux. Et ce nom fut bien choiſi pour déſigner le dernier des Travaux du Soleil, puiſque HESPERUS ſignifie *Couchant*, *Fin*, *dernier*.

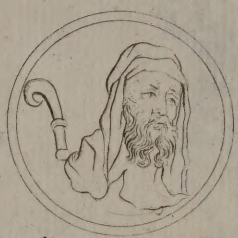
Enfin, dans le centre de la Planche, on voit pour XIVme. Tableau, Hercule ſur ſon bûcher déſignant le dernier jour de l'année, où, pareil au Phénix qui renaît de ſes cendres, il recommence une nouvelle vie & prend place entre les Immortels.

SATURNES

N°. 1.

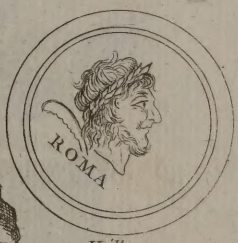
Boissard

N°. 2.



Cesars de Jul. P. 18.

N°. 3.



Vaillant

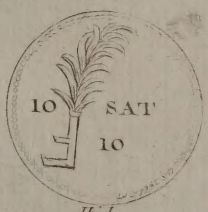
N°. 4.

Vaillant

N°. 5.

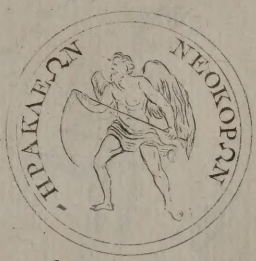
Cesars de Jul. P. 2.

N°. 6.

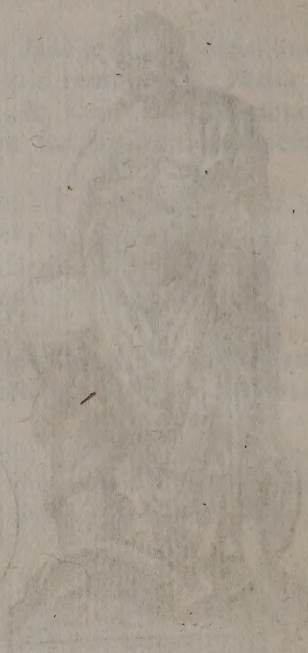


Ibid.

N°. 7.



Cesars de Jul. P. 18.



I

Montfaucon

II

Cartari

III

Stoesch

IV

Stosch

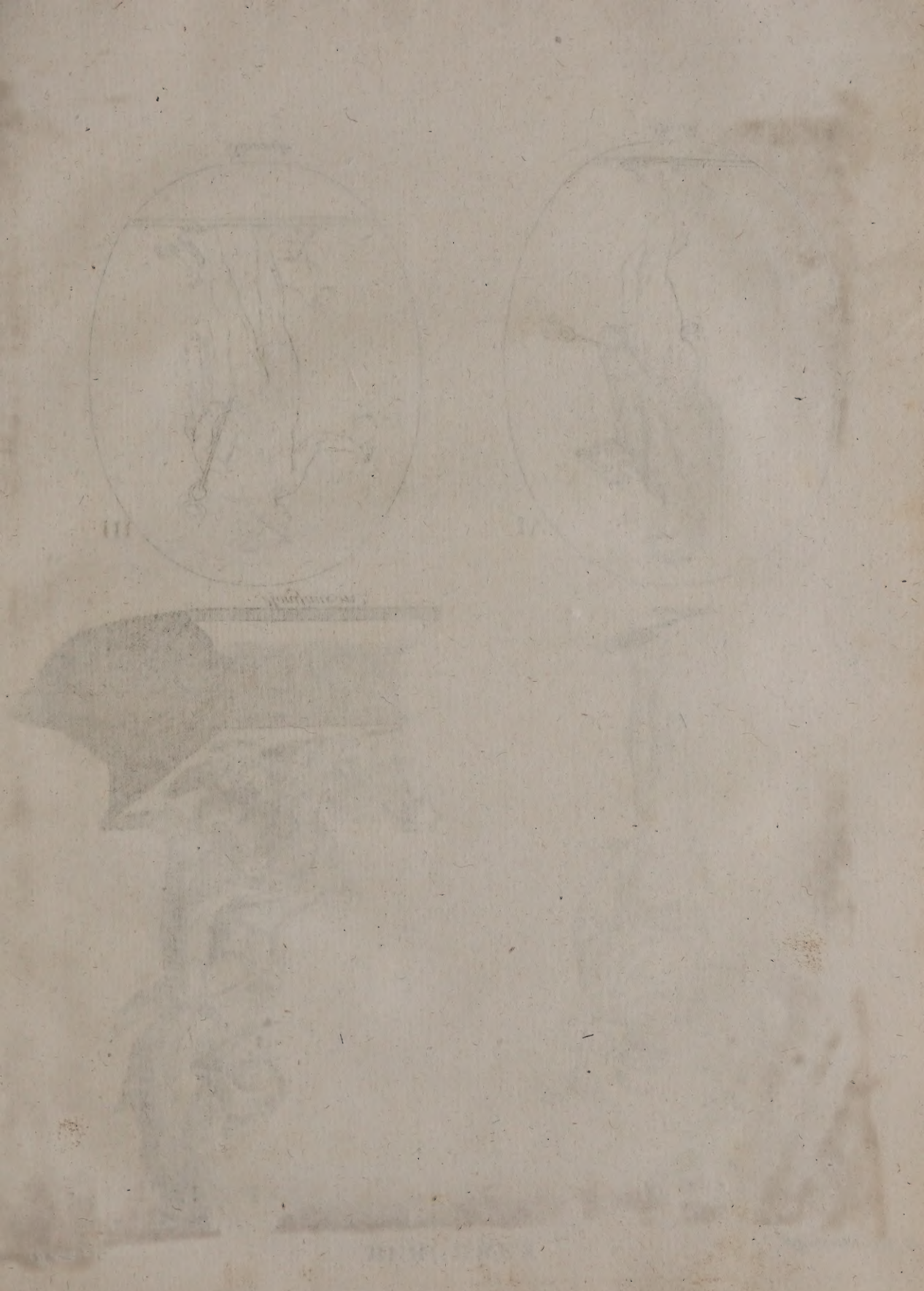


TABLE
DES MOTS PRIMITIFS

Indiqués & expliqués dans les trois Allégories Orientales & dans le Plan général & raisonné.

A, Possession ; il a, *Pl.* 23
Ab, Fruit, 56
2°. désir, amour, désirer, *Pl.* 53
Ac, *Ak*, Pointe ; 2°. Douleur, *Pl.* 53
Ach, *Aq*, *Eq*, Freres, du même sang, égal, 251
Ag, Extrême, *Pl.* 53
Ain, *En*, *Oen*, Soleil, 225
Al, *El*, Elévation, 2°. Élevé, 3°. Dieu. 23
Am, Réunion, Amas, 219
Ar, *Her*, &c. Terre ; 2°. Culture ; 3°. Art, 24, 45
Ar, *Hor*, Montagne, 93
Av, *Ev*, Eau, 225
BA, *Va*, Aller, va, *Pl.* 53
Bal, *Bel*, *Fal*, &c. Grand, élevé, 47, 180 *Pl.* 54
Band, Bande, Ceinture ; 2°. lié, ceint, *Pl.* 50
Bar, *Ber*, Créateur, 23
Bau, *Bo*, *Bu*, Habitation, Séjour, 27
Beit, *Bit*, Maison, 58
CAL, Flatteur, *Pl.* 53
2°. Chaleur : voy. *Kall.*
Car ; voy. *Kar.*
Cau, *Co*, *Cav*, Cavité, Creux, 33
Caun, *Gon*, Roc, Pierre, *Pl.* 53
Corn, *Cron*, Corne ; 2°. Puissance, Force ; 3°. Empire, 39
Cre, *Crei*, Haut, Fort, qui s'éléve, qui croît, 33
DAM, *Dom*, *Dan*, *Dun*, *Don*, Élevé, Profond ; 2°. Profondeur ; 3°. Seigneur ; 4°. Domination, 24, 71
Dan, *Den*, *Aden*, *Hadné*, Agréable, Délicieux, 93
Dar, *Der*, *Adar*, Grand, Élevé ; Fort, Robuste ; beau : Chêne, &c. 56
Dei, *Di*, Abondant, Riche, Abondance, Fécondité, 63, 196, 225
Di, *Thi*, *The*, Jour ; 2°. Perfection, 33
Dik, Juste, 64
Dor, *Thur*, Porte, *Pl.* 53
Dun, voy. *Dam.*
ED, *Id Eid*, le Tems, 51, 188
El, voy. *Al.*
Ems, Tems, 214
En, voy. *Ain.*
Es, *Oet*, Feu, 68, 227

Et, *Ed*, *Es*, Nourriture; 2°. Manger, *Pl.* 44
Ev, voy. *Av.*
FAL, voy. *Bal.*
Fen, *Phen*, Lumiere, Vue; 2°. Délié, 124
GAB, Gros, Grand, *Pl.* 50
Gad, *God*, Bon, *Pl.* 53
Gal, Beau, Agréable, *Pl.* 53
Ger, *Gur*, *Gor*, Amas, Abondance, 221
Gon, voy. *Caun.*
Gune, voy. *Wone.*
HAR, *Hwer*, *Guer*, Guerre, Combat, *Pl.* 46
2°. Fer, 236
Her, voy. *Ar.*
Hor, voy. *Ar.*
Hou, *Hu*, *Hy*, Eau, 214
Hud, *Hwid*, Oiseau; 2°. Chant, Chanter, *Pl.* 45
Hup, *Houp*, voy. *Up.*
IAN, Jour, 132
Id, *Eid*, Main, 235
Iol, *Iul*, Révolution, Roue, 193
Iou, *Jeou*, Je, Celui qui suis, 63
KALL, *Cal*, *Kell*, Chaud, *Pl.* 60
2°. *Gel*, froid, Glace, *Pl.* 58, 69
Kar, *Car*, *Cher*, *Pl.* 50
Ke, voy. *Que*,
Kne, Plante, Racine, 40
Kil, Chyle, Mets, *Pl.* 50
Kou, *Ku*, Mere; qui féconde, 47
Lab, Main; 2°. Prendre, *Pl.* 54
Lad, *Led*, *Leꝛ*, Couper, Tailler, *Pl.* 42
2°. *Lat*, Pays, Portion de la Terre, 34
3°. *Lat*, *Let*, Cachette, Retraite, Cacher, *Pl.* 46, 50, 56
Leg, Lire, Cueillir, &c. *Pl.* 50
Lut, Luter, Mastiquer, *ib.*
Luꝛ, Luxer, Ecarter, *ib.*
MAD, Mouillé, Humide, Moite, 218
Man, *Men*, *Mon*, *Meon*, qui avertit, Flambeau, Soleil, Lune, 68, 195
Mar, *Mair*, Clarté, Jour, *Pl.* 54
2°. Seigneur; 3°. Côteau qui domine, 63
Mhar, *Marq*, *Merk*, Marque, Signe; 2°. Echange, 127, 134
Math, Mesure; 2°. Connoissance, *Pl.* 54
Mun, rendre ferme, Munir, *ib.* 50
NAP, *Nep*, *Nip*, Etendue, 71
Nar, *Ner*, Courant d'eau. 70
Nor, *Nur*, *Nir*, Lumiere, 251
Nub, Révolution, Période, 128
OEN, voy. *Ain.*
Oen, *Oin*, Vin, 92
Or, voy. *Ar.*
Ou, *Oue*, *Ve*, Non, 225
Our, voy. *Ur.*
PAR, *Phar*, *Pher*, *Phre*, Fruit, Production, Productif, 29, 54, 78
Pat, *Pot*, Étendu, Immense, 33
Phen, voy. *Fen.*
Phre, voy. *Par.*
QATS, Borne, Limite, 69
Qué, *Coue*, Force, Puissance, 186 *Pl.* 53
RAT, *Rit*, Passage de Riviere, *Pl.* 44
Rhae, *Rhoe*, *Rhe*, qui garde, Berger, &c. 46, 205
SAB, Excellent, Haut, 48
Sad, Mammelle, 29
Said, Pêche, 71
Sam, *Sem*, *Sum*, Élevé, Haut,

Dominant, 186, 187
Sat, Semence ; 2°. Semer ; 3° Pere ; 4°. Abondance, Fécondité, 40
St, Fixe, Permanent, Stable, 50
Tam, Cachette, Cacher, 62
Tet, le Sein, 34
Tham, *Them*, Juſte, Saint, 34
Thau, *Tho*, Signe, Croix, 126
Thel, *Thla*, *Tla*, *Atla*, Travail ; 2°. Porter, Produire ; 3°. Mammelle, &c. *Pl.* 53
Thur, voy. *Dor.*
Up, *Hup*, Elévation, Supériorité, 23, 47
Ur, Feu, Lumiere, 24
We, *Ve*, voy. *Ou.*
Wone, *Gune*, Culture ; 2°. Mariage, 29

TABLE

DES MOTS DONT ON DONNE L'ETYMOLOGIE.

Hébreux.

Plusieurs, *Pl.* 50, 51
Adama, Terre, 24
Malon, Fruit, Richeſſes, 224
Neſſhe, Victoire, 226
Sade, Champ, 29
Sadik, Juſte, 64
Samim, Cieux, 225

Grecs.

Pluſieurs, *Pl.* 52, 54
Athla, Travaux, 29, 199
Dikaios, Juſte, 64
Ergon, Ouvrage, 86
Khelis, Tortue, 129
Kreiſſon, Meilleur, 33
Kuô, devenir Mere, 47
Idé, Voilà, Voyez, 235
Naphté, Naphte, 71
Naros, *Neros*, Courant, 70
Nipo, Laver, 71
Orghe, Orgies, 86
Ouros, Garde, Inſpecteur, 205
Parthenos, Vierge, 29
Periſtera, Colombe, 78
Phrouros, Inſpecteur, Garde, 205
Potamos, Fleuve, 70
Potnios, Vénérable, 70
Siton, Blé, 59
Thauma, Prodige, 126
Theoi, Dieux, 120
Tlao, Porter, 29

Latins.

Alauda, Alouette, *Pl.* 44
Arte, *Ars*, Art, 24
Augur, Augure, *Pl.* 38
Avena, Avoine, *Pl.* 39
Collum, Ciel, 33
Cornu, Corne, 39
Creſco, Croître, 83
Delirium, Délire, *Pl.* 37
Dominus, Maître, Seigneur, 24
Edo, Manger, *Pl.* 44
Fero, Porter, 78
Fertilis, Fertile, 78

Fœmina, Femme, *Pl.* 37
Fructus, Fruit, 78
Janua, Porte, 132
Id, Cela même, 235
Invito, Inviter, *Pl.* 44
Lebes, Vaſe de Cuivre, &c. 251
Par, Paire, Couple, 29
Pario, Mettre au Monde, *ib.*
Partus, Couches, *ib.*
Pontifex, Pontife, 70
Poſt, Après, Puis, *Pl.* 39
Queo, Pouvoir, 186
Sanctus, Saint, 54
Tellus, Terre Cultivée, 46
Terminus, Terme, Borne, 134
Uro, Brûler, 24
Veſperus, Soir, 225
Vide, Voyez, 235
Viduus, Veuf, 188

FRANÇOIS.

Académie, *Pl.* 42
Acre, *Pl.* 46
Alouette, *Pl* 44
Apanage, *Pl.* 42
Aſtre, 50
Art, 24
Avoine, *Pl.* 39
Bedeau, *Pl.* 44
Brebis, *Pl.* 42
Brize, *Pl.* 45
Broc, *Pl.* 43
Caducée, 137
Chryſtal, *Pl.* 46
Ciel, 33
Commerce, 135
Corne, 59
Dactyles, Compagnons d'Hercule, 235
Dame, Demoiſelle, 24
Délire, *Pl.* 37
Denrée, *ib.* 43
Dérober, *ib.* 45
Déſormais, *ib.* 47
Diſette, *ib.* 44
Echarpe, *ib.* 45
Fenêtre, 124
Fertile, 78
Fin, 124
Frai, Frayer, 78
Frire, *Pl.* 43
Fruit, *Pl.* 78
Gazon, *Pl.* 45
Gonin, *ib.* 46
Gouache, *ib.* 45
Guères, 221
Guerre, *Pl.* 46
Héros, 45
Idée, 235
Inviter, *Pl.* 44
Lettre, *Pl.* 41
Lézard, *ib.* 41
Litron, *ib.* 43
Marque, 135
Marquiſat, 134
Nappe d'eau, 71
Naphte, *ib.*
Obéliſque, 163
Orange, 224
Orgies, 86
Paire, 29
Perruque, *Pl.* 43
Phénix, 124
Phénomène, *ib.*
Piſte, *Pl* 43
Poële, *ib.* 44
Pont, 70
Pontife, 70
Puis, *Pl.* 43
Quai, 186
Radeau, *Pl.* 44
Renard, *ib.* 46
Répeter, *ib.* 44

Salaire, *Pl.* 42
Soudain, *ib* 43
Sept, 48
Taureau, *Pl.* 46
Terme, 134
Tiéde *Pl.* 43
Tricoter; *ib.* 45

MOTS DE DIVERSES LANGUES.

Appia, Mere, en Scythe, 74
Bendis, Terre, en Thrace, *ib.*
Chon, en Egyptien, Soleil, 186
Le Cid, en Eſpagnol, 186
Cotis, Celte, Perſan, &c. Ancienne, 47
Comarca, en Eſpagnol, Province, 134
Mattamore, en Arabe, Grenier Souterrain, 62
Morga, en Indien, un Coq, &c. 114
Som, en Copte, Été, 186
Sommar, *Sommer*, dans le Nord, Été, 186
Sunnan, le Midi, *ib.*
Son, *Sun*, au Nord, le Soleil, *ib.*

TABLE

DES NOMS DONT ON DONNE L'ETYMOLOGIE.

Ab-Addir, 56
Adoni Sedek, 65
Alcée, Alcide, 186
Amazones, 219
Anubis, 128
Aphrodite, *nom de Vénus*, 78
Ariadne, 93
Artemis, *nom de Diane*, 51
Aſtarté, *ou la Lune*, 50
Aſteroth-Carnaïm, *Ville*, 52, 53
Aſtreus, 33
Athené, 220
Atlas,
Bendis, *nom de la Terre*, 47
Beryte, *Ville*, 93
Bethſaïde, *Ville*, 71
Betyles, 58
Buſiris, 230
Byblos, *Ville*, 27
Cabires, 65
Cadmus, 251, *Pl.* 42
Carſeoles, *Ville*, 243
Caſſius, *Mont*, 74
Celtes, *Pl.* 58
Chypre, *Iſle*, 236
Cid, (*le*), 186
Cimmeriens, 219
Coeus, 33
Cotis, *nom de la Terre*, 47
Creuſa, 252
Crius, 33
Cyllenius, *nom de Mercure*, 128
Cypris, *nom de Vénus*, 236
Dagon, 29
Damia, *nom de Rhéa*, 47
Déjanire, 196, 225
Demaroon, 63
Diane, 34, 51, 132
Dioméde, 218
Duſanaus, *nom d'Hercule*, 246
Elion, 25
Eloiens, 44
Emathion, 230
Eſculape, 66, &c.
Ethanim, *nom de Septembre*, 212
Europe, *ſœur de Cadmus*: & *Partie du Monde*, 250
Euryſthée, 191
Evene, *fleuve*, 225
Fidius, *nom d'Hercule*, 188
Frey, *nom du Soleil*, 205
Geryon, 221
Ghé, *Femme d'Uranus*, 23
Ham, *Ville*, 53
Hellotie, *nom d'Europe*, &c. 251
Hera, *nom de Junon*, 186
Hercule, 187
Hermès, *nom de Mercure*, 127, 142
Heſpérie & Heſpérides, 225
Ida, *Mont*, 235
Idéen, *nom d'Hercule*, 235
Ilus, *nom de Saturne*, 44
Iolas, 195
Iole, *ib.*
Iou, Jove, 63
Iulus & Jules, 193
Ixion, 211
Japet, Japhet, 33
Jehova, 63

Jehovah, 63
Jove, *ib.*
Juillet, 193
Juin, 204
Latium, *Pays des Latins*, 40
Latone, 34
Mars, 236
Mai, 204
Megare, *Femme d'Hercule*, 196
Melampyge, *nom d'Hercule*, 230
Melanippe, 219
Melchiſedech, 65
Melicerte, 180
Memnon, 230
Menés, 144
Meoniens, 195
MERCURE, 127
Mnémoſyne, 33
Muth, 55
Nar, Ner, *Fleuves*, 70
Nephté, 115
Neptune, 71
Nerée, 70
Neſſus, 226
Océan, 32
Oeta, 227
Omphale, 195
Ops, Opis, Upi, 44
Orchoméne, 90
Paian, 68
Paophi, *nom de Septembre*, 212
PARIS, *Pl.* 60
Paſiphaé, 116
Perſephone, 56
Pharaon, 205
Pheron, *ib.*
Phœbé, 34
Plutus, 33
Poſeidon, *nom de Neptune*, 71
Pſamathe, 93
Rhéa, 34, 51
Sabus, 180
Sabéiſme, 180
Sadyk, 64
Samſon, 187
Sangus, *nom du Soleil*, 187
Sardes, 194
SATURNE, 40
Sidon, Seid, 71
Siton, *nom de Cérès*, 29
Teithe, *Mont.* 126
Tham, *Ancien Roi*, 160, 142
Thammuz, *nom du Soleil*, 56
Thea, 33
Thebes, 176
Thelephaſſa, *nom de la Lune*, 251
Themis, 34
Themiſcyre, 220
Thermodon, *Fleuve*, *ib.*
Thetys, 34
Thot, *nom de Mercure*, 125
Titan, 51, 205
Tithon, 230
Typhon, 71
URANUS, 23
Xiphée, 252

TABLE

DES ALLÉGORIES EXPLIQUÉES.

VRAIE maniere d'expliquer les Allégories, *pag.* 1. 35
L'Hiſtoire de Saturne, celle de Mercure & celle d'Hercule, ſont des Allégories, 2
Tableau abrégé de ces trois Allégories, 3

EXPRESSIONS ALLÉGORIQUES.

Peindre les Dieux, 81, 119
Mourir Vierge, 56, 252
Tuer, 52, 129
Terre Vierge, 29
Violer la Terre, *ib.*
Pierres animées, 58
Tagès, né d'une motte de terre, énigme, 60
Nérée, qui ne mentit jamais, énigme, 70, 71

OBJETS PERSONIFIÉS.

AGRICULTURE, ſon invention, 2
Ses Travaux, 206
Aſtronomie, 109
Calendrier, *ib.*
Champs, 29, 30
Ciel, 23
Côteaux, ou Vignobles, 93
Cycles, 122
Eau, 70, 92
Equinoxes, 220
Fécondité, 78, 251
Les Jours de la ſemaine, 47
Le Laboureur, ou les Labours, 210
Lierre, *ib.*
Les Mois de Travail, 245
Les Mois de Repos, *ib.*
Nombres (divers), 192
Nuits de la ſemaine, 51
Nuits d'hyver, 219
Planettes, 65, 66
Population, 74
Raiſins, 92
Saiſons, 54, 115, 184, 245
Semaines, 192
Sphère, 114
Tems, 84, 192
Terre, 23
Univers, peint hiéroglyphiquement, 91, 103
Vendangeur, 92, 230
Vigneron, 92
Vin, *ib.*

EMBLÊMES & SYMBOLES.

AGE d'or, 85
Ailes, 82
Animal à trois Têtes, 184
CADUCÉE, 112
Cailles qui reſſuſcitent Hercule, 195
Caſque d'Iſis, 116
Centaures, 209
Cerbere, 222
Colombe, 78
Combat entre Bacchus & Neptune, 92

Combats, douze Combats, 183, 109
Coq, Bélier & Chien, 114
Corne, 39
Coupe du Soleil, 181
Cyclopes, 233
Danaïdes, 192
Dieux peints, 87, 119
Dragons, 103, 112
Etranglés, 112,
Épervier & ſa Tête, 201, 212
Faulx, 20
Flêches, 190
Géans, 233
GRACES, 245
Grenades, 74
HERCULE, ſes Symboles, 216
Ses Travaux, 206
Ses 50 Fils, 191
Nuit triple où il naît, 191
Jours que Mercure gagne, 116
Infidélités d'Uranus, 35
Lion, 205, 206
Lyre, 115
Maſſue, 175, 190
Monſtre, Femme & Serpent, 246, 248
MUSES, 245
Peuplier, 190
Phénix, 124
Pommes des Heſpérides, 226
Rhéa, ſes Symboles, 49
Roue d'Ixion, 212
Rouleaux, 122
Sphynx, 211
Taureau, 121, 251
Tonneaux percés, 192
Trépied, 185, 245
Tropiques, 136
Yeux, 82

TABLE
DES MATIERES.
Par ordre Alphabétique.

A.

ABADIRES, Divinités Agricoles de Carthage, 56
ACCUSATIF GREC, ſon origine, 25
ADAD, *Adod*, nom du Soleil, 63
ADOPTION (forme ſinguliere d') 167
AGE D'OR, ſa réalité & ſon explication, 85
AGRICULTURE, ſon Invention, ſes Travaux, ſon Calendrier allégoriſés, 2. 54.
Ses heureux effets, 4
Senſation qu'elle dut produire, 21
Triſte état des Peuples avant ſon invention, 35
Origine des grandes Maiſons, ſur-tout à Rome, 44
Moiſſon allégoriſée, 54
Source de l'Aſtrologie, 60
Eau, employée par les Laboureurs, allégoriſée, 62
Commerce, fruit de l'Agriculture, allégoriſé, 73
Ses effets perſonifiés dans la mutilation d'Uranus, 77
Et dans le triomphe de Vénus, 78
Pays fertiles perſonifiés dans l'Egypte, 79
Et les ſtériles dans l'Attique, *Ib.*
Invention de l'Agriculture attribuée par l'Antiquité à Saturne, 82
Livres anciens ſur l'Agriculture, 94
Travaux qui la précéderent, 173
ALMANACH, ſon antiquité & ſon éloge, 198
Peint ſur les murs, *voyez* Calendrier.
ALPHABET eſt hiéroglyphique, 129
AMAZONES, explication de leur Hiſtoire, 219. &c.
ARC d'Hercule, donné par Apollon, 217
Ce qu'il déſigne, 218
ARGUS, explication de ſon Hiſtoire, 129
ARMES de Beryte, 88
de Gnoſſe & de Calagurris, 249
De Tyr, 52
ASCALAPHE, origine de ce nom, *voyez* Eſculape, 69
ASCLÉPIUS, *voyez* Eſculape.
ASTARTÉ, femme de Saturne, 50
Eſt la Lune, *Ib.*
Ses ſept Filles, 51
Ses noms, 52
Gouverne le Pays, 63
La même qu'Europe, 248. 249.
ASTRES, pourquoi apellés Dieux, 120
ASTROLOGIE, ſon origine, 60
ASTRONOMIE, née pour l'Agriculture, & allégoriſée dans l'Hiſtoire de Mercure, 100
ATHENÉ, *voyez* Minerve.
ATLAS, prétendu frere de Saturne, 60
Déſigne des Greniers ſouterrains, 61
ATTIQUE, donnée à Minerve : ſymbole des pays peu fertiles, 79
AVRIL, ſymboles de ce mois, 221

B.

BACCHUS, ſa Guerre avec Neptune, 92
l'Ancien, 210

Berythe, situation de cette Ville, 88
Son Histoire; ses armes, *Ib.*
Occupe trois Chants dans Nonnus, 89
Analyse des trois Chants, *Ib.*
Étymologie de son nom, 93
Nourrice de Bacchus, 94
Auteur qu'elle a produit, *ib.*
Betyle, n'est pas frere de Saturne, 28
Désigne les Statues des Dieux, 58
Biche, vaincue par Hercule : explication de ce Travail, 213
Byblos, sa situation, 87
Son nom actuel, 88
Prise allégoriquement, 27

C.

Cabires, Fils de Sydyk, & au nombre de sept, 65
Huitiéme Cabire, 66
Ou les Grands Propriétaires, 73
Saturne leur donne Byblos, 72
D'eux descendent les Navigateurs, 73
Caducée, son origine & son explication, 112 *& suiv.*
Calendrier apellé la Peinture des Dieux, 81. 119
Son origine, 110
Ses mots venus de l'Orient, 111
Son Auteur Interpréte des Dieux, 111
Antérieur au Déluge, 143
A trois Jambes, 185
Peint sur les murs des Temples, 196
à Cadix, *ib.*
à Panopolis, 197
à Olympie, 198
Egyptien trouvé à Rome, 197
Réglé par les Prêtres, *ib.*
Pourquoi ses Caractères furent sacrés, 81
Caracteres anciens divisés en Alphabétiques & en Hiéroglyphiques, 119
Cassios, Montagnes d'Égypte & de Syrie, avec des Temples accompagnés de Foires, 73
Castor & Pollux, leur origine, 65
Centaures, leurs diverses formes, 109
Explication de ces Personnages, 210
Pourquoi apellés fils d'Ixion 212
Cerbere, arraché des Enfers, & ce que désigne ce Travail d'Hercule, 221
Chemins; pourquoi consacrés à Mercure, 135
Chna ou Canaan, qui il étoit, 87
Ciel, *voyez* Uranus.
Cochon, pourquoi on le sacrifioit, 208
Colonnes d'Hercule, placées dans l'Océan Germanique, 222
D'autres au Détroit de Gibraltar, 224
de Mercure, 140
Commerce personifié, 72
Veut être libre, 73
Cycles Egyptiens, 123

D.

D & R substitués l'un à l'autre, 46. 137
Dagon, frere prétendu de Saturne, 59
Signification de ce nom, *ib.*
Synonyme du Grec *Siton*, *ib.*
Dieux, origine des douze Grands Dieux, 122
Dîmes, s'offroient à Hercule, 188
Dioné, Femme de Saturne, 53
Ce que désigne ce mariage allégorique, *ib.* & 63
Dis, Pere de Fidius, & origine de ces noms, 183
Divinité, son emblême, 90. 91
Dragons, Symbole des Equinoxes, 212
Et nom du mois de Septembre, 212
Étouffés par Hercule, 201
Que contemple Mercure, 122

E.

Eau, regardée comme le premier principe 32
Mais non comme le Créateur, 77
Comment fut personifiée, 62
Miroir des Eaux, personifié, 70
ou Mer personifiée, 71
Egypte donnée à Mercure, symbole des pays fertiles, 79
Eimarmené, signification de son nom, & pourquoi apellée femme de Saturne, 53
Elion, son Histoire 22
Est le Dieu suprême, 23
Erreur de Philon à son égard, 25
Pourquoi demeure à Byblos, 27
Épée d'Hercule & son explication, 217
Étables d'Augias & leur explication, 214
Esculape, le huitiéme des Cabires, son Histoire, 67

Surnommé Esmunus, *ib.*
Païan, 68
Avec les Cabires il aide Mercure dans ses instructions, 69
Europe & son Histoire, 250
A côté d'Hercule en son repos, 240
Europe, Contrée, origine de son nom, 250
Ses anciens Habitans presque tous ennemis de l'Agriculture, 31
Fables, voyez *Allégories.*
Leur explication chymique, 139
Festes; d'Eleusis, comment furent désignées symboliquement, 222
De l'enlévement de Proserpine, ou des semailles, 57
Des Feux de la Saint-Jean, 203
D'Hercule, 184. 185
Néméennes, Troyennes ou de Saturne, 84
De Janus, 130
d'Iul ou de Noël, 193
Des Marchands à Rome, 129
De Mercure,
De Minerve, 116. 117
De Saint-Roch, 118
De Sainte-Agrippine, 204
Des Saturnales, 84
Feux de la Saint-Jean, leur origine, 203
Foires établies dès les premiers tems, 73
Sur les Frontieres, *ib.*
Près des Temples, 76
Leurs Franchises, *ib.*
Raisons de ces usages, *ib.*

G.

Ghé, ou la Terre, sa Famille, 23
Femme du Ciel, & pourquoi, 27
Femme & Vierge & comment, 30
Infidélités de son mari, 35
Son discours à ses Enfans, pour la venger, 36
Graces, leur origine, 245
Grammata, ou Caractères, signification propre de ce mot, 121
Greniers souterrains, leurs noms, & chez qui en usage, 194
Gula, nom du I. Août, & pourquoi, 194
Ce qu'en dit la Legende, *ib.*

H.

Harmonie & ses sept Tables, 90
Expliquées, 91
Hébé, femme d'Hercule, 227
Héraults, pourquoi Mercure fut leur Patron, 136
Hercule, Général d'Osiris, selon les Egyptiens, 1
Surnommé *Melicerte* en Phénicie, *ib.*
Son Histoire est l'allégorie des Travaux de la campagne, 2. 168. 172
Fils de Demaroon, 63
Sa vie tirée de Diodore, 149 & *suiv.*
Explication de ses Symboles, 175
Il fut le Soleil, *ib.* 180. 189
Pourquoi apellé *Thébain*, 176
Antérieur aux Grecs, 177
Le plus ancien Dieu en Orient, *ib.*
Combien on compta d'Hercules, 178
Hymnes qu'on lui adressoit, 181
Pourquoi apellé Mussagete, 184
Tems des Fêtes, 185
Ses divers noms expliqués, *ib. &c.*
Dimes lui étoient consacrées, 188
Ses Parens, 191 & *suiv.*
Ses cinquante Fils, 191
Ses Femmes, 195
Ses Travaux peints sur les murs des Temples, 196
Pourquoi apellés Travaux, 198
Dragons qu'il étrangle, expliqués, 201
Idylle de Théocrite à ce sujet, 202
Explication de ses Travaux, 205-226
Sa mort, son Apothéose & leur explication, 227
Pourquoi il refuse d'être mis au nombre des douze Grands Dieux, *ib.*
Devient Époux d'Hébé, *ib.*
Traditions des Scythes à son égard, 246
Idées que les Modernes ont eues d'Hercule, 169
M. le Clerc, 170
L'Abbé Banier, *ib.*
M. l'Abbé Bergier, 171
M. Bryant, *ib.*
Monumens relatifs à ses Travaux, 238
Chef des Muses, 245
Ses raports avec Samson, 242
Hercule dans le Caducée, 114
Hermès, *voyez* Mercure,

Signification de ce nom, 142
HESPÉRIDES, ce que désignerent leur Nom, leur Jardin, leurs Pommes, 223-226
HORA, femme de Saturne, & pourquoi, 53
HYDRE de Lerne, & son explication, 207. 226
HYMNES à Hercule, 182-191

I.

Io, explication de son Histoire, 116
IOU, IEOU, JOUE, IEOUA, nom du Dieu suprême, & ce qu'il signifie, 63
Voyez *Europe*,
IXION explication de son Histoire & de sa Roue, 211, 212

J.

JANUS, ses raports avec Mercure, 131
Fils adoptif de *Xiphée*, 252
JEUX de la Gréce, leur origine, 214
JOURS, origine de leur distinction en bons & mauvais, 60
Intercalaires, établis en Egypte, 116
Apellés Quinquatres à Rome, 116 & *suiv.*
Autres jours intercalaires, 130
Noms de quelques jours,
Rosh, premier de l'année en Egypte, 115
Nephté, dernier de l'année en Egypte, ou Victoire, *ib.*
VICTOIRE, *ib.* 226
Les *Quinquatres* à Rome, 116
GULA, nom du premier Août, 194
Voyez FESTES & SEMAINE,
De la semaine, origine de leur arrangement, 138
JUMENS de Dioméde, explication de ce Travail d'Hercule, 218

L.

LION, emblême du Soleil, 205
Et de la Terre cultivée, 206
Vaincu par Hercule, 205
Pourquoi apellé *Néméen*, 206
LIVRES anciens qui n'existent plus,
ETHOTHIA, 122
Geniques, 323
Cyrannides, *ib.*
Descente aux Enfers, Poëme d'Orphée, 222
LYRE à trois cordes; & ce qu'elle désigne, 115

M.

M & N substitués l'un à l'autre, 34. 187
MARCHANDS, Jour de leur Fête à Rome, 129
MATTAMORE: nom des Greniers souterrains chez les Arabes, 61. 62
MENÉS, ce que signifie son nom, 144
MERCURE, Conseiller & Ministre d'Isis, 1
Conseiller & Secrétaire de Saturne, *ib.*
Inventeur de l'Astronomie & du Calendrier, 2. 100. 109. 141.
Pourquoi on avoit manqué le sens de cette allégorie, 42
Saturne lui donne l'Egypte, 79
Il peint les Dieux, 80, 81
Combien on compta de Mercures, 102
Ses noms expliqués, 125
Traits qui les caractérisent, 102-106
Ce que les Savans en ont pensé, 107
Inventeur de l'Astronomie, 109. 132
Preuves qui l'établissent, 110. & *suiv.*
Pourquoi apellé Fils de Maia. 118
Mois dont il fut le Protecteur, 118. 119
Caractères qu'il inventa, 119
Pourquoi le *Théta* fut sa lettre, 122
Il contemple les Dragons, 122
Rouleaux qu'il composa, *ib.*
Jour de sa naissance, 129
Ses raports avec Janus, 131
Ses Fêtes, 129. 131
Dieu des Bornes, 134
——— du Commerce, 135
——— des Chemins, *ib.*
Conducteur des Ames, 136
Patron des Hérauts, 137
Planette, 138
Jour, *ib.*
Métal, 139
Colonnes qu'il éleve, 140
S'il fut un Etre réel, 141
Idées qu'en ont JABLONSKY & Wachter, 108
MINERVE, Fille & Conseillere de Saturne,

Saturne lui donne l'Attique, 79
Explication de ce don allégorique, *ib.*
MISOR, même que Misraïm & Menès, 143
Nom du mois Egyptien, 118
Pere de Thot, 143
MISRAÏM, même que Misor, Menès, Phut, 143-144
MODES Grecs, leur origine, 115
MOIS, les Travaux des douze mois peints par ceux d'Hercule, 205-226
Symboles d'*Avril*, 221
Mai, mois des Mystères sacrés, 222
Septembre, apellé mois des Dragons, 212
Décembre, son nom dans le Nord, 193
MOTS d'une voyelle entre deux Consonnes, presque toujours coupés en deux syllabes, 195, *note.*
Voyez les *Tables* étymologiques, & celle des mots Radicaux.
MONOGENÉS, ou l'unique, Fils de Saturne & son Histoire, 55
MORGA, nom du Cocq en Indien, &c. 114
MUSES Hercule, apellé leur Chef, 188
Leur origine, 245
MUTH, Fils de Saturne & son Histoire, 55
MYSTÉRES sacrés, se raportoient à l'Agriculture, 86

N.

N & L substitués l'un à l'autre, 186. *not.*
NEPTUNE, & son étymologie, 17
NEPHTÉ, nom du dernier jour de l'année Egyptienne, & ce qu'il signifie. 115
NERÉE, Dieu des Eaux, pourquoi on dit qu'il ne mentit jamais, 70

O.

OCÉAN, Fils du Ciel, ce qu'il désigne, 32
OISEAUX du Lac Stymphale, ce qu'ils désignent, 213
OPHION, sa peinture & son explication, 90. 91. 103
OSIRIS, à qui il confia le gouvernement de ses États, 1
est le Saturne Phénicien, 1
OSYMANDIAS est l'Hercule Egyptien, 205

P.

PAIAN ou Sauveur, surnom d'Esculape, & pourquoi, 68
PASIPHAÉ, son histoire expliquée, 116
PATRICIENS, source de leurs Priviléges,
PERSEPHONE, voyez *Proserpine.*
PHENIX, explication de cet Oiseau allégorique, 124
PHŒBÉ, est la Lune : sa famille, 34
PHRYGIE, sens allégorique de ce nom, 54
PHUT de Moyse doit être le même que Misraïm, 144
POMMES des Hespérides & leur explication, 223
PONT, Dieu des Eaux, & son étymologie, 69
POSEIDON, Dieu Marin, explication de ce nom, 71
PRESTRES, proclamoient les Néoménies & les Fêtes, & étoient chargés du Calendrier, 197
PROSERPINE, Fille de Saturne, ce que désigne ce nom, 56
Pourquoi on dit qu'elle mourut Vierge, *ib.*

Q.

QUINQUATRES, Fête Romaine, & son origine, 116 *& suiv.*

R.

RHEA, Femme de Saturne, 45
est la Terre cultivée, 46
son nom connu des Etrusques, *ib.*
ses noms, 47
ses sept Fils, *ib.*
ce qu'en dit VARRON, 49
ROSH, nom du premier jour en Egypte, 115

S.

SABÉISME, Idolâtrie unique, 120
en quoi elle consiste, *ib.*
Origine de ce nom, 180

SADID, Fils de Saturne, ſon origine & allégorie qu'il renferme, 54
SADYK-THAMIM, de Moyſe, Contemporain de Thot ou de Mercure 144
SAISONS perſonifiées, 54
L'Hyver apellé Typhon, 71
Trois en Egypte, 104. 115
SAMSON, ſes raports avec Hercule, 242
SANCHONIATON, ſon ſecond Fragment ou Hiſtoire de Cronus, 5
Traduction de ce Fragment, 95
Pourquoi étoit inintelligible, 13
Sa Patrie, 14
Explication de ſon nom, 15
De l'Autenticité de ce Fragment, *ib.*
de ſes Commentateurs, 17
Ce Fragment eſt une allégorie, 19
Mal rendu par Philon, 22
Ses raports avec Moyſe, 24
26. 30
N'eſt pas Athée, 64
SANGLIER d'Erymanthe & ſon explication, 208

SATURNE, même qu'Oſiris & que Cronus, 2
Son Hiſtoire relative à l'Agriculture, *ib.*
Preuves, 19. 38. 86
Fils du Ciel, 28
Vengeur de ſa Mere, 36
Explications qu'on a données de ſon Hiſtoire, 36
C'eſt une allégorie de l'Agriculture, 39
Explication de ſes noms, 39
Invente deux Inſtrumens, & quels, 43. 44
En guerre ave ſon Pere, *ib.*
Ses Femmes, 45
Ses Enfans, 54
Ses Freres prétendus, 28. 57
Concubine d'Uuranus qu'il enléve, 62
Ses Dieux, 63
Détrône Uranus & le mutile, 74
Vérité cachée ſous cette allégorie, 77
États dont il diſpoſe, 79
Peint par Thot, 80-82
L'antiquité le regarde comme l'Inventeur de l'Agriculture, 82
——— comme le Dieu du Tems, 84
——— comme le Roi de l'Age d'Or, 85

SEMAINE, ſes ſept jours perſonifiés, 47
& ſes ſept nuits, 52
Septiéme jour obſervé chez les anciens Chinois, 48
Vendredi, jour du repos chez les anciens Arabes, *ib.*
Quatriéme jour, pourquoi conſacré à Mercure, 138
SEPTEMBRE, nom de ce mois chez les Egyptiens & les Hébreux, 212
SERPENT à tête d'Épervier, & ce qu'il déſigne, 91. 103
SIDON, apellée Fille de la Mer, 72
ſon étymologie, 72
SOLEIL, emblême de Dieu, 110
Ses heureux effets, 176
Ses divers noms & leur explication, 180
Ce que déſigne ſa Coupe, 181
Apellé *Hercule*, &c. 187
SYDYK *ou* le Juſte, 64
Voyez *Sadik-Thamim.*

T.

TAGES, Divinité Etruſque, explication de ſon hiſtoire, 60
TAUREAU vaincu par Hercule, & ce qu'il déſigne, 214
Objet dont le Taureau étoit le ſymbole, 221
TEMPLES, leur Antiquité, 298
d'Hercule à Cadix, 178
——— à Rome, 188. 245
——— à Thaſe, 177
TERRE, comment elle fut perſonifiée, 23. 27
Noms de la Terre inculte, 30
——— de la Terre cultivée, *ib.*
Voyez GHÉ.
THAM, ancien Roi, Thot lui dédie ſes Livres, 106
THÉMIS, femme d'Iou, & ſon explication, 33. 34
THÉIA, pourquoi devint la Lettre de Mercure ou Thot, 120
Ses diverſes formes, 121
THOT, voyez Mercure & Tables étymologiques,
TITANS, leur Empire Celtique, Romaneſque, 102
TRÉPIED, déſigne les Saiſons, & pourquoi, 245

Tropiques, symboles de la vie & de la mort, 136
sont les Colonnes d'Hercule, 224
Tuer, expression allégorique, & sa signification, 52
Typhon est l'Hyver, 71

U.

Uranos ou le Ciel, Fils d'Elion, 23
Origine de ses noms, 24
Son Mariage avec la Terre, 27
Leurs Enfans selon Sanchoniaton, 28
——— selon les Crétois, 32
——— selon Apollodore, 34
——— selon les Atlantes, *ib.*
Idée qu'en donne Apollodore, *ib.*
Infidélités d'Uranus, 35
Attaqué par Saturne, 44
Détrôné & mutilé, 74
Allégorie renfermée dans cette Histoire, 77
Peint par Thot, 80

V.

Vaches de Géryon, 221
Valens, même que Bal ou Bel, 102
Vénus, sa naissance & son triomphe, 78
Pourquoi apellée Aphrodite, *ib.*
Pourquoi née de la Mer, *ib.*
Pourquoi Déesse du mois d'Avril, 221
Victoire, nom du dernier jour de l'année, 115
Voile d'Hercule ou du Soleil, & son explication, 216

X.

Xipaée & son Histoire, 252

Fin de la Table des Matieres.

DU GÉNIE ALLÉGORIQUE ET SYMBOLIQUE DES ANCIENS.

§. 1.

Importance de ſa Recherche, & difficultés qu'elle offre.

L'ANTIQUITÉ, ſemblable à ces Terrains qu'ont bouleverſé les Cataſtrophes les plus terribles, & dont on a peine à ſe repréſenter le premier état, n'offre à ceux qui veulent la connoître, que décombres & précipices : on y marche au milieu des débris de toute eſpéce : ici, des Montagnes coupées à pic, & entaſſées les unes ſur les autres, qui atteſtent les commotions violentes dont ce Globe fut ſi ſouvent la proie : là, des Peuplades foibles, & dégradées, reſtes des anciens Empires qui avoient ſubſiſté avec le plus grand éclat, mais auſſi mépriſés que leurs Ancêtres furent illuſtres, & abſolument étrangers aux Monarchies actuelles, dont ils différent autant par leur langage & leurs uſages que par leur origine & les lieux ſauvages qu'ils habitent. Par-tout, des Monumens inintelligibles par l'oubli des Langues dans leſquelles ils furent écrits, obſcurcis par leur antiquité, ou dont l'origine eſt abſolument inconnue ; & qui ſouvent paroiſſent ſe contredire les uns les autres ; enſorte que leur comparaiſon, loin de nous aider, ne fait qu'augmenter la peine & l'embarraas.

Ainſi, toujours environnés d'énigmes, d'incertitudes, d'obſcurités qui ſemblent impénétrables, il faut avoir ſans ceſſe la ſonde à la main, & l'on eſt continuellement dans la crainte de ne trouver aucune iſſue.

Mais, de toutes les queſtions épineuſes, auxquelles donne lieu l'étude de l'Antiquité, il en eſt peu de plus difficile & en même tems de plus intéreſſante, que celle qui a pour objet le Génie Allégorique & Symbolique des Anciens.

Ce n'eſt pas un de ces points de critique obſcurs & bornés, qu'on rencontre ſi ſouvent dans la diſcuſſion de l'Antiquité : ce n'eſt pas un fait particulier ou reſtreint dans ſes conſéquences, qu'il ſoit peu utile d'éclaircir, ou dont la clarté n'intéreſſe que quelques hommes.

Cette matière, au contraire, eſt intéreſſante pour tous les Peuples, & embraſſe l'Antiquité entiere ; elle porte ſur tout ce que cette Antiquité nous offre de grand, d'agréable, de néceſſaire : elle ſe lie de la maniere la plus intime avec tout ce qui nous reſte de ſes Monumens, en quelque genre que ce ſoit : d'elle d'épend leur intelligence, l'idée que nous devons nous former de ces Monumens, le Jugement même que nous devons porter des Chefs des Peuples & de ceux qui les premiers civiliſerent les hommes, & répandirent chez eux les germes des connoiſſances : car, ſuivant les réſultats que donnera cette diſcuſſion, ils n'auront été que des fourbes ou des imbécilles, ou ils auront été doués d'un génie ſupérieur

Telle eſt en effet la nature de cette queſtion, qu'elle ne laiſſe point de milieu entre ces extrêmes.

Si les Anciens prirent au pied de la lettre tout ce qu'ils ont dit, leurs Fables, leurs Traditions, leurs Cérémonies, les crimes attribués à leurs Dieux ; ſi leurs Légiſlateurs dégraderent à ce point la Divinité, flétrirent la raiſon humaine, ne tranſmirent aux générations ſucceſſives que des inſtitutions abſurdes & menſongeres, ils ne méritent aucune conſidération ; & loin de regretter la perte d'une partie de leurs enſeignemens, on ne doit faire aucun cas de ceux qui ont échapé aux ravages du tems.

Mais s'ils ne perdirent jamais de vue l'aimable vérité, s'ils furent toujours dirigés par le plus grand bien, ſi les objets qui nous choquent dans leurs inſtitutions ne le font que parce que nous les voyons dans un faux-jour ; s'ils ſont gazés par un voile Allégorique, qui relevant leur éclat, les rende plus piquants par ſon ombre légere ; ſi, ne paroiſſant qu'amuſer, ils préſentent par-tout les leçons les plus utiles ; ceux qui les propoſerent ſont dignes des éloges qu'on a faits des anciens Sages, & leurs Allégories méritent de devenir les nôtres.

En vain donc on ſe flatteroit de parvenir à la vraie connoiſſance de l'Antiquité, ſi l'on ne ſçait à quoi s'en tenir ſur ſon Génie Allégorique & Symbolique. Juſques-alors, on ne comprendra preſque rien à ſon langage, à ſa Religion, à ſes uſages, à ſes monumens. Ses inſtitutions ſeront

une énigme indéchiffrable : on les verra toujours à contre-sens.

Voulant élever nos recherches relatives à l'Antiquité, sur une base à toute épreuve, nous avons donc dû commencer par une discussion aussi importante.

Cette question, à la vérité, n'est point nouvelle : elle fut souvent discutée avant nous avec plus ou moins de succès par des personnes distinguées par leurs connoissances & par leurs lumieres ; cependant elle n'a jamais été entiérement décidée : le plus grand nombre paroît même avoir été pour la négative ; & il est peut-être tel de nos Lecteurs, pour qui le Génie Allégorique de l'Antiquité ne paroît qu'un être de raison, qui n'exista jamais que dans le cerveau d'un illuminé.

N'en soyons pas surpris ; ceux qui ont soutenu qu'il falloit prendre les leçons des Anciens dans un sens allégorique, avoient contr'eux les plus grands désavantages : d'un côté, l'opinion publique & les préjugés reçus, qui empêchoient qu'on se rendît attentif à leurs raisons : d'un autre, des énigmes de la plus grande difficulté à développer, des moyens beaucoup trop bornés pour arriver à la découverte pleine & entiere de ce Génie, des Systêmes qui se détruisoient mutuellement ; enfin, point de base solide, point d'ensemble qui pût triompher de tous les obstacles & dévoiler l'Antiquité entiére.

C'est que la vérité ne doit point être étudiée relativement à quelque Systême : car alors elle ne sera jamais que partielle : & tout ce qu'on aura fait tombera avec ce Systême, s'il n'est apuyé sur des bases solides.

C'est ce qu'ont malheureusement éprouvé presque tous ceux qui jusques à présent se sont déclarés pour le Génie Allégorique de l'Antiquité. Leurs Ouvrages ont été insuffisans pour décider cette question importante & pour fixer l'opinion ; soit qu'ils n'ayent pas suffisamment développé leurs principes ; soit qu'ils en ayent fait une application trop resserrée, ou qu'ils n'ayent eux-mêmes vû en cela qu'une opinion problématique.

Ces efforts, inutiles pour la vérité, lui sont devenus même très-funestes : car on lui fait plus de tort en la défendant mal, qu'en ne prenant pas son parti, ou en gardant le silence. Ceux qui ne voyoient rien d'allégorique dans l'Antiquité, se sont confirmés par-là dans leur opinion, & ont cru triompher : d'autres se sont persuadés que cette Antiquité étoit si confuse, qu'on y verroit toujours tout ce qu'on voudroit, & que jamais on ne pourroit l'apercevoir telle qu'elle fut.

Aussi la cause des Allégories, ou leur défense, est devenue si désespérée, que le simple soupçon de pencher en sa faveur est nuisible à un Auteur ; & suffit pour le faire regarder comme un visionnaire qui est la dupe de son imagination, ou comme une personne qui se plaît à soutenir les paradoxes les plus absurdes.

§. 2.

Motifs qui ont déterminé à ſurmonter ces difficultés.

Tandis que, confondu dans la foule des ſpectateurs, je ne voyois ces objets que dans l'éloignement, & que je n'en pouvois juger que d'après les Ouvrages écrits à ce ſujet pour ou contre, genre de jugement auquel les hommes ſont réduits pour tous les objets qu'ils n'ont pu examiner par eux-mêmes, & dans lequel celui qui expoſe ſes raiſons de la maniere la plus ſpécieuſe, & qui ſçait mettre les rieurs de ſon côté, a toujours raiſon, je penſois à peu près de même.

Il me ſembloit qu'aucun des Ouvrages en faveur des Allégories, n'avoit atteint ce dégré, je ne dis pas de conviction, mais de clarté & de force, néceſſaires pour qu'on pût les prendre pour guides; & je l'attribuois à quelque défectuoſité dans les principes.

Une ſeule choſe ſuſpendoit mon jugement; c'eſt qu'en rejettant toute Allégorie, & s'en tenant au ſens hiſtorique, l'Antiquité eſt un cahos effroyable; & tous ſes Sages, des inſenſés ou des impies.

Mais je voyois chez les Allégoriſtes, malgré leur ſçavoir & leur génie, tant d'illuſions, ou ſi peu de développemens utiles & d'une vaſte influence, que je croyois toute découverte à cet égard, abſolument impoſſible.

Ainſi, je raiſonnois, ou plutôt je me forgeois un ſyſtême de convenance, lorſque faiſant les recherches ſur l'Antiquité dont j'ai commencé à rendre compte, je vis l'Allégorie briller de toutes parts, donner le ton à cette Antiquité entiere, créer ſes fables, préſider à ſes Symboles, animer la Mythologie, ſe mêler avec l'Hiſtoire, s'incorporer avec les vérités les plus reſpectables, former la maſſe des cérémonies les plus auguſtes, devenir le véhicule des connoiſſances humaines, leur fournir un appui indiſpenſable; ſe manifeſter par-tout avec un tel éclat & un ſi grand art, qu'on ne peut la méconnoître, malgré le voile dont elle s'enveloppe, & dont elle ſemble ne ſe couvrir, qu'afin qu'on éprouve ce vif plaiſir & cette ſatisfaction délicieuſe que procure une ſurpriſe auſſi agréable qu'inattendue, lors ſur-tout qu'elle eſt l'effet de la ſagacité & de la pénétration.

Plus ce ſpectacle étoit beau par ſon enſemble & ſa ſimplicité, plus je fus étonné qu'il ſe fût dérobé à la vue de ceux qui juſques-ici avoient travaillé ſur l'Antiquité; même de ceux qui s'étoient déclarés pour l'Allégorie, & qui ne l'avoient pas aperçue dans tout ſon éclat.

Auſſi, loin d'en être ébloui, je craignis d'être trompé par quelqu'illuſion, d'autant plus funeſte qu'elle eût été plus flatteuſe & plus ſéduiſante;

je me tins donc en garde contre tout ce que j'appercevois ; & plus la carriére qui s'ouvroit devant moi devenoit vaſte & intéreſſante, plus je croyois devoir être circonſpect dans ma marche, & ſévère ſur le choix des moyens, pour ne pas m'égarer dans une route ſi peu connue.

Ces précautions, ces ſoins, cette réſerve, n'ont ſervi qu'à me confirmer dans cette premiere vue : plus j'étudiois & approfondiſſois l'Antiquité, plus j'y appercevois une mine abondante en Allégories de toute eſpèce : Allégories de fables, Allégories Mythologiques & des Divinités, Allégories de Symboles, Allégories de Langues, Allégories d'Hiſtoire, Allégories de Cérémonies & juſques à des Allégories de nombres & de danſes ; que l'Allégorie en un mot, avoit été la ſource & la baſe des inſtructions données à tous les anciens Peuples, Chaldéens, Egyptiens, Chinois, Indiens, Perſes, Celtes, Grecs, Phéniciens, Hébreux même, &c.

Que plus on multiplioit les moyens de s'en aſſurer, & plus on voyoit l'Allégorie s'étendre & s'embellir.

Et que juſques à ce que cette portion de l'Antiquité eût été dévelopée avec ſoin, il étoit impoſſible de ſe former une juſte idée des Tems anciens, & de l'origine des connoiſſances.

§. 3.

Comment on y eſt parvenu.

Dès qu'il étoit prouvé que les Anciens avoient eu un goût auſſi étendu pour l'Allégorie, & qu'elle avoit préſidé à l'enſemble de leurs inſtructions, il étoit naturel de rechercher l'origine de ce goût, les effets qu'il avoit produits, l'idée qu'on s'en étoit formée, pourquoi on l'avoit totalement perdu de vue ; & pluſieurs autres queſtions de cette nature. Je me livrai à ces recherches, qui ſeules pouvoient fixer nos idées à cet égard, & démontrer que ceux qui voyoient de l'Allégorie chez les Anciens, voyoient bien ; rien n'exiſtant ſans raiſon.

Je cherchai donc ſur quels motifs avoit été fondé un genre auſſi ſingulier d'inſtruction ; & je n'eus pas de peine à les trouver : de-là naquirent des preuves qui établiſſent non-ſeulement l'exiſtence de l'Allégorie chez les Anciens, mais encore qu'elle éxiſta néceſſairement.

La meilleure maniere d'entendre l'Antiquité étant ſans contredit de l'expliquer par elle-même, je cherchai enſuite ce qu'elle nous avoit tranſmis elle-même à ce ſujet ; & je trouvai les témoignages les plus formels, les plus déciſifs, les plus nombreux en faveur des Allégories ; & il ſe trouva que, tandis que les Modernes nioient que les Anciens euſſent fait uſage des Allégories, tous les Anciens s'accordoient à convenir que les premiers

Légiſlateurs, les premiers Philoſophes, les premiers Théologiens, s'étoient exprimés dans un langage allégorique.

Mais plus l'Antiquité n'avoit eu qu'un ſentiment à ce ſujet, plus il devoit paroître ſurprenant que les Modernes en euſſent un tout oppoſé : il fallut donc encore rechercher comment une ſi grande lumiere s'étoit éclipſée ; pourquoi l'eſprit Allégorique de l'Antiquité étoit tombé dans un ſi grand oubli, & n'étoit plus connu ; par quelles cauſes les Modernes avoient pris le change d'une maniere auſſi ſurprenante.

Ces queſtions ne furent pas plus difficiles à réſoudre. Lorſqu'au renouvellement des Sciences, les Modernes voulurent ſe former de juſtes ideés de l'Antiquité, ils précipiterent trop leurs jugemens, ſur-tout à l'égard de ſon Génie Symbolique. L'éxiſtence ou la non-éxiſtence de ce Génie, étoit une choſe de fait : il falloit donc raſſembler les faits & les diſcuter : c'eſt ce qu'on a rarement obſervé. On avoit moins de peine à former des ſyſtêmes ; mais ces ſyſtêmes, dénués de preuves ſuffiſantes, ne pouvoient ſe ſoutenir long-tems D'ailleurs, il étoit moins queſtion de prouver que l'Antiquité avoit allégoriſé, que de démontrer le vrai ſens de ſes Allégories : Méthode très-difficile, & qui exigeoit les Comparaiſons les plus nombreuſes, les plus étendues, les plus éxactes, les plus ſenſibles. Ne ſoyons donc pas étonnés qu'on ait ſi ſouvent échoué : on mettoit à ces recherches, il eſt vrai, tout l'eſprit poſſible ; mais l'eſprit ne tint jamais lieu des faits, il donne même de la défiance, & par-là il nuit : à force d'eſprit, on fera illuſion, mais on ne convaincra pas : & dans des Ouvrages comme ceux-ci, il faut convaincre.

Ce n'eſt point par un eſprit de Critique que je m'exprime ainſi : loin de tout Auteur cette façon de penſer ſatyrique & dédaigneuſe, par laquelle il ſemble qu'on ne cherche qu'à s'élever ſur la ruine des autres. Toute perſonne qui ſe propoſe la vérité pour but, eſt eſtimable & digne d'éloge, lors même que ſes efforts ſont les plus infructueux. Ceux qui ont eu le moins de ſuccès, ont cependant défriché une partie du terrain ; ils ont fait des raprochemens utiles : leurs propres erreurs ſont devenues avantageuſes ; elles apprennent quelles routes ſont funeſtes, & celles qu'il faut ſuivre pour aprocher davantage du but.

Tout ce que je veux inférer d'ici, c'eſt que l'on ne doit rien conclure contre le Génie Symbolique de l'Antiquité, de l'eſpéce d'impoſſibilité où l'on a été juſques à préſent de le démontrer d'une manière ſatisfaiſante. Si le peu de ſolidité qu'ont eu les divers ſyſtêmes qui ont déja paru, doit rendre circonſpect, on n'en doit pas inférer l'impoſſibilité abſolue d'en former un qui ſoit vrai, & qui porte la conviction avec ſoi.

Sur-tout, lorſqu'on réfléchira ſur la nature des matériaux qu'on avoit mis en œuvre juſques-ici, peu dignes d'un objet auſſi vaſte & auſſi important.

§. 4.

Pourquoi l'on n'avoit pu parvenir juſques à préſent à ces réſultats.

L'explication des Allégories anciennes ſuppoſoit diverſes connoiſſances préliminaires, ſans leſquelles il eſt impoſſible de les expliquer d'une maniere ſatisfaiſante; il faut être au fait des caractères qui conſtituent eſſentiellement l'Allégorie & au moyen deſquels on diſtinguera auſſi-tôt ce qui eſt allégorique de ce qui ne l'eſt pas : il faut s'être fait une clé, ou plutôt un Dictionnaire de ce Langage Allégorique, & il faut l'avoir formé d'après l'Antiquité elle-même: il faut être en état de faire voir les raports de ſes expreſſions, avec la Nature : il faut avoir aſſez aprofondi ces Langues, pour pouvoir remonter à la ſource des noms allégoriques tranſmis par les Anciens : il faut encore avoir comparé tous ces objets, avec l'Ecriture hiéroglyphique ou les Peintures à tapiſſeries des Anciens, qui ſont une portion eſſentielle des Allégories.

Mais juſques-ici, quel, entre tous les Allégoriſtes, avoit réuni tous ces objets, & avoit aſſuré ſa marche par leur moyen?

Ne pourroit-on pas même dire qu'ils avoient cherché à ſe ſervir des Allégories anciennes plutôt pour faire valoir quelque ſyſtême qui leur tenoit à cœur, qu'afin de parvenir à la connoiſſance même de ces Allégories; enſorte qu'on avoit toujours lieu de craindre qu'ils n'y euſſent vû, non ce qui y étoit réellement, mais ce qu'ils avoient déſiré qui y fût?

Un autre défaut, dans lequel ils ſont preſque tous tombés, & qui a peut-être le plus prévenu contr'eux, c'eſt l'abus étrange qu'ils ont fait des Langues pour appuyer leurs opinions; procédant beaucoup plus par la décompoſition des mots, que par l'enſemble même de l'Allégorie, dont la ſignification des mots doit être une ſuite, & non le principe. Rien n'eſt en effet plus aiſé que de faire dire à un mot tout ce qu'on veut, en le décompoſant: c'eſt alors, qu'on voit *Alfana* venir d'*Equus* en droite ligne.

Il n'eſt donc pas étonnant que l'on n'ait eu juſques à préſent aucune idée diſtincte du Génie Allégorique & Symbolique des Anciens : qu'il n'ait été regardé que comme un problême, dont la ſolution étoit plus à déſirer qu'à eſpérer : & qu'aucun des ouvrages faits en ſa faveur, n'ait eu aſſez de poids pour triompher des préjugés dans leſquels on étoit à cet égard.

Les Auteurs qui ont même le mieux aperçu l'exiſtence du Génie Allégorique, étoient ſi peu ſûrs de leurs principes, qu'ils les abandonnent preſque toujours, lorſqu'ils en auroient le plus grand beſoin, & qu'ils leur ſerviroient à débrouiller heureuſement les plus grandes difficultés. C'eſt ainſi qu'un des Sçavans qui ont pris dans ces derniers tems le parti des Allegories

anciennes, en a cependant excepté » tout ce qui regarde les actions crimi-» nelles des Dieux humains. Il eſt ridicule, dit-il, de prétendre expliquer » allégoriquement de pareilles Hiſtoires. »

Et ce ſont là des Défenſeurs du Génie Allégorique ! Que deviennent donc les principes ſur leſquels ils ſe fondoient, puiſqu'ils leur ſont inutiles au moment où ils en avoient le plus de beſoin ? Que nous importe l'Allégorie ſi elle nous abandonne dans de pareilles circonſtances ? Après avoir tourné en allégorie l'Hiſtoire des Héros de l'Antiquité, ſes ſymboles, ſon culte, ſes Dieux, on reculera à la vue de ce qu'on apelle *leurs actions criminelles* ! on aura dévoré tout le reſte, & on ne pourra digérer ceci Rien ne prouveroit mieux la foibleſſe du ſyſtême allégorique, ſi cette ſuppoſition étoit vraie. Car à quoi ſe réduiroient dès ce moment les Allégories anciennes ? Les Perſonnages de la Fable ne s'évanouiront-ils pas tous, dès qu'on voudra les ſéparer des actions criminelles qui forment la maſſe de leur Hiſtoire ?

En effet, que devient SATURNE, s'il ne dévore ſes enfans ? JUPITER, s'il ne fait infidélité à Junon ? THESÉE, s'il n'abandonne Ariadne à Naxos ? & BACCHUS, s'il n'épouſe cette Princeſſe délaiſſée ? VÉNUS, ſi elle n'aime Adonis, & ſi elle ne le pleure ? HERCULE, ſi Déjanire n'en eſt jalouſe, & s'il ne meurt ſur un Bucher ? PROSERPINE, ſi elle n'eſt enlevée par Pluton ?

§. 5.

Succès aſſuré en ſuivant une meilleure route.

L'on pouvoit donc, en ſuivant une meilleure route, traiter de nouveau cette queſtion intéreſſante, & ſe flater d'en dire des choſes nouvelles, plus propres à démontrer l'exiſtence du Génie Symbolique ; ſur-tout en s'attachant plus aux faits, en les comparant davantage entr'eux, & avec leurs cauſes ; en réuniſſant le langage qui en réſultoit ; en cherchant plutôt ce que l'Antiquité avoit dit effectivement, que ce qu'elle pouvoit avoir dit ; & en paſſant en revue les divers uſages que l'Antiquité avoit fait de l'Allégorie.

Car elle ne s'en ſervit pas uniquement dans l'invention des Fables, ou dans l'Hiſtoire des Dieux : elle employa l'Allégorie dans ſes Poëſies, dans ſon Aſtronomie, dans ſon Calendrier, dans ſes Symboles, dans ſon Blaſon, dans ſes Peintures, dans ſes Monnoies & dans ſes Médailles.

On ne pouvoit donc ſe former une juſte idée de l'Antiquité Allégorique, qu'en réuniſſant tous ces objets : mais par-là, on devoit être aſſuré de retrouver en entier le Génie Allégorique dont elle avoit été animée, d'en rejoindre toutes les parties, & de faire des découvertes immenſes, intéreſſantes & utiles.

Ce ſont ces diverſes parties dont j'ai traité dans le *Plan* général & raiſonné du Monde Primitif ; & qui forment, au nombre de ſix objets, la portion que j'ai intitulée, *Antiquité Allégorique*.

C'eſt

C'eſt d'après les mêmes principes, que j'ai dévelopé, ſous le titre de *trois Allégories Orientales*, les diverſes Allégories qu'offrent les Hiſtoires de Saturne, de Mercure & d'Hercule.

Et c'eſt pour développer ces principes aux yeux du Public, pour démontrer l'exiſtence du Génie Symbolique chez les Anciens & pour raſſurer mes Lecteurs contre la crainte que ſon explication ne ſoit arbitraire & purement ſyſtêmatique, que j'entreprends de traiter du Génie Allégorique & Symbolique en lui-même, relativement aux cauſes qui le firent naître, & à la certitude & la clarté de ſon langage.

Je ne craindrai pas d'être jugé par les ſavantes Sociétés de l'Europe qui font de l'Antiquité leur occupation la plus chere, & qui travaillent à nous en dévoiler les beautés & les myſtères: qui connoiſſent les difficultés dont elle eſt hériſſée; & combien il eſt aiſé de ſe faire illuſion, dès qu'on veut aller au-delà du ſens littéral. Leurs illuſtres Membres ſont trop amis de la raiſon, trop dégagés de préjugés, trop au fait de l'Antiquité, pour trouver mauvais qu'on diſcute une queſtion de cette importance, ſur laquelle on n'a jamais prononcé, dont on voit tant de traces dans l'Antiquité qu'on ne ſauroit ſe les diſſimuler, & dont les influences ſont ſi étendues & d'un tel poids, que, quelque parti qu'on prenne, la face de l'Antiquité en eſt entiérement changée; & qu'elle paroît raiſonnable ou inſenſée, ſuivant qu'elle aura employé l'Allégorie ou qu'elle ne l'aura pas connue. C'eſt la cauſe de *l'Humanité*, plaidée aux yeux de l'Humanité elle-même, & de la raiſon.

Mais que ce ſoit vous-mêmes, Sages de Memphis, de Babel, de la Gréce, Orphée, Homere, Pythagore, Hiérophantes ſacrés, &c. qui plaidiez votre cauſe! Vous qui des rives de l'Euphrate, juſques à celles du Gange & du Tibre, ſoumîtes tout à vos loix: vous dont la vie infatigable fut employée à contempler la nature, & à la faire connoître aux Mortels; & qui, à l'ombre de l'Allégorie, élevâtes la maſſe des connoiſſances les plus utiles, les plus nobles, & les plus conſolantes. Expliquant vous-mêmes vos leçons, développant les objets que vous peignîtes par vos emblêmes, les vérités que vous conſacrâtes dans vos Allégories, les inſtructions que vous renfermâtes dans vos Fables immortelles, venez vous juſtifier vous-mêmes aux yeux des hommes prévenus: venez, il en eſt tems; venez leur prouver qu'on ne ſauroit prendre au pied de la lettre ces Symboles, ces Tableaux, ces Fables, ces Hiſtoires, par leſquelles vous cherchâtes à faire paſſer vos utiles leçons à la poſtérité la plus reculée: & qu'on ne ſauroit s'égarer en conſidérant l'enſemble de tous ces objets; & le *mot* même par lequel ſe terminent le plus ſouvent ces Enigmes.

§. 6.

Diviſion en ſept Articles.

Pour donner quelqu'ordre à nos réflexions & à nos obſervations ſur cette matiére, nous les rapporterons à ces ſept Articles.

I. Ce que l'on doit entendre par le Génie Allégorique & Symbolique des Anciens.

II. Que l'Antiquité eut néceſſairement ce Génie, & qu'il ne dépendit pas uniquement de ſon choix.

III. Qu'elle eſt convenue elle même de l'exiſtence de ce Génie Allégorique, & que la tradition ne s'en eſt jamais effacée.

IV. Qu'elle eſt la véritable Clé de l'Antiquité.

V. Que les cauſes qui la firent perdre de vue, n'ôtent rien à ce principe de ſa force.

VI. Qu'en l'admettant, on n'ouvre point la porte aux explications arbitraires; ce Génie ayant ſes régles & ſon langage fixe, dont on ne ſauroit s'écarter ſans manquer totalement le vrai.

VII. De quels objets s'occupa l'Allégorie.

ARTICLE PREMIER.

En quoi consista le Génie Allégorique & Symbolique des Anciens.

§. 1.

Sa Définition.

LE Génie Allégorique & Symbolique des Anciens consista dans ce penchant & cette tournure d'esprit, qui porterent les Sages de l'Antiquité à voiler leurs leçons sous des emblêmes & des énigmes propres à les rendre plus piquantes, plus vives, plus animées, afin qu'elles fussent recherchées avec plus d'empressement & retenues avec plus de facilité.

Par cet artifice ingénieux, ils rendoient sensibles les vérités les plus abstraites; ils changeoient en images & en tableaux, les propositions les plus séches, les plus difficiles à saisir; la vérité devenoit plus aimable, plus douce, moins offensante; les Êtres inanimés & les Êtres moraux se personifioient: la nature entière prenoit une face nouvelle: ce qu'il y avoit de plus métaphysique se revêtant des perfections & des beautés corporelles, paroissoit devenir sensible comme elle; les rapports même qui existent entre les grands objets de la Nature & leurs influences sur les hommes, se métamorphosoient en une Histoire de Personnages illustres, qui réveilloit l'imagination & dont les traces agréables ne s'effaçoient jamais.

Ce Génie Allégorique se dévelopoit dans les mots figurés, les Proverbes, les Métaphores, les Paraboles, les Emblêmes, les Fables, les Apologues, les Enigmes, les Récits Mythologiques, les Symboles, les Peintures Hiéroglyphiques.

§. 2.

Etendue de son usage.

Il donna le ton à l'Antiquité entiére, il créa ses Fables, préfida à ses Symboles, anima la Mythologie, s'incorpora avec les vérités les plus respectables, forma la masse des cérémonies les plus augustes: tout porta son empreinte; ce fut en quelque sorte le langage unique des tems primitifs. C'est

celui de tous les anciens Peuples dont il nous reſte quelques Monumens ; celui des Scythes, des Celtes, des Etruſques, des Phéniciens, des Indiens, des Egyptiens, des Chinois, des Chaldéens, &c.

Point de Livres compoſés dans l'Antiquité la plus reculée, qui ne renferment des exemples de ces divers genres d'Allégories : les Livres Sacrés des Hébreux en ſont remplis.

On ne peut les ouvrir ſans y trouver des mots figurés & des métaphores de toute eſpéce. C'eſt ainſi que toutes les perfections de la Divinité y ſont peintes, par des mots qui expriment des idées phyſiques. Là, rien ne ſe dérobe à ſon œil perçant ; ſa main ſoutient l'Univers, il le forma d'un ſeul *mot* de ſa bouche : il porte ſon Peuple dans ſes *entrailles*.

On y voit la Fable des *Plantes*, qui veulent élire un Roi, & qui ſont réduites à choiſir la Ronce (1).

L'Enigme du miel trouvé dans le corps du Lion mort, eſt une Peinture Allégorique très-frapante (2).

La main divine qui trace ces mots מנא תקל ופרסין MENA THEQUEL V-PARSIN, *poids, légereté, diviſion* (3), ſentence auſſi conciſe qu'aucune des ſentences Lacédémoniennes ſi vantées, nous donne également un exemple frapant du ſtyle Allégorique des Anciens.

§. 3.

Noms qu'on lui donna.

Rien de plus reſpectable que le nom même ſous lequel tous ces objets y ſont déſignés : ils y ſont appellés משל M-SHAL en Hébreu, en Ethiopien, &c. ou מתל M-THAL, ſuivant la prononciation Chaldéenne & Arabe, d'où ſe forma l'Indien *Am*-TAL-*a* ; & qui ſignifie, *Sentence, Maxime, mot plein de ſens & d'énergie, & qui domine entre tous les autres.*

Auſſi le Verbe *M*-THAL-*a* ſignifie *dominer*, tout comme parler en paraboles, ou comparer.

C'eſt dans le même ſens que du Latin MAX-IM-*um*, nous avons formé le mot MAXIME par lequel nous déſignons une penſée très-grande & ſublime, diſtinguée entre toutes les autres.

Ce qui conſtitue eſſentiellement l'Allégorie, c'eſt que ce qu'elle ſemble dire, n'eſt jamais ce qu'elle veut dire : elle nous préſente un objet, & c'eſt un autre qu'elle a en vue.

---

(1) Jud. Chap. IX. 8. & ſuiv.
(2) Ib. Chap. XIV. 12. & ſuiv.
(3) Daniel, V. 25.

C'eſt la définition qu'en donnent les Anciens eux-mêmes ; & c'eſt ce que ſignifioit chez les Grecs, le mot ALLÉGORIE qu'ils formerent. Compoſé des mots ALL, autre, & AGORA, diſcours, il déſignoit un *diſcours différent* de celui qu'on entendoit, une comparaiſon, une ſimple image. Tel étoit ſurtout le ſens du mot *M-*THAL, dont nous venons de parler ; & qui formé de la prépoſition M ſignifiant *par*, & de la racine primitive TAL, qui fit le Latin TALIS, & le François TEL, ſignifioit *Diſcours par imitation*, par reſſemblance ; Diſcours qui eſt devenu TEL, pareil à ce dont il eſt l'image.

§. 4.

Juſteſſe des Allégories.

Mais quoique l'Allégorie ne ſoit qu'une image, & qu'on n'ait point ſous les yeux ce qu'elle veut dire ; ce qu'elle dit, cette image eſt néanmoins ſi juſte & ſi expreſſive, qu'on ne ſauroit la conſidérer attentivement, ſans connoître auſſitôt ce qu'elle vouloit qu'on ſçût. Semblable en cela à un Maſque, qui peindroit ſi bien un perſonnage, qu'en le voyant on ne penſeroit plus au Maſque, & l'on ne s'occuperoit que de la perſonne qu'on cherchât à déſigner en l'employant. Tel un de ces voiles légers, qui dérobant à nos regards des Objets animés, en laiſſent appercevoir les formes & la beauté.

N'apercevoir que le Maſque, ne point pénétrer au-delà du voile, ne point ſentir ce qu'il envelope, c'eſt ne point entendre l'Allégorie ; c'eſt la laiſſer échaper.

Celui qui dans les Fables ingénieuſes d'Eſope ne verroit qu'une converſation entre deux Animaux, ne verroit rien : prenant la Fable pour vérité, il en manqueroit totalement le but. Plus inſenſé encore celui qui s'imagineroit que l'Auteur de ces Fables, croyoit réellement que ces Animaux avoient parlé. Tels furent à peu près, ceux qui s'imaginerent que Moyſe ſe repréſentoit Dieu comme un Homme ou ſous une figure corporelle, parce qu'il parloit de ſes yeux & de ſes bras.

Il en eſt de même des Fables Mythologiques : s'arrêter aux faits hiſtoriques qu'elles nous racontent, les regarder commme ſi leurs Auteurs avoient été perſuadés que les Acteurs qui y interviennent, avoient réellement vécu & avoient fait ce que les Fables ſuppoſent, c'eſt dénaturer ces récits : c'eſt prendre pour réel, ce qui n'eſt qu'apparent ; & laiſſer échaper la réalité, pour courir après une ombre fugitive.

§. 5.

Exemple des mépriſes dans leſquelles on eſt tombé à leur égard.

Cette mépriſe paroîtra inconcevable : elle regne cependant perpétuellement dans l'expoſition que l'on a faite juſques ici de l'Antiquité : n'en donnons qu'un ſeul exemple : il vaudra plus que tout ce que nous pourrions dire.

Orion, diſent les Anciens, étoit un Géant énorme : il pouvoit traverſer ſans danger les eaux les plus profondes : ſon Pere fut un Taureau ; lui-même adonné à la chaſſe, étoit la terreur des Forêts : croyant que rien ne devoit lui réſiſter, il oſe aſpirer à Mérope, fille d'Œnopion : mais celui-ci irrité de ſon audace, lui créve les yeux ſur les bords de la Mer : il ne recouvre la vue que lorſqu'il eſt arrivé à l'Orient : & devenu enfin amoureux de l'Aurore, Diane, de jalouſie, ſuſcite contre lui un Scorpion qui le pique & il meurt.

Prendre ceci pour une Hiſtoire & Orion pour un Perſonnage humain, c'eſt n'avoir nulle idée du Génie Allégorique des Anciens : c'eſt tomber dans la faute d'un enfant qui croit en effet que Sire Loup & Sire Renard avoient parlé.

Inutilement donc on chercheroit ſur la terre Orion & ſon Hiſtoire, ou quelque choſe qui y eût trait. C'eſt une Allégorie ingénieuſe qui retrace à nos yeux une leçon d'Aſtronomie.

Orion eſt la Conſtellation la plus brillante & celle qui occupe une plus vaſte étendue : elle a l'air d'un Coloſſe qui s'élance au haut des Cieux ; auſſi eſt-elle apellée un Géant ; & ſon nom eſt Orion, c'eſt-à-dire *l'Etincellant*, *l'éclatant*. Il eſt fils du Taureau ; car il ſe leve à la ſuite de ce ſecond des Signes céleſtes. Il paſſe ſans péril les plus grandes eaux ; car il a à ſes pieds le fleuve Eridan, Conſtellation Céleſte ; & ce fleuve ne lui va pas aux chevilles. C'eſt un Chaſſeur déterminé ; car il en a tout l'équipage ; à ſa ſuite ſont les deux Chiens, devant lui un Liévre qui s'enfuit. Il perd la vue ſur les bords de la mer ; car cette Conſtellation étant arrivée à l'Occident, côté de l'Univers que les Orientaux appelloient mer, parce que la mer eſt à leur Occident, diſparoît & perd la vue, ne ſe levant plus qu'avec le Soleil. C'eſt Œnopion qui lui créve les yeux, & cela eſt vrai, puiſqu'Œnopion eſt le Soleil. (†)

(†) Ce mot eſt compoſé des deux Primitifs, Oen qui ſignifie *Œuil*, & Op, Opi, qui pris adjectivement ſignifia *Grand*, *Vaſte*, *Puiſſant* ; & qui pris ſubſtantivement déſigna la *Terre*, dont on fit la Déeſſe Ops. Le Soleil eſt en effet le grand Œuil & Puiſſant ; l'Œuil de la Terre. Mais on voit auſſi un Œnopion dans le Combat allégorique de Bacchus & de Neptune, & celui-ci ſignifie *celui qui aime le vin*. Ces deux explications différentes de mots qui paroiſſent les mêmes, ne ſe contrediſent cependant pas, ces mots n'étant pas compoſés des mêmes élémens. Le dernier vient, à la vérité, du même mot

C'eſt pour le punir d'avoir aimé *Mérope* : mais ce mot ſignifie *le genre humain*, & Orion ſemble l'aimer, puiſqu'il alloit ſe lever avec lui lorſqu'il diſparoît. Il ne recouvre la vue qu'en Orient ; car ce n'eſt qu'en reparoiſſant là au bout de ſix mois qu'il brille de nouveau. S'il périt par la piquure d'un Scorpion, c'eſt que lorſque le Scorpion Céleſte ſe leve, Orion ſe couche ou expire. Enfin ſi l'on en a fait un Chaſſeur, ſi on lui en a donné l'équipage, s'il en porte même le nom chez les Perſes qui l'apellent *Venant*, c'eſt parce que cette Conſtellation ſe léve dans le tems que la Chaſſe s'ouvre.

§. 6.

Supériorité de l'explication Allégorique de la Fable ſur l'Hiſtorique.

Telle eſt la différence entre l'Explication Hiſtorique des Fables & leur Explication Allégorique, que la premiere, ſa fauſſeté à part, eſt ſéche, froide, inſipide, qu'elle laiſſe par-tout des vuides, qu'on eſt ſans ceſſe obligé de ſe retrancher ſur la corruption & l'altération de l'Hiſtoire & des Langues, ou ſur la folie des cerveaux qui ont eu tant de reſpect pour ces contes abſurdes : tandis que l'explication allégorique eſt animée, ingénieuſe, amuſante ; que ſans donner le tems de reſpirer, elle préſente ſans ceſſe de nouveaux ſujets de ſurpriſe : qu'elle ne laiſſe point de vuide, qu'elle rend raiſon de tout ; & que les hommes y paroiſſent auſſi raiſonnables qu'ils le ſont peu par les Explications Hiſtoriques.

Mais ſi l'Allégorie fut deſtinée à inſtruire, & ſi les Fables Mythologiques furent en effet des leçons intéreſſantes, comment ſont-elles ſi obſcures ? Pourquoi n'y reconnoît-on pas ce dont elles étoient l'image ? N'étoit ce pas manquer le but de l'Allégorie, que de s'exprimer d'une manière à ne pas faire ſoupçonner que ce qu'on diſoit, n'étoit pas en effet ce qu'on vouloit dire ?

§. 7.

Cauſes des difficultés qu'on y rencontre.

Que l'on ne ſoit pas ſurpris de ces prétendus défauts. L'Allégorie claire & intelligible dans le tems où on l'employoit, parce que l'on ſavoit très-bien qu'elle ne préſentoit rien de réel, qu'elle n'étoit qu'une peinture dégui-

---

Oen qui ne déſigna plus que le vin chez les Grecs ; & de la racine Pi qui ſignifie boire ; & qui forma en Grec le Verbe Pi-*no*, je bois ; & en Latin le Verbe *bibi*, j'ai bu. Ceci confirme ce que nous avons dit ſi ſouvent, que ce ne ſont pas les Etymologies qui peuvent conduire au ſens de l'Allégorie ; qu'elles en ſont au contraire éclairées. L'Allégorie devenoit plus piquante, par ce ſens indéterminé des mots & par leurs diverſes valeurs.

ſée, & parce qu'on diſtinguoit ſans peine quel, entre tous les ſens dont elle étoit ſuſceptible, étoit le véritable; l'Allégorie, dis-je, dut devenir une ſource intariſſable d'énigmes & un vrai cahos, à meſure que cette connoiſſance ſe perdit, & que l'intelligence de la langue primitive s'anéantit; que l'on n'aperçut plus ce à quoi chaque terme Allégorique faiſoit alluſion; qu'il n'en reſta au pied de la lettre que le matériel, que la figure intérieure, ſans que rien pût conduire au ſens figuré. Alors tous les perſonnages factices de la Mythologie devinrent autant de perſonnages hiſtoriques; tout ce qu'on leur attribuoit fut pris dans le ſens le plus littéral; & plus celui-ci prenoit le deſſus, plus les vérités allégoriques s'évanouiſſoient & ne paroiſſoient plus que des viſions.

De-là les efforts prodigieux qu'il faut faire pour rétablir l'intelligence de ces choſes, & qui ne peuvent réuſſir qu'autant qu'on démontrera la néceſſité où ſe trouverent les Anciens de ſe ſervir du ſtyle allégorique; qu'on fera voir les Objets auxquels ils durent l'appliquer néceſſairement; & qu'on développera de la manière la plus ſenſible, les raports de ces objets avec les peintures des Anciens.

§. 8.

Moyens ſûrs de les enlever.

Quelque difficile que ſoit cette entrepriſe, elle ne pourra être infructueuſe dès qu'on s'y prendra de cette manière & qu'on ira pas-à-pas, ſe rendant attentif à chaque Symbole, & les comparant entr'eux avec ſoin: on arrivera infailliblement par-là aux connoiſſances les plus intéreſſantes. On en a déja vu des exemples frapans dans l'explication de l'Hiſtoire de Saturne & de celles de Mercure & d'Hercule & de ſes Travaux, puiſqu'elle a rétabli de la manière la plus ſimple & la plus ſatisfaiſante le ſens d'une multitude de Symboles & d'Emblêmes, tels que la Faulx, le Caducée, le Phénix, les Centaures, les Amazones, les Colonnes d'Hercule, ſon Apothéoſe, &c. dont on n'avoit eu juſques alors aucune idée; & qui s'accordent parfaitement avec l'enſemble de ces Allégories, la Langue ancienne & la Raiſon.

Mais afin de rendre tout ceci plus ſenſible, & de le porter au plus haut dégré d'évidence, démontrons que l'Antiquité fut néceſſitée à ſe former un pareil langage: car dès-lors il ne ſera plus étonnant qu'elle s'en ſoit ſervie, & que nous ayons pu le reſtituer; car tout ce qui eſt néceſſaire, doit ſe retrouver dès qu'on ſe placera dans le point de vue qui ſeul peut le faire reconnoître.

ARTICLE

ARTICLE II.

Que l'Antiquité fut conduite néceſſairement à l'Allégorie, & qu'il ne dépendit pas d'elle d'avoir ou de n'avoir pas un Génie Allégorique.

§. 1.

L'Allégorie fut néceſſaire, 1°. par la nature du Langage.

Cette propoſition paroîtra ſans doute ſurprenante, même à ceux qui n'auront pas été étonnés de trouver des Allégories chez les Anciens: rien de plus indifférent en apparence, que d'allégoriſer ou de ne pas allégoriſer; cet uſage paroît ſe confondre avec tous ceux qui n'ont eu qu'un tems, & qui tenoient à de ſimples circonſtances locales.

Telle eſt, en effet, la façon dont on a enviſagé juſques-ici l'Allégorie & tout ce qui apartient aux figures Orientales: mais cette maniere de voir ne pourra ſe ſoutenir, dès qu'on conſidérera de plus près ces Objets, & qu'on les comparera avec l'origine des Langues mêmes. Sous quelque point de vue qu'on ſe repréſente l'Antiquité, on ne peut diſconvenir qu'elle fut forcée, pour peindre ſes idées, d'avoir recours aux figures, aux Emblêmes, aux Métaphores, aux Symboles de toute eſpéce.

Les Langues n'ont qu'un très-petit nombre de mots, qu'on puiſſe prendre dans un ſens propre; ce ſont ceux qui déſignent des objets phyſiques.

Dès qu'on voulut aller au delà & peindre les idées relatives aux objets moraux, intellectuels, ſpirituels, abſtraits même, dont aucun ne tombe ſous les ſens, il fallut uſer d'artifice; & que les Objets ſenſibles ou Phyſiques vinſſent au ſecours de ceux qui ne l'étoient pas.

Dès lors exiſta le langage figuré; car tous les mots qui déſignoient des objets corporels dans le ſens propre, peignirent également les objets non-ſenſibles dans un ſens de comparaiſon & d'analogie; ainſi les mots Esprit, Dieu, Idée, qui déſignoient au ſens propre le ſoufle du vent, la lumiére, les objets qui tombent ſous les ſens & qu'on connoît en les maniant, en les voyant, déſignerent au ſens figuré des objets qui n'avoient avec ceux-là que de légers raports, qu'une foible analogie; mais tels cependant, que la connoiſſance de l'un conduiſoit néceſſairement à celle de l'autre.

Lorſqu'il fut queſtion enſuite de tracer ou de peindre les inſtructions qu'on avoit à donner aux hommes, on fut obligé d'employer les figures de ces mêmes objets corporels: ainſi, comme l'on avoit un langage figuré, ont eut également une Ecriture ou une peinture figurée. Dans cette Ecriture, des ailes ou des oiſeaux à ailes déployées, déſignerent les vents;

un Papillon, le ſouffle, l'ame ou la vie; un Triangle, la Divinité ; un Œil, le Soleil œil de l'Univers, ou la Providence qui veille ſur les humains, & dont l'œil eſt toujours attentif à leurs actions.

2°. *Par la nature des Inſtructions.*

Cette peinture varia encore, ſuivant la nature des inſtructions qu'on avoit à donner : de là, germerent de nouvelles ſuites d'Emblêmes & de Symboles. Voulut-on peindre, par exemple, aux yeux des hommes, l'emploi qu'ils devoient faire des jours dont l'année étoit compoſée, & leur aprendre à cet égard le FAS & le NE-FAS (†), les jours dans leſquels il étoit permis de travailler, & ceux où il falloit ſe repoſer ; les jours conſacrés au travail, & ceux conſacrés à la Divinité ; on fut obligé d'avoir des Symboles particuliers pour déſigner chaque ſaiſon, chaque mois, chaque ſemaine, & les diverſes opérations relatives à chacune de ces portions de l'année, les Fêtes de chaque ſaiſon, leur objet propre, &c. Il en fallut encore pour déſigner les divers Aſtres, qui concouroient avec ces Travaux & ces Fêtes, &c.

Mais ceci tenoit à toutes les Connoiſſances, à tous les Arts : à la Société entiére, à la Poëſie ſur-tout tant ſacrée que profane, &c.

(†) Ces mots, inventés par les Latins, ſignifient, dit-on, *le Juſte, ce qui eſt permis & légitime ; & ce qui n'eſt pas permis.* Cela eſt vrai ; mais non de la maniere dont on le dit : ils n'eurent cette ſignification que dans le ſens figuré & par ſucceſſion de tems. Ils ne furent dans l'origine qu'un indice qui diſtinguoit les jours de travail de ceux où il ne falloit pas travailler.

FAS ſignifioit *fais*, *agis* : NE-FAS, *n'agis pas*, *ne fais pas*, *repoſe-toi*. Ces formules ſignifierent bientôt dans le ſens figuré le juſte & l'injuſte, le bien & le mal, puiſqu'en diſant *fais* ou *ne fais pas*, on repréſente l'action comme faiſable, juſte, permiſe ; ou comme injuſte, illégitime, déſordonnée. C'eſt ainſi qu'en ramenant les mots à leur vraie origine & à leur ſens propre, on en ſent infiniment mieux l'énergie & on ne les oublie pas.

On ſentira aiſément combien cette Etymologie eſt ſupérieure à celle qu'on a conſtamment donnée de ces mots d'après les Romains, qu'on prenoit pour guides dans l'origine de leur Langue, qui fut toujours pour eux une énigme impénétrable. FAS, ont dit FESTUS, ISIDORE, &c. & d'après eux VOSSIUS, &c. vient de *Fando*, comme ayant été *dit*, *ordonné*. Le *ne-fas* ſeroit donc ce qui n'a pas été ordonné ? Ce qui ſeroit faux ; car le *fas*, le *ne-fas*, les jours ouvriers & les jours chomables, étoient également ordonnés, décretés, publiés. Un paſſage de MACROBE, relatif à cet objet, auroit du redreſſer les moins clair-voyans. Il nous apprend que le premier Calendrier publié dans Rome fut un vol fait aux Patriciens, par le Secrétaire du célébre Appius Cœcus ; & que cette action fut ſi agréable au Peuple, qui étoit obligé d'aller demander à ces Familles Patriciennes ce qu'il y avoit à FAIRE chaque jour, qu'il en fut créé Edile Curule, au grand ſcandale des Nobles, qui euſſent bien voulu dans ce moment que jamais l'Art d'écrire n'eût été inventé. Ce Calendrier fut donc appellé avec raiſon *fas* & *ne-fas*, puiſqu'il aprenoit au Peuple ce qu'il avoit à *Faire* ou à *ne pas faire* pour toute l'année. L'Hiſtoire, la raiſon & la valeur des mots, s'accordent ainſi avec notre Etymologie.

De-là, une multitude d'Allégories & de Symboles tous néceſſaires, tous pris dans la nature.

Mais ſi le Langage avoit influé ſur les Symboles, ceux-ci influerent néceſſairement à leur tour ſur le Langage: l'on eut ſans ceſſe occaſion de parler de ces Symboles & de tous ces êtres allégoriques: on en parla donc comme d'autant d'êtres éxiſtans & réels: avoit-on beſoin de dire qu'ils ne l'étoient pas?

Ainſi, tout ſe trouva rempli d'êtres allégoriques, & l'on y fut conduit par gradation, & néceſſairement: mais ce ne fut pas tout.

3°. *Par une ſuite du goût pour les choſes difficiles & qui donnent à penſer.*

On ne tarda pas de s'apercevoir qu'un même tableau, ſoit en récit, ſoit en peinture, pouvoit préſenter ainſi deux ſujets très-différens, l'un au ſens propre, l'autre au ſens figuré: qu'il n'y avoit aucun mot, aucune phraſe, aucun diſcours qui ne fût ſuſceptible d'un ſens équivoque, & qui ſous un ſens aparent, n'en pût renfermer un tout différent.

Dès-lors, grand concours des beaux Eſprits, à qui excelleroit dans ce genre, & à qui offriroit à la ſagacité & à la pénétration des plus habiles, les Tableaux les plus piquans par la beauté des images; la multitude des détails, le giganteſque des perſonnages, & la difficulté d'entendre des récits d'autant plus obſcurs qu'ils étoient exprimés avec toutes les graces & toute l'ingénuité du diſcours le plus ſimple, le plus vrai, le plus naturel.

La ſource de ces équivoques, & leur exiſtence, n'avoit donc nullement dépendu de la volonté des hommes: mais ce qui en dépendit juſques à un certain point, ce fut le goût pour ce genre de peinture; ce fut l'uſage plus ou moins fréquent que l'on en fit, ce fut ſon adoption pour l'inſtruction & le bonheur du genre humain.

Encore même, ceci ne dépendit pas entierement du choix volontaire des hommes: ils y furent auſſi entraînés par le climat & par l'amour qu'on a naturellement pour tout ce qui flatte l'imagination & l'eſprit.

4°. *Par l'effet du Climat.*

Dans les Pays brûlans de l'Aſie, les Eſprits ſont toujours exaltés: ils s'enflamment aiſément: ils s'élancent aux nues: ils ſont ſans ceſſe dans les extrêmes: vifs, gais, ſpirituels, remplis d'une imagination brillante, il faut des alimens à cette activité brûlante, à ce génie ardent, à cette imagination échauffée. Ils ne peuvent donc rien dire naturellement: ils veulent qu'on ne s'exprime qu'à demi, afin de devoir le reſte à eux-mêmes:

ils ne parlent plus qu'à l'ombre du voile & par figures ; tout ſe change chez eux en métaphores & en allégories.

Ceci dut arriver de très-bonne-heure, puiſque ces Contrées furent toujours les mêmes. On en voit déja des traces dans la forme ſymbolique de la Tour de Babel : on les retrouve dans les traditions anti-diluviennes de ces mêmes Contrées Orientales. Noé, le *Deucalion* des Grecs, le *Xiſutrus* des Chaldéens, le *Satia-Vavouſſen* des Indiens, le *Fohi* des Chinois, élevé dans toutes les connoiſſances du premier Monde & qui les tranſporta au ſecond, les leur communiqua ſans doute avec ce ſtyle allégorique inſéparable de l'Orient, & dont elles étoient déja comme impregnées.

§. 2.

Objets ſur leſquels ſe porta ce Génie Allégorique.

L'Allégorie ſe porta naturellement ſur les objets les plus intéreſſans pour les hommes; ceux de la Religion & de notre origine; la conſtruction de l'Univers, les effets merveilleux des Elémens, leurs combats & leurs réunions, les révolutions ſalutaires des Aſtres, les avantages ineſtimables des Travaux des hommes, ſur-tout ceux de l'Agriculture, Art admirable, principe intariſſable de la proſpérité & de la population des Empires.

On perſonifia tous ces effets, toutes ces Cauſes, leurs raports même. Ainſi tout s'anima, tout fut mis en action. Des Récits, hiſtoriques en aparence, vifs & intéreſſans, remplacerent des Définitions ſéches & froides ; & les métamorphoſes variées de la nature, devinrent des métamorphoſes ſurprenantes d'êtres animés.

De-là, ces Événemens merveilleux qui firent les délices de l'Antiquité, que la Jeuneſſe lit avec tant de plaiſir, & qui font le déſeſpoir des Critiques qui ne veulent pas voir ce qui y eſt & qui y voyent tout ce qui n'y eſt pas.

L'Univers, la Nature fécondée, le Ciel, la Terre, le Soleil, la Lune, le Tems, les Saiſons, les Heures, les Elémens, &c. tout fut perſonifié.

§. 3.

Perſonnages & Tableaux qui en réſulterent.

L'Univers devint PAN; la Nature fécondée, ISIS; le Ciel fut URANUS; la Terre, RHÉA; le Soleil, APOLLON; la Lune, DIANE; le Tems & les

Moiſſons, SATURNE : les Saiſons, HAMMON, OSIRIS & SERAPIS ou PLUTON L'Eau fut NEPTUNE ; le Feu, VULCAIN & VESTA ; l'Air, JUNON ; le Labourage, CÉRÈS ; les Vendanges, BACCHUS & ARIADNE : les Neuf mois des Travaux Champêtres furent les MUSES ; & les Trois mois de Repos & des Plaiſirs, les GRACES. L'Amour fut CUPIDON ; & ſa Mere, LA BEAUTÉ ou VÉNUS. L'induſtrie & les talens des doigts, furent MINERVE ; tandis que la valeur guerriere fut MARS.

Souvent ces noms changerent, ſoit à cauſe des divers attributs de ces Êtres, ſoit parce que chaque Nation voulut les déſigner par des mots tirés de ſa propre langue. Ainſi la LUNE qui fut la *Diane* des Romains, étoit *Artemis* chez les Grecs, *Aſtarté* chez les Syriens, *Europe* chez les Phéniciens, *Sémiramis* chez les Chaldéens, *Iſis* chez les Egyptiens, &c.

Le SOLEIL fut l'*Apollon* des Grecs & des Latins, le *Bel* des Chaldéens, l'*Adad* des Syriens, l'*Oſiris* des Egyptiens, le *Mélicerte* des Tyriens, &c.

Et ces noms étoient tous allégoriques, c'eſt-à-dire parfaitement aſſortis aux objets qu'ils déſignoient.

Tels furent tous les Noms que nous venons d'indiquer, relativement à la Lune. DIANE vient de *Di*, lumiere. ARTEMIS ſignifie la régle de la Terre ; ASTARTÉ, la Déeſſe des Aſtres ; EUROPE, l'Occidentale : SEMI-RAM-*is*, la Reine du Ciel. ISIS (féminin d'ISH) la Maitreſſe, la Seigneureſſe, ou l'Ancienne, car ces expreſſions ſont ſynonimes. Il en eſt de même de ceux donnés ici au Soleil ; ils reviennent tous au nom de Seigneur, de Roi, de Souverain.

On diviſa ces Êtres en diverſes Claſſes, ſur-tout en Dieux & en demi-Dieux ou Héros De ce nombre, HERCULE & BACCHUS. Cette diſtinction eſt ſinguliere, peut-être encore plus dans le Syſtême allégorique que dans l'hiſtorique : dans celui-ci, ce ſont des Héros déifiés long-tems après les autres.

Dans le Syſtême allégorique, on pourroit dire que les Dieux préſident aux portions de la Nature indépendantes des Hommes, telles que le Ciel, la Terre, le Soleil, la Lune, les Elémens : tandis que les demi-Dieux déſigneroient les objets qui n'exiſtent en quelque ſorte que par le concours de l'homme ; tels que la culture de la vigne, ou BACCHUS ; & la culture des Champs, ou HERCULE & ſes Travaux.

A la plûpart de ces Perſonnages, on donna un Equipage aſſorti à leur dignité ; un Char, des Chevaux des Ornemens Royaux, une Cour, des Symboles propres à les caractériſer.

PAN ſe reconnoiſſoit à ſon Orgue à ſept Tuyaux, Symbole de l'Univers & de ſon Harmonie ; & l'on voyoit bien par ſa figure agreſte, qu'il déſignoit la Terre non encore policée : tandis que VESTA, Déeſſe des foyers & Protectrice de la virginité, déſignoit la Société civiliſée &

protectrice de la liberté & de la propriété de chaque individu.

Au Croiſſant, on reconnoiſſoit la LUNE; & VÉNUS, à ſon Char tiré par des Colombes & environné des Amours & des Graces.

Une Coquille tirée par des Chevaux marins, devint le char de *Neptune*; & on lui donna pour ſceptre, un Trident, ſymbole de la violence avec laquelle les flots battent contre la Terre.

Une Faucille & des Epis furent l'emblême de *Cérès*, tandis que ſon Char étoit tiré par des Dragons, emblême des épis ondoyans & toujours attachés à la Terre. Une Faulx, un Clepſydre, un Front chauve déſignerent le Dieu du Tems & des Moiſſons. Des Pampres & des Grapes, celui de la Vendange, &c. &c.

§. 4.

Peintures à Tapiſſeries des Anciens.

La Peinture de toutes ces choſes & celle des Actions attribuées à ces Etres, formoient une longue ſuite de Tableaux ou de Tapiſſeries, hiſtoriques en aparence; mais où il n'y avoit rien de réel que l'Allégorie, comme dans nos Tableaux emblêmatiques.

Ce n'eſt en effet que par une Tapiſſerie que les premiers hommes purent repréſenter le dévelopement de l'Univers, les perfections de la Divinité, la maniere dont elle ſe manifeſtoit pour le bonheur du Genre-humain.

Voulut-on repréſenter aux yeux des Hommes que la Divinité, conſidérée ſous trois émanations, ſelon les Philoſophes Payens qui ne pouvoient avoir des idées nettes de ce dogme, ou en Trois Perſonnes, avoit créé l'Univers? on peignit un *Triangle* reſplendiſſant. Voulut-on exprimer qu'elle connoiſſoit tout, que rien ne lui échapoit? on mit un *Œil* dans ce Triangle. Voulut-on ajouter qu'elle conſervoit & gouvernoit le Monde par ſa puiſſance? un bras ſortit de la lumiere qui environnoit le Triangle à œil.

On voit dans l'Hiſtoire d'Hercule, que les murs des Temples étoient couverts de pareilles Peintures à Tapiſſeries. C'eſt par une ſuite de ce même uſage, que lorſque les Iſraélites tombés dans l'idolâtrie, eurent adopté le culte des Egyptiens, ils peignirent ſur les murs du Temple les figures relatives à ce culte. Le fait eſt trop remarquable pour être paſſé ſous ſilence. Nous le devons à EZECHIEL (1).

» L'Eſprit, dit-il, m'amena à Jéruſalem, pendant une viſion divine, près » la porte intérieure (*du Temple*) qui regardoit du côté de l'Aquilon, où » étoit placée l'IDOLE de Jalouſie (2) qui irrite le Dieu Jaloux .... Elle étoit » à l'entrée... J'entrai, & en même tems, je vis des images de toutes ſortes

(1) Chap. VIII. verſ. 3-12.
(2) Le veau d'or ou Oſiris.

» de reptiles & d'Animaux, & l'abomination de la Maiſon d'Iſraël; & toutes » ces Idoles étoient peintes ſur la muraille tout autour.

» Et ſoixante-dix Anciens de la Maiſon d'Iſraël étoient debout devant ces » peintures, & Jechonias, fils de Saphan, étoit au milieu d'eux. Chacun d'eux » avoit un encenſoir à la main, & la fumée de l'encens qui en ſortoit s'éle- » voit en haut.

» Et il me dit: Vous voyez, fils de l'homme, ce que les Anciens de la Mai- » ſon d'Iſraël font dans les ténébres, ce que chacun fait dans le ſecret de ſa » chambre: car ils diſent: le Seigneur ne nous voit point; le Seigneur a » abandonné ſa terre.

» On voit enſuite des femmes qui pleurent ADONIS; & vingt-cinq hom- » mes qui adorent le Soleil levant, aprochant de leurs narines un ra- » meau «.

Tous ces Peuples peignoient ſur les murs des Temples, les objets relatifs à leur culte; & c'étoit en quelque façon un article eſſentiel pour eux, puiſque les Juifs devenus Idolâtres, ſe conforment auſſi tôt à cet uſage.

C'eſt par une ſuite de cette imitation du culte Egyptien & Syrien, qu'à Jéruſalem les Adorateurs du Soleil tiennent dans leurs mains un rameau.

PLUTARQUE nous aprend que les Egyptiens n'entroient point dans les Temples ſans avoir une branche de feuillage à la main. On la voit dans les mains de diverſes perſonnes ſur les peintures trouvées à Herculaneum, & qui repréſentent des ſacrifices Egyptiens: & les Livres Liturgiques des PARSES, qui ont conſervé la Religion des anciens Mages, traduits par M. Anquetil, nous aprennent que c'étoit auſſi l'uſage des anciens Perſes, comme il eſt encore celui des Guébres, ou de ces Parſes.

Le même Prophete nous aprend (1) que tel étoit l'uſage des Chaldéens, de peindre ſur les murs des Temples, les objets de leur culte.

» OOLIBA, dit-il, (ou JÉRUSALEM peinte allégoriquement ſous l'emblême » d'une Courtiſane) a augmenté ſes excès; & ayant vu des hommes peints » ſur la muraille, des images des Chaldéens tracées avec des couleurs, & » qui avoient leurs baudriers ſur les reins, & ſur la tête des Tiares de diffé- » rentes couleurs, qui paroiſſoient tous des Officiers de guerre, & avoient » l'air des enfans de Babylone & du pays des Chaldéens, d'où ils ſont » nés, elle s'eſt laiſſée ſéduire par l'attrait de ſes yeux, &c.

Ce paſſage d'Ezechiel répand non-ſeulement un très-grand jour ſur le raport de la Religion des Chaldéens avec celle des Egyptiens & relative- ment à leur uſage commun de peindre les Cérémonies Religieuſes ſur les murs des Temples; mais il eſt encore d'une très-grande utilité pour l'in- telligence de ces ſuperbes ſculptures de Perſépolis, qui ont été copiées avec

(1) Ib. Chap. XXIII. 14; 16.

tant d'exactitude par CHARDIN & par LE BRUN, célébres Voyageurs, que nous donnerons quelque jour avec d'autres anciens Monumens, & auxquelles encore on n'avoit rien compris. Elles repréſentent très-certainement des Cérémonies Religieuſes, quoiqu'on en eût douté juſques à-préſent. Les Perſonnages qu'on y voit, ne peuvent être plus ſemblables à ceux que peint Ezéchiel : ils ont leurs baudriers ſur les reins, & des Tiares ſur la tête ; & ils paroiſſent être des gens de guerre ; enſorte qu'on a toujours pris ces ſculptures, pour la repréſentation d'un Triomphe ou de quelque Fête Militaire. On diroit que le Prophete avoit ſous les yeux les Monumens de Perſépolis, qui deviennent plus précieux par ces raports.

Long-tems on put peindre ainſi, ſur les murs des Temples, les Inſtructions les plus intéreſſantes pour les hommes.

2°. *Traduction de ces peintures en langue vulgaire.*

Enſuite, on chercha à les faire paſſer dans l'Ecriture alphabétique ; à traduire en quelque ſorte, dans la langue parlée & écrite, ce qui n'étoit exprimé que dans la langue peinte. On n'eut pour cet effet qu'à écrire le nom des objets peints. Le mot BRAS, apliqué à la Divinité, déſigna les mêmes idées que la peinture du bras ſortant du Triangle : on en fit de même pour l'ŒUIL, pour les RAYONS, &c. C'étoit une Traduction littérale.

C'eſt certainement d'une Traduction pareille que parlent les Egyptiens lorſqu'ils diſent, » que le ſecond THOT traduiſit en langue..... (ſure-» ment *vulgaire*) les Inſtructions gravées par le Premier, ſur des Co-» lonnes.

Mais cette Traduction littérale conſervoit l'allégorie entiere ; les Tableaux n'en étoient point altérés : les caractères ſeuls étoient changés.

C'eſt ainſi qu'on peut concevoir que Moyſe écrivit en langue vulgaire nombre de choſes, tranſmiſes par ſes Prédéceſſeurs ſous la forme de Tableaux Symboliques.

Telles furent certainement les belles Galeries ou ſuite de Tableaux peints ſur les murs des anciens Temples des Phéniciens, au raport des Anciens, & ſur ceux de l'Egypte qui ſubſiſtent encore, qui repréſentoient les objets les plus reſpectables du Culte Ancien, & en particulier les Travaux d'Hercule, & ceux d'Oſymandias, & le repos glorieux dont ils avoient été récompenſés. Tableaux allégoriques qui furent enſuite chantés par les Poëtes, & qui formerent l'hiſtoire de ces Héros, non moins allégoriques que la Galerie même dont ils étoient l'explication.

3°. *Utilité*

3°. *Utilité de la comparaiſon de ces Peintures avec leur Traduction en Langue vulgaire.*

Voulons-nous retrouver l'explication de ces Allégories écrites ? remettons-les en Tableaux & en Tapiſſeries : nous aurons ainſi deux points de comparaiſon ; l'allégorie en Tableaux, l'allégorie en récit : elles s'éclairciront mutuellement, & on en verra naître la lumiere la plus frapante. C'eſt ainſi que dans la ſuite de cet Ouvrage, nous verrons que le *Faîte de l'Obéliſque Egyptien* déterré par les ordres de BENOÎT XIV. eſt une peinture allégorique ; & que l'hiſtoire des *Métamorphoſes de* VISHNOU, nom du Dieu ſuprême chez les Indiens, n'eſt que la Traduction littérale en langue vulgaire, de Tableaux allégoriques relatifs aux grandes révolutions de l'Univers, conſidérées comme la manifeſtation ou l'effet de la volonté & de la puiſſance de Dieu : tout comme l'Hiſtoire d'Hercule & de ſes Travaux, n'eſt qu'une Traduction de la belle Galerie Phénicienne relative au Soleil.

Par la comparaiſon de ces Tableaux & de leur traduction en langue écrite, on aperçoit avec la plus grande facilité l'allégorie qu'elles renferment ; & l'on a toujours plus lieu d'admirer en cela l'induſtrie & la ſagacité des hommes qui ont ſçu rendre ſenſibles les vérités les plus abſtraites : tandis que, ſans ces comparaiſons, ces Tableaux & ces Hiſtoires ne préſentent que des objets étranges & fabuleux.

Nous verrons également un jour, qu'il en fut de même de toutes les ſculptures dont les Grecs ornerent leurs Temples ; & ſur-tout celui de JUPITER OLYMPIEN, que PAUSANIAS décrit dans un grand détail ; ainſi que de toutes les ſculptures que l'on admire encore dans les plus belles Pagodes des Indes, & qui ſont placées dans des Iſles ou près des bords de la Mer.

Il n'eſt donc pas étonnant que ces objets ayent paru d'une obſcurité impénétrable, puiſque l'on ſéparoit des choſes intimément faites l'une pour l'autre : que ceux qui ont traité de ces Allégories, ne les ont jamais raprochées de leurs Tableaux ; & que ceux qui ont dépeint ceux-ci, ne les ont preſque jamais comparés avec les allégories qui y étoient relatives.

Il eſt même arrivé ſouvent que ceux qui vouloient expliquer les Tableaux allégoriques, ont ſupoſé des Perſonnages & des événemens qu'on n'y avoit eu nullement en vue : ce qui dépayſoit encore plus ceux qui vouloient remonter à l'origine de toutes ces choſes.

Ainſi, on raſſembloit en vain ces matériaux ; il n'en réſultoit nulle clarté : c'eſt comme celui qui auroit une ſerrure & une clé & qui ne s'aviſeroit pas qu'elles ſont faites l'une pour l'autre.

Il n'eſt donc pas étonnant qu'un célébre Critique (1) du commence-

(1) M. LE CLERC.

ment de ce ſiécle, qui a fait de ſi grands efforts pour expliquer hiſtoriquement la Mythologie & les Allégories anciennes, n'ait pu pénétrer dans la profondeur de ces Allégories; & qu'il ait cru qu'elles n'auroient conſiſté qu'à dire obſcurément ce que tout le Monde ſavoit : mais tandis qu'il déploye tous les tréſors de ſa ſcience, qu'il épuiſe les étymologies, qu'il ſe traîne péſamment dans les explications hiſtoriques, la vérité lui échape; & il eſt obligé de renoncer à ſon travail, preſque dès l'entrée.

Cependant, toujours prêt à rompre une lance contre ceux qui vouloient expliquer allégoriquement ce qu'il étoit impoſſible d'expliquer hiſtoriquement, il réuſſit à perſuader que le ſens hiſtorique étoit ſeul vrai; & il entraîna le célébre Abbé Banier, dont les ouvrages remplis d'érudition eurent toujours pour but de juſtifier ce ſyſtême, & ſont excellens pour prouver le contraire.

Prévenus contre l'Allégorie à cauſe de l'abus qu'on en faiſoit, ils ne penſerent jamais à la néceſſité où les premiers hommes avoient été de s'exprimer & de peindre par Allégories; & aux grands avantages qu'en avoient retiré les Sciences & les Arts. Pour peu qu'ils les euſſent ſenti, il ne leur ſeroit jamais échapé de dire que l'Allégorie n'auroit conſiſté qu'à exprimer obſcurément ce que tout le monde ſavoit.

C'eſt à peu près comme s'ils avoient dit qu'il ne valoit pas la peine de faire l'Iliade & l'Enéide, pour nous aprendre ce que tout le monde ſavoit ou diſoit, que Troye avoit été brûlée & qu'Enée étoit paſſé en Italie.

Tandis qu'ils donnent eux-mêmes lieu à une objection, à laquelle on ne pourra jamais répondre : c'eſt que les Interprêtes Hiſtoriques des Fables n'en prennent que la portion qui leur plaît, & négligent tout le reſte; faiſant regarder tout ce qui leur déplaît, comme des altérations & des corruptions de l'Hiſtoire; comme des additions téméraires, faites par des mains profanes, ignorantes, ou fourbes. Ainſi, ils anéantiſſent l'unité & le raport harmonique qui regne entre les portions de chaque Allégorie & entre toutes les Allégories : n'en prenant que ce qui leur convient, ils ne font qu'un portrait de fantaiſie qui n'aprend rien, qui n'explique rien, qui ne mene à rien, ſi ce n'eſt au Pyrrhoniſme Hiſtorique & au mépris de l'Antiquité.

§. 5.

Allégorie, ſource d'Inſtruction & des Arts les plus agréables.

L'Allégorie ne fut pas ſeulement l'effet de la néceſſité; elle devint une ſource riche & féconde d'Inſtructions utiles & agréables : elle fut le principe des Arts les plus intéreſſans.

C'eſt d'elle que naquirent la Poesie avec tous ſes charmes; la Peinture, & ſes Tableaux auſſi rians que variés; la Sculpture, qui anime la pierre, le marbre, les métaux les plus durs; l'Ecriture Hiéroglyphique, qui peignoit en caractères de feu, les leçons les plus intéreſſantes.

Auſſi eſpéreroit-on en vain d'entendre parfaitement l'Ecriture Hiéroglyphique, les Peintures, & la Poéſie des Anciens, ſans le ſecours de leurs Allégories. Celles-ci étant la ſource de tous ces Arts, ils ne peuvent ſe développer à nos yeux, qu'à meſure que l'on avancera dans la connoiſſance de ces Allégories, ſur leſquelles ils s'éleverent.

Ce ne fut donc pas pour dire *obſcurément* des choſes déja connues, que l'on recourut à l'Allégorie. Ce fut encore, parce qu'elle devenoit un moyen infaillible de raconter ces choſes de la maniere la plus agréable, la plus ingénieuſe, la plus propre à donner du reſſort à l'imagination, & de l'étendue au génie; & à ſatisfaire ce goût d'imitation, qui naît avec nous & par lequel l'homme exécute de ſi grandes choſes & s'éléve ſans ceſſe au-deſſus de ſes modéles.

Les Hommes, nés pour l'imitation, doués d'une imagination vive & brillante, en poſſeſſion d'une langue figurée, ſe trouverent donc Allégoriſtes ſans y avoir penſé & de la maniére la plus naturelle. Imitant la Nature ſans être des copiſtes ſerviles, ils créerent ce genre nouveau, qui avoit d'autant plus de charmes pour eux qu'il aprêtoit plus à penſer & à réfléchir; & qu'il devenoit la ſource de tous les Arts & de toutes les connoiſſances agréables.

De-là le génie libre & inventeur de la Poéſie: car celle-ci n'eſt qu'une imitation embellie & figurée, tandis que l'Histoire eſt une imitation ſervile, dont le fond & l'arrangement des faits ne dépendent nullement des hommes.

Auſſi, retranche-t-on du nombre des vrais Poëmes, ceux dont les Auteurs, tels que Lucain, Stace, &c. aſſervis à l'ordre des événemens, ſemblent avoir été privés de ce génie Poëtique qui ne reconnoît point d'imitation ſervile; mais qui tout au contraire aſſujettit tout à ſes vues, aux plans nobles & hardis auxquels il s'éleve, & à la route qu'il ſe trace. Ce qui démontre toujours plus que l'Allégorie n'a & ne put jamais avoir rien de commun avec l'Hiſtoire, & que ceux qui n'y ont aperçu que des objets Hiſtoriques, avoient totalement manqué la vérité & ne pouvoient que s'égarer.

L'Hiſtoire d'Hercule & de ſes douze Travaux, eſt un Poëme avec unité d'action réſultante du raport des douze Travaux à un objet commun qui les lie & qui les amene néceſſairement à la ſuite les uns des autres.

Les Dionysiaques, ou les Exploits de Bacchus, ſont un Poëme, dont toutes les parties ſe lient avec la conquête des Indes qui eſt le fait principal de cette Hiſtoire, tandis que les autres actions du Héros ne ſont amenées que pour faire valoir celle-là.

Ce ſont des Poëmes encore, en ce qu'ils ont tout le merveilleux de la Poëſie la plus ſenſible; & qu'ils ſont compoſés d'une longue ſuite de Tableaux, très-variés & très-poëtiques.

La Peinture ne fut elle-même qu'une Poéſie rendue ſenſible aux yeux, par la repréſentation des mêmes perſonnages allégoriques que célébroient la Poéſie & les Fables Mythologiques.

La Sculpture fut encore cette même Poésie rendue sensible, non-seulement aux yeux par l'imitation des surfaces, mais au tact lui-même, en donnant à la matiere brûte la solidité & la forme des corps qu'on vouloit imiter.

Ainsi naissoient tous les Arts, par un seul & même principe; par celui qui formoit la masse des Fables Mythologiques, dont ces Arts n'étoient qu'un dévelopement.

L'on se forme, à la vérité, des idées fort différentes de l'origine de ces Arts. Une Amante, dit-on, traça de la main des Graces, l'ombre de son Amant qui alloit s'éloigner pour long-tems, peut-être pour toujours. Ainsi naquit, selon les Grecs, la Peinture, qui n'est que l'ombre des objets qu'elle représente. Ce fut l'amitié sans doute & la tendresse qui firent inventer cette sorte de peintures; mais il en existoit une très-antérieure à celle-là; les Peintures Hiéroglyphiques & Symboliques des Dieux & des Merveilles de la Nature, Peintures inventées par la reconnoissance & pour le bonheur des sociétés, long-tems avant que l'amitié inspirât aux mortels d'éterniser en quelque façon leurs figures, en animant la toile & le marbre. Nous verrons constamment dans la suite que dans les sociétés naissantes, tout fut dirigé nécessairement vers l'utilité publique; & que ce ne fut que lorsque celle-ci fut satisfaite, que les individus purent apliquer ces mêmes Inventions, ces mêmes Arts, ces mêmes jouissances à leur satisfaction particuliere. Les jouissances individuelles étant un surcroît à celle dont on jouit comme membre de la société, ne peuvent en effet s'accroître qu'avec celles-ci, & d'après elles.

Aussi est-ce de l'Allégorie, née pour l'instruction du genre humain, que dans l'Antiquité tous ces Arts, Poésie, Peinture, Sculpture, &c. tirerent leurs couleurs, leurs Tableaux, leurs comparaisons, leurs richesses, leur force, leur sublimité. C'est sur l'Allégorie que s'éleverent le génie du Poëte, celui du Peintre, &c. c'est par elle qu'ils exécuterent des choses merveilleuses. Lors même qu'ils sont obligés d'imiter le plus servilement des objets physiques, ils y ajoutent toujours, afin de les rendre plus pittoresques, quelques traits ou quelques raports allégoriques qui les relevent & qui adouciſſent cette imitation servile qui ne fut point faite pour l'Art.

Ne soyons donc pas étonnés, si l'Allégorie, dès les premiers instans, s'introduisit dans le culte de la Divinité; si la Religion fut dévelopée par des Symboles & des Allégories; si elle parla une langue Poëtique. Pouvoit-on peindre littéralement les objets les plus sublimes & les plus relevés? la Divinité, ses perfections, ses bienfaits, l'origine & la grandeur de notre ame, la sagesse & ses heureux fruits, le vice & ses amertumes? Quand on peignit Dieu soutenant de ses mains l'Univers, pesant dans une balance les vertus & les vices des hommes, apercevant d'un coup d'œil l'Univers entier sans que rien se dérobât à ses regards, feu & lumiere, &c. on parla un langage non-seulement allégorique, mais poëtique, animé, & fondé sur l'imitation,

mais ſur une imitation grande & généreuſe, qui n'avoit rien de gêné, & très-propre à donner de la Divinité les idées les plus ſublimes.

2°. *Erreurs dans leſquelles on étoit tombé à cet égard.*

C'eſt pour n'être pas remonté à ce principe, qu'on s'eſt formé des idées ſi fauſſes & ſi abſurdes des Anciens : qu'on a cru qu'ils faiſoient de la Divinité un Être Corporel ; qu'ils lui attribuoient réellement des pieds, des mains & des bras ; qu'ils n'avoient aucune idée de la vertu & du vice, parce qu'ils ſe ſervoient pour les énoncer, de mots qui dans le ſens propre peignoient des objets phyſiques ; qu'ils étoient plongés dans la barbarie la plus affreuſe, puiſqu'ils avoient défiguré l'Hiſtoire des tems qui les avoient précédé. Ainſi pour juger d'eux, on commençoit par leur ôter le ſens commun, en prenant au pied de la lettre ce qu'ils n'avoient dit qu'au figuré.

Il n'eſt pas étonnant que l'Art de la Critique qui a fait de ſi grands progrès dans ces derniers tems, ne ſe ſoit pas encore perfectionné à cet égard, & qu'il ſe ſoit mépris ſi étrangement. Celui qui n'eſt que Critique ne ſauroit s'élever juſques au Génie Allégorique, qui tient eſſentiellement au Poëtique : or rien de moins poëtique en lui-même que l'Art de la Critique : il veut tout analyſer, tout compaſſer, tout ramener à ſes régles. Excellent pour former un eſprit méthodique, juſte dans ſes expreſſions, & ſévère dans leur choix, il ne peut s'accommoder d'un génie qui fait des écarts continuels, qui cache ſans ceſſe ſa marche, qui ſacrifie la juſteſſe à l'harmonie, la ſévérité aux graces, la correction à l'élégance & au coloris : qui ſubſtitue un Tableau à une Sentence, & qui met en action une maxime qui eût été froide & peu ſenſible : qui veut aller à l'eſprit par les ſens & par l'imagination, perſuadé qu'il faut affecter l'ame par tous les moyens poſſibles, ſi l'on veut la rendre ſenſible & lui faire aimer l'inſtruction.

C'eſt le même défaut qui a ſoulevé un ſi grand nombre de perſonnes, contre l'uſage de faire intervenir dans nos Poëmes les noms des Divinités Payennes ; & qui leur faiſant voir avec indignation que des Poëtes nés dans le ſein du Chriſtianiſme reſpiraſſent un air payen, les porta à propoſer plus d'une fois qu'on fît main-baſſe ſur un attirail auſſi ſcandaleux.

Morphée & ſes Songes, l'Amour & ſes Flèches, Diane & ſon Carquois, Minerve & ſon Egide, Vénus & ſes charmes, Cérès & ſes Moiſſons, Neptune & ſes Flots, Eole & ſes Orages, Saturne & ſa Faulx, Mars & ſes fureurs, la Renommée & ſa Trompette, &c. déja bannis de notre Culte, l'euſſent été pour toujours de notre Poéſie.

Ces ſentimens ſont honneur à leur piété ; mais ils en font moins à leur eſprit poëtique. S'ils euſſent tourné leur attention de ce côté-là, & qu'ils euſſent enviſagé cette queſtion ſous ſon vrai point de vue, ils ſe ſeroient aperçu que ces êtres ne furent jamais regardés que par un peuple groſſier & ignorant comme des êtres réels : que ceux qui les introduiſirent dans leurs

chants, les enviſagerent comme des êtres Allégoriques, antérieurs aux tems du Paganiſme; & que cet uſage ne pouvoit avoir aucune funeſte ſuite, puiſqu'il n'étoit nullement à craindre que des Peuples Chrétiens fuſſent jamais tentés de regarder ces Perſonnages comme des êtres divins, dignes de nos hommages. Il vaudroit preſqu'autant dire que nous ne devons pas reſpirer le même air, cultiver la même terre, aller dans les mêmes lieux que reſpirerent, cultiverent ou hanterent les Payens.

Lorſque des Principes conduiſent directement à des conſéquences manifeſtement fauſſes & abſurdes, ils ſont néceſſairement vicieux.

3°. *Allégorie moins animée dans le Nord, & pourquoi.*

Ajoutons, que ſi l'imagination vive & bouillante des Orientaux les porte naturellement à la Poéſie & à l'Allégorie, il n'en eſt pas de même dans les Contrées où le froid l'emporte ſur le chaud : l'imagination s'y reſſerre comme les organes du Corps; rétrécie par l'air qui la repouſſe, retenue par des nerfs racourcis, elle n'a plus le même jeu; tandis qu'elle bondiſſoit au Midi, elle ſe traîne lentement vers le Nord : n'a-t-on pas même eſſayé d'y compoſer des Poëmes ſans vers & ſans chant ?

Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'il ſe ſoit trouvé nombre de Perſonnes dans ces Contrées, qui penſant & imaginant autrement que les Orientaux, n'ayent pû ſe perſuader que ceux-ci euſſent inſtruit les hommes avec des Énigmes, des Allégories & des Symboles.

§. 6.

Autres cauſes du Génie Allégorique.

Cependant cet eſprit allégorique eſt ſi fort dans la nature, que les peuples les plus ſeptentrionaux, *les Celtes du Nord*, par exemple, ont eu eux-mêmes leurs Poéſies & leurs allégories; ſoit qu'ils les euſſent apportées avec eux quand ils y vinrent de l'Orient, ou que l'Allégorie ſoit ſi néceſſaire à l'homme lorſqu'il commence à développer ſes idées, qu'elle triomphe des plus grands obſtacles, de tous ceux qui ſembleroient devoir l'anéantir à jamais.

D'ailleurs, dans le tems où les hommes ſe livrerent à ce genre d'eſprit, c'étoit à peu près la ſeule maniere dont on pût lui donner de l'eſſor. A quoi pouvoit-on l'occuper, dans un tems où le monde au berceau ne pouvoit avoir des Érudits, des Antiquaires, des Savans pareils à ceux qui ſe formerent lorſque la ſucceſſion des ſiécles eût étendu les idées, multiplié les Langues, fait naître une multitude immenſe de faits, d'obſervations, d'Arts, de Controverſes, &c ? Ainſi l'Allégorie venoit à ſon ſecours pour tous les Arts dont l'invention ne dépendoit point du tems, les Arts d'imagination & d'imitation.

Sans ennui, & ſans fadeur, on put peindre la Nature entiere, repréſenter ſous de nouvelles formes ce qu'on avoit déja peint, varier les Allégories à l'infini, les adapter à de nouvelles idées, offrir ſans ceſſe à l'eſprit humain de nouvelles merveilles.

Enfin, on conſacra l'Allégorie aux uſages les plus reſpectables; on s'en ſervit pour inſpirer l'amour de la piété, & le reſpect le plus profond pour la Divinité; pour tempérer la ſévérité de la morale; pour adoucir la ſéchereſſe de la Philoſophie; pour rendre la pratique de la vertu plus agréable; pour élever les hommes aux idées les plus ſublimes, les plus intéreſſantes, & pour exciter les ſentimens les plus variés.

Les Allégories ſont des Tableaux mouvans, qui inſpirent toujours un nouveau plaiſir : elles font éprouver tour à tour les effets de la terreur & de la joie, de l'eſpérance & de la crainte, de l'eſtime & du mépris : tantôt c'eſt un infortuné pour qui l'on s'intéreſſe & qui arrache des larmes : tantôt, un Héros dont les vertus ſont couronnées par les ſuccès les plus brillans : ici, un juſte eſt récompenſé par les Cieux; là, un ſcélérat éprouve les terribles effets de leur vengeance. C'eſt la piété envers la Divinité qu'on y annonce aux mortels, & la juſtice envers les hommes : on y chante ſur la lyre, les merveilles de la Création, les guerres contre les Géans, les révolutions de l'Univers. » La majeſté & l'obſcurité de ces Allégories aug-
» mentent la vénération pour le Pere de l'Univers que tant de ténébres
» environnent; tandis que les Cérémonies & les Rits Symboliques qui com-
» poſent ſon culte, le rendent en quelque façon palpable aux ſens, & fa-
» cilitent la pratique des devoirs (1).

Il n'eſt pas juſqu'à de ſimples leçons d'Aſtronomie que l'Allégorie ne trouve moyen de fixer pour jamais, par l'art avec lequel elle les change en Tableaux vifs & piquans.

Ainſi ces premiers Peuples, moins enfoncés que nous dans les ſciences abſtraites & dans l'étude des mots, étoient plus près que nous des moyens d'inſpirer du goût pour les Sciences. Ils vouloient que l'étude fût un amuſement; que l'on aprît avec gaieté les vérités les plus ſublimes; que les Sciences attiraſſent au lieu de repouſſer; que tout y conduisît. Ils vouloient plaire & remuer fortement les ſens, afin d'intéreſſer le cœur & de toucher l'eſprit.

Cette méthode à la vérité leur étoit plus néceſſaire, comme nous l'avons déja dit, vû leur climat où l'on eſt plus gai, plus vif, moins capable d'attention : cependant lorſque nos études ſe feroient d'une maniere plus agréable & plus à la portée des jeunes gens, on s'en trouveroit ſans doute mieux; quoique notre climat & la trempe de notre eſprit, ſoient très-différens du climat & du génie de ceux qui inventerent l'Allégorie & qui la ſemerent à pleines mains.

---

(1) Blackwell, Lettre ſur la Myth. 2 vol. *in*-12, Paris 1771.

ARTICLE III.

Opinion de tous les tems conforme à nos Principes.

Aux raiſons que nous venons d'alléguer pour prouver que l'Antiquité fit néceſſairement uſage dès les premiers tems, de l'Allégorie, & que ce genre d'Inſtruction ſervit de baſe aux leçons les plus importantes, ajoutons une Preuve de la plus grande force, & qui démontrera qu'en effet l'Antiquité fit un uſage continuel de l'Allégorie; & que le ſentiment que nous ſoutenons à cet égard n'eſt point un ſyſtême nouveau ou inconnu à l'Antiquité & opoſé aux idées qu'elle en eut; mais qu'il eſt au contraire le plus conforme à ſes principes & à la conduite qu'elle tint conſtamment à cet égard. Nous tirerons cette Preuve, du témoignage que nous fourniſſent ſur cet objet tous les ſiécles, & déja dans un tems où les plus anciens Monumens exiſtoient en plus grand nombre & étoient infiniment mieux connus.

L'Antiquité dut être en effet un excellent Juge ſur cette matiere, & l'on ne ſauroit ſans injuſtice & ſans la plus grande partialité recuſer ce qu'elle nous en dit, à moins qu'on ne pût démontrer qu'elle étoit dans l'erreur, & qu'il étoit de toute impoſſibilité que l'origine de l'Allégorie fût auſſi ancienne, & qu'elle eût été apliquée aux objets que nous lui attribuons. Ce qu'on ne pourra jamais, je ne dis pas démontrer, mais même préſenter avec des couleurs ſpécieuſes, & ſans anéantir toute certitude.

Nous allons donc faire voir par une ſucceſſion nombreuſe & ſoutenue de Savans anciens & modernes, que l'Explication Allégorique de l'Antiquité, qui a paru dans ces derniers tems ſi abſurde & ſi chimérique, a été reconnue par la plus ſaine partie de l'Antiquité comme inconteſtable; que les Peres les plus diſtingués de l'Egliſe primitive l'ont admiſe; qu'un très-grand nombre de Savans modernes ſe ſont déclarés pour elle; & que ceux qui l'ont rejettée le plus ouvertement, ont été forcés plus d'une fois d'y recourir comme au ſeul moyen d'expliquer pluſieurs portions de cette Mythologie, qu'ils ſoutenoient n'être que des débris de l'Hiſtoire des premiers Tems.

§. 1.

§. I.

Témoignages des Hiſtoriens Payens.

Jamais les Anciens ne douterent que ce qui leur avoit été tranſmis par ceux qui les premiers cultiverent les Sciences, n'eût été exprimé par des Symboles & par des Allégories, propres à attirer l'attention des perſonnes qu'ils vouloient inſtruire.

DENYS D'HALYCARNASSE nous aſſure, (1) que, » LES ALLÉGORIES GRECQUES renferment une Philoſophie réelle, & que ceux qui ſont capables » de découvrir leur origine, en profitent beaucoup, tant dans la théorie » que dans la pratique. Que dans la premiere, elles DÉVOILENT les Myſ» tères de la Nature; & que dans la ſeconde, elles fourniſſent un grand » nombre de ſujets de Morale «.

Ce paſſage eſt très-remarquable. Il nous aprend que les Grecs eux-mêmes, quoiqu'ils fuſſent dans un climat plus tempéré que celui des Orientaux, & quoique plus modernes que ceux-ci, avoient cependant fait uſage des Allégories; & qu'ils les avoient employées à dévoiler les Myſtères de la Nature, & à répandre plus d'intérêt ſur la Morale.

L'expreſſion même DÉVOILER, n'eſt pas moins digne d'attention. Pouvoit-on mieux faire connoître que l'Allégorie ne conſiſte pas, comme l'on a cru, à dire obſcurément ce que tout le monde ſavoit? Qu'elle étoit un moyen ſur de rendre plus ſenſibles les leçons les plus utiles, celles qui avoient pour objets la MORALE & l'ETUDE de la NATURE?

D'ailleurs, ces Allégories Grecques, comme nous le verrons dans la ſuite, étoient fondées ſur les Allégories Orientales, & n'en étoient qu'une imitation.

PLUTARQUE, cet Auteur ſi judicieux & ſi exact & qui s'étoit ſi fort attaché à connoître l'Antiquité, ne s'eſt pas exprimé avec moins de force dans un paſſage que nous a conſervé EUSEBE (2) & que ce ſavant Evêque avoit tiré du Traité de Plutarque, intitulé LES DEDALES PLATÉENS, qui malheureuſement n'exiſte plus.

» La Théologie la plus ancienne, dit Plutarque, tant celle des Grecs » que celle des Barbares, n'eſt autre choſe que la Philoſophie naturelle & » envelopée de Fables, qui DÉVOILENT la vérité aux Savans d'une façon » myſtique & figurée; comme cela paroît par les Poëmes d'Orphée, les Rits » Egyptiens & les Traditions Phrygiennes

Plutarque eſt donc d'accord avec Denys d'Halycarnaſſe: tous deux nous

(1) Antiq. Rom. liv. II. traduct. de M. le Jay.
(2) Prépar. Evang. liv. III. Ch. I.

enſeignent que les Grecs allégoriſerent, ou enveloperent de Fables, l'Etude de la Nature & de la Morale, ce qui compoſa leur Théologie : qu'en cela ils marcherent ſur les traces des BARBARES, c'eſt-à-dire, des Orientaux.

Ces deux Auteurs ſe ſervent également du terme de DÉVOILER; & afin que l'on ſçût mieux ſur quels objets portoit ce que l'on avance ici, Plutarque cite pour exemple les Poëmes d'Orphée, les Cérémonies Egyptiennes & les Traditions Phrygiennes, préciſément ce qui forme le fond de la Mythologie.

Il accompagne même ſon aſſertion de divers exemples particuliers; un ſeul ſuffira ici pour tous. Il eſt tiré de la haine dont JUNON fut toujours animée contre BACCHUS, & de ſon averſion pour le fiel. L'on ſait que Junon étoit regardée comme l'ennemie de Bacchus, par une ſuite de cet eſprit de jalouſie qui faiſoit le fond de ſon caractère, contre toutes les Maîtreſſes de Jupiter : mais cette explication n'eſt qu'une Allégorie de plus. JUNON étoit la Déeſſe du Mariage : elle déſigna donc le Mariage lui-même, la fidélité conjugale : or, cette union ne ſauroit s'accorder avec les deux vices indiqués ici ſous les noms de Bacchus & du Fiel.

THUCYDIDES étoit également perſuadé que les regnes des Dieux n'étoient que des Fables Théologiques ou Phyſiques, défigurées par les Poëtes, qui, perſonifiant tout & donnant des corps humains aux êtres les plus Allégoriques, ajouterent d'âge en âge de nouvelles fictions aux anciennes & parvinrent enfin à changer en *une eſpece d'Hiſtoire* le ſyſtême d'une Théologie & d'une Philoſophie groſſiere aportée dans la Gréce par les premieres Colonies Orientales.

STRABON doit être mis auſſi au rang des Anciens qui ont pris parti en faveur du Génie Allégorique. Examinant dans ſon premier Livre, ce qui a raport à la Géographie d'Homere, il réfute ERATOSTHÉNE (1) qui croyoit, comme on le croit encore de nos jours, que ce Poëte n'avoit cherché qu'à plaire & à divertir & nullement à inſtruire. » Les Anciens au contraire, » dit-il, ont toujours regardé la Poëſie comme une introduction à la vraie » Philoſophie qui nous forme dès notre plus tendre jeuneſſe, & qui, ſous » l'aparence du plaiſir, nous aprend à régler nos mœurs, nos ſentimens & » nos actions : auſſi les nôtres diſent que *le Sage eſt ſeul Poëte*. (†) C'eſt par » cette raiſon que dans toute la Gréce, les jeunes gens ſont élevés dans la » lecture des Poëtes, moins pour leur amuſement, qu'afin qu'ils en de-

(1) Pag. 15.

(†) Strabon étoit donc Stoïcien, comme l'a cru CASAUBON dans ſa Note ſur ce paſſage; ou plutôt Pythagoricien; car il nomme cette Secte un peu plus bas; il ne ſeroit pas ſurprenant que ces deux Sectes venues toutes les deux de l'Orient & nées d'une plus ancienne, euſſent adopté quelques principes communs, tel que celui-ci.

» viennent vertueux. Auſſi les Maîtres de Muſique qui aprennent à chanter » & à jouer de la flûte ou de la lyre, ſe font regarder comme les Inſtituteurs » de la jeuneſſe & comme ceux qui leur donnent des mœurs. « Ce ne ſont pas les ſeuls Pythagoriciens qui s'expriment ainſi : mais ARISTOXENES a penſé de la même maniere ; & HOMERE apelle les Muſiciens *Sophroniſtes*, c'eſt-à-dire, *Inſtituteurs des mœurs.* » C'eſt à cauſe de cela qu'Agamemnon, » dit il, (comme nous l'expliquerons plus amplement ailleurs) crut ne pouvoir mieux confier Clytemneſtre qu'à un Muſicien (1), & qu'Egyſte ne put » en effet la ſéduire, qu'en emmenant ce Directeur dans une Iſle déſerte.

» Ce ne ſont point les Poëtes, ajoute-t il plus bas, (2) qui les premiers » inventerent les Fables, ce furent les Républiques & les Légiſlateurs qui le » firent pour l'utilité publique ; ſe réglant en cela ſur la nature de l'homme : » car il eſt avide de connoiſſances, & les Fables lui en facilitent l'entrée : » par elles les enfans aprennent à être capables d'attention & à ſaiſir des leçons plus élevées. La raiſon en eſt ſimple ; car ce ſont des choſes nouvelles » pour eux, très-différentes de celles qu'ils connoiſſent, & qui par » le merveilleux dont elles ſont remplies, piquent encore plus leur curioſité. » On attire donc les jeunes gens par ces apas ; de même que les ignorans. » qui ne ſont pas moins amoureux de Fables & de prodiges. D'ailleurs l'on a » inventé deux ſortes de Fables, les unes agréables, propres à faire aimer » la vertu ; & les autres terribles & effrayantes pour rendre le vice odieux, » enſorte qu'à ce ſecond égard elles ne ſont pas moins utiles & néceſſaires... » Les Anciens ne connoiſſoient même que ce genre poëtique d'éducation : & » ſi dans la ſuite on y a joint l'étude de l'Hiſtoire & de la Philoſophie, l'éducation Poëtique a continué de compoſer l'inſtruction publique, formée » par les Poëmes d'Homere & par les Piéces de Théâtre. ... Nos premiers » Hiſtoriens eux-mêmes, ont été des conteurs de Fables ; de même qu'Homere » eſt parti d'un fait vrai ... qu'il a embelli & étendu par une multitude de » Fables ... Tout le monde d'ailleurs eſt perſuadé que les Poëmes d'Homere ſont Philoſophiques, &c.

HOMERE, en effet, placé entre les ſiécles Allégoriques, & ceux où l'on abandonna cette maniere de raiſonner & d'inſtruire, fut regardé comme un des plus grands Héros de l'Allégorie ; & parce que ſes Poëmes faiſoient la baſe de l'inſtruction publique, nombre de Philoſophes Illuſtres ne dédaignerent pas d'en expliquer les Allégories. De ce nombre, furent :

CRONIUS le Pythagoricien, ami de Numenius : PORPHYRE, & METRODORE de Lampſaque. Celui-ci avoit fait voir, non-ſeulement que l'Iliade entiere doit être priſe dans un ſens Philoſophique, relatif aux grandes vérités les plus néceſſaires aux hommes ; mais que tous les perſonnages qui y

(1) Odyſſ. liv. III. v. 266.
(2) Strab. pag. 18. & ſuiv.

ſont introduits, Dieux & Héros, *Jupiter*, *Junon*, *Minerve*, &c. *Agamemnon*, *Achille*, *Hector*, &c. étoient autant d'Êtres Allégoriques.

Si quelque choſe peut nous conſoler de la perte de ces ouvrages, c'eſt que non-ſeulement on eſt en état dans ce ſiécle d'aller beaucoup plus loin que leurs Auteurs, mais qu'il nous reſte encore un Traité des Anciens ſur les *Allégories d'Hercule*, par lequel nous pouvons juger des autres : c'eſt celui d'Heraclides, que quelques Savans ont cru mal-à-propos être l'Heraclides du Pont dont parlent les Anciens : Ouvrage ſi peu connu, que Madame Dacier, malgré ſon amour pour Homere, n'avoit pu parvenir à le voir (1), & qu'il n'a jamais été traduit, que je ſache, en d'autre Langue qu'en Latin.

» Si Homere, c'eſt ainſi qu'Heraclides entre en matiere, n'a penſé à » l'égard des Dieux que ce qu'il dit, nous ne pouvons le regarder que » comme un impie, un ſacrilége, un enragé : c'eſt un vrai Salmonée & » un ſecond Tantale : on doit le déclarer atteint & convaincu de la maladie la plus honteuſe dont un mortel puiſſe être attaqué, *une langue effrenée*. Cependant à meſure que les hommes ont été plus religieux, » qu'ils ont fréquenté avec plus de ſoin les Temples & les autres lieux » Sacrés, & célébré avec plus de zéle les Fêtes Solemnelles, on les a » vu s'attacher avec plus de force à l'impiété d'Homere, réciter avec » plus de ferveur ſes chants ſacriléges & les avoir toujours dans la bouche. On fait même ſucer ſes inſtructions aux enfans avec le lait : Homere préſide ainſi à l'éducation des hommes : il les accompagne dans » l'âge mur, il fait leur conſolation dans la vieilleſſe, & l'amour qu'on » a pour lui ne ſe termine qu'avec la vie ».

Dion Chrysostome s'exprime à peu près de même ſur cette derniere penſée dans le XVIIIe. de ſes Diſcours. » Homere, dit-il, eſt le commencement, le milieu & la fin : c'eſt le livre de l'enfance ; c'eſt celui » de l'âge mur : c'eſt encore celui de la vieilleſſe : chacun y trouve autant qu'il eſt capable de recevoir.

» On n'a donc, continue Heraclides, jamais regardé Homere comme » un impie : on ne le pouvoit même pas : car, il a toujours fait profeſſion de reſpecter les Dieux.

» Je n'ai jamais, dit-il, combattu contre les Dieux immortels.

» Rien n'égale la folie de ceux qui prétendent ſe meſurer avec Jupiter.

Οὐκ ἂν ἔγωγε θεοῖσιν ἐπουρανίοισι μαχοίμην. *Il.* Z. 129.
Νήπιοι, οἳ ζηνὶ μεγαλίγομεν ἰσοφαρίζειν. *Il.* O. 104.

» Il parla des Dieux, comme s'il avoit été le gardien de leurs Tem-

(1) Voyez ce qu'elle dit à ce ſujet dans ſa Préface ſur Homere, pag. LIX.

» ples, le défenſeur de leurs Autels, le protecteur de leur Religion. Ne » prenons donc point pour guides les IGNORANS, qui ne ſe doutent point » du Génie Allégorique d'Homere : jamais ils ne deſcendirent dans les » profondeurs de ſa ſageſſe, & ils rejettent, ſans ſavoir pourquoi, une » vérité qu'ils n'examinerent jamais. S'arrêtant à l'écorce de la Fable, » ils ne ſont jamais parvenus à connoître la Philoſophie ſublime qu'elle » renferme. Pour nous qui avons été inſtruits avec plus de ſoin, qui avons » été purifiés & admis en quelque ſorte dans les lieux les plus ſacrés » des Temples, dans les Sanctuaires de la Divinité, recherchons les vé- » rités qu'envelopent les chants vénérables des Poëtes.

Ici Heraclides entre en matiere, & par divers exemples tirés de l'Iliade & de l'Odyſſée, il prouve que ces Poëmes ſont remplis d'Allégories, qui, ſous un ſens fabuleux & amuſant, renferment les leçons les plus importantes.

Cet eſſai, car on ne ſauroit regarder cet ouvrage d'Heraclides ſous un autre point de vue, eſt d'autant plus précieux que les Allégories d'Homere ſont peut-être les plus difficiles à digérer, pour ceux qui ne voyent dans Homere qu'une Hiſtoire miſe en vers ; & que ſes Poëmes ferment en quelque façon la marche des ſiécles Allégoriques ; un autre eſprit ayant ſuccédé à celui de ces tems anciens, qui ne ſubſiſta plus en quelque ſorte que dans les Traditions primitives, que l'on conſerva toujours très-religieuſement & comme la baſe ſacrée & le dépôt des connoiſſances les plus utiles.

§. 2.

Témoignages des Philoſophes Payens.

Les Philoſophes ne furent pas moins zélés pour la défenſe du Génie Allégorique des Anciens.

ARISTOTE dans ſa Phyſique (1) rapporte diverſes choſes qui prouvent qu'il a cru que la Philoſophie des premiers hommes étoit renfermée dans la Mythologie.

PHURNUTUS explique auſſi la Mythologie allégoriquement. Dans ſon ouvrage diviſé en XXXV. Chapitres & intitulé *de la Nature des Dieux* (2), il explique un nombre preſque pareil de Perſonnages de la Fable, *le Ciel*, *Jupiter*, *Junon*, *Neptune*, *Pluton*, *Rhéa*, *Saturne*, *l'Océan*, &c. Il s'exprime ainſi à la fin de cet ouvrage, adreſſé à ſon fils :

» Vous pouvez, mon fils, ramener de la même maniere à la vérité,

(1) Μετα τα φυσικ. Biβ. A.

(2) Περι της των θεων φυσεως.

» tout ce que l'on a dit de fabuleux ſur les Dieux. Soyez bien con-
» vaincu que les ANCIENS n'étoient pas des HOMMES D'UNE SAGESSE OR-
» DINAIRE : mais qu'ils avoient fait une étude profonde de la Nature,
» & le choix le plus heureux des Symboles & des Enigmes les plus pro-
» pres pour en parler en Philoſophes. Les Anciens Sages ont traité fort
» au long & avec beaucoup de ſoin de ces Objets dont je me contente
» de vous donner ici une légere idée. Cet eſſai ne laiſſera cependant pas
» de vous être utile : mais ſoit que vous liſiez ce que votre pere abrége
» en votre faveur, ſoit que vous vous enfonciez dans la lecture des Ou-
» vrages où l'on diſcute ces matieres d'une maniere plus aprofondie, &
» où l'on traite du Culte des Dieux, ſoit Domeſtiques, ſoit de la Pa-
» trie, ne perdez jamais de vue qu'ils ont été compoſés pour porter les
» jeunes gens, non à la ſuperſtition, mais à l'amour de la piété, &
» pour leur enſeigner à s'acquitter convenablement & dans les tems
» preſcrits, de tous les devoirs de la Religion «.

Ce paſſage eſt d'autant plus remarquable, que Phurnutus aſſure non-ſeulement, que les Anciens allégoriſerent, mais de plus, qu'ils étoient doués d'une profonde ſageſſe, & que leurs inſtructions avoient pour objet les devoirs de l'homme ſoit envers la Divinité, ſoit envers le prochain & la Société.

Ce Philoſophe conſacre en particulier ſon Chapitre XVII aux Fables venues de la plus haute Antiquité : il dit que l'on voit manifeſtement par diverſes Allégories d'Homere & d'Héſiode, qu'ils les tenoient de ſiécles très-antérieurs à ceux où elles avoient été inventées, les unes par les Mages, d'autres par les Egyptiens, par les Celtes, par les Lybiens & par d'autres Nations.

C'eſt à ce ſujet que ſon Commentateur ajoute, que DAMASCIUS dans ſon Traité des Principes (1) enſeigne que la Théologie des Phéniciens, des Egyptiens & d'Orphée, étoit la même, comme nous aurons lieu de le démontrer dans la ſuite.

SALLUSTE le Philoſophe regardoit les Fables (2) comme quelque choſe de divin. «Les Dieux, diſoit-il, inſpirerent eux-mêmes les Poëtes qui les
» ont imaginées, & ils s'en ſont ſervis quelquefois auſſi pour ſe manifeſter
» aux hommes. On ne pouvoit trouver la reſſemblance & les images de la
» Divinité que par ce moyen : il falloit donc qu'on s'en ſervît pour la con-
» noître. Comme les Dieux répandent les biens ſenſibles ſur tous les hom-
» mes, tandis qu'ils réſervent les dons de l'eſprit à quelques privilégiés ; de
» même les Fables, pareilles aux biens ſenſibles, ſont pour le vulgaire &

(1) Περὶ Ἀρχῶν.

(2) Dans ſon Traité περὶ θεῶν καὶ Κόσμου, *des Dieux & du Monde*, Ch. III.

» les artisans : au lieu que l'intelligence secrette & particuliere des Mystères » que renferme la Théologie Symbolique, est réservée aux Sages. A pro- » prement parler, le Monde lui-même n'est qu'une Allégorie ; car il est com- » posé de Corps & d'Esprits : les Corps se voyent ; mais les Esprits sont in- » visibles ; & on ne les connoît que par l'étude. On rendroit la Divinité » mépriſable, si l'on en prostituoit la connoissance aux insensés & aux igno- » rans : mais on leur imprime le plus profond respect pour les Dieux en » les voilant, tandis qu'on inspire aux Sages la plus noble ardeur pour per- » cer à travers le voile, & pour connoître ce qu'il envelope. Enfin, on ne » doit point être surpris de ce que la Fable attribue aux Dieux des vols & des » adultères : on n'a fait entrer ces crimes dans la Fable, qu'afin que les Hom- » mes sentissent mieux que des récits aussi honteux en aparence, renfer- » moient de grandes vérités, & qu'il seroit absurde de s'arrêter au sens que » présente la lettre.

Ce raisonnement de Salluste démontre que les Anciens avoient fait un grand usage des Allégories ; que pour les justifier, ils faisoient valoir l'exemple de la Divinité, qui se cache si souvent ; la différence de l'ame & du corps, & celle des objets sensibles & spirituels : & qu'ils regardoient *l'extravagance* des récits Mythologiques, comme un avertissement donné au Lecteur, que c'étoient autant de mystères dont il falloit pénétrer le sens. Objets qui rentrent tous dans nos principes.

Proclus justifie (1) les Fables anciennes par des motifs pareils à ceux-là. » Les Dieux, dit-il, se conduisent différemment, selon le génie des hommes ; ils » donnent à tous, les biens sensibles ; mais ils réservent les spirituels, à ceux qui » sont capables de les chercher & de les goûter Par la Mythologie, on mani- » feste les Dieux au vulgaire ; mais on ne découvre leur nature & leurs per- » fections qu'à ceux qui peuvent les imiter. Découvrir la vérité, c'est four- » nir à l'insensé l'occasion de la mépriser, & rendre les sages paresseux : » au lieu que les emblêmes & les Fables qui voilent la Religion, empêchent » les uns de la mépriser, & engagent les autres à l'étudier avec soin ». Paroles qui pourroient donner lieu à un long Commentaire, non moins intéressant.

§. 3.

Sentimens des STOICIENS *en particulier.*

Une Secte entiere de Philosophes se distingua dans l'Antiquité Payenne, par son zéle & sa constance à soutenir que les Fables étoient Allégoriques : c'est celle des Stoïciens. Nous l'aprenons de Ciceron, qui entre à

(1) Dans ses *Dissertations* sur les *Livres de la République*, par Platon.

ce ſujet dans un grand détail dans les III. Livres de ſes Entretiens ſur *la Nature des Dieux* (†).

« Ce qui a encore beaucoup contribué à multiplier les Dieux, fait-il dire » dans le II. Livre au Stoïcien BALBUS, c'eſt qu'on a perſonifié diverſes » parties de la Nature. Les Fables de nos Poëtes, & toutes nos ſuperſtitions, » viennent de-là. ZENON, qui a traité cette matiere le premier, CLEANTHE & » CHRYSIPPE, l'ont expliquée plus au long ».

Mais ces trois Philoſophes ſont les Chefs ſucceſſifs du Portique. Voici ce qu'en avoit dit VELLEIUS l'Epicurien, dans le premier de ces Livres.

« ZENON, car il eſt tems, Balbus, que j'en vienne à vos Stoïciens, Zenon » diviniſe la Loi naturelle, & lui donne le pouvoir de nous commander » ce qui eſt juſte, & de nous défendre ce qui eſt injuſte..... Quand il ex- » plique la Théogonie d'HÉSIODE, il ſappe toutes les notions établies tou- » chant les Dieux; car il ne reçoit pour tels ni Jupiter, ni Junon, ni Veſta, » ni tout autre; mais il prétend que ce ſont de purs noms, qui, ſous pré- » texte de qulqu'alluſion, furent donnés à des Êtres inanimés & muets....

» PERSÉE, Diſciple de Zenon, dit que ceux à qui l'on a donné le titre de » Dieux, ſont des hommes qui ont inventé les Arts, & que ce titre s'eſt ac- » cordé pareillement aux choſes qui nous ſont utiles & ſalutaires.

» CHRYSIPPE, qui a le plus rafiné ſur les ſonges des Stoïciens, aſſemble » une troupe de Dieux inconnus, & ſi fort inconnus que notre imagination » ne peut s'en former une idée préciſe, quoiqu'il n'y ait rien qu'elle ne pa- » roiſſe capable d'embraſſer. Il dit que la Divinité conſiſte dans la *Raiſon*, » *l'intelligence, l'ame de toute la Nature*: que Dieu, c'eſt le monde lui-même, » & cette Ame dont il eſt pénétré.... que c'eſt le principe qui agit en tout, » & qui conſerve tout.... Il ſoutient de plus que ce que nous apellons JU- » PITER, c'eſt l'Ether: NEPTUNE, la Mer; CÉRÈS, la Terre; & ainſi des autres » Dieux. Il dit que JUPITER eſt auſſi cette Loi éternelle, immuable, qui eſt » notre guide, & la régle de nos devoirs: Loi qu'il apelle *néceſſité fatale*, » *éternelle vérité des choſes futures*.... Et à voir comment il veut, dans le » ſecond de ſes Livres ſur *la Nature des Dieux*, accomoder les Fables d'Or- » phée, de Muſée, d'Héſiode & d'Homere, avec tout ce qu'il a établi dans » le premier, on diroit que *le pur* STOÏCISME régnoit parmi les plus anciens » Poëtes....

» DIOGENE de Babylone, (ſucceſſeur de Chryſippe) dans ſon Livre inti-

---

(†) On pourroit même dire, que ce fut là le principal objet qu'il ſe propoſa en compoſant cet Ouvrage: il y met aux priſes un STOÏCIEN, qui affirme & développe le ſens Allégorique des Fables: VELLEIUS l'Epicurien, qui rejette Allégories, Fables & Dieux: & un ACADÉMICIEN, qui, doutant de tout, ſemble jouer le rôle de Médiateur, & qui finit par avouer que la vraiſemblance eſt du côté du Stoïcien: ce qui, dans la bouche d'un Académicien, étoit un vrai triomphe pour celui-ci.

» tulé

» tulé MINERVE, (ou la *Sageſſe*) prétend auſſi expliquer phyſiquement, &
» d'une maniere qui ne reſſente point la Fable, l'Enfantement de Jupiter &
» la naiſſance de cette Déeſſe.

D'après ces principes, Ciceron fait expoſer à Balbus dans ſon ſecond Livre, les idées Stoïciennes ſur un grand nombre de Fables Mythologiques qu'il prend dans un ſens allégorique, & il lui fait conclure cette expoſition en ces termes: » Apercevez-vous maintenant l'origine des Dieux fabuleux, &
» comment on les a imaginés d'après les objets phyſiques qui ont été utile-
» ment & ſagement découverts? Voilà ce qui a fait naître de fauſſes opi-
» nions; des erreurs pernicieuſes, des ſuperſtitions pitoyables. On fait les
» différentes figures de ces Dieux, leur âge, leurs habillemens, leurs orne-
» mens, leurs généalogies, leurs mariages, leurs alliances: on raiſonne par
» rapport à eux, comme s'ils étoient au niveau des foibles mortels; on les
» dépeint avec les mêmes paſſions, amoureux, chagrins, coleres; on leur
» attribue même des guerres & des combats.

Ne ſoyons point ſurpris que les Stoïciens, entre toutes les Sectes des Philoſophes, ayent été des défenſeurs ſi zélés de l'Allégorie; & même, qu'ils ayent eu des opinions particulieres, ignorées de la plûpart des autres Sectes.

Ils ſortoient de l'Orient & de ces Contrées où naquirent les Fables Mythologiques pour l'inſtruction des hommes, & où l'on ne put jamais oublier quelle en avoit été l'origine: car ZENON étoit Phénicien; & ce fut la doctrine Phénicienne qu'il aporta avec lui, lorſqu'il vint philoſopher dans l'Occident, & y fonder une nouvelle Secte, auſſi célébre par la beauté de ſa Morale & par ſes idées *chevaleresques* ſur la vertu, que par la ſingularité de ſes dogmes.

Mais les Stoïciens, ſortis de l'Orient, durent être Allégoriſtes, & cette Secte Allégoriſte étant venue de l'Orient, nous aprend que dès une haute Antiquité, l'Orient allégoriſoit, & que cela devoit être, puiſqu'il avoit été le berceau de la Mythologie.

Il eſt vrai que la Secte Académique rejettoit ces explications des Stoïciens, ou plutôt, comme dit Ciceron, *ne les trouvoit que vraiſemblables*: n'en ſoyons pas ſurpris. Si les Stoïciens avoient conſervé des idées juſtes ſur l'origine des Fables, ils n'avoient pu conſerver ou ſe procurer tout ce qui eût été néceſſaire pour les expliquer toutes, & pour le faire d'une maniere convaincante: ils avoient ſur-tout totalement négligé l'étude des Langues Orientales, ſans leſquelles il leur étoit impoſſible de retrouver le fil de toutes ces Allégories, & de donner l'explication des noms qui y étoient employés.

Mais d'en conclure, comme font les Adverſaires du Stoïcien de Ciceron, que ce ſyſtême eſt faux, parce qu'il ne pouvoit rendre raiſon que d'une partie de ces noms, c'eſt s'égarer de gaieté de cœur, conclure du particulier au général, ou croire que ce qui eſt clair, doit céder à ce que l'on ignore; faute trop ordinaire à la plûpart de ceux qui ſe donnent pour habiles, & qui dépriſent des choſes très-belles pour une légère tache qu'ils y ont aperçue.

D'ailleurs, il n'eſt pas ſûr que Ciceron ait toujours bien rendu les opinions des Stoïciens & des autres Philoſophes, dont il raporte les ſentimens : il leur fait ſouvent dire des choſes ſi contradictoires, qu'on ne peut ſe perſuader qu'elles fuſſent telles qu'il les expoſe. Ce ne ſera point par mauvaiſe foi ; mais c'eſt qu'il n'eſt rien de ſi difficile, que de bien expoſer une Doctrine quelconque : enſorte qu'il n'eſt pas rare d'entendre ceux dont on a expoſé les ſentimens, ſe plaindre de ce qu'on les a mal préſentés.

Nous en avons un exemple ſenſible dans ce que Ciceron attribue ci-deſſus à Chryſippe, d'avoir enſeigné que la Divinité conſiſte dans *la Raiſon*, *l'Intelligence*, *l'Ame de toute la Nature*. Ces expreſſions ſemblent dire ſimplement que ce que nous apellons *Raiſon*, *Intelligence*, eſt Dieu, ou que ce ſont ici trois termes ſynonimes pour déſigner un même Être. On ſe tromperoit cependant. Le Stoïciſme étant venu de l'Orient, c'eſt dans les idées Orientales que nous devons trouver l'explication de ce dogme. Dès-lors, nous apercevons la diſtinction orientale relative à la Divinité ; de l'Être Suprême, qui ſoutient tout ; de la Raison, Parole ou *Logos* qui arrange tout ; & de l'Intelligence, eſprit ou ſageſſe qui anime & vivifie tout.

§. 4.

Sentiment d'un grand nombre d'autres.

Ne ſoyons pas étonnés non plus que les Pythagoriciens & tous les Platoniciens ayent été Allégoriſtes. Les illuſtres Chefs de ces Sectes étoient allés dans l'Orient pour y puiſer des inſtructions qu'ils ne trouvoient pas ailleurs : ils y avoient vu la même Doctrine que Zénon aporta avec lui dans l'Europe ; & ayant reconnu qu'elle étoit la plus conforme à la vérité, & la plus digne de la raiſon, ils l'avoient adoptée & tranſmiſe avec ſoin à leurs Diſciples.

Si les Diſciples d'Epicure, & ceux de Pyrrhon les rejettent, s'ils ſont ainſi les précurſeurs de cette multitude de Savans modernes qui nient l'exiſtence de l'Allégorie Mythologique, ce n'eſt point par connoiſſance de cauſe : ces Sectes ne ſe piquerent jamais de ſcience ni d'érudition : mais c'eſt parce que leurs principes, qui conſiſtoient à tout nier & à ne reconnoître en quelque façon nulle Divinité, les y conduiſoient néceſſairement.

Malgré cela, le ſyſtême que l'Antiquité avoit allégoriſé, prit enfin tellement le deſſus, que dans les premiers ſiécles de notre Ere il devint la Doctrine courante parmi les Payens ; & qu'on eût regardé comme un ignorant & un profane, quiconque n'eût pas été perſuadé que ſans l'Allégorie l'Antiquité étoit inexplicable.

Ces tems moins reculés, nous fourniſſent deux principaux Allégoriſtes.

Jamblique, qui, dans ſon Ouvrage *ſur les Myſteres*, a conſacré une ſec-

tion entiere (1), à juſtifier la *Théologie ſymbolique* des Egyptiens : cette *boue* ou Ilys, dont ils diſoient que tout avoit été formé : ce *lotus*, ſur lequel la Divinité étoit aſſiſe : *les noms barbares* uſités dans les ſacrifices.

Et PORPHYRE, qui prenoit de même la Mythologie dans un ſens Allégorique.

EUSEBE nous a conſervé quelques-unes de ſes explications (2), dont nous aurons occaſion de parler ailleurs. C'eſt-là qu'il nous apprend que le MONDE ou l'Univers étoit peint chez les Egyptiens ſous la figure d'un Perſonnage debout, revêtu, des épaules aux pieds, d'une *Robe* de diverſes couleurs, & ſoutenant de la tête un globe d'or.

On peut encore mettre au nombre des Anciens qui ont été les défenſeurs de l'Allégorie, HORUS-APOLLO, ou HOR-APOLLON, qui nous a donné deux Livres ſur les Hiéroglyphes Egyptiens écrits en Langue Grecque. Il explique ces Hiéroglyphes, en dévelopant le ſens allégorique qu'ils renferment ; & il le fait ſouvent par de nouvelles Allégories plus obſcures en aparence que celles qu'il veut expliquer : ce qui n'a pas peu contribué, quoique très-mal-à-propos, à prévenir contre les Explications Allégoriques.

Tels ſont les noms d'une partie des anciens Philoſophes Grecs qui avoient traité des Allégories renfermées dans les Fables, outre ceux dont nous venons de parler, & qui ont été recueillis par MAUSSAC (3).

Aléxandre d'Aphrodiſe (4).
Andreas, cité par Athenée.
Antigone, de Caryſte.
Apollodore.
Apollonides.
Archelaüs l'Egyptien.
Damaſcius, ami de Simplicius (5).
Denys.
Dorothée.
Evanthes.
Euphorion.
Héraclite (6).
Jamblique, de Deis.
Iſigone, cité par Ariſtote.
Julien l'Empereur.
Lamiſque de Samos.
Meliſſe.
Myrſile de Lesbos.
Nicolas de Damas.
Paléphate (7).
Palemon, cité par Athenée.
Ptolemée, cité dans les Scholies d'Aratus.
Silene de Chios.
Sotion.

Quelque nombreuſe que ſoit cette liſte, elle n'eſt ſurement pas com-

---

(1) Sect. VII.

(2) Prépar. Evangel. Liv. IX. ch. IX. & XI.

(3) Dans le Commentaire ſur le Traité *des Fleuves*, attribué à Plutarque.

(4) Thomas GALE aſſure dans ſa not. 6. du chap. IX. de Salluſte le Philoſophe, qu'il étoit poſſeſſeur d'un Manuſcrit de cet Alexandre, qui n'avoit jamais été imprimé.

(5) Il vivoit au cinquiéme ſiécle : ſon ouvrage eſt imprimé dans les Anecdotes Grecques de WOLFF.

(6 & 7) Leurs Ouvrages intitulés, *des choſes incroyables*, ſont dans le Recueil des petits Mythologues.

plette : nous pouvons y ajouter l'*Auteur anonyme* imprimé à la ſuite d'Héraclite, l'Anonyme de la *Vie d'Homere* (8), le *Commentateur* des Proverbes de Platon, art. IX. & PRODICUS de Cea (9) qui ſoutenoit que ce qui a été mis au nombre des Dieux, ce ſont les choſes dont les Hommes retirent de l'utilité.

Ces queſtions, qui ſembloient n'être pour les Philoſophes Payens que de ſimple curioſité, donnoient quelquefois lieu à des procès ſinguliers, d'autant plus importans qu'ils avoient le fiſc pour objet. Nous l'aprenons encore de Ciceron dans ſon Traité de la Nature des Dieux (10). » Les Cenſeurs, dit-» il, ayant exempté d'impôts les Terres conſacrées dans la Béotie, aux Dieux » immortels, nos Publicains nioient que l'on dût traiter d'immortel, qui-» conque avoit été homme. » Ils voulurent donc ſoumettre à l'impôt les Terres conſacrées à AMPHIARAUS (11) : ſes Prêtres s'y oppoſerent, ſoutenant qu'étant Dieu, il ne pouvoit être ſoumis à aucun impôt : mais un homme mort, répliquoient les Publicains, ne ſauroit être Dieu.

§. 5.

Sentiment des PERES *de l'Egliſe.*

Tel étoit à ce ſujet l'état des choſes, lorſque les Chrétiens commencerent à écrire. Nous ne ſaurions donc négliger leurs Ouvrages ſur une queſtion auſſi intéreſſante. Les premiers Peres de l'Egliſe, élevés dans les Sciences les plus profondes, connoiſſant le fort & le foible du Paganiſme, poſſeſſeurs d'une multitude d'anciens Monumens qui n'exiſtent plus, deviennent des Témoins précieux de l'ancienne Tradition & des opinions de leur tems.

Ils traiterent donc du Génie Allégorique de l'Antiquité qui n'avoit pu leur échaper : mais tandis qu'ils en trouvent des traces précieuſes dans les Livres ſacrés, ils rejettent avec un juſte mépris toutes les explications Allégoriques que les Philoſophes Payens donnoient de la Mythologie ſur laquelle s'étoit élevée une Religion abſurde & inſoutenable.

Nous raporterons ici d'une maniere très-abrégée ce qu'ils ont dit à ces divers égards. D'un côté, l'on verra ce que nous avons dit de l'exiſtence du Génie Allégorique, apuyé par l'autorité la plus reſpectable : d'un autre côté, on ne ſera pas tenté de confondre ce que les Livres ſacrés contiennent d'Allégorique avec les Allégories Mythologiques, les PERES de l'Egliſe les ayant diſtingués avec tant de raiſon & d'habileté.

En effet, quoique toutes ces Allégories ayent également pris leur origine

(8) Imprimé auſſi dans le même Recueil.
(9) De la nature des Dieux par Cicer. Liv. premier.
(10) Liv. III. N°. XIX.
(11) Queſt. Tuſcul. Liv. III.

dans l'utilité qui revenoit aux hommes d'une méthode auſſi énergique & autant à la portée de tous les individus, l'on vit cependant entr'elles, cette différence eſſentielle, que l'Allégorie ſacrée n'offuſque aucune vérité, n'en affoiblit aucune, & s'unit à des faits hiſtoriques qui deviennent plus ſenſibles & plus intéreſſans; tandis que celles des Payens ſe revêtent ſi fort des caractères diſtinctifs de la réalité & de l'Hiſtoire, qu'elles ſe mettent à la place de l'Hiſtoire & font diſparoître la vérité elle-même.

Ainſi, pendant que les unes nous offrent de ſimples paraboles ou des ſymboles qui s'expliquent ſans peine au moyen des grandes vérités qu'elles accompagnent, & à côté deſquelles elles ſont placées, les Allégories Payennes, dénuées de ces ſecours, ne peuvent s'expliquer que par un enſemble & par des recherches, pour leſquelles l'Allégorie ne fut pas faite.

Mais telle eſt la marche de l'erreur. Les Allégories Payennes, entées ſur le Génie Symbolique conforme à la raiſon & aux beſoins de l'homme, ſe ſéparerent totalement des Allégories ſacrées, dès qu'on eut commencé à en abuſer & à prendre pour des Etres réels, des objets Allégoriques, qui n'étoient qu'une ombre du vrai, & donnerent lieu au Paganiſme, qui fut l'altération la plus dépravée de cette Religion primitive qui continua à ſubſiſter avec éclat & dans ſa pureté dans la Religion des Hébreux.

C'eſt ſur-tout ce qui paroîtra de la maniere la plus ſenſible dans les dévelopemens de tous ces objets, tout de même que l'on verra dans l'Article VI. de ces recherches ſur le Génie Allégorique, les régles conſtantes & ſimples, au moyen deſquelles on ne pourra jamais confondre les objets Allégoriques avec les faits hiſtoriques: régles indiſpenſables pour ne point s'égarer dans la recherche & l'explication des Allégories, & pour ne pas les expliquer arbitrairement.

Deux d'entr'eux, ORIGÈNES & CLÉMENT d'Alexandrie, illuſtres par leurs rares connoiſſances, & élevés à l'Ecole Platonicienne d'Alexandrie, Ville qui étoit alors le centre des connoiſſances, furent des Partiſans zélés de l'Allégorie, qu'ils apliquerent également aux Livres Sacrés des Juifs.

Ce dernier aſſure (12), » que tous ceux qui ont traité des choſes divines, » tant les Barbares que les Grecs, ont caché avec ſoin les principes des choſes: » qu'ils n'ont tranſmis la vérité qu'en l'envelopant dans des énigmes, des » SYMBOLES, des ALLÉGORIES, des Métaphores & des figures Hiéroglyphi- » ques.

C'eſt-là où il dit que chez les Egyptiens (13),

Le LION fut le Symbole de la *Force*.

Le BŒUF, celui de l'*Agriculture*.

Le CHEVAL, celui de la *Liberté* & de la magnanimité, & quelquefois celui de la *Navigation*, état qui a tant de raport avec la liberté.

---

(12) Stromat. p. 658, Edit. de Potter.

(13) Pag. 670-671.

Il ajoute, que sur les murs de leurs Temples, on voyoit la représentation d'une ROUE : qu'ils représentoient les Astres sous la figure des SERPENS, à cause de leur marche oblique ; & le Soleil, par un SCARABÉE, parce que cet insecte demeure six mois sur Terre, & six mois sous Terre.

Etendant le regne des Allégories jusqu'à l'Economie Judaïque, il avance comme un fait reconnu, & dont personne ne doute, que Dieu a également parlé à son Peuple par des Enigmes & par des paraboles, & que c'est ce qu'ESAIE apelle des *Trésors ténébreux & cachés* (1).

L'on ne pouvoit en effet nier que les Livres Hébreux ne fussent marqués au coin de la plus haute Antiquité, par ce Génie Allégorique qui y brille par-tout de la maniere la plus sensible ; & en particulier dans les Livres Prophétiques, comme nous aurons occasion de le faire voir dans notre Article IV, & de citer à ce sujet le témoignage de leurs Rabbins, & en particulier de MAIMONIDES, un de leurs Auteurs les plus distingués.

S. ANASTASE le Sinaïte, Patriarche d'Antioche, & MOYSE Bar-Cepha ou fils de Cepha, Evêque de Beth-Raman & de Beth-Ceno en Syrie, nous fournissent à ce sujet des détails trop remarquables pour les passer sous silence.

Le premier, dans ses *Contemplations Anagogiques* sur les Ouvrages des six jours (2), dit : » que les anciens Interprétes de l'Eglise, PHILON le Phi-» losophe, contemporain des Apôtres, le célébre PAPIAS d'Hierapolis, Dis-» ciple de Saint Jean l'Evangéliste, IRENÉE de Lyon, JUSTIN Martyr & » Philosophe, PANTENE d'Alexandrie, CLEMENT dans ses Stromates, & » leurs Partisans, de même que les deux GREGOIRES de Cappadoce, avoient » envisagé cet objet d'une maniere Allégorique, & qu'ils avoient relevé di-» verses hérésies, nées uniquement de ce qu'on avoit trop pris à la lettre ce » que la Genèse rapporte de Dieu & du Paradis Terrestre : les uns, par exem-» ple, attribuent un corps à la Divinité : d'autres rendent graces aux *Serpens* » de ce qu'à leur occasion étoit né d'une femme le Sauveur du Genre-hu-» main : des troisiemes adorent, ceux-ci le feu, ceux-là l'eau, comme des » êtres increés, parce que Moyse ne parle pas expressément de leur création, &c. Car ce détail nous meneroit trop loin.

Il dit ensuite (3), qu'ORIGÈNES ayant abusé de la maniere la plus étrange des Allégories, les Peres qui vécurent après lui, tels que Saint BASILE, JEAN Chrysostome, THÉODORE d'Antioche, SÉVERE de Gabala, EUSEBE d'Emese, EPIPHANES, CYRILLE, THÉOPHILE, &c. s'en tinrent au sens littéral.

Quant à lui, il se joint à ceux qui admettoient le sens littéral & le sens anagogique, réunissant ainsi la lettre & l'Allégorie. C'est d'après cette mé-

(1) ESAÏE, Ch. XLV, v. 13.
(2) Bibl. des PP. fol. Par. 1589. T. I. Col. 269.
(3) Ib. Col 273, 274.

thode qu'il dit que les Ténebres ſont le ſymbole ou l'emblême du Péché, & qu'ils ont tous les deux cela de commun de n'avoir point été créés; & que la Nudité d'Adam & d'Eve déſigne qu'ils venoient d'être dépouillés de leur innocence & de leur immortalité.

Moyse Bar-Cepha s'exprime plus fortement encore dans ſon Traité du Paradis (1): » Des Hérétiques, dit-il, ſoutiennent qu'on ne doit pas donner au vieux Teſtament un ſens Myſtique & Allégorique différent de » celui qu'offrent les choſes mêmes, & ils blâment hautement ceux qui le » font. Mais ſi l'on ſuivoit leur opinion, il en réſulteroit néceſſairement » une foule d'abſurdités: d'un côté, le Vieux Teſtament ne contiendroit » que de ſimples hiſtoires; le Saint-Eſprit n'y auroit rien renfermé de myſtique: d'un autre côté, triompheroient Manès & Marcion qui ne reconnurent jamais le Vieux Teſtament comme l'Ouvrage de Dieu Pere de Jeſus-Chriſt: d'ailleurs, ſi le ſens Allégorique eſt nul, comment les anciens Prophètes auroient-ils pû être aſſurés de la venue de J. C. & s'en réjouir? » Nous tomberions même dans le Judaïſme en adoptant ce ſentiment; car » les Juifs n'étant plus guidés par l'Eſprit-Saint, ne voyent qu'un ſens groſſier & charnel ».

Faiſant enſuite voir que les Prophètes ont annoncé d'une maniere emblématique un grand nombre d'événemens relatifs au Peuple Juif, il ajoute qu'ils ont employé les mêmes figures à l'égard de J. C. d'une maniere encore plus parfaite..... » D'où il faut conclure, dit-il, qu'on doit expliquer » les Livres du V. T. non-ſeulement d'une maniere littérale, mais auſſi d'une » maniere figurée & allégorique, & en en découvrant les ſens cachés.

Theophile VIe. Patriarche d'Antioche, expliqua en IV. Livres les Allégories des Evangiles; ouvrage qui exiſte encore (2), qui fait partie de la Bibliothéque des Peres, & très-utile pour l'intelligence du ſtyle Symbolique des Livres Sacrés.

S. Denis l'Aréopagite expliquant dans ſa Hiérarchie Céleſte la viſion des Roues d'Ezechiel, le fait d'une maniere allégorique ou anagogique. Et ſon Commentateur S. Maxime dit à cette occaſion qu'expliquer anagogiquement un ſujet, » c'eſt rendre raiſon de Symboles qui ſans cela » paroîtroient abſurdes (3).

On voit dans le célébre Maimonides (4) un paſſage des plus ſinguliers au ſujet des Allégories. C'eſt une vive cenſure de ce qu'on trouvoit dans les Livres des Sabéens, relativement aux commencemens de l'Hiſtoire Sainte.

» Ne vous laiſſez pas ſéduire, dit-il, par tout ce qu'ils racontent ſur

---

(1) Ib. Col. 409.

(2) *Ubi ſupra.* Col. 867. Cet Auteur eſt contenu également dans la grande Bibl. des PP. Tom. II. Part. II.

(3) Grande Bibl. des PP. T. II. p. 184. 186.

(4) Mor. Nevoche. Part. 3. ch. 29.

» le premier Homme, ſur le ſerpent, ſur l'arbre de ſcience de bien & » de mal, ſur les vêtemens qui n'avoient pas encore été en uſage ; & ne » penſez pas que ces objets ayent réellement éxiſté de cette maniere : ja- » mais ils ne furent dans la nature des choſes : avec la plus légere atten- » tion, vous apercevrez la fauſſeté de tout ce qu'ils diſent à cet égard, » & qu'ils n'ont imaginé qu'après avoir eu la connoiſſance de notre Loi, » & de l'Hiſtoire de la Création. Car ils la prirent dans le ſens littéral, « & ils en forgerent ces Fables.

Il avoit dit auparavant : » (1) L'on ne doit pas avec le Vulgaire prendre » à la lettre tout ce qui eſt contenu dans le *Bereshit*, ou l'Hiſtoire de la » Création : ſans cela, les Sages ne l'auroient pas envelopée de paraboles » avec tant de ſoin, & ils n'auroient pas été ſi attentifs à empêcher qu'on » en parlât à la populace ignorante. Car en la prenant dans le ſens littéral, il en réſulte des préjugés qui dégradent la Nature Divine, qui » renverſent les fondemens de la Loi, qui font naître des héréſies.

Josephe, dans la Préface de ſes Antiquités Judaïques, dit également que Moyſe s'eſt ſervi d'énigmes & d'allégories :

Τὰ μεν αἰνιττομένα τοῦ νομοθέτου ἀξίως, τὰ δ' ἀλληγορεῖντ' μετὰ σεμνότητ' ὅσα δ' ἐξ εὐθείας λέγεσθαι συνέφερεν, ταῦτα ῥητῶς ἐμφανίζοντ'. Τοῖς μέντοι βουλομένοις καὶ τὰς αἰτίας ἐκάστου σκοπεῖν, πολλὴ γένοιτ' ἂν ἡ θεωρια.

Ce Légiſlateur s'eſt exprimé énigmatiquement, lorſque ſon objet l'a demandé : il s'eſt auſſi ſervi d'allégories, quoiqu'avec beaucoup de retenue ; & il n'a dit à découvert que ce qui ne devoit pas être caché. En ſorte que l'on s'engageroit à un long travail, ſi l'on vouloit démêler tout ce qui y eſt relatif à ces divers objets.

Ce n'eſt pas que Joſephe, Maimonides & les Rabbins méritent une entiere créance, quand il eſt queſtion de l'intelligence du Vieux Teſtament ; car ils étoient, en général, de foibles Critiques : mais leur opinion conſtate du moins, quelle étoit la tradition ſur les ſujets dont ils traitent ; & c'eſt tout ce que nous voulons en inférer en les citant ici.

C'eſt ſur les Allégories anciennes, que s'éleverent ceux que l'on apella dans l'Egliſe Primitive Gnostiques, c'eſt-à-dire Savans par excellence, parce qu'ils ne connoiſſoient pas ſeulement la Lettre, ou le ſens littéral de la Science ; mais parce qu'ils pénétroient dans les profondeurs cachées ſous cette envelope ; qu'ils en connoiſſoient l'eſprit.

Tandis que les Juifs conſervoient ces Traditions anciennes dans leur Cabbale, Ouvrage conforme au Génie Allégorique des Anciens, & qui contient ſous ce point de vue des choſes très-précieuſes ; mais qu'eux-

(1) Part. II. ch. 29.

mêmes

mêmes ne connoiſſent plus, parce qu'ils ont perdu la clé de leurs Allégories, & qu'ils ont fait de celles-ci l'abus le plus étrange.

C'eſt que l'Allégorie eſt un coûteau à deux tranchans qui devient auſſi funeſte lorſqu'on l'emploie mal, qu'il eſt utile étant employé à propos. Auſſi n'exiſte-t-il preſqu'aucune Méthode, aucun Art qui demande d'être dirigé avec plus de ſageſſe & de prudence : malheureuſement, il n'en a pas toujours été de même relativement à l'Allégorie.

Comme s'il n'y avoit qu'à allégoriſer, on le fit ſans principes, ſans régles : l'ont n'eut plus de meſure connue pour diſtinguer les vraies Explications, des fauſſes; & l'Explication Allégorique ne conſiſta plus, en quelque façon, qu'à voir dans un objet ce que l'on vouloit, & à le prouver tant bien que mal.

§. 6.

Controverſe agitée entre les Peres de l'Egliſe & les Philoſophes au ſujet des Allégories.

C'eſt alors, que s'éleverent parmi les Chrétiens ces grandes lumieres de l'Egliſe, qui attaquerent avec tant de ſuccès la Religion Payenne.

Athenagore, Minucius-Felix, Arnobe, Eusébe, Lactance, Saint-Augustin, &c.

Les Philoſophes Payens ſe battoient en retraite par l'Allégorie. Les Chrétiens ne négligerent rien pour leur enlever cette reſſource ; ils le firent avec d'autant plus de ſuccès, que les Payens les plus éclairés expliquoient eux-mêmes les Allégories à l'aventure, plutôt par une ſuite de l'ancienne Tradition que par connoiſſance de cauſe. D'ailleurs, il ne s'agiſſoit plus de ce que la Religion Payenne avoit pu être au commencement, & dans le tems où elle n'étoit qu'Allégorique; mais de ce qu'elle étoit, dans ce moment où tous les Êtres Allégoriques étoient régardés comme des Êtres réels; où les hommes, trop éloignés de l'origine des Allégories, n'en pouvoient plus retrouver la ſource. Elles s'étoient flétries entre leurs mains; & non-ſeulement ils en avoient laiſſé perdre la pureté ; mais au lieu de s'élever par elles aux vérités auguſtes pour leſquelles elles avoient été inventées, ils s'en ſervoient pour obſcurcir ces mêmes vérités.

Ainſi les Peres de l'Egliſe n'étoient point en contradiction avec eux-mêmes, ni ennemis des Allégories; ils prouvoient, contre les Philoſophes Payens, que leurs Allégories étoient nulles pour la défenſe du Paganiſme; & non que l'Allégorie fût nulle par elle-même. Auſſi voit-on dans Origènes, que Celse reprochoit aux Chrétiens d'avoir recours eux-mêmes à l'Allégorie, pour voiler des choſes qu'on ne pouvoit excuſer.

Eusebe en particulier conſacra à cet objet, une portion conſidérable

de ſa Préparation Evangélique (1). C'eſt-là qu'il fait un long Extrait de l'Ouvrage de Plutarque que nous avons déja cité, les DÉDALES PLATÉENS, & des Explications Allégoriques que les Egyptiens & les Grecs donnoient de leur Mythologie; & qu'il les réfute d'une maniere triomphante, en faiſant voir que ces Allégories n'offroient que des puérilités ou des Contradictions. » En leur accordant, dit-il, que Jupiter eſt la Divinité ſu-
» prême, comment prouveront-ils que Saturne, qu'ils diſent être le
» Tems, eſt ſon Pere, & qu'Ops, qu'ils apellent la Puiſſance des Mon-
» tagnes, eſt ſa Mere? .... Comment eſt-ce que Latone qui eſt la même
» que *Létho* (l'oubli, le caché,) peut être la Mere du Soleil & de la Lune,
» ou d'Apollon & de Diane? Et pourquoi honoreroit-on, comme des Di-
» vinités, Ops & Cérès, ſi elles ne ſont que des Symboles, l'une des Mon-
» tagnes, & l'autre des Plaines?

C'eſt ſur-tout au ſujet d'Hercule qu'il preſſe vivement les Allégoriſtes Payens. » Mais pour m'attacher, dit-il, à un exemple particulier, n'ont-
» ils pas oſé faire du Soleil ſeul, pluſieurs Dieux? n'eſt-il pas pour eux
» Apollon, Hercule, Bacchus & Eſculape? Mais comment le même perſon-
» nage ſera-t-il tout à la fois Pere & Fils, Apollon & Eſculape? Comment
» ſe trouve-t-il métamorphoſé en Hercule né d'une mere mortelle?
» Comment le Soleil en fureur égorge-t-il ſes enfans? Il eſt vrai qu'ils di-
» ſent que les douze Travaux d'Hercule repréſentent la courſe du Soleil à
» travers les douze Signes du Zodiaque: mais que feront-ils d'Euryſthée
» qui ordonne au Soleil ou à Hercule d'éxécuter ces Travaux? De quelle
» maniere appliqueront-ils au Soleil, la chemiſe funeſte teinte du ſang
» infect du Centaure? Seront-ils à leur aiſe, en leur accordant que
» Bacchus eſt le Soleil? car ſi Bacchus eſt la force qui ſe développe dans
» les fruits, comment peut-il être le Soleil? Quel rapport voit-on entre cet
» aſtre & cette milice de femmes dont Bacchus paroît toujours environné?
» Le Soleil épouſa-t-il jamais Ariadne? & ſi Bacchus n'eſt que le Dieu
» des vignobles, le Soleil eſt-il protecteur de ceux-ci plutôt que des champs
» ou des vergers? En un mot, s'ils regardent ces Dieux comme les vrais
» moteurs des objets auxquels ils préſident, ils les mettent à la place du
» Créateur, du Dieu ſuprême: s'ils diſent qu'ils ne les enviſagent que
» comme des portions de la Divinité renfermées dans ces objets & qui les
» animent, qu'ils admettent donc un ſeul & unique Dieu! qu'ils expo-
» ſent ſes perfections ſans envelope! & qu'ils renoncent à jamais à ces
» Fables honteuſes qui changent la Divinité en êtres vils & infâmes, &
» à une Doctrine qui n'eſt qu'un ramas d'impiétés & de crimes.

Il étoit impoſſible aux Payens de répondre à ces raiſonnemens: auſſi

(1) Liv. III. en entier, ſur-tout les Chap. I. III. XI. XII.

leur Religion attaquée de toutes parts ne put se relever; elle succomba sous des coups aussi vigoureux. Il est vrai qu'un Payen éclairé dans l'Antiquité auroit pu justifier l'origine de ces Fables : mais il auroit toujours été forcé de désavouer l'abus étrange qu'en avoit fait le Paganisme : & désavouer ces abus, c'étoit anéantir le Paganisme.

Ainsi les Fables Mythologiques ne furent plus envisagées que comme un vain artifice, auquel on avoit eu recours pour voiler l'absurdité du Paganisme ; & le Génie Allégorique de l'Antiquité envelopé dans cette destruction générale, parut enseveli pour jamais sous ses ruines (†).

§. 7.

MODERNES *partagés à ce sujet*, & 1°. *de ceux qui sont opposés aux Allégories.*

L'opinion que la Mythologie n'étoit point née du Génie Allégorique, & que tout ce que les Payens avoient dit à ce sujet, n'étoit que de vaines défaites pour pallier leurs erreurs, se trouva donc l'opinion courante lorsque les Sciences se renouvellerent en Europe. Aussi influa-t-elle nécessairement sur les premieres idées que les Modernes s'en formerent : ils avoient assez d'érudition & assez de goût pour sentir la force des argumens avec lesquels les Peres avoient autrefois attaqué ce Systême, & la foiblesse des Explications par lesquelles les Philosophes Payens avoient essayé d'étayer leur Religion chancelante. Mais ils n'avoient pas assez de lumieres, pour séparer la cause de *l'Allégorie* de celle du Paganisme : encore moins pour se former des idées nettes & éxactes de l'Allégorie. L'Allégorie avoit été une des dernieres armes de l'idolâtrie & de la superstition, & elle est toujours toute prête à apuyer les plus mauvaises causes : c'en fut assez pour leur faire rejetter hautement tout ce qui avoit quelque raport à l'Allégorie.

C'est en effet une faute trop ordinaire, de rejetter tout ce dont on a abusé ou tout ce dont on pourroit abuser; & qui provient, ou d'un sentiment intérieur de sa propre foiblesse qui faisant craindre de ne pouvoir faire qu'un mauvais usage d'une chose, nous y fait totalement renoncer :

(†) Un Manuscrit du onziéme siécle, conservé dans la Bibliothéque de Berne, & qui contient le texte de Prudence avec des Scholies, nous offre une preuve frapante que l'on n'en avoit cependant pas encore alors perdu tout souvenir : le Scholiaste expliquant les Amours de Vénus avec Ado (pour Adonis) tué par un Sanglier, dit qu'ADO est le Soleil; le SANGLIER, l'Hyver; & Vénus, la Terre, qui pleure le Soleil caché par l'Hyver. On en peut voir la notice dans le Catalogue des Manuscrits de cette Bibliothéque par M. SINNER, qui en est le Bibliothécaire, & dans le Journal des Savans, Juillet 1764.

ou d'une si grande aversion pour ceux qui s'en sont servis, qu'elle nous porte à ne vouloir pas même faire usage d'une chose dont ils ont abusé, afin de n'avoir rien de commun avec eux.

Aussi, lorsque dans ces derniers tems, on voulut remonter à l'origine de la Mythologie, la plûpart des Critiques n'y virent qu'une histoire altérée par la Tradition, ou par l'ignorance & les équivoques des Langues Orientales: il y auroit eu un autre parti à prendre, celui de n'y voir que des Contes à dormir debout : mais ils font une partie si essentielle de l'Antiquité, qu'il étoit impossible qu'une pareille idée pût se soutenir.

Le Système Historique réunissoit divers avantages : d'un côté, on se flattoit de pouvoir rétablir par ce moyen l'Histoire ancienne ; d'un autre, on n'étoit pas obligé d'accorder de l'esprit aux Anciens, comme on y eût été obligé en regardant la Mythologie comme l'effet de leur origine, & en les envisageant eux-mêmes comme des Personnages dignes par cela seul des plus grands éloges. D'ailleurs, il est si désagréable de ne pas sçavoir à quoi s'en tenir sur un objet : au lieu que la Mythologie réduite en histoire, contentoit tout le Monde.

A la tête des Défenseurs du Système historique, on peut placer M. le Clerc, si célébre par la multitude des ses Ouvrages, par son habileté dans la Critique & par la hardiesse de ses idées.

M. l'Abbé Banier, qui marchant sur ses traces, forma cette masse de la Mythologie historique qui lui a fait tant d'honneur, & où l'on trouve du moins réuni à peu près tout ce que l'Antiquité a dit à ce sujet.

L'Evêque de Gloceſter, le célébre Warburthon, qui a répandu dans sa Légation de Moyse une si vaste érudition & un si grand mélange de vérités utiles & de paradoxes ingénieux.

On peut encore joindre à cette Classe, tous ceux qui n'ont vû dans la Mythologie qu'une altération de l'Histoire Sacrée, entre lesquels se distinguerent Huet, Evêque d'Avranches, Eléve & Rival de Bochart, Fourmont, &c.

Ainsi s'énonce le Clerc en rendant compte des ouvrages de Selden (1), qui avoit expliqué plusieurs Fables Mythologiques dans un sens Allégorique.

» Un troisiéme défaut que Selden n'a pas entierement évité, c'est » qu'il admet en quelques endroits *l'Explication Allégorique* des Fables, » comme si c'eût été le dessein de ceux qui les ont débitées les premiers, » de représenter je ne sais quels mystères, sous l'envelope des Fables. » Il est de deux sortes de Fables..... Les unes sont l'ancienne Histoire de

(1) Bibl. Choiſ. T. VII. 88-100.

» la Gréce mal entendue..... auxquelles on ajouta de nouvelles Fables. » Les autres ont pour origine, les équivoques des anciennes Hiſtoires » écrites en Phénicien..... Je crois donc que les Explications Allégo- » riques qu'on a données de *Saturne* & de ſes Enfans, ſont de pures » chimères..... car elles ne ſont pas ſuffiſantes pour expliquer la plû- » part des Fables; & on peut les tourner comme l'on veut, &c.

L'Abbé BANIER aprouvant le Syſtême de LE CLERC, s'attache à le développer & à en faire ſentir la juſteſſe dans la Préface qu'il mit à la tête de ſa Mythologie, & dans les deux Chapitres par leſquels il en fait l'ouverture; & s'il eſt obligé de convenir que la Mythologie renferme quelques Allégories, il ſe tire d'affaire en diſant qu'elles n'y ont été ajoutées qu'à la longue, & qu'elles n'en ſont qu'une très-petite partie.

» Mon deſſein dans cet Ouvrage, dit-il (1), eſt de prouver que, » malgré tous les Ornemens qui accompagnent les Fables, il n'eſt pas » difficile de voir qu'elles renferment une partie de l'Hiſtoire des premiers » Tems, & que l'*Allégorie* & la *Morale* n'ont pas été le premier objet » de ceux qui les ont inventées..... Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quelques » fictions particulieres, où l'on chercheroit vainement quelques traits d'Hiſ- » toire; mais, en général, elles y ont preſque toutes quelque raport.... » Autrefois, les Mythologues croyoient avoir pénétré le ſens d'une Fable, » lorſqu'ils avoient ſçu en tirer quelque Allégorie ou quelque Moralité..... » Il faut déſormais renoncer *de bonne grace* à y trouver aucun ſens raiſon- » nable, ou les raporter à l'Hiſtoire.

Et voici ſa recette, pour trouver par-tout une explication hiſtorique. » Lorſqu'une Fable paroît hiſtorique (2), il faut en ôter le ſurnaturel » qui l'accompagne..... Il eſt inutile & impoſſible en même tems d'ex- » pliquer toutes les circonſtances des Fables, dont la plûpart n'ont été » inventées que long-tems après, &c....

Je doute fort que ſa recette ſoit du goût de tout le Monde: elle a ſi peu plu à un Savant Anglois, que dans des Lettres ſur la Mythologie il dit (3)» : Le Syſtême de l'Abbé Banier bannit toute Poëſie..... Il n'é- » toit rien moins que Poëte..... Ses réflexions ſont inſipides..... C'eſt » une pure HYPOTHÈSE, que de dire que les Fables ſont hiſtoriques..... » Chez lui, pas un mot de la ſageſſe des Anciens, de la profondeur de » leurs idées, de la force de leur imagination, ni du ſervice qu'ils ont » rendu à l'humanité en civiliſant des Tribus Sauvages..... Il s'efforce » de rendre la Mythologie odieuſe, &c.

WARBURTHON s'eſt montré zélé défenſeur du ſens hiſtorique des Fables, en attaquant vivement les explications de l'Auteur de l'Hiſtoire du Ciel,

(1) Préface, p. X. Edit. de 1738. *in*-12.
(2) T. I. p. 30.
(3) BLACKWELL, T. II, p. 11-16.

qui regarda la Mythologie comme une ſuite des Allégories Egyptiennes ou de leur Ecriture Hiéroglyphique.

Il en eſt de même de M. Huet. Cet Evêque diſtingué par ſon érudition, mais qui vécut malheureuſement dans un tems où le goût étoit encore peu épuré, crut ſervir utilement la Religion Chrétienne en faiſant voir, que la Mythologie entiere n'étoit qu'une altération de l'Hiſtoire Sacrée: ſans doute, elles ont quelques traditions communes, relatives à la premiere origine des hommes, ou aux tems qui précéderent la diſperſion : mais il ſeroit impoſſible d'y trouver des raports plus étroits : voir dans Moyſe ou dans Joſué, tous les Dieux, Bacchus, Hercule, Apollon, &c. c'étoit s'aveugler ou ſe mettre dans le cas de n'être cru de perſonne.

Tel fut encore l'écueil contre lequel s'alla briſer l'érudition de M. Fourmont : il fut un exemple trop ſenſible qu'on peut exceller dans les Langues & les deviner, ſans avoir le goût néceſſaire pour réuſſir ſur des objets d'une toute autre eſpéce. L'ouvrage qu'il fit pour établir que tous les Dieux étoient nés de la Famille d'Abraham, n'eut pas le ſuccès que promettoit la réputation de l'Auteur : perſonne n'admit un Syſtême dont toutes les preuves ſe réduiſoient à de prétendus raports de mots décompoſés à diſcrétion; & nuls, dès qu'on les auroit décompoſés de toute autre maniére. Ce fut l'abus le plus étrange qu'on eût encore vû des Etymologies, & qui ne fit qu'augmenter les préventions qu'on avoit conçues depuis long-tems contr'elles.

II.

Modernes *qui ſe ſont déclarés pour l'Allégorie.*

Quoique depuis un millier d'années, on eût perdu de vue que l'Antiquité s'étoit exprimée allégoriquement ſur les objets les plus importans, & malgré le nombre & la réputation de ceux qui s'étoient déclarés pour l'explication hiſtorique des Fables, cette explication laiſſoit tant de lacunes, elle étoit ſi peu d'accord avec elle-même, elle donnoit ſi fort à l'arbitraire, elle expliquoit ſi peu de choſe, qu'un grand nombre de Sçavans aimerent mieux riſquer de s'égarer avec les Allégoriſtes, que d'avoir raiſon avec les Hiſtoriques : auſſi les Allégories comptent-elles un grand nombre de Défenſeurs dans ces derniers ſiécles; & preſque tous d'une grande réputation.

1°. *Le Chancelier* Bacon.

Nous mettons à la tête, l'illuſtre Chancelier Bacon. Dans un Traité

qu'il compoſa exprès ſur cette matiere & qu'il intitula, SAGESSE DES ANCIENS (†), il s'efforce de donner une grande idée de leur Génie Allégorique (1). Dans l'Epitre Dédicatoire au Comte de Sarisbury, grand Tréſorier d'Angleterrre, il dit » : l'Antiquité primitive, relativement au tems, » mérite la plus haute vénération : relativement à ſa maniere d'enſeigner, (elle mérite notre admiration) renfermant dans l'Allégorie comme » dans une riche caſſette, tout ce que les ſciences ont de plus précieux ; » & devenant par cette Philoſophie, la gloire du genre-humain. Quoi- » qu'aujourd'hui nous l'abandonnions aux enfans, je regarde cependant » ces Allégories comme la connoiſſance la plus excellente après la Religion, » & comme la ſource de la politique, dont l'étendue eſt ſi vaſte.

Il dévelope beaucoup plus cette idée dans une Préface qui ſuit cette Epitre : il y dit » : J'avoue ſans peine que je ſuis perſuadé que dès leur origine, les » Fables anciennes furent allégoriques & renfermerent des leçons importan- » tes : ſoit que j'aye conçu la plus haute idée de ces premiers tems, ſoit que » j'aperçoive dans la plûpart de leurs Fables un raport ſi ſenſible avec l'ob- » jet repréſenté, & dans le tiſſu même de la Fable, & dans la valeur des » noms qu'y portent leurs Perſonnages, qu'il eſt impoſſible de ſe refuſer à » l'idée que ceux qui les inventerent avoient réellement ces objets en » vue .... & ſi quelqu'un s'obſtine néanmoins à n'y vouloir rien apercevoir » de pareil, nous ne le tourmenterons point pour penſer comme nous ; mais » nous le plaindrons d'avoir la vue ſi trouble & l'entendement ſi bouché & » ſi lourd.

Il explique enſuite les Allégories contenues dans XXXI. Fables. Choiſiſſons-en une ; elle a pour objet le SPHYNX ; & elle paroît faite exprès pour la matiere que nous traitons.

Perſonne n'ignore que les avenues des Temples d'Egypte, étoient formées par un double rang de Sphynx ; & qu'à Thébes de Béotie, Ville qui a tant fourni aux Fables Mythologiques, fut un Sphynx qui ſe tenoit à la porte de la Ville, propoſoit des Enigmes aux paſſans & déchiroit ceux qui ne pouvoient les expliquer : & qu'Œdipe, mettant fin à ſa tyrannie par l'explication de la principale de ces Enigmes, obtint l'Empire de Thébes promis pour récompenſe à celui qui l'auroit en effet expliquée.

L'on ſait de plus qu'Œdipe ſignifie *celui qui a les pieds percés*, parce que

---

(†) Ce terme de SAGESSE, qui vient du Latin SAPIENTIA, ne ſe prend pas ici dans le ſens que ce mot préſente ordinairement : il déſigne eſſentiellement le SAVOIR, UNE DOCTRINE ÉMINENTE. C'eſt dans ce ſens qu'on apelloit SAGES, ceux qui ſe livroient à l'étude ; nom qu'ils portent encore dans l'Orient, & que les Grecs changerent dans le terme modeſte de PHILOSOPHES ou Amis de la Sageſſe. La Sageſſe des Anciens eſt donc la même choſe que leurs connoiſſances Philoſophiques. Comme l'étude devoit influer néceſſairement ſur la conduite, on donna également à celle-ci le nom de *Sageſſe*, qui déſignoit déja la capacité & le ſavoir.

(1) Cet Ouvrage fait partie du ſecond vol. de ſes Œuvres en 5 vol. fol. p. 346-386.

dans ſon enfance, il avoit été expoſé & attaché par les pieds à un arbre ; & que le Sphynx étoit repréſenté avec le viſage, les mains & la voix d'une Fille, le corps d'un Chien, les yeux d'un Dragon, les griffes du Lion, & les aîles d'un Oiſeau. Sa réſidence ordinaire étoit le Mont *Phicée*, en Béotie.

Aucun de ces caractères n'a été choiſi au hazard : leur enſemble doit donc donner le mot de l'Enigme : il a été cependant manqué par l'Abbé Banier, qui n'y a vû qu'une Princeſſe devenue Chef d'une Troupe de Bandits qui du Mont Phicée commettoient mille déſordres aux environs de Thébes, & entraînoient ſes habitans dans les brouſſailles de la Montagne. Mais pendant qu'il ſe perd dans ces brouſſailles, écoutons notre Chancelier, avec quelques légers changemens.

Le Sphynx, dit-il (1), eſt la ſcience envelopée d'Allégories : c'eſt un monſtre ; car cette ſcience eſt un amas de prodiges de toute eſpèce : elle eſt repréſentée avec un viſage, des mains & une voix de Femme, pour marquer ſes attraits & ſes graces ; ſes aîles marquent le vol élevé des Sciences, & qu'elles ſont faites pour ſe communiquer rapidement à tous les eſprits. Ses griffes ſont la profondeur & la force irréſiſtible & pénétrante de ſes argumens & de ſes axiomes : *les paroles des Sages*, dit Salomon, *ſont des aiguillons & des cloux plantés profondément.* Cet être extraordinaire ſe tient ſur les avenues, parce que nous ne connoiſſons que les ſurfaces, les aparences, l'écorce des choſes. Il a reçu des Muſes les Enigmes qu'il propoſe, parce qu'elles ſont la ſource de toute ſcience. Il habite le Mont Phicée ; car ce mot Phénicien qui fut adopté par les Grecs (2), ſignifie *habile*, *fin*, *clair-voyant*, *ſubtil*, *pénétrant.* Celui-là ſeul explique ſes Enigmes qui a le pieds percés & malades : car ce n'eſt pas en ſe hâtant qu'on devine les Enigmes du Sphynx. Enfin, deux conditions ſont attachées à ces Allégories : *d'être déchiré*, ſi on ne peut les expliquer ; ou d'être *Roi*, ſi on les déchiffre. En effet celui qui ne peut les développer, a l'eſprit continuellement déchiré ; & celui qui les déchiffre, eſt Roi dans le ſens allégorique & philoſophique, c'eſt-à-dire, eſt un Sage, comme s'exprimoient les Stoïciens, *le Sage eſt Roi* ; il regne ſur lui-même & ſur la nature qu'il connoît.

Les autres Allégories qu'explique Bacon & dans le même goût, ſont charmantes & très-ingénieuſes ; mais comme quelques-unes ſont moins ſenſibles & qu'il n'en explique d'ailleurs qu'un très-petit nombre, dont on ne peut tirer aucune conſéquence pour le reſte de la Mythologie, il n'eſt point étonnant que cet eſſai ſoit peu connu & qu'il n'ait eu aucun effet.

Un Journaliſte parlant de cet Ouvrage, s'exprimoit ainſi (3) : » On y trouve » le même génie original & inventif, que dans ſes autres Ouvrages. Ne vou- » lant pas marcher ſur les traces de ceux qui l'avoient précédé, gens, diſoit-il,

(1) Fab. XXVIII.
(2) φιξ.
(3) Biblioth. Brit. Avril-Juin 1740, p. 144.

» dont

» dont le ſavoir ne s'étendoit pas au-delà d'un certain lieu commun, il s'ou-
» vrit une nouvelle route : il pénétra dans les recoins les plus cachés de
» ce pays inculte & ténébreux ; de ſorte qu'il trouva moyen de dire quel-
» que choſe de nouveau ſur un ſujet connu & rebattu : & quand même on
» ne pouroit convenir avec lui de ce ſens phyſique, politique & moral qu'il
» prétend être caché ſous les Fables de l'Antiquité, il faut avouer qu'il devoit
» avoir une pénétration peu commune pour ſe tromper avec tant d'aparence
» de raiſon : & s'il eſt encore douteux que les Anciens ayent été auſſi éclairés
» qu'il entreprit de le prouver, cette entrepriſe même fait voir au moins
» la profondeur & l'étendue de ſes connoiſſances. (†)

2°. *BLACKWELL.*

Blackwell, ſon Compatriote, eſt beaucoup plus dévelopé : ſon Ouvrage (1), ſans être profond, ſans remonter aux principes, ſans avoir aperçu la premiere origine des Mythologies, eſt rempli de beautés de détail tout-à-fait intéreſſantes, très-bien vues, & qui font honneur à la fineſſe de l'eſprit & à la juſteſſe du goût de l'Auteur.

C'eſt-là que s'adreſſant à une perſonne qui avoit pris un goût décidé pour ces objets, il lui dit : » je vous félicite de cette nouvelle tournure d'eſprit, qui
» vous porte à chercher le ſens de ces Enigmes Mythologiques, de ces Contes
» extravagans, de ces incongruités aparentes que notre Savant Chancelier
» Bacon a daigné apeller la Sageſſe des Anciens & *une ſource conſtante*
» de plaiſirs pour un homme qui penſe, vû qu'elles contiennent les idées les
» plus ſublimes de la Nature & de l'Art... Nous devons avoir aſſez de mo-
» deſtie pour croire que ce qui a occupé la tête des Philoſophes, la langue des
» Poëtes & la main des Peintres pendant un ſi grand nombre de ſiécles, eſt
» capable de nous procurer quelque amuſement.

On y voit (2) cette Deſcription pittoreſque de la Mythologie : » La robe
» enchantée de la Mythologie eſt un triple tiſſu, ſur lequel ſont repréſentés le
» Ciel, la Terre, l'Air, la Mer, & tout ce qu'ils contiennent, dans toutes les
» poſitions poſſibles. Elle varie, ſuivant le jour dans lequel on la regarde.
» L'Hiſtoire de la Création ou la naiſſance de l'Univers, ce que nous apellons
» Philoſophie naturelle & que les Anciens nommoient Théogonie, forme le

(†) Cet Homme ſi extraordinaire lui-même par ces grands aperçus, l'étoit encore par une biſarrerie ſinguliere de la Nature. A toutes les Eclipſes de Lune, qu'il le ſçût ou qu'il ne le ſçût pas, il tomboit en défaillance, & ne revenoit à lui que lorſque l'Eclipſe étoit paſſée. Ce fait, joint à quelques autres auſſi ſinguliers, pourroit donner lieu à des recherches phyſiques intéreſſantes.

(1) Lettres ſur la Mythologie, traduites en François en 2 vol. *in*-12. Paris 1771.

(2) Lettre Xe.

» fond de cette Robe. Les Puiſſances qui gouvernent le Monde, & pour leſ-
» quelles nous n'avons point de Noms ſéparés, forment les figures & le deſ-
» ſein, tandis que les paſſions des hommes, l'Harmonie de l'Ame humaine,
» la Philoſophie morale, lui donnent l'éclat & le coloris, qui augmente ou
» ſe ternit, ſelon que ces paſſions ſont plus ou moins fortes : enſorte que par
» une eſpéce de magie ſecrette, elle paroît quelquefois prendre feu & jetter
» des flammes.

» Telle eſt la robe merveilleuſe de la Science, qui enchanta pendant ſi
» long-tems les hommes ; qui les transforma, de brûtes & de ſauvages, en
» des créatures civiliſées ; & de lions & de loups, en Hommes ſociables.
» Ce fut elle qui fit danſer les arbres, qui arrêta par ſa mélodie le cours des
» rivieres & qui ſe fit ſuivre des rochers.

» La Mythologie, dit-il ailleurs d'un ton plus ſimple, eſt une inſtruction
» déguiſée ſous le VOILE d'un CONTE. Elle ne ſe borne pas à la ſimple narra-
» tion : elle emploie quelquefois les Signes, les Symboles, les Cérémonies &
» les repréſentations matérielles pour inſtruire les Hommes par des repréſen-
» tations matérielles de la vertu & du vice : par des Statues & des Tem-
» ples... par des Rits accompagnés de formules pieuſes.... par les Cérémo-
» nies inſtituées en l'honneur des Dieux & des Héros.

Il a très bien vu auſſi (1) que l'Allégorie fut antérieure aux Platoniciens,
» puiſque, dit-il, les premieres Fables des Egyptiens & des Grecs ſont apellées
» COSMOGONIES & THÉOGONIES ; c'eſt à-dire, *ſtructure* & *formation* de
» l'Univers.

3°. *BASNAGE.*

N'oublions pas le ſavant BASNAGE, qui conſacra à cette matiere un Volume preſqu'entier, des cinq dont eſt compoſée ſon excellente Hiſtoire des Juifs. Il y établit (2) que le Génie Allégorique fixa de tout tems ſon ſiége dans l'Egypte (†) ; que de-là il ſe communiqua aux Grecs, aux Juifs, & aux Gnoſtiques : qu'ainſi naquirent les Fables des Grecs, la Cabale des Juifs, & les Dogmes étranges des Baſilidiens & des autres hérétiques des premiers ſiécles de l'Egliſe : de même que le Génie Allégorique de la plûpart des Peres Grecs de ce même tems.

Mais comme tout ce qu'il dit à ce ſujet eſt relatif à la Cabale des Juifs, qu'il

---

(1) Vol. II. au commencement.

(2) Hiſt. des Juifs, Liv. III. Chap. X-XXIX.

(†) Ce Savant tombe ici dans la même faute qui a égaré l'ingénieux Auteur de l'Hiſtoire du Ciel. N'ayant pu remonter à l'origine des Connoiſſances communes aux plus anciens Peuples, on l'a preſque toujours cherchée dans l'Egypte, illuſtre par ſes lumieres dès les premiers tems : mais il ne faut jamais oublier que les Egyptiens perfectionnerent, mais n'inventerent pas ; & qu'il eſt une ſource, plus ancienne qu'eux, des connoiſſances premieres. Ne voir qu'eux, c'eſt s'arrêter à moitié chemin.

démontre n'être qu'un tiſſu d'Allégories, il ſe ſert indifféremment des mots *Cabale* & *Allégorie*.

» La Cabale, dit-il (1), ou l'Allégorie, eſt regardée comme une ſcience » noble, ſublime, qui par une route aiſée conduit les Hommes à la connoiſ- » ſance des vérités les plus profondes.... Les Anges n'ont pû paroître ſur la » terre... qu'en revêtant un corps. Dieu qui eſt infini, a été obligé pour com- » muniquer ſes idées & ſes conſeils aux Hommes, de s'enveloper des termes » proportionnés à la foibleſſe de leur eſprit, &c.

» Cette méthode de peindre les opérations de la Divinité ſous des figures » humaines, étoit fort en uſage chez les Egyptiens. Ils peignoient, par exem- » ple, un homme avec un viſage de feu & des cornes : une croſſe à la main » droite, ſept cercles à ſa gauche, & des ailes aux épaules : par-là, ils repré- » ſentoient Dieu, ou le Soleil & les effets qu'il produit dans le monde. Le » *feu* du viſage, ſignifioit la chaleur qui vivifie toutes choſes ; les *cornes*, les » rayons de lumiere ; la *barbe*, indiquoit les Elémens ; de meme que dans la » Cabale ; ſa *croſſe* eſt le Symbole du pouvoir qu'il exerce ſur les corps ſublu- » naires : ſes *cuiſſes*, la Terre chargée d'arbres & de moiſſons ; les *eaux* ſor- » tent de ſon nombril ; ſes *genoux* indiquent les Montagnes & les parties ra- » boteuſes de la Terre ; ſes *ailes*, les vents & leur viteſſe : les *ſept cercles*, » les Planettes ſur leſquelles il domine. » (†)

Après le dévelopement des principaux myſtères de la Cabale, on y voit (2) l'Allégorie enſeignée avec éclat par les Esseniens, admiſe par Philon, par Josephe, par tous les Thalmudiſtes, ſe déployer dans tous les Dieux de l'Egypte & dans ſes Animaux ſacrés : paſſant de-là chez les Grecs, préſider aux Poëſies d'Orphée & d'Homere & à la Philoſophie de Platon : ſe manifeſter chez les Juifs dans leurs dix ſplendeurs, baſe de leur Cabale ; & chez les Gnostiques dans leurs trente Eons, ou Génies, & dans leurs Abraxas, ou 365 Cieux : & produire chez tous, les ravages les plus étranges par l'abus des lettres, des mots, des nombres, & du langage Allégorique.

4°. *L'Abbé Antoine* CONTI.

M. L'Abbé Conti, Noble Vénitien, eſt un autre tenant diſtingué des Allégories (3).

Après avoir poſé pour principe dans ſa *Poëtique*, que tous les beaux

---

(1) Ch. X. n. I.

(†) C'eſt un Perſonnage auquel on donna le nom de Pan, c'eſt-à-dire Tout, l'Univers ; & dont le Symbole eſſentiel étoit la flûte ou l'Orgue à ſept Tuyaux, harmonie de l'Univers.

(2) Ib. Chap. XVI. & ſuivans.

(3) Dans ſes Ouvrages imprimés à Veniſe, *in*-4. en 1739. ſous ce titre : *Proſe e Poeſie del Signor Abbate* Antonio Conti, *Patrizio Veneto*, annoncés dans le Journ. des Sçav. Fév. 1740. auquel nous devons ce que nous en raportons ici.

Arts conviennent dans l'imitation comme dans une idée commune, laquelle ne perd jamais ni sa nature ni ses propriétés, & avoir déterminé en quoi différent la ressemblance & l'imitation, il passe à l'examen de l'imitation Poétique qui l'a conduit à un Traité sur l'Allégorie.

Selon ce Savant Vénitien, les Poëtes anciens se sont servis de l'Allégorie pour instruire sans orgueil, pour louer sans affectation, pour accuser sans péril, & pour rendre les choses grandes & admirables, sans les exposer à l'irrévérence & au mépris ; soit qu'ils enseignassent les dogmes, ou qu'ils révélassent des Mysteres, soit en blâmant, soit en louant, ils ont cherché, avec sagacité à administrer à l'esprit ces Syllogismes inattendus, dans lesquels notre amour-propre se plaît tant lorsque nous tirons nous mêmes, & sans le secours d'autrui, le précepte de l'exemple, le panégyrique & la satyre des faits ; & la vérité, de la fiction.

Mais l'Allégorie, cette partie si importante de la Poësie ancienne, est aujourd'hui fort obscure, parce que nous ignorons les vues particulieres du Poëte, & les circonstances & les faits qui pourroient nous en instruire. Et parce que l'Allégorie est facile ou difficile à deviner, notre Auteur la divise en Allégorie claire & en Allégorie obscure ; l'Allégorie claire servoit aux Anciens à enseigner la Morale aux enfans, aux femmes & aux peuples ; & ils employoient l'obscure, pour voiler les secrets de la Politique ou de la Religion.

Il détermine l'origine & la nature des Apologues, des paraboles, des Proverbes & des emblêmes, des devises & des plus simples hiéroglyphes ; il ne néglige pas même l'énigme ; il observe que l'on trouve dans les Allégories des Poëtes Grecs, l'obscur & le clair mêlés l'un avec l'autre. Par exemple, dit-il, on voit clairement les vues politiques d'Homere dans l'Iliade, & les vues de Morale dans l'Odyssée. Mais qui pourroit bien entendre la nature des Divinités d'Homere, considérées même comme des Symboles Allégoriques ? On a beau distinguer dans ces Divinités, ce qui appartient aux opinions populaires & ce qui peut être susceptible d'une interprétation Philosophique ; il y reste tant de contradictions à sauver, que la Divinité y paroîtra toujours dégradée : il en est de même de la Théogonie d'Hésiode : il en est de même aussi des Allégories contenues dans les autres Poëtes, soit Lyriques, soit Dramatiques : on en entend une partie, l'autre est fort difficile, pour ne pas dire impossible à découvrir : on ne pourroit y parvenir que par des hypothèses, mais qui seront toujours fort incertaines. Il ajoute qu'il a examiné avec beaucoup de soin si la Thébaïde de Stace étoit un Panégyrique indirect des actions de Domicien, comme l'Enéide en est un des actions d'Auguste.

L'imitation & l'Allégorie, ajoute-t-il, appartiennent à l'Histoire & à la Philosophie aussi-bien qu'à la Poësie. La Cyropédie de Xénophon, quand bien même ce seroit une Histoire, ne laisse pas d'être un emblême ou une peinture Allégorique des vertus requises en un Général

d'armée. La République de Platon, par le moyen de l'imitation exprimée dans le dialogue, renferme plusieurs Allégories de la vie civile & politique. Mais ce qui est propre à la Poesie & qui n'appartient qu'à elle seule, c'est l'enthousiasme & l'harmonie réguliere des mots. Et traitant de l'une & de l'autre, il distingue deux sortes d'enthousiasme, l'un tranquille & l'autre mêlé de trouble.

Il conclut de toutes ces différentes observations, que la Poësie n'est rien autre chose qu'un concert d'imaginations extrêmement agréables, représentatives des choses divines & humaines, quelquefois avec l'*Allégorie*, mais toujours avec l'enthousiasme & l'harmonie; le tout dirigé par la Morale pour enseigner la vérité & la vertu.

Il en est à peu près de même de la Poësie Sacrée; celle-ci, très-supérieure aux autres, exerce, dit-il, infiniment la raison. Chez elle, non-seulement les mots signifient des choses, mais les choses en signifient d'autres: en même tems qu'elle raconte tout ce qui s'est passé dans l'ancienne Eglise, elle retrace les Mystères de la nouvelle Eglise, & donne tout-à-la-fois des instructions pour cette vie & des espérances pour la vie future.

5°. *M. l'Abbé* BERGIER.

Entre les Ouvrages qui ont paru sur cette matiere, on en doit distinguer un très-récent, où l'on a aprofondi cette question avec plus d'exactitude qu'on n'eût encore fait, & qui mérite d'être beaucoup plus connu qu'il n'est. C'est le Discours que M. l'Abbé BERGIER a mis à la tête de son Ouvrage sur *l'Origine des Dieux du Paganisme* (1), & qui contient plus de 300 pages.

L'Auteur faisant l'exposition de son Système fondé sur la Théogonie d'Hésiode, avance ces quatre Propositions sur lesquelles roule tout son Discours: 1°. Que les Dieux ne furent point des hommes ou des Rois qui vécurent sur la terre; mais des Intelligences, des Génies qu'on croyoit présider au gouvernement des différentes parties de la Nature. 2°. Que les Payens, afin de rendre sensibles les objets de leur culte, les peignirent d'abord par des Symboles & par des figures; & leur érigerent ensuite des Statues. 3°. Que les noms donnés à ces Dieux Administrateurs, & empruntés des Elémens auxquels ils présidoient, étant devenus inintelligibles, on prit toutes les opérations de ces Dieux, c'est-à-dire les Phénomènes de la Nature, pour des actions humaines; erreur qui fut augmentée par le style figuré des Poëtes. 4°. Enfin que l'Apothéose des Hommes célébres & des Héros, très-postérieure à l'établissement de la Religion publique & à la naissance des Fables, fut uniquement l'effet de l'Idolâtrie, & n'en fut point la cause.

---

(1) En 2 vol. *in*-12, Paris, 1767.

» Les Fables, dit-il, ſont de pures Allégories..... C'eſt l'Hiſtoire Natu-» relle..... déguiſée ſous des expreſſions dont on ne comprit pas enſuite le » ſens, ou dont on abuſa volontairement.

» Mais ces Allégories étoient auſſi groſſieres que leurs Auteurs encore à » demi-Sauvages : ainſi les ſeules reſſources qu'on a pour débrouiller ce cahos, » ſont une Phyſique groſſière ; les équivoques & l'abus de l'ancien langage.

Que la Mythologie ſoit allégorique, c'eſt ce qu'on montre enſuite, en faiſant voir : 1°. Que les Philoſophes Grecs avoient déja reconnu que les Fables étoient des Allégories, & qu'on n'a jamais pu démontrer le contraire.

2°. Tandis que l'explication hiſtorique de ces Fables n'a jamais été apuyée de preuves ſatisfaiſantes.

Après avoir réfuté le ſyſtême de ceux-ci dans les VIII premiers Chapitres, M. l'Abbé Bergier fait voir dans le IXe. que ceux qui veulent expliquer les Fables par l'Hiſtoire ſont forcés de reconnoître des Fables Allégoriques, & d'abandonner à cet égard tous leurs principes. C'eſt à ce ſujet qu'il s'exprime ainſi :

« L'on ſera ſurpris ſans doute que des Mythologues auſſi ſavans... ayent » fondé leurs ſyſtêmes ſur des preuves ſi foibles. Si on avoit pu en donner de » meilleures, elles ne leur auroient ſurement pas échapé. On l'eſt encore da-» vantage, quand on voit la hauteur avec laquelle certains Savans ont traité » ceux qui ſuivent l'opinion contraire : ils ſe plaignent de ce que le Figu-» riſme..... n'a pu encore perdre..... le vieux crédit dont il a joui pendant » tant de ſiécles.

Il tire de-là cinq conſéquences dévelopées fort au long dans autant de Chapitres ; ces conſéquences ſont :

1°. Que la plûpart des Fables ſont des Allégories.

2°. Que les ſources des Fables furent 1°. une explication groſſière des Phénomènes de la Nature : 2°. Les équivoques d'un langage ſuranné : 3°. L'abus du ſtyle figuré de la Poëſie.

3°. Que les Cérémonies du Paganiſme naquirent des mêmes ſources.

4°. Que les Fables Grecques, du moins une partie, ne vinrent ainſi ni de l'Egypte ni de la Phénicie.

5°. Enfin que la comparaiſon des Langues, & ſur-tout de celles de l'Orient, eſt d'une grande utilité pour découvrir le ſens des Fables.

Et à la fin de ce Diſcours, M. l'Abbé Bergier nous aprend que cet Ouvrage ſur l'origine des Dieux ſeroit une aplication du beau principe qu'il avoit dévelopé dans ſes Elémens primitifs du langage, » que l'étude de ces Elémens » & la comparaiſon des Langues peuvent ſervir à diſſiper les ténébres répan-» dues ſur l'Hiſtoire des anciens Peuples, & à nous faire diſtinguer avec plus » de certitude, les événemens réels d'avec les imaginations fabuleuſes. »

On peut voir au même endroit la maniere noble & modeſte avec laquelle il releve celle dont on avoit critiqué ſes Elémens primitifs, & qui ne devroit jamais être employée par les Gens de Lettres.

Je me ſuis étendu d'autant plus volontiers ſur ce Diſcours de M. l'Abbé Bergier, que, courant à peu près la même carriere, & nous étant rencontrés ſur de grands principes, ſans avoir été à même de nous concerter, cet accord fait déjà lui ſeul un puiſſant préjugé en faveur de nos vues.

III.

Auteurs de diverſes Nations qui ont pris le parti du Sens Allégorique.

Outre tous ceux qui ont traité de cet objet en grand, nous pouvons en indiquer un très grand nombre & très-diſtingués par leurs lumieres, qui ont également ſoutenu que l'Antiquité avoit fait un uſage perpétuel de l'Allégorie.

En Angleterre, Théophile GALE dans ſes divers Ouvrages (1).

HUTCHINSON, qui a commencé à déchiffrer, dit-on, avec ſuccès, les Symboles des Livres Hébreux.

Voici de quelle maniere s'exprime à ce ſujet le P. HOUBIGANT (2) : » On » a obligation à M. Hutchinſon d'avoir commencé à déchiffrer avec mé» thode les Symboles de l'Ecriture. C'eſt une ſcience que les Savans n'ont ja» mais cultivée : on diroit qu'elle n'eſt pas digne de leur attention. Les Aca» démies propoſent des prix à ceux qui découvriront la clef des Symboles » de l'Egypte : mais il n'eſt encore venu dans l'idée de perſonne de propo» ſer des récompenſes à ceux qui donneront la clef des Symboles de l'Ecri» ture. Juſqu'ici l'on a préféré le goût des oignons de l'Egypte à celui de la » Manne. Il faut eſpérer que les premieres ouvertures que nous donnent les » Anglois, exciteront le Génie François à ſe tourner de ce côté, lorſque » les diſputes de Religion ſeront finies. Un premier a déchiffré (M. Hutchin» ſon), mais trop haſardé de conjectures ; un ſecond qui a ſuivi le goût du » premier (M. Forbes, dont nous allons parler), a été plus ſage ; un troiſié» me qui viendra, peut profiter des fautes du premier, & perfectionner les » vues du dernier.

Et FORBES, qui marcha ſur les traces d'Hutchinſon, mais avec plus de ſageſſe, dans ſes Penſées ſur la Religion Naturelle & Révelée (3) ; il y fait voir la néceſſité dont furent les Symboles & les Emblêmes, pour peindre les grands objets de la Religion, & pour en tranſmettre le ſouvenir : il dit en particulier à ce ſujet, ſur les Chérubins, ou ſur les Animaux à tête de Bœuf, de Lion & d'Aigle, &c. des choſes très-intéreſſantes comme étant les Symboles du Feu, de la Lumiere & de l'Air, &c.

---

(1) Dans ſa Philoſophie générale, imprimée en Latin, Londr. 1676. *in*-8. & dans ſa Court *of the Gentiles*, imprimée à Oxford en 2 vol. *in*-4. quatre ans auparavant.

(2) Avertiſſement du P. Houbigant à la tête des Ouvrages de M. Forbes, p. VI.

(3) Traduites par le P. HOUBIGANT, Par. 1769. *in*-8.

C'eſt à l'occaſion de cet Ouvrage que le même P. Houbigant s'exprime ainſi au ſujet des Symboles de l'Ecriture : « Pour bien expliquer les Symboles » de l'Ecriture, il faut examiner les faits qui y ont donné lieu & faire voir en » même tems comment les Juifs, qui n'ignoroient point les faits, y trouvoient » l'intelligence des figures. C'eſt le même chemin qu'on doit faire aujourd'hui » pour bien expliquer les Cérémonies de l'Egliſe. On remonte juſqu'à leur ſource ; » on y voit les raiſons de leur établiſſement ; & dans elles, tous les enſeignemens » qu'elles préſentent pour régler la foi & conduire les mœurs. Les Figures de » l'Ancien Teſtament ſont un chiffre dont il faut avoir une clef, & même une clef » générale, pour ſervir aux ignorans comme aux Savans. C'eſt cette clef que cherche M. Forbes (1).

Il fait ſentir de plus la néceſſité des Symboles dans la Religion primitive, en ajoutant ces paroles remarquables (2) : » il falloit des Symboles avant » l'Ecriture, pour ſoutenir la foi.

En Italie, ALEANDER. Celui-ci expliquant la TABLE HÉLIAQUE ou du Soleil, & un beau Monument qui repréſente l'Enlevement de Proſerpine, fait voir qu'ils peignent de très-belles Allégories, dont il dévelope le ſens avec beaucoup d'érudition.

Et VICO, Juriſconſulte Italien, dans ſon profond Ouvrage intitulé SCIENCE NOUVELLE, & qui eſt preſque dans le goût & le ſtyle des Sages de l'Antiquité, dont il veut expliquer les Inſtructions & le Génie.

En Hollande, CUPER, dans ſon Apothéoſe d'Homere, & dans ſon Harpocrate.

En Allemagne, BUDÆUS, qui aſſure (3) que les premiers Poëtes furent les inventeurs de l'Allégorie ; que l'on doit expliquer allégoriquement leurs Ouvrages, de même que ceux de PLATON qui ſuivit en cela leurs traces, & qu'on ne doit pas être ſurpris qu'Origènes ait imité à cet égard & Platon & les Poëtes, puiſqu'il étoit Platonicien lui-même.

Dans ce Royaume, PETIT (4) expliqua dans ſes Mêlanges, avec beaucoup de goût & d'érudition, quelques Allégories de l'Antiquité.

M. de la BARRE avoit entrepris de prouver que la Phyſique eut beaucoup de part aux anciennes Fables ; mais qu'on ne pourroit avec ſon ſeul ſecours, ſans celui de l'ALLÉGORIE & de l'Hiſtoire, dévoiler les Myſtères qui y ſont contenus. Et après avoir juſtifié les explications Allégoriques, & avoir prouvé que les Dieux n'avoient jamais été hommes, il ajoute (5) : » Ces Allégories n'avoient pas pour objet de faire connoître des choſes communes ; mais par ces choſes communes, de rendre reſpectables les grandes » vérités, & le culte qui y avoit rapport.

(1) Ib. p. IV.
(2) Ib. p. V.
(3) *Franc.* BUDÆI *Parerga Hiſtorico-Theologica. Hall.* 1703. *in*-8. *Diſſ. quinta.*
(4) *Samuelis* PETITI *Miſcellaneorum. Libri IX. Pariſ.* 1630, in-8.
(5) Mém. des Inſcr. T. XVI, 59.

M. l'Abbé

M. l'Abbé Mignot, dans un des derniers Volumes des mêmes Mémoires, avoit également eſſayé de concilier les Explications Allégoriques avec les Hiſtoriques.

Ajoutons à tous ceux-là, l'Auteur ingénieux de l'Histoire du Ciel, qui avoit très-bien aperçu que le fond de la Mythologie étoit Allégorique, quoiqu'il n'ait pas été heureux dans ſes dévelopemens & dans ſes preuves.

Cette Liſte, qui ſûrement n'eſt pas complette, deviendroit bien plus conſidérable, ſi nous y ajoutions tous ceux qui ont cru voir dans la Mythologie une Allégorie perpétuelle du grand œuvre, & des procédés chymiques qui peuvent y conduire, ſelon eux : tels que Tollius, Savant Hollandois du dernier ſiécle ; & D. Pernetty, qui a eſſayé de renouveller ces idées, dans quelques Ouvrages qu'il a donnés dans ces derniers tems ſur les Fables Payennes.

§. 8.

Empire de l'Allégorie, encore exiſtant au milieu de nous, & ſe liant avec l'Antiquité.

Mais avons-nous beſoin de toutes ces autorités, pour démêler quel rang tint l'Allégorie dans la maſſe des connoiſſances & des inſtitutions des Peuples ? Et lorſque tous les anciens Monumens auroient diſparu de deſſus la face de la terre, lorſque perſonne ne reclameroit en faveur du Génie Symbolique de l'Antiquité, pourrions-nous le méconnoître ? Pourrions nous nier l'exiſtence de l'Allégorie, & refuſer de croire à ſes Symboles, en jettant les yeux ſur nous-mêmes, ſur tout ce qui nous environne ; ſur nos Langues, ſur nos Poëſies, ſur nos Peintures ? Ne pourrions-nous pas dire aujourd'hui, comme autrefois, Tout n'est qu'Allégorie ?

Nos Langues ne ſont-elles pas remplies d'une multitude de termes figurés, métaphoriques, emblématiques ; & nos converſations, de tournures Symboliques ? La Langue Françoiſe, comme toute autre ? Les Etrangers ne ſont-ils pas ſans ceſſe étonnés de la trouver ſi giganteſque dans ſes expreſſions, ſi outrée dans ſes figures ? N'en ſoyons pas ſurpris : on ne ſent jamais mieux l'énergie d'une expreſſion figurée, que lorſqu'on la compare avec ſon ſens littéral : mais c'eſt cette comparaiſon, que ne font jamais les Naturels du Pays, qui, accoutumés à ſe ſervir des figures employées par leurs Peres, ne ſe ſont jamais aviſés de les analyſer en dernier reſſort ; & de les comparer à un ſens littéral, qui leur importe fort peu.

Il en eſt de même de nous, lorſque nous étudions les Langues étrangeres : raprochant ſans ceſſe leurs figures du ſens littéral, ſeul moyen pour nous d'en connoître l'énergie & la beauté, nous ſommes toujours étonnés de les trouver en auſſi grand nombre, & auſſi fortes : ce ſont ſur-tout les Langues Orientales qui produiſent ſur nous ces effets au plus haut dégré : leurs figures nous ſurprennent ſans ceſſe ; ſans ceſſe nous les trouvons fort au-delà de la nature.

Cependant celui qui examine les Langues de ſang-froid, & ſans s'étonner de rien, les trouve toutes jettées au même moule, toutes figurées, toutes Symboliques, toutes Métaphoriques; il voit qu'elles ne different que du plus au moins; & il en conclut, que l'Allégorie & ſes figures ſont d'une néceſſité indiſpenſable pour les hommes; même pour ceux qui habitent les climats les plus glacés & les plus propres à éteindre toute imagination; tandis qu'elle eſt embrâſée dans les climats où ſe léve le Soleil, & qui y exalte les Eſprits, par ſes effets toujours les mêmes?

Nos Poëſies ne ſont-elles pas remplies d'Allégories & de Symboles de toute eſpéce? Eſt ce dans le ſens littéral que nous prenons toutes ces Divinités qui en ſont la baſe? Les Muſes, les Graces, Apollon, le Parnaſſe, Vénus, Cérès, Neptune en courroux ſoulevant les flots agités, Flore & ſes guirlandes, Zéphir qui l'aime, & une multitude d'autres pareilles, dont elle ne ſauroit en quelque façon ſe paſſer, ſans devenir froide & languiſſante.

Lors même que notre Poëſie ne fait point intervenir ces Divinités, lorſqu'elle ſe livre aux Inſtructions les plus exactes & les plus philoſophiques, n'a-t elle pas une marche & un langage qui lui eſt propre? Ne multiplie-t-elle pas les Comparaiſons, les Antithèſes, les Métaphores, les Allégories & les Figures de toute eſpèce, fort au-delà de ce qui eſt en uſage dans la Proſe?

Celle-ci n'a t elle pas auſſi ſes Figures propres, qu'elle employe avec plus ou moins de pompe, mais au plus haut degré dans les diſcours oratoires? Et l'excellence de ceux-ci ne conſiſte-t elle pas ſur-tout à dire d'une maniere extraordinaire, ce qui n'auroit paru que très-commun, ſi on l'eût dit d'une maniere ordinaire? enſorte que les diſcours oratoires les plus brillans, ſe réduiroient ſouvent à peu de choſe, ſi on les paſſoit au creuſet de l'Analyſe la plus ſévere.

Mais ſi notre langage, notre Poëſie, notre Proſe cadencée, fourniſſent tant de figures & tant d'expreſſions Allégoriques, que ſera-ce de notre Peinture & des Ouvrages de nos plus grands Artiſtes? Pour qui ſont-ils intelligibles & intéreſſans? ſi ce n'eſt pour ceux-là ſeuls qui ſont verſés dans le langage Symbolique & dans les Emblêmes conſacrés à ces Arts, qui en conſtituent l'énergie & la beauté, qui en ſont la baſe. Autant ils ſont vifs, animés, remplis de feu & de génie pour ceux qui ſont faits à leurs Symboles & à leurs Allégories, autant ſont-ils froids & muets pour ceux qui n'y voyent que des Perſonnages & des Figures ordinaires.

Ce ſeroit bien pis encore, ſi ceux ci s'aviſoient de les analyſer: ils n'y verroient alors que de l'extravagance & du ridicule. Plus ces Tableaux ſeroient ſublimes & énergiques, & plus ils leur paroîtroient abſurdes: effet néceſſaire de tout jugement dénué des principes & des objets qui peuvent ſeuls les éclairer, & prêter à l'illuſion que doit faire l'Art. Car tel eſt l'effet de ces Tableaux, que, quelque plaiſir que produiſe la ſublimité de leur

exécution, & les charmes de leur coloris, ils ſont encore plus piquans par l'alluſion qu'ils renferment, & par le ſens qu'ils offrent.

D'où nous viennent cependant toutes ces Allégories ? Ne les voyons-nous pas remonter à la plus haute Antiquité ? Sur quel Ouvrage des Grecs ou des Romains pouvons-nous jetter les yeux, qu'il ne nous faſſe voir auſſi-tôt ces mêmes Allégories en uſage chez eux ?

Nous n'aurons pas plus de peine pour nous aſſurer qu'ils les tinrent eux-mêmes de tems & de peuples plus éloignés, dès que nous ferons attention à l'ignorance dans laquelle ces Peuples furent toujours ſur l'origine de toutes ces choſes, aux fauſſes explications qu'ils en donnent ſi ſouvent, & à l'air étranger de ces Allégories.

Ainſi, ſoit que nous remontions aux tems les plus éloignés, ſoit que nous nous en tenions à ce qui exiſte, & qui eſt en uſage de notre tems, nous ſerons forcés de convenir que le Génie allégorique eſt naturel aux hommes : qu'ils ne peuvent & n'ont jamais pu s'en paſſer, & que la ſeule choſe qui nous diſtingue à cet égard de l'Antiquité, c'eſt que celle-ci en uſa beaucoup moins ſobrement ; & qu'elle donna lieu par-là, & ſur-tout dans les tems de ténébres qui ſe ſont toujours gliſſés entre les ſiécles éclairés, aux abus les plus étranges, & à tous les excès dans leſquels l'eſprit de l'homme eſt entraîné par une ſuperſtitieuſe ignorance.

ARTICLE IV.

L'Allégorie eſt une clef eſſentielle & une baſe fondamentale de l'Antiquité.

MAIS pourquoi chercher des Témoignages ſur cet objet, lorſque la vue même de l'Antiquité nous aprend que ce n'eſt que par la parfaite connoiſſance de ſon Génie Allégorique, que nous pourrons parvenir juſqu'à elle, & que nous la verrons ſans voile & ſans nuage ?

Par-tout nous marchons ſur l'Allégorie : aucun Monument dans lequel elle ne ſe préſente à nous : elle nous dit hautement d'enlever cette écorce qui la couvre, & qu'alors nous trouverons les choſes précieuſes qu'elle renferme : cette écorce s'ouvre elle-même de toutes parts : c'eſt la robe flottante des jeunes Lacédémoniennes, qui s'entr'ouvre pour donner une idée des beautés qu'elle cache.

Ce n'eſt que de ce moment que la Mythologie ſe préſente à nous dans tout ſon éclat, réuniſſant l'utilité de l'inſtruction, la pompe de la Poëſie, les charmes d'une imagination brillante ; & intéreſſant l'amour-propre lui-même, flaté de ce qu'on ne lui parle qu'à demi-mot, & qu'on ait eu aſſez bonne opinion de lui pour lui laiſſer le plaiſir & la gloire de deviner.

§. I.

Fables anciennes qui ſont manifeſtement Allégoriques.

Il n'eſt aucun Partiſan des explications hiſtoriques, qui ne ſoit forcé d'avouer que l'Antiquité a eu un langage Allégorique, & que la plus grande partie des Fables ſont des Allégories. Quelqu'un d'eux a-t-il jamais pu rendre dans le ſens littéral ou hiſtorique, les Objets ſuivans ?

La Chaîne d'or de Jupiter ; & ſes deux Tonneaux.
Junon, ſuſpendue entre le Ciel & la Terre, avec un poids à chaque pied.
Le Coucou, qui ſurmonte ſon ſceptre ; & Jupiter qui prend cette forme, la premiere fois qu'il voit ſon Epouſe.
Vénus, & ſa ceinture, ſon char & ſes Colombes.
Son Mariage avec Vulcain.
Ses Amours avec Mars.
Harmonie qui naît de ces Amours.
Les Prieres, boiteuſes & tardives.
Promethée, qui avec le ſecours de Minerve, crée l'homme.

Les Parques & leur Fuſeau.
Eole, ſes Vents & leurs Cavernes.
Hébé ou la Jeuneſſe, Echanſonne des Dieux.
Les Aventures de l'Amour & de Pſyché.
La naiſſance de Cupidon l'ancien, fils de l'Abondance & de la Pauvreté.
Les Muſes & les Graces & toute leur Généalogie.
Le mariage des Graces; de l'aînée, avec Vulcain; de la cadette, avec le Dieu du Sommeil; tandis que la troiſieme eſt Compagne fidelle de Vénus.
Cérès, ſes Dragons, & ſon Hiſtoire entiere.
Pan, ſes pieds, ſes cornes & ſon orgue à ſept Tuyaux.
Veſta, & ſa Virginité.
Saturne, ſa faulx, ſon clepſydre, ſes Enfans qu'il dévore; ſes amours avec Philyra ſous la forme de Cheval, & Chiron qui en eſt le fruit.
Thyeſte & Atrée, leur repas & le Soleil qui en recule d'horreur.
Lycaon, & ſon repas auſſi.
Vulcain boiteux, ſes forges, & ſa chûte à Lemnos.
Eſculape & ſes quatre filles, Jaſo, Panacée, Aeglé & Hygée, ou la Santé.
La Famine, ennemie de Cérès; comme l'Envie l'eſt de Minerve.
Até, ou le Péché chaſſé du Ciel; & Astrée, ou la Juſtice, qui s'y réfugie.

Et une foule d'autres, ainſi que les Métamorphoſes dont la Fable eſt remplie.

Cependant ces Fables, ſi manifeſtement allégoriques, ne ſont point diſtinguées des autres: elles ſont toutes exprimées de même, toutes nous ſont données comme également vraies; & elles ne forment qu'un ſeul tout auquel on donna le titre auguſte de Mythologie, ou *ſcience de la Parole* par excellence, *Diſcours ſacré & vrai* (1), qui commençant avec le dévelopement du cahos ou la création du Monde, deſcend juſqu'à la guerre de Troye qui en fait comme la clôture, & qui ſe termine par un embraſement, comme une Fête finit par un feu d'artifice.

---

(1) Ce mot vient du Grec Μῦθος Myth, diſcours, dont les Langues du Nord ont conſervé la racine dans le mot Mooth, prononcé *Mouth*, & qui ſignifie bouche, & non, comme le prétendoit M. le Clerc, de l'Orient. *Muth*, Mort, d'où il concluoit que la Mythologie ne parloit que des hommes morts & déifiés.

§. 2.

Les Fables Hiſtoriques ſont également remplies de traits manifeſtement Allégoriques.

D'ailleurs, que l'on choiſiſſe telle que ce ſoit de ces Fables qu'on apelle HISTORIQUES;

L'Hiſtoire de MERCURE : celle d'HERCULE, de BACCHUS, d'OSIRIS, de CADMUS, d'EUROPE, &c.

Le Voyage des ARGONAUTES;

La guerre même de TROYE, &c.

On y verra toujours briller une multitude de traits allégoriques, qui en ſont la beauté & l'intérêt.

Ces traits allégoriques embarraſſent; & l'on croit en enlever la difficulté, en les apellant des falſifications de l'Hiſtoire, des traits Fabuleux qu'on y a ajoutés par amour pour le merveilleux, ou par des mépriſes ſur le ſens des mots; & en ne les faiſant pas entrer dans l'explication des Hiſtoires dont elles ſont partie, & dont on ne rend ainſi compte qu'à moitié.

Mais comment prouveroit on que ce ne ſont que des additions ou des altérations de ce qu'il plaît apeller *Hiſtoire*? Ces traits Allégoriques ne ſont-ils pas ſi étroitement liés avec l'enſemble, qu'il ne peuvent avoir été ajoutés après coup? Quelles regles d'ailleurs ſuivra-t-on pour faire ces retranchemens? Qui aſſurera que l'on n'aura ôté que ce qu'avoit ajouté une main profane ou menſongere?

Sans doute, on ôtera tout ce qui déplaira, tout ce qu'on ne comprendra pas, tout ce qui paroîtra fabuleux, & il ne ſera pas difficile enſuite de donner un ſens au reſte.

Mais ce ſens, ſera-ce le ſens de la choſe même? l'aura-t-on expliquée? ne ſera-ce pas plutôt un Être de raiſon que l'on aura forgé & qui n'aura de réalité que dans une fauſſe Critique?

§. 3.

On ne peut expliquer la Mythologie par l'Hiſtoire.

Ce qui auroit dû dégoûter depuis long-tems de l'explication hiſtorique des Fables, c'eſt que l'on n'a jamais pu fixer cette prétendue hiſtoire. Jamais on n'a pu indiquer la véritable ſcène de ces événemens, bien moins encore en fixer la Chronologie.

Qui a jamais pu arranger la ſucceſſion d'URANUS, de SATURNE, de ſes trois fils; & nous aprendre dans quels États ils regnerent? N'a-t-on pas été obligé d'imaginer pour cet effet, des Empires plus fabuleux, que

les Fables même que l'on vouloit expliquer ? Qu'eſt-ce que cet Empire des Celtes qui s'étendoit depuis la Phrygie juſques à l'Océan ; & qui traverſant la Méditerranée, s'élevoit juſques au ſommet de l'Atlas ? Ou cet Empire Grec, antérieur à tous les Etats de la Gréce, qui les renfermoit tous & qui ne relevoit que de la famille de Jupiter (†) ? De pures viſions, avec leſquelles cependant on vouloit prouver que les Fables étoient hiſtoriques.

Ceux qui prétendent que la Mythologie n'eſt qu'une hiſtoire, s'en tiennent toujours à des généralités qui ne prouvent rien. Cérès, diſent-ils, étoit une Reine de Sicile. Pluton, un Roi d'Etolie. Hercule, un Capitaine de Navire Marchand. Bellerophon & la Chimere, des Marins qui ſe battent, &c. Mais on leur demanderoit en vain, dans quels tems vécurent ces Perſonnages ? Quelle portion des Contrées qu'on leur aſſigne, fut le Siége de leur Empire ou celui de leur réſidence ? Quel intervalle s'écoula entre le tems de leur vie, & celui où ils furent adorés comme des Intelligences céleſtes ? Avec des aſſertions vagues, on croit démontrer tout, & l'on ne prouve rien.

Qui a jamais pu concilier avec l'Hiſtoire & avec la Chronologie, les deux enlevemens d'Hélene, & ſon âge & ſa beauté, lors du Siége de Troye ? Qui a même jamais pu dire ſi elle avoit été à Troye ou non ?

A-t-on été plus heureux à l'égard de l'Epoque de ce Siége ? N'a-t-on pas differé de pluſieurs ſiécles ſur le Tems où il eſt arrivé ?

N'a t on pas même été réduit à apeller Fabuleux & Inconnus, ces prétendus Tems Hiſtoriques ?

C'eſt donc là la lumiere qu'on promettoit ! Et après avoir annoncé une hiſtoire, on ſe rejette dans les bras de cette même Fable que l'on vouloit éclaircir, & l'on ſe perd dans le ſein de la nuit la plus profonde ! Eſt-ce expliquer la Fable par l'Hiſtoire ?

On n'eſt pas moins embarraſſé, lorſqu'il s'agit de déterminer quels Lieux ſervirent de théâtre à ces grands événemens. A en juger par les Grecs, ils arriverent tous dans leurs Contrées ; tous leurs Héros furent Grecs.

§. 4.

La Mythologie Grecque née dans l'Orient.

Mais ſi nous paſſons dans l'Orient, nous y retrouvons toutes les Fables Grecques, tous leurs Héros, tous leurs Dieux.

(†) Pezron eſt le premier, je crois, qui ait imaginé ces anciens Empires ; c'eſt dans ſon Traité des Celtes. Depuis lors, nombre de Savans l'ont fait entrer dans leurs Recherches : tels les Auteurs Anglois de l'Hiſtoire univerſelle : Basnage, dans ſon Hiſtoire des Juifs ; Lenglet, dans ſa Chronologie, &c.

Hercule le Thébain, devient l'Hercule de Phénicie.
Bacchus eſt d'origine Egyptienne & Arabe.
Le Vaiſſeau des Argonautes eſt celui d'Oſiris.
Les douze Grands Dieux & ceux qui préſident aux Planettes, ſe retrouvent dans l'Orient.
Les Dioſcures ſont Phéniciens tout au moins.
Minerve eſt Egyptienne.
Cérès & ſes Fêtes d'Eleuſis, ſont nées hors de la Gréce, & en Egypte.
Le Cheval de Troye paroît l'imitation d'une Cérémonie Egyptienne, en faveur de l'Agriculture.
Le Minotaure en eſt une du Bœuf Apis; comme le Labyrinthe de Crète fut une imitation de celui d'Egypte.
Deucalion n'appartient pas plus étroitement à la Gréce. Son hiſtoire eſt toute Orientale.

Toutes ces Fables ont un air Oriental qui les décéle, & qui prouve qu'elles en vinrent avec les Colonies qui peuplerent la Gréce: qu'on chercheroit donc inutilement à les concilier avec l'Hiſtoire & la Chronologie des Grecs.

§. 5.

L'Explication Allégorique, très-ſupérieure à l'Hiſtorique.

Prendre toutes ces Fables au ſens hiſtorique, c'eſt donc méconnoître l'Antiquité, inſulter à ſes Sages, manquer à l'humanité entiere qui n'a jamais pu dégénérer au point de bouleverſer ainſi l'hiſtoire & de nous donner des fictions abſurdes, pour des faits réels.

Cependant, tous les Peuples ſe ſont apropriés ces fictions; tous ont fait conſiſter la ſageſſe à les connoître, à s'en nourrir, à les tranſmettre avec ſoin à la poſtérité la plus reculée.

D'où proviennent un pareil renverſement d'eſprit & des idées ſi fauſſes?

C'eſt qu'on ne les enviſagea pas dans les commencemens comme des réalités: qu'on ne crut pas qu'elles fuſſent des faits hiſtoriques; mais de pures allégories, de vraies fictions, utiles à tous les Peuples & à tous les âges, parce qu'elles portoient ſur les grands objets de la Morale, de la Religion & de la Nature; objets qui ſont de tous les tems, de tous les lieux & de tout Peuple; & qui deviendront nôtres ſi nous voulons, comme elles furent les Fables des Grecs, après avoir été celles des Chaldéens, des Egyptiens, de tous les anciens Peuples.

Quels plus grands intérêts pouvoit-on propoſer aux hommes? Qu'eſt l'hiſtoire d'un Roitelet de la Gréce, du Chef d'une Iſle ou d'un Rocher ſtérile? Qu'eſt même l'hiſtoire d'un grand Prince, du Conquérant le plus renommé,

renommé, à côté de celle de l'Univers, de la Création, du Déluge, du renouvellement de la Terre, de celui du Soleil & de la Lune, de leurs révolutions salutaires ? A côté des tems où l'on semera, où l'on recueillera, où l'on dansera & où l'on boira ensemble à côté de ses Gerbes ; & de ce que l'on a à craindre ou à espérer après cette vie ?

Voilà les seules choses vraiment importantes : tout le reste n'est que songe, fumée, ou gloriole ; & tels furent les grands objets chantés par les premiers Législateurs, & par les premiers Poëtes, Peintres de la Nature, amis du genre humain.

Telles sont les choses dont ils formerent la masse de leur Mythologie ; qu'ils ornerent des graces du style, de la sublimité des idées, de la magnificence des Tableaux les plus gracieux, de toute la pompe de la Poësie héroïque, assortie à la danse la plus majestueuse.

Ainsi, réduire la Mythologie à n'être que l'histoire de quelque personnage obscur & sans intérêt, c'est la dénaturer, c'est rétrécir son génie & l'imagination ; c'est prendre ceux qui mériterent le plus du genre-humain, pour des personnes qui, contre leur propre conscience, érigeoient le vice en Dieu, le crime en vertu, n'avoient ni arts, ni loix, broûtoient l'herbe des champs, & ne purent sortir de cet état que par des hazards inconcevables. C'est travestir, en un mot, en objets puériles, les Hiéroglyphes de l'Egypte, ses Symboles, ses Personnages emblématiques, les Fables de la Phénicie & de la Gréce, les Hymnes d'Orphée, les Poésies d'Homere lui-même.

C'est enfin, mettre en avant une hypothèse qu'on ne pourra jamais prouver, & dont on ne se sert que comme d'un bouclier pour repousser toute autre explication.

§. 6.

Réponse à diverses objections.

On opofera, il est vrai : 1°. Que les Grecs eux-mêmes ont toujours parlé des Héros de la Mythologie, comme s'ils n'avoient vu en eux que des Rois réels.

2°. Qu'ils en ont inféré les époques dans leur Chronologie.

3°. Que plusieurs de ces Personnages sont présentés comme la source des Familles les plus distinguées chez cet ancien Peuple.

Mais ces raisons ne sont que spécieuses : commençons par la derniere, qui paroît la plus pressante.

Chaque Famille avoit ses Divinités tutélaires, dont ses membres se disoient *les Fils chéris*, comme s'ils en étoient descendus en effet ; elle les apelloit *ses Dieux Paternels*. Cette expression prise au pied de la lettre, fut cause qu'on crut que ces familles descendoient en effet de ces Dieux ; mais comme cette idée étoit absurde, on s'imagina l'expliquer en disant

que ces Dieux, avant d'être mis au rang des Divinités, avoient été autant d'hommes : ce qui étoit faux. Et ſi on veut perſiſter à le croire, que l'on croye donc les Bramines, lorſqu'une de leurs Tribus ſe dit la Postérité du Soleil ; & une autre, la Race de la Lune : les Incas du Pérou, lorqu'ils ſe donnoient pour les fruits du mariage du Soleil avec la Lune : Enée, lorſqu'il ſe dit Fils de Vénus ; & Romulus, quand il ſe donne pour Fils de Mars.

2°. La Chronologie Grecque ne fournit pas de meilleures preuves en faveur de la Mythologie priſe dans un ſens hiſtorique. Ces événemens ſeroient antérieurs à l'établiſſement des Olympiades : mais qu'eſt-ce que la Chronologie chez les Grecs avant cette époque ? Sur quels calculs aſſurés s'appuie-t-elle ? Citera t on comme un monument authentique, lumineux & digne de confiance dans tous ſes points, la Chronique de Paros, Chronique précieuſe certainement, & d'autant plus conforme aux connoiſſances Chronologiques des anciens Grecs, que ſes dates gravées ſur le marbre n'ont pû s'altérer ? Mais qui ignore que cette Chronique eſt d'un tems très-moderne relativement aux Epoques Mythologiques ? Qu'elle n'eſt ainſi d'aucune authenticité pour ces tems Mythologiques ? Qu'elle nous préſente ſeulement la maniere dont on ſe peignoit alors leur ſucceſſion ? Qu'elle a infiniment trop racourci les tems ; & qu'elle a brouillé totalement les Origines Grecques, en bornant à la Gréce le Déluge de Deucalion qui n'eſt nullement Grec ?

3°. Si les Grecs ont parlé d'Hercule, de Bacchus, de Jupiter, de Cadmus, &c. comme de Rois réels, on n'en peut rien conclure en faveur du ſyſtême qui en fait autant d'Etres qui ont vécu ſur la terre : il falloit néceſſairement les repréſenter ſous ce point de vue, dès qu'on en faiſoit des Etres perſonifiés : l'Allégorie eût été ſans cela dénuée de tout ſel & de toute grace.

Il y aura eu ſans doute des Princes apellés Jupiter, Hercule, ou du nom de quelqu'autre Dieu comme Jovien, Yao, Héraclius, Apollonius, Horus, &c. Mais ils n'avoient de commun avec les Dieux que le nom. Les trente ou quarante Hercules que l'on a imaginés, ſont auſſi fabuleux que ſon hiſtoire : ils ne prouvent que le déſeſpoir de ceux qui ont voulu expliquer les Fables par l'Hiſtoire, & qui pour cet effet nous donnent une Hiſtoire fabuleuſe : pareils à ces anciens Aſtronomes, qui, pour rendre raiſon du mouvement des Cieux, multiplioient les Cercles ſans fin ; & en imaginoient de nouveaux, pour chaque difficulté qu'ils n'avoient pas prévue.

Ajoutons que les Anciens prenoient indifféremment pour leurs Allégories des noms déja connus & des noms imaginaires : tout leur étoit bon, pourvu que l'Allégorie fût bien conçue & bien préſentée. Ils adoptoient ſur-tout de préférence, les noms qui prêtoient d'eux-mêmes à l'Allégorie, par les divers ſens dont ils étoient revêtus.

Celui de CADMUS, par exemple, étoit ſans prix pour un Allégoriſte : car par ſa propre ſignification, il déſignoit non-ſeulement un perſonnage humain ; mais l'Orient, un Oriental, le Soleil qui préſide à l'Orient, l'ANCIEN des jours, &c.

EUROPE n'étoit pas un nom moins merveilleux : non-ſeulement il déſignoit une femme ; mais l'Occident, les Ténébres, la Nuit, l'ANCIENNE des nuits ou la Lune ; la portion de Globe que nous habitons, &c.

THÉBES étoit ſuſceptible d'autant de métamorphoſes. Ce nom déſignoit des Villes, des Vaiſſeaux, un Coffre, une Arche, le Syſtême Solaire compoſé de ſept Planettes qu'on peignoit dans un Vaiſſeau, une Ville à ſept Portes, &c.

Ne ſoyons dons pas étonnés que les Anciens ſe ſoient ſaiſis de ces noms, qu'ils en ayent fait la baſe d'une multitude d'Allégories ; qu'ils en ayent compoſé des Familles nombreuſes, dont l'hiſtoire étoit toujours merveilleuſe.

II.

Si le Culte des Fetiches anéantit l'Explication Allégorique de la Mythologie.

Il éxiſte à cet égard un Syſtême que nous ne ſaurions paſſer ſous ſilence & que nous propoſerons ici dans toute ſa force. Il conſiſte à rejetter également les Explications Hiſtoriques de la Mythologie & ſes Explications Allégoriques : à ſoutenir qu'elles ſont preſque toujours également fauſſes ; qu'elles ſupoſent toutes deux dans les hommes plus de connoiſſances, plus de ſagacité, plus d'intelligence qu'ils n'en eurent : que la Religion Payenne naquit dans des Tems de barbarie atroce, où des Peuples à peu près pareils aux brûtes, ſe forgerent, par ſtupidité & par crainte, des Divinités Terreſtres, regardant comme un Etre Divin, excellent & redoutable, le premier être matériel qui leur venoit dans l'idée ; un os, une pierre, un fleuve, un chat, un rat, une plume, &c. que telles furent les Religions anciennes ; & que ce qu'on apelle ALLÉGORIES, fut une extravagance de plus pour plâtrer des opinions dont on rougiſſoit & qu'on ne pouvoit détruire.

§. I.

Dévelopement de ce Syſtême.

Ce Syſtême eſt ſur-tout dévelopé avec le plus de force & de la maniere la plus ſpécieuſe, dans un Ouvrage très-intéreſſant par ſes détails ſur le Culte des DIEUX FÉTICHES (1), qu'on attribue à un Magiſtrat célébre par ſes connoiſſances & par le bon uſage qu'il en fait.

(1) Du Culte des Dieux Fétiches, ou Parallèle de l'ancienne Religion de l'Egypte avec la Religion actuelle de la Nigritie, *in* 12. 1760. pag. 185

Le but de cet Ouvrage eſt de prouver que les Explications Allégoriques des derniers Philoſophes Payens, ou le FIGURISME, comme il l'apelle, n'ont aucun fondement : qu'on a été plus heureux, à la vérité, lorſqu'on a voulu expliquer l'ancienne Mythologie par l'Hiſtoire des Peuples, de leurs opinions, de leurs Souverains; par l'intelligence des anciennes Langues; par la connoiſſance des *Homonymies*, qui ne conſiſtant qu'en différentes épithètes d'un même être, ſembloient en faire autant d'êtres différens, & le multiplier à l'infini : mais que ces clés, très-bonnes pour l'intelligence des Fables hiſtoriques, ne ſuffiſent pas pour rendre raiſon de pluſieurs opinions dogmatiques & des Rites pratiques des premiers Peuples.

» Ces deux points de la Théologie Payenne, dit-il, roulent ou ſur » le Culte des Aſtres, connu ſous le nom de Sabéiſme; ou ſur le Culte, » peut-être non moins ancien, de certains objets terreſtres & matériels » apellés FÉTICHES chez les Négres Africains, parmi leſquels ce Culte » ſubſiſte; & que par cette raiſon, j'apellerai FÉTICHISME (†) ... Reli- » gion générale, répandue fort au loin ſur toute la Terre, qui doit être » examinée à part, comme faiſant une Claſſe particuliere parmi les di- » verſes Religions Payennes....

» C'eſt ici.... un des grands Élémens qu'il faut employer dans l'éxa- » men de la Mythologie, & dont nos plus habiles Mythologues ne ſe » ſont pas aviſés, ou n'ont pas ſu faire uſage, pour avoir regardé d'un » trop beau côté la choſe du Monde la plus pitoyable en ſoi. Il eſt conſ- » tant que parmi les plus anciennes Nations du Monde, les unes tout-

---

(†) Notre Savant Auteur croit que ce terme a été forgé par nos Commerçans du Sénégal ſur le mot Portugais FEITISSO, qui ſignifie *choſe fée*, *enchantée*, *divine*, *ou rendant des Oracles*, de la racine latine FARI, parler; d'où vinrent *Fanum*, Temple; & *Fatum* Deſtin, Sort; dont on fit FÉTICHE. Je doute fort que le Portugais *Feitiſſo*, ſoit venu de *Fatum* : il tient à un autre mot plus énergique dans le ſens même que lui donne notre Auteur : le mot *Fade*, *Fae*, *Fée*, uſité avec ces diverſes prononciations en diverſes Contrées. Je croirois encore moins que les Négres aient emprunté des Portugais, qu'ils regardoient comme des impies, le nom de tout ce qu'ils ont de plus ſacré : il ſera venu chez tous, d'une origine commune, de peuples beaucoup plus anciens : ſoit des Carthaginois, Maîtres de l'Afrique & du Portugal : ſoit de Peuples antérieurs encore à ceux-là. Les Négres tiennent donc de leurs Ancêtres & les Fétiches, & leur nom même. Car nous trouvons dans l'Antiquité les mêmes objets, nous en convenons avec l'Auteur, & le nom même que les Modernes leur donnent. Les Dieux des Egyptiens, des Phéniciens, des Cananéens, &c. étoient, comme ceux des Négres, de vilaines petites Idoles, apellées *Phta*, *Phetic*, *Phateiq*, dont les Grecs firent le mot *Pataïques*, & qui ſe conſervant ſans altération chez les Négres, eſt exactement leur mot *Fétique* ou *Fétiche*. Ce ſont ces Fétiches, que les Cananéens de Jéruſalem mirent ſur les murs, lorſque ſerrés trop vivement par David, il ne leur reſtoit point d'autre reſſource (1).

(1) II. Liv. de SAMUEL V. 6-8. ſelon l'Hébreu, ou II. Liv. des Rois ſelon la Vulgate.

» à-fait brûtes & groſſieres, s'étoient forgées, par un excès de ſtupidité » ſuperſtitieuſe, ces étranges Divinités Terreſtres, tandis que d'autres » Peuples moins inſenſés adoroient le Soleil & les Aſtres.

» Ces deux ſortes de Religions, ſources abondantes de la Mythologie » Orientale & Grecque, & plus anciennes que l'Idolâtrie proprement dite, » paroiſſent demander divers éclairciſſemens que ne peut fournir l'exa- » men de la vie des Hommes déifiés. Ici les Divinités ſont d'un autre » genre, ſur-tout celles des Peuples Fétichiſtes.... Croyance ſi ancienne » & ſi long-tems ſoutenue, malgré l'excès de ſon abſurdité.

» On n'a point encore donné de raiſon plauſible de cet antique uſage, » reproché aux Egyptiens, d'adorer des Animaux & des Plantes de toute » ſorte..... Il doit ſa naiſſance aux tems où les Peuples ont été de purs » Sauvages, plongés dans l'ignorance & dans la barbarie.... Une partie » des Nations ſont reſtées juſqu'à ce jour dans cet état informe : leurs » mœurs, leurs idées, leurs raiſonnemens, leurs pratiques, ſont celles » des Enfans. Les autres, après y avoir paſſé, en ſont ſorties plutôt ou » plus tard, par l'exemple, l'éducation & l'exercice de leurs facultés. » Pour ſçavoir ce qui ſe pratiquoit chez celles-ci, il n'y a qu'à voir ce » qui ſe paſſe actuellement chez celles-là; & en général, il n'y a pas de » meilleure méthode de percer les voiles des points de l'Antiquité peu con- » nus, que d'obſerver s'il n'arrive pas encore quelque part ſous nos yeux, » quelque choſe d'à-peu-près pareil.

L'Auteur exécutant lui-même ce qu'il vient de propoſer, donne une deſcription très-détaillée & très-intéreſſante du Fétichiſme actuel des Négres & des autres Nations Sauvages. Mettons-en un exemple ſous les yeux du Lecteur, afin qu'il ſaiſiſſe mieux ſon raport avec le Fétichiſme des anciens Peuples.

Dans le Royaume de Juidah, on reconnoît quatre Fétiches communs à la Nation entiere.

1°. Le SERPENT RAYÉ, animal gros comme la cuiſſe d'un homme, long d'environ ſept pieds, rayé de blanc, de bleu, de jaune, & de brun, à tête ronde, les yeux beaux & fort ouverts, ſans venin, d'une douceur & d'une familiarité ſurprenantes.

2°. Les grands Arbres, ou Bois Sacrés.

3°. La Mer & le Fleuve Euphrate.

4°. Une petite Idole d'argille, hideuſe, qui préſide aux Conſeils, & devant laquelle ſont toujours trois plats de bois, contenant une vingtaine de petites boules de terre pour le ſort.

La ſeconde ſection de cet Ouvrage fait voir les raports de ce Fétichiſme, avec celui des Peuples anciens, Egyptiens, Cananéens, Grecs &c.

Dans la troiſiéme & derniere, on examine les Cauſes auxquelles on a attribué juſques-ici l'origine de cette Religion abſurde; & en les com-

parant toutes, on en conclut (1) qu'elle fut uniquement » l'effet de » la crainte & de la folie dont l'esprit humain est susceptible, & la fa- » cilité qu'il a dans de telles dispositions à enfanter des superstitions de » toute espéce ; qu'elle est du genre de ces choses si absurdes, qu'on peut » dire qu'elles ne laissent pas même de prise au raisonnement qui vou- » droit les combattre : à plus forte raison, seroit-il difficile d'alléguer des » causes plausibles d'une Doctrine si insensée.

Telle est l'analyse fidelle de cet Ouvrage, dont l'historique est exact, autant que curieux & intéressant.

Nous admettons également toutes les objections qu'on y voit contre les explications trop métaphysiques que donnerent des Fables les Philosophes Platoniciens : ils n'y eurent recours en effet, que parce qu'ils ne voyoient rien de mieux.

Et nous admettons également le principe, qu'il faut juger de ce qui a été, par ce qui est : que rien n'est plus propre à expliquer les tems passés, que les tems actuels. Principe, qui est une des grandes bases de notre Travail : le Monde ancien comparé au Monde moderne.

C'est d'après cela, qu'on voit que le Serpent de Juidah est le Serpent des Chaldéens, des Egyptiens, &c. que leurs Bois Sacrés sont ceux des Cananéens & des anciens Peuples si renommés : que leur Culte de l'Euphrate & de la Mer, est analogue à celui que ces mêmes Peuples, & sur-tout les Egyptiens, rendoient à l'Eau ; & que leur vilaine petite Idole est parfaitement semblable au PHTA des Egyptiens, qui indigna si fort Cambyse & ses Mages.

Ce fait a trop de raport à l'objet dont nous traitons actuellement pour le passer sous silence. Voici comment HERODOTE, à qui nous le devons, le raporte (2).

Ὡς δὲ καὶ ἐς τὸ Ἡφαίστου ἱρὸν, ἦλθε, καὶ πολλὰ πυγάλματι κατεγέλασε· ἔστι γὰρ τὰ Ἡφαίστου πύγαλμα τοῖσι φοινικηΐοισι Παταϊκοῖσι ἐμφερέστατον ; τοὺς οἱ Φοίνικες ἐν τῇ σι πρῴρῃσι τῶν τριήρεων περιάγουσι. ὃς δὲ τούτους μὴ ὁπώπεε, ὧδε σημανέω Πυγμαίου ἀνδρὸς μίμησις ἔστι.

CAMBYSE entra dans le Temple de Vulcain (à Memphis), & se moqua beaucoup de sa statue : elle ressembloit, en effet, aux Pataïques Phéniciens, que ce Peuple place autour des proues de ses Trirêmes. Or ces Pataïques sont parfaitement semblables à des Magots ou à des Pygmées.

Ἐσῆλθε δὲ καὶ ἐς τῶν Καβείρων τὸ ἱρὸν, ἐς τὸ ἐ θεμιτόν ἐστι εἰσιέναι ἄλλον γε ἢ τὸν ἱρέα. Ταῦτα δὲ τὰ πύγαλματα καὶ ἐνέπρησε, πολλὰ κατασκώψας· ἔστι δὲ καὶ ταῦτα ὅμοια τοῦ Ἡφαίστου· λέγουσι δὲ σφέας παῖδας εἶναι·

Ce Prince entra aussi dans le Temple des Cabires, où leur Prêtre seul a droit d'entrer. Les statues de ceux-ci sont préciſément comme celles de Vulcain, qui passe même pour leur Pere. Cambyse ne les ménagea donc pas davantage dans ses railleries, & il finit par les faire brûler.

(1) Ib. pag. 182 & suiv. (2) HÉROD. L. III. N° 37.

2.

Que le Culte des Fétiches eut dans l'origine une cauſe raiſonnable.

Mais, en rendant à ce Savant Auteur la juſtice qu'il mérite, & perſuadés qu'on ne peut lui faire de la peine en diſcutant des objets de pure critique, ſur-tout quand on n'y eſt conduit que par l'enſemble d'une multitude d'autres recherches, nous ne ſaurions convenir que toute explication Allégorique des Fables religieuſes des Anciens, ſoit dénuée de tout fondement: bien moins encore, que le Culte des Fétiches, qui, tel que nous le croyons & tel qu'il nous eſt préſenté par des Voyageurs qui mépriſent tout ce qu'ils ne connoiſſent pas & qui ne jugent que d'après le Peuple, eſt une extravagance & une folie ſans égale, fut dans l'origine ce qu'il devint lorſqu'on en eut abuſé.

Nous oſons même dire, qu'il n'y a peut-être aucun fait dans l'Antiquité, qui prouve plus que le Culte des Fétiches, l'exiſtence de ce Génie Allégorique qui préſida, ſelon nous, à la formation de la Mythologie & à l'établiſſement des Cérémonies Réligieuſes.

C'eſt la crainte, dit notre Auteur, qui enfanta la ſuperſtition abſurde du Fétichiſme: on l'avoit déjà dit, que la crainte a fait les Dieux.

Pourquoi en excluroit-on la reconnoiſſance & l'admiration? Ces deux Paſſions ne ſont elles pas auſſi capables que la crainte, de faire des Dieux? L'expérience n'eſt elle pas même d'accord ici avec nous; Tous les Peuples Sauvages n'admettent-ils pas deux Principes; l'un bon, qui ne doit pas être craint; l'autre méchant, à qui il faut ſacrifier pour prévenir les maux auxquels il ſe plaît?

Si la crainte a fait adreſſer des Hommages à celui-ci, elle n'entra pour rien dans l'idée qui conduiſit à celui-là.

Cette diſtinction qui eſt de fait, & qui ſe trouve chez tous le Peuples, méritoit d'être moins négligée par les beaux Génies qui ont traité de l'Homme & de ſes Opinions.

Mais quel de ces deux ſentimens, aura produit le Culte des Fétiches?

Ce ne ſera pas la crainte, conſidérée comme ce ſentiment qui nous porte à ne rien faire qui puiſſe déplaire à un Être que nous regardons comme notre ſupérieur & comme la ſource de notre félicité: car on n'a pu enviſager les Fétiches ſous ce point de vue.

Sera ce la crainte conſidérée comme le ſentiment de notre foibleſſe, qui nous rempliſſant de terreur, nous force à chercher la protection d'un être plus puiſſant que nous & capable de nous protéger?

Mais, comment cette crainte pourroit-elle avoir produit le Culte des Fétiches? Comment le Sauvage ſaiſi de terreur, aura t-il cru qu'un oignon, une pierre, une fleur, de l'eau, un arbre, une ſouris, un chat,

&c. pouvoit être ſon Protecteur, & le ſoutenir contre tout ce qu'il apréhendoit ?

Je ſais bien, que la crainte ne raiſonne pas ; mais ce n'eſt pas dans ce ſens : on craint très-ſouvent un objet ſans ſavoir pourquoi ; mais lorſqu'on s'adreſſe à un Protecteur, on ſait toujours pourquoi ; c'eſt dans la perſuaſion qu'il pourra nous défendre : perſuaſion, qui a toujours un fondement, une baſe. Mais dans l'adoration du Fétiche, où eſt le motif ? qu'eſt-ce qui raſſure contre la frayeur ? Qui a dit qu'il étoit au-deſſus de l'homme ?

Dira-t-on que c'eſt par imitation ? ce n'eſt donc plus par crainte : mais il ne s'agit pas ici d'imitation ; il s'agit des motifs qui déterminerent le premier qui prit cet oignon, cette pierre, cette fleur, cet oiſeau, cette ſouris, &c. pour ſon Protecteur, & qui le regarda comme l'être le plus capable de calmer ſa crainte, de diſſiper ſes terreurs, de lui procurer les plus grands biens.

Il eſt impoſſible de concevoir un Être aſſez ſouche, aſſez ſtupide, aſſez épouvanté, pour s'imaginer que des Êtres inanimés tels que ceux-là, ſoient infiniment au-deſſus de lui, beaucoup plus puiſſans que lui, en état de connoître ſes beſoins, ſes maux, ſes frayeurs, ſes angoiſſes, & de le délivrer de toutes ces agitations en reconnoiſſance du bien qu'il lui fera.

Quel raport apercevroit ce Sauvage entre ſa frayeur extrême, le ſentiment du beſoin qu'il a d'un ſecours extraordinaire, & la protection d'un tel Etre ? Cependant, ſe déterminera-t-il, ſans la perſuaſion d'un pareil raport ?

D'ailleurs, notre Auteur ne nous aprend-t'il pas lui-même, que les Sauvages ne font uſage d'un Fétiche qu'après qu'il a été conſacré par le Prêtre ?

La confiance au Fétiche eſt donc infiniment plus compliquée qu'on ne dit ; elle ſupoſe beaucoup plus de combinaiſons qu'on n'en accorde à des Sauvages brûtes, ſans intelligence.

En effet, cette Conſécration antérieure démontre :

1°. Que ce Sauvage eſt très-perſuadé que ſon Fétiche ne ſauroit le protéger par lui-même.

2°. Qu'il peut être mis à même, par une impulſion étrangere, de le protéger.

3°. Que la Conſécration du Prêtre produit cet effet.

4°. Qu'il y a donc dans cette Conſécration, une efficace qui change la nature du Fétiche.

5°. Qu'alors, le Fétiche devenu très-ſupérieur à ce qu'il étoit auparavant, eſt en état de le protéger.

Mais par quel prodige, ces paroles du Prêtre peuvent-elles le raſſurer contre ſes frayeurs ? Comment ſe perſuade-t-il que le Prêtre ne le trompe pas, & qu'il peut ſe confier dans ſon Fétiche ?

C'eſt, ſelon moi, ce à quoi on eût du faire attention, avant de déclarer tous

tous les premiers hommes, de quelque Contrée que ce ſoit, foux & imbécilles au premier Chef.

Dès-lors, on voit de la maniere la plus ſenſible que ces premiers hommes reconnurent un Être ſupérieur à tout ce qui exiſte.

Que cet Être devoit être honoré par certaines Cérémonies, dont le Prêtre étoit le Directeur.

Que ſans le ſecours de cet Être, on ne pouvoit rien.

Qu'on peut ſe le rendre favorable par ſa conduite : ſur-tout en réverant les Etres par leſquels il ſe plaît à faire du bien aux hommes.

Et en conſacrant quelques-uns de ces Êtres, comme le gage des bienfaits futurs qu'on recevra de cet Être ſuprême & de ſa préſence au milieu des Créatures, qui le ſervent & qui implorent ſa protection.

Il y aura dès lors des Fétiches conſacrés, de quelque nom qu'on les nomme, Theraphim, Betyles, Marmouſets, Statues, Animaux, Oignons, &c.

Il y en aura pour chaque Famille, pour chaque Ville, pour chaque Tribu, &c. Car tous ont également beſoin de la Protection Divine.

On honorera ces Fétiches comme gages de la préſence & de la protection Divine.

On punira celui qui leur aura nui, comme troublant l'ordre public & particulier; comme ne reſpectant pas un objet de Culte, ſur lequel il n'a aucun droit; & comme ayant commis une action qui peut indiſpoſer la Divinité.

Tout s'explique par ce moyen. On voit même comment cet uſage, qui n'étoit dans l'origine qu'un ſigne, qu'un Symbole allégorique de la Préſence Divine, ſe ſépara inſenſiblement de ſon vrai motif: pourquoi les Peuples ignorans, ne peuvent plus rendre raiſon de leur croyance & des vues qui firent établir ce qu'ils ne font plus que par imitation & par habitude : & combien on riſque de ſe tromper en jugeant des uſages des Peuples par leur conduite poſtérieure, ſans remonter à leur origine & aux vraies Cauſes qui purent ſeules faire recourir à ces uſages; & en ne diſtinguant point l'uſage d'une choſe, de ce qui y a conduit.

C'eſt ainſi que les Arts ſont fondés ſur les principes qui échapent à celui qui les exécute en ſimple manœuvre & par routine; & ſans leſquels cependant on ne ſeroit jamais parvenu à les perfectionner.

Ajoutons que ce ſeroit une ſinguliere maniere de raiſonner, d'expliquer les uſages des Peuples policés, uniquement par ceux des Nations Sauvages : & pour nier ce que les Anciens diſent, de ſe ſervir de ce que l'on fait dire, ou que l'on attribue à des Modernes, peut-être encore très-mal à propos.

Il eſt bien plus naturel, ce me ſemble, & plus aiſé de comprendre que des Peuples, après avoir eu des idées ſaines de la Divinité, les laiſſerent altérer peu-à-peu par diverſes révolutions, que de croire qu'ils avoient com-

mencé par des idées abſurdes, & qui ne peuvent tomber dans l'eſprit d'une Société d'hommes encore toute neuve, & que rien ne lie par le préjugé.

§. III.

Ce Syſtême ni aucun autre ne peuvent ſe paſſer des Explications Allégoriques.

Enfin, lors même que nous accorderions tout cela, il reſteroit encore à expliquer une multitude d'Allégories qui ne font point partie de ce Culte groſſier; mais qui tiennent à l'Agriculture, au Calendrier, aux Fêtes, aux Loix, à tout ce qui conſtitue un Peuple ſage & agricole.

Ainſi, il faut toujours revenir aux Allégories, quelque Syſtême que l'on embraſſe: ce n'eſt donc plus différer que du plus au moins.

En effet, l'Hiſtoire & la ſuperſtition n'étant point ſuffiſantes pour rendre raiſon de la maſſe entiere des Fables, tous les Syſtêmes étant obligés de convenir que les Anciens ont employé les Allégories, & l'Antiquité entiere n'étant ſans elles qu'un cahos inconcevable, il en réſulte que l'on a trop dédaigné les Allégories; & qu'on s'eſt privé par-là d'une clé ſans laquelle on ne ſauroit pénétrer dans l'Antiquité.

L'Hiſtoire de chaque Peuple eſt mêlée de faits Allégoriques, qui l'embrouillent & l'obſcurciſſent ſi l'on ne ſait point en ſéparer ces choſes.

Les Symboles de chaque Peuple, de chaque Ville, &c. ſont de vraies Allégories.

Sans le ſecours de celles-ci, il eſt impoſſible de débrouiller les Hiéroglyphes Egyptiens.

La Théologie de ces mêmes Peuples, liée avec leurs Hiéroglyphes, eſt inintelligible ſans les Allégories.

La Théologie des Indiens, de ces anciens Sages ſi vantés, n'eſt qu'un cahos d'abſurdités, ſi on la prend au pied de la lettre: tandis qu'elle paroît quelquefois briller d'une vive lumiere, & qu'on y découvre des traits d'une grande ſublimité, dès qu'on la prend dans le ſens Allégorique.

Il en eſt de même des Arabes. M. le Clerc, ennemi déclaré de l'Allégorie, ne peut s'empêcher de convenir (1) que le goût de ce Peuple pour la Philoſophie ne lui fit point perdre l'amour qu'il avoit pour les Allégories, & que leurs Savans propoſerent la plûpart de leurs Découvertes Phyſiques en les embelliſſant par des paraboles & des narrations fabuleuſes: tant il eſt vrai qu'il en faut toujours revenir aux Allégories Orientales.

Les Celtes Septentrionaux ont également une Mythologie conſervée

(1) *Bibl. univ.* T. III. 1686. p. 77.

dans l'Edda, inintelligible ſi on ne l'éclaircit par l'Allégorie, & que nous expliquerons dans la ſuite, en la comparant en même tems avec celles des autres Peuples.

Il n'eſt pas juſqu'aux Chinois, chez qui l'on ne trouve des traces frapantes de ce Génie : toute leur Hiſtoire des tems qui précéderent le ſiecle d'Yao, eſt entiérement dans ce goût : auſſi a-t-elle été inintelligible pour ceux qui n'ont pas penſé à la conſidérer ſous ce point de vue.

Enfin les Hébreux eux-mêmes ont fait un uſage fréquent des Emblêmes, des Symboles, des Allégories & des Types : leur Hiſtoire, leurs Coutumes, la conduite & les diſcours de leurs Prophètes, ſont ſouvent inintelligibles, ſi l'on n'a pas recours aux Allégories.

Auſſi les Interprètes & les Critiques les plus éclairés, ont démontré dans tous les tems, comme nous l'avons vu plus haut, que les Livres ſacrés des Hébreux étoient remplis d'Allégories de la plus grande beauté : qu'elles brillent dans les premiers Chapitres de la Genèse, dans toutes les parties qui compoſoient l'Arche & le Tabernacle, dans les habillemens & les ornemens du Souverain Sacrificateur, dans le ſtyle figuré des Prophètes & dans leurs actions emblêmatiques : telles que le mariage d'Oſée, le ſommeil d'Ezéchiel, les animaux de Daniel, &c.

C'eſt encore allégoriquement que les bénédictions de la Loi Moſaïque furent prononcées de deſſus le Mont Garizim, & les malédictions de deſſus le Mont Hebal ; parce que celui-là étant très-fertile, tandis que celui-ci eſt ſtérile & aride, on faiſoit connoître par la circonſtance même des lieux où ſe paſſerent ces cérémonies, que ſi le peuple Hébreu étoit juſte, ſon Pays ſeroit comme le Mont Garizim ; tandis que s'il ſe conduiſoit autrement, ſes Terres deviendroient un déſert comme le Mont *Hebal*.

Ne ſoyons donc pas étonnés ſi les Ouvrages des Rabbins ſont remplis d'Allégories : ils s'étoient inſtruits à l'école des anciens Sages de l'Orient. C'eſt à ce ſujet que Maimonides diſoit (1) » : leurs *Allégories* ſont des Fa» bles dont la Morale n'eſt pas difficile à découvrir, & qui ſont relatives à » des manieres de parler qui étoient communes dans ces tems-là & aiſées à » entendre.

§. 2.

Oracles & Enigmes Allégoriques.

Ajoutons que ce langage Allégorique ſe fait également ſentir de la maniere la plus vive dans les Oracles de l'Antiquité ſacrée & profane, ſoit

(1) Cité dans la Bibl. Angl. T. II.

qu'ils ayent été annoncés de vive voix, ou qu'ils ayent été manifestés par des songes & des visions.

Dans Homère (1) les huit petits du Passereau & leur Mere, dévorés par un Dragon, sont neuf années pendant lesquelles les Grecs se consumeroient en vain contre la Ville de Troye, & une dixieme où ils la prendroient. Celle-ci est le Dragon qui dévore les neuf autres.

Tout comme dans Moyse, sept Vaches grasses dévorées par sept Vaches maigres, sont sept années d'abondance auxquelles succedent sept ans de famine.

Aussi, les Poëmes d'Homère sont dénaturés dès qu'on n'en connoît pas le Génie Allégorique. S'ils faisoient une si vive impression chez les Anciens, s'ils les regardoient comme des Ouvrages Divins, tandis que nous n'y voyons rien de si merveilleux, s'ils sont pour nous comme un Corps sans ame, c'est sur-tout parce que les Anciens apercevoient sous cette écorce, les beautés sublimes qu'offroient à chaque pas les Allégories dont ces Poëmes sont remplis, tandis que ces beautés sont perdues pour nous. C'est ainsi que les Comédies sont insipides d'une Nation à une autre, lorsque des allusions en font le principal mérite, & que ce mérite devient nul dès qu'on n'est pas au fait de l'allusion.

Nous voyons également le goût des Fables & des Enigmes, répandu dès la premiere Antiquité chez les Peuples éclairés.

La Fable du frere d'Abimelech, fils de Gédéon, dont nous avons déja parlé & destinée à détourner les Sichémites de prendre Abimelech pour Roi, est une preuve de l'existence de l'Allégorie chez les Hébreux, dès la plus haute Antiquité.

Celle de Menetius, de l'Estomac & des Membres du Corps, & par laquelle il réconcilia le Peuple de Rome avec le Sénat, & qui est dans le même goût, démontre l'existence de ce Génie chez les Romains.

Diogène Laërce nous a conservé cette Enigme de Cléobule, un des sept Sages, & en vers Grecs : » douze Enfans d'un même Pere eurent chacun » trente Filles brunes & trente Filles blondes, qui eurent la vertu d'être im- » mortelles : aucune cependant ne fut exempte de la mort.

Il en existe une très-remarquable dans l'Ecclésiaste de Salomon (2).

» Les Gardes de la maison tremblent ; ses Hommes forts se courbent : cel- » les qui avoient accoutumé de moudre, sont réduites à un petit nombre & » deviennent oisives : ceux qui regardoient par les fenêtres sont obscurcis : » les deux battans de la porte sont fermés vers la rue : les filles de l'harmonie » sont abaissées : l'amandier fleurit, le cable d'argent se déchaîne, les ci-

(1) Iliad. B.
(2) Ch. XII.

» gales se rendent pesantes, le vase d'or se débonde, la cruche se brise sur » la fontaine, & la roue se rompt sur la citerne.

Telle étoit alors la vogue des Enigmes & des Allégories, que les Rois faisant assaut de bel-esprit, mettoient une partie de leur ambition à se faire des défis à qui les expliqueroit le mieux : que les jeunes filles s'en amusoient dans leurs jeux, comme l'on s'est ensuite amusé de rebus, de logogryphes & d'énigmes : & que les Sages ne les dédaignoient pas.

Tel étoit alors le vaste Empire de l'Allégorie, dont on voudroit en vain nier aujourd'hui l'existence.

ARTICLE V.

Causes qui avoient fait perdre de vue le Génie Allégorique.

LEs Preuves par lesquelles nous venons de démontrer que l'Antiquité faisoit le plus grand cas de l'Allégorie, & qu'elle ne cessa de s'en servir, pour transmettre aux Hommes les connoissances les plus utiles, auront sans doute paru aussi fortes & frapantes que nouvelles à nos Lecteurs : mais étonnés de leur solidité & de la lumiere que ces Observations jettent sur l'Antiquité, ils seront peut-être plus surpris encore que l'intelligence des Allégories ait pu échaper aux Hommes : que le souvenir s'en soit tellement effacé, qu'on ait toujours pris pour des Visionnaires & pour des esprits systématiques, indignes d'aucune créance, ceux qui ont soutenu l'existence de l'Allégorie chez les Anciens, & qui ont voulu expliquer la Mythologie par ce moyen. Etoit-il possible, dira-t-on, qu'une méthode aussi constante, aussi commune, & inventée pour l'instruction des Hommes, tombât totalement dans l'oubli ? Que la tradition en laissât perdre le fil, qu'il ne s'en fût conservé aucun vestige, qu'elle eût échapé à nos Savans Modernes qui ont répandu tant de lumieres sur l'Antiquité ; & que ceux qui ont voulu expliquer ce qu'ils prenoient pour des Allégories, n'eussent pas mieux réussi, s'il y avoit quelque chose de reél dans leur système ?

Nous ne saurions donc nous dispenser, pour ne laisser aucun doute sur les grandes vérités que nous proposons, d'entrer ici dans quelque détail sur les causes qui firent anciennement perdre de vue le sens des Allégories Primitives, & qui n'y laisserent apercevoir que des Traditions Historiques ; & sur celles qui s'oposerent à ce qu'on pût ensuite en retrouver l'intelligence.

Ces causes ne seront pas difficiles à trouver : elles se présentent en foule : nous indiquerons d'abord celles qui firent oublier que la Mythologie fut Allégorique, & ensuite celles qui empêcherent qu'on restituât les Allégories Anciennes.

I.

Causes qui anéantirent la Connoissance des Allégories.

Ces Causes furent en grand nombre. On peut désigner comme principales :

1°. Le penchant qu'ont les hommes pour le merveilleux.

2°. L'altération des Langues & l'insuffisance des Traductions.

3°. Le reſpect pour les choſes ſacrées.

4°. Les révolutions terribles qui bouleverſerent les connoiſſances primitives, avec les Empires qui les avoient vu naître.

§. 1.

Amour pour le merveilleux.

Trop de cauſes s'opoſoient à la conſervation & au maintien des Allégories Anciennes, pour qu'elles puſſent être long-tems entendues & qu'elles ne fuſſent pas altérées de la façon la plus étrange, en les prenant au pied de la lettre.

Le penchant qu'ont les Hommes pour le merveilleux étoit ſeul ſuffiſant pour cauſer tout ce ravage.

Mais qu'y a-t-il de plus merveilleux que la lettre de la Mythologie? Quel Ouvrage peut-on mettre en parallèle à cet égard avec elle ? Toujours étonnante, on n'y voit jamais rien de naturel, tout y eſt porté à l'extrême, tout y eſt hors de régle : l'imagination y eſt toujours exaltée.

Les Dieux deſcendent ſur la terre, ils s'y aſſocient à de ſimples mortelles, ils y bâtiſſent des Villes, ils y gardent les troupeaux des Rois; le Ciel ſe peuple de mortels qui y vivent d'ambroiſie, qui y hument le Nectar, qui épouſent des immortelles.

La Nature offre par-tout les monſtres les plus étranges dans le Ciel, dans l'air, ſur la terre & dans l'onde : elle abonde en Centaures, en Sphynx, en Satyres, en Tritons, en Harpyes, en Phénix, en Griffons; les Serpens y ſont ſemés à pleines mains & de toutes les façons; Serpens à pluſieurs têtes, Serpens Symboliques, Serpens attelés aux chars des immortels, Serpens divins, Serpens qui inſtruiſent les hommes, Serpens qui terminent des corps d'hommes & de femmes, Serpens qui ſervent de chevelure, & qui ornent juſqu'au bouclier de la Déeſſe de la Sageſſe.

Ici, des perſonnages à cent têtes, à cent bras, qui ſe jouent de la Nature, qui ſans effort entaſſent montagnes ſur montagnes, qui veulent prendre par eſcalade & d'aſſaut, non les murs de quelque chétive Ville, mais le Ciel lui-même, demeure éternelle & exhauſſée des Immortels; & qui ſe rient de leurs foudres & de leur puiſſance redoutable.

Là, des Héros qui exécutent ſeuls, ce que des Peuples entiers ne pouvoient faire.

Par-tout les Êtres naturels s'animent & ſe revêtent des idées les plus gracieuſes & les plus pittoreſques. Ce n'eſt plus l'Air, le Feu, la Terre, l'Eau, le Bled, le Vin, le Soleil, la Lune, &c. qu'on voit & dont on parle : c'eſt plus que tout cela, ce ſont des Divinités : c'eſt Junon, Veſta, Cybèle, Neptune, Cérès, Bacchus, Apollon & Diane, Frere & Sœur, &c.

Rien ne s'opere que par le concours des Divinités : elles combattent avec les hommes, pour & contr'eux : elles les bleſſent, elles en ſont bleſſées : elles aſſiégent leurs Villes, elles les prennent quelquefois, & quelquefois elles ſont repouſſées. C'eſt tout comme les Contes des Fées.

Des événemens qui font les Dieux ſi petits & les hommes ſi grands, ſeroient-ils faux ? Non ſans doute : les hommes abandonneront-ils des récits auſſi glorieux, en y attachant un ſens allégorique, qui en fera diſparoître le merveilleux en le réduiſant à ſa juſte valeur ? Encore moins. Fera-t-on l'affront aux anciens Philoſophes, aux Poëtes les plus diſtingués, à Homere lui-même, de ne pas prendre au pied de la lettre ce qu'ils ont enſeigné ſur les Dieux, comme s'ils avoient voulu tromper les hommes ? Cela ne ſe pouvoit.

Ainſi, plus la Mythologie renfermoit de merveilles abſurdes en les prenant au ſens littéral, & plus on s'affermiſſoit dans l'opinion qu'elle n'avoit rien d'Allégorique.

§. 2.

L'altération des Langues ; & l'inſuffiſance des Traductions.

Si les mots tiennent aux idées, les idées tiennent également aux mots, ſur-tout dans les Sciences qu'on ſe tranſmet par tradition : mais telle étoit la Mythologie : elle paſſoit de pere en fils, par tradition & ſans examen : elle tenoit donc eſſentiellement aux mots, dont on ſe ſervoit pour l'exprimer ; & ſur-tout aux noms Allégoriques, qui en faiſoient la baſe eſſentielle.

Ces noms durent donc être regardés, par des Peuples qui ne réfléchiſſoient pas, comme des noms propres d'Êtres réels ; & de-là, l'exiſtence néceſſaire de ces Etres.

Auſſi, lors même que les Langues changeoient, on laiſſoit ſubſiſter ces noms comme n'ayant aucun ſens particulier ; enſorte que la Religion de ces Peuples étoit chargée de noms barbares & dont on ignoroit totalement le ſens ; mais que l'on prenoit par conſéquent pour des noms de Dieux réellement exiſtans.

C'eſt ainſi que les Myſtères de Samothrace avoient conſervé les noms Orientaux de leurs Divinités, tel que celui de CABIRES, qui d'Allégoriques, devinrent ainſi des Noms propres dont toute l'énergie étoit dénaturée. C'eſt ainſi que les Latins conſervant le nom Allégorique de la Divinité, IEOU, en firent le Dieu *Iove* ou *Iou-piter*, que nous prononçons Jove & Jupiter, & qui ne préſentoit plus de ſignification.

C'eſt ainſi que les FRERES ARVAUX, Ordre de Prêtres Romains, s'exprimerent toujours dans leurs Actes & dans leurs Inſcriptions, même au tems des Empereurs, en termes empruntés de l'Antiquité & qui n'étoient

plus

plus en uſage : » ce qui ſe faiſoit aparemment, dit à ce ſujet M. le Clerc (1), » pour ſuivre l'ancienne Coutume : comme l'on faiſoit en tout ce qui » regardoit la Religion, où l'on conſervoit avec ſoin les anciens For- » mulaires.

Lors même qu'on auroit voulu changer ces noms en d'autres équivalens, le Peuple s'y ſeroit opoſé ; il eût cru qu'on vouloit changer ſes Dieux : auſſi les mots conſacrés à la Religion ſont-ils dans toutes les Langues ceux qui ont le moins changé, enſorte qu'il en faut toujours chercher la ſignification dans des Langues plus anciennes.

La Religion Chrétienne eſt elle-même remplie d'une multitude de mots Grecs, tels que Dieu, Apôtre, Myſtère, Synode, Symbole, Evêque, Prêtre, Diacre, Ecuménique, Catholique, Baptême, &c.

Et cependant la plûpart des Peuples qui profeſſent cette Religion n'entendent point le Grec & ne peuvent ſentir par leur propre Langue l'énergie de ces termes, très-ſignificatifs en Grec.

Il en fut de même chez les Anciens : toujours ils ſe ſervirent de mots ſacrés, antérieurs à leur ſiécle, à leur Langue : & il en faut aller chercher la ſignification dans de plus anciennes, juſqu'à ce que de Langue en Langue on arrive à la Primitive.

C'eſt une obſervation qui a échapé aux Savans qui ont cru qu'il étoit abſurde qu'on cherchât dans l'Orient l'origine des noms portés par les Divinités Grecques : ils ne conſultoient en cela que leur averſion pour les étymologies orientales, & non la nature : encore moins les Grecs eux-mêmes, qui avouoient qu'avant l'arrivée des Colonies orientales, leurs Dieux n'avoient point de noms.

L'Hiſtoire Allégorique de ces Dieux ſe traduiſoit à la vérité d'une Langue dans une autre.

En Egypte, par exemple, d'abord écrite en caractères hiéroglyphiques, ou en peintures à tapiſſerie, elle fut traduite de bonne-heure en Langue vulgaire par le ſecond Thot. Les Mythologues Phéniciens traduiſirent dans leur Langue, ce qu'ils trouverent à cet égard dans les anciens Monumens de leur Pays. Toutes ces Traditions orientales furent rendues par les Grecs dans leur propre Langue ; & traduites encore de nouveau par les Romains.

Mais il étoit impoſſible que ces Traductions fuſſent exactes & que le ſens Allégorique ſe maintînt long-tems ſans erreur & ſans dépravation au milieu de tous ces chocs & de tant de Traductions, quelque ſoin qu'on y aportât.

D'un côté, les mots d'une Langue ne correſpondent jamais exactement aux mots d'une autre, ſur-tout dans les ſens figurés & Allégoriques : mais

(1) Bibl. Choiſ. Tom. XIV. p. 17.

un mot pour un autre en pareille occaſion, dénature totalement une Allégorie : elle s'altere ſur-tout lorſque l'on rend un nom apellatif & allégorique par un nom propre. C'eſt ainſi que Sanchoniaton devient inintelligible, dès qu'on traduit les noms de SHEM & de HERTH, qui ſignifient le *Ciel* & la *Terre*, par ceux d'URANUS & de GHÉ, comme on l'a fait dans toutes nos Traductions modernes ; car ces noms d'URANUS & de GHÉ n'offrant à l'eſprit que les idées ordinaires d'un homme & d'une femme, on prend tout ce qu'on en dit pour un récit hiſtorique, parce qu'il n'y a plus rien qui avertiſſe que c'eſt une Allégorie.

D'un autre côté, on ne pouvoit plus comparer les dernieres copies avec l'original, avec le texte de la premiere de toutes les Mythologies ; il étoit donc impoſſible de les ramener au ſens primitif & de s'apercevoir qu'on en avoit totalement dénaturé l'eſprit, juſques à ce que dans ces derniers tems on eût vu naître la connoiſſance des Langues anciennes de l'Orient & l'art de la critique porté à un ſi haut point, dont les Anciens n'avoient nulle idée.

Ainſi les Traductions, comme celles de Sanchoniaton, loin d'être utiles pour la vérité, faiſoient diſparoître de plus en plus la force & la beauté de l'Allégorie, par la perſuaſion où avoient été tous les Traducteurs que ce qu'ils traduiſoient étoit un récit purement hiſtorique, enſorte qu'ils négligeoient ſans s'en apercevoir, tout ce qui auroit été capable de ramener au ſens Allégorique.

§. 3.

Reſpect pour les choſes ſacrées.

Peut-être à force d'abſurdités, eût-on ſoupçonné que la Mythologie n'étoit qu'une ſuite d'Allégories, ſi elle ne s'étoit pas incorporée avec tout ce que les Anciens avoient de plus ſacré : ſi elle n'avoit pas fait une partie eſſentielle de leur culte : ſi elle n'avoit pas tenu de la maniere la plus étroite à leurs Cérémonies les plus auguſtes & les plus reſpectables à leurs yeux.

La Mythologie tenoit en effet à la Religion de tous les Peuples Payens, à leurs Dieux, à leurs Temples, à leurs Forêts ſacrées, à leurs Fêtes, à leurs Sacrifices, aux Traditions qui faiſoient la baſe de tous leurs Rits, &c.

Mais plus la Mythologie étoit liée avec tout ce qu'il y avoit de plus ſacré, & plus on dut s'attacher au ſens littéral & lui ſacrifier le ſens Allégorique. Sacrifier le premier au ſecond, c'eût été ſe détacher de tous ces objets auxquels on mettoit toute ſa confiance ; c'eût été rentrer dans une ſimplicité dont on étoit incapable ; c'eût été ne plus penſer en Peuple.

Le Peuple accoutumé à une Mythologie littérale, à des Dieux qu'il enviſageoit comme réels, à des peintures qu'il croyoit être des repréſentations hiſtoriques, flatté du ſpectacle agréable que ces Tableaux lui offroient ; touché de pouvoir ſe rendre ſenſibles les objets de ſon culte ; per-

ſuadé fermement que ces choſes étoient telles qu'il les voyoit & qu'on les lui avoit toujours préſentées ; toujours entraîné par ſes ſens qui lui perſuadoient que ce qu'on avoit toujours pratiqué & toujours cru, étoit néceſſairement tel qu'il le voyoit & tel qu'on l'avoit toujours vu ; le Peuple, en un mot, à qui il faut des faits & non des raiſonnemens abſtraits, dut perdre de très-bonne-heure toute idée de Dieux Allégoriques, & de Cérémonies Symboliques : il dut prendre tous ces objets, dans le ſens le plus littéral.

Dès qu'on fut accoutumé à cette Religion dégradée, à ces Dieux qui avoient remplacé des Etres Allégoriques, à ces Cérémonies qui n'avoient plus de ſens, à cette lettre qui tue, ils ne furent plus capables de remonter au ſens Allégorique de ces choſes ; & tout ce qui y fut relatif, ne fut plus regardé que comme des viſions, & comme une inſulte aux Dieux, que rien ne pouvoit expier.

De-là, le ſilence auquel furent condamnés ſi long-tems à ce ſujet les Savans du Paganiſme ; & leurs vains efforts pour rétablir le ſens Allégorique, lorſqu'ils furent obligés par les motifs les plus preſſans, à y recourir, pour pallier une Religion dont l'abſurdité ſe manifeſtoit de toute part, & qui ne pouvoit plus en impoſer aux hommes.

D'ailleurs le Peuple n'a ni le tems ni la volonté d'étudier & de ſe plonger dans les abſtractions de la Métaphyſique : il s'attache donc auſſi-tôt à la lettre, qui eſt à ſa portée, qui n'exige aucun effort & qui devient pour lui uu flambeau toujours viſible. Je croirois donc volontiers avec l'illuſtre Auteur du Culte des Fétiches, que la plûpart des Payens actuels ne voient rien au-delà de leurs Fétiches ; & que chez ceux de l'Antiquité, un grand nombre ne s'élevoit pas au-delà de leurs Animaux ſacrés ; des Théraphims, des Bétyles, des Statues Sacrées, &c. vrais Fétiches pour eux.

§. 4.

Révolutions anciennes.

Les Sciences, effet unique du loiſir & des plus profondes méditations, ne peuvent naître, ſe cultiver & ſe tranſmettre que dans le ſein de la paix & du bonheur. Ce n'eſt pas lorſque les fortunes ſont anéanties, l'ordre renverſé, les Savans diſperſés, les Bibliothéques diſſipées ou jettées au feu, les Peuples réduits à chercher leur ſubſiſtance, emmenés en exil & en captivité ou livrés aux fureurs d'un ſoldat altéré de ſang & de carnage, qu'on peut ſe livrer à des recherches littéraires.

Les Connoiſſances primitives, & ſur-tout celles qui étoient fondées ſur la baſe fine & délicate de l'Allégorie, durent donc recevoir les plus terribles atteintes par les révolutions étranges qui fondirent ſur les anciens Empires de l'Orient, berceau de l'Allégorie, & qui les anéantirent les uns après les autres. Des ſiécles de ténébres durent néceſſairement ſuccéder à des ſiécles de

lumiere, éclipſer tout leur éclat. Les Sages d'alors durent périr, ſans laiſſer des Diſciples capables de les remplacer, & avec eux, durent s'anéantir leurs écoles & leurs connoiſſances : tandis que les Monumens qui échaperent à ces convulſions déſaſtreuſes, fondés ſur des Allégories que marquoit la lettre, déſormais ſeule, ne pouvoient ſupléer à cette perte & n'étoient propres qu'à induire en erreur.

Ceci arriva d'autant plus aiſément, qu'il y avoit alors beaucoup moins de lumiere ; que les Lettres étoient en très-petit nombre ; qu'on avoit peu de moyens de rendre les connoiſſances communes ; que celles-ci renfermées entre les principales familles d'un Etat, périſſoient néceſſairement avec ces familles, toujours les premieres victimes des révolutions qui accabloient les ſociétés dont elles faiſoient partie.

On demanderoit en vain aux Nations qui habitent actuellement les Contrées où fleurirent autrefois les Empires les plus célébres ; aux Guébres deſcendans des anciens Perſes & de leurs Mages ; aux Coptes deſcendans des anciens Egyptiens ſi illuſtres par leurs connoiſſances ; aux Arabes qui errent avec leurs nombreux Troupeaux dans les plaines que fertiliſoient avec tant de ſuccès les Chaldéens ſi vantés ; on leur demanderoit en vain à tous, le ſens qu'attachoient leurs devanciers aux monumens qui ſubſiſtent encore parmi eux ; encore moins s'ils connurent jamais l'Allégorie.

La ſageſſe des Orientaux paſſa avec eux comme une ombre ; quelques débris ont échapé à cette ruine ; mais la plûpart ne diſent rien ou paroiſſent de la plus grande abſurdité, ſi l'on ne va pas au-delà de ce qu'ils ſemblent dire, ſi l'on ne rétablit le ſens Allégorique auquel ils durent leur exiſtence.

II.

Cauſes qui empêcherent le rétabliſſement du ſens Allégorique.

1°. *La Dégradation du Paganiſme.*

Lorſqu'une fois les Peuples ont laiſſé échaper quelque vérité, il eſt très-difficile de les y ramener, ſur-tout lorſque l'erreur s'eſt incorporée avec la maſſe des connoiſſances les plus intéreſſantes, & qu'elle tient aux préjugés les plus puiſſans.

Mais, tel étoit le cas de la ſubſtitution de la lettre à l'Allégorie chez les Payens.

Accoutumés à une Religion dégradée & à des Dieux qu'ils s'étoient faits, ils ne pouvoient être ramenés à celle qu'ils avoient perdue de vue. Plus les eſprits s'étoient avilis, en prenant à la lettre des récits que leurs Auteurs avoient cherché à rendre abſurdes & extravagans, afin qu'on ſentît la néceſſité de n'en voir que l'allégorique, & plus il étoit difficile de remonter les reſſorts de ces ames dégradées, dont les yeux ne pouvoient plus ſou-

tenir l'éclat du vrai. Cet oubli même se tournoit en preuves, contre l'existence primitive des Allégories.

C'est par cette raison qu'il fut impossible de ramener le Paganisme à son institution premiere & allégorique.

2°. *L'ignorance des derniers Philosophes Payens.*

Les derniers Philosophes Payens, à la vérité, qui virent que la lettre alloit anéantir pour jamais le Paganisme, auquel la Religion Chrétienne portoit les atteintes les plus terribles, crurent pouvoir sauver le culte des Idoles, en revenant enfin à ce sens allégorique abandonné depuis si long-tems : alors l'Allégorie parut se réveiller avec un grand éclat; mais ce ne fut que pour un instant & pour disparoître avec la Religion qu'elle vouloit défendre.

N'en soyons pas surpris. La Religion Payenne étoit parvenue à un tel point de démence, qu'il étoit impossible d'en pallier toutes les erreurs, toutes les extravagances; & elle s'étoit si fort éloignée de ce qu'elle étoit dans le tems que l'Allégorie n'avoit rien d'obscur, que le retour à l'Allégorie ne pouvoit excuser toutes les parties de cette Religion, sur-tout les plus choquantes.

D'ailleurs ces Philosophes avoient si peu de connoissance de l'Antiquité & des Langues qui avoient donné lieu à toutes ces choses, ils étoient si peu au fait des Mythologies étrangeres & antérieures à la leur, & si peu versés dans le genre d'érudition qu'éxige l'explication des Allégories, qu'ils devinoient plutôt qu'ils n'expliquoient; & qu'ils ne purent jamais élever leurs systêmes sur une base solide.

Aussi ne persuaderent-ils personne, pas même les Payens, qui continuerent à prendre la Mythologie dans le sens le plus littéral.

L'Allégorie mal défendue par les uns, & regardée comme des chimères par les autres, demeura donc sans effet, & ne put justifier la Religion Payenne. Cette tentative lui devint également funeste à elle-même : car non-seulement l'on fut dès-lors persuadé qu'elle ne pouvoit se soutenir que par des Systêmes erronés, mais on en redouta l'usage, comme s'il conduisoit nécessairement à l'erreur, & qu'il ne fût bon que pour donner à celle-ci des couleurs spécieuses.

3°. *L'abus même des Allégories.*

Si les combats que les Peres de l'Eglise livrerent avec tant de succès aux explications imparfaites & hasardées que les Philosophes Payens donnoient des Allégories Mythologiques, avoient porté le coup le plus funeste au Génie Allégorique qui avoit présidé à leur formation, l'abus énorme qu'on avoit fait de l'Allégorie sacrée avoit produit à peu près le même effet, relativement à une autre branche de ce génie, les portions Symboliques &

Allégoriques des Livres Sacrés. Etude qui eſt aujourd'hui autant négligée qu'on en étoit avide dans les premiers ſiécles de l'Egliſe.

Les Hommes, fatigués d'explications dénuées de preuves ſolides, qui n'éclairciſſoient rien, qui obſcurciſſoient plutôt des paſſages très-clairs & très-ſimples, & qui tendoient à faire dire aux Auteurs Sacrés tout ce qu'on auroit voulu, ſi une fois on les avoit érigées en principes, les Hommes, dis-je, ſentirent aiſément le vuide & le danger d'une pareille méthode : ils s'en dégoûterent donc ; & s'attacherent de plus en plus au ſens littéral, perſuadés qu'il valoit mieux étudier ce qui étoit, que de connoître juſques où pouvoit s'étendre le Génie inventeur des hommes, en donnant l'entorſe dans tous les ſens à un texte, pour y faire apercevoir des choſes qui n'y pouvoient pas être, qu'on n'avoit point cherché à y mettre, qui étoient néceſſairement l'effet d'une imagination déréglée.

Ainſi, à meſure qu'on ſe raprochoit de la vraie maniere d'étudier, qu'on ſe perfectionnoit dans la connoiſſance des Langues, de l'Antiquité, d'une ſaine Critique, qu'on ne vouloit plus que des faits, des choſes, on s'éloignoit néceſſairement des explications Allégoriques, qui n'étoient aſſujetties à aucune régle, qu'on ne pouvoit juger d'après aucun principe, & au moyen deſquelles avec un peu de génie, il étoit auſſi aiſé de défendre l'erreur que la vérité.

III.

Cauſes qui ont fait renaître les Explications Allégoriques.

1°. *Leur néceſſité.*

Cependant, malgré le dégoût pour les Allégories, malgré le danger de leur uſage, malgré l'attachement au ſens littéral & hiſtorique, on ne pouvoit ſe diſſimuler que ce ſens littéral & hiſtorique n'exiſtoit pas ſeul ; qu'on ne pouvoit pas tout expliquer par-là ; que l'Allégorie exiſte dans la nature ; qu'elle exiſte néceſſairement ; que l'Antiquité en offre des traces frapantes ; & qu'on en eſt toujours convenu : qu'il pouvoit y avoir du vrai dans tout ce qu'on avoit dit autrefois à cet égard ; & qu'il ne ſeroit peut-être pas impoſſible de retrouver le fil des Allégories anciennes.

Auſſi depuis le renouvellement des Sciences, dans un tems où il n'étoit plus à craindre qu'on favoriſât le Paganiſme par des Explications Allégoriques, & où l'on a porté au plus haut dégré l'intelligence des Langues anciennes & des Ouvrages de l'Antiquité, un grand nombre de Savans ſont revenus, comme nous l'avons dit plus haut, à l'Allégorie ; & ils ont fait les plus grands efforts pour ſéparer les Objets Allégoriques de ceux qui ſont purement Hiſtoriques, & pour en démêler le vrai ſens.

S'ils n'ont pas eu tout le ſuccès qui eût été à déſirer, ce n'eſt point que cette méthode ou ce genre de recherches ſoit chimérique, ou d'une exé-

cation trop difficile ; mais parce qu'on ſe hâta trop d'expliquer ce qu'on regardoit avec raiſon comme des Allégories ; que ces Savans, éblouis de la beauté de ces nouvelles vues & des grands avantages qui en réſulteroient, s'empreſſerent trop à en former un ſyſtême : que la découverte exacte du ſens Allégorique ne devoit pas être l'effet uniquement de l'imagination ou de l'eſprit de ceux qui voudroient y parvenir ; mais celui de la comparaiſon réitérée d'une multitude de matériaux, de faits, de monumens, de connoiſſances qu'on n'avoit encore pu réunir ; & que ce n'étoit que par elle-même, & par ſon enſemble, que l'Antiquité Allégorique pouvoit s'expliquer.

Heureuſement, il n'y a point de preſcription contre la vérité ; & malgré les mauvaiſes méthodes, malgré l'erreur, la précipitation, les préjugés, l'ignorance & la longueur du tems, elle reprend toujours le deſſus.

2°. *Le rétabliſſement des connoiſſances anciennes, & ſur-tout du Langage Allégorique.*

Le Génie des Anciens ayant été Allégorique, il falloit néceſſairement que le voile qui le couvroit fût un jour enlevé en tout ou en partie ; mais ſeulement lorſqu'on auroit remédié aux Cauſes qui l'avoient fait diſparoître, qu'on auroit diſſipé l'obſcurité de ſon langage, qu'on auroit conſtaté la vraie valeur de ſes termes Symboliques.

Il en eſt de l'Allégorie comme des autres Sciences qui ont chacune leur langage propre. En vain ſans l'intelligence de ce langage, on ſe flatteroit de parvenir à celle de ces ſciences : l'Allégorie a de même ſon langage particulier, qu'il faut entendre pour la ſaiſir.

Telle eſt la propriété de cette Langue, qu'elle ne differe point du langage vulgaire ; qu'elle en emprunte tous ſes mots ; que chacun par ce moyen croit l'entendre. Rien de plus ſimple que ſes récits ; ils ſemblent tous hiſtoriques : au merveilleux près, ce ſont toujours des événemens anciens, amuſans, récréatifs, qui ne préſentent rien d'énigmatique, ou de difficile à ſaiſir.

Mais c'eſt préciſément en quoi conſiſte ſon artifice & ſa beauté : ici, aucun de ces mots ſi aiſés à comprendre en aparence, qu'on doive prendre dans le ſens qu'il paroît offrir. Ceux qui ſemblent être des noms de Perſonnages qui exiſterent, ſont preſque toujours des mots fictifs qui déſignent des Objets perſonifiés : tandis que ceux qui ſemblent n'indiquer que des Etres Fabuleux dont l'Original n'exiſte nulle part, peignent toujours des Objets qui exiſtent réellement dans la Nature.

Ainſi, Cérès, Vesta, Bacchus, Pan, &c. noms qui ſemblent déſigner des Perſonnages qui exiſterent réellement, ne déſignent que des Objets perſonifiés tels que les Moiſſons, le Feu, la Vendange, la Nature Univerſelle, &c. Tandis que le Sphynx, les Centaures, le Phénix, &c. qui

peignent des Objets qui n'exiſterent jamais, ſont néanmoins relatifs à des Objets réels, tels que les Travaux champêtres, les Cycles, &c.

Ce n'eſt donc point à la connoiſſance des Langues ou à l'Etymologie, qu'il faut avoir recours pour déterminer le ſens & la valeur de ces mots : elles ſeroient d'un foible ſecours pour cet effet, comme on ne l'a que trop éprouvé. On ne peut y parvenir que par la comparaiſon de toutes les portions de la Mythologie, par les lumieres qui réſultent de l'enſemble qu'elles forment, par les analogies que donnent leurs raports.

Semblables en cela aux Enigmes, qu'on ne peut deviner que par l'enſemble des caractères qui les compoſent, mais dont on ne ſauroit dès-lors manquer le mot.

L'habileté, le grand art de celui qui voudra pénétrer dans le ſens de ces vieilles énigmes, ſera donc d'abandonner tout ſyſtême, toute explication particuliere, toute méthode purement étymologique, toutes trompeuſes & illuſoires qui ſe prêtent à tout, & qui perſuadent qu'on a réuſſi, parce qu'on n'a éprouvé aucune réſiſtance.

Il ſera au contraire très-convaincu, qu'il n'exiſte qu'une route propre à développer ces grands objets : que cette route ne doit dépendre ni de lui ni de tout autre ; qu'elle doit être donnée par les Allégories même : que ces Symboles & ces Fables Mythologiques furent toujours l'effet de la réflexion ; qu'elles eurent toujours un but : qu'aucune circonſtance, qu'aucun Perſonnage n'y ſont de trop ou ſans raiſon : que la conſidération de toutes ces circonſtances, qui font partie d'un même tout, doit donc néceſſairement donner la clé du tout, & faire connoître de la maniere la plus ſenſible & la plus ſatisfaiſante, les Objets qu'on y peignit : tandis que ſi l'on omettoit, ou ſi l'on manquoit le ſens de quelqu'une de ces circonſtances néceſſaires, il n'y auroit plus d'enſemble, plus d'harmonie, plus de vérité.

A meſure qu'on avancera dans cette comparaiſon, qu'on découvrira le ſens de quelque mot, de quelque caractère Symbolique, de quelqu'Allégorie, on le mettra en note, on en fera un article du Dictionnaire des Termes & des Peintures Allégoriques de l'Antiquité : cette découverte en amenera d'autres : juſqu'à ce que de découvertes en découvertes, de raports en raports, il ne reſte plus de Symboles & d'Allégories à déchiffrer ; & que l'explication de la Mythologie préſente enfin un tout complet, ſimple, ſatisfaiſant, naturel, digne de ceux qui l'inventerent, de l'uſage que l'on en fit, & d'avoir été tranſmis, de main en main, juſqu'à nous, avec autant de ſoin, de fidélité & d'enthouſiaſme.

IV.

Avantages qui en réſultent pour l'Hiſtoire.

Mais, dira-t-on peut-être, que devient dès ce moment la certitude de l'Hiſtoire

l'Hiſtoire ? Par quelle audace oſe-t-on retrancher de ſes faſtes un ſi grand nombre d'événemens, & les déclarer figurés & emblématiques ? Sous quel prétexte dépouille-t-on de leur exiſtence tant de Princes & de Héros, dont on montre la Patrie, dont on déſigne les Peres, la Famille, les Etats, dont on indique le Tombeau, dont le tems lui-même a reſpecté la mémoire conſervée avec tant de ſoin ?

Séduits par de vaines terreurs, ne craignons pas que l'Hiſtoire s'aviliſſe, & qu'elle perde toute créance, parce qu'on en aura ſéparé quelques objets, qui s'étoient mal-à-propos confondus avec elle.

Cette ſéparation, loin de lui être funeſte, lui devient au contraire très-avantageuſe à tous égards : l'Hiſtoire n'a rien à gagner par ſon mélange avec la fiction, & elle y a tout à perdre. Sa pureté, ſa candeur, ſa naïveté, ſemblable à celles d'une belle vierge, en demeurent flétries : on craint tout pour elle, dès qu'on y aperçoit un principe d'erreur : on craint que la maſſe entiere n'en ſoit corrompue : tandis qu'elle reparoît dans tout ſon éclat, dès qu'elle eſt purgée de ces vices étrangers.

N'apréhendons pas qu'en voulant ôter de l'Hiſtoire ce qu'on a confondu avec elle, on aille trop loin : qu'on regarde comme enfans de la fiction des Faits réels, ou que l'Hiſtoire qui par ſon mélange avec l'Allégorie s'étoit concilié l'attention, la confiance & les hommages des Mortels, en ſoit dédaignée & abandonnée, dès qu'on ſera convaincu qu'à quelques égards, on s'en étoit formé de fauſſes idées.

Les Faits réellement hiſtoriques ſont déterminés par des caractères ſi énergiques, ſi propres, ſi frapans, qu'on ne riſquera jamais de les confondre avec d'autres, dès qu'on s'y rendra attentif ; tandis que les Faits Allégoriques ne pourront pas eux-mêmes être regardés comme des impoſtures ou comme des altérations de l'Hiſtoire : leurs caractères ſont ſi différens & ſi marqués, que leur réunion avec les faits hiſtoriques, ne peut cauſer la moindre confuſion, & qu'il eſt impoſſible de s'y tromper : qu'un examen attentif de ces objets ſuffit pour en faire apercevoir la différence extrême, & pour convaincre que leurs premiers Auteurs n'eurent ni l'intention de tromper, ni celle d'altérer les Traditions anciennes ; mais qu'ils furent animés de la noble ambition de mettre ſous les yeux du Public, les objets d'inſtructions les plus ſublimes & les plus intéreſſantes ; & leurs leçons en acquierent un tout autre prix.

La moindre apréhenſion à cet égard, prouveroit ſeulement qu'on n'a pas aſſez réfléchi ſur ces matieres, ou qu'on prête trop au préjugé.

L'Hiſtoire de nos Etats modernes a-t-elle perdu quelque choſe de ſa véracité, pour avoir été ſéparée des faits raportés dans tous nos anciens Romans, & ſur-tout dans ceux de Chevalerie ? L'Hiſtoire de Charlemagne eſſuya-t-elle le moindre échec, lorqu'on fit voir que l'Hiſtoire de l'Archevêque Turpin, & celles de Roland & des Chevaliers de la Table ronde, n'étoient que des Contes ?

L'Hiſtoire Egyptienne, ou celles de Crète & de Rome, perdront-elles leur crédit, lorſqu'on fera voir que le maſſacre d'Oſiris, la proſtitution de Paſiphaé ou la Louve qui nourrit Romulus & ſon frere, ne ſont pas des faits réels ?

L'Antiquité a donc tout à gagner, & rien à perdre, dans cette maniere de voir la Mythologie. On n'eſt plus arrêté par les doutes que faiſoient naître en foule ces commencemens fabuleux de tous les Peuples : l'Hiſtoire en devient plus belle, parce qu'elle n'eſt plus chargée de faits qu'on ne pouvoit concilier ; & ceux-ci acquierent le plus grand prix, par les grands objets qu'ils préſentent, & par leurs raports avec nos plus grands intérêts.

Si quelque choſe étoit capable en effet d'ôter à jamais toute confiance aux anciens Hiſtoriens, ce ſeroit ce mélange révoltant de fictions & d'événemens réels qu'ils offrent ſans ceſſe, & qui feroient ſi peu d'honneur à leurs lumieres ou à leur bonne foi, ſi l'on étoit convaincu qu'ils regarderent tous ces objets comme des faits également hiſtoriques.

Mais dès qu'il reſteroit prouvé, qu'ils ne prétendirent donner ni comme des faits hiſtoriques, ni comme des altérations de l'Hiſtoire, les récits fabuleux par leſquels commencent leurs Ouvrages ; qu'ils n'y virent eux-mêmes que des objets Allégoriques mis en œuvre pour le bonheur des Peuples & relatifs aux inſtitutions les plus utiles ; on les enviſagera d'un tout autre œil. On les trouvera dignes des plus grands éloges, pour avoir conſervé ces précieuſes traditions, pour en avoir fait la baſe de l'Hiſtoire du genre-humain, & pour avoir éclairé par ce moyen leurs Contemporains & la Poſtérité la plus reculée, en réuniſſant l'agréable & l'utile.

Loin d'être étonné que l'Hiſtoire & la Fable ſe trouvent ainſi unies, & que la Fable précede même en quelque ſorte l'Hiſtoire, on le ſeroit plutôt, que le contraire fût arrivé ; & l'on demeurera convaincu que ces phénomènes ſont dans la nature des choſes, & conformes à ce grand Ordre qui dirige tout, qui régle tout, qui amene tout & hors duquel rien n'eſt bien ; puiſqu'il fallut que les Sociétés euſſent fait des choſes dignes de l'Hiſtoire, avant que celle-ci exiſtât ; qu'elles ne purent éxécuter ces grandes choſes, ſans y avoir été préparées par des Inſtructions & par des Connoiſſances, ſans leſquelles les Sociétés ne ſont que des Hordes de Sauvages à peine au-deſſus des Animaux, auxquels ils diſputent les fruits de la Terre ; & que les Peuples, qui n'eurent que des hommes pour guides, ne purent marcher à ces inſtructions que par l'Allégorie & par la Fable, ſeul moyen que ceux-ci euſſent entre les mains d'affecter vivement leurs ſemblables, d'embraſer leur imagination, de leur communiquer l'enthouſiaſme du travail, de la vertu & de la gloire ; de les élever au-deſſus de leur ſiécle, de leurs préjugés, de leur ſtupide & indolente liberté, d'en faire véritablement des Hommes.

En effet, des Sociétés dans l'enfance, qui n'avoient rien vu, qui ne

connoiſſoient rien, dont la faculté intellectuelle & propre au raiſonnement n'étoit point formée, pouvoient-elles être traitées comme les Sociétés qui ſont arrivées au plus haut dégré de perfection? Ne falloit-il pas un tout autre langage, de tout autres motifs, & crayonner par des traits giganteſques & étonnans, propres à ébranler des Peuples entiers, les attraits & la néceſſité de l'ordre & de ſon obſervation? Toute autre Inſtruction eût elle pu être entendue?

Ainſi dans notre enfance, nos Nourrices commencent à former notre cœur & notre eſprit par des Contes & par des Fables, dans un tems où nous ſommes incapables de ſaiſir les grands événemens hiſtoriques, & dont les Perſonnages ſont trop éloignés de l'intérêt que nous pouvons trouver à ce qui n'eſt pas nous. Nous prenons cependant ces récits pour des faits réels: nous verſons des pleurs, ou nous nous réjouiſſons tour à tour, ſuivant que l'on nous conte des aventures heureuſes ou malheureuſes: les exemples de généroſité, de vertu, de bonté, nous émeuvent & nous touchent: ceux de méchanceté nous font frémir & nous révoltent: & en promettant avec des mots mal articulés, d'éviter les uns, d'imiter les autres, nous acquérons de la ſenſibilité, de la force, & des vertus.

Ainſi les Peuples n'ont que des Poëtes & des Romanciers, lorſqu'encore enfans, ils n'auroient ni le tems ni la force de ſaiſir de longs raiſonnemens philoſophiques, ou des hiſtoires trop compliquées, incapables de les émouvoir par leur peu de raport avec leur état, leurs beſoins, & leur foibleſſe.

En ramenant à l'Allégorie les commencemens fabuleux de l'Hiſtoire ancienne, on rentre donc dans la Nature, on rend raiſon de tout: l'Hiſtoire devient plus certaine; les premiers Inſtituteurs du Genre-Humain ſont des génies dignes des plus grands Éloges. Les Fables même, ces Fables qu'on dédaignoit, ou dans leſquelles on ne voyoit que des altérations déplorables, brillent du plus grand éclat, acquierent le plus grand prix, deviennent une baſe eſſentielle de l'Hiſtoire intéreſſante du Genre-Humain; & nous aprennent ce dont ces mêmes faits ne pourroient jamais nous inſtruire, ſi l'on s'obſtinoit à les regarder comme les débris d'une vieille hiſtoire altérée, corrompue, & ſans utilité réelle, lors même qu'on la rétabliroit dans ſa premiere pureté.

Par ce moyen, l'on s'accorde avec l'Antiquité qui ſe déclara toujours pour l'Allégorie: avec les Grecs eux-mêmes, qui, lorſqu'ils s'aproprioient les Allégories Orientales & en tranſportoient la ſcène chez eux, ne purent jamais ſupoſer que les Perſonnages qui en étoient les objets, fuſſent nés chez eux, & euſſent exécuté dans la Gréce, ces faits qui leur étoient portés de Phénicie ou d'Egypte. C'eût été le comble de l'extravagance.

Lorſque le reſpect que nous avons pour les Grecs, nous oblige à regarder leurs récits Mythologiques comme des débris de leur hiſtoire, & à nier qu'ils connuſſent l'Allégorie, nous manquons donc eſſentiellement

& à la vérité, puiſque ces récits furent Allégoriques ; & aux Grecs eux mêmes ; puiſqu'ils furent toujours perſuadés que la Mythologie renfermoit des objets Allégoriques ; & qu'on leur feroit l'affront le plus ſanglant en les croyant capables d'avoir pris au pied de la lettre ce que leur racontoient les Etrangers Phéniciens, & de n'avoir pu connoître dans quel ſens leurs premiers Poëtes employerent les expreſſions Symboliques qu'ils voyoient dans leurs ouvrages.

Leur Religion eût été dès ſon origine fort au-deſſous du Fétichiſme le plus groſſier. Ceux qui ſe confient en leurs Fétiches ſont des aveugles, qui attribuent à la matiere, des vertus qu'elle n'a pas : mais les premiers Auteurs de la Mythologie chez les Grecs ſeroient des impies, qui auroient attribué à la Divinité des vices infâmes, qui la croiroient ſouillée de vols, d'inceſtes, d'intempérance, de gourmandiſe : nul crime qu'on n'eût pu juſtifier par l'exemple divin ; leur Théologie, avant même ſa dégradation, auroit été impudente & abominable : mais quel Légiſlateur, quel Chef de Peuple, quel Sage, quelle Société humaine euſſent jamais oſé ſe former des idées pareilles de la Divinité ? ſe proſterner enſuite devant elle & la donner pour modéle aux jeunes gens, aux Chefs de famille, à l'Univers entier ?

Il eſt donc tems d'abandonner un Syſtême qui a tout contre lui, & rien pour lui ; qui ne ſubſiſte & ne ſe maintient que par l'attachement mal entendu pour un vieux préjugé, & par la crainte plus mal entendue encore, que la vraie Hiſtoire ne puiſſe plus être diſtinguée de l'Allégorie qui a pris ſi ſouvent ſon maſque : un Syſtême enfin, qui laiſſe ſur l'Antiquité un voile impénétrable, qui nous prive des grands principes & des vérités intéreſſantes cachées ſous ces Allégories ; qui n'a pu ſe ſoutenir que par l'ignorance & qui nous feroit plus de tort que la barbarie des ſiécles les plus groſſiers ; auquel les Savans auroient dû renoncer depuis long-tems ; & par raport auquel, on ne pourra concevoir comment il fut capable de faire illuſion, lorſqu'une fois on s'en ſera déſabuſé.

ARTICLE VI.

L'Explication des Allégories ne doit pas être arbitraire ; mais se démontrer rigoureusement.

LE nombre & la force des Preuves que nous venons de donner pour établir qu'on a toujours cru que la Mythologie & les Fables religieuses de l'Antiquité, ne devoient se prendre que dans le sens Allégorique, & que l'Allégorie seule pouvoit en fournir la vraie clé, auront sans doute frapé nos Lecteurs ; elles les auront convaincus de la solidité de ces principes ; mais ils objecteront que quelqu'importans que soient ces objets pour prévenir les esprits en faveur de notre maniere de voir, il en est cependant un autre beaucoup plus essentiel, & dont dépendra nécessairement toujours le succès de toute Explication Allégorique.

C'est de trouver entre toutes les Explications Allégoriques possibles, celle qui peut être la seule véritable, qui seule convient aux Allégories anciennes, & qui par l'accord le plus parfait à cet égard, soit au-dessus de tout doute.

On dira qu'il ne s'agit pas simplement d'établir que l'Antiquité fit le plus grand usage de l'Allégorie, & qu'on ne peut l'expliquer parfaitement que par ce moyen ; propositions purement spéculatives, & de la vérité desquelles on conviendra aisément sans conséquence ; mais qu'il faut trouver & prouver qu'on a trouvé la vraie maniere d'expliquer les Allégories anciennes, & qu'il ne peut en exister d'autre explication.

On ajoutera que si jusques ici l'on a été en garde contre les Explications Allégoriques de l'Antiquité, c'est que leurs Auteurs ont toujours vu à cet égard tout ce qu'ils ont voulu ; que l'Allégorie prend entre leurs mains les formes les plus opposées ; & qu'on n'a jamais vu qu'aucune de ces différentes explications fût la vraie, & qu'elle n'en laissât point désirer d'autre.

Que plus il seroit démontré que ces objets sont Allégoriques & leur explication intéressante, & plus il importe que cette explication soit apuyée sur une base à toute épreuve ; qu'on ne puisse la confondre avec celles qu'on a déja données & qui ont été sans effet ; & qu'on n'erre plus dans le vague immense des conjectures.

En effet, le vrai seul intéresse : lui seul a droit aux hommages des hommes : c'est vers lui seul que doivent se diriger leurs recherches ; & il est aussi inutile qu'absurde de multiplier sans raison des systêmes erronés.

Cependant jusqu'ici, ceux même qui ont été le plus prévenus en faveur

des Allégories, & qui ont eſſayé d'expliquer l'Antiquité par ce moyen, paroiſſent s'être plutôt occupés de développer leurs idées, que de poſer des principes & d'établir des régles au moyen deſquelles leurs explications puſſent s'attirer quelque confiance, & on pût être aſſuré qu'elles offriroient les Objets que les Anciens eux-mêmes avoient peints dans ces Allégories, & non ce qu'il plairoit aux Modernes d'y apercevoir.

Quelle force n'euſſent pas aquis leurs ſyſtêmes par ce moyen? Pourroit-on rejetter une explication des Allégories, qui ſuſceptible de la plus grande démonſtration, embraſſeroit la maſſe de la Mythologie, & s'accorderoit ſi parfaitement avec elle, qu'il ſeroit égal d'employer ces Allégories ou leurs objets? Enſorte que ne pouvant plus douter que nous ne jouiſſions de la ſageſſe des Anciens, leurs Fables deviendroient les nôtres, & nous en adopterions le langage, parce qu'il conviendroit autant à notre état qu'à celui des Anciens, par leurs raports intimes avec les grands Objets de la Nature & avec l'Ordre Univerſel, toujours conſtans.

L'on ne ſauroit cependant douter que les Allégories anciennes n'ayent eu un but; que ce but étoit digne des hommes auxquels on les propoſoit; qu'il tendoit à leur inſtruction; qu'on les préſenta de la maniere la plus propre à produire ces effets, & qu'il ſeroit inconcevable que toute trace s'en fût perdue, au point de ne pouvoir être retrouvée, en ſe plaçant dans le point de vue néceſſaire.

Mais ne ſoyons pas étonnés ſi juſqu'ici on n'a pu parvenir à leur rétabliſſement; & n'en concluons rien contre l'exiſtence de l'Allégorie chez les Anciens, & contre la poſſibilité d'en retrouver la clé.

Si juſqu'ici l'on a plus conſulté ſon imagination que les faits, dans l'explication des Allégories; ſi l'on a cherché quel étoit le ſens qu'on leur pourroit donner, plutôt que celui qu'elles devroient fournir; ſi l'on ne les a jamais conſidérées dans cet enſemble, qui pouvoit ſeul en donner la clé, c'eſt qu'on ſe porte toujours à ce qui eſt plus aiſé; c'eſt qu'on aime mieux jouir promptement du fruit de ſes travaux, quoique d'une maniere plus incomplette, que d'attendre des ſuccès lents & tardifs; c'eſt que l'explication des Allégories anciennes ſupoſe beaucoup plus de travail, de comparaiſons & de connoiſſances préliminaires, que ne permettent ordinairement d'en acquérir les facultés & le loiſir des Savans.

D'ailleurs, la vraie explication des Allégories, eſt toujours aiſée à diſtinguer de celles qui ne ſont qu'arbitraires.

Dans celles-ci, on ne fait nulle attention à l'enſemble des Allégories: on ſe contente de quelques aperçus, plus ou moins légers, ſur leurs caracteres les plus eſſentiels; & rien de plus facile que d'en trouver de très-éblouiſſans, au moyen des équivoques qu'elles renferment. On ne creuſe point, dans l'Antiquité, pour y chercher des lumieres propres à jetter de la clarté ſur ce qu'on veut expliquer: on n'en étudie pas le Dictionnaire Figuré & Symbolique, ſans lequel il eſt inutile de s'occuper de pareilles recherches: on

ne le compare ni avec la Nature, ni avec ce qu'exigerent les beſoins des Hommes & des Sociétés naiſſantes: on ne raſſemble pas ce que l'Antiquité en a dit.

Mais dès que l'imagination & l'eſprit tiennent lieu de tout, du Génie de l'Antiquité, de ſes mœurs, de ſes uſages, de ſa religion, des régles d'une ſaine & ſévere critique, de ce qui peut ſeul conduire & ſoutenir dans le bon chemin, ne faut-il pas néceſſairement s'égarer? Peut-on être jamais aſſuré qu'on voit bien?

L'explication rigoureuſe & ſtricte des Allégories ſe reconnoît au contraire à un tout autre travail & à un tout autre ſuccès.

Elle pénetre le ſens le plus intime des Allégories, elle en pèſe tous les mots, elle en examine tous les Perſonnages & les compare les uns avec les autres; elle ne perd jamais de vue l'enſemble: elle lie ces Allégories avec la Nature, avec les beſoins de l'Homme, avec les Langues anciennes, avec tout ce qui nous reſte de Monumens capables de donner quelque lumiere: elle n'eſt ſatisfaite que lorſqu'elle eſt parvenue à donner à l'Allégorie un ſens qui en embraſſe toutes les parties, qui les préſente avec la plus parfaite harmonie, qui les éclairant toutes, répande ſur elles la plus vive clarté; qui s'accorde ſi parfaitement, ſi ingénieuſement & avec tant de ſimplicité avec la Nature & la raiſon, qu'elle ne laiſſe point d'autre explication à deſirer. Cette explication va même au-devant des Allégories, elle les prévoit, elle les devine; elle fait plus, elle les juge.

Telle eſt la différence entre ces deux explications, que l'une, hazardée dans ſes vues, incertaine dans ſes combinaiſons, opoſée dans ſes conjectures, forcée & puérile dans ſes étymologies, ne tient à rien, n'eſt d'aucun poids, ne peut raſſurer contre le doute, diſſiper les ténébres, inſpirer la confiance.

Tandis que l'autre, naiſſant du ſujet même, ferme dans ſes vues, ſage dans ſes combinaiſons, ſûre dans ſes étymologies, va toujours en avant d'un pas aſſuré, s'adapte à tout, explique tout, & ne laiſſant après elle ni obſcurité, ni doute, ni vuide, entraîne tous les ſuffrages par ſa beauté, ſa clarté, ſon énergie & ſon aſſurance ſage & modeſte.

Mais eſt-il poſſible d'éviter l'arbitraire dans l'explication des Fables? Peut-on ſe flatter de retrouver le ſens de ces énigmes anciennes, éloignées de nous par de ſi grands eſpaces, & faiſant alluſion peut-être à des Tems & à des Perſonnages totalement inconnus?

A en juger par la maniere dont on a procédé juſqu'ici, on croiroit qu'il ne peut exiſter en effet d'interprétation rigoureuſe des Fables Mythologiques: qu'on n'en peut donner que d'arbitraires, ou qu'elles ſont d'une nature ſi flexible, qu'elles ſont ſi vagues, ſi indéterminées, qu'on peut les apliquer à tout, & y voir tout ce que l'on voudra.

On a toujours cru en effet y apercevoir tout ce qu'on a déſiré. Le Théologien y a vu de la Théologie: le Moraliſte, de la Morale: le Phyſicien, les

ſecrets de la Nature : l'Alchymiſte, le grand œuvre. Aucun n'a manqué de raiſons ſpécieuſes pour mettre la Fable de ſon côté. En liſant ſéparément ces Interprêtes, on diroit que l'Antiquité leur confia ſon ſecret, & développa à leurs yeux, les tréſors de ſes énigmes & de ſes Allégories : mais ſi on les raproche, on voit qu'ils ſe contrediſent tous & qu'ils n'eurent aucune baſe aſſurée.

Cependant les Fables Mythologiques ſont trop nombreuſes, trop étendues, trop variées, elles ont trop fait les charmes de l'Antiquité, on ſe les eſt tranſmiſes avec trop de ſoin, de main en main, pour qu'on doive les regarder comme dénuées de ſens, ou comme n'en ayant qu'un vague & indéterminé : pour qu'on ne ſoit pas convaincu qu'elles renferment des objets très-intéreſſans, & qu'elles furent compoſées dans des Tems où il n'y avoit de Savans que ceux qui s'occupoient du bonheur des Peuples, & de l'inſtruction publique, ſi eſſentielle à ce bonheur ; où la Nation étoit tout ; les Particuliers, rien ; & où, tout ſe raportoit à l'avantage général.

Ces Fables d'ailleurs ſont trop liées au Culte de ces Peuples anciens, à leur Religion, à leurs Fêtes, à leurs Cérémonies, pour n'avoir pas eu dès l'origine le raport le plus étroit avec ces grands objets, & pour n'avoir pas été inſtituées uniquement dans cette vue.

§. I.

La Mythologie liée à la Religion Payenne.

Sur quelque portion en effet de la Mythologie qu'on jette les yeux, on aperçoit auſſitôt qu'elle tient eſſentiellement aux idées & aux uſages Religieux des anciens Peuples : qu'elle ſert à prouver ou à développer les uns & à faire obſerver les autres : qu'elle fut dans tous les Tems la baſe de la Religion Payenne, de ſes Dogmes, de ſes Cérémonies, de ſes Fêtes : enſorte qu'on ne peut avoir une idée exacte de cette Religion, ſans la connoiſſance de la Mythologie ; ni acquérir l'intelligence de celle-ci, ſans être au fait des idées religieuſes dont furent prévenus les premiers Hommes.

La Mythologie ne peut s'expliquer que par ſes raports avec cette Religion.

On ne peut donc l'expliquer d'une maniere vraie & naturelle qu'en la raportant toute entiere à cet objet, puiſqu'elle ne fut établie que pour lui.

Il ſeroit abſurde de dire que la Mythologie formée par la réunion d'une multitude de Fables dénuées de ſens commun, contraires à la raiſon, injurieuſes à la Divinité & aux Hommes, iſolées, ſans raport entr'elles, a cependant offert un tout qui convenoit ſi fort avec la Religion Payenne, qu'on les aſſocia enſemble, & que la Cauſe de l'une devint inſéparable de celle de l'autre.

De pareils raports ne peuvent être l'effet du hazard, ou de l'imagination ; ils

ils naiſſent néceſſairement du fond des choſes ; & puiſque la Mythologie s'accorde avec les grands dogmes de la Religion payenne & qu'elle les ſupoſe tous, qu'elle fut toujours unie aux Cérémonies Payennes, qu'elle ſervit de régle à toutes les opérations de l'Antiquité Profane, qu'elle détermina leurs jours de travail & ceux de repos, marqués avec ſoin ſur leurs Calendriers, leurs Fêtes & leurs Sacrifices, on en doit conclure néceſſairement qu'elle fut inſtituée dans ces vues ; & qu'on ne peut l'expliquer, qu'autant qu'on la raporte aux objets les plus inſtructifs & les plus importans pour les Hommes.

Inutilité & abſurdité de toute autre explication.

Ne ſoyons donc pas étonnés, ſi toutes les explications qu'on a voulu donner de la Mythologie, différentes de celles-là, n'ont pu ſe ſoutenir : ſi jamais l'on n'a pu admettre les explications hiſtoriques, les explications morales, les explications alchymiques ou relatives à la Pierre Philoſophale, &c. qu'on a ſi ſouvent eſſayé d'en donner.

Elles étoient trop contraires à l'origine de la Mythologie, aux vues de ceux qui l'inſtituerent, aux idées qu'on en avoit toujours eues, à l'enſemble qu'elle offre : elles étoient trop dénuées de preuves, trop reſſerrées, trop obſcures, trop abſurdes, trop peu ſatisfaiſantes, trop peu relatives au bonheur des Peuples & aux grands objets de l'inſtruction publique, pour être, je ne dis pas vraies & certaines, mais même vraiſemblables & probables ; pour intéreſſer tous les Hommes, pour les attirer à elles par ce plaiſir vif & irréſiſtible que font éprouver des découvertes ingénieuſes, utiles, raiſonnables, qui intéreſſent la ſenſibilité & l'eſprit.

Le vrai, toujours fait pour les hommes, a ſeul le droit de leur plaire : ainſi toute explication Mythologique qui ne peut ſe concilier tous les ſuffrages, qui n'excite que l'étonnement & qui n'intéreſſe pas le cœur, qui ne laiſſe après elle aucune idée nette, claire, intéreſſante, qui en fait déſirer une autre, eſt, on peut le dire hardiment ſans crainte de ſe tromper ou d'être démenti par aucun Lecteur, erronée, illuſoire ou inſuffiſante.

Les explications de la Mythologie, tirées de la Pierre Philoſophale ou du grand œuvre, ont un grand préjugé contr'elles : c'eſt de ſupoſer toujours l'état de la queſtion. Ses Explicateurs voyent le grand œuvre peint dans toutes les Fables ; mais ils ne démontrent jamais que ce grand œuvre fût connu dans le tems où la Mythologie fut inventée : ils ne ſoupçonnent pas même la néceſſité de le démontrer, & que juſques alors on ne peut croire à leur explication. En effet pour s'aſſurer qu'une explication eſt vraie, il faut avoir des principes, une baſe, un objet de comparaiſon auquel on puiſſe la raporter, & s'aſſurer que le guide qu'on ſuit, ne s'égare pas lui-même & ne ſe fait pas illuſion.

Les explications hiſtoriques ſont bien plus naturelles & bien plus raiſonnables : quelquefois même elles ſont fondées ; car la Mythologie renferme quelques faits hiſtoriques relatifs à la grande Hiſtoire du Genre Humain, précieux reſtes de la Tradition primitive & que rien n'avoit pu altérer, tels que la Création, le Déluge & ſes cauſes, la deſcendance d'une ſeule Famille, &c.

Cependant les explications purement hiſtoriques de la Mythologie, ſont dénuées de toute baſe & de toute vraiſemblance. Elles ne pourront jamais rien dire de ſatisfaiſant pour faire voir comment des faits purement hiſtoriques auroient pu ſe changer en contes auſſi extravagans, ſe charger d'un merveilleux auſſi abſurde, ſe lier avec tant d'êtres qui n'exiſterent jamais, qui ne purent exiſter & dont l'invention n'auroit aucune cauſe, aucun but.

Lorſqu'on ſupoſe une pareille altération de l'Hiſtoire, on avance un fait dont on n'a aucune preuve & aucun exemple, contraire même à toute raiſon ; & lorſqu'on fait de cette ſupoſition la baſe de ſon travail, on éléve un édifice qui ne porte ſur rien & qui doit néceſſairement s'écrouler.

A qui perſuadera-t-on, par exemple, que la Mythologie n'eſt qu'une hiſtoire altérée dans tout ce qu'elle nous dit d'Uranus, de Saturne & de Jupiter ? De quel point partira-t-on pour le prouver ? Dans quels lieux de l'Univers placera-t-on leur Empire ? D'après quels Monumens conſtatera-t-on leur exiſtence humaine ? Où trouvera-t-on leur hiſtoire antérieurement à toutes ces altérations ? Comment rendra-t-on raiſon de celles-ci & prouvera-t-on qu'il y a eu des Hommes aſſez ſtupides, aſſez inſenſés pour changer un homme apellé URANUS en Ciel, une Femme apellée GHÉ en Terre, un autre apellé SATURNE en Dieu du Tems ; & pour déifier ces Perſonnages, & les mettre à la place du Souverain de l'Univers ? Et d'après quels principes décidera-t-on que les actions extravagantes & criminelles qu'on leur attribue & ſans leſquelles leur hiſtoire ſe réduit à rien, ſont des altérations ?

Lorſque l'on donne lieu à toutes ces objections, lorſqu'on prend pour baſe de ſes opérations des fondemens auſſi ruineux, qu'on hazarde tant de conjectures, tant de ſupoſitions, tant d'exceptions, on ne veut certainement pas être cru ; & l'on n'eſt nullement perſuadé de la vérité de ce qu'on dit.

On ne voit donc que de l'arbitraire dans la Mythologie, puiſque ce qu'on y ſupoſe de reél eſt un fond totalement inconnu.

Mais ſe livrer à l'explication arbitraire de la Mythologie, c'eſt dégrader ſes Auteurs, manquer à ceux qui nous l'ont tranſmiſe, ſe jouer de ſes Lecteurs, donner lieu à des diſputes interminables.

C'eſt dégrader les Auteurs de la Mythologie : car il en réſulte qu'ils furent ou des imbécilles qui ne ſentoient pas la force des traits hiſtoriques qu'ils défiguroient, ou des fripons qui en impoſerent aux hommes en al-

térant l'Hiſtoire de leurs Ancêtres, pour les entraîner dans l'idolâtrie & dans les erreurs les plus groſſieres.

C'eſt manquer à ceux qui nous la tranſmirent, puiſque c'eſt ſupoſer que tous les Peuples qui adopterent cette Mythologie, étoient eux-mêmes des imbécilles qui ne voyoient pas qu'on venoit d'altérer leur hiſtoire, ou qui ſe laiſſerent tromper ſciemment & volontairement.

C'eſt ſe jouer de ſes Lecteurs, puiſque dans la vue de les éclairer, on leur préſente des recherches qui ne portent ſur rien de certain, dont on n'a aucune preuve, qui ſont uniquement l'effet de conjectures.

C'eſt donner lieu à des diſputes interminables; car dès que les explications hiſtoriques de la Mythologie ne peuvent avoir aucune baſe ſolide, & qu'elles ſont abſolument arbitraires, on ne pourra plus ſe décider entr'elles; & chacune étant apuyée ſur des raiſons ſpécieuſes, on ſe trouvera ou agité par le choc d'une multitude de Syſtêmes, ou forcé de ſe jetter dans les bras du Pyrrhoniſme pour ſe délivrer de l'embarras cruel d'un choix entre tant d'opinions probables.

Auſſi quelle de ces explications a pu réuſſir? Toutes ſe combattent, toutes ſe détruiſent; Cumberland, Banier, Fourmont, Huet, le Clerc, &c. s'élévent tour à tour ſur les ruines les uns des autres & ne triomphent que pour céder la palme à un autre: & de tant de combats, de tant de veilles, de tant de travaux, il ne reſte rien qu'on puiſſe montrer, dont on puiſſe s'étayer, ou qu'on puiſſe avouer & recevoir comme une vérité.

Lorſque l'on conſidere tant d'Eſſais, tant de Recherches, tant de Syſtêmes, tant de Travaux qui eurent uniquement pour but d'expliquer la Mythologie, qui n'ont été cependant d'aucune utilité pour l'inſtruction des hommes, qui n'ont pas augmenté d'une ligne le nombre des vérités connues & utiles, qui n'ont répandu aucun jour ſur l'Antiquité, qui ont emporté un tems qui eût été mieux employé, qui ont fait perdre les avantages qu'on auroit retirés du génie, du ſavoir & du courage de ceux qui s'y livrerent s'ils s'étoient occupés de toute autre choſe, on ne peut que déplorer les funeſtes effets des Syſtêmes arbitraires; & qu'abandonner de plus en plus les explications hiſtoriques des Fables, qui ont été ſi inutiles & qui nuiſent à la vérité elle-même, en faiſant croire qu'elles ſont inexplicables en effet, puiſque de ſi beaux génies ont abſolument échoué dans leur recherche.

Il eſt donc à déſirer que les perſonnes verſées dans l'Antiquité & qui ſe vouent à éclaircir la Mythologie, ſe défient de la route qu'on a ſuivie juſques à préſent; & qu'étant convaincues de l'inutilité des ſimples explications hiſtoriques, elles tournent leur attention vers ce Génie Allégorique & Symbolique dont on ne peut ſe diſſimuler l'exiſtence, & qui ſe mêlant aux grands événemens de l'Hiſtoire du Genre-Humain, préſida aux inſtructions anciennes.

On oſe les aſſurer qu'ils y trouveront beaucoup moins d'hypothétique ou de conjectural que dans les explications hiſtoriques ; qu'ils ſeront étonnés de la chaleur & de l'intérêt qu'il répand ſur l'Antiquité ? & que plus on fera de recherches pour l'éclaircir, le développer, le conſtater, ou l'entendre, & plus on verra les ténébres ſe diſſiper, l'Antiquité s'embellir & devenir intéreſſante, les vérités naître en foule à la ſuite les unes des autres : & au lieu du peu de ſatisfaction qu'on retiroit ſoi-même des efforts qu'on faiſoit pour parvenir à ces réſultats, on éprouvera cette tranquillité & ce calme qui eſt l'effet néceſſaire du vrai.

Mais tout ceci ſupoſe que les explications Allégoriques portent ſur une baſe conſtante, qui n'a rien d'arbitraire & qui ne ſauroit même prêter à l'arbitraire. Tâchons de l'établir d'une maniere ſatisfaiſante.

§. 2.

L'Explication Allégorique des Fables Payennes n'a rien d'arbitraire.

L'Allégorie ayant été, de l'aveu des Anciens, le moyen dont ils ſe ſervoient pour inſtruire les hommes, elle devient néceſſairement la baſe ſur laquelle doit s'élever la vraie explication de l'Antiquité : toute autre ſeroit, comme nous l'avons vu, illuſoire, inutile, & funeſte, puiſqu'on ne peut marcher au vrai par l'erreur.

La ſeule choſe qu'on reprochera peut-être à ce genre d'explication mythologique, c'eſt d'ouvrir la porte à l'arbitraire d'une maniere encore plus ſenſible que toutes les autres eſpéces d'explication : l'on aura même l'expérience pour ſoi ; car il eſt certain que tout ce qu'on a dit juſqu'à préſent d'après ce principe, a été preſque toujours ſans fondement, & qu'il ſemble qu'on n'y a eu ordinairement recours, qu'afin de faire mieux recevoir les ſyſtêmes les plus hazardés & les moins ſatisfaiſans ; puiſqu'on s'eſt, en général, plus occupé de démontrer que les Fables étoient Allégoriques, que des régles à ſuivre pour les expliquer d'une maniere ſûre d'après ce principe.

Eſſayons donc de développer ces régles. S'il eſt vrai que l'Allégorie fit la baſe de l'inſtruction primitive, ſon explication doit être certaine & aſſujettie à des régles inconteſtables ; & il ne devra pas être difficile de découvrir ces régles, d'en démontrer la certitude & les heureux effets, & de les mettre en œuvre avec le plus grand ſuccès.

§. 3.

L'Allégorie a toujours un objet déterminé qu'elle peint exactement.

Dès qu'on poſe pour principe que les Allégories furent deſtinées à l'inſ-

truction des Hommes & sur-tout à celle des Sociétés naissantes, il résulte nécessairement qu'elles durent avoir un OBJET précis & déterminé, puisque sans cela elles auroient manqué leur but; qu'elles n'auroient présenté aucun sens, qu'elles auroient été dénuées de toute certitude, de tout intérêt.

Cet objet dut INTÉRESSER LA NATION entiere, à laquelle on proposoit ces Allégories: comment auroient-elles pu sans cet intérêt, devenir un sujet d'instruction & d'utilité, plaire & se maintenir? Alors comme à présent, on dut chercher quel avantage on pouvoit retirer de quelqu'étude avant de s'y livrer.

Cet objet dut SE PEINDRE dans l'Allégorie, de maniere à être reconnu avec une légère attention: car il eût été absurde de vouloir instruire les hommes & de ne leur présenter que des obscurités impénétrables; & si l'on avoit été assez insensé pour le faire, on se seroit bien-tôt vu abandonné de tous ceux qu'on avoit prétendu instruire: jamais ces instructions n'eussent pu se maintenir, passer à travers tous les siécles & se concilier les hommages des Peuples les plus éclairés & les plus sages.

La PEINTURE de cet objet dut convenir si parfaitement à son modéle, qu'aussi-tôt qu'on se rendroit attentif à son imitation, on ne pût la méconnoître; autrement, l'on eût erré dans le vague des conjectures; & l'esprit las de ne pouvoir se décider entre plusieurs probabilités vraisemblables, ne se seroit plus mis en peine de vérités trop difficiles à reconnoître; comme on ne l'a que trop éprouvé dans ces derniers tems, où, balottés entre toutes les explications des Fables anciennes dont aucune ne satisfaisoit, on a presque renoncé à cette recherche comme inutile & absurde.

Cette Peinture dut donc EMBRASSER tellement son objet, & en présenter si parfaitement l'ensemble, qu'il fût impossible de l'apliquer à tout autre objet, dans tout cet ensemble & tous ses dévelopemens. Il en est de ceci, comme de toute autre peinture: il est tel portrait, qui, pris en gros, conviendra à nombre de Personnages différens, parce qu'ils auront tous quelque chose de commun; mais il n'en est aucun, qui puisse convenir dans tout son ensemble à d'autre Personnage qu'à son modéle.

§. 4.

L'Explication de ces Allégories ne peut donc être arbitraire.

Ainsi, l'objet de l'Allégorie étant déterminé, & l'Allégorie ayant été faite pour cet objet, son explication ne peut plus être arbitraire: elle doit amener nécessairement à la connoissance de l'objet même sur lequel elle porte.

On peut comparer l'Allégorie à une énigme, dont il est impossible de

manquer le mot lorſque l'on en conſidere avec ſoin l'enſemble ; parce que cet enſemble ne peut convenir qu'à un ſeul objet, & qu'une énigme qui conviendroit à pluſieurs objets différens, ſeroit illuſoire.

La ſeule différence entre l'Allégorie & l'Enigme, c'eſt que la premiere eſt ſouvent beaucoup plus compliquée ; qu'au lieu d'un mot, elle peint des ſujets vaſtes & qui ne ſont pas d'un uſage auſſi connu que ceux des énigmes ; & que perſonifiant ſans ceſſe des êtres, il faut pour la ſaiſir, être en état de connoître la valeur des noms qu'elle donne à ces êtres.

Il eſt vrai qu'à la premiere vûe & pour un œil prévenu ou inattentif, l'Allégorie préſentera une foule d'objets entre leſquels on ne ſaura quels choiſir ; tel, un Labyrinthe rempli de détours, offre une foule d'iſſues entre leſquelles on ne ſait quelle prendre. C'eſt ce qui fait la beauté & le piquant de l'Allégorie : il faut qu'elle embarraſſe, qu'elle intrigue par la multitude des points de vue qu'elle paroît offrir : mais entre tous ces objets, un ſeul peut être vrai.

Le trouver, c'eſt avoir expliqué l'Allégorie ; car dès-lors, elle n'a plus rien d'obſcur : l'on aperçoit la liaiſon de toutes ſes parties & la juſte valeur de chacun de ſes mots ; & l'on voit qu'ils ne renferment & qu'ils ne purent rien renfermer d'arbitraire ; parce qu'elle n'auroit été qu'un portrait de fantaiſie, ou plutôt une extravagance qui n'eût reſſemblé à rien.

Ceci eſt ſi vrai, que lorſque l'Allégorie eſt obligée d'employer un mot ou un caractère dans un ſens d'analogie, on voit toujours par ſon enſemble quel eſt le ſens particulier dont il a été revêtu. Le Lion, par exemple, eſt le Symbole de la Force. Dans quelqu'Allégorie qu'il ſoit employé, il ſera toujours relatif à cette idée : mais comme la force eſt un attribut qui ſe trouve ſuſceptible d'un grand nombre de ſens, tous les Lions Allégoriques ne déſigneront pas les mêmes claſſes d'objets. Ainſi le Lion dont Hercule porte la peau, ne déſignera pas la même choſe qu'un Lion en général : & le Lion qui eſt aſſocié à une Vierge dans le Sphynx, déſignera une autre eſpéce de Force.

On peut obſerver la même choſe dans les Langues : un même mot prend des acceptions différentes, ſuivant ceux avec leſquels il eſt aſſocié : ces acceptions ſont liées à la vérité par un fond commun, mais qui ſe modifiant en mille manieres, préſente chaque fois des objets différens.

§. 5.

Elle eſt au-deſſus de toute Objection.

L'explication Allégorique de la Mythologie a cet avantage ineſtimable, que quoiqu'elle puiſſe donner lieu à un grand nombre de difficultés & d'objections, il n'en eſt cependant aucune qui ſoit capable de l'anéantir.

Car nous ne devons pas diſſimuler que ſur cette multitude immenſe d'Allégories que la Mythologie renferme, il en eſt un grand nombre qui ne ſont pas également aiſées à connoître & à expliquer; & que plus on ſera convaincu que l'explication des Allégories ne peut être arbitraire, & plus on ſentira la grandeur des difficultés qu'il faut ſurmonter pour parvenir à l'éclairciſſement de cet enſemble.

C'eſt ce qui diſtingue eſſentiellement les explications hiſtoriques & arbitraires de la Mythologie, des explications Allégoriques.

Rien n'eſt ſi aiſé en effet que de ſortir d'embarras dans les premieres. On y paſſe par-deſſus tout ce qui arrête, & qu'on n'entend pas: & pour peu qu'on ait de l'eſprit, de l'imagination, & de connoiſſance des Langues, on a bien-tôt arrangé un Roman, un ſyſtême ingénieux & impoſant, au moyen duquel on n'explique rien en paroiſſant rendre raiſon de tout.

De-là tant d'explications hiſtoriques des Fables qui ſuppoſent une hiſtoire qui n'exiſta nulle part, qu'on place dans les tems fabuleux, comme ſi cette idée pouvoit ſe concilier avec celle d'hiſtoire, à laquelle on n'aſſigne aucun lieu, aucun tems, aucun ordre, aucun des caractères eſſentiels de l'Hiſtoire.

De-là, tant d'autres explications qui ne ſont fondées que ſur de vaines conjectures; ou ſur des étymologies décompoſées à volonté & illuſoires, inſuffiſantes d'ailleurs lors même qu'elles ſeroient cent fois meilleures, pour faire une démonſtration.

Auſſi a-t'on une multitude d'explications fauſſes ou inexactes, & pas une dont on puiſſe ſe contenter.

L'eſprit, à la vérité, eſt ébloui par l'érudition déployée dans tous ces ſyſtêmes, & par les raports aparens qu'ils préſentent: mais ferme-t-on le Livre, & veut-on ſe rendre raiſon des vérités qu'on y a aprifes, on ne trouve rien: tout diſparoît comme les rêves de la nuit.

Il n'en eſt pas de même de l'explication Allégorique. Elle n'a rien d'arbitraire, parce qu'il faut qu'elle ſoit parfaitement conforme à ſon modele; qu'elle embraſſe toutes les circonſtances dont elle eſt compoſée, tous les traits qui en forment l'enſemble, tous les Perſonnages qui en font partie, tous les termes Symboliques qu'elle offre; qu'elle ne laiſſe rien en arriere, que toutes les Parties en ſoient intimément liées; & que le dévelopement de cette explication ſe faſſe d'une maniere ſi naturelle, ſi ſimple, ſi ſatisfaiſante, ſi ſoutenue, qu'on ne puiſſe point douter qu'elle ſoit la vraie, & qu'on n'en déſire aucune autre.

Mais pour parvenir à ce point-là, il faut ſe défier de ſon imagination, de ſon génie, de ſon goût pour les étymologies: il faut étudier l'Antiquité, & non ſon propre eſprit: s'enfoncer dans ſes profondeurs: connoître ſon génie: raſſembler tout ce qui s'eſt conſervé de ſes Symboles, de ſes Allégories, de ſon Langage figuré: parvenir à l'intelligence littérale la

plus exacte de ſes Fables : chercher les ſens figurés dont étoient ſuſceptibles tous les mots qui y entrent : les comparer avec les connoiſſances philoſophiques de ces tems-là : ſaiſir chacun de ſes Perſonnages Allégoriques dans ce qu'ils ſont en eux-mêmes & dans leurs raports avec tous ceux auxquels ils ſont aſſociés : chercher ce qui peut réſulter de leur enſemble : le comparer avec la valeur de chaque mot dans les diverſes Langues où il fut en uſage, & ſur-tout dans celles où il naquit & où il eut une ſignification propre & claire : ne pas s'embarraſſer d'aller vîte, mais d'aller ſurement.

Quel travail, dira-t-on ? Mais qu'a-t-on ſans travail & ſans peine ? Et il ne faut pas ſe mêler de recherches intéreſſantes, ou prendre toute la peine qu'elles exigent.

Il eſt certain qu'avec cette marche, on ira extrêmement loin dans les recherches Allégoriques : que l'on y fera des découvertes ſurprenantes, & d'autant plus qu'elles ſeront de la plus grande ſimplicité & du plus grand intérêt.

Malgré cela, & c'eſt ici où j'en voulois venir, on ſera encore obligé ſans doute d'y laiſſer beaucoup de lacunes, & d'avancer quelques explications foibles, ou moins ſatisfaiſantes que les autres.

C'eſt ce dont on conviendra ſans peine, ſi l'on conſidere les altérations & les mélanges biſarres que durent eſſuyer les Allégories anciennes pendant le cours d'un ſi grand nombre de ſiécles ; & la multitude de faits obſcurs & d'uſages particuliers auxquels ces Allégories durent faire alluſion, & dont l'ignorance doit répandre néceſſairement de l'incertitude ſur elles.

En effet, quoique l'Allégorie eut toujours un objet déterminé qu'elle peignoit de maniere à ne pouvoir s'y méprendre, elle ne s'eſt cependant pas conſervée, dans toutes ſes parties, dans ſon état primitif. Pluſieurs de ſes traits durent néceſſairement changer, s'affoiblir, s'altérer, ſe dénaturer, devenir plus difficiles à reconnoître ; à meſure qu'ils paſſerent d'une génération à une autre & d'une langue dans une autre, qu'on perdit de vue les objets auxquels ſe raportoient ces Allégories, & les alluſions particulieres qu'elles renfermoient ; que les opinions changerent ; que les connoiſſances primitives s'affoiblirent, ou s'altérerent.

Tant de révolutions, tant de changemens, tant d'erreurs durent avoir en effet les influences les plus funeſtes à l'égard des Allégories, & rendre difficiles à reconnoître les objets qui avoient ſervi à former les beaux Tableaux Allégoriques qui étoient l'effet de leur imitation.

Si les ſimples Monumens hiſtoriques ſont ſi difficiles à entendre lorſqu'ils nous ont été tranſmis par une haute Antiquité, & s'il s'y gliſſa tant de fautes & tant d'inexactitudes en paſſant de main en main, combien ne doivent pas être plus difficiles à reconnoître, & combien ne durent pas s'altérer

rérer encore plus les Monumens Allégoriques bien plus difficiles à entendre.

Sans doute, l'Allégorie fondée ſur les valeurs propres & figurées des mots qui la compoſoient perdit néceſſairement de ſa force, de ſa beauté, de ſon coloris en paſſant de langue en langue & de contrée en contrée, parce que les mots d'une Langue ne répondent pas toujours à ceux d'une autre, ayant plus ou moins d'extenſion; parce que les noms qui étoient manifeſtement Allégoriques dans la Langue qui la premiere les employa à cet uſage, ne paroiſſent plus que des noms propres dans celle où on les tranſporta ſimplement & purement, ſans avertir le Lecteur que dans l'Original on les prenoit dans un ſens différent.

C'eſt ainſi qu'en traduiſant le commencement de Sanchoniaton par ces mots, » d'Elion naquirent Urane & Ghé », on dénature totalement ce morceau, l'on s'en ôte l'intelligence à jamais, parce que ces mots n'indiquent dans notre Langue que des Perſonnages humains, & qu'ils n'y offrent aucune idée Allégorique.

Sera-t-il ſurprenant qu'avec une auſſi mauvaiſe Traduction, on n'ait rien compris à cette Allégorie, tandis qu'on n'y a rien compris dans le Texte Grec où l'Allégorie brilloit cependant de la maniere la plus vive?

Car ſi la phraſe dont il s'agit y préſente Elion comme un Roi qui eut un Fils & une Fille apellés Uranus & Ghé, elle y offre en même tems le ſens figuré, parce que dans cette Langue *Urane* & *Ghé* ſignifient le Ciel & la Terre; & qu'*Elion* y eſt apellé *Hypſiſte*, c'eſt-à-dire le Très-Haut.

Ainſi la Traduction Françoiſe que nous venons d'en donner, eſt un exemple frapant de la maniere dont les Allégories ſe dénaturent & perdent toute leur énergie en paſſant d'une langue dans une autre. C'eſt tout ce qu'auroit pu faire le plus grand Adverſaire des Allégories, en traduiſant ce paſſage: tandis que l'Allégoriſte ſe croiroit bien fondé à le traduire par ces mots, *du Très-Haut naquirent le Ciel & la Terre*: ou s'il vouloit ſe déguiſer un peu plus, par ceux-ci: d'*Altiſſime naquirent Cælus & Terra*, dont on ne pourroit apercevoir le ſens qu'autant qu'on ſeroit au fait de celui que ces mots préſentent dans la Langue Latine: tout comme les Phéniciens ou les Orientaux greciſés durent en inventer, qui ſupoſoient la connoiſſance de leur Langue Orientale; & par-là même, un peu plus de ſavoir dans ceux qui les devineroient.

§. 6. 1° *Difficultés qui naiſſent des Traductions.*

L'on voit encore ici à quel point les Verſions influent ſur le ſens des Originaux, & avec quelle facilité & ſans s'en apercevoir on peut en faire diſparoître les beautés & l'énergie: & par-là même, les altérations prodigieuſes que doivent avoir eſſuyé les Allégories en ſe tranſmettant de

langue en langue. Il ne ſeroit donc pas étonnant qu'entre toutes celles que les Grecs empruntèrent des Phéniciens, que ceux-ci tenoient eux-mêmes de Peuples & des Langues plus anciennes, il y en eût quelqu'une qui eût été ſi mal rendue, & ſi prodigieuſement défigurée par quelque terme impropre ou abſolument corrompu par les Copiſtes, qu'on ne pût en tirer aucun ſens, du moins dans cette portion.

Ce qui rend toujours plus néceſſaire pour cet objet, la comparaiſon des Langues & des Mythologies; qui n'ayant pu s'altérer toutes également dans le même point, s'éclairent mutuellement: tout de même que la collation d'une multitude de Manuſcrits d'un même Ouvrage, tous plu ou moins fautifs, donne la plus grande facilité pour les rectifier tous & pour en former un très-correct & très-intelligible.

2°. *Difficultés qui naiſſent des alluſions inconnues.*

D'un autre côté, il n'eſt aucune Allégorie qui n'ait un modéle, un original auquel elle ſe raporte & qu'elle peint, puiſqu'elle n'eſt qu'une imitation déguiſée: on ne ſauroit donc l'entendre qu'autant qu'on reconnoîtroit l'objet qui lui ſervit de modéle. Mais la découverte de ces modéles eſt quelquefois très-difficile, peut-être même impoſſible dans certains cas, ſoit parce qu'ils étoient tirés de quelqu'uſage, de quelqu'opinion, de quelqu'événement particulier qui n'exiſtent plus, n'ayant pas été pris dans la Nature qui eſt toujours la même; ſoit parce que quelques-uns des traits qui compoſent l'Allégorie, ſont tellement brouillés & altérés, qu'il eſt impoſſible de les reſtituer & de parvenir par conſéquent juſques à ce modéle.

C'eſt par des cauſes de cette nature, que tant de portions des Mythologies anciennes étoient devenues inintelligibles: qu'on ne comprenoit plus le ſens des êtres fabuleux qui y entrent, tels que les Centaures, le Phœnix, le Minotaure, les Cyclopes &c. qu'on avoit perdu toute idée d'Allégorie relativement à une multitude de Monumens anciens, tels que les Statues ſingulieres qu'offrent les Temples ou Pagodes des Indiens, & les Hiſtoires plus ſingulieres encore qu'ils racontent de leurs Dieux & de ces Statues: tels encore que les Théogonies & les Coſmogonies des Egyptiens, des Chaldéens, des Grecs, des Chinois, &c. qu'on a toujours priſes au pied de la lettre: telles encore les figures biſarres & extravagantes qui entroient dans le Culte des anciens Egyptiens, & qu'on voit encore peintes ſur les débris de leurs Temples antiques, reſpectés juſques ici par le tems qui détruit tout.

Monumens tous Allégoriques néanmoins, & qu'on ne peut entendre qu'autant qu'on reconnoît ce à quoi ils durent faire alluſion, de quelque maniere qu'on y parvienne.

Ne ſoyons pas non plus étonnés que tant de Peuples ayent oublié

également & le ſens de ces Monumens, & qu'ils étoient Allégoriques, & les grands objets qu'ils peignoient; & que quelques découvertes qu'on faſſe pour rétablir cet enſemble, il renferme toujours quelque difficulté.

Ces objets tenoient eſſentiellement aux connoiſſances & aux opinions des Peuples chez leſquels ces Allégories prirent naiſſance : mais l'opinion change continuellement, elle eſt l'inconſtance même. Si elle éprouve de ſi grandes révolutions de nos jours, où l'on a cependant tant de moyens pour la fixer, combien n'en dut-elle pas éprouver dans ces tems reculés où ces moyens étoient infiniment moindres, & où ils ſe bornoient à ne vouloir rien innover ! comme s'il étoit au pouvoir des hommes d'empêcher les viciſſitudes morales, & celles d'opinion comme les Phyſiques; & comme ſi ce qu'on ne ſait que par tradition, ne doit pas, ſelon le cours ordinaire des choſes humaines, s'altérer néceſſairement de ſiécle en ſiécle, & finir par être inintelligible, à moins qu'on ne le ramene à ſa premiere inſtitution : mais comment revenir en arriere ? Comment à travers tant de révolutions dont on n'a aucune trace, remonter à l'origine de ces choſes, & découvrir par l'état informe dans lequel elles ſont actuellement, ce qu'elles furent dans l'origine ?

§. 7. *Avantages du Génie Allégorique pour rétablir le ſens de toutes ces choſes.*

Mais s'il eſt un moyen de rétablir toutes ces choſes, c'eſt l'intelligence de l'Antiquité & ſur-tout la connoiſſance de ſon Génie Allégorique : par elle, on verra la plûpart des ténébres qui couvrent les tems anciens, ſe diſſiper ; tandis qu'il eſt tels Syſtêmes ſur l'Antiquité dans leſquels ces difficultés ſont abſolument inſurmontables, au point qu'il faut, pour être conſéquent, ou les abandonner, ou nier qu'il ait jamais exiſté des Allégories : tel eſt celui des Savans qui ſuppoſent que les hommes livrés dès le commencement à l'ignorance la plus profonde, & à l'inſtinct le plus groſſier, furent dépourvus de toute connoiſſance, & n'eurent d'autre Religion que le Culte des Élémens qu'ils regarderent comme les Maîtres Souverains du Monde & des Hommes.

La queſtion ſur le Génie Allégorique de l'Antiquité, n'eſt donc pas une queſtion frivole ou de ſimple curioſité, qu'on doive regarder avec indifférence ; elle tient à toutes les connoiſſances, elle eſt indiſpenſable pour porter un jugement ſain & exact ſur les Anciens : elle eſt de la plus grande conſéquence pour l'humanité entiere, qu'on dégrade ou qu'on éléve ſuivant qu'on prend parti pour ou contre ce Génie Allégorique.

Au milieu de tant de bouleverſemens & de tant de ténébres, on ne doit donc pas s'attendre à voir les Allégories anciennes expliquées dans toute leur étendue de la maniere la plus ſatisfaiſante, & ſans aucun mélange d'obſcurité, ou ſans aucune mépriſe. Une pareille explication ſupoſe un trop grand nombre de connoiſſances particulieres, & ſe raporte à trop

de circonſtances inconnues que rien ne peut ſupléer, pour qu'on puiſſe eſpérer d'y parvenir : & nous n'avons jamais prétendu en donner de pareilles.

Mais ce que nous croyons être en état de démontrer, c'eſt que ces mêmes difficultés, qui ont également lieu dans tout autre Syſtême, anéantiſſent ou rendent abſolument inutiles ceux-ci, tandis qu'elles ne peuvent ébranler notre maniere de voir & les découvertes qui en ſont la ſuite. Ce qui ne ſera pas difficile à établir.

Dans tous les ſyſtêmes par leſquels on a voulu expliquer les Allégories, on a été obligé de ſupoſer que ces anciennes Mythologies avoient eſſuyé les plus grandes altérations, enſorte qu'il ne reſtoit de vrai que quelques faits hiſtoriques.

Mais comment avoit-on pu ſe perſuader, comment pouvoit-on même eſpérer d'en convaincre les autres, qu'une hiſtoire quelconque avoit pu être altérée au point de devenir un entaſſement de Fables pareilles à celles qui forment la maſſe de la Mythologie ?

Il eſt vrai que par ce moyen, on ſe diſpenſoit de chercher quelque raiſon à ces Fables ſingulieres : mais elles ſervoient ſans ceſſe de témoins contre ces prétendues explications, & elles devoient enfin ôter toute créance à des ſyſtêmes qui réduiſoient la Mythologie à quelques traditions informes, qui le faiſoient ſans preuve & de la maniere la plus conjecturale.

Par notre méthode au contraire, les difficultés qu'offrent les Allégories ne portent point ſur leur enſemble : elles ſe réduiſent à quelques objets particuliers, tels que certains mots mal rendus, des alluſions à des points obſcurs & bornés, des caractères Allégoriques dont on n'a pu apercevoir une raiſon déciſive. Mais ces difficultés, quelque réelles & quelque nombreuſes qu'on les ſupoſe, ſont ſi bornées en comparaiſon des grandes maſſes de lumiere que la Mythologie offre, en la prenant dans un ſens Allégorique ; elles influent ſi peu ſur la chaîne des grandes vérités qui en réſultent ; elles ſont ſi peu capables de balancer la force des découvertes qui ſont la ſuite de notre marche, qu'elles ne peuvent ébranler notre ſyſtême & nos vues. Elles prouvent ſeulement, qu'une ſeule perſonne ne peut tout voir, tout comparer, tout deviner : mais que plus on ſuivra la même route, plus on aprofondira ces difficultés, & plus on verra la lumiere s'augmenter, les objections s'aplanir, les ténébres ſe diſſiper. Effet néceſſaire de recherches où l'on évite tout arbitraire, & où l'on part d'une baſe aſſurée qui diſſipe toutes les objections ; ſemblable à ces rivages contre leſquels viennent ſe briſer les flots écumans d'une mer orageuſe.

Telle, l'explication Allégorique triomphe de tous les obſtacles ; puiſqu'il ſeroit impoſſible, ſi elle n'étoit pas la vraie explication des Mythologies anciennes, qu'elle en embraſſât l'enſemble, qu'elle parût toujours exacte, ſatisfaiſante, raiſonnable ; que rendant raiſon de tout, elle ſe prêtât à

tout ; qu'elle fît en un mot tout ce qu'on pourroit attendre de la vérité elle-même.

D'ailleurs, comment prouveroit-on qu'une pareille explication seroit fausse ? Il faudroit démontrer qu'elle ne remplit pas toutes les conditions nécessaires, en donner une meilleure ; ou montrer une impossibilité absolue à ce que l'Antiquité ait eu un Génie Allégorique.

Cette explication sera même d'autant plus facile à saisir, que n'ayant rien d'arbitraire & supposant toujours un modéle, on sera sans cesse en état de se rendre raison de son ensemble, d'en sentir l'énergie, de s'en rapeller tous les dévelopemens, d'en apercevoir les vuides.

Bien différente en cela des explications historiques de la Fable, qui ne peuvent avoir aucun ensemble, qui ne se soutiennent point les unes les autres, qui ne s'éclaircissent point mutuellement, & de la vérité desquelles on ne peut jamais être sûr, parce qu'on ne peut l'être de cette portion d'Histoire sur laquelle elles s'apuient ; & qu'on n'a sauvé que quelques débris de celle-ci, trop bornés & en trop petit nombre pour servir d'objets de comparaison à l'égard de la Mythologie entière.

Rien de plus satisfaisant d'ailleurs, que de ne point supposer de l'arbitraire dans la Mythologie ; parce qu'en même tems qu'on a lieu d'admirer en elle le génie de l'homme, la seule considération de son ensemble conduit à des découvertes intéressantes qu'on n'auroit jamais pu espérer, & auxquelles on ne seroit jamais parvenu avec tout l'esprit & toute l'imagination possible, parce qu'on ne sauroit avec leur seul secours supléer aux faits.

§. 8. *Des Caractères qui distinguent l'Allégorie de l'Histoire, & des Régles propres à les reconnoître.*

Ce qui nous reste donc à faire & que l'on attend de nous, c'est de fixer invariablement les régles par lesquelles on sera en état de distinguer un récit Allégorique d'un récit Historique, & de ne pas s'égarer, en cherchant à développer le sens des Allégories anciennes.

Si jusques à présent, nous avons exposé sur cette matière des idées qui ont paru neuves & hardies, celles que nous allons développer le paroîtront peut-être encore plus : mais c'est le propre d'une découverte, d'en amener d'autres à sa suite ; & de justifier une témérité par de nouvelles.

L'on avoit déja aperçu, il est vrai, un grand nombre d'Allégories dans l'Antiquité ; mais on n'avoit pas encore pensé à déterminer les bornes qui séparent l'Allégorie de l'Histoire : on n'avoit peut-être pas même soupçonné que la chose fût possible. Et pouvoit-on en être assuré, puisqu'on n'avoit pris aucune des précautions nécessaires pour y parvenir, qu'on n'avoit jamais comparé entr'elles les Allégories anciennes, qu'on n'en avoit point étudié l'ensemble, qu'on n'en avoit pas observé le langage & rassemblé

le Dictionnaire, qu'on n'avoit cherché nulle part ce qui avoit pu ſervir de modéle à ces Allégories ?

Juſques alors cependant, on ne pourra rien dire de ſatisfaiſant; & l'on paroîtra toujours parler & agir au hazard, en rangeant tels & tels faits dans la claſſe de l'Hiſtoire ou dans celle de l'Allégorie : l'on paroîtra ne ſe déterminer qu'arbitrairement & par complaiſance pour le ſyſtême qu'on aura embraſſé : d'ailleurs, la vérité elle-même n'a de charmes qu'autant qu'on peut la comparer à des principes de la bonté deſquels on eſt aſſuré.

Mais ces régles ne pouvoient être que les réſultats de recherches aprofondies ſur ces objets, que des conſéquences des découvertes auxquelles on auroit été conduit par cette étude, que l'expoſition de la route qu'on avoit ſuivie pour la rendre aiſée : il falloit parler d'après des faits; ou tout l'enſemble n'eût été regardé que comme un vain ſyſtême.

Il étoit donc impoſſible de parvenir plutôt à leur connoiſſance : mais, effet néceſſaire de tout ce que nous avons dit juſques à préſent ſur le Génie Allégorique, elles ont du naître avec ſes dévelopemens, & elles méritent de marcher à ſa ſuite. Elles n'en ſeront que des conſéquences ſimples & naturelles; elles paroîtront ainſi elles-mêmes raiſonnables & néceſſaires, & s'attireront par-là une juſte confiance. Si l'on voit en même tems naître de leur obſervation, l'intelligence des Allégories anciennes, cet heureux effet deviendra la démonſtration la plus complette de nos principes; puiſqu'il eſt de toute impoſſibilité que des régles fauſſes & ſans baſe s'accordent avec la vérité, & que ce qui eſt toujours d'accord avec des régles ſimples & évidentes, ſoit l'effet du hazard ou de quelque vain ſyſtême.

Nous allons donc examiner, 1°. les MARQUES auxquelles on reconnoît qu'un récit Mythologique doit être enviſagé comme une Allégorie.

2°. Les CARACTÈRES que doit renfermer l'explication Allégorique pour être vraie.

3°. Les PRÉCAUTIONS à prendre pour ne pas ſe tromper dans cette explication.

I.

MARQUES auxquelles on diſtingue un Récit Allégorique d'un Récit Hiſtorique.

L'Allégorie ayant toujours pour objet de ſe déguiſer, d'emprunter un air étranger, de ſe faire regarder ſur-tout comme un ſimple récit hiſtorique, induira néceſſairement en erreur ceux qui ne ſeront pas au fait de ſa marche, & qui ne ſe ſeront pas aſſurés des moyens de la reconnoître malgré ſon maſque, & ſous quelque forme qu'elle paroiſſe; c'eſt pour n'avoir pas pris cette précaution, que tant de récits Allégoriques ont été régardés comme des faits réels, & qu'ayant été incorporés dans l'Hiſtoire ancienne, ils ont répandu ſur celle-ci cet air louche & fabuleux qui la dé-

pare, en même tems qu'il empêche de parvenir à la connoiſſance ſi utile & ſi intéreſſante du Génie Allégorique de l'Antiquité.

Mais un récit ancien, ſoit hiſtorique, ſoit fabuleux, ſera un récit Allégorique & propoſé aux hommes pour les conduire à quelqu'importante vérité, lorſqu'il réunira les caractères ſuivans, que nous diſtinguerons en deux Claſſes, ſous le titre de Caractères généraux, ou communs à toute Allégorie, & de Caractères particuliers ſubordonnés à ceux-là.

§. I.

Caractères Communs.

1. *Si ce récit fait partie du Cycle Allégorique.*

Les Fables Mythologiques ſont renfermées entre deux Époques remarquables; la Création, ou plutôt le Déluge où toutes choſes ſe renouvellerent, & la Guerre de Troye. C'eſt ce qui forme un Période de Tems fortement caractériſé & qu'on apelle Cycle Allégorique, ou Mythologique. La Mythologie s'ouvre par le Cahos dont l'Univers fut tiré & elle finit par l'embrâſement de Troye & le retour d'Ulyſſe dans le ſein de ſa Famille & de ſes Etats.

C'eſt cette portion des Faſtes du Monde qu'on apelle les Tems *inconnus* ou Fabuleux, moins pour donner à entendre que l'Hiſtoire de ces tems-là étoit inconnue ou altérée par des Fables, qu'afin de nous aprendre que c'eſt dans cet eſpace de tems que furent inventées les Fables pour l'inſtruction des Mortels.

En effet, ce ne fut point depuis la Guerre de Troye qu'on inventa les faits contenus dans la Mythologie; tous lui furent antérieurs; auſſi ſont-ils tous placés avant ce tems-là. Le Poëme de cette Guerre les ſupoſe, il y fait ſans ceſſe alluſion, il fut même formé ſur leur modéle, & il ne termine ces tems fabuleux que parce que les Ecrivains qui ſuccéderent à Homere, ſuivirent une marche différente; & qu'au lieu de continuer à inſtruire par l'Allégorie les Nations devenues ſavantes & policées, ils ſe livrerent à des inſtructions directes & hiſtoriques, devenues plus à leur portée.

Ce Cycle Allégorique n'eſt point un rêve. Outre tout ce que nous avons dit ci-deſſus, pour faire ſentir la néceſſité de l'Allégorie, afin de familiariſer les Hommes & les Nations entieres, avec l'inſtruction & les connoiſſances; outre la remarque frapante & que chacun peut faire, que le goût pour l'Allégorie fut toujours plus décidé dans l'enfance des Peuples; nous avons encore une preuve ſans réplique de l'exiſtence des Inſtructions Allégoriques antérieurement aux Inſtructions hiſtoriques, dans le paſſage d'un célébre Auteur Grec, ſur le Cycle Allégorique dont nous parlons.

Cet Auteur eſt Proclus, & c'eſt aux ſavans & curieux Extraits de Photius

que nous devons ce qu'il en dit. Voici comment il s'exprime à ce ſujet : (1)

Διαλαμβάνει δὲ καὶ περὶ τοῦ λεγομένου ἐπικοῦ κύκλου, ὃς ἄρχεται μὲν ἐκ τῆς οὐρανοῦ καὶ γῆς μυθολογουμένης μίξεως, ἐξ ἧς αὐτῷ καὶ τρεῖς παῖδας . . . γιγάντων κύκλωπας. Διεξέρχεται δὲ περὶ θεῶν, τά τε ἄλλα τοῖς ἕλλησι μυθολογούμενα, καὶ εἴ που τι καὶ πρὸς ἱστορίαν ἐξαλλοθίζεται, καὶ περατοῦται ὁ ἐπικὸς κύκλος συμπληρουμένου ἐκ διαφόρων ποιητῶν, μέχρι τῆς εἰς Ιθάκην ἀποβάσεως Ὀδυσσέως. ἐν ᾗ καὶ ὑπὸ, τοῦ παιδὸς Τηλεγόνου ἀγνοοῦντος ὡς πατὴρ εἴη, κτείνεται· λέγει δὲ ὡς (ἐκ) τῶ ἐπικοῦ κύκλου τὰ ποιήματα διασώζεται, καὶ σπουδάζεται τοῖς πολλοῖς, οὐχ οὕτω διὰ τὴν ἀρετὴν, ὡς διὰ τὴν ἀκολουθίαν τῶν ἐν αὐτῷ πραγμάτων· (λέγει καὶ τὰ ὀνόματα, καὶ τὰς πατρίδας τῶν πραγματευσαμένων τὸν ἐπικὸν κύκλον.

» Il traite, dit-il, de ce Cycle qu'on apelle héroïque, qui commence au mariage mythologique du Ciel & de la Terre, qui lui donna trois enfans.... apellés Cyclopes Il raporte enſuite ce qu'on a dit des Dieux & les autres objets de la Mythologie Grecque, & ce qu'elle a de conforme à l'Hiſtoire. Ce Cycle héroïque qui embraſſe les Ouvrages de divers Poëtes, s'étend juſques à l'arrivée d'Ulyſſe à Ithaque, & à ſa mort cauſée par ſon fils Telegone qui ignoroit que ce fût ſon Pere qu'il tuoit. Il nous aprend auſſi que les Poëmes relatifs à ce Cycle furent conſervés & recherchés avec ſoin, moins à cauſe de leur valeur, qu'à cauſe de la ſuite des événemens qu'ils raportent; car on y voit les noms & la Patrie de ceux qui ont formé ce Cycle ».

Ce paſſage, ſi peu connu, nous aprend que les Anciens donnoient le nom de Cycle à tout ce qui avoit précédé Ulyſſe en fait de Mythologie : qu'ils l'appelloient Cycle épique, ou héroïque, parce qu'il embraſſoit toutes les portions de la Mythologie : que ce fut l'ouvrage de pluſieurs Poëtes ſucceſſifs : qu'il commençoit par le mariage du Ciel & de la Terre, comme nous le voyons encore dans Héſiode, dans Apollodore & dans Sanchoniaton ; qu'il ſe terminoit par la mort d'Ulyſſe, & qu'écrit en forme d'hiſtoire, on y raportoit avec ſoin le nom & la patrie de ceux qu'on y célébroit.

On y voit manifeſtement que le mariage du Ciel & de la Terre eſt une pure Allégorie, puiſque les Êtres qu'on apelle ici Ciel & Terre, en Grec Uranus & Ghé, ne ſont pas des êtres humains, mais les êtres phyſiques que nous appellons *Ciel* & *Terre*. Et combien par-là même ſe trompoient ceux qui n'ont vu que des perſonnages humains dans Uranus & dans Ghé, & qui en concluoient que Sanchoniaton, Héſiode & les autres Auteurs qui ont écrit leur hiſtoire, avoient cru tranſmettre en cela des événemens hiſtoriques, & non des événemens allégoriques !

(1) Photius, Bibl. Extrait du Recueil de Choſes inſtructives. Χρηστομαθιας ἐκλογαὶ de Proclus, pag. 982. Edit. de Rouen 1653.

Ce

Ce paſſage nous aprend de plus, que tous les objets qui faiſoient partie de ce Cycle, avoient été compoſés par des Poëtes : d'où l'on peut conclure que l'Ouvrage de Sanchoniaton avoit été écrit en vers, ou n'étoit que l'abrégé des vieilles Poëſies Phéniciennes conſervées dans les Temples : ce qui peut répandre un nouveau jour ſur ce que nous diſons de cet Auteur, dans nos Allégories Orientales.

Ces Allégories bornées à l'uſage de la Religion, & exprimées en des termes qui vieillirent peu-à-peu, & dont on perdit inſenſiblement de vue le véritable ſens, ne parurent plus des Allégories, & furent priſes au pied de la lettre : ce qui les dénatura abſolument, & fit naître la Religion Payenne.

Voulons-nous donc retrouver le ſens de toutes ces choſes ? remontons aux tems où elles faiſoient l'unique but de l'inſtruction. Alors nous verrons ces objets prendre une nouvelle vie, & nous offrir les mêmes idées que voulurent inſpirer leurs premiers Inſtituteurs.

Ajoutons que ces premiers Inventeurs ne furent pas les Grecs; ceux-ci ne marcherent à cet égard que ſur les traces des Sages de l'Orient, qui étoient parvenus à cette façon de peindre les vérités les plus importantes par leurs méditations & par la connoiſſance qu'ils avoient de la nature & des moyens propres à toucher & à émouvoir.

Les Grecs, à la vérité, renchérirent ſur ce premier fond ; l'Allégorie ſe perfectionna ſinguliérement entre leurs mains; elle acquit une plus vaſte étendue. Leurs Beaux-Eſprits, leurs Poëtes, ne négligerent rien pour ſe ſurpaſſer les uns les autres, d'où réſulta un effort général pour rendre ces inſtructions plus variées, plus intéreſſantes, plus propres à étonner.

De-là, la diſtance prodigieuſe qu'on remarque entre les premieres Allégories & les dernieres. L'eſprit Allégorique, après avoir eſſayé ſes forces dans l'Hiſtoire de Cronus, de Thot, d'Adonis, d'Attys & d'autres Divinités Orientales, s'éleva rapidement dans l'hiſtoire des deux Guerres de Thébes & dans le Voyage des Argonautes; & ſe ſurpaſſa lui-même au ſujet de la Guerre de Troye, au-delà de laquelle il n'y a plus rien, & qui devint le *non plus ultra* des Allégories, comme les colonnes d'Hercule pour les Voyages Maritimes.

Auſſi la Religion des Grecs parut fixée dès-lors, au point qu'on fut tenté de croire qu'ils tenoient leurs Dieux d'Homere & d'Héſiode ; & que ces Poëtes avoient abſolument corrompu leur Théologie : préjugé qui a égaré pluſieurs Savans dans leurs recherches ſur l'origine de la Religion Payenne.

Mais tout eſt-il fabuleux dans ce Cycle Mythologique? Les Guerres de Thébes, les Argonautes, la priſe de Troye, Oreſte & ſes fureurs, Cadmus, Minos, Cécrops, Cranaüs, Théſée, Tyndare & ſes fils, &c. & dans l'Orient, Oſiris & Iſis, Typhon, Ménès, Oſymandias, Semiramis & ſes deux Epoux, &c. ſont-ils des événemens & des perſonnages fabuleux? Ne durent-ils leur exiſtence qu'aux Allégories qui parurent ſous leurs noms ?

Cette queſtion eſt trop compliquée pour qu'on puiſſe la réſoudre dans des

Elémens : elle ne peut être que le réſultat des recherches & des combinaiſons les plus exactes ſur tous ces objets : on peut cependant dire, que l'Allégorie pour être plus piquante, s'apuie ſouvent ſur des perſonnages & ſur des événemens réels : il y eut une Thébes, une Troye, une Colchide, un Cadmus, un Minos, un Théſée, &c. Mais tout ce qu'on leur attribua, ne put être vrai : & ſi l'on préféra leurs noms à d'autres, pour en faire le ſujet d'événemens Allégoriques, c'eſt, comme nous l'avons déja dit, parce qu'ils prêtoient davantage à l'Allégorie. Ainſi, il faut toujours diſtinguer le perſonnage Allégorique du perſonnage réel : ſeule maniere de débrouiller le chaos de l'Hiſtoire Ancienne.

Ajoutons que le Cycle Mythologique ſe diviſe en deux branches très-remarquables ; le SIECLE des DIEUX, & le SIECLE des HÉROS, auxquels ſuccéda le Siécle des Hommes. Cette diſtinction n'eſt point née dans la Gréce : ils la tinrent de l'Orient. Les Egyptiens dans leur Chronologie diſtinguerent trois ſortes de Regnes, le regne des DIEUX, le regne des HÉROS, & le regne des HOMMES.

Ce dernier commence au moment où l'on écrit l'Hiſtoire ſans mélange d'Allegories, en caractères vulgaires & en proſe. Les autres renferment le tems des Allégories & de l'écriture hiéroglyphique ou à tapiſſeries. En effet, l'Hiſtoire des Héros ou Demi-Dieux, n'étoit qu'un ſuplément aux Allégories qui compoſoient l'Hiſtoire des Dieux.

Cet accord ſingulier de la Fable Grecque avec l'Orientale, eſt un de ces caractères déciſifs qui valent de longs raiſonnemens : c'eſt une preuve à ajouter à tant d'autres, qui établiſſent que les Grecs tinrent tout de l'Orient.

2°. MARQUE. *Si ce récit eſt lié avec la Religion, ou le culte des Dieux.*

Tout récit dans la Mythologie, préſenté comme hiſtorique, & dont l'objet aura un raport étroit avec la Religion ou le culte des Dieux, ſera néceſſairement Allégorique ; parce qu'il eſt impoſſible qu'on ait pu le prendre dans un autre ſens, dans ces premiers tems où l'inſtruction conſiſtoit preſque toute en Allégories. Ainſi, tout ce qu'on dit des Dieux, de leur naiſſance, de leurs généalogies, de leurs Mariages, de leurs adultères, de leurs combats, &c. ne fut jamais propoſé aux hommes dans ſon origine, que comme des objets Allégoriques, & non comme des événemens hiſtoriques.

1°. Parce que dans l'origine, perſonne n'ignoroit que ces Etres n'avoient jamais exiſté ſur la terre comme Hommes.

2°. Parce que les Faits qu'on leur attribuoit étoient ſi abſurdes & ſi extravagans, qu'on ne pouvoit commencer par y attacher de la réalité.

3°. Parce que l'Allégorie y perce de toutes parts, & que s'ils n'avoient pas été deſtinés à être pris dans le ſens Allégorique, il ſeroit impoſſible de les expliquer dans tous leurs dévelopemens, & avec une facilité qui démontre que c'eſt la vraie maniere de les conſidérer.

4°. Parce enfin qu'il étoit impoſſible, dès qu'on regardoit les Perſonnages Mythologiques comme des Dieux, de ne pas enviſager comme des Allégories, tout ce qu'on leur attribuoit d'humain, ou tous les Faits purement hiſtoriques, qui avoient raport à eux.

C'eſt ainſi, que dans l'origine, on prenoit néceſſairement dans un ſens Allégorique, les combats des Héros Grecs avec les Dieux, & les bleſſures que ceux-ci en reçoivent, quoique racontés comme des Faits purement hiſtoriques.

Et les mariages des Dieux avec des Mortelles, & même les mariages des Dieux avec des Déeſſes. Iou, le Dieu ſuprême du Paganiſme, n'épouſe Thémis & Mnémoſyne, que pour aprendre aux hommes que la juſtice ou la ſainteté déſignée par Thémis, & la connoiſſance ſans borne déſignée par Mnémoſyne, ſont des attributs inſéparables de la Divinité.

Auſſi la Doctrine d'EUHEMERE, qui crut expliquer merveilleuſement l'Antiquité, en avançant que les Dieux n'étoient que des hommes déifiés, tandis qu'ils étoient la Divinité, & les divers effets de la Nature, humaniſés ou perſonifiés par l'Allégorie, étoit un ſyſtême faux, & dont on ne pouvoit retirer aucune utilité.

Ajoutons que les objets & les Attributs Divins ſont ſi fort au-deſſus de l'eſprit humain, & que le langage des hommes entierement emprunté du phyſique, eſt tellement incapable de peindre ces grandes idées par des mots propres, qu'il lui eſt impoſſible d'en pouvoir parler autrement que par des mots pris dans un ſens figuré ou ſymbolique : d'où réſulte le Langage Allégorique, avec toute ſa pompe & tout ſon éclat.

3e MARQUE. *Si ce récit renferme des traits opoſés aux Loix Divines & Humaines.*

Tels ſont les principes de vertu & d'honnêteté que Dieu grava dans le cœur de l'homme, que jamais aucun Légiſlateur, & aucun peuple, quelque dépravés qu'ils aient été, n'ont pu être les Héros du vice, comme vice; en recommander la pratique aux hommes, leur faire une obligation au nom de la Divinité elle-même, d'être vicieux. Si quelqu'un avoit été aſſez inſenſé pour l'entreprendre, auſſi-tôt la conſcience de tous les autres ſoulevée par une telle témérité, auroit dépoſé hautement contre lui, & jamais il n'eût pû faire admettre ſa Loi, ou ſon précepte.

Lors donc que nous voyons dans la Mythologie des Peuples anciens, des choſes manifeſtement vicieuſes, & vicieuſes de leur propre aveu, contraires à toute honnêteté, à toute bienſéance, à toute pudeur; qu'on y attribue aux Dieux des actions dont rougiroit l'homme le moins auſtère, & qu'on puniroit ſévérement dans la ſociété la plus déſordonnée; que ces choſes monſtrueuſes furent chantées par les Poëtes, & célébrées dans le culte des Dieux; nous devons être très-convaincus qu'elles ne s'étoient introduites que ſous le voile de l'Allégorie; que leurs premiers Conducteurs n'avoient jamais penſé

à les proposer comme des réalités : que les hommes les plus éclairés ne s'y trompoient pas : que si le peuple ignorant prit ensuite ces objets au pied de la lettre, on n'en doit rien conclure contre ceux qui les instituerent ; mais déplorer le triste état dans lequel cette ignorance plongea ces Peuples qui adoroient dès-lors, comme le dit fort bien un Philosophe Payen, des Etres auxquels ils eussent été au désespoir que leurs fils, leurs filles & leurs femmes eussent ressemblé.

Nous ne saurions donc, sans ressembler en quelque sorte au Paganisme, ne voir dans toutes ces portions si scandaleuses en aparence de la Mythologie, que des faits historiques.

Elles furent toujours Allégoriques, & elles forment un caractère si frapant & d'une si grande beauté, qu'il est surprenant qu'on y ait pu être trompé, & qu'on n'ait pas plutôt ouvert les yeux à ce sujet.

Je n'ignore pas qu'on a dit que les Grecs des tems héroïques n'avoient aucune idée de vertu & de vice, & qu'on en a donné pour preuve leur férocité, leur grossiereté & leur langue même, qui n'a point de mots pour exprimer ces idées ; ceux d'ARÉTÊ, Ἀρετὴ, & de KAKIA, dont ils se servirent pour désigner la vertu & le vice, ayant été consacrés primitivement & dans le sens propre, l'une à la valeur & à l'ardeur pour le travail ; l'autre aux défauts des objets corporels & physiques, & aux sensations désagréables qu'ils excitent.

Il faut donc dire également, que nous n'avons aucune idée de vertu & de vice, puisque ces mots exprimerent eux-mêmes dans l'origine des idées physiques, VIRTUS désignant la force, le courage, la valeur ; & VITIUM, les objets dont il falloit EVITER la rencontre, afin de n'en pas éprouver des sensations désagréables.

Ce n'est donc qu'une mauvaise Logique Grammaticale, & que l'ignorance où l'on n'a été que trop long-tems sur la nature des Langues, qui ont pu conduire à des résultats aussi singuliers & aussi faux, des personnes très-estimables d'ailleurs.

L'on ne trouvera jamais dans aucune Langue que ce soit, des termes relatifs aux objets moraux & intellectuels, qui n'ayent été empruntés du Dictionnaire des objets physiques : notre propre Langue Françoise qu'on trouve si philosophique, n'a rien qui la distingue à cet égard d'aucune autre.

Ce qu'il faudroit prouver, & ce qu'on ne fera jamais, c'est que dans les tems héroïques, & au tems d'Hésiode & d'Homere, les mots d'*Aretê* & de *Kakia*, de vertu & de vice, n'avoient pas encore été pris dans le sens moral, qu'on n'y attachoit qu'un sens physique.

Ajoutons que la férocité & la grossiereté dans les mœurs, ne sont pas incompatibles avec la connoissance du vice & de la vertu.

Les personnes dont la vie est la plus dure, la plus misérable, qui ont eu l'éducation la plus grossiére, qui sont livrées aux occupations les plus animales, si l'on peut se servir de cette expression, savent très-bien faire cependant la distinction du bien & du mal : l'on trouve des traits de l'un & de l'autre chez

les Nations les plus ſauvages, & juſques dans ces troupes brigandes qui ne furent connues que par les ravages & les déſordres qu'elles commirent.

D'ailleurs ces premiers Grecs admettoient une vie après celle-ci, avec une différence entre les vertueux & les méchans. Ils en admettoient donc néceſſairement une entre la vertu & le vice : rien de moins philoſophique, par conſéquent, que l'idée que nous combattons ici. Il eſt vrai que leurs ſentimens à cet égard ne furent pas auſſi épurés & auſſi exacts qu'ils auroient pu être : mais il ſuffit qu'ils ayent eu une notion générale & ſuperficielle de la vertu & du vice, pour qu'ils ayent été perſuadés que la Divinité étoit abſolument exempte du dernier, & qu'ainſi on n'avoit pu leur attribuer des actions en aparence vicieuſes, que dans un ſens figuré & allégorique.

Auſſi voyons-nous, lorſque le Paganiſme eut oublié toutes ces choſes, que les perſonnes les plus éclairées ne pouvoient ſe réſoudre à prendre ces abſurdités à la lettre ; & que la ſeule crainte de paſſer pour des impies, les arrêtoit à moitié chemin. C'eſt que le Peuple qui étoit accoutumé à ces idées, les admettoit comme réelles, ſans ſe mettre en peine des inconſéquences qui en réſultoient, & qu'il ne craignoit pas, parce qu'elles influoient peu ſur le moral.

N'eſt-ce pas par une ſuite de la différence qu'ils admettoient entre la vertu & le vice, qu'ils attribuoient à de mauvais Génies tout le mal qui arrivoit ſur la Terre ? qu'ils enſeignoient qu'Iou avoit amené le Déluge de Deucalion pour punir les forfaits des Hommes ? qu'ils repréſentoient les Euménides comme les Miniſtres redoutables de ſes vengeances ? qu'ils avoient établi les cérémonies conſolantes de l'expiation, pour faire connoître avec quelle pureté on doit aprocher de la Divinité, & que la vertu & l'innocence ont ſeules le droit de lui plaire ?

Ceux qui reconnurent ces grandes & belles vérités, ne pouvoient donc ſupoſer les Dieux impurs, vicieux, ſouillés de crimes & de mauvaiſes actions : on auroit eu horreur de tels Etres : & de quel droit euſſent-ils éxigé de leurs Adorateurs une ſainteté dont ils ſe ſeroient joués eux-mêmes ?

Il eſt donc abſurde de prendre au pied de la lettre tous les objets de cette nature, & toutes les fois que quelque action ſera attribuée comme vicieuſe & criminelle dans la Mythologie à la Divinité, nous devons l'entendre dans un ſens allégorique, comme les Anciens, tels que Salluste le Philoſophe & Héraclides l'ont très-bien dit ; & comme on s'en aſſurera toujours, par un examen plus attentif.

C'eſt ainſi qu'en conſidérant l'Hiſtoire de Saturne comme une Allégorie, on n'eſt plus étonné que la Faulx ait été ſon Symbole propre & qu'il mangeât ſes enfans ; puſqu'on ne repréſentoit par-là que les effets de l'Agriculture & du tems.

La haîne de Junon contre Io & contre Hercule, & la maniere ſingulière dont elle ſe venge en faiſant garder celle-là à vue par Argus aux cent yeux, & en envoyant contre celui-ci deux Dragons pour l'étouffer dans le berceau ; l'idée odieuſe même qu'on devoit avoir de Junon, qui n'étoit célébre que par

des petiteſſes & des attentats de cette nature, diſparoiſſent dès qu'on ſait que ces choſes ne ſont que des Allégories relatives à la Lune ſous le nom d'Io, au Soleil ſous le nom d'Hercule, ou à l'Air ſous celui de Junon.

L'abſurdité des amours de PASIPHAÉ, d'où provint le Minotaure, diſparoit dès qu'on s'aperçoit que Paſiphaé, mot à mot le *Flambeau de l'Univers*, Πασι φαη, *Paſi-phaê*, eſt la Lune ſous un autre nom.

Il en eſt de même de toutes les Fables pareilles: les guerres d'Oſiris & de Typhon, les combats des Géans contre les Dieux, l'adultère de Vénus & de Mars, les amours de cette même Vénus & d'Adonis, les foibleſſes de la Mere des Dieux pour Attys, les adultères de Jupiter, ſes métamorphoſes, &c. ſont tout autant d'objets dont on ſera toujours sûr de trouver l'origine ou la raiſon, dès qu'on les conſidérera comme des Allégories.

Le Paganiſme n'en eſt pas plus excuſable: il fut coupable en prenant tous ces objets à la lettre, en dégradant par cela même la Divinité, & en dénaturant toute idée de vertu & de vice. Il fut encore coupable en donnant lieu à des Allégories trop dures, qui entraînerent inſenſiblement les hommes dans ce Paganiſme abſurde.

Ces Allégories ainſi expliquées, ſont néanmoins très-précieuſes pour nous, parce qu'elles nous donnent des idées plus vraies & plus aprofondies de cette haute Antiquité. Mais continuons le dévelopement de nos marques Allégoriques.

4e. MARQUE. *Etres monſtrueux qui accompagnent un récit mythologique.*

La Mythologie eſt remplie d'une multitude d'Etres qui n'exiſterent jamais, tels que les Satyres, les Faunes, les Centaures, les Sphynx, les Echidnes, les Harpyes, les Cyclopes, les Géans à cent bras, à cent têtes, le Cheval Pégaſe, le chien Cerbere, le Minotaure, &c. ſans parler de cette foule de Perſonnages à têtes de Chien, d'Epervier, de Loup, de Bœuf, de Vache, &c. qu'offrent les Monumens de l'ancienne Egypte.

Il eſt donc impoſſible de les prendre dans un ſens littéral, & de regarder comme des faits hiſtoriques, les récits dont ils ſont partie & avec leſquels ils ſont étroitement liés: mais doit-on les regarder abſolument comme des Fables ſans objet & ſans but, nées de l'altération de quelque vieille hiſtoire? Ces Etres monſtrueux ne ſont-ils pas une partie trop conſidérable de la Mythologie? tout l'enſemble de cette Mythologie ne porte-t-il pas d'une maniere trop intime ſur ces Etres, pour qu'on puiſſe ſe perſuader qu'ils ne s'y ſont introduits que par hazard? C'eſt ce qu'on ne ſauroit croire; & c'eſt au peu d'attention qu'on a donné juſques à préſent à ces Etres, c'eſt à la maniere dont on les a abſolument négligés, qu'on doit le cahos dans lequel eſt encore la Mythologie.

A meſure qu'on cherchera au contraire à ſe former de juſtes idées de ces Etres, des objets qu'on a voulu repréſenter par leur moyen, du raport de ces objets avec le récit dont ils ſont partie, de leur liaiſon avec la maſſe entiere

de la Mythologie, on verra la lumiere reparoître; on parviendra aux découvertes les plus intéreſſantes, la Mythologie ſe débrouillera, le Génie Symbolique de l'Antiquité déploiera ſes richeſſes, ſon Dictionnaire ſe perfectionnera.

C'eſt ainſi que le Sphinx eſt l'emblême des Travaux du dedans ou des Travaux domeſtiques, qui ſont dans toute leur vigueur dans la ſaiſon où l'on ne peut plus travailler aux champs; & le Centaure, celui des Travaux du dehors; le Phénix, l'emblême des Cycles ou des révolutions Solaires; le Minotaure, le Symbole des Peuples Agriculteurs.

En aprofondiſſant de cette maniere le ſens renfermé dans ces Êtres monſtrueux, on arrivera toujours à des réſultats intéreſſans & lumineux, qui feront changer totalement de face à la Mythologie, & donneront une idée des premiers hommes, & de leur Langue Symbolique, très-ſupérieure à celles qu'on en avoit.

5e MARQUE. *Evénemens impoſſibles dans le tems où on les place.*

Toutes les fois qu'un récit hiſtorique qui tient à des noms Mythologiques, préſente des événemens impoſſibles, ſur-tout pour les tems dans leſquels on les place, on doit être aſſuré que ces récits ſont véritablement Allégoriques.

Aucun Savant, aucun Critique, par exemple, qui ne ſoit révolté des événemens par leſquels s'ouvrent les hiſtoires des Egyptiens & des Chaldéens ou des Aſſyriens. Leurs premiers Rois ſont des Guerriers qui livrent batailles ſur batailles, qui ſubjuguent une multitude de Nations, qui entrent toujours en campagne avec des milliers & des centaines de milliers de Soldats.

Ces Peuples innombrables, ces Batailles, ces Conquérans ſont de la derniere abſurdité dans les tems où on les place, dans ces tems primitifs où il n'exiſtoit que des ſociétés peu nombreuſes & éparſes, ſans forces, ſans richeſſes, ſans moyens d'attaquer & de ſe défendre. Ce ſont des chimères, des Romans, indignes de toute créance, ſi on les enviſage, comme on a fait juſques à préſent, dans le ſens hiſtorique.

Cependant, comment ſe perſuader que des événemens conſervés avec tant de ſoin & qui contiennent d'ailleurs des détails intéreſſans ſur l'origine des Nations, ſoient dénués de fondement?

En ſuivant notre principe, & en les regardant comme des récits allégoriques, on ne voit plus d'embarras, & tout s'explique de la maniere la plus naturelle. Ce ſont des monumens précieux, relatifs aux premieres connoiſſances des Sociétés, & aux moyens par leſquels elles devinrent des Nations reſpectables; & qu'on mit avec raiſon à la tête de leur Hiſtoire, qui n'eût jamais pu exiſter ſans les cauſes qui affermirent ces Etats: tandis qu'en les enviſageant comme hiſtoriques, tout eſt brouillé, & l'on ne peut rendre raiſon de rien.

OSIRIS, OSYMANDIAS & ſon Lion, NINUS, SEMIRAMIS, leurs Guerres contre la BACTRIANE, leurs exploits, leurs conquêtes de preſque toute la Terre,

les prétendus Empires qu'ils établiſſent, qu'on ne voit nulle part, & qui ſont contraires à toute Hiſtoire & à toute raiſon, ſont donc des Objets Allégoriques qui vont enrichir la Mythologie & éclaircir l'Hiſtoire.

6e. MARQUE. *Le témoignage des Anciens.*

Nous devons encore regarder comme des Allégories, tous les récits que les Anciens nous auront donnés comme allégoriques & qu'ils auront pris dans ce ſens, ſur-tout lorſqu'ils auront déterminé l'objet préſenté par cette Allégorie. Pourquoi en effet voudrions-nous plutôt ajouter foi à ce qu'ils nous diſent dans les faits hiſtoriques, que dans les faits allégoriques? Et ſi nous ne les croyons pas lorſqu'ils nous tranſmettent l'opinion de leur tems, quand les croirons-nous? Ce ſeroit avoir double poids, double meſure, à moins qu'on n'eût commencé par prouver que l'Allégorie n'a jamais pu exiſter, que les Anciens n'en ont jamais pu avoir, & que tout ce qu'ils nous diſent à cet égard ſont des contes à dormir debout.

Mais dès ce moment la plus grande partie de la Mythologie devient Allégorique de la maniere la plus ſenſible, parce qu'une multitude de ſes Allégories ſe terminent par le mot même de l'Allégorie: enſorte qu'on eſt forcé de revenir toujours à l'Allégorie, quelque ſyſtême qu'on embraſſe, comme à une clé abſolument néceſſaire, ſans laquelle on ne pourroit connoître l'Antiquité, & l'on ſeroit toujours en contradiction avec elle, ſur des objets qu'elle ne pouvoit ignorer.

Après avoir ainſi eſſayé de tracer les caractères généraux auxquels on peut reconnoître les Allégories Mythologiques, paſſons à leurs caractères particuliers, c'eſt-à-dire à ceux qui ne tombent que ſur quelques portions de la Mythologie, & non ſur l'enſemble, comme ceux dont nous venons de parler.

II.

CARACTERES PARTICULIERS.

I. *Apothéoſe.*

Une Fable ou un récit hiſtorique en aparence, ſera une Allégorie, toutes les fois qu'il ſe terminera par l'Apothéoſe du perſonnage qui en eſt le principal Héros, ſoit qu'on le place au rang des Dieux comme BACCHUS; HERCULE, &c. ſoit qu'on le mette au rang des Conſtellations, comme

Le BÉLIER de Phrixus, qui devint le Bélier Céleſte ou le premier des Signes du Zodiaque.

Le TAUREAU qui enleva Europe & qui fut le ſecond des Signes.

CASTOR & POLLUX, qui forment le troiſiéme, ou les Gémeaux.

Le LION d'Hercule, qui eſt le cinquiéme.

ORION,

Orion, changé dans la Conſtellation qui porte ſon nom.

Calisto, changée dans la grande Ourſe, & ſon fils Arcas dans la petite.

Le Vaisseau des Argonautes, qui devint le Vaiſſeau Céleſte, &c. &c.

L'on peut hardiment, & ſans crainte de ſe tromper, mettre tous ces événemens & ceux qui ſont de la même nature, au nombre des faits qui n'ont rien de réel comme hiſtoriques; & qu'il faut prendre néceſſairement au ſens allégorique.

D'un côté, parce qu'ils ſeroient contraires à la premiere origine du Paganiſme, qui ne commença nullement, comme quelques-uns l'ont cru mal à propos, par la déification d'hommes morts : au point que chez les Egyptiens, aucune tête humaine n'entroit primitivement dans la repréſentation des Dieux, & que chez les Grecs, juſques aux derniers tems on ne mettoit pas même l'effigie des Rois ſur les medailles ou ſur les monnoies, de peur qu'on les confondît avec les Divinités dont les têtes étoient les ſeules qui euſſent le droit d'y paroître : uſage que conſerva conſtamment la Ville d'Athènes, lors même que toutes les autres Villes Grecques ſe furent relâchées à cet égard en faveur des Succeſſeurs d'Alexandre & des Empereurs Romains.

D'un autre côté, parce que ces récits n'ont jamais été antérieurs aux noms des Conſtellations auxquelles ils faiſoient alluſion ; mais qu'ils naquirent uniquement de ces noms même ; c'eſt ainſi que l'Hiſtoire d'Orion n'eſt qu'une deſcription ingénieuſe de la Conſtellation qui porte ce nom qu'Arcas n'a été imaginé que ſur le nom grec des deux Ourſes; que le Vaiſſeau céleſte apellé Argo, du mot primitif qui ſignifie Arche ou Vaiſſeau, étoit connu dans l'Orient avant qu'il le fût des Grecs, & par conſéquent très antérieurement à l'hiſtoire des Argonautes : qu'Europe eſt la Lune, comme ſon hiſtoire le dit expreſſément; & que ſi elle fut enlevée par un Taureau, c'eſt une alluſion à ce qu'on apelloit en Egypte l'éxaltation d'Iſis ou de la Lune ſous le ſigne du Taureau céleſte.

Toute cette portion des Fables, eſt donc manifeſtement Allégorique; & il falloit que ceux qui juſques à préſent n'y ont vu que de l'hiſtorique, fuſſent prodigieuſement préoccupés, ou n'euſſent aucune idée de ce qu'ils vouloient expliquer, & pas la moindre teinture d'Aſtronomie, puiſque les raports de ces Fables avec ces Conſtellations, auroient ſuffi pour les mettre ſur la voie.

Mais dès qu'on s'eſt ſi fort égaré relativement à des Allégories auſſi ſenſibles, & qu'on en étoit à cet égard aux premiers Elémens, ne peut-on pas s'être également trompé ſur toutes les autres portions de la Mythologie, où l'Allégorie eſt infiniment plus envelopée ?

2°. *Mélange de Perſonnages & d'Etres Allégoriques.*

Jamais dans une Hiſtoire réelle, on ne vit des Perſonnages Allégoriques : à quel titre y figureroient-ils ? Seroit-ce comme ayant eu part aux événemens

qu'on raconte ? Mais ces perſonnages n'exiſterent jamais. Seroit-ce pour la rendre plus intéreſſante ? mais le mérite de l'hiſtoire conſiſte dans la véracité des faits & dans leur exactitude : la confondre avec des Fables, c'eſt lui ôter tout ſon mérite, & lui faire perdre tout ſon crédit. C'eſt ainſi qu'on ſe défie d'Hérodote & de Ctéſias, parce qu'ils ont tout recueilli, fictions & vérités ; & qu'on n'éprouve pas dans la lecture de la Cyropédie le plaiſir qu'elle devroit donner, parce qu'on ne ſçait ſi c'eſt une hiſtoire ou un Roman, qu'on a ſous les yeux.

Toutes les fois donc que dans un récit prétendu hiſtorique, on rencontrera des Êtres Allégoriques, & que ce récit appartiendra ſur-tout aux tems du Cycle Mythologique, on peut être aſſuré qu'il eſt Allégorique lui-même, qu'il le fut toujours, & que ce qu'il renferme de fabuleux, n'en eſt point une altération, mais une portion eſſentielle.

D'après ce principe inconteſtable, l'Hiſtoire d'Hercule, Allégorique déja par l'Apothéoſe de ce Héros, devient une Allégorie à cauſe de tous les perſonnages manifeſtement fabuleux qu'elle renferme, tels que l'Hydre, les Centaures, les Chevaux de Dioméde, le Chien Cerbere, Antée, Buſiris, ſa Naiſſance par laquelle il eſt fils d'un Dieu & d'une Déeſſe, la Nuit triple dans laquelle il naît, la haîne de Junon, & une foule d'autres caractères de cette nature, qui ne permettent point de regarder ce Héros comme un perſonnage humain ou hiſtorique, à moins que de confondre à jamais la Fable avec l'Hiſtoire, & de ſe payer d'explications abſurdes & qui ſont toujours en défaut : ce qu'on ne ſauroit faire lorſqu'on eſt ami du vrai & qu'on ne tient pas à de vains préjugés.

On mettra donc encore, par la même raiſon, au rang des récits Allégoriques, ces portions de l'Hiſtoire de Théſée qui ſont liées avec le Minotaure, Ariadne, Hercule, les Pallantides, Hélene & ſes freres les Dioſcures, eux-mêmes venus de l'Orient avec leur Œuf & leur Mere Léda.

L'Hiſtoire des Argonautes, déja Allégorique à cauſe du Bélier & de leur Vaiſſeau, le devient également par ſes raports avec les Harpyes, les Dragons & les Taureaux de la Colchide, Médée, Aëta, pere de celle-ci & fils du Soleil, & les événemens funeſtes arrivés à Corinthe d'où Médée s'enfuit ſur un Char tiré par des Dragons aîlés.

L'Hiſtoire de Saturne, déja Allégorique par tous les caractères précédens, l'eſt encore en conſéquence de ce principe, par les diverſes Allégories qui y entrent ; telles que les infidélités d'Uranus, ſes liaiſons avec Mercure & avec Janus, ſes Mariages avec Rhéa, Aſtarté, & nombre d'autres ; la maniere dont il occaſionne la naiſſance de Vénus, cette naiſſance elle-même abſolument Allégorique ; enſorte que ſi l'on ôtoit de l'Hiſtoire de Saturne tous les Êtres manifeſtement Allégoriques qui en ſont partie, cette Hiſtoire ſe réduiroit abſolument à rien.

2°. *Nombres ſacrés & Allégoriques.*

Un récit Mythologique doit être regardé comme une Allégorie, toutes les fois qu'il offrira dans quelqu'une de ſes circonſtances un Nombre ſacré & Allégorique, relatif à ceux qui ſervent de baſe aux opérations de la vie civile. Tels ſont les Nombres Sept, Douze, Cinquante, Trois cent Soixante.

Celui de Sept, relatif aux jours de la ſemaine, aux Planettes, &c.

Celui de Douze, relatif aux Heures, aux Mois, aux Signes, &c.

Celui de Cinquante, relatif aux Semaines dont l'Année eſt compoſée.

Celui de Trois Cent Soixante, relatif au nombre de jours que forment toutes ces Semaines.

C'eſt ainſi qu'on ſera ſûr de ne pas ſe tromper en prenant dans un ſens Allégorique, tous ces récits Mythologiques.

Les ſept Fils de Rhéa.

Les ſept Filles d'Aſtarté.

Les ſept Tuyaux qui compoſent l'Orgue de Pan.

Les Douze Travaux d'Hercule.

Les Douze Amazonnes qu'il tue.

Les 50 Fils d'Hercule nés de 50 Sœurs.

Les 50 Danaïdes & leurs 50 Couſins fils d'Egyptus, qu'elles épouſent & qu'elles font périr à l'exception du dernier; & leurs 50 Tonneaux.

Les 50 ou 52 Argonautes, nombre auquel ils ſont fixés par Diodore & ſelon la premiere Tradition.

Les 50 Pallantides, Couſins d'Egée.

Les 50 Fils de Priam, dont le plus jeune eſt Paris, Juge entre trois Déeſſes, raviſſeur d'Hélene femme de Ménélas.

Les 50 Cloux noirs & blancs qui ornent le Trône d'Iſis dans la belle Table qui porte ſon nom.

Les 360 Prêtres de Lybie, qui verſent de l'eau dans 360 Urnes fêlées qu'ils ne peuvent jamais remplir.

Les 360 Coudées du Cercle d'or d'Oſymandias, &c. &c.

Ces ſeuls nombres ſuffiroient pour faire reconnoître que ces récits ſont Allégoriques, lors même qu'ils ne ſeroient pas accompagnés de tous les autres caractères qui les décélent; aucun d'eux n'ayant été pris au hazard; mais étant tous aſſortis à l'Allégorie qu'ils accompagnent & qu'ils déterminent.

4°. *Noms Allégoriques.*

Lorſque dans un récit Fabuleux, ou Mythologique, quoiqu'il paroiſſe hiſtorique, on voit des Noms déja démontrés Allégoriques en tout, comme ceux du Sphynx, des Centaures, des Cyclopes, &c. ou Allégoriques ſeule-

ment à quelques égards ; comme les noms de Cadmus & de Thébes, de Théſée, de Ménélas, d'Hélene, de Troye, &c ; on peut être aſſuré que le récit où ils figurent ſi bien, eſt lui-même Allégorique ; & en cherchant, d'après ce principe, l'explication de l'Allégorie qu'il offre, on ſera ſûr de la trouver de la manière la plus ſatisfaiſante.

Tels ſont les noms de Thébes, de Cadmus, des Dragons, de la Bactriane, d'Europe, de Ménalippe, Reine des Amazonnes, &c.

Ce dernier nom, par exemple, ſignifiant *la Reine aux Chevaux noirs*, & déſignant une Princeſſe qui eſt attaquée par Hercule, lui-même Perſonnage Allégorique, pour une Ceinture, ſujet trop ridicule pour devoir être pris ici dans le ſens ſimple & uni qu'il préſente naturellement, ce nom, dis-je, eſt certainement Allégorique ainſi que les Amazonnes & leurs combats.

En effet, il ſeroit abſurde de ſupoſer qu'on eût fait uſage ſans raiſon de noms Allégoriques, ou qu'on les eût inſérés dans des récits hiſtoriques pour leſquels ils n'auroient pas été faits : il ne ſeroit pas moins déraiſonnable qu'en reconnoiſſant dans un récit des mots manifeſtement Allégoriques, on ne voulût pas profiter de cette lumiere & découvrir quels en ſeroient les réſultats, ſur-tout lorſqu'il s'en rencontre pluſieurs pareils ; cette réunion ne pouvant être l'effet du hazard.

Il eſt vrai que ce caractère eſt plus difficile à reconnoître que les autres, parce qu'il n'eſt pas aiſé de s'aſſurer ſi un nom eſt Allégorique ou s'il ne l'eſt pas ; qu'il faut néceſſairement pour cet effet, connoître ſa ſignification dans la langue où il fut employé la premiere fois dans ce ſens Allégorique, & que cette ignorance a empêché juſques-ici d'en reconnoître un grand nombre : mais notre principe n'en eſt pas moins vrai, moins utile.

Il eſt outre cela d'une très-grande étendue, la Mythologie renfermant peu de noms qui ne ſoient Allégoriques : enſorte que ceux de la ſignification deſquels on ne peut douter, tels qu'Uranus ou le Ciel, Ghé ou la Terre, Selené ou la Lune, Latone ou la Cachée, Diane ou la Viſible, Bel ou le beau, le brillant & le Dominateur, Adonis ou le Seigneur, Vénus ou la beauté, Thémis ou la Juſtice, Nerée ou les Eaux, &c. ſont une forte préſomption que tous ceux avec leſquels ils ſont aſſociés, ſont de la même nature ; qu'à meſure qu'on avancera dans la connoiſſance de ces Allégories & des Langues où elles naquirent, on les verra s'expliquer avec la même ſimplicité & la même certitude.

5°. *Filiations Allégoriques.*

Tout récit Mythologique où il entre des Filiations Allégoriques, eſt Allégorique lui-même, étant impoſſible que l'Hiſtoire ſoit fondée ſur de pareils matériaux.

D'après ce principe, la Théogonie d'Héſiode doit être regardeé néceſſairement comme un monument Allégorique, à cauſe de la multitude de Mariages & de Naiſſances Allégoriques qu'ils renferment de la manière la plus évidente, pour ceux qui ſe ſont le moins occupés de ces objets.

En effet pourroit-on conſidérer comme un ouvrage Hiſtorique, celui qui commence ainſi (1):

» Du cahos naquirent l'Erebe (nom des Ténébres ou du Couchant en » Oriental) & la Nuit obſcure: & de la Nuit & de l'Erebe, la lumiere » (ou l'Ether) & le Jour.

» La Terre ſe mariant avec le Ciel en eut l'Océan... Thémis, Mnémoſy- » ne ... Saturne.... les Cyclopes, Brontés, (*Tonnerre*,) Steropès, (*Foudre*,) » Arghés, (*Eclair*) qui arment Iou du Tonnerre & qui fabriquent ſes foudres. » Du Ciel & de la Terre naquirent encore Cottus, Briarée & Gygès, » aux cent bras & aux cinquante têtes.

» La Nuit (†) mit encore au Monde (2) le redoutable Deſtin & la Parque » fatale, la Mort, le Sommeil & la Troupe innombrable des Songes, » &c.

Toute cette Théogonie, compoſée de plus de mille vers, eſt ſur ce ton: comment n'a-t-on pas pris garde qu'elle n'offroit rien d'hiſtorique, qu'elle ne contenoit qu'une ſuite d'Allégories où le Poëte avoit raſſemblé tout ce qui s'étoit dit juſques à lui dans ce genre; & qu'il étoit de la derniere abſurdité de regarder ce Poëme comme une Tradition hiſtorique, ou de ſupoſer que ſon Auteur croyoit écrire une Hiſtoire (††)? Peut-on ſe ranger du côté

---

(1) Theog. v. 123-125. 130.....

(2) Ib. 211.

(†) La Nuit eſt accompagnée ici d'une épithète très-énergique, qu'on ne ſauroit conſerver en François. Elle y eſt apellée EREBENNE, par alluſion à l'Erébe, qui ſignifie Ténébres, Couchant; & qui eſt repréſenté plus haut comme le Mari de la Nuit: on ne peut cependant rendre ici le mot *Erebenne* par celui de Femme de l'Erebe, parce que le Poëte obſerve expreſſément qu'elle produiſit ces Etres d'elle-même ſans le ſecours d'un autre, comme Minerve ſortit du Cerveau de Iou. La ſeule maniere de rendre cette épithète ſeroit donc de la traduire ainſi: *la nuit qui a établi ſon Empire dans l'Occident*; car c'eſt une des ſignifications du mot Oriental Erebe. Ce qui préſente une ſignification Allégorique d'autant plus belle, qu'elle eſt parfaitement conforme au Génie de l'Antiquité, qui ne plaça les Iſles Fortunées ou le ſéjour des Morts, au-delà de l'Océan, que parce que l'Océan ou la Mer devenoit par ſa ſituation pour les Phéniciens un ſynonime de l'Occident ou du Couchant, partie du Monde qui eſt elle-même le Symbole des Ténébres & de la mort, puiſque ce ſont tout autant de privations du jour. Nous aurons occaſion de relever dans la ſuite d'autres mépriſes occaſionnées par l'oubli du vrai ſens de ce mot *Erebe*, bien plus eſſentielles & d'une toute autre importance que dans cet endroit.

(††) Si cette réflexion eſt générale & paroît renfermer tous les Auteurs, quoiquelques uns ayent trés bien vu que ces objets étoient Allégoriques, & qu'en dernier lieu M. l'Abbé BERGIER ait expliqué la Théogonie entiere d'Héſiode dans un ſens Allégorique & preſque toujours d'une maniere très-heureuſe, c'eſt que je ne parle ici que de l'opinion

de ceux qui ſont dans ce dernier ſentiment, lorſqu'on les voit forcés de convenir que la plûpart de ces traits ſont Allégoriques, & qu'on fait attention à la foibleſſe des explications qu'ils donnent de ce qu'ils regardent comme des traits Allégoriques : lorſqu'on voit le Clerc réduit à dire, par exemple, dans ſon explication de la Théogonie, que Cottus, Briarée & Gygès étoient ſans doute des voleurs. Eſt-ce expliquer l'Hiſtoire ? Eſt-ce donner une idée intéreſſante de l'Auteur qu'on veut faire connoître ?

6me. Marque. *Contradictions avec la Chronologie.*

Enfin, tout récit Mythologique qu'il ſera impoſſible de concilier avec la Chronologie, devra être pris dans un ſens Allégorique : en effet, la Chronologie qui ne ſert qu'à l'Hiſtoire, eſt de toute inutilité pour l'Allégorie, qui n'a jamais pu l'avoir pour baſe : il n'eſt donc pas étonnant qu'elles ne s'accordent pas. Dès-lors, il n'y a qu'un de ces deux partis à prendre ; reconnoître que cette prétendue Hiſtoire eſt fauſſe, ce qui la rend inutile ; ou qu'elle eſt Allégorique, ce qui la rend infiniment piquante & précieuſe.

A ce caractère cependant, on reconnoîtra qu'un grand nombre de faits Mythologiques ne ſont que des Allégories. C'eſt ainſi que l'Hiſtoire de Minos n'eſt pas un fait réel, puiſqu'on ne peut point fixer le tems où il a vécu, & que ce Prince n'eſt certainement pas celui qui régnoit en Crete, du tems de Théſée ; que l'Hiſtoire d'Hélene eſt contraire à toute chronologie, puiſqu'entre le tems où elle fut enlevée par Théſée & celui où elle le fut par Pâris, il s'eſt écoulé un tems beaucoup trop conſidérable pour qu'elle fût en état de plaire & de ſe faire enlever par un jeune homme. Que les tems écoulés entre la premiere & la derniere des Mortelles aimées par Iov, ne peuvent ſe concilier avec la vie ſi courte des

---

commune, & non de quelques ſyſtêmes particuliers. En effet, l'opinion ancienne n'a point encore été changée par ces Ouvrages modernes ; ils ne ſont pas encore devenus Auteurs Claſſiques. Cette foule de Journaux en particulier qui annoncent tout ce qui paroît, qui jugent les Livres, qui reglent leurs rangs & décident de leurs fortunes, qui entraînent preſque toujours à cet égard la foule des Lecteurs, & qu'on devroit regarder comme le Thermomètre de l'eſprit, du Génie & de la connoiſſance des Peuples & des progrès de la raiſon ; les Journaux, dis-je, n'en ont parlé même qu'avec dédain : ainſi juſqu'à ce qu'il ſoit arrivé à cet égard une révolution totale, juſqu'à ce qu'on mette au rang des ſyſtêmes chimériques l'explication hiſtorique des Fables, & que celle des Allégories anciennes ſoit univerſellement admiſe, nous ſerons fondés à tenir ce langage & à témoigner notre étonnement de ce que la Théogonie d'Héſiode & tant d'autres Allégories anciennes ont été priſes dans un ſens hiſtorique, malgré cette multitude de caractères frappans qu'elles offrent du contraire.

hommes. L'Hiſtoire de Cérès fixée au tems de Pandion & d'Erechtée, eſt contraire à tous les faits ; les Époques d'Ogygès, de Deucalion, d'Hellen, ſont abſolument fauſſes, &c. Auſſi tous les efforts qu'on a faits juſques ici pour mettre un ordre chronologique dans ces événemens, ont été abſolument inutiles : c'étoit chercher une ſuite dans des objets qui n'en avoient jamais eue, & qui n'en étoient pas ſuſceptibles.

On en pourroit dire autant de l'Hiſtoire de la plûpart des Dieux & des Héros Mythologiques, toutes en contradiction entr'elles au ſujet de leurs époques, & placées dans des tems où elles étoient impoſſibles & où elles ſeroient arrivées trop tôt ou trop tard.

Ces Caractères ſouvent réunis.

Tels ſont les principaux Caractères auxquels on peut reconnoître qu'un récit Mythologique eſt Allégorique. Il en eſt pluſieurs qui renferment tous ces Caractères, un plus grand nombre qui contiennent la plûpart.

Plus le nombre des Caractères Allégoriques qu'offre un récit eſt conſidérable, & plus l'Allégorie eſt belle, intéreſſante & ſenſible, puiſqu'il ſeroit impoſſible qu'un grand nombre de faits diſcordans, préſentaſſent par hazard des raports auſſi étendus, auſſi attrayans, auſſi fortement liés les uns aux autres ; que ces raports & cet intérêt augmentaſſent à proportion qu'on étendroit ce principe, & que la Mythologie entière conſidérée ſous un point de vue Allégorique, offrît autant d'harmonie, d'agrément & de beauté, qu'elle eſt diſcordante, inſipide, révoltante lorſqu'on l'enviſage comme hiſtorique.

Nous oſons d'ailleurs nous flatter qu'on trouvera tous les Caractères que nous venons d'indiquer, juſtes, ſolides, aiſés à ſaiſir & à apliquer, & propres à répandre ſur une matiere auſſi obſcure, le jour le plus lumineux.

Mais paſſons à ceux par leſquels on peut s'aſſurer qu'une explication Allégorique eſt juſte & exacte : queſtion qui ne le céde en rien à celle que nous venons de réſoudre, puiſqu'il ne ſuffit pas de ſavoir que la Mythologie eſt Allégorique, mais qu'il eſt encore plus intéreſſant de connoître la valeur de ces Allégories.

III.

Caractères auxquels on peut reconnoître que l'explication d'une Allégorie eſt exacte.

La Mythologie & ſes Fables, ont déja été expliquées d'un grand nombre de façons différentes : elles le ſeront peut-être de pluſieurs autres ma-

nieres encore ; ces diverſes explications ſont & ſeront toujours propoſées comme vraies & peut-être comme les ſeules vraies à l'excluſion de toute autre ; car l'excluſif a ſouvent étendu ſes droits juſques-ici.

Cependant, des explications qui ſe combattent & qui s'entre-détruiſent, ne ſauroient être également juſtes : mais comment ſe décidera-t-on entr'elles ? D'après quels principes choiſira-t-on entre pluſieurs perſonnes qui ont toutes examiné un objet, qui ſemblent avoir raiſon chacune de leur côté, & qui néanmoins ſe contrediſent ?

Il ſeroit donc à ſouhaiter qu'on pût indiquer, antérieurement & indépendamment de toute explication pareille, des Caractères vrais, permanens & ſenſibles, au moyen deſquels on pût s'aſſurer de leur juſteſſe & de leur bonté.

Tout le Monde y gagneroit ; les Auteurs travailleroient d'une maniere plus ſûre ; les Lecteurs les ſuivroient avec plus de confiance, la Mythologie s'éclairciroit enfin, & l'on n'héſiteroit plus à ſon égard.

Ces Caractères ne ſeront point difficiles à trouver, & à prouver : ils naîtront de la choſe même, de la nature des Allégories.

Une Allégorie eſt une Enigme, nous l'avons déja dit : mais on explique les Enigmes & l'on eſt ſûr de les avoir bien expliquées : on doit avoir la même certitude à l'égard de l'interprétation d'une Allégorie quelconque, quoique l'on ne parvienne à celle-ci que par des routes plus compliquées, à cauſe de l'étendue des objets qu'embraſſe une Allégorie.

L'UNIVERSALITÉ dans l'explication des détails d'une Allégorie ; la SIMPLICITÉ dans les principes, & l'HARMONIE dans les dévelopemens ; tels ſont les Caractères auxquels on doit & on peut reconnoître la juſteſſe & l'exactitude d'une explication Allégorique.

1. *Univerſalité.*

Afin qu'une explication Allégorique ſoit vraie, elle doit embraſſer tous les Caractères de l'Allégorie qu'elle a pour objet, & les expliquer tous & d'après les mêmes principes, ſans effort & ſans gêne : je dis, tous les Caractères, parce qu'il n'en eſt aucun qui n'ait été employé pour rendre l'Allégorie plus complette ; & qu'on ne ſauroit en négliger une partie, ſans manquer totalement le véritable objet de l'Allégorie, qui eſt celui-là ſeul auquel convient l'enſemble de ces Caractères.

Toute autre marche ſeroit abſurde, parce qu'elle ne ſeroit plus conforme à la nature des choſes & qu'elle deviendroit abſolument arbitraire.

Il eſt aiſé de juger dès-lors, combien durent être imparfaites toutes les explications hiſtoriques qu'on a données juſques à préſent des Allégories anciennes ; puiſqu'on n'a jamais fait attention qu'aux choſes qui pouvoient ſe prendre dans un ſens hiſtorique, & qu'on a négligé toutes les autres circonſtances,

circonſtances, comme des altérations ou des Fables indignes de la moindre attention ; qu'on a traité ſur-tout de cette maniere, les récits qui ouvrent l'Hiſtoire ancienne, dès qu'ils ont paru s'éloigner tant ſoit peu des idées ordinaires : c'étoit ſe priver de Monumens précieux, & ſe fermer à jamais l'intelligence des Symboles anciens, & par cela même, la connoiſſance des vérités qui y étoient attachées.

L'on doit être encore très-aſſuré que plus on s'attachera à l'examen de toutes les circonſtances dont ſont chargées les Fables Mythologiques, plus on s'impoſera la tâche d'en pénétrer le ſens, plus on les comparera entr'elles & avec le but général de la Fable dont elles ſont partie & avec le génie des Langues ; & plus on fera des progrès dans l'intelligence de la Mythologie, & l'on parviendra à des découvertes ſatisfaiſantes & ſûres, par l'énergie & le dévelopement de chaque mot ; & par l'impoſſibilité qu'une multitude de circonſtances ſe trouvent réunies par hazard, dans un objet pour lequel elles n'auroient pas été raſſemblées.

2°. *Simplicité.*

Le Caractère eſſentiel de la vérité, c'eſt de réunir la plus grande ſimplicité dans les principes & dans les preuves, avec l'abondance la plus féconde dans les conſéquences. Toute explication qui péchera de ce côté, qui n'aura point de marche ſûre, qui reviendra ſans ceſſe ſur ſes principes, qui ne s'avancera pas rapidement vers ſon objet, qui ſera toujours embarraſſée, étonnée, chancelante, qui ne ſera apuyée que ſur des ſuppoſitions hardies, où il aura fallu ſupléer aux faits, par des efforts continuels d'eſprit & d'imagination ; dont le plus grand mérite conſiſtera dans des étymologies qu'on aura décompoſées à diſcrétion, qui, en un mot, ne préſentera pas un enſemble lumineux & ſatisfaiſant, toute explication pareille, on peut le dire hardiment, n'eſt pas la vraie. Elle ſera plus ou moins probable, ſuivant la nature de ſes preuves ; mais elle laiſſe trop à déſirer pour qu'on doive s'en contenter & n'en pas chercher d'autres.

Tandis que celle qui partant de principes ſimples & lumineux, s'avance rapidement vers la fin de ſa carrière, ne trouve rien qui l'arrête, diſſipe l'obſcurité la plus profonde, tranſporte à l'inſtant, & comme par enchantement, dans la plus vive lumiere, parle à l'eſprit & à la raiſon ſans éblouir l'imagination, laiſſe toujours une impreſſion agréable, un ſouvenir flatteur, une ſécurité calme & tranquille, prépare ſans ceſſe à de plus grandes choſes, & fait découvrir plus de vérités qu'elle n'en dévelope ; une explication de ce genre, très-ſupérieure à celles dont nous venons de parler, approche bien de la vraie, ſi elle n'eſt la vraie même.

Il ſeroit bien extraordinaire qu'une route erronée réunît à ce point les

caractères du vrai. L'erreur peut avoir le brillant de la vérité ; mais elle n'en aura jamais la fécondité ; son éclat est celui d'un feu qui égare & qui consume ; & non celui d'une lumiere douce & prospère, qui ranime & qui restaure.

3°. *Harmonie.*

Enfin toute explication des Allégories, pour être vraie, doit réunir aux caractères précédens l'harmonie la plus parfaite, non-seulement entre les diverses portions de chaque Allégorie, mais encore avec l'ensemble des Allégories Mythologiques. Ce n'est pas que je prétende que toutes les portions de la Mythologie ayent été faites pour former un ensemble parfaitement d'accord, qu'elles se raportent toutes à un même objet, & qu'on puisse les expliquer toutes par le même principe ; il ne faut pas prendre beaucoup de peine pour y apercevoir des morceaux de différentes mains, & formés dans des lieux & en des tems fort éloignés les uns des autres ; pour y remarquer des Allégories primitives, des Allégories Orientales nées de celles-là, des Allégories Grecques & Romaines, &c. entées sur toutes : nombre d'Allégories, différentes en aparence & qui se raportent au même objet, sous des noms ou sous des aspects différens : d'autres qui paroissant les mêmes, font allusion à des objets fort différens : qu'il en est encore un grand nombre qui ayant été inventées pour un objet, ont été ensuite adoptées pour d'autres liés aux primitifs par des raports plus ou moins sensibles ; ensorte qu'il seroit impossible de les expliquer toutes par la même méthode.

Ce n'est donc pas de cette Harmonie que j'entends parler ici : mais de l'accord qui doit régner entre les diverses parties de l'explication des Allégories anciennes. Quoiqu'elles se raportent à divers objets, quoiqu'elles roulent sur des principes divers, elles ne doivent jamais se contredire, jamais se croiser & se combattre : tout ce qu'on a dit pour éclaircir les unes, doit être autant d'avances pour arriver au dévelopement des autres : la clé des unes doit répandre le plus grand jour sur les autres ; parce que l'Antiquité ne put attacher à des symboles semblables, ni à un même symbole, des significations opposées, parce que ces symboles étant toujours pris dans la nature, origine de toute Harmonie, ont dû harmoniser eux-mêmes : parce qu'il seroit impossible de juger d'un système qui n'auroit point d'ensemble, ou dont toutes les portions seroient discordantes. Parce, enfin, que cette Harmonie est l'effet nécessaire de cette universalité & de cette simplicité, qui doivent faire les caractères distinctifs de toute explication des Allégories, pour être vraie.

Cette Harmonie se manifestera sur-tout dans le but des Allégories, toujours relatif aux objets les plus intéressans pour l'homme & pour la société : c'est par-là que tant de Fables qui paroissent n'avoir nul raport entr'elles & n'offrir que des événemens que rien ne lie, tiennent à un fond commun qui leur sert de point de réunion, qui en est la base ; & qui en devenant la clé, leur com-

munique cette énergie, cette clarté, cet intérêt pour lequel elles furent inventées, & qui eſt l'apanage de la vérité ſeule.

IV.

Régles à ſuivre pour ne pas s'égarer dans ces recherches.

Tout ce que nous venons de dire ſupoſe qu'il peut exiſter une explication vraie & complette des Allégories qui forment le corps des Mythologies anciennes ; & que ſi l'on n'y eſt pas encore parvenu, c'eſt moins par le défaut de la choſe même, que par les mauvaiſes routes que l'on avoit ſuivies à cet égard, & parce qu'on avoit trop donné à l'arbitraire : ce qui avoit perſuadé qu'on ne pouvoit expliquer ces choſes qu'arbitrairement : idée qui éteignoit tout intérêt & toute confiance.

Mais dès qu'il eſt démontré que la Mythologie fut allégorique, & par conſéquent qu'il eſt poſſible d'en donner une explication qui ne ſoit point arbitraire, il ne reſte plus qu'à indiquer les moyens ou les régles dont l'obſervation peut garantir de l'arbitraire, & conduire dans cette route d'une maniere ſure. Nous allons indiquer les principales, comme pouvant être utiles à ceux qui voudroient s'occuper de ces objets, & comme étant propres à leur donner la confiance de ceux qui s'apercevront qu'ils les obſervent.

1° *Eviter toute explication arbitraire.*

Le premier ſoin de ceux qui voudront éviter des explications arbitraires ſur la Mythologie, doit être de raſſembler le plus de matériaux, d'étudier le plus de faits, de faire le plus de comparaiſons qu'il leur ſera poſſible : la vérité exiſte, & n'exiſte que dans les faits : les ſciences ne ſont devenues vraies, ſolides, exactes, elles ne ſe ſont perfectionnées qu'autant qu'on a renoncé aux ſpéculations & aux théories frivoles, & qu'on s'eſt livré tout entier à l'examen de la Nature & de ſes Phénomènes : par-là, on ſe raprochoit des vues du Tout-Puiſſant qui ne nous environna de cette multitude immenſe d'Objets dont eſt compoſé l'Univers, qu'afin que nous parvinſſions par leur moyen à la connoiſſance de la vérité, qui eſt le réſultat de la réunion de toutes les ſciences particulieres des diverſes parties de ce Tout magnifique & immenſe. C'eſt à la réunion des faits, que l'Interpréte Mythologique ſera redevable de la ſolidité de ſes preuves, de la clarté de ſes dévelopemens, de la rapidité de ſa marche, de l'étendue de ſes découvertes : plus il raſſemblera avec ſoin ce que les Anciens ont dit à ce ſujet, plus il puiſera de lumieres dans leurs Langues, dans leurs ſymboles, dans leurs écrits, dans leurs traditions, dans celles même qui juſques à préſent ont paru les plus inintelligibles & les plus abſurdes, & plus il verra l'Antiquité s'éclaircir & devenir intéreſſante.

2°. *Eviter toute explication forcée.*

Lorſque, malgré cette attention à réunir tout ce qui pourroit faciliter l'intelligence de la Mythologie, on ſe trouveroit arrêté par quelque difficulté à laquelle on ne verroit point de ſolution ſatisfaiſante, on ne doit pas mettre du mérite à la ſurmonter par la force de ſes conjectures; mais attendre que quelque nouveau fait en amene la ſolution avec lui. Ce qui arrivera infailliblement ſi l'on eſt dans le chemin de la vérité: tandis que ſi l'on s'obſtine à enlever cette difficulté, on ſe trompera ſoi-même en ſe livrant à de faux raiſonnemens, à des aparences illuſoires, à des étymologies foibles, qui ſatisferont pour le moment, mais qui éloigneront du vrai en perſuadant qu'on l'a trouvé: rien n'étant plus dangereux qu'une fauſſe ſécurité, ſur-tout relativement à la recherche de la vérité.

On ne doit pas craindre d'ailleurs que cette difficulté dont on laiſſera la ſolution ſuſpendue, nuiſe aux découvertes auxquelles on ſeroit déja parvenu, puiſque c'eſt un principe inconteſtable, que ce qui eſt clair & certain ne peut être ébranlé par ce qui eſt obſcur; principe qu'on ne perd que trop de vue, ſur-tout en matiere d'objections; mais dont on ne doit jamais s'écarter, quand il s'agit de recherches à faire, de vérités à découvrir.

3°. *Ne point s'écarter des principes.*

Par la même raiſon, on ne doit jamais s'écarter des principes qu'on aura une fois poſés, & qui auront paru démontrés: jamais on ne doit les ſacrifier à des idées ſyſtêmatiques & conjecturales: il vaudroit mieux n'en avoir point établi que de ne pas s'y tenir ſtrictement attaché: d'eux ſeuls dépend le ſuccès de toute recherche, & ſur-tout de recherches auſſi compliquées & auſſi pénibles que celles dont il s'agit ici, & dans leſquelles il ſeroit impoſſible d'avancer ſans leur ſecours. Loin de les abandonner, on devra au contraire y ramener ſans ceſſe tout ce que l'on fera, afin d'être aſſuré qu'on ne s'égare point.

4°. *Que tout ſoit étroitement lié.*

Par conſéquent encore, on ne devra rien admettre qui ne ſoit étroitement lié avec ces principes, & qui ne préſente cette ſimplicité, cette clarté & cette harmonie qui ſont inſéparables de la vérité.

5°. *N'admettre que des Etymologies ſûres.*

On doit ſur-tout être de la plus grande circonſpection dans l'uſage des Etymologies, dont l'abus a égaré les Savans les plus diſtingués, & qui égarera toujours, ſoit qu'on s'y livre trop comme on avoit fait, ſoit qu'on les aban-

donne abſolument comme une route néceſſairement trompeuſe. L'Etymologie, indiſpenſable pour ſentir l'énergie de chaque mot, & pour donner une idée plus juſte de l'objet qu'elle déſigne, eſt eſſentielle dans tout ouvrage de recherches ſur l'Antiquité: mais plus elle peut être utile & intéreſſante, plus on doit la ménager, n'en donner que de certaines, ou qui ne naiſſent du fond même du ſujet, avec une clarté, une ſimplicité & une préciſion à la quelle on ne puiſſe ſe refuſer.

6°. Uſer d'une critique ſévère.

Enfin, on doit être ſon cenſeur le plus ſévère: on ne doit ſe rien paſſer qui ne s'accorde avec la critique la plus rigoureuſe; qu'on ne puiſſe juſtifier par des moyens preſſans; qui ne ſoit lumineux & ſenſible; qu'on ne pût ſupprimer ſans nuire à l'enſemble.

Malgré ces précautions, on ne pourra pas ſans doute tout expliquer, tout comparer; encore moins ſe flatter d'être exempt d'erreurs & de fautes: mais on ira du moins auſſi loin qu'il ſera poſſible, & l'on ſera aſſuré que s'il reſte nombre de choſes à réformer dans les réſultats, les grandes maſſes ſeront du moins inébranlables: que le chemin ſera tracé d'une maniere invariable: que les nouvelles découvertes ſeront toujours une confirmation des anciennes: que chaque pas qu'on fera dans cette carriere, ſera un accroiſſement de lumiere & de perfection qui, en y mettant plus d'enſemble, la rendra toujours plus intéreſſante & plus utile.

ARTICLE VII.

Objet des Allégories anciennes.

§. 1.

Poſſibilité de connoître cet objet, & avantages qui réſulteroient de cette connoiſſance.

DE tout ce que nous venons de dire pour démontrer que la Mythologie eſt un aſſemblage d'Allégories ingénieuſes, & non d'Hiſtoires altérées & corrompues; que ces Allégories ne furent point l'effet du hazard ou du caprice, de la fantaiſie de ſes Inſtituteurs; qu'une main habile préſida à leur invention; que toutes les parties en ſont étroitement liées & s'éclairciſſent naturellement; que leur explication enfin n'en peut être arbitraire, & qu'elle eſt aſſujettie à des régles fixes & certaines: de tous ces principes, dis-je, réſultent ces conſé-

quences nécessaires: Que les Allégories anciennes eurent un objet déterminé & précis ; qu'elles eurent avec cet objet le raport le plus intime ; qu'elles durent le peindre de la maniere la plus sensible ; & qu'on peut également parvenir à la connoissance des Allégories par celle de leur objet, ou à la connoissance de celui-ci par celle des Allégories, l'un n'étant qu'une peinture de l'autre.

L'explication allégorique de la Mythologie acquerroit ainsi le plus haut dégré de certitude possible par sa parfaite ressemblance avec son objet, puisqu'on auroit un double point de comparaison qui conduiroit nécessairement à la vérité. Avantage précieux, dont est privée l'explication historique de la Mythologie qu'on croyoit si mal-à-propos démontrée, puisqu'elle ne repose sur aucune base solide, & qu'elle n'offre aucun point de comparaison dont on puisse s'étayer.

Mais puisque par cette méthode, l'on peut remonter, de l'Allégorie à son objet, ou redescendre de l'objet d'une Allégorie à celle-ci, essayons de chercher antérieurement à toute Allégorie, sur quels objets purent & durent porter les Allégories primitives, qui composerent la masse de la Mythologie & qui mériterent de former le fond de la Religion des anciens peuples.

Cette recherche réunira divers avantages: elle donnera une idée des besoins de ces premiers peuples, & des moyens par lesquels ils purent y remédier : elle fera connoître le raport des Allégories avec ses besoins ; elle en assurera l'explication de la maniere la plus sensible. Et cette explication apuyée ainsi sur une base ferme & qui en est indépendante, évitera tout arbitraire, & acquerra une évidence qu'elle ne pouvoit avoir, & sans laquelle elle ne seroit regardée que comme un amas de conjectures plus ou moins ingénieuses.

§. 2.

Cet objet lié aux connoissances de premier besoin, & relatif aux vérités les plus importantes.

L'Allégorie née dans la plus haute Antiquité, aussi ancienne que les sociétés policées, inventée pour leur utilité, relative à des objets qui devoient être connus, puisqu'elle eût été inintelligible & absurde sans cela, devenue le fond sur lequel s'éleverent la Religion des Payens & la plûpart de leurs Cérémonies & de leurs Fêtes, dut nécessairement se raporter aux plus grands intérêts de ces peuples ; peindre des objets universellement connus & d'une utilité premiere, se lier avec les besoins des hommes & se transmettre avec ces mêmes besoins.

C'est là seule maniere en effet dont on puisse rendre raison de l'universalité de la Mythologie, & de ce respect & de cette vénération qu'on eut constamment pour elle, lors même qu'elle fut devenue si absurde par les révolutions des tems, des mœurs, des idées, du langage, &c. dans le tems où on l'entendoit le moins ; une tradition aussi entiere que constante, ne lais-

ſoit pas douter que ſous cette écorce biſarre & fabuleuſe, elle ne renfermât de grandes & ſublimes vérités.

Les connoiſſances des ſociétés policées qui furent toujours l'effet de leurs beſoins & des facultés par leſquelles l'homme peut y pourvoir, ſe diviſent en deux grandes Claſſes : connoiſſances communes à tous les Hommes, quel que ſoit leur genre de vie, & connoiſſances relatives à leur maniere particuliere de vivre.

A cet égard, aucune claſſe d'Hommes qui réuniſſe un plus grand nombre de connoiſſances, que les Peuples policés, ou ſédentaires, qui pourvoyent à leurs beſoins par l'art avec lequel ils multiplient & font renaître ſans ceſſe les biens de toute eſpéce, que leur fournit la terre.

Ils réuniſſent toutes les connoiſſances qu'ils puiſent dans la Nature, à celles qu'ils doivent à l'Art, d'autant plus intéreſſantes, que les premieres ſemblent s'accroître avec celles-ci & par leur moyen, & en acquérir un plus grand prix.

Qu'eſt effectivement la Nature, pour cette Horde Sauvage, qui dépourvue ſans ceſſe de tout, & réduite aux reſſources ſpontanées que lui fournit une terre inculte, n'a pas l'intelligence néceſſaire pour y ſupléer; ſi ce n'eſt une marâtre, qui n'a preſque rien fait de plus pour eux que pour les animaux; un être indifférent qu'on regarde ſans attention, dont on voit les révolutions ſans plaiſir, & qui n'offre jamais de nouveaux ſujets d'admiration ou d'imitation ?

Qu'elle eſt intéreſſante au contraire, qu'elle s'embellit, qu'elle devient immenſe, variée, admirable, pour celui-là qui ſait puiſer dans ſon imitation, les moyens d'aſſurer ſa ſubſiſtance, de pourvoir abondamment à ſes beſoins, d'inventer tous les jours quelqu'Art nouveau, propre à perfectionner ſon état, & à multiplier ſes propriétés & ſes jouiſſances !

Tout en elle devient précieux pour lui : ces révolutions régulières auxquelles il doit la proſpérité de ſes travaux, cette fertilité avec laquelle elle répond à ſes ſoins, ces reſſources immenſes qu'elle lui fournit pour ſatisfaire à ſes beſoins, cette variété prodigieuſe de biens qu'elle lui procure, ces modèles admirables en tout genre qu'elle offre à ſon induſtrie & qui deviennent la ſource des Arts les plus néceſſaires & les plus agréables; tout en un mot lui donne de la Nature les idées les plus ſublimes, les plus délicieuſes, les plus conſolantes. Elle eſt pour lui, un Etre toujours étonnant, toujours inépuiſable, toujours digne de reconnoiſſance.

De-là, une multitude de connoiſſances & d'Arts inconnus aux Peuplades Sauvages, & qui ſe trouvant chez les Nations policées qu'elles font fleurir, influent néceſſairement ſur leurs uſages, ſur leurs mœurs, ſur leur doctrine, ſur leurs expreſſions, ſur leurs langues même.

Cette différence infinie entre la maniére dont ces deux claſſes d'Hommes enviſagent la Nature, en mettra une auſſi grande dans leur imagination : tandis qu'elle ſe réduit à peu de choſe chez les uns, ou qu'elle y eſt triſte, froi-

de & languiſſante, elle ſera vive, variée & pleine de gaieté chez les autres favoris de la Nature, ſur-tout dans des Climats qui font tout pour eux, ſans ſoucis, ſans ambition, ſans études pénibles, leur imagination que rien n'émouſſe ſe portera avec force à peindre la Nature, & à chanter ſes heureux effets.

C'eſt ſur-tout dans les dévelopemens des vérités abſtraites de la Morale & de la Religion, que cette imagination déployera ſes richeſſes. Ces vérités néceſſaires à tous les hommes, ne peuvent être facilement ſaiſies de ceux qui livrés aux travaux les plus pénibles de la ſociété, ne ſont pas habitués à ſuivre de longs raiſonnemens, & n'ont ni le tems, ni la volonté de s'enfoncer dans des recherches Métaphyſiques.

§. 3.

Néceſſité des Allégories pour communiquer & pour conſerver ces connoiſſances.

Ces connoiſſances étoient cependant néceſſaires pour le bonheur des ſociétés & pour celui de leurs individus; il falloit donc les leur rendre ſenſibles à tous, en ébranlant leur imagination & leurs ſens plus aiſés à émouvoir que leur entendement.

Ce fut le triomphe de l'imagination de ceux qui inſtruiſirent les humains dans ces premiers tems. Imitant la Nature qui par les merveilles qu'elle nous préſente, nous éléve aux idées les plus ſpirituelles, & nous fait connoître une claſſe d'êtres qu'elle n'offre point à nos yeux, ils eurent recours pour inſtruire les Hommes, à des Symboles phyſiques, & à des Allégories ingénieuſes; & conſerverent ainſi au milieu des Nations éclairées, les lumieres auxquelles elles étoient redevables de leur grandeur & de leur proſpérité.

De-là, ces Proceſſions à chaque renouvellement de l'année & des ſaiſons, ces emblêmes des deux ſexes qu'on y portoit avec tant de vénération; Images de la Nature fécondée & du grand Être auquel elle devoit toute ſon efficace; ces coffrets myſtérieux qu'on y portoit, ces corbeilles ſacrées, placées ſur la tête de Vierges choiſies, les fleurs, les grains, les étoupes dont elles étoient remplies: ces Statues, emblêmes des vertus de la Divinité, ces Hymnes & ces Fables Allégoriques, ces voiles brodés & ces vaiſſeaux repréſentatifs qui conſtituoient le culte des Nations anciennes; & qui ſous des figures phyſiques, peignoient à des hommes ſimples & honnêtes, les idées les plus ſublimes & les leçons les plus conſolantes.

A la vue de ces ſpectacles brillans, de cette pompe, de cette magnificence, de ces objets frapans & ſignificatifs, le cœur de ces Peuples embrâſé de reconnoiſſance pour tant de biens & éclairé ſur ſes devoirs les plus eſſentiels, s'affermiſſoit de plus en plus dans une route auſſi agréable, & dans

l'obſervation

l'obſervation de laquelle il trouvoit ſon plus grand intérêt : il en revenoit ſatisfait, conſolé & inſtruit.

Ces uſages furent de tous les ſiécles & de tous les Peuples. » Dieu lui-» même établit des Cérémonies religieuſes pour perpétuer la mémoire des » bienfaits dont il avoit comblé la Nation qu'il choiſit d'abord, & faire en-» trevoir ceux qu'il préparoit à l'Univers entier ». Tous les Rits & les Fêtes du Peuple Hébreu, tous les ornemens du Temple, l'Arche de l'alliance elle-même, furent autant de monumens deſtinés à conſerver parmi ce Peuple le ſouvenir des merveilles que la Divinité avoit opérées en leur faveur, & de Symboles propres à les élever à la connoiſſance des vérités les plus ſublimes.

Il falloit néceſſairement alors de grands moyens, des moyens frapans pour inſtruire les hommes, pour les réunir, pour leur donner de plus en plus l'eſprit & le goût de ſociété ; pour les élever aux idées les plus ſublimes & les moins matérielles de la vertu & de leurs devoirs.

Ces moyens conſiſterent, & ne purent en effet conſiſter que dans ces Spectacles Allégoriques qui réuniſſant les hommes par le plaiſir & la ſuſpenſion de leurs Travaux, leur préſentoient les biens infinis qu'ils retiroient de la Société ; & les rempliſſoient de la plus vive reconnoiſſance pour l'Auteur de tant de biens.

Ils ſont donc de tous les tems & de tous les Peuples : ce n'eſt que lorſque les Sciences forment une claſſe à part dans la Société, que lorſqu'elles ſont cultivées d'une maniere plus particuliere par les perſonnes les plus diſtinguées par leur rang & par leurs richeſſes, que ce genre d'inſtruction ſymbolique, devient moins univerſel, & ſe borne à la portion laborieuſe de la ſociété, tandis que l'on invente pour ceux dont le goût eſt plus exercé, de nouveaux genres d'amuſemens inſtructifs, plus analogues à leurs connoiſſances & à leur génie.

Mais plus cette portion de la Société ſe perfectionne & s'inſtruit, & plus l'autre retombe dans l'ignorance ; car non-ſeulement elle n'eſt plus ſoutenue par l'exemple de ceux qui s'en ſont ſéparés, mais ſon inſtruction ſe trouve négligée, parce qu'elle ne peut y ſuffire, ſe trouvant déſormais ſeule ; parce qu'elle a toujours moins de goût pour un genre d'inſtruction qu'elle voit dédaigné de ceux qui tiennent le haut bout dans la Société, & qui ſemblent mériter ſa confiance par leurs lumieres ; juſqu'à ce qu'il arrive des Sages, qui étonnés de voir tant de lumiere d'un côté, & tant de ténébres de l'autre, rétabliſſent en quelque ſorte l'égalité entre tous, par des préceptes qui ramenent les Sociétés à l'ordre primitif, ſans lequel elles ne peuvent ſubſiſter, & qui ne ſe trouve que dans l'Inſtruction de tous.

Cependant, on n'aura pas recours alors à l'Allégorie, comme dans les premiers tems, parce que les Sociétés ont pris plus de conſiſtance, parce

qu'elles ſont plus éclairées, parce qu'on a éprouvé d'une maniere trop ſenſible les funeſtes effets de l'Inſtruction ſymbolique, lorſqu'on en perd de vue les motifs; & qu'on s'attache uniquement à la figure, qui dès qu'elle eſt dépouillée de tout raport avec ſon objet primitif, devient, comme chez les Payens, l'objet d'un Culte abominable & corrupteur.

Cette diſtinction entre ce que les Allégories furent dans l'origine chez les Nations de l'Antiquité, & ce qu'elles devinrent dans la ſuite lorſqu'on en eût oublié le vrai ſens & qu'on les eût priſes au pied de la lettre, devient un fil précieux qui nous conduit à travers le dédale ténébreux de la Mythologie; & qui nous faiſant voir ce qu'elle fut dans ſon origine, nous montre de la maniere la plus convaincante, comment elle ſe déprava dans la ſuite, au point que les Payens éclairés en rougiſſoient eux-mêmes; & que leurs Philoſophes auroient voulu l'anéantir, en ſuprimant les Ouvrages des Poëtes qui y avoient mis la derniere main.

§. 4.

Cette néceſſité confirmée, 1°. *par les vues de ceux qui inventerent ces Allégories.*

Le but primitif des préceptes ſur leſquels s'éleva la Mythologie, étoit donc d'établir les raports qui regnent entre l'Homme & la Divinité Inſtitutrice des Sociétés; & de l'inſtruire de ſes droits & de ſes devoirs, relativement à la Société.

Les premiers Inſtituteurs du Genre-Humain, lui faiſoient connoître la maniere dont l'Être Suprême avoit tiré l'Univers du cahos, pour donner naiſſance aux Sociétés: comment il avoit fait périr par les eaux du Déluge, les Habitans du premier Monde pour n'avoir pas rempli les devoirs auxquels ils avoient été apellés par-là, & pour avoir violé ces Loix éternelles ſans leſquelles nulle Société ne ſauroit ſubſiſter: la maniere merveilleuſe dont il avoit réſervé, par des moyens très-naturels, une Famille capable de réparer les pertes de l'Ancien Monde, par ſa profonde connoiſſance de l'Ordre & de la Justice, baſes fondamentales de toute Société; & dont les noms devinrent les épithètes caractériſtiques du Chef de cette Famille: les récompenſes, deſtinées à ceux qui obſerveroient ces Loix; les punitions, réſervées à ceux qui les violeroient.

En cela, la Mythologie s'ouvre par des traditions reſpectables qui ne purent jamais ſe perdre, quoiqu'elles ſe ſoient plus ou moins altérées; mais que les Hébreux conſerverent dans leur pureté, parce qu'ils ne les aſſocierent jamais avec une Mythologie corrompue & dénaturée.

Deſcendant enſuite aux effets des Loix phyſiques ſans leſquelles nulle

Société ne peut être floriſſante, ils peignoient la déplorable ſituation des Humains privés des Arts qui forment & uniſſent les Sociétés : ils les repréſentoient menant une vie errante & vagabonde, ignorant le matin de quoi ils vivroient le ſoir, & en quel lieu ils paſſeroient la nuit : ne prenant de plaiſir que dans leur arc & dans leurs flêches : ne vivant que de fruits ſauvages : réduits pour tout habillement aux peaux des Animaux qu'ils tuoient, & aux couleurs dont ils s'oignoient & dont ils ſe barbouilloient pour durcir leur peau ; & privés en quelque façon des douceurs & des avantages du Mariage, par raport auquel ils n'étoient guères au-deſſus des Animaux, forcés comme eux de chercher çà & là leur ſubſiſtance.

Mais autant leur pinceau eſt triſte & lugubre en peignant ces Familles & ces Peuplades vagabondes, autant eſt-il brillant & animé quand ils décrivent le bonheur & les avantages des Nations agricoles. Ils entaſſent expreſſions ſur expreſſions, images ſur images. C'eſt l'âge d'or, c'eſt le ſiécle de la Juſtice ; alors parurent les Loix ; alors ſe reſſerrent les nœuds ſi ſacrés & ſi doux du Mariage : alors la Divinité fut honorée, & une heureuſe correſpondance s'ouvrit entre le Ciel & la Terre. La Divinité avoit pu ſeule inſpirer aux Hommes un Art auſſi admirable, ſource féconde des Empires & des Peuples ; & ceux-ci ne pouvoient trop en témoigner leur reconnoiſſance.

C'eſt donc ſur cet Art qu'ils concentrent toutes leurs vues, toutes leurs inſtructions, toutes leurs recherches. De-là naiſſent, d'un côté, une multitude d'Arts & de Connoiſſances : l'Art de diriger les Eaux pour les beſoins des Hommes, en les faiſant écouler des terrains qu'elles inondoient, en les raſſemblant dans des Lacs, en élevant des Digues, en conſtruiſant des Canaux qui raprochent avec une aiſance ſans égale, les parties les plus éloignées d'une même Contrée, & deviennent l'ame du Commerce par l'activité qu'ils y aportent : l'Art de conſtruire des Inſtrumens de toute eſpéce, propres à tous les beſoins : celui d'élever & de multiplier les beſtiaux ; l'Arpentage ou la meſure des Terres, le Calcul, l'Obſervation des Aſtres, la diviſion des Tems & des Saiſons, le Calendrier, régle indiſpenſable de toutes les opérations agricoles.

C'eſt vers cet Art que ſe dirige le Culte Divin : ſes Fêtes ſont des fêtes agricoles, des fêtes de reconnoiſſance pour les biens dont la Divinité les comble, & des fêtes de priere pour implorer ſa bénédiction ſur les Travaux de chaque Saiſon ; elles ſont ainſi relatives aux Labours, aux Semailles, aux prémices des fruits, aux Moiſſons, aux Vendanges, au repos qui chaque année interrompt le Travail forcé du Laboureur.

Cet Art ſans lequel il ne peut exiſter d'Empire, eſt ſi pénible ; celui qui l'exerce ſemble ſi fort ramper ſur la Terre & en être l'Eſclave & non le Roi, comme diſoient les Celtes, Nations déprédatrices & bar-

bares qui avoient l'agriculture en averſion, & qui pouvoient s'étayer de la plûpart des Langues, dans leſquelles *Cultiver la Terre & Servir* étoient exprimés par un ſeul mot (†); qu'il devenoit eſſentiel pour la proſpérité des Nations de relever la gloire de l'Agriculteur à ſes propres yeux; de lui faire ſentir tout ce qu'il valoit, & de lui rendre cette occupation douce & agréable par les fêtes, les ſpectacles & les plaiſirs dont on l'accompagnoit.

§. 5.

2°. *Par l'uſage qu'ils firent conſtamment de la Poëſie pour les développer.*

C'eſt en ſa faveur que l'on cultiva la Danſe, la Muſique & la Poëſie, & que l'on fit entrer toutes ces choſes dans les Fêtes agricoles; car il en faut aux Peuples, ſur-tout aux Peuples laborieux, & occupés à des Arts pénibles.

Parce qu'on a vu toute ſociété au berceau cultiver la Poëſie, & le faire avec plus ou moins de ſuccès, tandis que la Proſe étoit inconnue; on a cru que la Poëſie étoit un effet de la barbarie d'une Nation, de ſa groſſiereté, de ſes idées matérielles; qu'elle ſupoſoit une langue peu étendue, pauvre, imparfaite, incapable de peindre des idées arbitraires. N'aurons-nous donc jamais que des erreurs à combattre?

Ce ne fut point parce que la Proſe étoit inconnue ou impoſſible, que ces ſociétés au berceau s'adonnerent à la Poëſie, & n'eurent point de Proſe. Ce fut toujours l'effet de la ſageſſe & de l'habileté de ceux qui voulurent les inſtruire.

Ce choix fut chez eux un trait de génie, l'effet de l'enthouſiaſme & du zèle: ils vouloient parler au Peuple, & lui préſenter les plus grandes vérités de la maniere la plus frapante, la plus aiſée à ſaiſir, & dont l'impreſſion fût la plus durable; & à quel Peuple encore? à un Peuple qui n'avoit ni le tems ni les moyens de lire & d'étudier. On n'eût pu y parvenir par des inſtructions froides & philoſophiques.

Mais ce Peuple chantoit, mais ce Peuple danſoit; & il s'aſſembloit à toutes les Fêtes occaſionnées par la ſucceſſion des Saiſons, & par celle des Travaux Champêtres.

Ceux qui voulurent l'éclairer, ſaiſirent donc le moment où leur cœur livré à la joie, débarraſſé de ſoins & de travaux, ouvert au ſentiment &

(†) En Latin, par exemple, la racine Col réuniſſoit ces deux idées, d'où vinrent Colo, qui ſignifie cultiver & ſervir. In-Col-a, qui ſignifie proprement un homme *attaché au ſervice* d'une Terre. Cette racine eſt reſtée en nature dans le Coul des Orientaux, qui ſignifie Eſclave, ſerviteur, & qui entre dans la formation des noms propres.

à la lumiere, pouvoit être ſenſible à l'inſtruction; mais à une inſtruction aſſortie à ſes diſpoſitions actuelles.

Ils chercherent moins à raiſonner qu'à émouvoir, qu'à remuer, qu'à étonner; ils voulurent entraîner par le charme de leurs diſcours; que les Peuples fuſſent inſtruits en croyant n'être qu'amuſés; & qu'ils fuſſent abreuvés de lumiere par tous les ſens. Ils aſſortirent donc leurs inſtructions aux chants & aux danſes des Peuples : avec eux, elles ſe murent en cadence, & on n'y vit qu'un accroiſſement de plaiſirs. Ainſi naquirent les Vers & la Poëſie.

Elle eſt ſi favorable à l'inſtruction, qu'on aprendra vingt Chanſons en moins de tems qu'il n'en faudra pour ſaiſir dix raiſonnemens; & qu'on ſe ſouviendra de celles-là, tandis qu'il ne reſtera aucune trace de ceux-ci.

C'eſt ce qu'oublient ceux qui prétendent que les traditions primitives s'altérerent ſans ceſſe & de très-bonne-heure : on les écrivoit en Vers, & l'on ſe tranſmettoit ces Vers de générations en générations : il étoit donc preſqu'impoſſible qu'elles s'altéraſſent, même légerement.

On reconnoît cette Poëſie antique, lors même qu'on en ignore la meſure, à ſa marche fière & rapide, à ſa cadence harmonieuſe, à ſes termes pleins d'énergie & de force, à ſes images redoublées & ſublimes.

§. 6.

3°. Par la nature même de la Poëſie.

Non, ce ne furent point des Barbares qui l'inventerent : ce furent des Génies embrâſés d'un feu divin. Tranſportés des charmes de la vertu; étonnés de la magnificence de l'Univers; pénétrés des Loix admirables ſur leſquelles roulent le Monde Phyſique & le Monde Moral, ſaiſiſſant d'un coup-d'œil les influences immenſes de l'Ordre pour le bonheur des Sociétés & la proſpérité des Nations, ils prirent la lyre; & au ſon de ſes accords harmonieux, ils chanterent ces vérités admirables, l'exiſtence de la Divinité, ſes bienfaits envers les Hommes, la beauté de la Vertu, la néceſſité de l'ordre, de la juſtice & de la paix, les charmes & les douceurs de la Vie Champêtre : faiſant ainſi paſſer dans l'ame de leurs contemporains, les ſentimens dont ils étoient eux-mêmes pénétrés, ils ornoient leur eſprit, formoient leur cœur, & les portoient à la pratique de tout ce qui eſt bien.

C'eſt ce que l'on apelle la LANGUE DES DIEUX; Langue ſi célebre dans l'Antiquité, dont HOMERE fait ſi ſouvent mention, & dont on a ſi long-tems cherché en vain la Patrie. Les uns la virent dans le Theuton, d'autres dans le Phrygien, des troiſiémes dans la Langue des Hébreux. Tous ſe tromperent; ce n'étoit rien de tout cela. La Langue des Dieux ne fut jamais la Langue d'un Peuple en particulier : ce fut dans le ſtyle Allégorique de la Poëſie, la Poëſie elle-même, Langue des Dieux & non des Hommes, puiſqu'elle ſeule parloit dignement de la Divinité, & que dans tous les tems &

chez tous les Peuples, elle fut conſacrée au culte Divin. Nous-mêmes, ne l'apellons-nous pas encore la LANGUE DES HÉROS?

Auſſi a-t'elle ſes expreſſions propres, dont elle ſeule peut uſer, & qui n'entrerent jamais dans le langage du vulgaire, parce que ſes expreſſions ne peuvent s'aſſortir qu'à ſes propres couleurs, à l'élévation de ſes idées, à la cadence de ſa marche.

Le propre de la Poëſie étant de donner du corps aux penſées les plus ſublimes, & aux connoiſſances les plus intellectuelles, elle ne put y parvenir qu'en perſonifiant tout, qu'en animant tout, qu'en prêtant à l'Univers ſon enthouſiaſme, ſon feu & ſa chaleur; qu'en s'élevant toujours au-deſſus de ce qu'elle voit.

Ainſi en perſonifiant, elle peignit les idées les plus philoſophiques, comme ſi elle n'eût dévelopé qu'un fait hiſtorique: de-là tant d'Etres Poétiques, qu'on prendroit pour des Héros, & qui n'exiſterent jamais réellement.

L'Allégorie & la Poëſie, faites l'une pour l'autre, commencerent par conſéquent avec les Sociétés policées, & elles eurent également les mêmes objets en vue, d'inſtruire les hommes ſur leurs plus grands intérêts, en les amuſant, & en les touchant.

Il ne faut donc point chercher d'autres objets dans l'enſemble des Allégories anciennes; ni d'autre clef de leurs Poëſies. Les Récits hiſtoriques des Poëtes, & les guerres qu'ils chanterent dans les tems apellés fabuleux, ne furent jamais des objets bornés à quelque Nation, & des guerres de particuliers: ce furent toujours les Combats des Elémens & de la Nature, ceux du Travail contre l'Oiſiveté; de l'Induſtrie contre l'Indolence; de la Vertu contre le Vice: & ce furent toujours des Tableaux deſtinés à développer les inſtructions qu'on avoit à préſenter.

L'on ſera donc toujours dirigé dans la recherche des Allégories, par la Poëſie elle-même; l'on ſera aſſuré, que tout ce qui étoit digne d'être enſeigné aux Hommes de cette maniere, forma également le fond des Allégories, & devint la ſource de toute Mythologie.

§. 7.

4° Par l'expoſé des Anciens Poëmes, parfaitement aſſortis à ces idées.

Ouvrons en effet les Poëtes, & nous y verrons que les objets des Allégories & ceux de la Poëſie, n'avoient jamais été diſtincts, en commençant par les plus modernes, & remontant aux plus anciens.

OVIDE & VIRGILE.

Chez les Romains, les FASTES & les MÉTAMORPHOSES d'OVIDE, nous epréſentent la maſſe entiere des Traditions primitives, l'objet de la

Poëſie ancienne, & celui de la Mythologie. L'Énéide elle-même, n'eſt qu'une imitation des Poëmes d'Homere, & l'on y voit dans le VIe Livre, la Doctrine Allégorique de l'initiation qui faiſoit la baſe des Myſtères de la Déeſſe de l'Agriculture.

Nonnus, Pamphos, &c.

Chez les Grecs, les Dionysiaques de Nonnus, la Phrygie de Thymœtes, les Poëmes de Pamphos, d'Eumolpe, de Linus, de Musée, ceux d'Orphée qui les précéda tous.

Orphée.

Celui-ci lui-même, venu de l'Orient, ou qui y avoit puiſé ſes connoiſſances. Auſſi, ſon nom eſt très-énergique dans les Langues de l'Orient; ſoit qu'on en faſſe un ſeul mot, qui ſignifie le *Savant* qui *guérit*: ou qu'en le coupant en deux, on y voye le nom de *Fils d'Hor* ou du *Soleil*; car ce ne ſont que ceux qui éclairent, & qui réjouiſſent par leurs influences ſalutaires, qu'on peut apeller Enfans du Soleil.

L'Hiſtoire Egyptienne d'Oſiris & ſes guerres avec Typhon, ſont des débris des vieux Poëmes Egyptiens, relatifs aux mêmes objets, & très-antérieurs à ceux d'Orphée.

Quoique nous ayons perdu un très-grand nombre de ces Poëſies, ſur-tout des plus anciennes, & par conſéquent celles qui auroient ſans doute répandu le plus de lumiere ſur notre objet, il en reſte cependant aſſez pour ſe convaincre de la certitude de tout ce que nous avançons.

D'un côté, on peut être très-aſſuré que les plus anciens Poëmes exiſtent, quant à la maſſe des idées, dans les Poëmes plus récens; & que ceux-ci n'ont ſouvent fait perdre les anciens, que parce qu'ils en tenoient lieu.

D'un autre côté, nous voyons à la tête du Poëme des Argonautes, attribué à *Orphée*, une récapitulation de tous ceux qu'il avoit compoſés avant celui-là, & par laquelle nous pouvons juger de leur nature.

Elle commence par cette Invocation à Apollon :

Ὦναξ Πυθῶϑ μεδέων, ἑκατηβόλε, μάντι,
Ὃς λαχες ἠλιβάτῳ κορυφῆς Παρνασσίδα πέτρην,
Σὴν ἀρετὴν ὑμνῶ. σὺ δ' μοι κλέϑ ἐσθλὸν ὀπάσσαις·
Πέμπε δ' ἐπὶ φραπίδεσσιν ἐμαῖς ἐτυμηγόρον ἀοιδὴν,
Ὄφρα πολυσπερέεσσι βροτοῖς λιγύφωνον ἀοιδὴν
Ἠπύσω, Μούσης ἐφετμαῖς, καὶ πικτίδι φυκγῇ.

» Illuſtre Vainqueur de Python, dit-il, Archer redoutable, Dieu de la » Divination, toi qui as eu en partage le Mont-Parnaſſe, dont le ſommet

» n'eſt acceſſible qu'aux rayons du Soleil, je chante ta valeur. Couronné mes
» efforts du ſuccès le plus brillant. Inſpire-moi tes chants toujours vrais; &
» que guidé par ma Muſe, je chante ſur la Lyre des choſes agréables aux
» nombreux Enfans de la Terre.

S'adreſſant enſuite à ſon cher Muſée, il lui dit :

Νῦν γὰρ σοι, λιπρόεργε, φίλον μέλΘ ἀείδοντα
Θυμὸς ἐποτρύνει λέξαι, τάπερ ἤποτε πρόσθεν
Ἔφρασ', ὅταν Βάκχοιο καὶ ἈπόλλωνΘ ἄνακτΘ
Κέντρῳ ἐλαυνόμενΘ, φερικώδεα νῶϊ ἐπίφασκον,
Θνητοῖς ἀνθρώποισιν ἄκη· μετὰ δ' ὄρκια μύσαις·
Ἀρχαίης μὲν πρῶτα χάος ἄμεγαρτον ἀνάγκην,
Καὶ Κρόνον, ὃς ἐλόχευσεν ἀπειρεσίοισιν ὑφ' ὁλκοῖς
Αἰθέρα, καὶ δίφυῆ, πειθωπέα, κυδρὸν Ἔρωτα,
Νυκτὸς ἀειγενέτης πατέρα κλυτόν· οὐ γὰρ Φάνητα
Ὁπλότεροι καλέουσι βροτοί· πρῶτΘ γὰρ ἐφάνθη·
Βεμβῆς τ' εὐδυνάτοιο γονάς, ἠδ' ἔργ' αἰδήλα
Γηγενέων, οἳ λυγρὸν ἀπ' οὐρανῆ ἐξάξαντο
Σπέρμα γονῆς τοπρόσθεν, ὅθεν γένΘ ἐξεγένοντο
Θνητῶν, οἳ κατὰ γαῖαν ἀπείριτον αἰὲν ἔασι.
Θυτείαν τε Ζηνὸς, ὀρεσσι δρόμῳ τε λατρείαν
Μητρὸς, ἅτ' ἐν Κυβέλοις ὄρεσιν μητίσατο κύρην
Φερσεφόνην πόθει πατρὸς ἀμαιμακέτῳ ΚρονίωνΘ·
Μηχῇ καὶ ἩρακλῆΘ περίφημον ἄμυξιν·
Ὀρκιά τ' Ἰδαίων, Κορυβάντων τ' ἄπλετον ἰχνὺν·
Δημητρός τε πλάγην, καὶ Φερσεφόνης μέγα πένθΘ
ΘεσμοφόρΘ θ' ὡς ἦν· ἠδ' ἀγλαὰ δῶρα Καβείρων·
Χρησμοὺς τ' ἀῤῥήτους νυκτὸς περὶ Βάκχῳ ἄνακτΘ·
Λῆμνόντε ZαθέΗν ἐδ' εἰναλίην Σαμοθράκην,
Αἰθεινήν τε Κύπρον, καὶ Ἀδωναίην Ἀφροδίτην,
Ὀργια πραξιδίκης, καὶ ἀρείης νυκτὸς Ἀθήνης,
Θρήνους π' Αἰγυπτίων, καὶ ὉσίριδΘ Ἱερὰ κύτλα.
Ἀμφὶ δ' ὀμαυτείης ἐδάης πολυπείρονας οἴμους
Θηρῶν ὀιωνῶν τε, καὶ ἡ σπλάγχνων θέσις ἐστίν.
Ἠδ' ὅσα θεσπίζουσιν ὀνειροπολοισιν ἀταρποῖς
Ψυχαὶ ἐφημερίων, ὕπνῳ βεβολημέναι ἦτορ·
Σημείων ἱερήτων τε λύσεις, ἄρρων τε πορείας.
Ἀγνεπόλου τε καθαρμὸν, ἐπιχθονίοις μέγ' ὄνειαρ·
Ἱλασμούς τε θεῶν, φθιμένων τ' ἐπινήχυτα δῶρα·

» C'eſt à toi, à toi qui fais ton amuſement de la Lyre, que mon eſprit me dicte
» d'adreſſer un Chant qui te plaira; & juſques auquel je ne m'élevai point,
» lorſqu'agité des fureurs de Bacchus & d'Apollon, je célébrai leurs Flèches
» terribles,

» terribles: j'enſeignai les moyens de s'en garantir, & inſtruiſis les Initiés du » ſerment redoutable; que je chantai l'Antique Cahos qui eſt au-deſſus de » l'envie; Saturne qui dans ſes immenſes tours enfante l'Ether; & le double » Amour brillant & élevé qui fut le Pere illuſtre de l'éternelle Nuit, & que » nos Modernes apellent PHANÉS, (*celui qui fait naître le jour*), car il vit » le jour le premier (†). La naiſſance de la puiſſante BRIMO, (*la Terre* » *nourriciere.*) Les actions ténébreuſes des Géans qui diſtillerent du Ciel » une ſemence féconde, dont naquit une race humaine répandue ſans » ceſſe ſur la face de la Terre. Le culte d'IOU, celui de la MERE qui » habite les Montagnes; les inquiétudes dont elle eſt agitée dans les Monta- » gnes de Cybele, en faveur de PROSERPINE, Fille de l'invincible Sa- » turne: les glorieuſes Victoires d'HERCULE: les Orgies des Idéens, » & la valeur des Corybantes. Les courſes vagabondes de CÉRÈS, ſon » deuil au ſujet de Proſerpine, comment elle devint la Légiſlatrice des » Humains. Les illuſtres dons des CABIRES, les Oracles ineffables rendus » par la Nuit au ſujet du Roi BACCHUS, la divine Lemnos, la maritime » Samothrace, Chypre l'élevée, l'Amante d'Adonis, les Orgies de Praxi- » dice, (*Nourrice de Minerve*,) les Fêtes nocturnes de Minerve Areie, (*à* » *Athènes*;) le deuil des Egyptiens, les Funérailles ſacrées d'Oſiris. Je » vous ai auſſi enſeigné les prédictions que l'on tire du vol des oiſeaux, des » mouvemens des Animaux & de leurs entrailles; comment on explique les » Songes dont on a été frapé pendant les veilles de la nuit; les interpréta- » tions des Signes & des Prodiges; les révolutions des Aſtres; la Sacrée Ex- » piation, ſource de la félicité & par laquelle on apaiſe les Dieux; les » Cérémonies pour les Morts. »

Cette énumération des objets qu'Orphée avoit chantés, eſt d'autant plus précieuſe qu'elle eſt moins connue; qu'aucun Interprète que je ſache de l'Antiquité n'y a fait attention; qu'elle nous aprend, en attendant que nous en expliquions quelque jour les diverſes alluſions, ſur quels objets s'exerçoient les Poëtes qui parurent les premiers chez les Nations Agricoles, ou chez les Peuples auxquels on vouloit inſpirer le goût de l'Agriculture; qu'elle donne une grande force à tout ce que nous avons avancé ſur l'Allégorie, & qu'elle répand un grand jour ſur Homere lui-même, qui ne fit que marcher ſur les traces de ſes prédéceſſeurs, en les effaçant tous.

(†) J'ai été obligé de traduire ainſi pour conſerver autant qu'il étoit poſſible le raport qu'offre en grec le nom de *Phanès* donné à l'Amour, avec le motif qui le fit donner, & qui eſt exprimé par le mot E-PHAN-THÉ (*il parut.*) Ces mots apartiennent à la Famille PHAN, FEN, qui ſignifie lumiere, & dont nous faiſons mention dans nos Allégories Orientales. *Phan* en eſt la prononciation forte, employée indiſtinctement avec la foible, tout comme nous diſons *ſel* & *ſalé*, *aimer* & *amour*. Nous pouvons ajouter aux mots François que nous diſons dans cet endroit être venus de cette racine, ceux de FANtômes, de FANtaiſie, de FANtaſque, &c. qui tous ont raport à l'aparence.

Il eſt très-remarquable, par exemple, que le premier vers d'Homere ſoit l'imitation d'un vers d'Orphée (†) ; que tous deux ouvrent leurs chants par les FLÈCHES TERRIBLES d'Apollon, & que tous les deux enſeignent les moyens de s'en garantir. Leurs Poëmes commencent ainſi par une Allégorie Agricole & préciſément la même, tant Homere marcha ſur les traces Allégoriques de ſes devanciers.

Ces flèches ſi dangereuſes & ſi meurtrières, ſont les terribles effets que produiſent dans ces contrées brûlantes, Patrie des premiers Poëtes, les ardeurs du Soleil, & de ſes rayons appellés toujours FLÈCHES : les peſtes, les épidémies, l'aveuglement, les morts ſubites qu'ils amenent à leur ſuite, & ſur-tout dans les campagnes, où l'on eſt plus expoſé aux impreſſions du Soleil.

Dans les Etats Agricoles, on ſe préſerve de ces maux phyſiques, par les effets de la civiliſation, que l'on peignit par l'emblême des trois ſaiſons filles de Iou & qui préſidoient au bonheur des hommes ſous les noms Grecs d'EUNOMIE, de DICÉ & d'IRÉNÉ, c'eſt-à-dire l'ORDRE, la JUSTICE & la PAIX, en y joignant l'obſervation des devoirs de la Religion, tels qu'on les enſeignoit aux Initiés, & c'eſt une choſe déja connue, que les cérémonies de l'initiation ainſi que toute cérémonie religieuſe, étoient Allégoriques.

Orphée ayant enſuite chanté le cahos & comment naquit le bel ordre de l'Univers, paſſe de-là à l'invention de l'Agriculture, ſuite néceſſaire de cet Ordre, à ſes heureux effets & à l'harmonie qu'elle mit dans les Sociétés ; c'eſt ce qu'il nous aprend en diſant allégoriquement qu'il avoit chanté les COURSES DE CÉRÈS, les LARMES qu'elle verſa pour Proſerpine, & les LOIX qu'elle donna aux Humains.

Enfin, il chante les Myſtères, ſuite de cette Agriculture, & établis en ſa faveur ; ceux de Samothrace où l'on honoroit les Cabires ; ceux de Lemnos & de Chypre ; ceux de l'Amante d'Adonis ou de Vénus en Syrie ; ceux de Minerve à Athènes ; ceux d'Oſiris en Egypte : les révolutions des Aſtres qui préſident aux Labours & aux récoltes, & les expiations, ſource de la félicité, &c.

Long-tems après Orphée, Linus, Thymœtes, Pamphos, &c. parurent HÉSIODE & HOMERE.

HÉSIODE.

Ce ne fut point par hazard, qu'Héſiode compoſa ſes deux Poëmes, en aparence ſi diſparates : l'un ſur la *Théogonie*, ou l'origine des Dieux ; l'autre, intitulé *les Travaux & les Jours*. L'on ſent par tout ce que nous venons de

(†) En effet, ſi l'Iliade s'ouvre par ces paroles : » Déeſſe, chantez la colere d'A» chille, fils de Pelée »; le Poëme d'Orphée ſur Cérès commençoit par celles-ci : » Déeſſe, » chantez la colere de Cérès aux moiſſons dorées ». Raport, dont nous aurons occaſion de parler plus au long dans la ſuite de nos Recherches.

dire combien ils étoient liés l'un à l'autre. L'on voit encore, qu'il ne fit en cela que marcher ſur les traces d'Orphée.

Il en fut de même de ceux qui avoient mis en vers l'Hiſtoire d'Hercule, les voyages de Bacchus aux Indes, l'expédition des Argonautes. Tous ces Poëmes naquirent d'un fond commun, de ces inſtructions données aux premiers Hommes, & que pour rendre plus vives, plus intéreſſantes, plus ſenſibles, on mettoit en action, en ſpectacles & en Allégories.

Nous n'en ſaurions douter, même pour le voyage des Argonautes. Orphée dans ſa Dédicace à Muſée, ſemble dire que ce qu'il va raconter ſur cette expédition, doit être enviſagé comme un ſuplément à ce qu'il avoit déja enſeigné, ou comme étant ſupérieur de beaucoup à ſes premieres leçons: ce ne ſauroit donc être un ſimple Poëme hiſtorique; & nous aurons lieu de nous en aſſurer quelque jour par l'examen de ce Poëme, dans la ſuite de ces Recherches.

HOMERE.

Ceux d'Homere furent eux-mêmes deſtinés à amuſer & à inſtruire les Peuples aſſemblés: ils tenoient lieu de ſpectacles par l'éclat avec lequel on les chantoit dans les Feſtins, dans les jours de Fête, &c. par la beauté de la Muſique, & les habits même des Acteurs, relatifs aux choſes qu'ils chantoient: BLEUX, quand ils chantoient les Combats ſur mer ou la deſcription de la Flotte: ROUGES, pour les Combats ſur terre, &c. (†)

Les ſujets qu'Homere avoit choiſis pour ſon Iliade & pour ſon Odyſſée n'étoient qu'un canevas deſtiné à amener les Inſtructions qu'il ſe propoſoit de donner aux hommes; & qui firent regarder ſes ouvrages, comme le Livre des Rois & des Gouvernemens.

Nous avons vu que le premier Livre de ſon Iliade, ne fut qu'une imitation d'Orphée.

Ce fut ſans doute encore par quelque raiſon pareille qu'il commence l'énumération de la Flotte Grecque, par les Vaiſſeaux de la Béotie & de Thébes. Thébes étoit trop célébre dans les Allégories, pour qu'on ne lui donnât pas ici le premier rang. Jamais, ſans quelque raiſon pareille, Homere n'eût mis à la tête des Peuples, une Nation auſſi mépriſée des Grecs que les Béotiens.

(†) On voit aiſément le raport de ces couleurs, avec l'objet qu'on alloit chanter. Les eaux de la Mer ſont bleues; les combats teignent la Terre de rouge par le ſang qu'ils font ruiſſeler. Ce ne fut donc pas pour empêcher les Lacédémoniens d'être effrayés en voyant couler leur ſang, que Lycurgue voulut que leurs habits d'ordonnance ou de combat fuſſent rouges: mais c'eſt parce que cette couleur étoit celle des Héros & des Guerriers. En manquant le vrai but de cette inſtitution, on la rendoit ridicule: il eſt fort aparent qu'un grand nombre d'autres établiſſemens de ce Légiſlateur, n'ont pas été plus heureux.

Les Tragiques Grecs.

Les Poëmes de cette eſpèce ſervirent ſeuls d'Inſtruction aux hommes pendant pluſieurs ſiécles, juſques au moment où les Etruſques & les Grecs ſe mirent à compoſer des Comédies & des Tragédies, Poëmes ou Drames, dont l'objet étoit plus borné, les Héros moins nombreux, le Dialogue plus coupé, le Spectacle plus vif & plus animé (†).

Il paroît même que l'Orient leur avoit fourni des modèles de ce nouveau genre. L'art de dialoguer remonte dans l'Inde à une haute Antiquité : on y voit des Livres qui ſont certainement des Drames compoſés d'Actes & de Scènes avec dénouement, qui offrent des leçons d'une grande beauté, & qui font voir à quel point les Anciens Orientaux avoient perfectionné l'Art de raiſonner ſur les queſtions les plus épineuſes, telles que l'exiſtence de la Divinité, la Providence, & l'origine du mal; & combien ils étoient habiles dans l'Art de peindre.

Les Tragédies Grecques, quelque récentes qu'elles ſoient, prouvent cependant à quel point elles furent calquées ſur l'eſprit ancien, puiſque les ſujets en ſont les mêmes que ceux des anciens Poëmes; preſque tous puiſés dans l'Hiſtoire Fabuleuſe; tous fournis par la Religion & par la Théologie vulgaire, & préſentés aux Hommes avec toute la magnificence & tout l'éclat dont ils pouvoient être ſuſceptibles : & d'autant plus utiles, que ces Tragédies ſe repréſentoient, non, comme parmi nous, pour les perſonnes aiſées ſeulement; mais dans les grandes ſolemnités, pour la Nation entiere, aux frais du Tréſor public, ou des Directeurs des Spectacles.

§. 8.

Sageſſe & Génie des premiers Inſtituteurs du Genre-Humain.

Les premiers Inſtituteurs du Genre-Humain conſacroient donc leurs Poëſies au bonheur des Hommes. Par elles, ils les enflammoient de l'amour le plus vif pour leurs devoirs, pour l'ordre, pour la juſtice; ils en célébroient les heureux effets. Ils faiſoient voir comment par ce moyen, la Terre, auparavant couverte de marais & de forêts, repaire des inſectes & des bêtes féroces, devenoit, par une métamorphoſe raviſſante, un ſejour enchanté qui ſe couvroit d'habitations, de fruits, de moiſſons, de troupeaux, d'un Peuple nombreux & aimable, dont les Familles heureuſes couloient tranquillement leurs jours dans l'innocence & dans la paix.

(†) On peut voir dans le Diſcours du P. Brumoy, ſur la Tragédie Grecque, à la tête de ſon Théâtre des Grecs, des obſervations très-propres à confirmer ce que nous diſons ici ſur l'origine de la Tragédie.

Ainſi les premiers Inſtituteurs du Genre-Humain ne connurent pas ſeulement les grandes & importantes vérités qu'ils devoient enſeigner aux hommes, mais ils ſurent encore ſaiſir le moyen le plus efficace pour leur préſenter ces vérités de la manière la plus avantageuſe. Ceux qui vinrent après eux, réduits à les imiter, ne purent que développer ce qu'ils avoient inventé; & le faire paroître ſous mille formes différentes qui, ſans changer le fond, rendoient cependant leurs Ouvrages ſupérieurs à ceux des Poëtes qui les avoient précédés.

Il ſeroit intéreſſant ſans doute de rechercher par quels moyens ces premiers Poëtes & Légiſlateurs étoient parvenus à cet amas de connoiſſances, & à ce goût exquis qui leur fit trouver, lorſqu'ils voulurent en faire part aux Hommes, une route ſi ſûre, ſi belle, ſi attrayante, qu'on n'a jamais rien pû imaginer de mieux: nous y verrions de nouvelles preuves de ce que nous avons déjà avancé tant de fois, que dans les Etats policés, l'ordre & le beſoin développerent dès les premiers inſtans le germe heureux de tous les talens, de tous les Arts, de toutes les connoiſſances. Nous pourrions auſſi ajouter comment au renouvellement de l'ordre, chez les Peuples qui le laiſſerent perdre, ou dans ſon établiſſement chez ceux qui n'en ont pas encore connu les heureuſes influences, on pourroit imiter ces méthodes anciennes: mais ces queſtions incidentes ne ſauroient entrer ici; & il eſt même tems de terminer cettte longue diſcuſſion ſur le Génie Allégorique de l'Antiquité.

Nous ne ſaurions douter, après tout ce que nous venons d'expoſer, que l'objet des Poëtes dans l'invention des Allégories, qu'ils lierent ſi heureuſement avec leurs chants, n'ait été d'inſtruire les hommes; & en les amuſant, de leur inculquer les grandes vérités qu'il leur importoit de connoître.

Que lorſqu'on les aura enſuite repréſentées par des Tableaux, par des Statues & par des récits hiſtoriques, on n'ait cherché à les peindre par les mêmes moyens que les Poëtes avoient employés avec tant de ſuccès: & que la conſidération & l'examen de ces Tableaux, de ces Statues, de ces Récits, & leur comparaiſon avec les Poëmes les plus anciens, ne nous donnent toujours les mêmes réſultats, & ne nous faſſent découvrir avec la plus grande préciſion, le ſens des Allégories anciennes.

§. 9.

Avantages qui réſultent de ces principes pour le développement de l'Antiquité Mythologique.

Eclairés par cette vive lumiere, la Mythologie va ſe préſenter à nous ſous une face toute nouvelle: elle va développer à nos yeux ces richeſſes qui la rendirent ſi recommandable dans les premiers tems: elle ſera pour nous, ce qu'elle ne put être pour les Grecs & pour les Romains eux-mêmes,

qui en avoient laiſſé perdre l'intelligence, & qui ayant changé en Etres réels la plûpart de ſes Perſonnages, l'avoient totalement dénaturée : nous entendrons ſa langue, qu'ils avoient laiſſé perdre ; & au lieu d'un aſſemblage biſarre de matériaux confus & révoltans, nous verrons un édifice enchanteur, rayonnant de lumiere & de vérité, dont toutes les parties étroitement liées entr'elles s'éclaireront mutuellement, & nous préſenteront ſans ceſſe des perſpectives toujours nouvelles, & toujours ſurprenantes.

La facilité avec laquelle ce cahos ſe débrouillera, la promptitude avec laquelle ſe diſſiperont ces nuages épais qui déroboient à nos yeux le ſens de la Mythologie, les vérités qui en réſulteront, l'impreſſion vive & flatteuſe qu'elles feront ſur nous, leurs raports immédiats avec la Nature toujours la même, les traces que nous y trouverons de l'ordre qui préſida néceſſairement à l'établiſſement des Sociétés, ſeront une démonſtration irréſiſtible que la Mythologie n'eſt qu'un aſſemblage d'Allégories, dont l'objet eſt déterminé ; & dont on trouve la clé dans la connoiſſance des langues anciennes, dans celle des beſoins de l'homme & dans cet ordre immuable & néceſſaire, qui dirigea celui-ci dans le choix des moyens les plus propres à pourvoir à ſes beſoins.

§. 10.

Objets & Allégories qu'il ne ſeroit pas étonnant de trouver dans les Fables Mythologiques.

Il ne ſeroit donc plus ſurprenant que cette Mythologie s'ouvrît par le *Mariage du Ciel & de la Terre*, puiſque ſans l'union de ces deux portions de l'Univers, l'Homme ne ſeroit rien : que les déſordres arrivés ſur la Terre par le dérangement des Saiſons, ou du Ciel, fuſſent enviſagés comme des *infidélités* que le Ciel auroit faites à la Terre : que le Laboureur qui n'exiſte que par les influences du Ciel ſur celle-ci & par les ſuites de ce Mariage, fut apellé *Fils du Ciel & de la Terre* ; que l'Agriculteur qui donne à la Terre une fécondité infiniment ſupérieure en utilités, à celle qu'elle a reçue de la Nature, fût apellé le Vengeur de la *Terre* contre les infidélités de ſon Epoux : que ce Vengeur fût confondu avec le *Tems*, puiſque c'eſt le Tems qui amene l'ordre, qui fait naître ces connoiſſances, qui dévelope les germes des grains confiés à la Terre : qu'il eût un aſſocié ſans lequel il ne pourroit rien faire, qu'on apelleroit l'*Homme aux ſignes*, parce qu'il obſerveroit le raport du Ciel avec la Terre pour tout le Tems que les fruits mettroient à ſe développer ; & qui feroit connoître les opérations propres à le ſeconder, pendant tout le tems de leur dévelopement déterminé par les Etoiles qui paroiſſent ſucceſſivement dans ce tems-là, & qui ſont autant de *Signes* de ce qu'on doit faire : que ces Fruits de la Terre, & des ſoins du Labou-

teur, fussent apellés ses Enfans, & que parce qu'il s'en nourrit, on eût dit » que le Fils du Ciel & de la Terre, Vengeur de sa Mere, Ennemi » de son Pere, & qui s'étoit emparé de sa Puissance fécondante, *mangeoit ses propres Enfans*, & qu'il le faisoit par les conseils de l'Homme aux signes qui lui aprenoit le tems le plus propre pour cela, le point où ils seroient les meilleurs: que la *Force de la Nature* qui fait germer tous ces fruits, & qui triomphe de tous les obstacles du Tems & des Saisons, eût été représentée comme un Homme vaillant, vainqueur des Monstres, pourfendeur des Géans, Pere de l'abondance & de la paix, & qui avoit soutenu *douze Travaux*; puisque cette Force de la Nature opere tous ses effets dans l'espace de tems parcouru par les douze Signes, & qui s'écoule d'un enfantement de la Terre à un autre.

Rien en tout ceci qui ne fût très-naturel, très simple, très-conforme au grand Ordre qui dirige tout & que le Tout-Puissant a établi dans l'Univers, d'une maniere aussi admirable que constante; qui ne fût en même tems très-Allégorique, très-lié dans tout son ensemble, très-propre à donner une idée intéressante & agréable de ceux qui les premiers auroient inventé ces Allégories & les auroient exprimées avec tout l'enthousiasme de la Poësie, avec toutes les graces d'une imagination riche & ingénieuse & avec les attraits les plus propres à soutenir, à charmer & à réjouir des Nations occupées de travaux pénibles, pour lesquels il falloit entretenir leur goût, & dont il falloit relever le mérite à leurs yeux, & leur faire sentir les avantages inestimables.

§. II.

Certitude qui en résulte, si l'on ne peut expliquer la Mythologie que par le moyen de ces Objets.

Si en ouvrant les Livres anciens, nous y rencontrons des Histoires qui, prises au pied de la lettre, n'ayent pas le sens commun, ne paroissent que des contes à dormir debout, & ne soient propres qu'à faire regarder ces anciennes Nations comme insensées; que ces Histoires cependant ayent toujours fait l'admiration de tous ces Peuples & ayent été regardées comme la source de leur bonheur; & que ces récits fabuleux, pris dans un sens Allégorique, offrent aussi tôt tout ce que nous venons de dire, & fassent un tout aussi lié, aussi raisonnable, aussi instructif, qu'il étoit sans cela décousu, extravagant & absurde; si l'on y retrouve en même tems les grandes & sublimes idées de l'Ordre, avec lequel s'administrent tous les effets de la Nature & de l'Univers, pourra-t-on mettre en doute qu'on n'entende ces Histoires? qu'elles ne soient véritablement Allégoriques, qu'il est impossible de les expliquer arbitrairement & de se tromper dans leur explication?

Mais que sera-ce, lorsqu'à mesure que nous avancerons dans l'examen de ces vieilles histoires, nous verrons qu'elles ont toujours la même marche, &

qu'elles n'ont rien de plus obſcur les unes que les autres; que ce ſont toujours des dévelopemens d'un même tout : lorſque nous verrons les Saiſons devenir autant d'Etres peints ſous des attributs parfaitement conformes à chaque Saiſon ? l'un jeune & brillant de gloire & de graces, un autre fort & nerveux, un autre vieux & maître de toutes les richeſſes & de tous les biens, &c ? Les douze Signes de l'année, partagés entre le Soleil & la Lune, flambeaux de l'Univers, devenir les douze grands Dieux dont ſix mâles & ſix femelles, & peints chacun avec les attributs relatifs aux Mois auxquels ils préſident : le mois d'Avril, où le ſein de la Terre commence à déployer ſa fécondité, peint ſous l'emblême de Vénus, ou la Nature qui paroît dans toute ſa beauté : le mois d'Août où les moiſſons ſont achevées, peint ſous l'emblême de Cérès, ou la Nature qui vient de produire les moiſſons : le mois de Décembre où les frimats commencent à ſe faire ſentir aux mortels, peint ſous l'emblême de Vesta, ou la Nature qui réunit les Hommes à leurs foyers & qui les raproche de ces Autels ſacrés, où la pudeur eſt à l'abri des entrepriſes du dehors, &c. Le mois de Septembre où l'Homme robuſte & exercé aux Arts les plus pénibles, recommence ſes Travaux & reprend ſes Labours & tous les Arts bruyans & terribles qu'ils menent à leur ſuite, peint ſous la figure de Vulcain, ou la Nature qui aprend aux Hommes à forger le Fer & les autres métaux ; & à conſtruire les charrues, les herſes, les chars, les faulx, les enclumes, les marteaux & tous les autres inſtrumens néceſſaires pour ces Arts, qui ne conviennent qu'à des bras nerveux & qui ne peuvent être l'apanage d'une Déeſſe jeune, belle & délicate ?

Il en eſt de même de tous les autres Dieux & Déeſſes qui compoſerent cette Claſſe ; ils furent tous pris dans la Nature & furent tous deſtinés à ſervir de régle aux Hommes, dans la connoiſſance de l'Ordre.

§. 12.

Cette Harmonie, preuve de la vérité.

Ainſi ſe dévelope la Mythologie ; ces premiers objets découverts répandent la plus vive lumiere ſur les autres ; on voit qu'ils ſont tous relatifs à cet Ordre, qui régle toutes choſes ; qu'ils ſe raportent ou au grand Etre qui y préſide, ou aux loix qui en ſont la ſuite, ou à ſes effets, ou à ſes diverſes parties, ou à ſes raports avec le bonheur des Peuples, ou aux grands objets qui en ſont les cauſes ſecondes.

Tout ſe tient ainſi, dans cet amas ſingulier de Fables hiſtoriques en aparence ; & elles tiennent elles-mêmes intimément à l'établiſſement des anciens Empires, aux cauſes de leur grandeur & de leur proſpérité, à leur Religion, à leur Hiſtoire, à leur langage, à l'origine du Paganiſme & de ſes Dieux biſarres, & de ſes cérémonies plus biſarres encore.

L'Antiquité

L'Antiquité s'éclaircit elle-même ; on la voit s'étendre, s'agrandir, s'embellir, acquérir une toute autre consistance à mesure que ces idées s'étendent, se dévelopent, se généralisent ; & faciliter la connoissance du Monde actuel.

A la vue d'une harmonie si agréable & si admirable, doutera-t-on que ce ne soit ici la vérité elle-même ; que l'Antiquité n'ait proposé en toutes ces choses des Allégories remplies de justesse & de sublimité ; & que la connoissance de l'Ordre qui présida aux découvertes & aux inventions des humains, n'en donne la clé ?

Puisse tout ce que nous aurons à dire là-dessus, pour expliquer & déchiffrer ces vieilles Enigmes, confirmer cette idée, & persuader à nos Lecteurs qu'enfin nous avons trouvé la vérité ! Puissent ces recherches leur être agréables ! Heureux, si en amusant nos Contemporains, nous pouvons leur devenir utiles en fixant leurs idées sur des vérités d'une toute autre importance, que la simple connoissance de l'Antiquité & de ses Allégories ; répandre le plus grand jour sur l'origine des sciences ; en rendre l'acquisition plus aisée, & les rapprocher toujours plus de leur véritable but, la connoissance de l'ordre qui préside au bonheur des peuples, & celle des moyens propres à le faire fleurir !

FIN.

Explication du Frontiſpice & de la Vignette.

LE FRONTISPICE repréſente Œdipe vainqueur du Sphinx. C'eſt l'Emblême propre de l'Allégorie expliquée, comme on le voit page 56. Ainſi nous n'avons rien à ajouter pour le dévelopement de cette Planche ; ſi ce n'eſt qu'un ſujet de cette nature méritoit ſans doute de ſervir de Frontiſpice à un Ouvrage conſacré au rétabliſſement du Génie Symbolique de l'Antiquité, & à conduire à l'explication de ſes Enigmes.

La VIGNETTE eſt relative au même objet. On y voit le maſque dont ſe couvroit le Génie de l'Allégorie, conſumé par le Génie de la vérité : en même tems, les Monumens Allégoriques, ſemblables aux Palais des Fées, tombent en ruine.

ÉCLAIRCISSEMENS

Relatifs à quelques endroits du Plan général & raiſonné.

QUelque dévelopé que ſoit ce Plan, il donne lieu cependant à diverſes Objections, parce qu'il ne préſente pas tous les Principes d'après leſquels on a opéré; elles diſparoîtront par conſéquent à meſure que nous avancerons dans notre Ouvrage : il en eſt cependant quelques-unes que nous diſcuterons ici, d'autant plus que l'examen n'en ſera pas long.

I. *Sur notre Etymologie du mot* Femme.

On a été ſurpris, par exemple, de nous voir recourir à l'ablatif *homine* pour donner l'origine du mot *Fœmina*, (pag. 37;) cette marche, ſi différente de l'ordinaire, auroit mérité en effet une note pour la juſtifier : mais il nous auroit fallu tant de notes! Nous dirons donc ici, en attendant que nous le démontrions dans notre Volume ſur la Grammaire Univerſelle, que le Nominatif des Latins n'eſt qu'un cas factice, nul lorſqu'on veut remonter à la vraie origine des mots, & qu'on ne devoit jamais mettre à la tête des mots, ſur-tout dans les Dictionnaires; mais ce n'eſt pas la premiere fois que les Auteurs, par leurs fauſſes marches & leurs vues reſſerrées, ont anéanti toute analogie dans les Langues. L'Ablatif eſt le vrai cas générateur des Latins; auſſi devint-il leur Cas *abſolu*, le Cas qui préſentoit le mot en lui-même, débarraſſé de toute idée étrangere & acceſſoire.

II. *Sur les mots que nous avons cités, comme Baſques.*

Un Homme de Lettres & de Loi, né dans les Pays où l'on parle la Langue Baſque, n'a point reconnu les mots Baſques que nous avons cités aux pag. 59 & 60 : ils ſe trouvent cependant dans les Dictionnaires de cette Langue, récens & eſtimés : ils s'y trouvent même avec un grand nombre de dérivés ou de collatéraux que nous n'avons pas cités : mais plus en uſage dans les Forges que dans les Converſations, & dans un Dialecte Baſque que dans un autre, il n'eſt pas étonnant qu'ils ayent échapé à une perſonne élevée dans cette Langue. Auſſi ſerons-nous obligés à l'avenir de ſubſtituer aux noms ordinaires de quelques Langues, des noms plus généraux qui renferment tous leurs Dialectes. Ainſi, lorſqu'il ſera queſtion de la Langue parlée par les Peuples de la Navarre, de la Vicomté de Soules, du Pays de Labourd ou des Baſques, de Guipuſcoa, de la Biſcaye, &c. nous ne l'appellerons point

Langue des Baſques, Langue Biſcayenne, &c. noms trop reſſerrés; mais Langue CANTABRE, Mere de tous ces Dialectes.

Nos Lecteurs verront encore par l'objet de cette remarque, quels avantages donne notre Méthode pour la comparaiſon des Langues, & pour la connoiſſance de leurs mots, ſur ceux mêmes qui les poſſédent le mieux.

Ce ſavant Baſque n'eſt pas le ſeul auquel nous ayons fait connoître des mots d'une Langue qu'ils ſavoient ſûrement mieux que nous. Des Savans très-diſtingués par leurs connoiſſances en Grec & en Latin, nous ont quelquefois diſputé des mots comme n'étant pas Grecs ou Latins, qu'ils ont trouvés cependant enſuite dans leurs propres Dictionnaires. Il nous arriva même un jour une aventure aſſez ſinguliere à cet égard, avec un ſavant Profeſſeur Arabe. On parloit de Racines communes aux Langues d'Europe & d'Aſie, & de leurs caractères : il défia de trouver dans la Langue Arabe, un mot radical Latin, qui lui vint dans l'eſprit à l'inſtant. A l'ouverture du Dictionnaire, je le lui montrai dans cette Langue; un léger changement dans le ſon d'une Conſonne, & un pareil dans celui de la Voyelle, avoit anéanti en effet tout rapport aparent entre la maniere dont ce mot primitif ſubſiſte encore en Latin & en Arabe. Ceci peut ſervir de réponſe à ceux qui s'imaginent que nous ne ſaurions voir dans des Langues qu'ils entendent, & qu'ils parlent mieux que nous, ce qu'ils n'y ont pas aperçu. Puiſque nous conſidérons ces Langues ſous un point de vue particulier, vers lequel ils ne porterent peut-être jamais leurs regards, parce qu'il leur étoit inutile, il n'eſt pas étonnant que nous y ayons aperçu des choſes qu'ils n'avoient pu même ſoupçonner.

III. *Sur nos* FAMILLES DE MOTS.

On auroit encore deſiré que nous euſſions ajouté à notre Plan un certain nombre de mots primitifs avec la maniere dont ils ſubſiſtent encore dans les Langues d'Europe & d'Aſie, afin de ne laiſſer rien à déſirer, relativement à ce que nous avançons ſur la poſſibilité d'un Dictionnaire comparatif des Langues : c'eſt dans cette vue que nous avions préparé, pour faire entrer dans notre Plan, les familles primitives des mots HOR & MAG, dont le premier déſigne le SOLEIL, la lumiere, le jour, la vue, & qui a produit des dérivés ſans nombre, & dont l'autre déſigne la GRANDEUR, &c. & que nous voulions joindre à ces Familles le raport de tous les mots Hébreux, employés par Moyſe dans l'Hiſtoire de la Tour de Babel, avec les autres Langues. Nous ſuprimâmes cependant ce travail déjà tout prêt pour l'impreſſion, parce que nous crûmes que ce ſeroit une anticipation ſur nos volumes ſuivans; que notre Plan en ſeroit prolongé en pure perte; que ces exemples n'ajouteroient rien à la beauté de nos Principes dans l'eſprit de ceux qui les goûteroient, en même tems qu'ils ſeroient inutiles à ceux que ces Principes n'auroient pu convaincre.

IV. *Sur notre Etymologie de* PARIS.

Notre Etymologie du nom de PARIS n'a pas paru ſuffiſamment prouvée à un Savant diſtingué par ſes connoiſſances ſur l'antiquité, & qui prend un vif intérêt à nos Recherches. » Ce nom fut celui du Peuple même dont » LUTECE (nom primitif de Paris,) étoit la Capitale; il faudroit donc » rendre raiſon de ce qui décida ce Peuple à prendre le nom du Vaiſſeau » d'Iſis plutôt que celui d'Iſis même; & ſi Lutéce ou Paris eut un Vaiſſeau » pour Symbole, ce fut uniquement par raport à ſon Commerce. » Tout ceci eſt très-bien vu; mais il ne détruit pas notre Etymologie. Sans doute Lutéce ou Paris prit un Vaiſſeau pour ſon Symbole, à cauſe de ſa ſituation ſur une Riviere & de ſon goût pour la Navigation qui en fut une ſuite: or, c'eſt de-là même que vint ſon nom PARIS, tiré du primitif PAR ou BAR, qui déſigne une Barque, & tout ce qui ſert à traverſer, & dont la Famille eſt immenſe en toute Langue. Mais ce peuple adoroit en même tems Iſis qui étoit la Déeſſe de la Navigation, & dont le Symbole étoit un Vaiſſeau: c'étoit même à cauſe de cette Déeſſe, qu'il s'étoit placé dans une Iſle & dans ſes environs: ainſi le Vaiſſeau, Symbole de ſa ſituation, ſe confondit aiſément avec le Vaiſſeau d'Iſis, & ce Peuple porta ainſi très-naturellement le nom du Vaiſſeau d'Iſis, plutôt que le nom de la Déeſſe même, par la nature même de ſa ſituation, & par ſes rapports avec cette Déeſſe, & comme étant la Barque qu'elle conduiſoit, & qui ne pouvoit que proſpérer ſous ſa protection. Ajoutons que le nom de PARIS, comme épithète de Lutéce, eſt beaucoup plus ancien que le tems où les Villes de Gaules prirent le nom de leurs Cités: que ſur le Monument élevé à Paris ſous le régne de Tibere, & trouvé en 1710 dans l'Egliſe de Notre-Dame, le Corps de Ville de Paris s'apelloit NAUTAE PARISIACI, les Navigateurs Pariſiaques: ainſi notre Etymologie eſt appuyée 1°. ſur la ſituation même de Paris; 2°. ſur la ſignification & la vaſte étendue du mot primitif PAR: 3°. ſur les armes de Paris: 4°. ſur ſon culte à Iſis & ſur le nom du Vaiſſeau d'Iſis, né de la même racine que celui de Paris: enſorte que lors même qu'on rejetteroit cette quatriéme ſorte de preuves, les trois premieres ſuffiroient pour faire tirer le nom de Paris de ſon Symbole même, le *Vaiſſeau*.

V. *Sur la Verſion des LXX.*

Une remarque plus importante que toutes celles-là, c'eſt l'étonnement qu'a cauſé la maniere dont nous nous exprimons (pag. 88,) relativement à la Verſion des LXX. Si nous avions eu la moindre crainte à cet égard, nous aurions mis quelqu'adouciſſement aux expreſſions dont nous nous ſommes ſervis: nous ne penſions qu'aux objets de critique, & non à ceux de Foi & de Morale. Non, nous n'imputons point aux Traducteurs de l'Ancien Teſta-

ment de s'être trompés ſur ces objets ſacrés ; ce dans quoi ils purent ſe tromper, & relativement à quoi on peut les relever avec ſuccès, c'eſt ſur des mots dont le ſens avoit été oublié, ſoit parce qu'ils étoient devenus hors d'uſage, ſoit parce qu'ils faiſoient alluſion à quelque point d'Hiſtoire, de Géographie, d'Art inconnu à ces Traducteurs, ou à quelque ſignification figurée qu'on ne pouvoit ſaiſir.

C'eſt à cet égard que nous avons déja reſtitué le ſens de divers mots Hébreux dont on n'avoit point ſenti la force ; nous ferons voir, par exemple, qu'un paſſage de NAHUM a été inintelligible, parce qu'on avoit traduit le mot *Lance* par celui de *Sapin*: un paſſage de DANIEL, parce qu'on avoit traduit un mot qui déſigne des *Défenſes* de Sanglier par celui de *Poutres* ; que l'énumération des Pays dont Nabuchodonoſor devoit faire la conquête, ſuivant la Prophétie d'EZECHIEL, avoit été dénaturée, parce qu'on avoit oublié le nom par lequel les Orientaux déſignoient les deux portions du Monde qui ſont au Nord & au Sud du détroit de Gibraltar, c'eſt-à-dire le Midi de l'Eſpagne & le Nord de l'Afrique Septentrionale. Objets qui, loin de nuire au Texte Sacré, & d'allarmer, y répandent plus de lumiere & doivent intéreſſer tous ceux qui lui ſont attachés.

TABLE

Des objets préſentés par le Génie Allégorique & Symbolique de l'Antiquité.

PRÉLIMINAIRES.

§. 1. *Importance de ſa recherche & des difficultés qu'elle offre,* pag. 1
§. 2 *Motifs qui ont déterminé à ſurmonter ces difficultés,* 3
§. 3. *Comment on y eſt parvenu,* 4
§. 4 *Pourquoi l'on n'avoit pu parvenir juſques à préſent à ces réſultats,* 7
§. 5. *Succès aſſuré en ſuivant une meilleure route,* 8
§. 6. *Diviſion en VII Articles,* 10
ARTICLE I. *En quoi conſiſte ce Génie Allégorique & Symbolique,* 11
§. 1 *Sa Définition,* *ib.*
§. 2. *Etendue de ſon uſage,* *ib.*
§. 3. *Noms qu'on lui donna,* 12
§. 4. *Juſteſſe des Allégories,* 13
§. 5. *Exemple des mépriſes dans leſquelles on eſt tombé à leur égard,* 14
§. 6. *Supériorité de l'Explication Allégorique de la Fable, ſur l'Hiſtorique,* 15
§. 7. *Cauſes des difficultés qu'on y rencontre,* *ib.*
§. 8. *Moyens ſûrs de les enlever,* 16
ART. II. *Que l'Antiquité fut conduite néceſſairement à l'Allégorie, & qu'il ne dépendit pas d'elle d'avoir ou de n'avoir pas un Génie Allégorique,* 17
§. 1. *L'Allégorie fut* NÉCESSAIRE, 1°. *par la nature du Langage,* *ib.*
2°. *Par la nature des inſtructions,* 18
3°. *Par une ſuite du goût pour les choſes difficiles & qui donnent à penſer,* 19
4°. *Par l'effet du climat,* *ib.*
§. 2. *Objets ſur leſquels ſe porta ce Génie,* 20
§. 3. *Perſonnages & Tableaux qui en réſulterent,* *ib.*
§. 4. *Peintures à Tapiſſeries des Anciens,* 22
2°. *Traduction de ces Peintures en langue vulgaire,* 24
3°. *Utilité de la comparaiſon de ces Peintures avec leur Traduction en langue vulgaire,* 25

§. 5. *ALLÉGORIE, source d'Instruction & des Arts les plus agréables,* 26
2°. *Erreurs dans lesquelles on étoit tombé à cet égard,* 29
3°. *Allégorie moins animée dans le Nord & pourquoi,* 30
§. 6. *Autres causes du Génie Allégorique,* *ib.*
ART. III. *Opinion de tous les Tems conforme à nos Principes,* 32
§. 1. *Témoignages des Historiens Payens,* 33
§. 2. *Témoignages des Philosophes Payens,* 37
§. 3. *Sentimens des Stoïciens en particulier,* 39
§. 4. *Sentimens d'un grand nombre d'autres,* 42
§. 5. *Sentimens des PERES de l'Eglise,* 44
§. 6. *Controverse agitée entre les Peres de l'Eglise & les Philosophes au sujet des Allégories,* 49
§. 7. *MODERNES partagés à ce sujet: & 1°. de ceux qui sont opposés aux allégories,* 51
II. *Modernes qui se sont déclarés pour l'Allégorie,* 54
1°. *Le Chancelier BACON,* *ib.*
2°. *BLACKWELL,* 57
3°. *BASNAGE,* 58
4°. *L'Abbé Antoine CONTI,* 59
5°. *M. l'Abbé BERGIER,* 61
III. *Auteurs de diverses Nations qui ont pris le parti du sens Allégorique,* 63
§. 8. *Empire de l'Allégorie encore existant au milieu de nous & se liant avec l'Antiquité,* 65
ART. IV. *L'Allégorie est une clé essentielle & une base fondamentale de l'Antiquité,* 68
§. 1. *Fables anciennes qui sont manifestement Allégoriques,* *ib.*
§. 2. *Les Fables anciennes sont également remplies de traits manifestement Allégoriques,* 70
§. 3. *On ne peut expliquer la Mythologie par l'Histoire,* *ib.*
§. 4. *La Mythologie Grecque née dans l'Orient,* 71
§. 5. *L'Explication Allégorique très-supérieure à l'Historique,* 72
§. 6. *Réponse à diverses objections,* 73
II. *Si le culte des Fétiches anéantit l'Explication Allégorique de la Mythologie,* 75
1. *Dévelopemens de ce Système,* *ib.*
2. *Que le culte des Fétiches eut dans l'origine une cause raisonnable,* 79
III. *Ce Système ni aucun autre ne peuvent se passer des Explications historiques,* 82
§. 2. *Oracles & Enigmes Allégoriques,* 84
ART. V. *Causes qui avoient fait perdre de vue le Génie Allégorique,* 86

I. *Causes qui anéantirent la connoissance des Allégories*, *ib.*
§. 1. *Amour pour le merveilleux*, 87
§. 2. *L'Altération des Langues & l'insuffisance des Traductions*, 88
§. 3. *Respect pour les choses saintes*, 90
§. 4. *Révolutions anciennes*, 91
II. *Causes qui empêcherent le rétablissement du sens Allégorique*, 92
1°. *La dégradation du Paganisme*, *ib.*
2°. *L'ignorance des derniers Philosophes Payens*, 93
3°. *L'abus même des Allégories*, *ib.*
III. *Causes qui ont fait renaître les Explications Allégoriques*, 94
1°. *Leur nécessité*, *ib.*
2°. *Le rétablissement des Connoissances anciennes, & sur-tout du Langage Allégorique*, 95
IV. *Avantages qui en résultent pour l'Histoire*, 96
ART. VI. *L'Explication des Allégories ne doit pas être arbitraire ; mais se démontrer rigoureusement*, 101
§. 1. *La Mythologie liée à la Religon Payenne*, 104
La Mythologie ne peut s'expliquer que par ses raports avec cette Religion, *ib.*
Inutilité & absurdité de toute autre explication, 105
§. 2. *L'Explication Allégorique des Fables Payennes n'a rien d'arbitraire*, 108
§. 3. *L'Allégorie a toujours un objet déterminé qu'elle peint exactement*, *ib.*
§. 4. *L'Explication n'en peut donc être arbitraire*, 109
§. 5. *Elle est au-dessus de toute objection*, 110
§. 6. *Difficultés qui naissent des Traductions*, 113
2°. *Difficultés qui naissent des allusions inconnues*, 114
§. 7. *Avantages du Génie Allégorique pour rétablir le sens de toutes ces choses*, 115
§. 8. *Des Caractères qui distinguent l'Allégorie, de l'Histoire ; & des Régles propres à les reconnoître*, 117
I. *MARQUES auxquelles on distingue un Récit Allégorique d'un Récit Historique*, 118
§. 1. *CARACTÈRES COMMUNS.* 1°. *Si ce Récit fait partie du Cycle Allégorique*, 119
2°. *Si ce Récit est lié avec la Religion ou le Culte des Dieux*, 122
3°. *Si ce Récit renferme des traits opposés aux Loix Divines & Humaines*, 123
4°. *Êtres monstrueux qui accompagnent un Récit Mythologique*, 129
5°. *Événemens impossibles dans le tems où on les place*, 127

6°. *Le témoignage des Anciens*, 128
II. *CARACTÈRES PARTICULIERS.* 1. *Apothéose*, *ib.*
2°. *Mélange de Personnages & d'Etres Allégoriques*, 129
3°. *Nombres Sacrés & Allégoriques*, 131
4. *Noms Allégoriques*, *ib.*
5°. *Filiations Allégoriques*, 132
6°. *Contradictions avec la Chronologie*, 134
Ces Caractères souvent réunis, 135
III. *Caractères auxquelles on peut reconnoître que l'Explication d'une Allégorie est exacte*, *ib.*
1°. *Universalité*, 136
2°. *Simplicité*, 137
3°. *Harmonie*, 138
IV. *Régles à suivre pour ne pas s'égarer dans ces recherches*, 139
2°. *Eviter toute explication forcée*, *ib.*
3°. *Ne point s'écarter des principes*, 140
4°.—6°. *ib.*
ART. VII. *Objet des Allégories anciennes*,
§. 1. *Possibilité de connoître cet objet & avantages qui en résultent*, 141
§. 2. *Cet objet lié aux connoissances de premier besoin & relatif aux vérités les plus importantes*, 142
§. 3. *Nécessité des Allégories pour communiquer & pour conserver ces Connoissances*, 144
§. 4. *Cette nécessité confirmée*, 1°. *par les vues de ceux qui inventerent ces Allegories*, 146
§. 5. 2°. *Par l'usage qu'ils firent constamment de la Poésie pour les développer*, 148
§. 6. 3°. *Par la nature même de la Poésie*, 149
§. 7. 4°. *Par l'exposé des Anciens Poëtes*, 150
Ovide & Virgile, *ib.*
Nonnus, &c. 151
Orphée, *ib.*
Hésiode, 154
Homere, 155
Tragiques Grecs, 156
§. 8. *Sagesse & Génie des premiers Instituteurs du Genre-Humain*, *ib.*
§. 9. *Avantages qui résultent de ces principes pour le développement de l'Antiquité Mythologique*, 157
§. 10. *Objets & Allégories qu'il ne seroit pas étonnant de trouver dans les Fables Mythologiques*, 158
§. 11. *Certitude qui en résulte, si l'on ne peut expliquer la Mythologie que par ce moyen*, 159

§. 12. *Cette Harmonie, preuve de la vérité,* 160
Explication du Frontiſpice & de la Vignette, 162
ECLAIRCISSEMENS relatifs à quelques endroits du Plan général & raiſonné, 163
I. *SUR notre Etymologie du mot FEMME,* *ib.*
II. *SUR les mots que nous avons cités, comme Baſques,* *ib.*
III. *Sur nos FAMILLES DE MOTS,* 164
IV. *Sur notre Etymologie de PARIS,* *ib.*
V. *Sur la Verſion des LXX,* 165

Fin de la Table des Objets.

FAUTE A CORRIGER.

Page 13, *ligne* 5 *des Allég.* Perſonnes, *liſ.* Perſonnages.

Le Lecteur eſt prié de vouloir bien ſupléer aux autres fautes, dont celle-ci doit être la plus conſidérable.

POST-SCRIPTUM,

Relatif à la page 164.

UNE Perſonne à laquelle cet Ouvrage doit à tous égards, qui a pour nous l'amitié d'un Pere tendre, qui eſt auſſi diſtinguée par ſes ſervices envers l'humanité que par ſon rang, & dont la volonté nous ſera toujours reſpectable, a cru que ce que nous diſons dans nos Eclairciſſemens au ſujet des mots Baſques cités dans notre Plan, ne ſuffiſoit pas; que, par toutes ſortes de raiſons, nous ne devions ni taire le nom du digne Avocat qui a bien voulu nous honorer de ſes remarques, ni ſupprimer les éclairciſſemens auxquels ſes remarques ont donné lieu. Nous allons donc ajouter ici l'Extrait dont nous parlons, & la ſubſtance de notre réponſe.

Extrait d'une Lettre de M. DONCOSSEPH GARAT, Avocat, à l'Auteur du Monde Primitif: de Bordeaux, 20 Avril 1773.

» .... Dans le Plan raiſonné du Monde Primitif, vous avez, M. cité trois » mots GELA, CALDA & GALDU, comme étant trois mots Baſques, dont le » premier ſignifie *gelée & glace*; le ſecond, *ſe chauffer*; & le troiſiéme, *être brûlé du Soleil*. Ne pouvant, ſelon toutes les apparences, connoître vous-même » le Baſque, vous aurez conſulté quelqu'un qui ſe diſoit Baſque ſans l'être; » ou qui, du moins, avoit oublié tout-à-fait ſa Langue. Aucun des mots que » vous avez cités, n'eſt de cette Langue. C'eſt-là ſans doute une erreur de peu » de conſéquence, & qui ne peut affoiblir en rien la confiance qu'inſpire le » Plan pour l'Ouvrage. Je ſais qu'il n'eſt pas rigoureuſement néceſſaire que » tous les faits ſur leſquels on éleve un ſyſtême ſoient vrais pour que le ſyſtême mérite d'être embraſſé. Mais un Auteur comme vous...., s'efforce de » donner aux plus petits détails, la vérité qui ſeule peut les rendre intéreſſans, en les faiſant concourir à la ſolidité de l'édifice qu'il éleve. J'ai donc » cru, M. que vous me ſauriez quelque gré de vous faire connoître des » erreurs, qu'il ne vous a pas été poſſible d'éviter. Je ſuis né Baſque, quoique depuis long-tems je vive éloigné de ma Patrie: je connois aſſez bien » ma Langue maternelle, pour reconnoître, dès qu'on me les repréſente, » toutes les expreſſions qui la compoſent, & pour diſtinguer toutes celles » qui ne ſont pas de cette Langue. Le mot HORMA eſt celui qui, dans le » Baſque, répond au mot François *glace*. BEROTCIA eſt l'équivalent de *ſe chauffer*. Nous n'avons aucun mot qui ſeul puiſſe exprimer ceux-ci, *être brûlé du Soleil*. Comme les François, nous avons recours à une circonlocution: nous diſons *Idouſquia erria*, mot à mot, *du Soleil brûlé*....»

Après avoir témoigné dans notre réponſe à M. GARAT, la reconnoiſſance dont nous étions pénetrés au ſujet de ſa Lettre, & être convenus avec lui qu'il ſeroit auſſi difficile qu'important de ne mettre aucun fait dans nos recherches qui ne fût démontré, nous ajoutions que ſi nous nous étions trompés à l'égard des trois mots Baſques ſur leſquels il nous écrivoit, on ne pouvoit errer en meilleure compagnie ; ayant tiré ces mots, non de quelque ſource obſcure, mais de Dictionnaires Baſques très-eſtimés : 1°. du Dictionnaire Celtique de M. BULLET, Profeſſeur Royal en Théologie & Doyen de l'Univerſité de Beſançon, des Académies de Beſançon, de Lyon & des Inſcriptions ; Ouvrage qui parut en 1754-1760, en 3 vol. *fol.* & qui eſt un Dictionnaire combiné de tous les Dialectes de la Langue Celtique : 2°. du Dictionnaire Caſtillan, Baſque & Latin du P. Manuel de LARRAMENDI, en 2 vol. *fol.* imprimé à Saint-Sébaſtien en 1745 ; Auteur très-eſtimé & très-connu par ſa Grammaire pour la Langue Baſque. Nous tranſcrivions en même-tems ce que ce dernier Auteur dit dans l'article CALDA, mot Caſtillan.

» CALDA es vos Baſcongada GALDA » muy commun en las Herrerias, para » ſignificar la vez de metter ò bolver » el hierro à la fraga. Y aun ay un re- » frân muy expreſſivo que dize *agoa* « *bero deño Galdá*, y ſignifica en lo » literal que à la maſſa de hierro que » llamamos agoa, ſe le han de dàr » las caldas, antes de dexarla enfriar- » ſe : y debe hazerſe lo miſmo en los » negocios, ſin dexarlos que ſe en- » frien. GALDA Lat. calefactio, can- » defactio.

CALDA eſt le mot Baſque GALDA très-commun dans les Forges pour ſignifier indiſtinctement mettre ou tourner le fer à la forge. Ils ont auſſi ce refrein très-expreſſif, *agoa bero deño galdà*, qui ſignifie dans le ſens littéral, qu'il faut faire chauffer une maſſe de fer, qu'ils apellent *agoa*, avant de la laiſſer refroidir ; & qu'on doit obſerver la même choſe dans les affaires & ne pas les laiſſer refroidir. GALDA, ajoute-t-il, ſignifie en Latin *action de chauffer, d'embrâſer.*

L'on y voit encore ces mots Baſques, appartenant à la même famille.

GALDATU, *galda eman*, chauffer un fer.
GALDATUA, chauffer, embrâſé.
GALDAREA, chaudiere.
GALDARA-*quintza*, boutique de Chaudronnier.
GALDARA-*tzarra*, grande chaudiere.
GALDARA-*choa*, petite chaudiere.

J'ajoutois que dans le même Dictionnaire, le Baſque GELA répond au Caſtillan *Hielo*, ou au François *glace* : tandis que *gela* & *gelatzea*, y répondent à l'Eſpagnol *Helada*, ou au François *gelé*.

Enſorte que les mots que j'avois inſérés dans mon Plan comme Baſques, ne pouvoient avoir été puiſés dans de meilleures ſources, & qu'une forte preuve qu'ils étoient dans le génie même de la Langue Baſque, c'eſt qu'ils s'y trouvoient avec une famille aſſez nombreuſe.

Mais qu'il ſe pouvoit qu'étant plus communs dans un Dialecte que dans un autre, & plus en uſage dans les forges que dans le ſtyle ordinaire, ils fuſſent inconnus en de-çà des Pyrénées, tandis qu'ils étoient en uſage chez les Biſcayens, ou Baſques Eſpagnols.

Et que dans l'impoſſibilité de diſtinguer les mots en uſage dans les divers Dialectes de cette Langue, je me ſervirois du terme de LANGUE CANTABRE, qui les renfermeroit tous.

Je finiſſois par prier M. GARAT, de vouloir bien continuer à m'honorer de ſes remarques & me faire part des obſervations dont il me parloit ſur la Langue Baſque.

Profitons de cette occaſion pour dire un mot de deux Ouvrages, dans leſquels on nous a fait l'honneur de parler de nous, mais d'une maniere trop contraire à nos ſentimens, & à ce déſir de mériter l'eſtime publique dont nous ſommes ſi jaloux, pour n'être pas relevée en paſſant.

L'un eſt le *Mémoire* qui fut adreſſé aux États de Bretagne par M. LE BRIGANT, Avocat, Auteur de l'Ouvrage qu'on annonce actuellement par ſouſcription ſur la Langue primitive, en 2. vol. in-12.

Il y parle de nous, comme d'une Perſonne qui veut *prôduire une découverte qu'il ne paroît pas avoir faite.*

L'autre Auteur eſt M. ROWLAND JONES, Savant Anglois qui a compoſé pluſieurs Ouvrages relatifs à l'origine des Langues, dont nous n'avons encore pu voir que deux, les CERCLES *de Gomer* dont il nous a fait préſent, & *la dixiéme* MUSE, qui eſt comme un abrégé de ſon ſyſtême ſur l'origine du langage, & qui nous a été communiqué par M. l'Intendant d'Auch.

Ce Savant a cru que nous voulions prouver que la Langue Françoiſe étoit la primitive: il s'eſt perſuadé également que nous cherchions à le contrecarrer & que nous avions fait ligue contre lui avec tous les Savans François & Anglois que nous nommons à la fin de notre Plan. Et il nous défie en même-tems de venir à bout de notre projet.

Je ſuis mortifié que ce galant homme, eſtimable dès-là même qu'il cherche la vérité, ait eu une pareille idée. Jamais je ne penſai à faire ligue & ſur-tout pour nuire à quelqu'un: mes amis ſavent combien je ſuis éloigné d'être jaloux que d'autres courent une même carrière avec moi, & combien je ſuis perſuadé au contraire que la vérité, même ſur ces objets de diſcuſſion, ne peut gagner qu'autant qu'on la voit diſcutée par un grand nombre de perſonnes à la fois: il ne ſeroit pas étonnant que je rêvaſſe creux au coin de mon bureau; mais il le ſeroit qu'un nombre conſidérable de Gens de Lettres qui n'ont pu ſe donner le mot, rêvaſſent tous à la fois & de la même maniere à des choſes qui n'auroient aucun fondement. D'ailleurs, M. JONES n'a pas ſaiſi le but de mon Ouvrage relativement à la Langue Françoiſe: je n'ai jamais prétendu donner cette Langue pour la primitive.

D'après ces mêmes principes, ie n'ai pu voir qu'avec plaiſir que M. Le Brigant ſe ſoit décidé à faire enfin imprimer ſon Ouvrage ſur le Bas-Breton, où je ne doute pas qu'on ne trouve des raports très-ſenſibles avec les autres Langues : mais il nous connoît mal, en nous ſupoſant capables d'avoir annoncé quelque découverte que nous n'aurions réellement pas faite : tout ce que nous avons dit dans notre Plan, n'eſt qu'un réſumé des matériaux que nous avons déja raſſemblés & des aperçus qui en ont été la ſuite ; & une expoſition de nos découvertes, ou du moins des choſes que nous prenons pour telles.

Si nous ſommes entrés ici dans quelques détails, c'eſt moins pour nous juſtifier, que pour renouveller la priere que nous avons faite aux Savans de nous aider de leurs lumieres, de nous honorer de leurs remarques, & de nous faire la grace de nous demander les éclairciſſemens que nous pourrions leur donner, avant de nous citer devant le Public, qui ne tire aucun avantage des diſputes perſonnelles.

Fin du Poſt-Scriptum.

De l'Imprimerie de Valleyre l'ainé.

DU

GÉNIE ALLÉGORIQUE

ET SYMBOLIQUE

DE L'ANTIQUITÉ.

Ἔξεσι γὰρ καὶ τὸν Κόσμον ΜΥΘΟΝ εἰπεῖν.

L'Univers eſt lui-même un objet Allégorique.

Salluſt. le Phil. ch. 3.

AUX SOUSCRIPTEURS.

C'EST ici la troiſiéme & derniere livraiſon de notre Ier Volume du MONDE PRIMITIF, analyſé & comparé avec le Monde moderne. L'objet de celle-ci eſt de démontrer l'exiſtence du GÉNIE ALLÉGORIQUE ET SYMBOLIQUE, dès la plus haute Antiquité; & par le rétabliſſement de ce Génie & de ſon Langage, il devient une clef importante des Tems anciens, & une des grandes baſes de nos Recherches & des Découvertes qui en ont été le fruit. Il méritoit par-là même d'entrer dans notre premier Volume, deſtiné uniquement à donner au Public une idée de nos Principes, de nos vues, de nos découvertes, de ce qu'on en peut eſpérer; & de nous concilier ſa confiance, d'autant plus difficile à obtenir, que nous promettions plus; & d'autant plus néceſſaire, que nous avons nombre de choſes utiles à développer. Nous ſerons bien dédommagés de nos ſoins, ſi cette derniere Partie augmente l'intérêt qu'on commence de prendre à notre Ouvrage, d'après la lecture de celles qui l'ont précedée & avec leſquelles elle ſe lie étroitement.

Nous pouvons dire en effet que ces trois Parties, très-différentes par leur objet, ne forment cependant qu'un Tout, propre à donner une idée plus nette & plus exacte de nos Recherches. La premiere offroit les divers objets dont doit être compoſé le Monde Primitif analyſé, &c; la maniere dont ces objets s'éclairent & s'expliquent mutuellement; la rapidité & l'aſſurance de notre marche à travers les écueils que nous avions à ſurmonter, fruit de la certitude & de la ſimplicité de nos Principes. La ſeconde répandit un jour nouveau ſur une partie conſidérable des Fables Payennes, ſur cette

portion qui avoit toujours paru la plus inexplicable & la plus abſurde : elle en offrit une explication ſimple, naturelle, qui touche, qui émeut, priſe dans la Nature, conforme à ce que nous avions dit dans notre Plan, relativement à l'origine des Connoiſſances humaines. Si cette explication a paru propre à donner une idée avantageuſe de nos Recherches ſur l'Antiquité, cette derniere portion tend à produire les mêmes effets.

Nous y dévelopons nos idées ſur cette Antiquité Allégorique, qui forme une des grandes diviſions de notre Plan général & raiſonné. On y voit que l'idée d'expliquer l'Antiquité d'une maniere Allégorique, n'eſt point un ſyſtême vain; qu'il eſt fondé ſur la raiſon & ſur le fait; que l'Antiquité fut obligée de recourir néceſſairement à cette façon de peindre ſes idées, & qu'en prenant pour guide ſes beſoins & ſes reſſources, on trouvera toujours la raiſon de ſes Allégories, & l'on ſera en état de les expliquer avec autant de ſimplicité que de préciſion & de juſteſſe.

Ces Principes deviennent en même temps la baſe de nos Allégories Orientales, qui ne renferment dès-lors rien qui ne ſoit très-naturel, & démontrent combien c'étoit à tort qu'on regardoit comme perdus les Elémens néceſſaires pour l'explication de la Mythologie, qui juſques ici paroiſſoit une énigme indéchiffrable.

L'on aura peut-être été ſurpris de voir paroître ainſi ce premier Volume par piéces détachées : mais nous devions cet empreſſement & ces preuves de notre zèle & de notre reconnoiſſance, à ces Perſonnes éclairées, amies de la vérité, toujours diſpoſées à encourager les efforts dont il peut réſulter quelque bien; qui, ſans être effrayées de l'étonnement dans lequel l'Annonce de notre Ouvrage jetta l'Europe entiere, ont daigné venir à notre ſecours, en nous fourniſſant par leurs Souſcriptions

les moyens de faire paroître cet Ouvrage ; qui ont eu assez de confiance en nous, pour ne pas croire que nous nous fussions trompés au point de regarder comme vraies & comme utiles des Recherches qui eussent été absurdes dans leurs principes, insensées dans leurs preuves, impossibles dans leur exécution, & qui se seroient réduites à un système informe, extravagant & bisarre, qui n'eût pas augmenté d'un seul point le nombre des vérités connues ; qui ont assez présumé de la nature de nos Découvertes pour les croire possibles ; de notre circonspection, pour ne pas craindre que nous eussions laissé échaper le vrai ; & du succès de l'ensemble, pour ne pas apréhender les reproches de ceux qu'ils déterminoient à suivre leur exemple.

Nous ne pouvions donc trop nous hâter de mettre sous les yeux de ces Personnes & de ces Amis respectables, de toute qualité & de tout sexe, dont nous n'avons pu voir le nombre considérable sans la reconnoissance la plus vive & sans attendrissement, des preuves démonstratives de ce que nous avions annoncé ; & des portions assez étendues, assez complettes & assez intéressantes de nos Recherches, pour qu'on pût être rassuré sur le succès & l'utilité de notre travail, & sur la confiance qu'on pouvoit avoir réellement dans notre maniere de voir & de présenter les grands Objets que nous avions annoncés. Nous en avons rédoublé nos efforts & notre attention pour les rendre plus dignes d'eux, & nous nous sommes fait un devoir de mettre sous leurs yeux, à mesure qu'on les imprimoit, les diverses portions de notre premier Volume, qu'il étoit très-inutile de garder en Magasin, & qui pouvoient augmenter le nombre des Souscripteurs, dont nous avons grand besoin par les dépenses qu'entraîne après lui un Ouvrage aussi étendu, aussi diversifié, aussi pénible, & si fort au-dessus de nos moyens pécuniaires.

Nous ne négligerons rien pour répondre toujours plus aux eſpérances de nos Souſcripteurs, ſoit à l'égard des choſes mêmes, ſoit par rapport à leur exécution typographique, & pour l'accélération des Volumes que nous aurons à donner ſucceſſivement.

On aura vu par les Gravures que renferme notre premier Volume, ce qu'on peut attendre de nous à l'égard d'un objet qui fait une branche ſi néceſſaire & ſi conſidérable de notre Ouvrage.

Nous continuons à ſolliciter les avis & les lumieres des Sçavans pour la perfection de notre Ouvrage, & témoignons ici notre reconnoiſſance à ceux qui nous ont déja fait parvenir des remarques ſur notre Plan général & raiſonné. Nous oſons nous flatter d'en voir croître le nombre, à meſure que notre travail avancera; & nous en avons déja fait une heureuſe expérience, puiſque les Bibliothéques dans leſquelles nous avons la liberté de puiſer, ſe ſont augmentées depuis la publication de notre Plan, par un effet de l'amour de leurs Poſſeſſeurs pour les Lettres; entre leſquels nous nommerons ici, avec la reconnoiſſance que nous leur devons, M. le Comte D'HEROUVILLE, Lieutenant-Général des Armées du Roi; & M. JOURNET, Intendant d'Auch.

Nous ajoutons ici, ſuivant nos engagemens, la Liſte de nos Souſcripteurs, dont le nombre eſt beaucoup plus conſidérable que nous n'euſſions oſé eſpérer; mais qui s'augmentera peut-être, à meſure que les Souſcriptions s'ouvriront dans un plus grand nombre de Provinces & de Pays Etrangers.

LISTE

DE MM. LES SOUSCRIPTEURS;

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

FAMILLE ROYALE.

Monseigneur le Comte de PROVENCE.
Madame la Comtesse de PROVENCE.
Monseigneur le Comte d'ARTOIS.
Madame ADELAÏDE.
Madame VICTOIRE.
Madame SOPHIE.
Monseigneur le Duc de CHARTRES.

Monseigneur le Duc de PENTHIÉVRE, Grand Amiral, &c.

Sa Majesté le ROI de SUEDE.
S. A. S. Mgr. le Margrave de BADEN.
S. A. S. Mgr. le Prince D'ORANGE & de NASSAU, Stathouder Héréditaire & Amiral Général des Provinces-Unies, *pour deux Exemplaires.*

A.

M. ABEILLE, Secrétaire du Bureau du Commerce.
L'ACADÉMIE Royale des SCIENCES de BORDEAUX.
M. le Comte d'AFFRY, Lieutenant-Général des Armées du Roi.
M. le Chev. d'AGUESSEAU, Colonel.
M. ALARD, de Bergerac.

M. Amouroux, Chirurgien à Bordeaux.
M. le Chev. d'Arc.
M. le Chev. d'Arcy, Maréchal de Camp, de l'Académie Royale des Sciences.
M. Edouard, Ash, à Briſtol.
M. le Comte d'Aspremont, à Mont-Luçon.
Don Asvedo, Négociant à Bordeaux.
M. le Baron d'Athiès, Receveur-Général des Domaines & Bois de la Flandres.
Madame la Vicomteſſe d'Aubusson.
M. le Duc d'Aumont.
M. Avins, Libraire à Saint-Malo, *pour quatre Exemplaires.*

B.

M. Bachan, Négociant à Bordeaux.
Sir Nathanaël Bailey, Baronet.
Rev. Dr. Bailey, à Londres.
M. Weſton Bailey, à Briſtol.
Joſeph Banks, Eſquire (1).
Rév. Chr. Iſaac-John Barnouin, de Southampton.
M. Barret de Rivezol, Conſeiller à la Cour des Aides de Bordeaux.
M. Barrett, à Briſtol.
Rev. Dr. Barry, à Briſtol.
M. l'Abbé Barthelemy, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, Garde du Cabinet des Médailles du Roi, &c.
M. Basterre, Féodiſte de l'Hôtel-de-Ville de Bordeaux.
M. l'Abbé Baudeau.
Mademoiſelle de Beaumont, Lectrice de Meſdames.
M. Beauzée, de l'Académie Françoiſe, & Profeſſeur de l'Ecole Royale Militaire.

---

(1) Nom de qualité, chez les Anglois, qui répond à celui d'Ecuyer. Les noms Anglois qui ne ſont point accompagnés de noms de lieux, comme celui-ci, déſignent des Perſonnes qui demeurent à Londres.

M. le Marquis de BELLENGREVILLE.

M. BELOT, Doct. en Med. Prof. en Chymie au Collége Royal.

Madame BENEZET, à Bordeaux.

M. le Comte Orlando del BENINO, à Florence.

M. BERGERET, aîné, Imprimeur-Libraire à Bordeaux, *pour trente-un Exemplaires.*

M. l'Abbé BERGIER, Chanoine de Notre Dame, Confeſſeur de Madame.

M. BERGIER ſon Frere.

M. le Baron de BESENVAL, Lieutenant-Colonel des Gardes Suiſſes, Commandeur Grand-Croix de l'Ordre de St. Louis.

M. BESSON, Huiſſier ordinaire de Madame Victoire.

Rev. M. Samuel BEUZEVILLE, à Londres.

BIBLIOTHÉQUE de la Ville & République de BERNE.

BIBLIOTHÉQUE des Bénédictins de Saint-Denis.

M. BIDAULT, Huiſſier de la Chambre du Roi.

M. BIGNON, Bibliothécaire du Roi.

M. Mene BIRAN, Doct. en Médecine, à Bergerac.

M. BORDERIE, Négociant à Bordeaux.

M. BORNET, Peintre en Mignature & en Email.

M. de BORVILLE, Avocat, & de la Société d'Agriculture de Chartres.

Edmund BOTT, Eſquire.

M. BOUDET, Imprimeur-Libraire.

M. BOUDET, Avocat à Bordeaux.

M. BOURGEOIS (2).

M. BOURGEOIS, de l'Académie Royale de la Rochelle.

M. BOUSAT de Fombanide, ancien Capitaine d'Infanterie.

M. BOUTIN, Intendant des Finances.

Thomas BOWDLER, Eſquire, à Bath, *pour deux Exemplaires.*

M. Jean-Jacques BOYER, Négociant à Bordeaux.

M. l'Abbé BREMONT, Chanoine de Notre-Dame de Paris.

---

(2) Les noms François qui ne ſont point accompagnés de noms de lieux, déſignent des perſonnes qui habitent à Paris

Mgr. de BRETEUIL, Evêque de MONTAUBAN.

M. de BRETIGNIERES, Marquis du Roſay.

M. le Chev. de BREVON.

M. le Préſident de BROSSES, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres.

M. Frédéric Guillaume de la BROUE, aîné, Ancien Paſteur de l'Egliſe Wallonne de Breda, & actuellement Premier Chapelain de LL. HH. PP. dans leur Ambaſſade en France.

M. Otto Henri de la BROUE, frere du précédent, Paſteur de l'Égliſe Wallonne de Tergoës, Ville de Zeelande dans la République de Hollande.

M. BRUSSET.

Jacob BRYANT, Eſquire, *pour deux Exemplaires.*

M. de BURE Saint-Faubin, Libraire.

C.

M. le Marquis de CABRIS.

M. le Marquis de CALMESNIL, à Caën.

M. CAPPLER, Profeſſeur en Langue Allemande, à l'Ecole Royale Militaire.

M. le Marquis de CARAMAN.

M. CAZE, Docteur en Médecine à Bordeaux.

M. CHANNORRIER, Receveur-Général des Finances.

Madame de CHANTEMERLE.

M. le Comte de la CHAPELLE.

MM. CHAPUIS Freres, Imprimeurs-Libraires à Bordeaux, *pour quatre Exemplaires.*

M. Guillaume CHARON, à Londres.

M. CHARRIERE.

Madame de CHATEAU-CHINON.

Mgr de CICÉ, Evêque de Rhodez.

Mgr. de COETLOSQUET, ancien Evêque de Limoges, premier Aumônier de Mgr. le Comte de Provence, & de l'Acad. Franç.

M. le Baron de COLENBACH, à Vienne.

M. COSTEL, Maître en Pharmacie.

Madame la Ducheſſe de Coſſé, Dame d'Atours de Madame la Dauphine.
M. de Cotte, Officier aux Gardes.
M. Cousin, de l'Académie Royale des Sciences, Profeſſeur au Collége Royal, & à l'Ecole Royale Militaire.
Miſſ Cowper, d'Irlande (3).
Rev. M. Cox.
M. le Marquis de Crequi.
M. le Comte de Creptowitz, Chevalier de St. Staniſlas, Vice-Chancelier de Lithuanie.
Daniel Crespin, Eſquire, à Bath
John Curtis, Eſquire, à Briſtol.
M. Cuvillier, à Paris.

D.

M. Daiguillon, Contrôleur de la Maiſon du Roi, & Gendarme de ſa Garde.
Rev. Dr. Dampierre.
M. de Dangeul, Secrétaire des Commandemens de Mgr. le Comte de Provence.
M. Dangirard, Négociant à la Rochelle.
M. Compere Daſſau, Avocat en Parlement à Bordeaux.
M. Dauzel, Avocat à Abbeville.
Rev. M. Charles Davy.
M. Deseret, à Londres.
M. Desmont, Négociant à Bordeaux.
M. Samſon Desotteux, à Abbeville.
M. Despinassoux, au Vigan.
M. Despujols, Ancien Secrétaire du petit Séminaire à Bordeaux.
M. de la Deveze, à Ganges.
MM. Dickinson, à Briſtol.
M. Diderot.
M. Dromgold, Meſtre de Camp de Cavalerie, & Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de St. Louis.

---

(3) Ce titre de Miss eſt relatif à celui de Demoiselle.

M. Dubuisson, Laboureur.
Madame la Veuve Du Chesne, Libraire, à Paris.
M. Dufaur, Docteur en Médecine, en Béarn.
M. Dufour, Négociant à Abbéville.
M. Dufour, Libraire à Maestricht, *pour quatre Exemplaires.*
M. Dugas, en Saintonge.
M. Dupaty, ancien Avocat Général au Parlement de Bordeaux.
M. Dupont, Conseiller Aulique de S. A. S. le Margr. de Baden, & de plusieurs Académies.
M. Durand Neveu, Libraire.
M. Durand, ancien Officier d'Infanterie, à Bordeaux
M. Duranteau, Avocat en Parlement, à Bordeaux.
Madame la Marquise de Durfort, Dame d'Atours de Mesdames.
M. Pierre Dutilh, Négociant à Bordeaux.
M. Duval, Chirurgien ordinaire de Madame la Comtesse de Provence.

E.

M. d'Ecaseul, à son Château de la Fresnaye, proche Falaise.
M. le Comte d'Egmont.
M. Engel, du Conseil Souverain de Berne, ancien Seigneur-Baillif d'Echalens.
M. le Comte d'Esclignac.
M. le Vicomte d'Esclignac, Maréchal de Camp.
M. d'Espagnac, Abbé de Coulom.

F.

M. de Falaiseau.
M. Samuel Farr, Doct. en Médecine à Bristol.
MM. Faure, Négocians, à Bordeaux.
Madame de Fauville, à Versailles.
Mademoiselle de Favérolles.
M. le Marquis de Félino.
M. Ferès, Premier Valet de Chambre, Bibliothécaire & Lecteur de Mgr. le Comte de Provence.
M. Filhol, Négociant à Bordeaux.

Rev. M. de la FLECHERE, à Madeley, Comté de Shrop.

M. de FLESSELLES Intendant de Lyon.

M. le Docteur FRANCKLYN, de la Société Royale de Londres, & de l'Académie des Sciences de Paris.

M. FREY, Chevalier de l'Ordre Militaire du Mérite, & Capitaine au Régiment Suiſſe de Brocard.

M. l'Abbé FRICHMANN, Aumônier ordinaire de Madame Adelaïde.

Madame la Comteſſe de FROULAY.

G.

M. GADROY, à Bordeaux.

M. de GARSELLES, au Château de Garſelles, près de Caën.

Rev. M. GAUTIER, à Briſtol.

M. le GÉNÉRAL DES PRÉMONTRÉS.

M. GENET, Chef du Bureau des Interprétes aux Affaires Etrangeres.

M. GENEVOIS, Premier Commis du Domaine du Roi, à Bordeaux.

M. GEOFFROY de LIMON, Chevalier, Intendant des Maiſon, Domaine & Finances de Mgr. le Comte de Provence.

M. GEOFFROI, Grand-Maître des Eaux & Forêts du Département d'Alençon.

Madame la Princeſſe de GHISTELLE.

Rév. M. GIBERT, à Londres.

M. Fitz GIBBON, Docteur en Médecine, à Bordeaux.

M. GIRARD, Contrôleur de la Maiſon du Roi.

M. GIRARD, Curé d'Eſcubley, près Laigle.

M. de GISAC, à Londres.

Rév. M. GODEFROY, à Guernezey.

MM. Pierre GOSSE junior, & de PINET, Imprimeurs-Libraires, à la Haye, *pour douze Exemplaires.*

M. GOUDAL, Négociant à Bordeaux.

M. de GOURGUES, ancien Préſident du Parlement de Bordeaux.

M. la GRAVERE la Tour, Négociant à Bordeaux.

Madame de la GRANGETTE.

Rév. M. GRIFFIN, à Londres.

M. GROSSET, Intendant de M. le Maréchal Duc de Lorges.

MM. GWATKIN, à Briſtol.
M. GUY pere, Notaire Royal, à Bordeaux.
M. GUY fils, Notaire Royal, à Bordeaux,
M. GUILLON fils, Négociant à Bordeaux.
M. GUINARD, à Ganges.
M. GUYOT, Négociant, à Bordeaux.

H.

M. Joſeph HARFORD, à Briſtol.
M. HARMENSEN, aîné, Conſul pour la Suede, à Bordeaux.
Rév. Dr. HARWOOD, à Briſtol.
M. le Comte d'HAUTEFORT, Grand d'Eſpagne de la premiere Claſſe.
M. HENNIN, Procureur du Roi, à Verſailles.
M. le Comte d'HEROUVILLE, Lieutenant-Général des Armées du Roi.
Right Rev. Doct. HERVEY, Lord, Evêque de Derry en Irlande.
M. William HEWSON, Anatomiſte.
M. de HILLERIN, Avocat en Parlement, Commis de la Guerre, à Verſailles.
Miſſ HILLHOUSE, à Briſtol.
William HOAR, Eſquire, à Blath.
M. HOGGUER, Négociant, à Abbeville.
M. le Baron d'HOLBACH.
M. HOSTEN, Avocat en Parlement, à Bordeaux.
M. HUGUENIN, Profeſſeur à l'Ecole Royale Militaire.
M. HURSON, ancien Intendant de la Marine.
M. Jacques HUTTON, de Chelſea.

I.

M. d'IFS, de l'Académie Royale de Caën.
M. James IRELAND, Négociant, à Briſtol.

J.

M. JEANS, Aggrégé du Collége nouveau d'Oxford.
Rev. M. Thomas JOHNES, à Briſtol.

M. JOHNSTON

M. JOHNSTON fils, Négociant à Bordeaux.
M. JOLY, Garde du Cabinet des Eſtampes du Roi.
M. R. JONES, à Londres.
M. JONVALS, à Ganges.
M. JOSSENAY, à Verſailles.
M. JOUANNÈS, Libraire à Chartres.
M. JOURNET, Maître des Requêtes, Intendant d'Auch.
M. JOURNET, en Béarn.
Rév. Dr. JUBB.
M. JULIAN, Négociant à Nîmes.

K.

M. KELLY, Doct. en Théol. de la Faculté de Paris, Supérieur des Clercs Irlandois au Collége des Irlandois.
M. de KERALIO.
M. l'Abbé Mathieu-Joſeph KOLB, Candidat en Théologie, &c. ancien Curé & Perſonnat du Comté Souverain de l'Empire de Gronsfeldt ; près de Maeſtricht.
M. Henri KUHL, Négociant, à Bordeaux.

L.

MM. les Freres LABOTTIERE, Imprimeurs-Libraires, à Bordeaux, *pour huit Exemplaires.*
M. LACOSTE aîné, Négociant, à Orthez.
M. LALANNE, Avocat en Parlement, ancien Jurat & Citoyen, à Bordeaux.
Madame LAMATABOIS, à Orthez.
M. le Marquis de LAMBERT, Colonel du Régiment de Berry Cavalerie.
M. LAMY, Avocat en Parlement.
M. Iſaac LAROQUE, Négociant, à Bordeaux.
M. de LASSONNE, Premier Médecin de Madame la Dauphine & de l'Académie des Sciences, &c.
M. LATANÉ, Docteur en Médecine, à Bergerac.
M. LAUVIN de Montplaiſir.
M. le Duc de LAUZUN.
M. LEBOUCHÉ, Libraire.

M. Leclerc, Libraire.
M. Lecœur, Greffier des Bâtimens.
M. l'Abbé Leriche, Docteur en Théologie, & Deſſervant de la Paroiſſe du Gros-Caillou.
M. Leveigneur, Avocat.
Rév. M. Lee, à Briſtol.
M. le Marquis de Lescure.
M. Leyden Frost, Négociant, à Bordeaux.
M. Lienau, Négociant, à Bordeaux.
Madame la Princeſſe de Lignes.
M. Longman, à Londres.
M. de Losme, à Verſailles.
M. l'Abbé Lourdet, Profeſſeur en Hébreu au Collége Royal, & Cenſeur Royal.
Right Révérend Docteur Lowth, Lord, Evêque d'Oxford.
M. Charles de Loys, à Lauſanne.
M. Abraham Ludlow, Docteur en Médecine, à Briſtol.
M. Luetkens, Négociant, à Bordeaux.
M. Lumiere, Avocat en Parlement, à Bordeaux.

M.

M. Machelard, Directeur des Aides, à Verſailles.
Rév. Dr. de Majendie.
M. Maillard, Docteur en Médecine, à Aix-la-Chapelle.
M. le Marquis de Mondragon, Premier Maître d'Hôtel ordin. du Roi.
Madame de Marchais.
M. de Marcheval, Intendant de Grenoble.
M. Margarot, à Exceſter.
Le R. P. Benoît Marie, de Rome, Secrétaire Général des Capucins.
His Grace the Duke of Malborough.
M. Martheau.
M. Martin, premier Apothicaire du Roi, à Verſailles.
M. l'Abbé Maudoux, Confeſſeur du Roi.
Mgr. le Prince Massalsky, Evêque de Vilna
Williams Melmoth, Eſquire, à Bath.

M. MENTELLE, Professeur en Histoire à l'Ecole Royale Militaire.
M. MERLET, Premier Commis des Finances.
M. MESLIN, Commis au Contrôle Général des Finances.
M. Du MESNIL, à Caën en Normandie.
M. l'Abbé de MESSAC, Aumônier de Mgr. le Prince de Condé.
M. de MESSINI, à Trévoux.
M. MILLET, Avocat.
M. le Marquis de MIRABEAU, Grand-Croix de l'Ordre de Vasa (1).
M. le Bailli de MIRABEAU, Commandeur de l'Ordre de Malthe.
M. de MISSY, à Londres.
M. le MOINE de CLERMONT, Ecuyer, Huissier du Cabinet du Roi.
Madame MONTAGUE, à Londres.
M. de Secondat de MONTESQUIOU, Ecuyer, & de l'Académie des Sciences de Bordeaux.
M. le Marquis de MONTESQUIOU, premier Ecuyer de Mgr. le Comte de Provence.
M. le Comte de MONTMORIN-S. HEREM, Menin de Mgr. le Dauphin.
M. le Comte de MONTORSON-CHABRILLANT.
M. de MONTUCLAS.
Miss MORE, à Bristol.
M. l'Abbé MORELLET.
M. MAURIN, ancien Curé d'Anet.
M. de MORNAS, Géographe des Enfans de France.
Charles MORTON, Esquire, de la Société Royale & de celle des Antiquaires.
M. de MOSQUEROS, ancien Conseiller au Parlement de Navarre.
M. la MOTTE, à Versailles.
M. MOUCHARD, Receveur Général des Finances.
M. le Marquis du MOUSTIER, Maréchal de Camp.
M. MOUTIER, Curé de la Chapelle Véronge.
M. Samuel MUNCKLEY, à Bristol.

---

(1) Ordre Agricole établi par le Roi de Suéde pour la prospérité de ses Etats, & dont le Symbole est une *Gerbe*, apellée *Vasa* en Suédois.

N.

M. NAIGEON.
Mgr. de NARBONNE, Evêque de GAP, premier Aumônier de Mesdames.
M. le Vicomte de NARBONNE, Guidon des Gendarmes.
M. de NELLE.
M. NERET, Doyen du Chapitre de Langres.
M. le Marquis de NESLE.
M. de NEUVILLE, Fermier Général.
Right Révérend Thomas NEWTON, Lord, Evêque de BRISTOL.
Williams NICOLLS, Esquire, Barbadoes.
M. l'Abbé NICOLI, Agent du Grand Duc de Toscane.
M. de NIQUET, Premier Président au Parlement de Toulouse.
M. le Duc de NIVERNOIS.
M. le Marquis de NOAILLES, premier Gentilhomme de la Chambre de Mgr. le Comte de Provence, Ambassadeur du Roi auprès des Etats-Généraux.
M. le Chevalier de NOE.

P.

M. PACAREAU, Chanoine de la Cathédrale de Saint André, à Bordeaux.
Madame de PAILLY.
M. PARAIGE, Avocat, à Orthez.
M. de PARASA, ancien Conseiller du Parlement de Toulouse, de l'Académie Royale de Toulouse.
M. PARENT, Conseiller à la Cour de Monnoies, Député du Commerce, Intendant de la Manufacture Royale des Porcelaines de Séve.
Rév. Mr. John PARKURST.
M. PAUL, à Nîmes.
M. le Marquis de PAULMY D'ARGENSON, Ministre d'Etat, & de l'Acad. Franç. &c. Commandeur des Ordres du Roi, &c.
M. PAVIÉ, Libraire à la Rochelle.
M. John PEACH, à Bristol.
M. le Comte de PERIGORD, Prince de CHALAIS, Grand d'Espagne, Chev. des Ordres du Roi, Gouverneur de Picardie, &c.

M. Pernetty, Directeur des Fermes à Toulon.
M. Phelipt, Négociant à Bordeaux.
M. Pigache, Ancien Principal Commis de la Marine, Huiſſier du Cabinet de Madame Victoire.
M. du Planil, Doct. en Médecine.
Mademoiſelle le Poivre.
M. le Marquis de Pompignan, de l'Académie Françoiſe, &c.
M. le Marquis de Pontcharreau.
M. Popart, Curé de Saint Euſtache.
Madame la Princeſſe de Potosky.
M. Pott, Libraire, à Lauſanne en Suiſſe.
M. Poullet, Curé de Marques, près Aumale.
M. Prevost, Avocat.
M. le Marquis de Puimarais.
M. le Marquis de Puysegur, Lieutenant Général des Armées du Roi, Commandeur de l'Ordre de S. Louis, &c.

Q.

M. le Docteur Quesnay, Premier Méd. du Roi, de l'Acad. des Sciences.
Mgr de Quincey, Evêque du Belley.

R.

M. Rabeau aîné, Négociant, à Bordeaux.
M. Raffeneau de l'Iſle, Notaire.
M. le Colonel Rainsforth, Ecuyer de S. A. R. le Duc de Glowceſter.
Mademoiſelle Raux d'Orville.
M. Renard, Employé aux Parties Caſuelles.
M. Retz, Profeſſeur de Langues.
M. Marc-Michel Rey, Libraire, à Amſterdam.
M. Rideauxvieux, Notaire Royal, à Bordeaux.
M. de la Riviere, ancien Intendant de la Martinique.
Madame la Comteſſe de Rochefort.
M. le Duc de la Rochefoucaud.
M. de Rocpine, Lieutenant Général des Armées du Roi.
M. le Roi de Petit-Val, Ecuyer.

M. le Roi, Lieutenant des Chaſſes du Parc de Verſailles.
M. l'Abbé Rallet, Bibliothécaire de Meſdames.
M. le Chevalier de Romances, Officier aux Gardes-Françoiſes.
M. le Comte de Roquefeuil, Lieutenant-Général des Armées Navales.
Mgr. de Roquelaure, Evêque de Senlis, premier Aumônier du Roi & de l'Acad. Franç.
M. le Comte de Rosen, Maréchal de Camp.
M. Roslin, Chef de la Penſion Militaire, à la Barriere Saint Dominique.
M. de Roux, Garde du Roi, à Verſailles.
M. Royer, à Paris.
M. Rozet, Libraire à Lyon.
M. Ruault, Libraire.

S.

MM. Saillant & Nyon, Libraires.
M. le Marquis de Saint-Aignan.
M. de Saint-Césaire, Capitaine des Armées Navales.
M. Bigot de Sainte-Croix, Intendant de la Maiſon de Mgr. le Comte de Provence.
M. Saint-Etienne, à Nîmes.
M. le Colonel de Saint-Maurice de Saint-Leu.
Mgr. de Saint-Simon de Sandricourt, Evêque d'Agde.
M. le Vicomte de Saint Vallier.
M. de Salgas, Sous-Précepteur de S. A. R. Mgr. le Prince de Galles.
M. Salins, Docteur en Médecine.
Madame la Salle, à Verſailles.
M. le Marquis de la Salle, Lieutenant Général des Armées du Roi, & Gouverneur de la Marche.
Lord Sandys.
M. Francis Sastres, à Briſtol.
M. Saugrain, Libraire.
M. de la Sauvagere, de l'Acad. de la Rochelle, Chev. de S. Louis, &c.
M. le Chevalier de Scepeaux, Maréchal de Camp, Commandant du Lyonnois & du Beaujolois.
M. le Baron de Schachman, en Saxe.

R. SHADWEIL, Eſquire.

M. le Comte Charles de SCHEFFER, Sénateur, Chancelier des Ordres du Roi de Suéde.

M. SCHMIDT d'Avenſtein, à Lentzbourg, Canton de Berne.

Madame SCOTT, Sœur de Madame de Montague.

M. SEGAUX, Valet de Chambre Bibliothécaire de Madame Victoire.

M. de SELLE de la Carrejade, Tréſorier Général de la Marine.

M. le Marquis de SERAN, Brigadier des Armées du Roi.

M. de Retz de SERVIERES, Page de la Grande Ecurie.

M. Jean SIGAL fils, Négociant à Bordeaux.

M. SIMONET, Graveur.

Rév. M. Chriſtopher SMEAR.

M. le Docteur SOLANDER.

Rév. Docteur STONEHOUSE, à Briſtol.

T.

M. le Vicomte de TALARU, Premier Maître d'Hôtel de Madame la Dauphine.

M. TARGET, Avocat.

M. TARTEIRON, Bourgeois, à Ganges.

M. TENNESON, Avocat au Parlement.

M. le Comte de TESSÉ, Grand d'Eſpagne, 1er Ecuyer de Mad. la Dauphine.

M. le Marquis de THEMINES.

Madame des TOUCHES.

M. de la TOUR, Officier des Gardes du Corps.

M. TOURNIÉ, à Londres.

M. TRANCHERE, Procureur-Syndic de l'Hôtel de-Ville à Bordeaux.

M. TRATTNERN, Chevalier du S. Empire, Imprimeur-Libraire à Vienne en Autriche, *pour douze Exemplaires.*

M. Antoine TREGENT, à la Grenade

M. TRINCANOT, Profeſſeur en Mathématiques des Chevaux-Légers, à Verſailles.

Rév. Dr. TUCKER, Doyen de Glowceſter.

M. TURGOT, Maître des Requêtes, Intendant de Limoges.

V.

Rév. M. Iſac VALLAT, à Guernſey.
M. le Duc de la VALLIERE.
M. Abraham VAN-ROBAIS, pere.
M. André VAN-ROBAIS.
M. J. A. VAN-ROBAIS.
M. Iſac VAN-ROBAIS.
M. Théophile VAN-ROBAIS.
M. le Marquis de VANDEUIL.
M. le Duc de la VAUGUYON, Menin de Mgr. le Dauphin.
M. de VENDEUVRE, au Château de Vendeuvre en Normandie.
M. VERON, Négociant à Bordeaux.
M. de VERONNE, Conſeiller au Parlement de Grenoble.
M. VIDAL, Avocat à Orthez.
M. de VILLENEUVE.
Arthur de VILLETTES, Eſquire, à Bath.

W.

John WALSH, Eſquire & de la Société Royale, *pour deux Exemplaires.*
Rév. Dr. WARNER.
Samuel WEGG, Eſquire, Vice-Préſident de la Société Royale & de la Société des Antiquaires.
M. Thomas WHITEHEAD, à Briſtol.
Edouard WHITEWELL, Eſquire.
Joſeph WILCOCKS, Eſquire.
M. Samuel WORRALL, à Briſtol.

Y.

Right Révérend Doct. YOUNG, Lord, Evêque de NORWICH.

Fin de la Liſte.